

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

ÉCOLE DOCTORALE DES HUMANITES

UR 1337 – Configurations littéraires

THÈSE présentée par :

Francesca CASSINADRI

soutenue le : 28 mai 2024

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Littérature générale et comparée

Penser l'épidémie par la fiction
La littérature épidémique entre défis écologiques
et enjeux sanitaires

THÈSE dirigée par :

M. MANGEON Anthony

Professeur, université de Strasbourg

RAPPORTEURS :

M. BRIDET Guillaume

Professeur, université Sorbonne-Nouvelle

Mme. JOSEPH-VILAIN Mélanie

Professeur, université de Bourgogne

AUTRES MEMBRES DU JURY :

Mme. CHAVOZ Ninon

Maître de conférences HDR, université de Strasbourg

Mme. LANGLET Irène

Professeur, université Gustave Eiffel

REMERCIEMENTS

Si l'écriture est un travail solitaire, une thèse n'est jamais le fruit d'une seule personne. Après le temps de la rédaction, vient alors le temps des remerciements.

Je tiens à remercier mon directeur de thèse, Anthony Mangeon, qui m'a non seulement fait découvrir les histoires qui m'ont accompagnées pendant ces dernières années, mais qui a su aussi m'accorder son soutien et sa confiance depuis le Master 2. Ses encouragements et ses conseils ont été fondamentaux.

J'adresse également mes remerciements aux professeur•es et aux étudiant•es du diplôme universitaire Lethica. Les échanges que nous avons eus ont enrichi et nourri ma thèse, lui donnant ainsi une nouvelle dimension. En particulier, j'exprime ma gratitude à Ninon Chavoz : grâce au laboratoire des cas de conscience qu'elle a tenu au sein du diplôme, j'ai pu approfondir de nombreux aspects sur la technique du *scenario planning* qui se sont révélés importants. Avec ses précieux conseils, elle a aussi accompagné la réalisation de ce projet dès son début. Merci à Aurélie Palud et à Jean-Christophe Weber qui m'ont aidée en tant que membres de mon comité de suivi de thèse.

Ce projet n'aurait pas vu le jour sans le soutien de l'Université, c'est pourquoi je tiens aussi à remercier la Direction de la compétitivité et de la connaissance de la Région Grand Est, qui a sélectionné mon projet et financé mon contrat doctoral, dans le cadre de l'appel à projets 2021 de la Stratégie Régionale en faveur de l'Enseignement Supérieur, de la Recherche et de l'Innovation (SRESRI), ainsi que la gestionnaire financière Fadoua Arbij qui s'est occupée de la gestion de mon traitement. Ma reconnaissance va aussi aux professeur•es qui ont accepté d'être membres du jury : Guillaume Bridet, Mélanie Joseph-Vilain, Ninon Chavoz et Irène Langlet, vos avis et vos retours sont essentiels.

Un grand merci aussi à toutes mes collègues doctorantes et aux personnes rencontrées à l'occasion de conférences, colloques et journées d'études. En particulier, je tiens à remercier celles qui ont accompagné mes journées de travail et avec lesquelles j'ai pu partager les hauts et les bas de la vie d'une doctorante. Merci à Chloé, Charlotte, Mélissa, Vittoria, Salomé et Léa : être doctorante en votre compagnie a été beaucoup plus amusant !

Des remerciements chaleureux vont aussi à tout•es mes ami•es. Arrivée à Strasbourg pour ce projet de recherche, j'ai eu la chance d'être accueillie par des personnes merveilleuses avec lesquelles j'ai partagé mon quotidien : Eva, Laurent, Camille, Alexandre, Carla, Oscar, Sérid, Aida, Manon, Joris, Alejandro, merci d'avoir fait de Strasbourg un endroit où je peux me sentir chez moi. Merci aussi à mes ami•es *di sempre* : Giulia, Giorgia, Chiara, Marta, Sibilla, Eleonora, Manuela, Veronica, Elena e Mattia. La distance n'a jamais été un obstacle et dans ce travail il y a aussi un peu de vous.

Mes pensées et ma gratitude vont à ma famille : mes parents, mon frère, mon oncle et mon cousin qui n'ont jamais cessé de croire en moi, en comblant ce manque de confiance que je n'arrivais pas à m'accorder. Et à Domenico, pour être à côté de moi dans ce voyage qui est la vie : le parcourir ensemble est la plus grande des chances.

Frattanto i pesci
Dai quali discendiamo tutti
Assisteremo curiosi
Al dramma collettivo di questo mondo
Che a loro indubbiamente doveva sembrar
cattivo
E cominciarono a pensare
Nel loro grande mare
Com'è profondo il mare
Nel loro grande mare
Com'è profondo il mare
È chiaro che il pensiero dà fastidio
Anche se chi pensa è muto come un pesce
Anzi un pesce
E come pesce è difficile da bloccare
Perché lo protegge il mare
Com'è profondo il mare
Certo, chi comanda
Non è disposto a fare distinzioni poetiche
Il pensiero come l'oceano
Non lo puoi bloccare
Non lo puoi recintare
Così stanno bruciando il mare
Così stanno uccidendo il mare
Così stanno umiliando il mare
Così stanno piegando il mare

Lucio Dalla, *Come è profondo il mare*

Non esistono narrazioni prive di conseguenze: nemmeno la più
innocente delle fiabe lascia il mondo come lo ha trovato.

Michela Murgia, *Ave Mery*

Pendant ce temps, les poissons
De qui nous sommes tous descendants
Assistaient avec curiosité
Au drame collectif de ce monde
Qui sans doute, leur paraissait méchant
Et ont commencé à penser
Dans leur grande mer
Comme la mer est profonde
Dans leur grande mer
Comme la mer est profonde
Il est clair
Que les pensées dérangent
Bien que le penseur soit muet comme une
carpe
En effet, c'est un poisson
Et comme un poisson, il est difficile de
l'arrêter
Parce que la mer le protège
Comme la mer est profonde
Bien sûr, ceux qui ont le contrôle
Ne sont pas disposés à faire des distinctions
poétiques
La pensée c'est comme l'océan
On ne peut pas la bloquer
On ne peut pas lui mettre de barbelés
Alors ils brûlent la mer
Ils tuent la mer
Ils humilient la mer
Ils plient la mer

(Lucio Dalla, *Comme la mer est profonde*)

Il n'y a pas de récits sans conséquences : même le plus
innocent des contes ne laisse pas le monde tel qu'il l'a trouvé.

(Michela Murgia, *Ave Mery*)

SOMMAIRE

<i>REMERCIEMENTS</i>	3
<i>SOMMAIRE</i>	9
<i>INTRODUCTION</i>	11
<i>PREMIÈRE PARTIE - DES MALADIES, DES ANIMAUX ET DES HOMMES</i>	17
CHAPITRE 1 - Littérature grise sur les maladies infectieuses émergentes.....	19
CHAPITRE 2 - Interprétations et gestions des épidémies.....	55
<i>DEUXIÈME PARTIE - LES FICTIONS D'ÉPIDÉMIE</i>	97
CHAPITRE 3 - L'épidémie en scène.....	99
CHAPITRE 4 - Représentation des enjeux sociaux et politiques.....	187
<i>TROISIÈME PARTIE - PENSER PAR LA FICTION</i>	243
CHAPITRE 5 - Usages de la fiction.....	245
CHAPITRE 6 - « Besoin de fiction ».....	283
<i>CONCLUSION</i>	309
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	319
<i>INDEX</i>	335
<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	337

INTRODUCTION

Lorsque la pandémie de Covid-19 s'est répandue, conduisant les différents pays de la planète à décréter des quarantaines et des confinements, de nombreuses personnes se tournèrent vers certains classiques de la littérature pour donner sens à cet événement. On vit alors, dans différents pays, le *Décameron* de Boccace, *La Peste* de Camus, *Le Hussard sur le toit* de Giono, *Némésis* de Philip Roth, se hisser en tête des ventes en ligne, et bientôt chez les libraires. D'une part, la littérature offrit soulagement et compréhension, d'autre part, le sentiment d'être soudainement catapulté dans un univers de science-fiction s'installa, transformant les auteurs de science-fiction en prophètes. Assistait-t-on à une fin du monde virale ? Faisant figure d'avertissement sur les dérives du monde contemporain, l'émergence du Covid-19 appela à plusieurs réflexions : en tant que crise planétaire, « elle m[i]t en relief la communauté de destin de tous les humains en lien inséparable avec le destin bio-écologique de la planète Terre¹ » ; en tant que crise existentielle, « elle nous pouss[a] à nous interroger sur notre mode de vie, sur nos vrais besoins, nos vraies aspirations masquées dans les aliénations de la vie quotidienne² ». Inscrit entre réalité et fiction, l'imaginaire épidémique nous révèle-t-il quelque chose de notre monde ? Qu'a-t-il à nous dire ?

Penser l'épidémie par la fiction, telle est précisément l'ambition de ce travail qui repose sur deux observations. D'un côté, la prolifération des œuvres romanesques consacrées à l'épidémie ; de l'autre, la tentative de se préparer à la crise et de réparer le mal épidémique à travers la fiction. La littérature épidémique étant le sujet central de ce travail, notre recherche s'inscrit dans la continuité d'autres études qui s'y sont intéressées.

Dès 2007, Joël Coste propose une histoire culturelle de la peste en France à l'époque moderne (1490-1725), en prenant appui sur une totalité de 191 ouvrages appartenant à la « littérature imprimée de peste³ ». En 2013, Ariane Bayle rassemble quant à elle une série de contributions consacrées à la contagion, résultat d'un colloque tenu en 2009 à l'Université de Bourgogne (*La Contagion : enjeux croisés des discours médicaux et littéraires, XVI^e-XIX^e siècle*). De cette manière, elle s'inscrit dans la continuité des travaux menés dans le champ anglophone par Laura J. McGough (*Imagining Contagion in Early Modern Europe*,

¹ Nicolas Truong, « Edgar Morin “Cette crise devrait ouvrir nos esprits depuis longtemps confinés sur l'immédiat” », *Le Monde*, 20 avril 2020, p. 28-29, p. 29.

² *Ibid.*, p. 29.

³ Joël Coste, *Représentations et comportements en temps d'épidémie dans la littérature imprimée de peste (1490-1725). Contribution à l'histoire culturelle de la peste en France à l'époque moderne*, Paris, Honoré Champion, coll. Sciences, techniques et civilisations du Moyen âge à l'aube des Lumières, 2007.

2005). Si ces études se concentrent sur la période moderne, présupposant que le XX^e siècle marquerait une fin des épidémies vécues comme une punition divine de l'humanité, les travaux d'Aurélie Palud (*La Contagion des imaginaires. L'héritage camusien dans le récit d'épidémie contemporain*, 2020) permettent de prolonger la réflexion au-delà de ces bornes chronologiques. Selon Palud il existe en effet une véritable « bibliothèque de l'épidémie » qui commencerait avec Œdipe-Roi de Sophocle et se prolongerait jusqu'à l'époque contemporaine, en passant par la Renaissance (Boccace, *Le Décaméron*, 1349-1353), par le romantisme (Alessandro Manzoni, *Les fiancés*, 1877), jusqu'au roman historique des XX^e et XXI^e siècles. Partant de la matrice que lui offre le roman d'Albert Camus (*La Peste*, 1947), Aurélie Palud adopte une perspective comparatiste pour examiner plusieurs fictions épidémiques parues entre 1984 et 1998. La plupart des maladies qu'évoquent ces auteurs (peste, choléra, variole, diphtérie) sont d'ailleurs des maux que les sociétés occidentales ont finalement pu éradiquer : la fiction, dans ces conditions, vient après coup pour autoriser une réflexion éthique et philosophique.

Loin de donner forme seulement à des représentations réalistes inspirées par des épidémies historiques, la littérature épidémique présente également un vaste répertoire de romans affichant des épidémies fantastiques voire métaphoriques. À ce propos, Jérôme Constantin contribue à enrichir la bibliothèque épidémique à travers l'étude d'un vaste corpus de romans d'expression française (principalement des auteurs français, à l'exception de deux canadiens) affichant des pandémies apocalyptiques. Dans sa thèse de doctorat (*Fictions de la pandémie apocalyptique dans la littérature contemporaine d'expression française*, 2024), Constantin analyse une vingtaine de fictions publiées entre 2011 et 2021 qui traitent d'un futur proche catastrophique en essayant de voir dans quelle mesure l'être humain est représenté comme le responsable direct. Il s'inscrit ainsi dans une catégorie plus vaste d'études enquêtant sur les formes littéraires contemporaines de l'apocalypse comme expression des angoisses d'aujourd'hui. En France, une toute récente contribution est celle de Simon Bréan et Guillaume Bridet (*Near Chaos. Quand la littérature nous prépare au pire*, 2024). Les deux chercheurs parcourent un corpus d'une cinquantaine de romans parus en France depuis 2010, proposant l'émergence d'un nouveau genre littéraire qu'ils nomment *Near Chaos*. Les romans appartenant à ce genre se seraient développés à partir d'une esthétique réaliste se distinguant donc des romans de science-fiction :

Là où les récits de science-fiction engagent des remises en causes frontales de cette prévalence d'un présent hypertrophié, en proposant, selon l'expression d'Irène Langlet, des "fabriques du futur" et en mobilisant pour ce faire une tradition et des procédés spécifiques :

“une configuration du récit, un imaginaire de monde, et un recyclage sans contraintes de ses éléments, détachables, recomposables et diffusables à volonté”, les romans du Near Chaos acceptent la conception présentiste et font leur cette contrainte d’un présent dont il est impossible de fuir les conséquences, et dont, avec les techniques de la littérature générale, ils explorent les ramifications dans un avenir toujours fermement lié à la situation contemporaine⁴.

Tout en s’écarter de la tradition science-fictionnelle, les auteurs de *Near-Chaos* essaient de répondre à une question très présente dans la critique du genre : « Que peut encore la littérature lorsque tout s’effondre autour de nous ?⁵ ». Nous y retrouvons alors les questionnements de nombreux autres chercheurs qui se sont interrogés non seulement sur la poétique mais aussi sur les enjeux politiques du roman science-fictionnel. L’on songe en particulier à Irène Langlet (*La science-fiction. Lecture et poétique d’un genre littéraire*, 2006 ; *Le Temps rapaillé. Science-fiction et présentisme*, 2020 ; « Fictions climatiques », *ReS Futurae*, 2023⁶), à Yannick Rumpala (*Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, 2018 ; *Cyberpunk’s Not Dead. Laboratoire d’un futur entre technocapitalisme et post-humanité*, 2021) ou encore Jean-Paul Engélibert (*Fabuler la fin du monde : la puissance critique des fictions d’apocalypse*, 2019). Dans une démarche similaire, mais qui permet de sortir d’une géographie occidental-centrique, se situe l’essai d’Anthony Mangeon (*L’Afrique au futur. Le renversement des mondes*, 2022). À travers l’analyse de l’histoire littéraire des années 1880 aux années 2020, la dernière partie de cet ouvrage sonde le rapport entre littérature et prospective, qu’on verra être l’un des axes de notre travail. Spécialiste des études anglophones, Mélanie Joseph-Vilain adopte une même perspective africaniste (« Fonctions de la dystopie en contexte postcoloniale », séminaire *Politique de la littérature*, 2023) et s’intéresse aussi aux fictions post-apocalyptiques (« Transatlantic Post-Apocalyptic Fiction: Frank Owen’s *South* (2016) and *North* (2018) and Lauren Beukes’s *Afterland* (2020) »), *Commonwealth Essays and Studies*, 2001).

À l’exception de la thèse de Constantin, les études que nous venons de citer n’ont cependant pas le sujet de l’épidémie au cœur de leurs questionnements. Néanmoins, s’interrogeant sur des fictions fabulant le futur – soit-il proche ou lointain – elles font entrer la thématique de la catastrophe ou de la fin du monde dans leurs discours, montrant ainsi des éléments de partage avec les fictions d’épidémie. À travers leurs travaux, ces critiques s’intéressent aux fonctions de la fiction (herméneutique, critique, mise en alerte...) poussant ainsi leur recherche à la frontière entre les études littéraires et la réflexion socio-politique.

⁴ Simon Bréan, Guillaume Bridet, *Near Chaos. Quand la littérature nous prépare au pire*, Paris, Éditions Hermann, coll. Savoir lettres, 2024, p.27-28.

⁵ *Ibid.*, p. 227.

⁶ Dossier publié sous la direction de Irène Langlet et Aurélie Huz. DOI : <https://doi.org/10.4000/resf.9478>.

S’inspirant de ces démarches, le présent travail vise à approfondir et élargir la compréhension de l’imaginaire épidémique à travers deux chemins principaux. L’un est spatio-temporel, proposant un corpus d’œuvres composées au XXI^e siècle et privilégiant une production littéraire africaine, souvent négligée dans les études comparatives sur les épidémies. L’autre est disciplinaire, puisque comme Jean Lombard et Bernard Vandewalle l’ont dit : « Toute histoire des épidémies est [...] une entreprise épistémologiquement à haut risque, qui requiert dans l’idéal une forme d’interdisciplinarité⁷ ». Ainsi, notre démarche sera fondamentalement interdisciplinaire en se situant à la croisée des études littéraires et des sciences politiques et sociales.

Au tournant du XXI^e siècle, on assiste à une redéfinition du « fait épidémique » : d’une part, au sein de la communauté scientifique, la conscience des liens entre santé et écologie croît, donnant vie à une nouvelle discipline : *disease ecology* (écologie de la santé)⁸. D’autre part, l’idée du *risque microbien* qui redéfinit la conception de santé publique prend progressivement forme : qu’il s’agisse de maladie infectieuse ou d’attaque bioterroriste, la santé devient une affaire de sécurité nationale et collective⁹. Comment ces deux changements majeurs entrent-ils dans la fiction d’épidémie ? Et quel rôle joue la fiction à l’intérieur de ces développements ? Peut-on parler d’une porosité entre littérature grise et littérature romanesque ou, plus généralement, y-t-il un dialogue entre sciences politiques et sociales et littérature ? Ou encore, comment la société est-elle représentée dans la littérature épidémique contemporaine ?

La constitution du corpus d’œuvres a impliqué des choix et nous avons décidé en premier lieu d’écarter toute fiction mettant en scène des épidémies symboliques ou métaphoriques. Les épidémies qui nous intéressent sont celles d’origine zoonotique, c’est-à-dire celles qui passent des animaux aux humains. L’Afrique est, avec l’Asie, l’un des principaux berceaux des maladies infectieuses émergentes (MIE) susceptibles de menacer l’humanité à l’avenir. Pour cette raison, et pour remédier à la susmentionnée pénurie des études comparatives sur les épidémies à partir d’une géographie extra-occidentale, nous avons pris la décision de privilégier les romans apportant un regard sur et/ou depuis le continent africain. En ce sens, notre démarche s’inscrit dans le sillage des études menées par

⁷ Jean Lombard, Bernard Vandewalle, *Philosophie de l’épidémie. Le temps de l’émergence*, édition 2020, Paris, L’Harmattan, 2020, p. 8.

⁸ La première conférence sur les maladies infectieuses émergentes (MIE) se tient à Washington en 1989. Ensuite, deux études publiées en 2008 permettent de clarifier les liens entre l’émergence des maladies et la crise environnementale.

⁹ Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes. Essai sur la politique de sécurité sanitaire dans le monde transatlantique*, Paris, Gallimard, 2013.

d'autres chercheurs pouvant se réunir sous le nom de *postcolonial ecocriticism*¹⁰. S'intéressant aussi à la représentation des politiques publiques de santé et aux influences entre littérature et prospective, nous avons inclus dans notre corpus des romans de science-fiction. Les romans sur lesquels nous travaillerons seront les suivants : *En Compagnie des Hommes* de Véronique Tadjo ; *Des Chauves-souris, des Singes et des Hommes* et *La Cécité des Rivières* de Paule Constant ; *Les Diables blancs* de Paul McAuley ; *Moxyland* et *Afterland* de Lauren Beukes ; *L'Année du Lion* de Deon Meyer ; *Mustiks* de Namwali Serpell. Dans ces romans, l'épidémie occupe une place variable : centrale chez Tadjo, Constant et Beukes, elle est plus marginale chez Serpell, McAuley et Meyer, en déterminant toutefois les intrigues et les scénarios imaginés. Qu'elles soient inspirées par des épidémies réelles (nous verrons l'influence d'Ébola sur l'imaginaire épidémique) ou complètement imaginaires, les épidémies sont toujours vraisemblables dans notre corpus.

La thèse s'articulera en trois parties, chacune comportant deux chapitres, pour un total de six chapitres. Dans la première partie, nous mènerons une analyse de l'épidémie à partir de la littérature scientifique et des études en sciences humaines et sociales. Nous procéderons à une revue des recherches sur les MIE pour mieux comprendre leurs mécanismes et leurs enjeux (premier chapitre). Après cette *clinique des épidémies*, nous procéderons à une *clinique du démos* (deuxième chapitre). Ici, nous nous concentrerons sur les différentes étiologies épidémiques au sein des sociétés contemporaines ainsi qu'aux différentes gestions politiques des crises sanitaires. La pandémie de Covid-19 nous permettra de lier nos remarques à l'actualité la plus immédiate.

Dans la deuxième partie, nous plongerons dans l'univers fictionnel et procéderons à une lecture approfondie (*close reading*) des romans de notre corpus. Pour la cohérence, nous développerons cette deuxième partie en l'inscrivant dans les grandes lignes de notre première partie. Ainsi, nous nous intéresserons d'abord à la représentation des épidémies (troisième chapitre). Ensuite, nous analyserons les enjeux sociaux et politiques figurant dans les fictions (quatrième chapitre). Cette organisation permettra de mettre en miroir la littérature scientifique et la littérature fictionnelle. Nous verrons alors comment, au sein de la fiction épidémique, deux macro-thématiques semblent émerger : d'un côté la crise écologique et de l'autre les enjeux (bio)technologiques.

Après avoir enquêté sur les résonances entre littérature de pensée et littérature fictionnelle, dans la dernière partie de cette recherche, nous essaierons de renverser le

¹⁰ En est un exemple le dernier congrès de l'Association Pour l'Étude des Littératures Africaines, APELA, qui s'est tenu à Dakar en novembre 2023 « Littératures africaines et écologie ».

questionnement : peut-on penser à partir de la littérature ? Quel rôle joue la fiction dans notre société ? Nous mettrons d'abord à l'épreuve deux usages contemporains de la fiction en lien avec la réalité épidémique. Ainsi, dans le cinquième chapitre nous nous intéresserons d'une part aux politiques de la *preparedness* et, d'autre part, à la bibliothérapie. À travers la technique du *scenario planning*, nous examinerons le rôle de la fiction comme outil de pensée propre à être sollicité par les puissances publiques afin de se préparer aux événements catastrophiques – notamment les épidémies. En ce sens, la fiction participe à l'élaboration de politiques publiques de santé en réponse au risque microbien mentionné ci-dessus. Ensuite, à travers la bibliothérapie, nous étudierons les multiples déclinaisons de la fiction comme remède proposé à des fins thérapeutiques, s'intéressant en particulier au cas du confinement pendant la pandémie de Covid-19. Cette démarche nous conduira à réfléchir sur l'appropriation et l'instrumentalisation de la littérature, soulevant des enjeux éthiques non négligeables.

Enfin, dans le sixième et dernier chapitre, plus encore qu'un outil au service d'une politique ou d'une thérapie, la littérature épidémique deviendra un espace privilégié, dans lequel les lecteurs pourront faire des expériences de l'ordre du sensible. Les fictions d'épidémies peuvent-elles aspirer à provoquer un changement, si non concret, au moins dans nos consciences ? La notion de *risque* peut-elle non seulement donner forme à des politiques sécuritaires mais aussi à un sens d'appartenance communautaire plus large¹¹ et, par cela, contribuer à la naissance d'une conscience écologique ? Finalement, si l'épidémie a un grand pouvoir révélateur, qu'est-ce que nous révèlent les fictions d'épidémies contemporaines sur notre monde ?

¹¹ Ulrich Beck, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001.

**PREMIÈRE PARTIE - DES MALADIES, DES ANIMAUX ET
DES HOMMES**

CHAPITRE 1 - Littérature grise sur les maladies infectieuses émergentes

Le 16 novembre 2019 une nouvelle maladie infectieuse provoquée par un coronavirus apparaît à Wuhan ; quatre mois après, le 11 mars 2020, à la suite de la propagation de l'épidémie au-delà des frontières chinoises, l'OMS déclare la Covid-19 une pandémie et appelle tous les pays à activer et à renforcer les mécanismes de riposte en donnant des « mots d'ordre » : *prevention, preparedness, public health, political leadership, and people*¹². Au moment où nous écrivons, en juillet 2022, presque 600 millions de personnes ont été touchées par le virus dans le monde dont 6 millions en sont mortes¹³. Il faut dès le début faire une précision : la pandémie de Covid-19 a été et reste un phénomène aux conséquences extraordinaires – il suffit de penser aux effets sociaux et économiques du confinement mis en place dans de nombreux pays du monde afin de ralentir la propagation du virus. Cependant, le phénomène en soi - à savoir l'émergence d'un virus capable de provoquer une épidémie – n'est pas nouveau et n'a jamais cessé de mettre en danger la santé humaine. La nouveauté, si l'on veut, est surtout d'origine géographique : ayant atteint les Pays du Nord, la Covid-19 a mis en cause l'idée du progrès de la médecine occidentale et d'une politique sanitaire efficace. Le 4 décembre 1967, William Stewart, à l'époque directeur général de la santé des États-Unis, avait en effet annoncé la clôture du « chapitre des maladies infectieuses¹⁴ », des mots que le temps a contredit. Déjà en 1976, la première épidémie de la fièvre hémorragique d'Ébola fait environ 300 victimes dans le nord du Zaïre ; 1981 signe le début de la pandémie de VIH qui a causé jusqu'ici plus de 36 millions de décès. En quelques années, ces deux virus ont démenti le pronostic d'avoir enfin éradiqué les maladies infectieuses grâce aux vaccinations. Ensuite le zika, le MERS, le nipah... Qu'est-ce que ces maladies ont en commun entre elles ? Si la pandémie de Covid-19 semble avoir réveillé des monstres anciens dont nous pensions nous être débarrassés, en réalité elle n'est que le résultat d'un phénomène complexe, désormais étudié depuis des années par des chercheurs et des chercheuses de différentes disciplines et qui était en quelque sorte annoncé. Dans ce premier chapitre nous présenterons la littérature scientifique sur les maladies

¹² Discours du directeur général de l'OMS. Consulté le 22 juin 2022. URL : <https://www.who.int/director-general/speeches/detail/who-director-general-s-opening-remarks-at-the-media-briefing-on-covid-19---11-march-2020>.

¹³ Source : COVID-19 Dashboard by the Center for Systems Science and Engineering (CSSE) at Johns Hopkins University (JHU). Consulté le 28 juillet 2022. URL : <https://coronavirus.jhu.edu/map.html>.

¹⁴ Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes, op. cit.*, p. 41.

infectieuses émergentes afin de fournir un cadre général et démêler l'enchevêtrement des études qui ont conduit les scientifiques à relier la santé humaine, la santé animale et la question environnementale¹⁵.

Cette vision d'ensemble nous conduira à une réflexion plus ample sur l'Anthropocène qui, selon nous, peut trouver ses racines dans la dichotomie assez discutée nature/culture¹⁶. Le mot « culture », vient en effet du mot latin *colere* qui, parmi ses premières significations a : « cultiver », dans le sens de travailler la terre ; et « habiter », dans le sens de s'installer dans un endroit. Les deux, comme suggéré par l'anthropologue italien Francesco Remotti, impliquent l'idée d'une intervention modificatrice et donc d'une transformation active d'un lieu, d'un *environnement*. Si l'on veut mettre en discussion la pensée et les pratiques qui ont mené à baptiser une nouvelle ère géologique comme l'ère de l'être humain – l'Anthropocène – alors il faut repenser notre façon d'*habiter* et de *cultiver* ce monde ; il faut cesser de penser (et donc d'agir), comme si la culture était en opposition avec la nature.

1.1. Des pathogènes, des animaux et des humains : une perspective historique

Dans l'introduction de *Plagues and Peoples*, l'historien William H. McNeill revient sur les origines de son essai : « Je lisais un article sur la conquête espagnole du Mexique. Comme on le sait, Hernando Cortez, parti avec moins de six cents hommes, conquiert l'empire aztèque, dont la population se comptait par millions. Comment une si petite poignée a-t-elle pu l'emporter ? Comment ?¹⁷ ». Insatisfait des réponses existantes dans la littérature, il trouve dans l'un des récits de la conquête de Cortez une remarque qui attire son attention. Il écrit :

Quatre mois après que les Aztèques eurent chassé Cortez et ses hommes de leur ville, une épidémie de variole se déclara parmi eux, et l'homme qui avait organisé l'attaque contre Cortez fut l'un de ceux qui moururent. Une telle épidémie, frappant une population totalement inexpérimentée, était en soi redoutable, et personne ne savait comment réagir ni

¹⁵ Nous soulignons dès le début l'importance dans cette démarche de l'essai *La Fabrique des Pandémies. Préserver la biodiversité, un impératif pour la santé planétaire* (2021) de la journaliste Maire-Monique Robin. Avec la collaboration de l'écologue de la santé Serge Morand, Robin éclaire les liens entre la perte de la biodiversité et l'émergence des nouvelles maladies infectieuses à travers l'analyse de nombreux travaux et des entretiens avec différents chercheurs du monde. La journaliste a ensuite réalisé un film documentaire qui a été diffusé en mai 2022.

¹⁶ À ce sujet se sont intéressés de nombreux anthropologues, notamment l'anglais Tim Ingold, le français Philippe Descola et le brésilien Eduardo Viveiros de Castro.

¹⁷ William Hardy McNeill, *Plagues and Peoples*, New York, Anchor Books, 1976, p. 1. Notre traduction : « I was reading about the Spanish conquest of Mexico. As everyone knows, Hernando Cortez, starting off with fewer than six hundred men, conquered the Aztec empire, whose subjects numbered millions. How could such a tiny handful prevail? How indeed? ».

quoi faire. La population n'ayant pas de résistances héritées ou acquises, un quart à un tiers d'entre eux sont probablement morts de la première vague¹⁸.

Ainsi, l'historien entame une étude dans laquelle il lit l'histoire humaine à travers un nouveau filtre : celui des maladies infectieuses. Cette petite anecdote nous ouvre la voie à de plus amples discours sur l'impact des pérégrinations humaines dans le monde microbien. Que veut dire McNeill lorsqu'il affirme que la population aztèque n'avait pas de résistance héréditaire ou acquise ? Nous pourrions songer aux rapports entre l'être humain et les épidémies comme à une histoire d'évolution, de contacts et d'adaptations. Bactéries, virus et microbes ont suivi les itinéraires humains à travers le temps et l'espace ; ils ont évolué au rythme des découvertes, du développement et du « progrès ». Dès la formation des premiers regroupements, à la suite de l'introduction de l'agriculture et la domestication animale, les épidémies ont affecté la vie des êtres humains. Ensuite, ces germes invisibles, nous ont suivi dans différentes pérégrinations : d'abord sur des chars et des navires de guerre, puis dans des nouveaux territoires à travers les routes commerciales jusqu'aux grands empires coloniaux. La découverte des Amériques par les premiers Européens est en effet décrite comme un « choc microbien », puisqu'elle remet en contact des populations séparées depuis presque 15 000 ans. Nombreux sont les chercheurs qui, afin d'aboutir à une meilleure compréhension des phénomènes épidémiques contemporains, reviennent en arrière jusqu'aux origines d'*Homo sapiens*. Ils nous montrent les liens existants entre les changements historiques majeurs de l'histoire humaine et les conséquentes transitions épidémiologiques ; ils nous racontent une histoire dont le protagoniste, l'humain, d'*Homo sapiens* devient *Homo œconomicus*, en laissant beaucoup de décombres derrière (et devant) lui.

1.1.1. *Les transitions épidémiologiques*¹⁹

L'on identifie trois transitions épidémiologiques principales. La première a eu lieu il y a environ 120 000 ans, lors des premières migrations intercontinentales d'*Homo sapiens*, connue sous le nom de *Out of Africa* (hors d'Afrique). La deuxième correspond à la révolution néolithique, il y a 12 000 ans, lorsque nos ancêtres ont commencé un processus de

¹⁸ *Ibid.*, p. 2. Notre traduction : « For four months after the Aztecs had driven Cortez and his men from their city, an epidemic of smallpox broke out among them, and the man who had organized the attack on Cortez was among those who died. Such an epidemic, striking an entirely inexperienced population, was dreadful in itself, and no one knew how to respond or what to do. Since the population lacked inherited or acquired resistances, something like a quarter to a third of them presumably died from the initial onslaught ».

¹⁹ Nous reprendrons ici les études et les hypothèses présentées en particulier dans quatre œuvres : *La Prochaine Peste* (2016), *Biodiversité et Santé* (2018), *La Fabrique des Pandémies. Préserver la biodiversité, un impératif pour la santé planétaire* (2021) et *L'Homme et l'Animal. L'invention de nouveaux liens* (2021).

sédentarisation qui a permis la pratique de l'agriculture et de l'élevage. La troisième suit les multiples étapes de la mondialisation : le développement des premiers échanges commerciaux, les routes commerciales intercontinentales, les conquêtes coloniales. Au cours de ces trois moments clés, l'être humain s'est enrichi en agents pathogènes, devenant l'espèce animale la plus parasitée sur terre. Toutefois, la distribution des agents pathogènes chez l'être humain n'est pas homogène, car elle est liée à des facteurs géographiques, historiques et écologiques. Comme l'expliquent Serge Morand et Claire Lajaunie, l'être humain acquiert les agents pathogènes et les parasites à travers trois voies : par descendance, à partir des animaux sauvages et domestiqués ou bien à partir de l'environnement²⁰.

Originaires du continent africain, nos ancêtres ont commencé leurs premières pérégrinations vers le Moyen-Orient et de là vers l'Europe et l'Asie ; seulement dans un deuxième moment, il y a environ 15 000 ans, les populations d'origine est-asiatique ont rejoint les Amériques. Sans entrer dans les détails, cela explique comment ces migrations ont déterminé une première différenciation et séparation du patrimoine génétique en ce qui concerne les pathogènes acquis²¹. Chaque groupe, selon les aires géographiques, est venu en contact avec différents biotopes et donc avec différents types de virus, bactéries et parasites.

C'est avec la révolution néolithique que l'on assiste à un échange plus élevé d'agents infectieux inter-espèces. C'est à ce moment-là que les archéologues datent le début de la domestication des animaux sauvages. De nomade chasseur-cueilleur, l'être humain commence un lent processus de sédentarisation et devient agriculteur et éleveur. Le seul événement de la sédentarisation et la conséquente formation des petites sociétés permanentes, attire à proximité des humains les souris qui « envahissent ces premières agglomérations, donnant naissance à des populations dites “commensales” (qui se nourrissent avec l'homme)²² ». De sa part, la domestication de la faune sauvage se produit à des dates différentes dans les régions du monde selon les espèces présentes localement : la vache, le zébu, le yack, le cochon, le poulet, le canard en Asie ; l'âne, la pintade, l'oie, le pigeon en Afrique ; le lama, le cochon d'Inde en Amériques et en Europe seulement le lapin²³. Savoir à quel moment chaque animal a été domestiqué s'est avéré une information importante pour les scientifiques. Déjà à la fin du XX^e siècle, McNeill non seulement

²⁰ Serge Morand, Claire Lajaunie, *Biodiversité et Santé : les liens entre le vivant, les écosystèmes et les sociétés*, London, ISTE Press Ltd, 2018, p. 33.

²¹ Pour approfondir voir en particulier le chapitre 2 de *La Prochaine Peste* (2016) de Serge Morand.

²² Martine Hossaert-Mckey, Frédéric Keck, Serge Morand (dir.), *L'Homme et l'Animal. L'invention de nouveaux liens*, Paris, Le Cherche Midi, 2021, p. 24.

²³ Serge Morand, Muriel Figuié (dir.), *Émergence de Maladies infectieuses. Risques et enjeux de société*, Versailles, Éditions Quæ, 2016, p. 22-23.

suggère l'existence d'un lien étroit entre la domestication animale et l'acquisition des maladies infectieuses émergentes chez l'être humain, mais il fait aussi l'hypothèse d'une « relation positive entre le temps de domestication et le nombre de maladies que les humains partagent avec chaque espèce domestique²⁴ ». Cette hypothèse a été ensuite confirmée, permettant aux chercheurs d'établir que « plus la domestication est ancienne, plus les animaux [...] partagent avec l'humain une communauté d'agents infectieux ou parasitaires susceptibles de causer des maladies²⁵ ». Nous approfondirons plus tard les implications de cette constatation.

Au fil du temps, l'extension de l'agriculture contribue ainsi à la formation de centres urbains toujours plus grands où les maladies infectieuses deviennent le principal facteur de mortalité. En général, on assiste à une augmentation de la densité de la population, à l'institution d'un régime alimentaire différent et surtout au majeur contact entre espèces humaines et non-humaines : d'un point de vue épidémiologique cela représente un important changement.

Les conséquences furent importantes pour la santé humaine et animale. Ainsi, l'état de santé des populations néolithiques a subi une détérioration significative en comparaison avec les populations de chasseurs-cueilleurs qui les ont précédées. De même, les étapes initiales de la domestication se sont accompagnées d'une détérioration de la santé de ces animaux. Interactions nouvelles et durables entre humains et animaux, associées aux stress de la domestication, ont favorisé les émergences²⁶.

Pour comprendre l'importance de l'avènement des premières sociétés agricoles, nous pouvons aussi songer au débat autour de la notion d'Anthropocène et, surtout, à la difficulté de déterminer son chronotope : où et quand faire commencer cette nouvelle ère géologique ? Des chercheurs proposent comme point de départ la période néolithique. Sans entrer dans le cœur du débat, cette position nous semble intéressante car elle souligne l'énorme changement - culturel *et* naturel – qu'a représenté l'introduction de la pratique agricole. Certes, à l'époque les conséquences de l'empreinte humaine étaient mineures, moins fréquentes et surtout moins étendues. C'est dans l'accélération dont l'être humain a été producteur et protagoniste que ces conséquences sont devenues de plus en plus visibles et nuisibles.

Ainsi, au cours de l'histoire, les événements épidémiques ont gagné en fréquence à la suite de la croissance démographique, des échanges commerciaux et de l'urbanisation.

²⁴ *Ibid.*, p. 23.

²⁵ Serge Morand, Hélène Soubelet, « Quels liens entre agriculture, biodiversité et zoonoses ? », *Environnement, Risques & Santé*, vol. 21, no. 3, 2022, p. 217-220, p. 218.

²⁶ Serge Morand, Muriel Figuié (dir.), *Émergence de Maladies infectieuses*, *op. cit.*, p. 23.

Pendant longtemps, les ports de l’Ancien Monde ont représenté le seuil par lequel les maladies pénétraient dans les villes et causaient des épidémies. Dans *La Guerre du Péloponnèse* (V^e siècle av. J. C.), Thucydide relate l’apparition des premières victimes de l’épidémie de peste au Pirée, port principal de la ville grecque ; la peste de Justinien (541-767) arrive dans un port égyptien pour ensuite gagner tout le bassin méditerranéen et au-delà, avec un bilan de 25 millions de morts²⁷. Ou encore, la peste noire (XIV^e siècle), appelée également « la grande peste », est arrivée de l’Asie en Europe à travers la route de la soie, pour ensuite se diffuser rapidement à travers les routes commerciales.

Or, nous pouvons imaginer ce que l’arrivée des Européens dans le Nouveau Monde a signifié. L’année 1492, qui d’un point de vue historique signe la découverte de l’Amérique, d’un point de vue épidémiologique représente la fin d’un isolement qui a duré à peu près 15 000 ans. La liste de maladies infectieuses que les *conquistadores* ont introduit dans le Nouveau Monde est longue : la variole, la rougeole, la peste bubonique, pour n’en citer que quelques-unes. Toutes ces maladies contre lesquelles les Amérindiens n’étaient pas immunisés, déciment les populations indigènes. On estime que dans les années qui ont suivi l’arrivée des Européens, « de 80 à 90% des populations amérindiennes, soit près de 50 millions de personnes, ont péri²⁸ ». Comme le souligne McNeill, cet « holocauste démographique²⁹ » a eu un fort impact psychologique sur les sociétés amérindiennes qui ont vu leur peuple périr sous les coups d’un mal inconnu qui n’a pourtant pas touché le peuple conquérant³⁰. Pour finir, d’autres maladies infectieuses arrivent en Amérique avec les traites esclavagistes. Parmi ces nouvelles maladies, la fièvre jaune est particulièrement virulente et accablera l’Amérique tropicale pendant des siècles. C’est ainsi que, à la fin du XIX^e siècle, comme l’affirme Marie-Monique Robin, « la colonisation par les Européens a fini d’unifier épidémiologiquement l’humanité³¹ ».

1.1.2. Progrès scientifique en médecine et hygiène publique

Arrivés à ce point, il faut introduire un autre facteur déterminant des phénomènes épidémiques : la connaissance scientifique et les progrès techniques. L’être humain n’a cessé

²⁷ Alfred et Hélène Werner, Nicholas Goetshel, *Les Épidémies. Un sursis permanent*, Neuilly-sur-Seine, Éd. Atlande, 1999, p. 20.

²⁸ Serge Morand, *La Prochaine Peste : une histoire globale des maladies infectieuses*, Paris, Fayard, 2016, p. 101.

²⁹ *Ibid.*, p. 101.

³⁰ William Hardy McNeill, *Plagues and Peoples*, *op. cit.*, p. 2.

³¹ Marie-Monique Robin, avec la collaboration de Serge Morand, *La Fabrique des Pandémies. Préserver la biodiversité, un impératif pour la santé planétaire*, Paris, La Découverte, coll. Cahiers Libres, 2021, p. 14.

de chercher à comprendre l'origine et les mécanismes des épidémies : théorie des humeurs, théorie des miasmes... en passant à travers de nombreuses interprétations magico-religieuses, les penseurs et les médecins, grâce aussi à d'importantes inventions comme celle du microscope (XVII^e siècle), ont avancé dans la connaissance des épidémies et donc dans les mesures prophylactiques et les thérapies pour y faire face. Différentes hypothèses ont été posées aussi concernant le mécanisme de contagion, central dans la compréhension de la propagation des épidémies. Girolamo Fracastoro, considéré comme le précurseur des idées contagionnistes, publie en 1546 un traité sur la contagion où il expose sa théorie des *seminaria* : des corpuscules animés qui selon lui déterminent la contagion d'individu à individu. Il fait aussi l'hypothèse de trois types différents de contagion : une contagion directe, par le toucher ; une indirecte, à travers les objets ; et une à distance par voie aérienne. Faut du manque d'instruments précis, il ne peut pas confirmer ses théories qui restent pendant longtemps incomprises. Il faut attendre le XIX^e siècle et, en particulier, les importantes découvertes de Louis Pasteur, pour démontrer l'existence des germes : cette révolution conduit à la mise au point de nouvelles thérapies et finit par aboutir « à la création de l'industrie pharmaceutiques³² ».

Toutefois, la méconnaissance du processus de contagion n'empêche pas l'institution de stratégies d'endiguement. Inaugurée en 1377, la pratique de la quarantaine est mise en place pour faire face aux ravages de la peste. La médecine étant dépourvue de « moyens thérapeutiques efficaces contre la peste », la quarantaine représente une « réponse rationnelle » afin de limiter la diffusion du mal : isoler les malades³³. Comme souligné par Gérard Fabre : « L'institution quarantenaire produit une efficacité certaine. Les procédures d'isolement des sujets infectés résultent de l'expérience des contagions passées : elles ne signifient pas la maîtrise des modes de transmission. Avec l'institution, les croyances profanes se traduisent en langage savant »³⁴.

D'autres mesures permettent de circonscrire les foyers de peste entre un pays et l'autre, en particulier dans le contrôle du commerce naval : « bureaux et capitaines de santé à l'échelle municipale ; billets de santé pour contrôler les individus à l'échelle des provinces puis des pays ; régime de patentes maritimes de santé à partir du XVII^e siècle³⁵ », jusqu'à l'institution des lazarets.

³² Alfred et Hélène Werner, Nicholas Goetshel, *Les Épidémies. Un sursis permanent*, op. cit., p. 40.

³³ Gérard Fabre, *Épidémies et Contagions. L'imaginaire du mal en occident*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 113.

³⁴ *Ibid.*, p. 122.

³⁵ *Ibid.*, p. 123.

Une autre institution, qui diffère de la quarantaine, est celle du sanatorium. Plus récent et lié au traitement de la tuberculose pulmonaire, le premier sanatorium ouvre en 1854 en Allemagne. Il y a un important élément qui le différencie de la quarantaine : il ne répond pas à une dynamique coercitive. Ici on peut trouver les origines d'une vision plus collective de la lutte contre les épidémies. À ce propos Gérard Fabre écrit : « se protéger, c'est protéger l'autre, et réciproquement. La notion de santé publique émerge de ce raisonnement : une politique sanitaire ne peut réussir qu'avec l'assentiment de la population ; mieux, elle a tout à gagner de sa participation active³⁶ ». Nous approfondirons cette affirmation plus loin, à la lumière des politiques publiques plus récentes. L'institution des sanatoriums, liée à l'absence d'un vaccin, répond toujours à l'idée d'isoler les malades. Ce principe reste, de nos jours, le plus efficace face à une maladie contagieuse inconnue ou pour laquelle il n'y a pas de thérapie.

C'est donc à partir de la fin du XIX^e siècle que, à la suite des travaux de Pasteur, de nombreux germes sont découverts. Cela permet le développement de thérapies et de remèdes efficaces : ainsi « la perspective d'élaborer autant de vaccins qu'il existait de pathologies contagieuses dessinait un avenir nouveau³⁷ ». En l'espace d'un peu plus d'un siècle, entre 1863 et 1983, presque une cinquantaine d'agents infectieux sont identifiés grâce aux progrès en microbiologie. On voit la mise au point de vaccins contre des maladies qui avaient ravagé l'être humain pendant des années, comme celui contre le choléra (1884), la typhoïde (1896) ou la tuberculose (1921). Cependant, des exemples d'échec ne manquent pas et nous pensons qu'il est important de donner de la place à un épisode en particulier : celui de la Lomidine.

Le scandale de la Lomidine est relaté par l'historien de la médecine et anthropologue Guillaume Lachenal³⁸. Ce médicament était censé endiguer la maladie du sommeil (ou trypanosomiase), une infection endémique présente dans de nombreux pays d'Afrique subsaharienne dont le vecteur principal est la mouche tsé-tsé. Toujours sans traitement, cette maladie reste considérée comme mortelle³⁹. Comme l'affirme Lachenal dans l'introduction de son essai, avec cette « biographie de la Lomidine » il s'agit de :

Étudier comment la médecine a été un outil du pouvoir colonial et une scène de sa légitimation et de sa contestation. [...]. Entre utopie hygiéniste et catastrophe sanitaire, l'histoire de la Lomidine met au jour la contribution messianique, médiocre, enthousiaste et

³⁶ *Ibid.*, p. 130.

³⁷ Alfred et Hélène Werner, Nicholas Goetschel, *Les Épidémies : un sursis permanent*, op. cit., p. 44.

³⁸ Pour approfondir voir : Guillaume Lachenal, *Le Médicament qui devait sauver l'Afrique : un scandale pharmaceutique aux colonies*, Paris, La Découverte, coll. Les Empêcheurs de penser en rond, 2014.

³⁹ Consulté le 8 août 2022. URL : [https://www.who.int/news-room/fact-sheets/detail/trypanosomiasis-human-african-\(sleeping-sickness\)](https://www.who.int/news-room/fact-sheets/detail/trypanosomiasis-human-african-(sleeping-sickness)).

obstinée de la médecine à l'impérialisme européen. Elle permet de revenir sur le rêve colonial d'une Afrique libérée de la maladie, et sur les espoirs et les vies qui ont été laissés en route⁴⁰.

Sans entrer dans les détails, l'enquête de Lachenal montre comment, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la médecine coloniale fait de l'éradication de la maladie du sommeil un problème à résoudre à tout prix. Ainsi, malgré les effets secondaires provoqués par la Lomidine, ce « médicament merveilleux » continue à être injecté à travers des campagnes de préventions dans toute l'Afrique. Commencé en 1948, la campagne de vaccination comptait « au moment des indépendances, entre 12 et 13 millions d'injections préventives⁴¹ » déjà réalisées. Le scandale survient au moment où les médecins ont ignoré les risques pourtant connus. À ce titre, il est significatif que le médicament injecté soit déconseillé aux colons. En racontant cet épisode nous ne voulons pas faire des généralisations : c'est une histoire parmi beaucoup d'autres et, comme l'affirme notre enquêteur, « il y eut dans le même temps, en Afrique, [...] des médicaments qui marchèrent plus régulièrement⁴² ».

1.1.3. *La quatrième transition épidémiologique*

Cette longue parabole de succès scientifiques que nous avons brièvement reportés, atteint son apex au cours du XX^e siècle. Dans les pays développés, nous assistons à une chute élevée du taux de mortalité lié aux maladies infectieuses ; ainsi « l'évolution quasi ininterrompue des sciences et des techniques aboutit à une dédramatisation progressive des épidémies⁴³ ». En particulier, les programmes de vaccination et l'augmentation de la production des antibiotiques suscitent une vague d'optimisme parmi les médecins. La science semble avoir maîtrisé la nature ! Dans le premier chapitre de l'essai *Tempêtes Microbiennes*, Patrick Zylberman retrace les succès qui ont conduit à cet optimisme généralisé : la découverte de la pénicilline et sa fabrication au niveau industriel ; la création du premier antibiotique efficace contre la tuberculose ; l'usage des insecticides et l'élimination du paludisme dans certains pays ; et pour finir, l'éradication de la variole en 1980⁴⁴. Un optimisme, hélas, aveuglant. Les moustiques commencent à être résistants aux insecticides, ainsi que les hommes aux antibiotiques et surtout, des nouvelles maladies apparaissent.

⁴⁰ Guillaume Lachenal, *Le Médicament qui devait sauver l'Afrique*, op. cit., p. 8-9.

⁴¹ *Ibid.*, p. 9.

⁴² *Ibid.*, p. 23.

⁴³ *Ibid.*, p. 22.

⁴⁴ Patrick Zylberman, *Tempêtes Microbiennes*, op. cit., p. 44.

L'optimisme médical reposait sur deux postulats. Une épidémie, croyait-on, pouvait être contenue à l'intérieur d'une zone géographique donnée : le sida fera voler cette croyance en éclats. On pensait ensuite que les espèces microbiennes étaient stables : l'apparition des germes pharmaco-résistants démontrera au contraire que les microbes évoluent sans cesse sous la pression sélective des médicaments⁴⁵.

Les microbes évoluent, et pas seulement à cause des médicaments qu'ils essaient de contourner en changeant constamment, mais aussi « sous l'effet des transformations sociales et écologiques induites par les activités humaines⁴⁶ ». Nous assistons à une accélération sans précédent à tous égards : croissance démographique, industrialisation des pratiques agricoles, augmentation des connexions intercontinentales. Interviewé par Marie-Monique Robin, Serge Morand affirme que, commencée au milieu du XX^e siècle, la quatrième transition épidémiologique « est liée à la grande accélération des échanges : tout se met à bouger dans tous les sens, les humains et les agents pathogènes. Elle est liée aussi à l'agro-industrie qui a uniformisé les paysages, ainsi que les microbiotes humains et animaux⁴⁷ ».

Partons des pratiques agricoles. Si pendant des milliers d'années, à la suite de la domestication animale, l'être humain avait pratiqué l'élevage à l'échelle familiale, le XX^e siècle voit la naissance de premiers élevages industriels. Il en va de même pour la cultivation des céréales et d'autres produits d'origine non-animale. D'abord, il faut préciser que dans le système de production industriel, il y a un « effondrement de la diversité génétique⁴⁸ ». Pour maximiser le temps de la production, les espèces sont en effet des clones : à travers l'insémination artificielle par exemple, des millions de poulets ont la même origine génétique. Cela implique que si un parasite affecte un poulet, il contaminera rapidement tout l'élevage. À cette homogénéisation génétique s'ajoute l'augmentation exponentielle de la densité des animaux dans les élevages. De 1960 à 2016 la production porcine passe de 400 millions d'animaux à un milliard et demi ; celle de poulets rejoint les 25 milliards ; et la tendance est la même pour les bovins et les chèvres⁴⁹. Bien évidemment, ces facteurs font des élevages de potentielles bombes à virus ; si on y ajoute que tout cela est inséré dans un marché alimentaire de plus en plus globalisé, nous pouvons imaginer le risque épidémique autour de la production et de la consommation de viande.

En parallèle des animaux qui, malgré eux, voyagent d'un continent à l'autre, les humains aussi se déplacent de plus en plus. Ainsi « le nombre total de passagers aériens est

⁴⁵ *Ibid.*, p. 50.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 51.

⁴⁷ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 209.

⁴⁸ Serge Morand, *L'Homme, la Faune sauvage et la Peste*, Paris, Fayard, 2020, p. 86.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 96.

passé d'environ 330 millions en 1970 à plus de 4 milliards en 2017, soit une augmentation de plus de 1200%⁵⁰ ». La première conséquence de cet énorme trafic aérien est la *mondialisation* des épidémies. Si voici quelques années une épidémie avait plus de probabilité de rester géographiquement localisée dans un espace limité, désormais une épidémie peut rapidement devenir une pandémie : de local le phénomène sera toujours plus global.

Le parcours que nous venons de tracer est imputable à une vision qu'on peut dire avoir commencé à prendre forme au XVII^e siècle et qui n'a cessé de *prédominer* grâce aux progrès scientifiques. C'est une vision – nous pourrions dire même une cosmologie – qui se construit à travers l'opposition de l'humain à la nature. Cette dernière n'est pas quelque chose de mystérieux et dangereux, au contraire, elle devient compréhensible et donc maîtrisable. L'être humain ne se sent plus partie d'un tout mais, en reprenant les mots de Naomi Klein, la planète est une machine et l'être humain est son ingénieur. Nous avons le contrôle. Sauf que, au cours des quarante dernières années, une nouvelle narration franchit le seuil. C'est une histoire qui nous raconte le lien entre les activités humaines et les nouvelles émergences sanitaires et environnementales ; et qui veut remettre l'être humain *dans* la nature. Il ne s'agit pas d'interpréter ces nouveaux événements catastrophiques comme une vengeance de la nature ni de les vivre comme une « juste punition ». Au contraire, si l'on veut essayer d'apprendre quelque chose, il faut sortir de ce rapport vertical où être humain et nature (et plus en général, humain et non-humain) luttent l'un contre l'autre ; il faut se remettre dans un rapport horizontal de cohabitation.

Ce bref parcours sur les contacts entre pathogènes, animaux et humains, nous a donc montré que les maladies infectieuses sont un phénomène permanent de l'histoire. Quelles sont alors les caractéristiques des nouvelles maladies infectieuses émergentes ?

1.2. Écologie des maladies infectieuses émergentes

L'histoire des maladies infectieuses émergentes commence en 1989 lors d'une conférence tenue à Washington intitulée « Les virus émergents : l'évolution des virus et des maladies virales ». L'événement, organisé par l'épidémiologiste Stephen Morse, réunissait des chercheurs issus de disciplines variées qui partageaient la volonté d'approfondir et développer la recherche sur l'origine des *virus émergents*, terme employé à l'époque pour la première fois et qui a ensuite évolué en *maladies infectieuses émergentes*. L'enjeu central et

⁵⁰ *Ibid.*, p. 79.

révolutionnaire de cette conférence a été d'un côté méthodologique – une approche holistique au concept de santé, qui se concrétisera plus tard dans la vision de *One Health* - de l'autre gnoséologique : déterminer le rôle joué par l'être humain dans la naissance et la circulation des agents infectieux. Cette causalité anthropique modifie entièrement la vision du processus d'infection. Comme bien explique le professeur émérite d'histoire de la santé Patrick Zylberman :

C'est une nouvelle image du monde microbien que nous dévoile le concept d'émergence. La relation pasteurienne microbe (actif)/hôte (passif), à la base des progrès immenses de l'hygiène publique, laisse désormais la place à une relation dynamique dans laquelle l'homme — l'homme et ses pratiques, l'homme et ses comportements — apparaît comme une des causes de la circulation des agents infectieux. [...]. Comme Monsieur Jourdain la prose, l'homme "fabrique" de la circulation microbienne sans le savoir⁵¹.

La conférence de Washington a permis d'évaluer les différents facteurs à l'origine des maladies infectieuses émergentes (MIE), parmi lesquels plusieurs ont été estimés de nature écologique ou sociale : la croissance démographique, la déforestation, le changement d'usage des sols, l'élevage intensif, le changement climatique... Deux autres études publiées en 2008 marquent des étapes fondamentales : celui de l'écologue britannique Kate Jones⁵² et celui du biologiste américain Jan Schipper⁵³. Sur la vague de ces trois publications, une littérature scientifique consacrée aux liens entre écologie et santé se développe, se réunissant sous une nouvelle discipline : *disease ecology* (« écologie de la santé »). Mais procédons dans l'ordre.

1.2.1. *Qu'est-ce qu'une zoonose ?*

Pendant la conférence de Washington, Stephen Morse donne pour la première fois la définition de maladie infectieuse émergente comme étant une « maladie inconnue qui apparaît subitement dans la population ou qui existait mais dont l'incidence et l'aire de distribution augmentent soudainement⁵⁴ ». Autrement dit, pour être classifiée comme « émergente », une maladie infectieuse doit apparaître pour la première fois – comme par exemple le coronavirus qui a causé l'épidémie SRAS du 2002 – ou bien s'étendre géographiquement et augmenter son incidence – par exemple, la maladie de Lyme. D'après

⁵¹ Serge Morand, Muriel Figuié (dir.), *Émergence de Maladies infectieuses*, op. cit., p. 68.

⁵² Kate Jones et alii., « Global trends in emerging infectious diseases », *Nature*, vol. 451, 21 février 2008, p. 990-994.

⁵³ Jan Schipper et alii., « The status of the world's land and marine mammals: diversity, threat, and knowledge », *Science*, no. 322, 10 octobre 2008, p. 225-230.

⁵⁴ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 29.

l'étude pionnière de Kate Jones, plus de 60% des MIE sont des zoonoses, c'est-à-dire « des maladies qui passent des animaux aux humains et réciproquement⁵⁵ » : il y a donc des agents infectieux communs aux humains et aux animaux et lorsqu'un pathogène se transmet d'un animal à l'humain, on parle d'une maladie d'origine zoonotique. Au contraire, nous appelons anthroponoses les maladies qui passent des humains aux animaux. Comme l'indique le chercheur Jean Lesne, les trois épidémies les plus terribles de l'histoire – la peste noire, la grippe espagnole et le SIDA - sont d'origine zoonotique⁵⁶. Ces phénomènes épidémiques sont considérés rares ; toutefois, les chercheurs ont souligné une augmentation exponentielle du nombre d'événements liées aux MIE au cours des 40 dernières années⁵⁷.

Pour comprendre le mécanisme à la base des épidémies d'origine zoonotique, il faut introduire deux notions fondamentales : celle de réservoir animal et celle de *spillover* (débordement). Le premier identifie un animal-hôte qui héberge un agent pathogène sans en être endommagé ; étant un porteur sain, le réservoir assure au pathogène la survie. Le *spillover*, terme qui a été vulgarisé grâce au roman de l'écrivain américain David Quammen (2012), décrit le franchissement de la barrière d'espèce de la part d'un pathogène : autrement dit, il identifie le moment où un pathogène passe d'une espèce à une autre espèce. Pour provoquer une épidémie, un pathogène doit alors passer par trois transmissions : celle au réservoir animal, celle à l'être humain par *spillover* et celle interhumaine. Par conséquent, ces considérations appellent une forte remise en cause des relations et des interactions entre le monde microbien, les animaux – la faune sauvage et les animaux domestiques – et l'être humain.

Quels sont les animaux qui servent de réservoirs pour ces maladies infectieuses émergentes ? Dans l'œuvre qu'il a codirigée, l'écologue Serge Morand parle d'*écologie de l'émergence* et il explique les caractéristiques principales des MIE. Citant l'étude de Jones *et alii*, Morand écrit que « plus de 70 % de ces maladies infectieuses émergentes sont issues des animaux, et principalement des animaux sauvages⁵⁸ ». Jones et ses collègues soulignent en effet une augmentation significative du nombre des MIE causées par des pathogènes venant de la faune sauvage. Parmi ces animaux, les réservoirs par ordre d'importance sont : les rongeurs (nos plus anciens commensaux), les primates non humains suivis par les chauves-souris. À côté de la faune sauvage, les animaux domestiques jouent aussi un rôle

⁵⁵ Serge Morand, Muriel Figuié (dir.), *Émergence de Maladies infectieuses*, *op. cit.*, p. 8.

⁵⁶ Jean Lesne, « L'émergence de maladies infectieuses d'origine zoonotique : complexité écologique et responsabilités socio-économique », *Environnement, Risques & Santé*, vol. 20, no. 3, 2021, p. 244-257, p. 247.

⁵⁷ Voir notamment l'étude de Jones *et alii*. déjà mentionnée.

⁵⁸ Serge Morand, Muriel Figuié (dir.), *Émergence de Maladies infectieuses*, *op. cit.*, p. 15.

important. Ces derniers constituent en effet un pont épidémiologique entre la faune sauvage et l'être humain : s'il est rare pour un humain d'être infecté par une chauve-souris, souvent un pathogène arrive chez l'homme *via* les animaux domestiques.

La question qui se pose maintenant est la suivante : pourquoi la fréquence de ces événements est-elle en train d'augmenter ? Serge Morand raconte à Marie-Monique Robin avoir eu une sorte de révélation en superposant des cartes géographiques qui accompagnaient les études de Jones *et alii* et de Schipper *et alii* : l'écologue français a en effet compris qu'il y avait un lien entre les activités humaines et l'émergence de nouvelles maladies infectieuses⁵⁹. C'est donc à partir de ce moment que l'histoire des épidémies se tisse à celle de la crise environnementale. Peut-on considérer l'émergence de nouvelles maladies infectieuses à l'instar d'autres événements d'origine anthropique, tel le réchauffement climatique ou la fonte accélérée des glaciers ?

1.2.2. *Les activités humaines et les maladies infectieuses émergentes*

« La pandémie est l'un des traits caractéristiques de l'Anthropocène, au même titre que les pluies acides et les enfants plus grands que leurs parents », lit-on dans un livre issu de quatre ans de newsletters autour de la nature et la société, la littérature et l'environnement⁶⁰. La prise de conscience de l'ampleur de l'impact des activités humaines sur le système Terre est plutôt récente : organisée par les Nations unies, la première conférence mondiale qui a fait de l'environnement une question majeure a eu lieu en 1972. Le néologisme *Anthropocène* est utilisé pour la première fois par le chimiste Paul Crutzen et signe le besoin d'inventer un nouveau mot pour essayer de comprendre et décrire un phénomène peu connu. Des catastrophes *naturelles* dévastatrices, telles que les sécheresses et les inondations, commencent à être liées à la même cause anthropique. Les épidémies sont le dernier fléau qui s'ajoute à la liste. Au fil des ans, les scientifiques ont en effet montré comment tous ces événements sont interconnectés l'un à l'autre. En ce qui concerne les MIE, la littérature scientifique affirme qu'elles sont associées à des causes anthropiques comme le changement climatique, la déforestation, le changement d'usage des sols et la perte de biodiversité.

⁵⁹ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, *op. cit.*, p. 62.

⁶⁰ Matteo De Giuli, Nicolò Porcelluzzi, *Medusa: storie dalla fine del mondo (per come lo conosciamo)*, Roma, NERO, 2021, p.15. Notre traduction : « la pandemia è uno degli attributi dell'Antropocene, come le piogge acide e i figli più alti dei genitori ».

La déforestation est considérée comme le premier facteur d'émergence des nouvelles maladies infectieuses. Ce constat est le fruit de recherches récentes qui ont mené de plus en plus à voir comment la destruction des forêts provoque une série de conséquences qui ne font qu'augmenter les rencontres inter-espèces, et donc la possibilité de *spillover*. Selon le rapport 2020 de la FAO sur la situation des forêts du monde, 420 millions d'hectares de forêts ont disparu à cause de la déforestation depuis 1990⁶¹. Chaque année, une superficie équivalente à celle du Portugal disparaît. Nous n'avons pas été surpris de trouver dans ce document une section consacrée aux risques sanitaires liés à la déforestation :

L'abondante biodiversité des forêts, en particulier dans le monde tropical, englobe une gamme étonnante d'agents pathogènes, de parasites et de vecteurs. La majorité des nouvelles maladies infectieuses de l'homme sont zoonoses, c'est-à-dire qu'elles proviennent des animaux (Olival et al., 2017). Leur apparition peut être corrélée à la modification de la superficie des forêts et à l'expansion des populations humaines pénétrant les massifs forestiers, deux facteurs qui multiplient les occasions de contact entre l'homme et les animaux sauvages (Wilcox et Ellis, 2006) et, dans certains cas, à la consommation de viande de brousse. Parmi les pathologies liées aux forêts, sont à mentionner le paludisme, la maladie de Chagas (ou trypanosomiase américaine), la trypanosomiase africaine (ou maladie du sommeil), la leishmaniose et la maladie de Lyme (tableau 4). Le VIH et le virus Ébola, tous deux zoonotiques et faisant l'objet d'une attention mondiale, ont des origines forestières établies. [...]. La plupart des agents pathogènes que l'on trouve dans les forêts ne constituent pas une menace immédiate pour les populations. De nombreux agents pathogènes potentiels ont coévolué avec la faune et la flore et ne causent pas de pathologies chez leurs hôtes, mais peuvent devenir problématiques s'ils se propagent à d'autres espèces hôtes comme les humains. L'altération des forêts peut entraîner une modification de l'abondance ou de la dispersion des hôtes et des vecteurs des agents pathogènes, et l'altération des fonctions hydrologiques peut favoriser les agents pathogènes d'origine hydrique (Wilcox et Ellis, 2006). C'est ainsi que les industries extractives, la déforestation, la dégradation des habitats et l'empiètement croissant des populations sur les espaces boisés augmentent les risques que de nouveaux agents pathogènes ne touchent les populations⁶².

Avant d'approfondir les conséquences de la déforestation que cet extrait résume, il faut clarifier un « paradoxe ». Nous avons vu que l'origine de la plupart des MIE est animale et que des pathogènes inoffensifs pour les animaux peuvent toutefois être nuisibles pour l'être humain. De nombreuses études ont montré que les zones géographiques caractérisées par une riche biodiversité en mammifères et en oiseaux, sont aussi celles qui ont le plus de possibilités d'émergence épidémique. En suivant ce raisonnement, on pourrait penser que moins de biodiversité signifie moins de pathogènes et donc moins d'épidémies. Mais tout au contraire, comme affirme Serge Morand : « Plus de biodiversité signifie plus de pathogènes, mais moins de biodiversité signifie plus d'épidémies infectieuses⁶³ ». Cette affirmation apparemment contradictoire, s'explique à travers un mécanisme découvert récemment (et

⁶¹ *La situation des forêts du monde. Forêts, biodiversité et activité humaine*, éd. FAO, Rome, FAO, 2020, p. 80-82. Consulté le 10 juillet 2022. URL : <https://www.fao.org/3/ca8642fr/ca8642fr.pdf>.

⁶² *Ibid.*, p. 76.

⁶³ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 109.

encore controversé) qui porte le nom d'*effet dilution*. Cela suggère que « une riche biodiversité locale a un effet régulateur sur la prévalence, la transmission et la virulence des pathogènes⁶⁴ ». En d'autres termes, faune et flore jouent un rôle de tampon entre les agents pathogènes et l'être humain.

Nous comprenons alors pourquoi la déforestation peut augmenter l'émergence de nouvelles maladies. La destruction des forêts entraîne la dispersion – et la disparition – de certaines espèces animales. Cela provoque une grande perte en biodiversité et force les animaux à se déplacer et donc à se rapprocher des humains. L'expansion agricole est la cause principale de la déforestation : ainsi, à la place de la forêt, croissent de vastes monocultures de palmiers à huile, d'hévéas et de soja. Ou encore, des cultures pour nourrir les animaux d'élevage. Dans *La Fabrique des Pandémies*, Marie-Monique Robin cite une étude publiée en 2014 par Nicole Gottdenker : la chercheuse y explique le lien entre le changement d'usage des sols et les maladies infectieuses. Dans l'entretien rapporté elle affirme :

Quand on détruit totalement ou partiellement une forêt tropicale, on bouleverse profondément la diversité et le comportement des communautés animales qui y habitent. Par exemple, cela entraîne la disparition des grands prédateurs, comme les jaguars, qui maintenaient en équilibre les mammifères plus petits, dont certains sont de bons réservoirs pour les pathogènes et qui du coup prolifèrent⁶⁵.

Tout est interconnecté. Si une espèce disparaît, l'équilibre parfait de l'écosystème tremble et provoque des effets négatifs pour la santé environnementale, animale et, enfin, pour la santé humaine.

Un autre motif à l'origine de la déforestation est l'élevage. Dans l'essai déjà cité, *Biodiversité et Santé*, il est reporté une étude de 2002 sur la distribution de la biomasse des humains et des vertébrés terrestres sauvages et domestiques. Le résultat est impressionnant : les bovins représentent le 61% de la biomasse totale des vertébrés terrestres, contre 18% pour les humains. En ajoutant aux bovins d'autres animaux (comme les porcins, les volailles, les moutons...), les animaux domestiques atteignent 80% de la biomasse⁶⁶. Si l'on pense que depuis 2002 le nombre de bétail n'a fait que continuer à augmenter, ces données font encore plus peur. En effet, selon un rapport plus récent (2019) mis à disposition sur le site de la FAO, le nombre de bovins a dépassé 1,6 milliard, celui des cochons 1,5 milliard et celui des poulets a rejoint les 40 milliards. Tous ces animaux ont besoin d'espace et de nourriture, d'où la destruction des zones forestières. Nombreux sont les chercheurs désormais

⁶⁴ *Ibid.*, p. 136.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 67.

⁶⁶ Serge Morand, Claire Lajaunie, *Biodiversité et Santé*, *op.cit.*, p. 79.

spécialisés dans l'impact que les élevages ont sur la santé humaine. On lit par exemple qu'« une synthèse de la littérature scientifique suggère que, depuis 1940, les facteurs agricoles ont été associés à plus de 25% de toutes les maladies infectieuses – et plus de 50% des zoonoses – qui sont apparues chez l'humain⁶⁷ ». D'un côté ces élevages augmentent la possibilité de *spillover* entre faune sauvage et animaux domestiques ; de l'autre, surtout en ce qui concerne les élevages intensifs, ils jouent un rôle d'amplification des maladies. Dans les élevages intensifs en effet, la haute densité d'animaux et la condition de stress dans laquelle ces derniers se trouvent, ne fait qu'*amplifier* la présence et la transmission des pathogènes.

Le changement climatique a, de son côté, un fort impact sur les maladies vectorielles. Avec ce terme, on identifie toute maladie infectieuse transmise par des vecteurs, c'est-à-dire des arthropodes (comme les moustiques, les poux ou les tics). Une maladie vectorielle est par exemple la malaria, qui représente l'une des maladies les plus répandues au monde. Selon le dernier rapport mondial de l'OMS, en 2020 on estime à 241 millions le nombre de cas de paludisme et à 627 000 le nombre de décès dus au paludisme dans le monde. À côté de ça, d'autres maladies vectorielles sont la fièvre jaune, la dengue, la maladie de Chagas, la fièvre du Nil occidental... Les insectes étant parmi les organismes les plus affectés par le climat, nous comprenons pourquoi les changements climatiques influencent les maladies à transmission vectorielle. D'après Jean Lesne, « le changement climatique *via* divers paramètres [...] agit sur la dynamique de population des vecteurs et donc sur la dynamique écologique des agents pathogènes infectieux ou parasitaires qu'ils véhiculent et sur la dynamique épidémiologique des maladies humaines correspondantes⁶⁸ ». Dit plus simplement, l'augmentation de la température, plutôt que la présence de fortes précipitations, permettent aux insectes-vecteurs de coloniser de nouvelles régions. Un exemple est celui de l'apparition en France depuis 2004 du moustique tigre, vecteur de maladies comme la dengue ou zika. Encore plus ironiquement, l'on sait que les moustiques - et d'autres insectes hématophages - profitent des routes qui relient les zones forestières aux centres urbains pour s'installer dans de nouveaux espaces. L'être humain, à travers ses activités, prépare un cocktail parfait pour l'émergence des nouvelles maladies infectieuses. La boucle est bouclée. Comme un effet domino, les activités de l'être humain déclenchent des réactions en cascade qui mènent à la perturbation des écosystèmes, en allant à

⁶⁷ Serge Morand, Hélène Soubelet, « Quels liens entre agriculture, biodiversité et zoonoses ? », *art. cit.*, p. 219.

⁶⁸ Jean Lesne, « L'émergence de maladies infectieuses d'origine zoonotique : complexité écologique et responsabilités socio-économique », *art. cit.*, p. 248.

compromettre la biodiversité. Ainsi la santé de la flore et de la faune est compromise et en définitive affecte l'être humain avec l'émergence de nouvelles épidémies.

1.2.3. *Écologie et maladies : des cas exemple*

Nous proposons ici quelques cas exemplaires, représentatifs des études et des théories présentées. À travers l'analyse de certaines épidémies zoonotiques advenues dans les dernières années, nous clarifierons ainsi de façon plus concrète le lien entre les activités humaines et les MIE.

Le virus Nipah ou « Comment les plantations d'huile de palme menacent la santé humaine⁶⁹ »

L'émergence du virus Nipah illustre parfaitement plusieurs facteurs liés aux maladies infectieuses : la déforestation, l'élevage industriel et pour finir, la globalisation du marché alimentaire. Chez l'être humain, ce virus provoque une maladie pouvant aller de l'infection asymptomatique à l'infection respiratoire aiguë, jusqu'à causer des encéphalites mortelles ; son taux de létalité est estimé entre 40% et 75%⁷⁰. Le nom du virus vient de la localité où il est apparu pour la première fois, à Kampung Sungai Nipah, Malaisie. C'est ici que, en 1998, dans des fermes industrielles de porcs élevés en plein air sous des arbres fruitiers, des cochons commencent à mourir d'une pathologie inconnue. Ensuite, des éleveurs entrés en contact direct avec ces cochons, meurent d'une encéphalite foudroyante. Ces animaux, élevés en Malaisie mais destinés à l'exportation vers le marché chinois, transmettent la maladie aussi aux employés des abattoirs de Singapour. Ici la virologue Boon Huan Tan identifie le virus à l'origine du mal mystérieux : c'est un virus appartenant à la famille des *paramyxoviridae* (la même que les virus qui provoquent la rougeole ou les oreillons chez l'humain) dont le réservoir naturel est la roussette⁷¹. Originaires de l'île de Bornéo, ces chauves-souris ont été contraintes d'abandonner leur habitat naturel à cause de la déforestation au profit des plantations d'huile de palme. Attirées par les arbres fruitiers, elles sont alors arrivées dans la ferme malaisienne où le virus qu'elles hébergeaient, suite au *spillover*, a affecté les premiers cochons. En 1998, il n'y a pas eu une transmission

⁶⁹ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 62.

⁷⁰ Consulté le 3 août 2022. URL : <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/nipah-virus>.

⁷¹ Espèce de chauve-souris frugivore, c'est-à-dire qui se nourrit des fruits mûrs.

interhumaine, circonstance qui a jugulé la propagation du virus à grande échelle. Cette première flambée s'est ainsi endiguée avec 265 personnes infectées dont 105 en sont mortes, et avec l'abattage de plus d'un million de cochons. Ensuite, d'autres foyers ont eu lieu au Bangladesh et en Inde où, depuis 2001, presque chaque année on assiste à de nouvelles flambées. Plus en particulier, de 2001 à 2008, de nombreux cas signalés ont conduit à une transmission interhumaine entre personnels soignants et patients infectés : cela, accompagné de l'absence d'un vaccin, a fait du virus Nipah une des maladies prioritaires à surveiller pour sa potentielle menace à la santé publique.

Nous ouvrons ici une petite parenthèse : des études génétiques ont montré que le génome humain est similaire à 95% à celui des cochons, c'est pourquoi ces animaux domestiques constituent un important pont épidémiologique entre la faune sauvage et l'être humain. En ce sens, comme explique le professeur Matthew Baylis, les cochons « jouent un rôle central dans le réseau infectieux » et « lorsqu'un virus zoonotique trouve les clés pour passer aux porcs, c'est la voie royale pour son humanisation⁷² ». C'est le cas des nombreuses gripes porcines (H1N1) qui se sont succédées au fil du temps. À partir de la terrible grippe espagnole de 1918, qui selon l'Institut Pasteur a fait entre 20 et 50 millions de morts, jusqu'à la dernière de 2009 : le virus à l'origine de ces pandémies circule chez les oiseaux sauvages, saute chez les oiseaux d'élevages et puis chez les porcs, d'où il devient transmissible aux humains.

La pénétration de la forêt : Ébola et SIDA

Le SIDA et l'Ébola sont deux virus « sortis » de la forêt. Dans son article, Jean Lesne affirme que sans la pénétration de la forêt tropicale d'Afrique de l'Est « il n'est pas incongru de penser qu'il n'y aurait probablement jamais eu d'épidémie de SIDA ou d'Ébola⁷³ ».

Les virus à l'origine du SIDA sont le VIH-1 et le VIH-2. Ils font partie d'une famille des virus dits *lentivirus*, c'est-à-dire caractérisés par une longue période d'incubation. Le syndrome d'immunodéficience acquise est le seul virus à provoquer « un effondrement complet du système immunitaire⁷⁴ ». Ses réservoirs animaux sont des singes d'Afrique : le chimpanzé des forêts du sud du Cameroun pour le VIH-1 ; le singe vert des forêts d'Afrique

⁷² Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 83.

⁷³ Jean Lesne, « L'émergence de maladies infectieuses d'origine zoonotique : complexité écologique et responsabilités socio-économique », art. cit., p. 252.

⁷⁴ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 26.

de l'Ouest pour le VIH-2. Les scientifiques ont démontré que le virus circulait déjà en 1910 ; les premiers franchissements d'espèce entre primates non-humains et humains se sont vérifiés à travers la chasse, la vente et la consommation de viande de brousse. Ce n'est pourtant que pendant la colonisation que ces rencontres ont augmenté à cause de la pénétration de la forêt au profit des besoins commerciaux des colonisateurs (bois, ivoire, hévéa pour le caoutchouc). Pendant un lent processus, l'on a supposé que le VIH est arrivé à Haïti et aux États-Unis dans les années 1960, pour n'être enfin « découvert » que vingt ans après⁷⁵.

Du nom de la rivière où cette maladie a été décrite pour la première fois, la fièvre d'Ébola fait sa première apparition chez l'être humain en 1976 au Zaïre (actuellement République démocratique du Congo). Depuis, ce virus a été à l'origine de plusieurs flambées dont la plus importante est celle de 2014-2016 en Afrique de l'Ouest. Le porteur sain du virus est la chauve-souris mais la transmission à l'être humain se fait souvent *via* des primates non humains, en particulier à travers la manipulation de viande de brousse. Dans une étude publiée en 2017, les chercheurs Jesus Olivero et Robert Nasi démontrent la corrélation existante entre la perte de forêts et l'apparition d'une épidémie d'Ébola. Ils expliquent :

Nous avons repris les quarante flambées épidémiques ayant eu lieu en Afrique depuis l'apparition du virus en 1976, dont celle d'Afrique de l'Ouest en 2014, qui a fait 10 000 morts. Pour vingt-sept d'entre elles, le patient zéro avait été identifié, ainsi que son lieu de contamination. Nous avons ensuite comparé les lieux géographiques des émergences avec les données spatio-temporelles de la déforestation. En parallèle, nous avons un groupe contrôle de deux cent quatre-vingts sites, sélectionnés au hasard, où il n'y avait pas eu de flambée d'Ébola. Le résultat fut très clair : les épidémies ont eu lieu dans des secteurs où des activités de déforestation avaient été déployées deux ans plus tôt⁷⁶.

Il faut souligner qu'il n'y a pas un seul virus Ébola, mais plusieurs virus qui ont causé des flambées différentes. La dernière a été celle de 2018-2020. En général, le taux de létalité moyen est de 50%, avec des flambées moins virulentes (25%), et d'autres qui ont atteint 90%. La transmission interhumaine advient par contacts directs avec les liquides biologiques d'une personne malade. La peur des scientifiques est que le virus puisse muter et changer ses modalités de transmission. Cela serait une catastrophe si, par exemple, la maladie se transmettait par voie aérienne ou à travers des vecteurs comme les moustiques. La seule façon de juguler une telle hypothèse est toujours la même : arrêter la destruction des forêts et préserver la biodiversité.

⁷⁵ À *posteriori*, la date officielle du début de la pandémie de SIDA est le 5 juin 1981.

⁷⁶ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, *op. cit.*, p. 72.

Le cercle vicieux des gripes aviaires et de la production industrielle de viande

Dans la conclusion de son essai *Les Sentinelles des Pandémies*, l'anthropologue Frédéric Keck écrit :

La pandémie de grippe aviaire est l'un des "mythes" qui nous parlent le plus fortement de nos relations actuelles avec notre environnement, dans un monde où les volailles sont élevées de plus en plus intensément pour la consommation humaine avec un risque zoonotique élevé, et où les oiseaux sauvages sont menacés de disparition et de destruction de leur habitat⁷⁷.

Nous vivons dans un monde où, même si nous savons que le modèle de production de viande augmente le risque épidémique, nous préférons renforcer la bio-surveillance ou procéder à l'abattage de milliers de poules au premier poulet malade, plutôt que de nous attaquer aux causes du problème. La grippe aviaire nous parle d'un rapport avec notre environnement qui ressemble à un cercle vicieux. Serge Morand suggère ironiquement que finalement l'expression *Gallinocène* serait plus adaptée à celle de *Anthropocène* pour décrire notre époque : on compte environ 23 milliards de poulets de chair dans le monde. Si à ce chiffre déjà impressionnant on ajoute celui de poules pondeuses nous arrivons à 65 milliards de poulets qui « finissent chaque année leurs jours dans les abattoirs. [...]. Ce sont des milliards de restes d'os de poulets qui sont produits chaque année. Ces restes seront probablement le témoignage légué aux générations futures⁷⁸ ». Pourtant, que l'élevage industriel joue un rôle d'amplification dans l'émergence des nouvelles maladies est un fait bien connu. La première épidémie de grippe aviaire qui a atteint les humains a eu lieu à Hong Kong en 1997. Après celle-là, d'autres flambées se sont succédées et circulent dans différents pays. L'ironie (ou bien la tragédie) est que pour endiguer et prévenir ces épidémies, les autorités sanitaires procèdent à l'abattage massif de ces animaux... qu'on continue à élever intensivement. En d'autres termes, nous élevons des animaux – destinés en tout cas à l'abattage – qui souvent n'entrent même pas dans le commerce alimentaire car ils sont abattus préventivement en cas de foyer. Juste pour donner des chiffres, « en dix ans, le virus H5N1 a occasionné 701 cas humains, entraînant le décès de 407 d'entre eux ainsi que l'abattage de centaines de millions de volailles à travers le monde⁷⁹ » ; à l'occasion de la grippe aviaire de Hong Kong, plus d'un million et demi de poulets sont abattus afin d'endiguer l'épidémie. Dans l'antiquité on sacrifiait les animaux sur les autels des dieux ;

⁷⁷ Frédéric Keck, *Les Sentinelles des Pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2020, p. 193.

⁷⁸ Serge Morand, *L'Homme, la Faune sauvage et la Peste*, op. cit., p. 91.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 104.

aujourd'hui un autre « sacrifice » est perpétré au nom d'une biosécurité pour un phénomène dont non seulement nous connaissons les causes, mais dont nous sommes les créateurs.

Cet exemple, nous porte à faire une première considération sur les politiques sanitaires. Même si cet aspect sera approfondi plus loin, nous croyons nécessaire de donner un cadre général dès maintenant. Il faut d'abord considérer que les méthodes mises en place pour faire face aux risques sanitaires reposent sur trois stratégies : la précaution, la prévention et la préparation (plus connue sous le mot anglais *preparedness*). Cette dernière, comme son nom l'indique, veut anticiper un événement catastrophique. En reprenant l'exemple des élevages, si avec la précaution on vaccine les oiseaux et avec la prévention on procède à leur abattage massif, avec la *preparedness* on les surveille pour anticiper des éventuels foyers épidémiques. Or, ces stratégies ont une forte nature politique et d'un point de vue éthique posent problème. Nous reportons ici un extrait tiré de l'essai de Frédéric Keck, que nous trouvons particulièrement éclairant. En parlant de l'approche pour la santé globale (*One Health*) lié aux MIE et aux questions environnementales, l'anthropologue écrit :

Ce projet [...] mélange ainsi deux rationalités : l'anticipation des pathogènes émergentes et la conservation de l'environnement. Lorsque la santé globale s'étend aux animaux et à l'environnement, elle met en tension deux rationalités du risque. L'une, orientée vers la préparation, suit les mutations des pathogènes entre les espèces et requiert le travail des microbiologistes pour anticiper la prochaine catastrophe. L'autre, orientée vers la prévention, compte le nombre de victimes de désastres en cours avec l'aide des épidémiologistes et tente de limiter ces désastres en soignant les victimes. La première vise la biosécurité – le contrôle de la prolifération du matériel biologique circulant sur le globe – alors que l'autre vise la biodiversité – l'inventaire et la conservation des différentes formes de vie qui habitent la planète⁸⁰.

La pandémie de Covid-19 signe, encore une fois, l'échec de la première. Toutefois, au lieu de mettre en cause l'efficacité de ces stratégies, on continue à accroître les mesures de biosécurité et de biosurveillance. Peut-être il est temps de donner plus d'espace et d'écoute à ces écologues de la santé qui, depuis des années, alertent les institutions du lien entre les activités humaines, les nouvelles émergences sanitaires et la crise environnementale et soulignent l'importance de préserver la biodiversité de notre planète pour y faire face. Cette dernière, « en soignant les victimes », permet aussi de comprendre les contextes géographique et sociopolitique lié à ces crises, sanitaires et environnementales, et par conséquent nous permet d'approfondir la complexité des phénomènes dont nous avons parlé jusque-là.

⁸⁰ Frédéric Keck, *Les Sentinelles des Pandémies*, op. cit., p. 60.

1.3. Géographie et sociopolitique des crises

Jusqu'à présent, nous avons parlé d'*être humain, monde et nature* de façon générale. Il faut maintenant essayer d'être plus spécifiques pour éviter d'avoir une vision simpliste d'une réalité pourtant complexe. Ici encore, le débat autour de l'Anthropocène peut venir à notre secours pour introduire les nuances qui entourent cette histoire. En fait, depuis l'introduction de ce mot, de nombreux autres termes ont été proposés pour mieux définir l'origine des changements en cours : *capitalocène, plantationocène* ou *chthulucène*⁸¹. Tout en désignant la même réalité décrite par le mot *anthropocène*, ces termes veulent l'inscrire dans un cadre historique et politique plus précis : l'ère du capitalisme et l'ère des planteurs. En d'autres termes, il serait erroné d'attribuer la crise environnementale – dont les épidémies sont, on l'a vu, un « symptôme » – à l'*anthropos*, aux êtres humains en général. Cela revient à une conception homogène et fallacieuse qui veut décrire le monde contemporain comme direct conséquence d'une même *nature* humaine. À ce propos, la journaliste canadienne Naomi Klein écrit :

Nous entendons souvent dire que le changement climatique est imputable à la "nature humaine", à la cupidité et à la myopie inhérentes à notre espèce. Ou bien on nous dit que nous avons tellement modifié la terre et à une telle échelle planétaire que nous vivons maintenant dans l'Anthropocène – l'âge de l'homme. Ces façons d'expliquer notre situation actuelle ont une signification très spécifique, même si elle n'est pas exprimée : l'homme est un type unique, la nature humaine peut être essentialisée en fonction des traits qui ont créé cette crise. De cette manière, les systèmes que certains humains ont créés, et auxquels d'autres humains ont puissamment résisté, sont complètement mis hors de cause. Le capitalisme, le colonialisme, le patriarcat - ce genre de systèmes⁸².

L'Anthropocène est le fruit d'une vision, d'un récit qui, bien que dominant, n'est pas unique. Ce récit est le même que celui qui oppose l'être humain à la nature, comme si c'était possible de l'en extraire, physiquement et intellectuellement. L'ironie, si l'on veut, est que c'est à travers ces événements catastrophiques qu'on se rend compte à quel point cette séparation n'est qu'une construction qui est en train de s'écrouler. Le mur élevé entre

⁸¹ Voir notamment Donna Haraway, *Staying with the trouble: making kin in the Chthulucene*, Durham, Duke University Press, 2016.

⁸² Naomi Klein, « Let them drown : the violence of othering in a warming world », *London Review of Book*, vol. 38, no. 11, 2 June 2016. Consulté le 10 août 2022. URL : <https://www.lrb.co.uk/the-paper/v38/n11/naomi-klein/let-them-drown>. Notre traduction : « We often hear climate change blamed on "human nature", on the inherent greed and short-sightedness of our species. Or we are told we have altered the earth so much and on such a planetary scale that we are now living in the Anthropocene – the age of humans. These ways of explaining our current circumstances have a very specific, if unspoken meaning: that humans are a single type, that human nature can be essentialised to the traits that created this crisis. In this way, the systems that certain humans created, and other humans powerfully resisted, are completely let off the hook. Capitalism, colonialism, patriarchy – those sorts of system ».

l'homme et la nature s'effondre, et avec lui, doivent être mises en discussion l'idée et la pensée qui ont participé à sa construction : ces « systèmes » dont Klein nous parle.

Or, comme nous ne sommes pas tous responsables de la même manière, nous ne sommes – et serons – pas tous affectés de la même manière. Cela est visible sur plusieurs plans. En ce qui concerne la crise environnementale, il y a déjà des géographies différentes. D'après le *Global Climate Risk Index 2021*⁸³, les pays les plus touchés entre 2000 et 2019 ont été : le Mozambique, le Zimbabwe, les Bahamas, Porto Rico, le Myanmar, Haïti, les Philippines et le Pakistan. On peut lire que :

Les pays en développement sont particulièrement touchés par les effets du changement climatique. Ils sont les plus durement touchés parce qu'ils sont plus vulnérables aux effets néfastes d'un aléa et qu'ils ont une capacité d'adaptation plus faible. Huit des dix pays les plus touchés par les effets quantifiés des phénomènes météorologiques extrêmes en 2019 appartiennent à la catégorie des pays à revenu faible ou moyen inférieur⁸⁴.

Les auteurs affirment aussi que « la pandémie mondiale de Covid-19 a réitéré le fait que les risques et la vulnérabilité sont systémiques et interconnectés⁸⁵ ». On peut citer les récents événements d'inondations et de glissements de terrain dans certaines régions de l'Est de l'Ouganda (juillet 2022). Ces inondations, qui ont fait 29 morts et obligé plus de 5 600 personnes à se déplacer, se sont déclenchées à la suite d'une forte averse et de la sortie des rivières de leur lit. Cette catastrophe pose différents risques sanitaires, comme le risque de l'émergence des maladies liées à l'eau – les maladies vectorielles dont nous avons parlé - ou la détérioration des infrastructures sanitaires mêmes⁸⁶. Encore une fois, nous pouvons constater le lien entre la crise environnementale et les crises sanitaires. Plus précisément, dans le cadre des MIE, les scientifiques ont étudié leur géographie. D'où viennent les pathogènes qui menacent le plus notre santé ? Où se sont vérifiées les dernières épidémies et quels seront les lieux les plus à risque dans le futur ? Quand on parle de maladies, un autre facteur important sont les services sanitaires : là où ces services sont de difficiles accès, la vulnérabilité est majeure. Peut-on alors voir une corrélation entre vulnérabilité/violence sociopolitique et vulnérabilité/violence environnementale ?

⁸³ Consulté le 10 août 2022. URL : https://www.germanwatch.org/sites/default/files/Global%20Climate%20Risk%20Index%202021_2.pdf.

⁸⁴ David Eckstein, Vera Künzel, Laura Schäfer (dir.), *Global Climate Risk Index 2021*, Berlin, Germanwatch e.V., 2021, p. 5. Notre traduction : « Developing countries are particularly affected by the impacts of climate change. They are hit hardest because they are more vulnerable to the damaging effect of a hazard but have lower coping capacity. Eight out of ten countries most affected by the quantified impacts of extreme weather events in 2019 belong to low - to lower-middle income category ».

⁸⁵ *Ibid.*, p. 5. Notre traduction.

⁸⁶ WHO Regional Office of Africa. Weekly bulletin on outbreaks and other emergencies. Week 32 : 1 – 7 August 2022. Consulté le 15 août 2022. URL : <https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/361525/OEW32-0107082022.pdf>.

1.3.1. *Biogéographie et hotspots*

Dans la conclusion de l'étude de Jones *et alii.*, nous lisons :

Notre analyse montre qu'il existe un biais spatial important dans la notification des événements liés aux MIE, reflétant une surveillance et des efforts de recherche sur les maladies infectieuses plus importants dans les pays riches et développés d'Europe, d'Amérique du Nord, d'Australie et de certaines parties de l'Asie, que dans les régions en développement. Cela contraste avec nos cartes de risques, qui suggèrent que les points chauds prévus pour les maladies émergentes dues à des agents pathogènes zoonotiques provenant de la faune sauvage et à des agents pathogènes à transmission vectorielle sont plus concentrés dans les pays en développement situés à des latitudes plus basses⁸⁷.

Il y a donc deux cartes géographiques différentes : la première, indiquant les émergences passées (entre 1940 et 2004), fait ressortir surtout les pays avec une économie développée. La deuxième, indiquant les zones à risque d'émergence dans le futur, pointe vers les pays intertropicaux, en particulier vers l'Asie du Sud et du Sud-Est, l'Afrique tropicale et l'Amérique latine (dans cet ordre). Comment s'explique cette « incohérence » ? Une réponse nous est donnée par les auteurs mêmes, lorsqu'un biais y est mentionné : les pays développés reportent et surveillent plus que les pays en voie de développement. Cela comporte une base de données plus riche pour les régions géographiques du Nord. L'autre facteur dont il faut tenir en compte est le transport : si nous vivons dans un monde toujours plus susceptible à la globalisation des épidémies, c'est justement en vertu de l'hyper-connectivité. Ainsi, dans une étude publiée en 2020, Serge Morand et Bruno A. Walther se sont intéressés aux « hubs du réseau des épidémies de maladies infectieuses », c'est-à-dire des pays « centraux dans le partage des épidémies, soit qu'ils sont centres de démarrage d'une épidémie, soit qu'ils sont connectés avec de nombreux foyers de démarrage d'épidémies⁸⁸ ». Les chercheurs ont montré qu'il y a une majeure connexion entre les pays du Nord comme par exemple les États-Unis, le Royaume-Uni, le Japon et aussi la Chine et l'Inde : « dès qu'une épidémie touche un de ces pays, elle a toutes les chances de devenir pandémique du fait de la mobilité mondiale accrue⁸⁹ ». Le développement de la pandémie de Covid-19 semble en effet avoir confirmé cette « ligne de

⁸⁷ Kate Jones *et alii.*, « Global trends in emerging infectious diseases », *art. cit.*, p. 992. Notre traduction : « Our analysis shows that there is a high spatial reporting bias for EID events, reflecting greater surveillance and infectious disease research effort in richer, developed countries of Europe, North America, Australia and some parts of Asia, than in developing regions. This contrasts with our risk maps, which suggest that predicted emerging disease hotspots due to zoonotic pathogens from wildlife and vector-borne pathogens are more concentrated in lower-latitude developing countries ».

⁸⁸ Serge Morand, *L'Homme, la Faune sauvage et la Peste*, *op. cit.*, p. 80.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 80.

contagion » : découvert en Chine, le virus s'est rapidement diffusé en Europe et aux États-Unis.

Or, la littérature scientifique affirme que plus de 60% des MIE sont d'origine zoonotique et, parmi celles-ci, la plupart sont issues de la faune sauvage. L'étude de Jan Schipper sur la présence des mammifères terrestres et marins montre une richesse majeure en espèce dans l'Asie du Sud-Est, l'Afrique de l'Est et l'Amérique du Sud. Dans la même étude, une autre carte géographique illustrant les espèces à risque est publiée : en ce qui concerne les mammifères terrestres, comme remarqué par Serge Morand, les deux cartes se superposent. Il est d'autant plus intéressant que Jan Schipper présente aussi des données ventilées par cause du risque : la perte d'habitat, la récolte, la mortalité accidentelle ou la pollution. Il conclut ainsi :

Nos résultats dressent un tableau sombre du statut global des mammifères dans le monde. Nous estimons qu'une espèce sur quatre est menacée d'extinction et que la population d'une espèce sur deux est en déclin. La situation est particulièrement grave pour les mammifères terrestres en Asie, en raison des effets combinés de la surexploitation et de la perte d'habitat, et pour les espèces marines, victimes de notre utilisation de plus en plus intensive des océans⁹⁰.

Nous comprenons alors pourquoi les chercheurs invitent à un plus grand monitoring dans les pays intertropicaux, susceptibles d'être des foyers de nouvelles maladies infectieuses. De plus, si l'on considère aussi les facteurs écologiques analysés dans le paragraphe précédent, la corrélation est encore plus évidente : les pays à risque sont « caractérisés par une riche biodiversité notamment en animaux sauvages, une forte démographie, une déforestation liée à l'intensification agricole et une intégration de plus en plus forte à l'économie mondiale⁹¹ ». En ce sens, en comparant toutes les cartes et les facteurs mentionnés, l'Asie du Sud-Est représente l'*hotspot* principal. Interviewé par Marie-Monique Robin, l'écologue Rodolphe Gozlan explique que depuis 2018, l'OMS a introduit la « liste Blueprint des maladies prioritaires », parmi lesquelles il y a des maladies connues susceptibles de ré émerger – comme l'Ébola – ainsi que la « maladie X⁹² », c'est-à-dire une potentielle maladie inconnue – comme la Covid-19. Gozlan et ses collègues ont ainsi essayé de géolocaliser les lieux plus à risque de voir émerger une « maladie X » tenant compte de

⁹⁰ Jan Schipper *et alii.*, « The status of the world's land and marine mammals : diversity, threat, and knowledge », *art. cit.*, p. 228-229. Notre traduction : « Our results paint a bleak picture of the global status of mammals worldwide. We estimate that one in four species is threatened with extinction and that the population of one in two is declining. The situation is particularly serious for land mammals in Asia, through the combined effects of overharvesting and habitat loss, and for marine species, victims of our increasingly intensive use of the oceans ».

⁹¹ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, *op. cit.*, p. 60.

⁹² *Ibid.*, p. 76.

différents facteurs : « taux de déforestation, densité de population, climatologie, etc.⁹³ ». L'étude qu'ils ont publiée en septembre 2019 avait individué deux zones : Wuhan et une région de l'Ouganda⁹⁴. Il faut toutefois garder à l'esprit que si d'un côté les pathogènes susceptibles de provoquer des MIE hébergent surtout dans la faune sauvage (et donc dans les pays intertropicaux), de l'autre côté l'émergence est créée par un système d'exploitation promu par les pays du Nord qui perturbe l'écosystème où ces animaux habitent. Nous faisons face ici à une contradiction (pour ne pas dire une hypocrisie) au sein des politiques occidentales et de l'économie capitaliste. C'est d'ici qu'est née l'idée de *dette climatique* : les pays développés ont en effet « plus largement contribué à augmenter la température de la planète que ceux qui se sont industrialisés bien plus tard », et de plus « une grande partie des richesses des pays riches vient de l'exploitation des populations arrachées à l'Afrique et des terres volées aux peuples indigènes⁹⁵ ». Cette dette climatique n'est pas sans lien avec le risque épidémique car, comme nous l'avons vu, l'émergence est étroitement liée aux perturbations des écosystèmes. Il est donc assez myope de la part des institutions de prohiber, par exemple, la consommation de viande de brousse à une minorité, tout en continuant à brûler des hectares de forêts pour faire de l'espace à l'élevage industriel destiné au commerce international. Des nouvelles visions associées à des nouvelles politiques sont donc proposées dans la tentative de mieux comprendre les nombreux liens qui unissent ensemble tous les habitants, humains et non-humains, de la planète. Nous essayerons alors de montrer les ambitions et les limites de ces politiques.

1.3.2. One Health et santé planétaire

Afin de mieux comprendre et donc mieux prévenir l'émergence des nouvelles maladies infectieuses, un nouveau concept émerge au début du XXI^e siècle : celui de *One World, One Health* (une seule planète, une seule santé). C'est à l'occasion d'un symposium organisé par l'ONG *Wildlife Conservation Society* que de nombreuses organisations internationales – comme FAO, OIE, OMS – posent les bases de cette nouvelle approche à la santé : une vision holistique qui souligne l'interdépendance entre santé humaine, santé animale et santé de l'environnement et qui par conséquent promeut une « approche

⁹³ *Ibid.*, p. 76.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 76.

⁹⁵ Naomi Klein, *Vaincre l'injustice climatique et social : feuilles de combat à l'usage des jeunes générations*, Arles, Actes Sud, 2021, p. 91.

intersectorielle et une recherche pluridisciplinaire⁹⁶ ». L'idée est que l'on ne peut pas penser la santé humaine disjointe de celle d'autres espèces non-humaines et de l'environnement. À la suite du colloque, de nombreuses personnes et organisations prennent l'initiative de promouvoir et d'adopter la philosophie *One Health* : en 2009, OMS, FAO et OIE signent « un accord tripartite visant à coordonner leurs activités globales pour faire face aux risques sanitaires à l'interface animal-humain-écosystèmes⁹⁷ ». Si dans l'esprit ce nouveau paradigme de santé se veut holistique et trouve son origine dans la prise de conscience des causes anthropiques liées aux MIE, dans la pratique souvent il se traduit par des actions plus limitées. Comme l'affirme la sociologue Muriel Figuié, l'environnement est souvent oublié et, même en ce qui concerne les interfaces humains-animaux, « c'est moins la santé *pour* les animaux que la santé *par* les animaux qui va être promue⁹⁸ ». En effet, face aux zoonoses la priorité devient de mettre en place un système de surveillance globale des pathogènes – et donc des réservoirs d'animaux – susceptibles de constituer des risques sanitaires (humains). Bien que cette pratique de biosécurité soit importante, si elle n'est pas accompagnée par une mise en discussion plus profonde des systèmes et des pratiques à l'origine de cette « voie microbienne », elle ne sera jamais décisive. Ainsi, dans la conclusion de son dernier essai, Serge Morand écrit que :

La solution n'est pas de se préparer au pire d'une prochaine peste, mais de l'éviter en s'attaquant aux causes, c'est-à-dire aux dysfonctionnements des interrelations entre les humains et les animaux sauvages et domestiques. La mobilité globale des marchandises, des produits de l'agriculture, du capital, des humains comme des connaissances doit être repensée, en considérant que l'agriculture, la biodiversité, la diversité culturelle, mais aussi l'injustice et la santé sont locales. Le futur que nous voulons nous oblige à enfin penser les relations des sociétés à leur environnement naturel⁹⁹.

Dans la même direction vont les affirmations de Jean Lesne qui, en parlant des programmes de surveillance microbiologique, manifeste en effet un certain scepticisme. Il les décrit comme « très coûteux » et « destiné à doper la recherche virologique dans des pays industriels au profit de leur industrie pharmaceutique¹⁰⁰ ». Selon le chercheur, il serait plus efficace de « s'intéresser au portage infectieux des animaux dont on est sûr qu'ils peuvent être en contact avec l'homme », c'est-à-dire les animaux commercialisés et la faune sauvage « intermédiaire susceptible de pulluler ou de se déplacer en réponse à la perturbation des

⁹⁶ Muriel Figuié, « Les relations humain-animal et l'ambition biosécuritaire », *Communications*, vol. 110, no. 1, 2022, p. 127-138, p. 132.

⁹⁷ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, *op. cit.*, p. 221.

⁹⁸ Muriel Figuié, « Les relations humain-animal et l'ambition biosécuritaire », *art. cit.*, p. 132.

⁹⁹ Serge Morand, *L'Homme, la Faune sauvage et la Peste*, *op. cit.*, p. 341.

¹⁰⁰ Jean Lesne, « L'émergence de maladies infectieuses d'origine zoonotique : complexité écologique et responsabilités socio-économique », *art. cit.*, p. 254.

écosystèmes¹⁰¹ », en premier lieu les rongeurs et les chauves-souris. Il conclut alors en affirmant que si l'on veut éviter une autre transition épidémiologique, il faut « mettre en synergie les politiques de santé, de conservation de la biodiversité et d'atténuation du changement climatique¹⁰² ». Si cette interdépendance est désormais claire aux scientifiques, pour le moment les gouvernements semblent sourds et fatigués à conjuguer ensemble ces trois défis du futur.

En effet, comme l'explique Muriel Figuié, « l'adoption du concept *One Health* et sa mise en pratique, à travers les dispositifs de biosécurité, viennent renforcer le caractère anthropocentré de la santé animale, plus qu'elles ne le questionnent¹⁰³ ». Tout au contraire, « dans un monde marqué par des transformations drastiques dans l'urbanisation, l'élevage industriel, la déforestation et le changement climatique, il nous faut apprendre à cohabiter avec le reste du vivant¹⁰⁴ ». Pour le faire, nous devons exercer notre regard à être moins anthropocentrique et inclure un point de vue autre que le nôtre. Comme conclut Muriel Figuié :

Selon Vinciane Despret, il faut cesser de “déclarer la guerre au vivant” pour au contraire tisser de nouvelles alliances. Il faudrait donc renoncer à dresser un cordon (sanitaire) toujours plus infranchissable entre les animaux et nous. Renoncer aussi à une surveillance généralisée pour accepter ce que Virginie Maris appelle “la part sauvage du monde”¹⁰⁵.

En d'autres termes, il faudrait adopter des perspectives différentes plutôt que d'insister sur la prospective ; ou du moins, il faudrait faire de la prospective en adoptant des multiples perspectives. Encore une fois, accepter la part « sauvage » du monde, revient à dire l'importance de se penser, nous êtres humains, *dans* la nature, et non en opposition à elle.

Dans la tentative de relancer cette vision holistique naît le concept de *Planetary Health* (Santé Planétaire). Si *One Health* finalement se limite aux interfaces hommes-animaux, la vision promue par *Planetary Health* « concerne toutes les activités humaines, systématiquement examinées sous le prisme de leur impact sur les écosystèmes et la santé globale¹⁰⁶ ». Le cadre de ce concept se trouve dans le rapport publié en 2015 par la revue *The Lancet*, en collaboration avec la Fondation Rockefeller, où les signataires montrent que

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 254.

¹⁰² *Ibid.*, p. 254.

¹⁰³ Muriel Figuié, « Les relations humain-animal et l'ambition biosécuritaire », *art. cit.*, p. 134.

¹⁰⁴ Catherine Vincent, « Cohabiter avec tous les vivants », *Le Monde*, 27 juillet 2020, p. 29.

¹⁰⁵ Muriel Figuié, « Les relations humain-animal et l'ambition biosécuritaire », *Communications*, vol. 110, no. 1, 2022, p. 127-138, p. 134-135.

¹⁰⁶ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, *op. cit.*, p. 245-246.

pour améliorer la santé humaine il faut passer à une économie durable qui permet de préserver la biodiversité voire de rétablir les écosystèmes endommagés¹⁰⁷. Si nous comparons les deux textes – *Contributing to One World One Health*¹⁰⁸ et celui sur la Santé Planétaire – nous pouvons nous faire une idée de la différence d’approche assez rapidement. Les deux documents comptent à peu près 60 pages : dans le premier, le mot *surveillance* apparaît 85 fois ; dans le deuxième, seulement 8 fois. Au contraire, si nous cherchons le mot *biodiversity* le rapport est de 5 contre 76. Si, comme on peut le lire, l’environnement a été le fondement de l’épanouissement de l’être humain¹⁰⁹, ce n’est qu’en préservant ce même environnement que la santé humaine peut être sauvegardée. Interviewé par Marie-Monique Robin, le docteur Samuel Myers explique comment le concept de santé planétaire peut surgir seulement à l’intérieur d’une nouvelle éthique, elle aussi planétaire :

Le fardeau sanitaire n’est pas distribué équitablement, car ce sont les plus pauvres qui sont le plus durement frappés. Les activités humaines qui détruisent les écosystèmes font quelques gagnants et de nombreux perdants. Nous bétonnons les rivières pour produire de l’électricité ou fournir de l’eau pour l’irrigation, nous coupons des forêts pour faire des cultures, nous exploitons les minerais pour fabriquer les produits de la vie moderne, mais il y a un gouffre entre ceux qui profitent de ces activités et ceux qui payent le prix d’une santé dégradée. Le concept de santé planétaire nous place sur le terrain d’une nouvelle éthique. Il nous dit que chaque personne qui vit aujourd’hui et qui vivra demain est connectée avec chacun et chacune d’entre nous, y compris à l’autre bout de la planète¹¹⁰.

Nombreuses sont en effet les personnes interviewées par la journaliste française qui constatent l’impossibilité de résoudre le problème de la crise environnementale – et donc de l’émergence de nouvelles maladies infectieuses – sans régler la question de la pauvreté et des inégalités sociales.

1.3.3. Vulnérabilités et violences

« Les catastrophes mettent les inégalités cruellement en évidence. C’est là la seule vertu des cataclysmes : en perturbant le cours ordinaire des choses, ils nous ouvrent les yeux sur les injustices sociales et climatiques, et ainsi, souvent, nous poussent à modifier nos manières d’agir¹¹¹ », affirme Naomi Klein. Le dernier exemple de cette affirmation nous a été « offert » par la pandémie de coronavirus.

¹⁰⁷ Consulté le 14 août 2022. URL : <https://www.thelancet.com/action/showPdf?pii=S0140-6736%2815%2960901-1>.

¹⁰⁸ Consulté le 14 août 2022. URL : <https://www.fao.org/3/aj137e/aj137e00.pdf>.

¹⁰⁹ The Lancet Commission, «Safeguarding human health in the Anthropocene epoch: report of the Rockefeller Foundation-Lancet Commission on planetary health », 2015, p. 1973-2028, p. 1974.

¹¹⁰ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 247.

¹¹¹ Naomi Klein, *Vaincre l’injustice climatique et social*, op. cit., p. 97.

La crise sanitaire engendrée par la Covid-19, par son ampleur, peut être un bon exemple pour mettre en lumière certaines de ces violences et ces vulnérabilités dont on veut parler. Malgré la vaste connaissance des risques sanitaires liés à l'élevage industriel, malgré les mesures de sécurité installées dans les *wets markets*, les pays se sont révélés assez *unprepared* – à propos de politique de la *preparedness*. Cette crise, si l'on remonte au début, nous confronte d'abord à certains préjugés et faux mythes, qui trouvent leurs origines dans une fausse représentation d'autrui et d'un ailleurs dont il ne faut pas se *préoccuper*, précisément parce que « différent de moi ». Ainsi il y a eu une sous-estimation du risque : commencée en Chine, les pays Occidentaux ont d'abord cru que l'épidémie n'allait pas les toucher. Il y a eu un manque de compréhension de l'ampleur de l'urgence, qui au début a été regardée de loin. Sorte de préjugé d'un ailleurs qu'on croit divers et lointain, le coronavirus ne regardait que les autres. Même une fois arrivée en Italie, il y a eu de la réticence à comprendre l'ampleur de l'épidémie. Dans un document publié en juillet 2020 sur la réponse du système hospitalier français dans la crise de coronavirus on peut lire :

Quand le système hospitalier italien se trouve débordé, l'explication est qu'il est moins solide et bien organisé que le système français. Il y avait de la condescendance, note un acteur, qui explique que l'on aurait dû s'inquiéter du fait que la région touchée, la Lombardie, est l'une des plus modernes d'Italie, connaissant un dynamisme économique supérieur à celui de bien des régions françaises. [...]. Mais on se dit que les Italiens n'étaient pas bien préparés, qu'ils n'avaient pas la même capacité de réaction. Du classique¹¹².

Ici encore, nous trouvons une représentation de l'autre. Le virus s'est ainsi propagé dans le reste de l'Europe et au-delà, mettant en difficulté les systèmes sanitaires débordés. Manque de masques, manque de solutions hydro-alcooliques, manque de lits pour hospitaliser les patients, manque de respirateurs. Le problème principal face à une maladie inconnue est l'absence d'une cure, ainsi les autorités ont dû, un peu partout dans le monde, recourir au confinement de la population. Sauf que, pour les classes sociales les plus pauvres, le confinement souvent est difficile à appliquer ou débouche sur une expérience beaucoup plus difficile : là où plusieurs personnes habitent dans un espace restreint, il devient impossible de garder la distance où de s'isoler lorsqu'un membre de la famille tombe malade. Un dernier préjugé voit le jour quand, confronté à la violence et aux difficultés de gestion de la crise du coronavirus, l'on prévoit la catastrophe sanitaire africaine – à noter, difficile à imaginer « chez nous », cette catastrophe était tout à fait envisageable en Afrique. Pour

¹¹² Hervé Dumez, Étienne Minvielle, préface d'Éric Labaye, *Le système hospitalier français dans la crise Covid-19, une contribution des sciences de gestion*, UMR CNRS, 2020, p. 24-25. Consulté le 14 août 2022. URL : <https://i3.cnrs.fr/wp-content/uploads/2020/07/Le-syste%CC%80me-hospitalier-franc%CC%A7ais-dans-la-crise.pdf>.

l'instant, cette catastrophe annoncée n'a pas eu lieu : interviewée par Marie-Monique Robin, la chercheuse hollandaise Maria Yazdanbakhsh explique qu'au début l'on avait fait l'hypothèse « que les pays africains n'avaient pas les moyens de dépister ni de tester les cas¹¹³ ». Toutefois, « les données récoltées par le site britannique *Our World in Data*, de l'université d'Oxford, montrent que c'est faux¹¹⁴ ». D'autres hypothèses ont suivi : le facteur génétique, l'âge moyen de la population africaine, une majeure préparation due aux expériences d'autres maladies infectieuses comme Ébola ou la fièvre de Lassa. Pour l'instant, aucune de ces hypothèses n'a été confirmée¹¹⁵.

Une autre réflexion qu'on peut tirer de la pandémie de Covid-19 est liée à la connaissance et à son partage. Comme on peut lire sur le site de l'OMS, « en 2021, l'OMS a fixé l'objectif d'une couverture vaccinale mondiale de 70 % d'ici la mi-2022. En juin 2022, seuls 58 des 194 États Membres de l'OMS avaient atteint cet objectif de 70 % et dans les pays à faible revenu, seuls 37 % des agents de santé avaient bénéficié d'un schéma complet de primovaccination¹¹⁶ ». Ainsi une partie du monde, celle à faible revenu, se trouve dépourvue d'un important instrument de prévention et devient, par conséquent, plus vulnérable. L'histoire des vaccins contre la Covid-19 est de plus emblématique vu que, depuis le début de la pandémie, le virus a continué à muter en différents variants. Cela nous oblige à constater que, bien que fondamentale pendant l'urgence et pour la prévention d'autres maladies, la poursuite de la fabrication de vaccins ne peut pas constituer une solution définitive au problème des MIE. Ainsi :

La pandémie qui paralyse le monde depuis le début 2020 n'est donc que la face émergée de l'iceberg. D'autres pandémies vont suivre [...]. Et c'est pourquoi [...] la solution n'est pas de courir après un énième vaccin, censé protéger contre une énième maladie infectieuse, au risque d'entrer dans une ère de confinement chronique de la population mondiale, mais de s'interroger sur la place des humains sur la planète, sur leur lien avec le reste du monde vivant, dont ils ne représentent qu'une espèce parmi d'autres. [...] Sur tous les continents, en effet, des scientifiques de différentes disciplines [...] ont montré que le meilleur antidote contre l'émergence de maladies infectieuses est la préservation de la biodiversité¹¹⁷.

Or, pour comprendre le lien entre vulnérabilité sociale et vulnérabilité environnementale il faut introduire le concept de services écosystémiques. Arrêtons-nous un instant sur des définitions. D'après la Constitution de l'OMS, la santé est « un état de complet bien-être physique, mental et social et ne consiste pas seulement en une absence de maladie

¹¹³ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 197-201.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 197-201.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 197-201.

¹¹⁶ Consulté le 14 août 2022. URL : <https://www.who.int/fr/campaigns/vaccine-equity>.

¹¹⁷ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 15.

ou d'infirmité¹¹⁸ ». Et encore, le rapport de la Fondation Rockefeller parle des services écosystémiques comme :

Les avantages fournis par les écosystèmes qui contribuent à rendre la vie humaine possible et digne d'être vécue. Parmi les exemples de services rendus par les écosystèmes figurent des éléments tels que la nourriture et l'eau potable, la régulation des inondations, de l'érosion des sols et des épidémies, ainsi que des avantages non matériels tels que les activités récréatives et spirituelles dans les zones naturelles. Le terme "services" est généralement utilisé pour englober les avantages tangibles et intangibles que les êtres humains tirent des écosystèmes, qui sont parfois séparés en biens et services¹¹⁹.

Les sociétés bénéficient donc de services issus de l'environnement et, inversement, le détriment de ce dernier a un impact sur la santé et le bien-être humain. Cela implique une interdépendance entre la biodiversité (c'est-à-dire le bien-être des écosystèmes) et le bien-être humain. Par conséquent, là où l'environnement est fragilisé nous assisterons à une majeure vulnérabilité sociale.

À ce propos, Naomi Klein reprend le concept de « zones de sacrifice » : introduit par des scientifiques qui conseillaient le gouvernement des États-Unis, ce concept indiquait des zones géographiques considérées sacrificables pour le « bien commun de la nation¹²⁰ ». Elle écrit qu'au fil du temps ces zones de sacrifice ont démontré avoir des caractéristiques communes : « la pauvreté des populations qui y vivaient ; l'isolement géographique de ces dernières ; leur absence de pouvoir politique, notamment en raison de leur origine ethnique, de leur langue ou de leur classe sociale ; enfin, leur conscience d'avoir été sacrifiées¹²¹ ». Des « zones sacrifiées » sont par exemple toutes les forêts rasées au profit de l'élevage et de l'agriculture, dont les premières victimes sont leurs habitants, humains et non-humains ; ou encore, tous les lieux où l'on extrait les combustibles fossiles. Toutes ces actions perturbent l'écosystème et affectent les personnes dont la vie en dépend. Ainsi, la Banque mondiale écrit que « d'ici 2050 les inondations, la chaleur, la sécheresse ou les pénuries alimentaires causées par le dérèglement climatique chasseront de leurs foyers plus de 140 millions de personnes vivant actuellement en Asie du Sud, en Amérique latine et en Afrique subsaharienne¹²² ». Et nous ajoutons que, comme nous l'avons montré, à chaque

¹¹⁸ Consulté le 14 août 2022. URL : <https://www.who.int/fr/about/governance/constitution>.

¹¹⁹ The Lancet Commission, « Safeguarding human health in the Anthropocene epoch: report of the Rockefeller Foundation-Lancet Commission on planetary health », *art. cit.*, p. 1975. Notre traduction : « The benefits provided by ecosystems that contribute to making human life both possible and worth living. Examples of ecosystem services include products such as food and clean water, regulation of floods, soil erosion, and disease outbreaks, and non-material benefits such as recreational and spiritual benefits in natural areas. The term services is usually used to encompass the tangible and intangible benefits that human beings obtain from ecosystems, which are sometimes separated into goods and services ».

¹²⁰ Naomi Klein, *Vaincre l'injustice climatique et social*, *op. cit.*, p. 83.

¹²¹ *Ibid.*, p. 85.

¹²² *Ibid.*, p. 85.

pérégrination humaine correspondent des pérégrinations microbiennes. Le mécanisme décrit est bien connu : l'exploitation de l'environnement sacrifie le bien-être d'une partie du monde (le Sud) pour le bénéfice d'une autre partie (le Nord). Un bon exemple nous est raconté par le chercheur et écologue Justin Brashares :

Au Ghana la surexploitation des poissons par les grandes compagnies de pêche européennes a provoqué un effondrement de la pêche artisanale, qui a entraîné une chute de l'offre en poissons sur les marchés locaux, laquelle a stimulé la chasse d'animaux sauvages dans les réserves naturelles, affectant la population de quarante et une espèces, dont certaines sont menacées d'extinction. En résumé : l'activité non durable des industriels de la pêche a eu pour conséquence une augmentation drastique de la consommation de viande de brousse, avec tous les risques sanitaires que cela induit¹²³.

Une autre histoire qui montre bien l'incohérence et la violence de certaines actions est celle de l'expulsion et le déplacement des habitants. À ce titre, deux phénomènes opposés ont lieu : d'un côté une expulsion perpétrée au nom de la préservation de certains habitats ; de l'autre, un abandon (forcé ou obligé) à cause de l'exploitation des ressources. En effet, face à la détérioration des écosystèmes et de la biodiversité, des politiques de conservation surgissent. Entre la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^e siècle, cette approche de conservation de la nature se concrétise dans l'institution des parcs naturels. Cette politique qui consiste à « mettre sous cloche » des espaces limités, ne se traduit pas dans une remise en question des systèmes à l'origine de la détérioration environnementale mais, au contraire, génère davantage de violences. Les premiers parcs nationaux sont créés en Amérique du Nord et suivent un même processus : expulsion des habitants (souvent des petites communautés indigènes), réintroduction des animaux et replantation des forêts. Cette pratique arrive en Europe et ensuite en Afrique. L'historien de l'environnement Guillaume Blanc a dédié un ouvrage entier à l'histoire des violences et injustices liées aux parcs nationaux africains¹²⁴. Il démontre comment derrière cette philosophie écologique il y a en réalité une conception coloniale de la nature, et donc du *green colonialism* (« colonialisme vert »). Ainsi, les politiques de conservation sont filles du mythe occidental d'une Afrique sauvage, Éden de nature vierge, qu'il faut protéger de ses habitants :

À l'époque coloniale, il y avait le fardeau civilisationnel de l'homme blanc, avec des théories racistes pour justifier la domination des Africains. Depuis, il y a le fardeau écologique de l'expert occidental, avec des théories environnementales déclinistes qui légitiment le contrôle

¹²³ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 247.

¹²⁴ Guillaume Blanc, *L'Invention du Colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'éden africain*, Paris, Flammarion, 2020.

de l'Afrique. L'intention n'est plus la même, mais l'esprit reste identique : le monde moderne et civilisé doit continuer à sauver l'Afrique des Africains¹²⁵.

Cette vision des espaces naturels vidés de la présence de l'humain destructeur, continue à perpétuer la séparation entre la nature et la culture, entre l'environnement et l'homme.

De façon opposée, nombreuses sont aussi les histoires des communautés contraintes à abandonner leur habitat à cause de l'exploitation des ressources naturelles, notamment en ce qui concerne les industries extractives occidentales et chinoises. Dans ces cas, la violence est double : environnementale et humaine. Heureusement ne manquent pas non plus des histoires des communautés qui résistent, qui défendent leurs territoires et cherchent à obstruer cette économie qui détruit au nom du développement. Naomi Klein nous en raconte certaines, comme celle des habitants de l'île Bella Bella, sur la côte ouest du Canada, qui se sont opposés à l'implantation d'un oléoduc. Ces personnes ont lutté pour préserver leur habitat, pour eux et pour le futur. Ainsi, une jeune femme interviewée par la journaliste canadienne, déclare : « Au nom de la communauté, nous étions prêts à nous lever, avec dignité et probité, pour défendre les terres et les eaux qui ont nourri nos ancêtres, qui nous nourrissent aujourd'hui et qui, croyons-nous, doivent pouvoir nourrir les générations futures¹²⁶ ».

Il y a un fort besoin de nouveaux récits, qui puissent nous faire comprendre à quel point tout est interconnecté sur la planète. Il nous faut des politiques qui se projettent dans le futur non pas pour anticiper les catastrophes de façon prophétique, mais pour agir dans le présent afin de donner ce futur aux prochaines générations. Gerardo Suzàn affirme :

J'ai vu comment les grandes entreprises violaient les territoires indigènes au nom du "développement", qui n'apportait aucun bénéfice aux communautés, au contraire : elles étaient marginalisées et entraient dans le cercle vicieux de la pauvreté, parce que l'environnement, dont elles dépendaient pour vivre, était détruit. Arrivaient aussi toutes sortes de maladies dues à la fragmentation des habitats naturels. C'est là que j'ai compris que tout est lié : la santé des écosystèmes, des animaux sauvages et domestiques et des humains ; et que la politique de conservation de la biodiversité était aussi un moyen de lutter contre les maladies et la pauvreté¹²⁷.

Préserver la biodiversité peut effectivement devenir une bonne occasion pour lutter contre la crise environnementale, contre les maladies, contre la pauvreté et les inégalités sociales.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 39

¹²⁶ Naomi Klein, *Vaincre l'injustice climatique et social*, op. cit., p. 159.

¹²⁷ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 168.

Le sujet des MIE nous a conduit à aborder des discours à la croisée des différentes disciplines. C'est ce que nous avons constaté au cours de cette recherche : il y a un chevauchement de thématiques entre disciplines différentes. Dans les rapports des institutions sur l'état de l'environnement nous avons trouvé des informations liées à l'émergence des maladies infectieuses ; dans les nombreux essais et les articles dédiés aux MIE, les scientifiques finissent toujours par parler de la crise environnementale et de l'importance de la préservation de la biodiversité si l'on veut diminuer les risques épidémiques. Inévitablement, cela nous a portés à réfléchir sur l'impact des activités humaines et plus en particulier d'un système : le capitalisme qui s'appuie sur l'idée d'un développement et d'un progrès continus, au détriment d'une « minorité ». La connaissance de l'être humain s'est, au fil de l'histoire, de plus en plus spécialisée et divisée en disciplines qui semblent avoir perdu une vision d'ensemble. Dans le monde de la recherche, on fait face maintenant à un mouvement opposé : vétérinaires, écologues, climatologues, médecins, philosophes, sociologues et anthropologues partagent une conviction. Pour relever les défis que nous posent ces crises, nous avons besoin d'une approche holistique. C'est pourquoi la majorité des articles et des essais que nous avons analysés proposent une vision pluridisciplinaire. Des politiques comme celle de la santé planétaire sont, nous l'avons vu, les fruits de ces besoins. Les informations ne manquent pas, tout au contraire. Des chiffres qui parlent de l'augmentation de la température, du niveau des océans, des hectares de forêts brûlés, du nombre des élevages ou des espèces menacées d'extinction sont disponibles et font l'objet de mises à jour constantes. Cette ivresse d'informations semble pourtant paralyser. Dans un certain sens, tout nouveau rapport sur la crise climatique ou sur l'émergence des nouvelles maladies est destiné à l'anachronisme. 2022 qui dans les journaux est désignée comme « l'année la plus chaude de l'histoire » est destinée en réalité à devenir la plus fraîche du prochain futur. Comment la « fin du monde » peut-elle être prise au sérieux ? Désormais, décider d'ignorer les connaissances et les solutions proposées par les scientifiques pose des responsabilités politiques spécifiques.

CHAPITRE 2 - Interprétations et gestions des épidémies

Que se passe-t-il lorsqu'une épidémie se déclare ? Quelles réactions génère-t-elle au sein d'une société ? Dans le premier chapitre nous nous sommes concentrés sur le savoir théorique : nous avons tracé les lignes générales d'une *clinique des épidémies*, pour éclairer les causes, les perspectives et les risques à venir des maladies contagieuses. Nous voulons maintenant mettre au centre de notre intérêt les sujets touchés et leurs comportements, ce qu'on pourrait appeler une *clinique du démos*. Si les microbes peuvent exister sans épidémies, il n'existe pas d'épidémie sans société car, par définition, une épidémie est une maladie qui touche le peuple. D'une certaine façon, ce n'est que dans la société que l'épidémie prend sens. Pour saisir l'ampleur de ses enjeux et de ses résonances, il faut considérer sa « dimension sociale¹²⁸ ». D'une analyse des épidémies en tant qu'objets *naturels*, au sens *biologique*, et donc étudiées selon le paradigme des sciences dures, nous passons à l'analyse des épidémies en tant que phénomène social, à l'aide des sciences humaines et sociales, notamment à partir des études menées en histoire et anthropologie de la maladie. Plus particulièrement, nous nous intéresserons à deux sujets : le corps social et le corps étatique, tout en traçant leur rapport en temps épidémique. Quel type de communication s'instaure entre institutions et société pendant une crise sanitaire ? Quelles difficultés se rencontrent dans l'application de mesures contre la propagation ? Quel rôle joue la technologie dans une dynamique de surveillance ? Quel équilibre enfin faudrait-il trouver entre liberté individuelle et sécurité sanitaire ?

Malgré la longue histoire – et donc mémoire collective – des épidémies passées et le progrès technoscientifique, l'avènement d'une nouvelle maladie contagieuse provoque encore chez l'être humain la même sidération et le même désarroi. L'épidémie fait irruption dans la réalité quotidienne, provoquant le bouleversement de l'ensemble du corps social et de ses structures : de la vie individuelle à la vie communautaire, de l'organisation politique à l'organisation économique. La « mort collective¹²⁹ » provoquée par une épidémie nous met face à notre vulnérabilité. Cela, en particulier à l'ère contemporaine, dissipe le mythe de l'*Homo sapiens* capable de dominer et de contrôler la nature à l'aide de ses connaissances

¹²⁸ Marc Augé, Claudine Herzlich (dir.), *Le Sens du Mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, Paris, Éditions des archives contemporaines, coll. Ordres Sociaux, 1984, p. 10.

¹²⁹ Gaëlle Clavandier, *La Mort collective. Pour une sociologie des catastrophes*, Paris, CNRS Éditions, 2004.

scientifiques et biomédicales¹³⁰ : comme l'affirment les philosophes Jean Lombard et Bernard Vandewalle, l'épidémie « est par nature ce qui met à mal la science existante¹³¹ », puisqu'elle en dévoile les limites. Le sentiment de finitude qu'elle suscite se révèle à la fois ontologique et gnoséologique : l'être humain se retrouvant impuissant face à un mal invisible. Dans ce vide de compréhension de nombreuses questions surgissent. La liste des « pourquoi » peut s'avérer longue : pourquoi cela se produit-il ? pourquoi ici ? pourquoi maintenant ?¹³² Comme tout phénomène qui perturbe l'équilibre, l'épidémie plonge l'être humain dans une quête du sens. Dans un article sur l'anthropologie de la maladie, Marc Augé réfléchit aux rapports entre sens et savoir. Il écrit :

Toutes les sociétés ont eu besoin de sens, et Claude Lévi-Strauss (1950) a rappelé justement dans son "Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss" que, dès que sont apparus conscience et langage, il a fallu que l'univers signifiât. Cette nécessité immédiate du sens est évidemment incompatible avec la constitution lente et progressive du savoir ; mais c'est la même raison humaine qui est à l'œuvre dans l'observation de la nature, l'élaboration des techniques, l'interprétation des aléas du corps individuel ou l'organisation des rapports sociaux¹³³.

C'est alors à la quête du sens des fléaux contagieux que nous nous intéresserons dans une première partie : quels sens donnent les sociétés au mal épidémique ? Pour aboutir à une meilleure compréhension des différentes étiologies épidémiques, on analysera à la fois la façon dont les sociétés perçoivent l'événement épidémique et la façon dont elles y répondent. Cela nous permettra de mettre en lumière les différences et les similitudes existantes entre un savoir éprouvé et un savoir théorique. Nous verrons que les interprétations sont loin d'être univoques : même aujourd'hui, le paradigme scientifique continue certes de dominer, mais il est mis à mal par la fabrication de récits imaginaires voir irrationnels. Plus précisément, il nous semble que face aux épidémies l'être humain fait appel à plusieurs modèles interprétatifs qui, bien qu'ils semblent contradictoires, coexistent. À ce propos, l'historien Jo N. Hays souligne le caractère proprement ambigu et ambivalent des représentations étiologiques des épidémies :

Les maladies épidémiques ont été diversement attribuées à la volonté divine, à la corruption de l'environnement, à la contagion, à des esprits malins, à des individus ou des groupes (parfois stigmatisés comme boucs émissaires), à des organismes extérieurs au corps et à des dysfonctionnements internes spontanés. Chacune de ces positions étiologiques a suggéré des réponses différentes, mais l'expérience historique réelle a le plus souvent reflété l'incertitude

¹³⁰ Edgar Morin, *Changeons de voie : les leçons du coronavirus*, Paris, Flammarion, coll. Champs actuels, 2021.

¹³¹ Jean Lombard, Bernard Vandewalle, *Philosophie de l'Épidémie. Le temps de l'émergence, édition 2020*, Paris, L'Harmattan, 2020, p. 21.

¹³² Marc Augé, Claudine Herzlich(dir.), *Le Sens du Mal, op. cit.*, p. 201.

¹³³ Marc Augé, « L'Anthropologie de la Maladie », in : *L'Homme*, 1986, tome 26 no. 97-98. *L'anthropologie : état des lieux*, p. 81-90, p. 84.

et le désaccord étiologiques. Les ambiguïtés étiologiques ont été la règle, et non l'exception, et ces ambiguïtés se sont reflétées dans les réponses diverses et apparemment contradictoires des sociétés confrontées aux épidémies. Les tentatives [...] d'imposer une évolution chronologique claire à ces différentes étiologies et réponses, bien que stimulantes, se sont heurtées à une multitude d'exceptions et de complications¹³⁴.

Nous essaierons d'éclairer en partie ce foisonnement d'interprétations, nous concentrant en particulier sur les épidémies contemporaines. Ces dernières présentent une complexité supplémentaire due au rapport souvent conflictuel entre la société, les institutions et les experts scientifiques. Un autre facteur spécifique à notre époque est la présence et l'usage des réseaux sociaux dans la communication, ainsi que des (bio)technologies dans la gestion. C'est pourquoi nous nous interrogerons également sur le rôle de ces derniers dans la propagation des théories complotistes et dans la mise en place de politiques publiques différentes. Sans prétendre être exhaustif, ce chapitre désire néanmoins donner quelques repères essentiels sur les multiples interprétations et gestions que le phénomène épidémique engendre, les deux étant intimement liées puisque, comme l'a bien résumé Jo N. Hays, « les sociétés ont réagi aux épidémies en fonction de la façon dont elles les percevaient, et surtout de la façon dont elles percevaient leurs causes¹³⁵ ».

Nous réaliserons enfin à quel point les imaginaires qui nous parviennent des récits antérieurs et les représentations sociales deviennent des surfaces poreuses. À ce propos, nous ouvrons dès maintenant une brève parenthèse sur le rapport entre imaginaire et réalité. Les perceptions et réactions que les sociétés ont face aux épidémies sont, entre autres, fortement nourries d'un imaginaire, à la fois collectif et individuel, qui nous vient des chroniques, des narrations et des représentations des épidémies du passé. Il est ainsi possible de retracer des *topoi*, des comportements récurrents en temps d'épidémie¹³⁶ : le déni, la peur, la recherche d'un bouc émissaire ou, plus généralement, cette origine extérieure du mal qu'on croit souvent venir d'ailleurs. Comme l'affirme le sociologue italien Giandomenico Amendola, il est « impensable d'avoir une quelconque relation - logique, cognitive, émotionnelle - avec

¹³⁴ Jo N. Hays, « Historians and Epidemics. Simple Questions, Complex Answers », in : Lester K. Little, *Plague and the End of Antiquity. The Pandemic of 541-750*, p. 33-56, p. 34. Notre traduction : « Epidemic diseases have been variously ascribed to divine will, environmental corruption, contagion, malign spirits, individuals or groups (sometimes stigmatized as scapegoats), organisms external to the body, and spontaneous internal malfunctions. Each of these etiological positions has suggested different responses, but actual historical experience has most often reflected etiological uncertainty and disagreement. Etiological ambiguities have been the rule, not the exception, and those ambiguities have been reflected in the diverse and apparently contradictory responses of societies faced by epidemics. Attempts [...] to impose a clear chronological evolution on such different etiologies and responses, while stimulating, have faced a multitude of exceptions and complications ».

¹³⁵ *Ibid.*, p. 34. Notre traduction : « societies have responded to epidemics in ways dictated by how they perceive them, and especially by how they perceive their causes ».

¹³⁶ Aurélie Palud, *La Contagion des imaginaires : l'héritage camusien dans le récit d'épidémie contemporain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Interférences, 2020.

l'épidémie qui ne soit pas filtrée par l'imaginaire¹³⁷ ». Ce dernier devient non pas un « simple miroir » mais un « principe productif de la réalité¹³⁸ ». Ce constat devient encore plus intéressant à l'heure actuelle où l'on voit une croissante production de fictions-catastrophe, mettant en scène des événements climatiques extrêmes et des pandémies globales. Comment ces imaginaires participent-ils au brouillage entre réalité et fiction¹³⁹ ? Ou, pour reprendre les mots d'Amendola, est-ce que les fictions en question *produisent une réalité* et par cela influencent notre perception des épidémies ? Pour l'instant nous laissons ces questions ouvertes : nous aborderons ces aspects dans la dernière partie de notre thèse.

En définitive, si l'épidémie est souvent définie comme révélatrice « des mentalités, tant collectives qu'individuelles¹⁴⁰ », qu'est-ce que nous apprennent les épidémies contemporaines de nos sociétés ? Les enjeux scientifiques liés aux MIE rejoignent ici les enjeux plus philosophiques liés aux sentiments des êtres humains en temps d'épidémie : on observe en effet le même chevauchement entre la question sanitaire et la question environnementale. Dans le premier chapitre nous avons montré comment l'histoire des épidémies s'est tissée à celle de la crise environnementale, les deux pouvant être décrites comme des « produits de l'anthropocène¹⁴¹ ». Cela complique la perception de l'épidémie comme une catastrophe naturelle : lorsqu'on admet une origine anthropique au mal contagieux, les causes biologiques se mélangent aux causes humaines et par conséquent l'interprétation épidémique devient plus complexe. Nous assistons dès lors à un renversement : désormais ce n'est plus l'homme victime de la nature comme il était question depuis l'Antiquité mais, à l'inverse, c'est la nature qui devient victime de l'homme. Ce basculement de perspective engendre un changement majeur dans le paradigme homme-nature que nous avons déjà introduit dans le premier chapitre et qui touche ici à une prise de conscience des humains quant à leur impact sur la planète. Par ailleurs, si on considère l'une des caractéristiques propres aux épidémies contemporaines, c'est-à-dire leur globalisation, nous pouvons affirmer que de plus en plus les crises sanitaires contribuent à façonner une conscience globale. La pandémie de Covid-19 en est un bon exemple : pendant une longue période la mise en confinement simultanée des populations dans plusieurs pays du monde a

¹³⁷ Giandomenico Amendola (dir.), *L'immaginario e le epidemie*, Bari, Mario Adda Editore, 2020, p. 7. Notre traduction : « Non è, quindi, pensabile una qualsiasi relazione – logica, cognitiva, emozionale – con l'epidemia che non sia filtrata dall'immaginario ».

¹³⁸ *Ibid.*, p. 7. Notre traduction : « L'immaginario, infatti, non è una semplice superficie riflettente ma, come affermano ormai molti studiosi, un principio produttivo della realtà ».

¹³⁹ Jean-Pierre Dozon, *La vérité est ailleurs. Complots et sorcellerie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2017, p. 69-70.

¹⁴⁰ Alfred et Hélène Werner, Nicholas Goetschel, *Les Épidémies. Un sursis permanent*, op. cit., p. 76.

¹⁴¹ « Éditorial », *Mouvements*, vol. 105, no. 1, 2021, p. 7-11, p. 8.

constitué une expérience commune exceptionnelle. Les hommes ont ainsi partagé le même destin et les mêmes sentiments. Si dans l'éditorial de la revue NLR dédié à la pandémie de Covid-19¹⁴² il est question d'un sentiment d'unité dicté par un péril externe commun, nous soutenons aussi l'affermissement d'un sentiment de culpabilité écologique : est-ce que ce sentiment de culpabilité peut signer aussi l'avènement d'une prise de conscience écologique collective ? Peut-on parler dès lors d'une majeure responsabilité face aux crises de notre temps ?

2.1. Besoin de réponses. L'épidémie, une énigme à résoudre

Parler d'une épidémie nous confronte à de nombreux enjeux, à la fois anthropologiques et sociopolitiques. Sa perception et sa gestion au sein d'une société dépendant, entre autres, des connaissances scientifiques, elle a été longtemps perçue comme un phénomène mystérieux et surnaturel. À ce propos, les philosophes Lombard et Vandewalle parlent d'une « fonction d'énigme » propre aux épidémies dont il faut interpréter les signes¹⁴³. Si l'épidémie représente un phénomène qui vient perturber l'ordre, il faut lui donner un sens pour espérer la maîtriser et rétablir le temps normal. *Donner un sens* signifie plus précisément comprendre l'origine du mal, désigner un coupable ou un responsable : la Nature cruelle, un Dieu rancunier, la transgression d'un interdit... Cette quête d'une explication répond au principe de causalité par lequel l'être humain cherche à se rassurer face à l'inexplicable. Trouver une cause au mal contagieux revient à résoudre l'énigme épidémique. Quel que soit le lieu, quelle que soit l'époque, les sociétés cherchent à construire une interprétation de la chaîne causale d'une épidémie, dans la tentative d'en comprendre l'origine et les modalités de transmission. L'explication repose sur des modèles à la fois moraux, religieux et scientifiques. Si le modèle biomédical s'est imposé au cours des dernières décennies, cela n'a pas cependant provoqué la disparition d'autres modèles mystico-religieux : la science offrant ainsi *une* parmi beaucoup d'autres interprétations possibles. Certes, il est possible d'identifier, selon les époques ou les sociétés, des discours dominants : ainsi par exemple dans l'Antiquité les fléaux étaient assimilés à des calamités naturelles par lesquels s'exprimaient les Dieux, plutôt qu'à des maladies ; la tradition judéo-chrétienne a donné une interprétation encore plus moralisante : les épidémies étaient une punition divine, signe d'une faute individuelle ou collective à expier. Nous comprenons à

¹⁴² NLR Editors, AA. VV., « A planetary pandemic », *New Left Review*, vol. 122, 2020/3-4. Consulté le 20 décembre 2022. URL : <https://newleftreview.org/issues/ii122/articles/a-planetary-pandemic>.

¹⁴³ Jean Lombard, Bernard Vandewalle, *Philosophie de l'Épidémie*, op. cit., p. 29.

quel point le modèle religieux est important dans des sociétés où la médecine ne propose pas encore des remèdes efficaces : la foi vient ici remplir ce vide, parvenant à soulager les personnes de la faible espérance de vie et à apaiser la crainte de la mort. Dans certaines sociétés encore, l'apparition d'une épidémie revient à dire la rupture d'un interdit ou la manifestation d'une malédiction. Aujourd'hui les sociétés interprètent difficilement les épidémies comme une manifestation de la colère divine : cela n'empêche pas pourtant la fabrication de récits alternatifs qui s'éloignent du modèle scientifique et qui montrent bien à quel point le modèle biomédical n'est pas le seul à être mobilisé face à l'incompréhensible mal contagieux. L'étude la plus ambitieuse, à notre connaissance, sur la perception des maladies par les sociétés est celle de François Laplantine publiée en 1986. L'objectif de l'anthropologue français est de formuler une « théorie d'ensemble [...] de la morbidité et de la santé¹⁴⁴ ». Son étude nous intéresse d'autant plus qu'il mène sa recherche en s'appuyant aussi sur de nombreux textes littéraires. Ainsi écrit-il dans la première partie de son ouvrage :

Aussi peut-on parler d'une véritable *contribution du texte littéraire à la médecine*, non évidemment sous forme de bio-médecine, mais d'observation de soi (si l'écrivain est lui-même malade) et d'observation des autres (les malades, mais aussi les médecins). Ce point de vue d'observateur [...] et cette faculté de l'exprimer par des mots constituent en effet, nous essayerons de le montrer, non seulement une authentique source de connaissance, mais plus encore, à notre avis, de connaissance scientifique¹⁴⁵.

Laplantine met au centre de son étude « les systèmes de représentations de la maladie et de la guérison¹⁴⁶ » de la société française contemporaine et il identifie des modèles étiologiques et des modèles thérapeutiques¹⁴⁷. L'anthropologue parle de maladie au sens large et souvent l'accent est mis sur les figures du médecin et du malade. De notre côté, puisque notre thèse porte non point tant sur les maladies mais plus précisément sur les épidémies, nous nous concentrerons moins sur la perception individuelle du mal que sur sa dimension collective¹⁴⁸. Quelles sont les différentes interprétations des épidémies contemporaines ? Nous essayerons de répondre à cette question à travers l'analyse de certaines crises sanitaires que nous avons connues dans notre histoire récente, notamment l'épidémie d'Ébola et de Covid-19.

¹⁴⁴ François Laplantine, *Anthropologie de la Maladie*, Paris, Éditions Payot, 1986, p. 13.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 29.

¹⁴⁶ *Ibid.*, p. 8.

¹⁴⁷ Dans la deuxième partie de l'essai l'auteur expose les modèles étiologiques : ontologique/fonctionnel, additif/soustractif, exogène/endogène, maléfique/bénéfique. Les modèles thérapeutiques sont exposés dans la deuxième partie : allopathique/homéopathique, exorcistique/adorcistique, soustractif/additif, sédatif/excitatif.

¹⁴⁸ Les études ayant comme sujets le corps malade et le médecin sont nombreuses, notamment : Susan Sontag, *La maladie comme métaphore* (1978), Marc Augé et Claudine Herzlich, *Le sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie* (1983).

Avant de commencer cette étude, nous voulons ouvrir une brève parenthèse sur le modèle biomédical. Ce dernier, dominant surtout en Occident depuis la découverte de la microbiologie, permet de préciser l'étiologie d'une maladie à travers l'identification du responsable de la maladie : microbes, virus, bactéries... Comme l'explique Laplantine, cette interprétation permet de conjuguer la causalité exogène de la maladie à sa représentation ontologique :

L'interprétation pasteurienne et néopasteurienne de la maladie est l'objet de l'assentiment populaire massif que nous connaissons en raison de son impact symbolique : l'impact notamment exercé par ces substances nocives tenues pour d'autant plus efficaces qu'elles sont invisibles. Une causalité totalement exogène se lie alors à une représentation totalement ontologique. Et cette liaison satisfait l'idée que je ne suis pas à l'origine de ma maladie, que ce n'est pas véritablement moi qui suis malade, mais un organe en moi infecté par accident par de petits êtres minuscules venus d'ailleurs. Elle va au-devant d'un désir dont nous pensons personnellement qu'il est universellement partagé. Elle est enfin d'autant plus enracinée dans sa certitude de détenir la vérité de la maladie qu'elle se croit fondée sur un modèle scientifique indiscutable qui lui sert de support et de caution¹⁴⁹.

Cette certitude, cette idée d'un modèle indiscutable révèle aujourd'hui ce qui met en difficulté la compréhension de la démarche scientifique aux yeux des sociétés occidentales, en particulier en temps de crise sanitaire. « [L]a science n'est pas un répertoire de vérités absolues (à la différence de la religion) mais [...] ses théories sont biodégradables sous l'effet de découvertes nouvelles¹⁵⁰ », affirme Edgar Morin, interviewé pendant l'épidémie de coronavirus. À la suite des débats et aux controverses scientifiques autour de l'origine du virus et la recherche des thérapies, le sociologue français cherche à rompre avec la fausse idée d'une science absolue, affirmant que « les controverses, loin d'être anomalies, sont nécessaires [au] progrès¹⁵¹ ». Certes, comme nous l'avons déjà dit, les épidémies ont toujours représenté un défi pour la science existante. Aujourd'hui, la différence principale est que ce « défi » est diffusé à l'échelle globale et les débats au sein de la communauté scientifique résonnent partout ; chaque parole des scientifiques passe au tribunal de l'opinion publique. La vision unitaire de la science tremble et fait douter le grand public. Il y a une difficulté, à la fois ontologique et gnoséologique, à concevoir l'épidémie dans sa « dimension processuelle et dynamique¹⁵² ». L'émergence d'une nouvelle maladie contagieuse désoriente le public qui se fatigue à faire le tri parmi toutes les informations. Bien que la science soit, pour reprendre les mots de Anne Rasmussen, « comme toute autre

¹⁴⁹ François Laplantine, *Anthropologie de la Maladie*, op. cit., p. 80.

¹⁵⁰ Nicolas Truong, « Edgar Morin "Cette crise devrait ouvrir nos esprits depuis longtemps confinés sur l'immédiat" », art. cit., p. 28-29, p. 28.

¹⁵¹ *Ibid.*, p. 28.

¹⁵² Entretien avec Anne Rasmussen, Propos recueillis par Gabriel Girard, Caroline Izambert, « Le temps long des épidémies », La Découverte, *Mouvements*, no. 105, 2021/1, p. 55-67, p. 61.

forme de savoir, contingente, laborieuse, empirique, avec des résultats contradictoires, concurrents parfois en conflits d'intérêt¹⁵³ », la présence des controverses déstabilise la société qui demande à la science le confort d'une vérité rationnelle et absolue. L'apparition d'une nouvelle épidémie fait donc émerger plusieurs paradoxes du monde contemporain, qu'on peut résumer comme une sorte de contraction entre archaïsme et futurisme – les émotions qu'elle provoque *versus* l'idée d'une science toute-puissante. À cela s'ajoute que, comme l'explique Patrick Zylberman, en temps de crise « les responsables politiques ont besoin d'une science pour l'action, capable de répondre à leurs interrogations [...] une science accessible au non-spécialiste mais d'une qualité aussi bonne que possible¹⁵⁴ ».

À ce propos l'épidémie de Covid-19 est emblématique : commencée en Chine à la fin de 2019, le virus est identifié déjà en janvier 2020. Cette rapidité fait preuve de l'efficacité scientifique qui parvient à donner un nom à ce nouveau fléau en l'espace de quelques semaines. Néanmoins, pendant la crise sanitaire la science doit affronter de nombreuses épreuves. En premier lieu, la transmission en direct des informations concernant l'état de lieu de la recherche contribue à la confusion générale :

Les données produites par les organismes scientifiques, les universités, l'OMS, l'ECDC (The European Centre for Disease Prevention and Control), les ministères de la Santé ou encore les services de maladies infectieuses sont reprises aussitôt, mises à jour quotidiennement et publiées sur des sites Internet, dans les journaux, diffusées à la télévision ou sur les réseaux sociaux... Le lecteur scientifique ne peut plus suivre ce flux de publications, la population générale est troublée par la succession d'informations inquiétantes voire contradictoires¹⁵⁵.

De plus, l'absence d'une thérapie efficace a obligé les autorités à recourir à l'un des plus anciennes méthodes utilisées pour ralentir la course du virus : la quarantaine. Cette dernière, prenant une forme encore plus spectaculaire, s'est même transformée en confinement général des personnes – qu'elles soient contaminées ou non.

Paradoxalement, c'est la surestimation du discours scientifique qui finit par éloigner une partie de la population du modèle biomédical. À cela viennent s'ajouter d'autres facteurs : les discours divergents, la médiatisation excessive, les communications en direct et la difficulté générale de la vulgarisation scientifique. Toutes ces rumeurs rendent la compréhension du phénomène épidémique aux oreilles de la population encore plus laborieuse. Par ailleurs, « la crise épidémique semble exacerber une représentation sociale

¹⁵³ *Ibid.*, p. 65.

¹⁵⁴ Patrick Zylberman, *Oublier Wuhan. Essai sur l'histoire contemporaine des crises sanitaires*, Paris, La Fabrique éditions, 2021, p. 115.

¹⁵⁵ Jeanne-Marie Amat-Roza, « VIH, SIDA, SRAS-COV-2, COVID-19 : émergences, circonstance, conséquences », *La Découverte, Hérodote*, no. 183, 2021/4, p. 59-83, p. 67.

de l'opposition entre une science qui devrait être *pure*, détachée de toute contingence matérielle et produisant un savoir définitif exprimé d'une seule voix, et une pratique de la science qui serait pervertie par les conflits d'intérêt de chercheurs soumis au *Big Pharma* et soupçonnée d'utiliser les citoyens comme des *cobayes*¹⁵⁶ ». Si l'on songe au processus autour de la fabrication et de la distribution du vaccin pour la Covid-19, on comprend l'urgence d'une telle affirmation. Ainsi, entre des patients toujours plus impatients et une communication toujours plus contradictoire, d'autres interprétations se fraient un chemin.

2.1.1. Représentations mystico-religieuses

Les interprétations religieuses ont longtemps été dominantes dans les sociétés. Souvent on y trouve un lien fort entre le concept de maladie et de mal. Dans l'Antiquité prévaut une perception du mal contagieux comme d'une malédiction envoyée par les Dieux : la maladie est comprise en tant que calamité, « l'effet d'une vengeance *gratuite* [...]. Elle est l'*accident* qui survient par *hasard*, le *destin*, la *fatalité* contre laquelle on ne peut rien¹⁵⁷ ». Injustes victimes d'une nature mauvaise, l'on vit les épidémies avec résignation. Cette représentation diffère avec la perception de l'épidémie comme une punition : dans ce cas, l'interprétation religieuse revêt une forte connotation morale. Loin d'être une fatalité, l'épidémie est la conséquence d'un acte précis, elle devient le signe d'une transgression collective¹⁵⁸ et provoque ainsi un sentiment de culpabilité. Plus en particulier, « dans cette *moralisation de la maladie*, le christianisme représente sans nul doute une innovation capitale¹⁵⁹ ». En temps d'épidémie le modèle religieux porte en lui la notion de Salut : il faut se repentir pour retrouver la santé. La religion peut constituer ainsi une source d'espoir et aider les personnes à faire face aux situations difficiles. Des actes telles que des « prières, pèlerinages, sacrifices ou dons¹⁶⁰ » jouent le rôle de « thérapie », offrant aux hommes l'espoir d'une guérison. De plus, quand la guérison n'a pas abouti, l'on peut se rassurer grâce à l'idée d'avoir accompli la volonté de Dieu et à la promesse d'un « après » la vie qui attend, le Salut.

¹⁵⁶ Alice Desclaux, Anthony Billaud, Khoudia Sow(dir.), *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*, op. cit., p. 124.

¹⁵⁷ François Laplantine, *Anthropologie de la Maladie*, op. cit., p. 361.

¹⁵⁸ Bien évidemment, dans les étiologies religieuses la maladie est associée à une culpabilité/transgression individuelle ; l'épidémie à une culpabilité/transgression collective.

¹⁵⁹ François Laplantine, *Anthropologie de la Maladie*, op. cit., p. 364.

¹⁶⁰ Alice Desclaux, Anthony Billaud, Khoudia Sow(dir.), *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*, op. cit., p. 135.

Néanmoins, toutes ces actions peuvent se révéler des obstacles au contrôle et à la gestion d'une crise sanitaire. Cela advient en particulier lorsque les logiques sanitaire et religieuse sont en fort conflit et ne parviennent pas à trouver des compromis. Un bon exemple en sont les pèlerinages qui, comme toute autre occasion de grands rassemblements humains, deviennent un important lieu de contagion. Diverses études ont montré le rôle joué par les communautés religieuses dans la phase initiale de la pandémie de coronavirus¹⁶¹. Par exemple, le rassemblement évangélique à Mulhouse a contribué à une large transmission du virus en Région Grand-Est, la plus touchée en France ; à Daegu, en Corée du Sud, malgré les interdictions une congrégation évangélique a continué à pratiquer les cérémonies religieuses donnant lieu à un nouveau foyer de l'épidémie ; en Iran, l'épidémie a débuté à Qom, ville sainte et destination de nombreux pèlerins¹⁶², et d'ici s'est étendue au reste du pays. Dans certains cas, le fait d'interpréter l'épidémie comme une punition divine, une épreuve envoyée par un Dieu qu'il faut accepter, ne fait qu'augmenter le risque de contagion, les gestes de préventions tels que le port du masque ou la distanciation physique n'étant pas respectés. Pour le dire autrement :

Les religions proposent des récits épidémiques selon lesquels les humains ont plus ou moins de pouvoir pour se protéger contre les agents infectieux, les subir sans recours, ou limiter leur propagation en bénéficiant de la mansuétude divine. Elles donnent des prescriptions pour la vie en temps de crise. Mais elles peuvent aussi exposer leurs fidèles au risque infectieux lors de cérémonies et de rites. [...]. Les communautés religieuses en tant que groupes sociaux constituent leurs propres récits épidémiques dans leurs contextes : les valeurs religieuses autour du lien social peuvent s'opposer à la logique de biosécurité basée sur la distanciation et l'isolement¹⁶³.

Une enquête a été menée en 2014 dans la ville sainte de Touba, au Sénégal, pour mieux comprendre la gestion et la prévention de l'épidémie d'Ébola en contexte de pèlerinage. Chaque année dans cette ville se retrouve la grande confrérie musulmane des

¹⁶¹ Voir notamment : Mikyung Lee, Heejun Lim, Merin Shobhana Xavier, Eun-Young Lee, « “A Divine Infection”: A Systematic Review on the Roles of Religious Communities During the Early Stage of COVID-19 », *Journal of Religion and Health*, no. 61, 2022, p. 866-919.

¹⁶² Qom est l'une des villes saintes de l'islam chiite en raison du sanctuaire de Fatimah Masoumeh, sœur du huitième imam chiite Ali ar-Rida.

¹⁶³ Alice Desclaux, Anthony Billaud, Khoudia Sow (dir.), *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*, *op. cit.*, p. 135.

mourides¹⁶⁴ pour célébrer le Grand Magal¹⁶⁵, fête religieuse pendant laquelle on rend grâce à Dieu. On y lit que les marabouts considèrent que le virus Ébola « a été créée par Dieu [...] et que Dieu a aussi créé son remède¹⁶⁶ ». En général, deux attitudes dominent : « certains marabouts considèrent que l'information sanitaire autour d'Ébola n'est pas légitime car elle s'oppose à l'islam ; d'autres collaborent avec les acteurs sanitaires¹⁶⁷ ». Cela nous fait comprendre à quel point il est important pour les autorités sanitaires de dialoguer et de trouver un accord avec les marabouts, personnalités charismatiques et influentes auxquelles les croyants font confiance. Ainsi chez les pèlerins les enquêteurs ont observé la présence des interprétations hybrides : certains considèrent Ébola comme une maladie infectieuse, pour d'autres personnes prévaut la notion de « *balla* (malédiction divine) ayant valeur punitive, pédagogique ou de mise à l'épreuve¹⁶⁸ ». Selon la représentation que les croyants se font de l'épidémie, la perception du risque change. Par exemple, ceux qui perçoivent l'épidémie comme une maladie infectieuse craignent un risque épidémique majeur dû à l'arrivée des personnes depuis l'étranger ; au contraire, d'autres pensent être protégés par la « sainteté du lieu » ou pensent que s'ils tombent malades dans la ville sainte « ce sera le signe que leur mission pour le guide est accomplie, et ils se réjouiront du sacrifice¹⁶⁹ ».

Un autre exemple pertinent qui montre bien les conflits entre logique religieuse et logique sanitaire est celui des pratiques funéraires. Souvent pendant une urgence sanitaire, la mort subite d'un grand nombre de personnes et les mesures de prévention nécessaires pour contrer l'épidémie empêchent la célébration régulière des rites funéraires. Ces derniers sont fondamentaux pour l'élaboration du deuil personnel et collectif, encore plus lors des événements traumatiques tels que les épidémies : toutes les pratiques qui entourent le moment de la mort sont chargées d'un sens social, à la fois culturel et religieux, que même

¹⁶⁴ Pour plus d'information sur cette importante confrérie voir Jean-Pierre Dozon, *Cheminement anthropologique par temps d'épidémies*, *op. cit.* En particulier p. 107 : « Cette confrérie, répondant au nom de Muridiyya et fondée par une personnalité inspirée, Cheikh Amadou Bamba (appelé aussi Kâdhim Rasûl, c'est-à-dire le "Serviteur du Prophète"), était apparue au début de la colonisation française du Sénégal et me rappelait le développement du mouvement harriste en Côte d'Ivoire, notamment par le fait que le marabout et le prophète avaient fait tous deux l'objet de représailles de la part des autorités coloniales. Son ascension tout au long du XXe siècle ayant été particulièrement marquante, elle avait fait l'objet d'une riche littérature dans le domaine de l'islamologie et, plus largement, des sciences sociales, notamment au travers des recherches de collègues de l'ORSTOM au cours des années 1960- 70. Et, tout en m'appuyant sur cette riche littérature, il m'a paru utile de la compléter par une étude sur la manière dont la Muridiyya gagnait également en puissance en occupant la sphère publique sénégalaise par des entreprises toujours plus nombreuses de commémoration et en faisant de sa cité sainte, Touba, devenue la deuxième agglomération du pays, une sorte d'État dans l'État ».

¹⁶⁵ Le mot *magal* en wolof signifie célébrer, rendre hommage, magnifier.

¹⁶⁶ Alice Desclaux, Anthony Billaud, Khoudia Sow (dir.), *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*, *op. cit.*, p. 135.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 135.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 135.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p. 135.

en temps d'épidémie il faut essayer de respecter. En ce sens, « [l]e corps du défunt doit être considéré comme un corps biosocial : biologique pour le risque infectieux, et social pour ses dimensions culturelles, identitaires et sociales¹⁷⁰ ». L'épidémie d'Ébola a été un grand défi à cet égard : étant donnée la haute contagiosité des cadavres¹⁷¹, de nombreux cas pendant la flambée de l'épidémie ont été associés précisément aux rites funéraires. L'OMS a ainsi élaboré un protocole¹⁷² pour faire face à la situation et, grâce aussi à l'étude des situations cas par cas et au travail des bénévoles, les équipes sanitaires sont parvenues à adapter les normes biosécuritaires au besoin des communautés d'accompagner leurs défunts. Les « funérailles sécurisées » représentent un bon compromis entre la logique biosécuritaire et la logique religieuse, permettant aux proches de prendre congé du défunt tout en se protégeant et en limitant le risque de contagion¹⁷³.

Si dans le cas de l'épidémie d'Ébola un effort a été fait, il n'en va pas de même quant à l'épidémie de SRAS à Hong Kong en 2003, où l'imposition des politiques préventives « a été privilégiée [...] ce qui a marqué durablement les mémoires collectives et les représentations des épidémies pour les survivants et leurs proches¹⁷⁴ ». Les dispositions d'isolement mises en place pour contenir l'épidémie n'ont pas permis aux familles d'accompagner leurs proches dans leurs derniers jours¹⁷⁵. Souvent interdire la participation aux rites funéraires provoque des réactions violentes et des réticences dans les communautés : même au début de l'épidémie d'Ébola certains cachaient les malades par crainte de perdre le contrôle sur leurs corps, obtenant le résultat opposé et augmentant la propagation du virus. Une imposition stricte et sans intermédiaires des logiques biosécuritaires risque de laisser les malades avec un sentiment d'abandon et leurs proches avec un sentiment d'impuissance. Au traumatisme dû à la crise sanitaire en soi, s'ajoute celui dû à sa (mauvaise) gestion.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 199.

¹⁷¹ Les maladies contagieuses qui peuvent contaminer même après la mort du malade sont très peu, Ébola en fait partie.

¹⁷² Consulté le 02 janvier 2023. URL :

https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/149397/WHO_EVD_GUIDANCE_Burials_14.2_fre.pdf

¹⁷³ Pour approfondir voir Michèle Cros, « Du sida à Ébola. Rites de mort à fonction apotropaïque », *L'Autre*, vol. 16, no. 3, 2015, p. 263-274.

¹⁷⁴ Alice Desclaux, Anthony Billaud, Khoudia Sow (dir.), *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*, *op. cit.*, p. 209.

¹⁷⁵ Pour approfondir voir en particulier p. 208-209 d' *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes* : « La majorité des communautés chinoises de Hong Kong se réfèrent à la religion taoïste, qui accorde une place importante au repos des défunts et à leur "passage dans l'autre monde". Il est ainsi fondamental que la famille et les proches puissent veiller la personne décédée quelques jours avant son inhumation, afin de pouvoir accomplir un certain nombre de cérémonies, incluant prières et offrandes pour "apaiser l'esprit" du défunt. [...]. Les mesures d'isolement et de mise en quarantaine consécutives au SRAS privent les familles chinoises attachées aux traditions taoïstes de nombreux rituels liés à la mort, en particulier, comme le rapporte la chercheuse C. Chan, le *You Zi Song Zong* qui signifie être présent au chevet d'un être cher au moment de la mort ».

Une situation similaire s'est produite au début de la crise sanitaire du coronavirus. Dans ce cas aussi l'isolement et la mise en quarantaine des personnes malades a été à l'origine de nombreuses « morts solitaires », il suffit de penser en particulier au contexte des maisons de retraites. Sans doute le nombre de décès a fortement mis à l'épreuve « les structures sanitaires et les dispositifs funéraires¹⁷⁶ », démunis pour répondre à la crise : l'on songe par exemple à l'image symbolique de la file de camions militaires transportant les corps des défunts à Bergame, l'une des villes les plus touchées en Italie¹⁷⁷. Néanmoins, « l'accès aux technologies numériques en 2020 ont introduit une nouvelle forme de rituel¹⁷⁸ », permettant aux proches des défunts de participer aux rites funéraires virtuellement. Il faut remarquer que, au-delà des croyances et des religions, l'accompagnement des mourants et la célébration des rites funéraires renvoie aussi à une question plus ample : celle de l'éthique du soin et de la dignité de la mort. Il est de plus en plus important d'humaniser le moment de la mort même en temps d'épidémie. Il faut essayer de conjuguer la politique du risque à l'éthique du soin, car l'épidémie est certes un phénomène biologique mais aussi social. Pour ce faire, la présence de chercheurs en anthropologie et sociologie s'avère fondamentale.

Or, pour revenir de plus près aux étiologies religieuses des épidémies contemporaines, les anthropologues Séverine Thys et Marleen Boelaert ont publié une étude ayant comme objectif de « retracer les interprétations de l'origine et de la transmission de la maladie Ébola, telles que perçues et expliquées par la population¹⁷⁹ ». Cette enquête a été menée pendant l'épidémie dans la région forestière de la Guinée. Les deux chercheuses observent l'opposition d'un modèle biomédical à un modèle animiste lié aux croyances mystico-religieuses. Dans un premier temps, l'origine des décès est attribuée à la transgression d'un tabou à cause du « toucher d'un fétiche appartenant à une personne malade, membre d'une société secrète propre à une ethnie de la région¹⁸⁰ ». Par conséquent, « la susceptibilité de mourir de la maladie d'Ébola était initialement perçue comme étant restreinte à ce groupe ethnique en particulier¹⁸¹ ». Les 11 premiers décès appartenant à cette

¹⁷⁶ Alice Desclaux, Anthony Billaud, Khoudia Sow (dir.), *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*, *op. cit.*, p. 214.

¹⁷⁷ Consulté le 02 janvier 2023. URL : https://www.ansa.it/lombardia/notizie/2020/03/18/coronavirus-colonna-mezzi-militari-a-bergamo-con-feretri_3b4e3a18-8467-4185-ad72-2939cc607f66.html.

¹⁷⁸ Alice Desclaux, Anthony Billaud, Khoudia Sow (dir.), *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*, *op. cit.*, p. 212. Pour approfondir voir aussi p. 213-214.

¹⁷⁹ Séverine Thys, Marleen Boelaert, « Sur l'origine d'Ébola : discours biomédical versus interprétations populaires à Macenta en Guinée », *Santé Publique*, vol. 29, no. 4, 2017/7-8, p. 497-507, p. 499.

¹⁸⁰ *Ibid.*, p. 503.

¹⁸¹ *Ibid.*, p. 503.

même ethnie, la chaîne de transmission de la maladie peut ainsi être interprétée de façon cohérente par la population. Les deux chercheuses soulignent comment au fur et à mesure que l'épidémie se développe, les modèles explicatifs eux-aussi sont susceptibles de changer. Ainsi par exemple, l'interdiction de consommation de la viande de brousse, communiquée par les équipes de prévention sanitaire, a généré une interprétation du mal fondée sur l'appartenance religieuse : les musulmans ne mangeant pas de viande de brousse, on considère que la maladie ne touche que les chrétiens et les forestiers. Cette dernière interprétation est d'autant plus intéressante du moment qu'elle est le résultat d'un chevauchement de deux modèles différents et démontre comment « les discours populaires ont [...] intégré les interprétations médicales¹⁸² ».

Un autre comportement récurrent en temps d'épidémie est le culte des guérisseurs : saints, thérapeutes ou thaumaturges, qu'ils soient réels ou mythiques. Souvent accompagnés par la « production d'images pieuses et d'ex-voto », tels des « supports iconographiques », ils « participent à la mise en scène du mal et à sa conjuration¹⁸³ ». L'invocation de la protection de ces figures aide les personnes à se rassurer face à un mal sans remède. Il est intéressant de remarquer à quel point ces dévotions populaires ont été reprises pendant la crise sanitaire du coronavirus. À ce propos trois chercheurs ont mené une enquête pour essayer de comprendre quels saints étaient invoqués dans la phase initiale de la pandémie – c'est-à-dire lorsqu'il n'y avait pas encore de vaccin ou d'autres thérapies curatives efficaces : parmi les plus invoqués on trouve Sainte Rite, Saint Roch et Saint Sébastien. Sur la primauté de Sainte Rita, les chercheurs écrivent : « [Sainte Rita] est aujourd'hui considérée comme la patronne des causes perdues, et on l'invoque dans les situations les plus difficiles. Ainsi, la première place de Sainte Rita reflète bien le caractère pessimiste et fataliste de la situation actuelle, et le peu de crédit accordé à l'offre thérapeutique face à la Covid-19¹⁸⁴ ». Quant à Saint Roch et Saint Sébastien, saints associés à la peste, ils sont évoqués en tant que protecteurs et guérisseurs des maladies et des épidémies depuis le Moyen Âge.

Patrick Zylberman dédie une partie de son essai sur l'histoire contemporaine des crises sanitaires à Didier Raoult. Très parlant, le titre de cette partie est « Didier Raoult :

¹⁸² *Ibid.*, p. 505.

¹⁸³ Gérard Fabre, *Épidémies et Contagions. L'imaginaire du mal en occident*, Paris, P.U.F., 1998, p. 151.

¹⁸⁴ Antonio Perciaccante, Alessia Coralli, Philippe Charlier, « Which Saint to pray for fighting against a Covid infection? A Short survey », *Ethics, Medicine and Public Health*, vol. 18, 2021/9, p. 2. Notre traduction : « due to the difficult situations that [Sainte Rita] herself faced in her life [...] today she is considered patron saint of lost causes, and she is invoked in the most difficult situations. Therefore, Saint Rita's first place clearly reflects the pessimistic and fatalistic nature of the current situation, and the lack of credit given to the therapeutic offer in the face of Covid-19 ».

naissance d'un saint guérisseur¹⁸⁵ ». Le bactériologiste marseillais est en effet un autre bon exemple du développement de la religion populaire pendant l'épidémie de Covid-19. Zylberman montre à quel point même dans le monde occidental, dominé par des modèles interprétatifs biomédicaux, « le culte du saint est loin d'être désintéressé¹⁸⁶ ». Sans nous attarder sur les controverses liées au traitement à base d'hydroxychloroquine proposé par Raoult, il nous intéresse de souligner ce que ce personnage représente, c'est-à-dire encore un fois l'incarnation d'une réponse ou, mieux encore, d'un espoir. Dans l'attente d'un traitement, au moment où les personnes craignent le plus cette nouvelle maladie contagieuse, Raoult offre l'espoir d'un remède et par cela d'une guérison. Ainsi il devient le troisième élément d'une « trinité » du monde de la santé modelé par une santonnier dans la région Provence-Alpes-Côte d'Azur : le médecin contre la peste, une infirmière de la Croix-Rouge de 1890 et Didier Raoult¹⁸⁷. Toutes les figurines représentant ce dernier, « vendues 35 euros pièce, [...] se sont arrachées en quelques jours », devenant « les porte-parole des points de vue non officiels de la vérité alternative, de “sainteté à l'envers”¹⁸⁸ ».

D'ailleurs, de nombreuses cérémonies accomplies par le pape François pendant la crise sanitaire vont à la rencontre d'une certaine tradition de religion populaire. Cela commence avec sa prière devant le crucifix de l'église San Marcello al Corso pour demander la fin de l'épidémie. L'histoire de ce crucifix en bois est chargée de symbolique : en 1519 à la suite d'un incendie toute l'église de San Marcello al Corso est détruite à l'exception du crucifix, qui reste intact. Événement miraculeux, le crucifix devient objet d'un grand culte. Ensuite, en 1522, lorsque la ville de Rome est frappée par la peste, le même crucifix est porté en procession pendant dix-huit jours dans les quartiers de la ville jusqu'à la basilique Saint-Pierre : on raconte qu'à son passage, la peste cessait. Ou encore, nous retrouvons la reprise d'une certaine dévotion populaire quand « le chef de l'Église catholique s'est arrêté [...] au sein de la basilique Sainte Marie-Majeure pour se recueillir devant une icône médiévale [...] dite du *Salus populi romani* (“la sauvegarde du peuple romain”), invoquée traditionnellement en cas d'épidémie¹⁸⁹ ». Nous nous permettons d'ouvrir une petite parenthèse à propos du discours tenu par le pape François le 27 mars 2020. Seul sur la place Saint-Pierre à représenter toutes les places vides pendant le premier confinement, le pape

¹⁸⁵ Patrick Zylberman, *Oublier Wuhan. Essai sur l'histoire contemporaine des crises sanitaires*, Paris, La Fabrique éditions, 2021, p. 39.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p. 41.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 39.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 39.

¹⁸⁹ Bernadette Sauvaget, « Crise sanitaire : privés de messes, les curés se mettent en scène », *Libération*, Mai 2020, p. 13.

tient un discours pour rassurer les gens. À la différence de la majorité des chefs d'État qui, pour parler de la crise sanitaire, avaient utilisé la métaphore de la guerre, le pape François préfère une symbolique liée à l'image de la tempête. Si les deux images ont comme objectif d'invoquer une unité face au péril, le message du pape est sans doute plus universel – unité nationale du langage martial *versus* unité de l'humanité entière. Du discours du pape il ne transparaît aucune référence à l'interprétation religieuse traditionnelle de l'épidémie comme punition divine. Il parle de l'épidémie comme une épreuve : « Tu [Seigneur] nous invites à saisir ce temps d'épreuve comme un temps de choix. Ce n'est pas le temps de ton jugement, mais celui de notre jugement : le temps de choisir ce qui importe et ce qui passe, de séparer ce qui est nécessaire de ce qui ne l'est pas¹⁹⁰ ». Le jugement dont il est question évoque une prise de conscience commune : « La tempête démasque notre vulnérabilité et révèle ces sécurités, fausses et superflues, avec lesquelles nous avons construit nos agendas, nos projets, nos habitudes et priorités¹⁹¹ ». Il continue :

Dans notre monde, que tu aimes plus que nous, nous sommes allés de l'avant à toute vitesse, en nous sentant forts et capables dans tous les domaines. Avides de gains, nous nous sommes laissé absorber par les choses et étourdir par la hâte. Nous ne nous sommes pas arrêtés face à tes rappels, nous ne nous sommes pas réveillés face à des guerres et à des injustices planétaires, nous n'avons pas écouté le cri des pauvres et de *notre planète gravement malade*. Nous avons continué notre route, imperturbables, *en pensant rester toujours sains dans un monde malade*¹⁹². [Nous soulignons].

Il est d'autant plus intéressant de remarquer que la morale ressortant du discours du pape a de forts échos écologiques. À côté d'un appel à rechercher la foi on y lit aussi un appel à une responsabilité écologique, lorsqu'il affirme la nécessité de « ramer ensemble¹⁹³ » si l'on veut sauver la barque sur laquelle on se trouve en pleine tempête. La maladie virale devient ainsi le miroir d'un monde malade, pour lequel le pape souhaite un « après-pandémie » sous le signe de la solidarité. La vulnérabilité dont il parle devient ainsi totale : vulnérable est la Terre avec tous ses habitants.

¹⁹⁰ Consulté le 3 janvier 2023. URL : https://www.vatican.va/content/francesco/fr/homilies/2020/documents/papa-francesco_20200327_omelia-epidemia.html.

¹⁹¹ *Ibid.*

¹⁹² *Ibid.*

¹⁹³ *Ibid.*

2.1.2. *Étiologies alternatives des épidémies contemporaines : les théories conspirationnistes*

Ainsi, dans le principe, point de peste, absolument point, en aucune sorte ; défense même d'en prononcer le nom. Ensuite, fièvres pestilentiellles ; on admet l'idée de peste par un détour dans un adjectif. Puis, peste qui n'est pas la véritable ; c'est-à-dire, oui, peste, mais dans un certain sens ; non pas bien précisément peste, mais une chose pour laquelle on ne sait pas trouver d'autre nom. Enfin, peste, sans plus de doute ni d'opposition ; mais déjà s'y est attachée une autre idée, l'idée des empoisonnements et des maléfices, qui altère et obscurcit celle pour laquelle serait fait le mot que l'on ne peut plus repousser¹⁹⁴.

Le processus décrit dans ces lignes, entre le déni et la naissance des rumeurs, est applicable à toute émergence d'une nouvelle maladie contagieuse¹⁹⁵. Le recours à des vérités construites, des histoires fausses ou à des visions délirantes n'est certainement pas l'apanage de la société contemporaine. Chez Alessandro Manzoni, nous pouvons lire et reconnaître le mécanisme à travers lequel le mal contagieux devient une usine de récits alternatifs : la peste se lie à l'idée « des empoisonnements et des maléfices », des « vérités » qui permettent de satisfaire le besoin pressant de trouver une réponse au mal contagieux ; donner un sens, aussi simple que spectaculaire, qui puisse apaiser la peur¹⁹⁶. Depuis toujours l'inquiétude face aux épidémies a contribué à la fabrication de rumeurs et de croyances : ces théories fantastiques semblent fournir une solution rapide à un problème pourtant complexe. Patrick Zylberman voit dans la longue histoire des théories du complot et dans l'idée de conspiration deux notions « inhérente[s] à l'expérience même des épidémies¹⁹⁷ » :

En 1832, les quartiers populaires des grandes villes comme Paris étaient convaincus que le gouvernement semait le choléra dans le but d'exterminer la population ouvrière. Dans les années 1850, les villageois de Norfolk (Angleterre) pensaient que la vaccination contre la variole était un complot fomenté par les autorités afin d'éliminer tous les enfants de moins de cinq ans. Une idée similaire germerait beaucoup plus tard dans les ghettos des villes américaines lors de l'épidémie de VIH/sida. Ça et là, en 2009, on pouvait lire sur la Toile que le virus H1N1 avait été concocté par des laboratoires (secrets, cela va sans dire) de l'ONU ou de l'OMS dans le but d'exterminer une partie de la population mondiale¹⁹⁸.

Il y a une certaine attraction dans la possibilité de résoudre l'énigme épidémique à travers ces idées de conspiration, en particulier quand la réalité semble complexe et ambiguë. L'état d'incertitude n'étant pas facile à gérer, la science et le savoir nécessitant du temps pour se former, le besoin d'une réponse rapide et simple donne lieu aux rumeurs, qui

¹⁹⁴ Alessandro Manzoni, *Les Fiancés*, Chapitre XXXI.

¹⁹⁵ Pour approfondir la question du déni voir notamment p. 135-185 de Gérard Fabre, *Épidémies et contagions*, *op. cit.*

¹⁹⁶ Pasquale Guerra (dir.), *Pandemia e peste fra la narrazione del confinamento e del rilancio. Studi, ricerche e testimonianze su I promessi sposi*, Perugia, Morlacchi Editore U.P., 2021.

¹⁹⁷ Patrick Zylberman, *Oublier Wuhan*, *op. cit.*, p. 70.

¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 70-71.

commencent à circuler. Plus particulièrement, les théories conspirationnistes interprètent les événements épidémiques comme la conséquence directe de la volonté d'un groupe de personnes, souvent alliées par un intérêt commun, souvent puissantes. En cela, comme il advient aussi dans la majorité des interprétations religieuses, elles ont une forte connotation morale : l'épidémie trouvant ses origines dans l'action d'une ou plusieurs personnes, ces dernières sont jugées coupables. Rien n'est jamais laissé au hasard, tout peut – et doit – être expliqué selon des relations causales. Souvent les théories conspirationnistes émergent lorsque les sociétés font face à des crises, soient-elles politiques, sanitaires ou économiques ; notamment, à la suite des événements extraordinaires telles que les épidémies, les communautés se révèlent plus susceptibles d'adhérer à ces théories, estimant les explications officielles ou conventionnelles insuffisantes et insatisfaisantes¹⁹⁹. Dans ces moments, les théories conspirationnistes parviennent à remplir un vide de signification insoutenable et deviennent « des mécanismes de défense qui aident les gens à faire face à l'insécurité, à atténuer l'anxiété et à donner de l'espoir²⁰⁰ ». À ce propos, une étude en science cognitive parle d' « agentification » des phénomènes telles que les épidémies afin de réduire les sentiments d'incertitude et d'impuissance, on y lit :

[L]es théories du complot agentifient fréquemment des phénomènes naturels, ou provoqués par le hasard. Elles supposent souvent que les phénomènes sont provoqués par les actions d'individus, sous la forme de plan secret, avec un objectif prédéfini. Face à la menace abstraite et invisible d'une pandémie, les croyances impliquant des conspirateurs concrets et compréhensibles permettent de structurer le monde. Cet effet, au sens informationnel, permet de réduire encore une fois l'incertitude associée à ces phénomènes. Les individus qui ont tendance à l'anthropomorphisation des phénomènes naturels, c'est-à-dire à inférer des explications intentionnelles pour des phénomènes ambigus, sont plus susceptibles d'approuver les théories du complot. [...]. Nous avons ainsi tendance à détecter des causes intentionnelles et anthropomorphiques lorsque nous percevons des phénomènes²⁰¹.

Ces représentations parviennent alors à *structurer le monde*, à mettre de l'ordre en temps de crise. Aujourd'hui, l'accès toujours plus ample et rapide aux informations numériques, ne fait que faciliter l'accès et augmenter la diffusion de ces fausses croyances. Avant de commencer une analyse plus détaillée, il faut souligner que les personnes

¹⁹⁹ Syna Ouattara, Nikolas Århem, « Fighting Ebola in the shadow of conspiracy theories and sorcery suspicions. Reflections on the west African EVD Outbreak in Guinea-Conakry (2013-2014) », Éditions de l'EHESS, *Cahiers d'études africaines*, no. 241, 2021/1, p. 9-39, p. 14. Notre traduction : « the theories emerge when communities feel that official or conventional explanations are insufficient or unsatisfying ».

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 15. Notre traduction : « they are defense mechanisms that help people cope with insecurity, alleviate anxiety, and give hope ».

²⁰¹ Hugo Bottemanne, « Théories du complot et COVID-19 : comment naissent les croyances complotistes ? », *L'Encéphale*, vol. 48, no. 5, 2022/10, p. 571-582, p. 576. Consulté le 29 décembre 2022. URL : <https://reader.elsevier.com/reader/sd/pii/S0013700622000379?token=FBEFB5CAD2FBA0C303B7C27EF8EC35039AD8CAA76DFF316B4EFAAA2547DA898576282CC308317F3A6E9B650B81600F9E&originRegion=eu-west-1&originCreation=20230109125258>.

susceptibles d'adhérer aux récits conspirationnistes constituent une minorité de la population. Il nous semble néanmoins important de considérer ce sujet pour plusieurs raisons. En premier lieu, il a des impacts concrets sur l'efficacité des politiques publiques ; ensuite, en raison de la globalisation et de la communication numérique, il est en train de changer du point de vue qualitatif et quantitatif ; en dernière instance, il partage des caractéristiques propres à la littérature dans son mécanisme de fabulation et nous voulons comprendre si l'univers de fictions-catastrophes participe – et si oui à quel point – à la diffusion d'un sentiment apocalyptique et paranoïaque. C'est pourquoi, à notre avis, une étude des enjeux des épidémies contemporaines qui ne tiendrait pas compte de ces théories serait incomplète.

L'épidémie d'Ébola de 2014

Pour comprendre la perception de la population de l'épidémie d'Ébola, il faut d'abord considérer le contexte dans lequel elle naît. Dans le cadre de l'Afrique de l'Ouest, Ébola « se développe dans le champ historique du postcolonialisme²⁰² ». Les pays les plus touchés sont en effet les plus pauvres, ceux qui ont vu la succession de guerres civiles qui ont quasiment détruit un système de santé déjà faible ; ce sont les mêmes pays où l'instabilité politique a provoqué un manque de confiance et une rupture entre peuple et institutions. À cela vient s'ajouter la mémoire de la traite atlantique : l'enlèvement des malades ou des cadavres évoquant la disparition des hommes au-delà de l'océan. L'épidémie arrive donc dans un contexte déjà instable, marqué par un long héritage de violence et par la méfiance, en particulier des populations forestières, à l'égard des autorités locales et des organisations humanitaires occidentales. Elle arrive aussi dans un continent largement touché par une autre épidémie émergente, le sida.

Un autre facteur dont il faut tenir compte est le contexte épidémiologique et les modalités d'interventions adoptées. Lorsque l'épidémie de 2014 en Afrique de l'Ouest est déclarée, le virus Ébola est déjà connu pour sa gravité et sa létalité. La crainte internationale d'une vaste propagation sur le continent africain ou bien au-delà fait prévaloir l'imposition d'une logique de biosécurité. Cette dernière s'appuie en particulier sur deux éléments : l'absence de traitement et l'origine animale du virus. Ainsi les campagnes de communication auprès des villes et des villages insistent beaucoup sur le haut risque de létalité – sans

²⁰² Niang Cheik Ibrahima, « Ébola : une épidémie postcoloniale », *Politique étrangère*, 2014/4, p. 97-109, p. 108.

remède, en cas d'infection, le taux de mortalité est élevé – et sur l'interdiction de la consommation de viande de brousse. Cela ne fait que répandre la peur et la méfiance : les mesures coercitives imposées sont incomprises ou perçues comme violentes et la population locale est réticente, voire hostile, envers les gestionnaires de la crise. Nombreux sont en effet les cas d'émeutes où le peuple se soulève contre les équipes sanitaires ; les Centres de traitement Ebola (CTS) étant vus comme des « centres de mort », les familles cachent leurs malades ou bien les malades eux-mêmes refusent d'être mis en isolement.

De nombreuses études ont montré comment la gestion de l'épidémie de la part des organisations internationales sans la présence d'intermédiaires culturels n'a fait qu'augmenter la réticence de la part des communautés²⁰³. Sans ces intermédiaires, l'imposition de la gestion de la crise à partir du modèle de santé globale se heurte aux systèmes locaux. À ce propos, la question de la viande de brousse est emblématique : le discours officiel insiste beaucoup sur l'interdiction de consommation de cette viande comme stratégie de prévention centrale. Or, du point de vue des villageois qui en ont toujours mangé sans jamais tomber malades, cela est incompréhensible. Les anthropologues Michèle Cros et Benjamin Frerot ont publié un article intéressant sur l'insistance excessive des campagnes de préventions autour des chauves-souris, les « vilains épidémiques²⁰⁴ ». Ils expliquent à quel point cet animal sauvage est perçu par les populations comme un « animal-*pharmakôn*²⁰⁵ », à la fois remède et poison. Nous reportons dans son intégralité l'affirmation d'un étudiant guinéen qui résume bien ce propos :

“Les parents, les grands-parents ont toujours mangé et on n'a jamais parlé de la maladie [Ébola]. Ils sont venus jusqu'en forêt pour nous dire à nous, les Forestiers, de ne plus en manger. Ceux qui disent ça, c'est ceux qui ne connaissent pas les chauves-souris, c'est ceux qui ne vivent pas avec les chauves-souris. Ou bien ils mentent, ou bien c'est eux qui ont mis le poison dedans. Nous, on vit avec les chauves-souris et on voit ce qu'elles mangent [...], des fruits et des feuilles qui sont déjà des médicaments, donc manger leur viande c'est forcément bon pour la santé, ça te rend plus fort, c'est bon si tu veux devenir un homme, ça donne l'énergie”²⁰⁶.

Ainsi « une insuffisante reconnaissance des populations et de leurs savoirs est susceptible de s'exprimer par (ou de venir renforcer) un rejet de la version biomédicale du

²⁰³ Voir notamment : Alice Desclaux, Julienne Anoko, « L'anthropologie engagée dans la lutte contre Ebola (2014-2016) : approches, contributions et nouvelles questions », *Santé Publique*, vol. 29, 2017/4, p. 477-485, p. 345.

²⁰⁴ Michèle Cros, Benjamin Frerot, « “Sauve-souris” – poison. Précis de décomposition d'un interdit sanitaire en Afrique de l'Ouest », *Corps*, vol. 19, no. 1, 2021, p. 341-351, p. 342.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 347.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 346.

rôle des chauves-souris dans la transmission du virus²⁰⁷ » : le rejet, si transformé en soupçon, alimentera la naissance de récits conspirationnistes. De plus, cette coercition porte en elle la stigmatisation de certaines communautés « victimes de mépris ou de préjugés culturels que les messages officiels visant à prévenir la propagation de la maladie ne font que renforcer²⁰⁸ ». Dès lors, pour une bonne campagne de prévention il devient impératif de tenir compte de l'expérience et des représentations des peuples touchés. Le risque est que, n'acceptant pas le *sens* proposé par les discours officiels, les populations élaborent des interprétations alternatives de l'épidémie comme le souligne l'anthropologue Jean-Pierre Dozon :

Tout concourut, et spécialement les méthodes mises en œuvre pour éradiquer l'épidémie, pour que ces populations élaborent d'autres explications d'Ébola que celles qui leur étaient plus ou moins bien présentées et pour que, à l'instar du sida, mythes et rumeurs se saisissent de l'affaire bien au-delà des régions forestières, notamment dans les villes et les capitales des trois pays²⁰⁹.

Les interprétations complotistes liées à l'épidémie d'Ébola sont nombreuses et partagent souvent un sentiment commun anti-occidentaliste. Si le sida, appelé aussi le « syndrome inventé pour décourager les amoureux », a été perçu, parmi beaucoup d'autres interprétations, comme une maladie créée par les Occidentaux afin de décimer la population noire, de même certaines communautés ont considéré que le virus Ébola avait été fabriqué dans des laboratoires américains comme instrument d'un génocide. Une enquête²¹⁰ menée au Burkina Faso reporte les différentes raisons pour lesquelles, selon les jeunes interviewés, Ébola avait été fabriquée dans les laboratoires occidentaux et ensuite propagée sur le continent africain : par erreur, par intérêt économique des firmes pharmaceutiques, afin d'empêcher aux pays africains de se développer ou plus généralement afin d'en contrôler la croissance démographique qui « inquiéterait le monde occidental²¹¹ ».

Une autre rumeur répandue pendant l'épidémie d'Ébola présentait le virus comme le résultat d'une connivence entre les organisations occidentales et les gouvernements locaux. Ces derniers étaient accusés de participer à un trafic de sang et d'organes. Cette théorie a une double matrice : d'une part, comme mentionné ci-dessus, historique. La gestion sanitaire de l'épidémie, notamment la « disparition » des malades dans les CTE, évoque les

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 345.

²⁰⁸ Niang Cheik Ibrahima, « Ébola : une épidémie postcoloniale », *art. cit.*, p. 103.

²⁰⁹ Jean-Pierre Dozon, *La vérité est ailleurs*, *op.cit.*, p. 52-53.

²¹⁰ Alice Desclaux, Anthony Billaud, Khoudia Sow (dir.), *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*, *op. cit.*, p. 131.

²¹¹ *Ibid.*, p. 131.

enlèvements qui ont eu lieu pendant la traite atlantique. Ainsi, comme écrit Cheikh Ibrahima Niang, « l'impression qui prévaut est que la mémoire collective procède par *flashbacks* » et que les politiques publiques employées pour éradiquer l'épidémie rappellent « un passé de guerres dont les traumatismes collectifs sont encore vivaces²¹² ». D'autre part, cette rumeur :

s'appuyait également sur certaines croyances locales faisant des sacrifices humains, exemplifiés par les prélèvements d'organes et de sang, un moyen privilégié pour accéder à la richesse et au pouvoir ou, dans le cas du sang, pour servir à faire des crèmes rajeunissantes pour de « vieilles » Européennes ; ce que les dirigeants locaux étaient réputés pratiquer, en lien ou non avec les puissants du monde occidental²¹³.

De nombreux textes rapportent aussi l'exemple d'une infirmière qui dans un marché d'une ville de Sierra Leone aurait affirmé : « Moi qui vous parle, je suis infirmière. Je vais vous dire la vérité. Tout à propos d'Ébola est question de sang et de trafic de sang. Le gouvernement a besoin de beaucoup de sang pour le vendre aux pays occidentaux [...]. C'est ça le secret. Maintenant que je vous l'ai révélé, Ébola n'existe pas²¹⁴ ». Ce témoignage révèle plusieurs mécanismes intéressants. D'abord, la mise en avant du métier comme garantie de vérité : l'oratrice parle en tant qu'observatrice privilégiée des événements puisque infirmière. Cela montre que les théories complotistes n'ont pas une appartenance sociale précise mais, au contraire, circulent tant dans les villages qu'en ville, tant parmi les moins éduqués que parmi les plus éduqués. À ce propos, une enquête menée en Guinée rapporte le même constat : chez les communautés rurales la perception de l'épidémie, comprise dans un premier temps en termes de sorcellerie, est ensuite influencée par les théories complotistes rapportées par les membres des familles résidant en ville qui, pour cette raison, « étaient considérés comme bien informés, indépendamment de leur niveau d'éducation formelle²¹⁵ ». Un autre élément intéressant de l'épisode rapporté est l'explication de l'épidémie à travers son déni : le complot tissé dans ce récit de trafic de sang ne sert à rien d'autre qu'à nier l'existence de l'épidémie tout court, « Ébola n'existe pas ». Cette négation révèle le « désir profond de voir l'épidémie d'Ébola disparaître²¹⁶ ». En dernière instance, nous remarquons l'emploi de termes tels *secret* et *révélé* : en plaçant l'épisode dans le contexte plus large de la gestion internationale de l'épidémie et du manque de confiance envers les gouvernements

²¹² Niang Cheik Ibrahima, « Ébola : une épidémie postcoloniale », *art. cit.*, p. 102.

²¹³ Jean-Pierre Dozon, *Cheminement anthropologique par temps d'épidémies*, avant-propos de Laurent Vidal et Alice Desclaux, Paris, L'Harmattan, coll. Anthropologies & Médecines, 2022, p. 116.

²¹⁴ Niang Cheik Ibrahima, « Ébola : une épidémie postcoloniale », *art. cit.*, p. 106.

²¹⁵ Sina Ouattara, Nikolas Århem, « Fighting Ebola in the shadow of conspiracy theories and sorcery suspicions. Reflections on the west African EVD Outbreak in Guinea-Conakry (2013-2014) », *art. cit.*, p. 13.

²¹⁶ *Ibid.*, p. 106.

nationaux, nous pouvons lire ce discours comme « un appel à plus de transparence dans les procédures médicales²¹⁷ » et à une collaboration majeure, notamment dans la gestion des enterrements, entre les équipes sanitaires et les communautés.

Nous soulignons encore une fois à quel point l'étiologie épidémique résulte d'un ensemble de facteurs tout ensemble historiques et socioculturels. Il nous semble que l'incertitude générale provoquée par l'avènement d'une nouvelle épidémie conjuguée au manque d'explications satisfaisantes et, de plus en plus, à la multiplication des usages des réseaux sociaux, contribue à créer un terrain fertile pour le développement des théories du complot²¹⁸. Ces dernières, dans le cas de l'épidémie d'Ébola, semblent prendre une connotation politique anti-occidentaliste. Si d'un côté elle trouve ses origines dans une vision prédatrice du monde occidental²¹⁹, de l'autre elle met « en cause les modèles que les pays occidentaux avaient représentés par ailleurs pour l'Afrique et le Tiers-monde en termes de développement, de valeurs et d'émancipation²²⁰ ». La médecine occidentale ne semblant pas avoir une réponse efficace pour endiguer l'épidémie, le modèle biomédical qu'elle représente est mis en discussion. Enfin, cette connotation anti-occidentaliste s'accorde bien avec la propension à attribuer l'origine du mal à un agent extérieur – le modèle exogène dont parle Laplantine.

La pandémie de Covid-19

Les phénomènes déclenchés par la pandémie de Covid-19 constituent un autre exemple emblématique de formation et de circulation des théories complotistes, notamment en raison de son ampleur géographique et médiatique. À l'occasion de cette pandémie, l'Organisation Mondiale de la Santé inquiétée par la diffusion sans précédent de ces théories ainsi que de *fake news* a parlé d'*infodémie*, un néologisme ainsi défini : « surabondance d'information, en ligne et hors ligne, diffusée pendant une épidémie, véhiculant des messages scientifiquement justes et/ou erronés, supports potentiels de désinformation (non intentionnelle) et de mésinformation (intentionnelle), qui peuvent nuire à la santé²²¹ ». L'OMS s'est ainsi engagée à trouver un *remède* à cette *épidémie d'informations* non

²¹⁷ *Ibid.*, p. 107.

²¹⁸ *Ibid.*, p. 21-22.

²¹⁹ Jean-Pierre Dozon, *Cheminement anthropologique par temps d'épidémies*, *op. cit.*, p. 115.

²²⁰ Jean-Pierre Dozon, *La vérité est ailleurs*, *op. cit.*, p. 57.

²²¹ Alice Desclaux, Anthony Billaud, Khoudia Sow (dir.), *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*, *op. cit.*, p. 120.

seulement en donnant des conseils pratiques²²² pour repérer les informations fausses mais aussi à travers une campagne de sensibilisation en collaboration avec le gouvernement du Royaume-Uni²²³. En février 2020, pendant la conférence de Munich sur la sécurité, le directeur général de l’OMS insiste sur l’importance de ne pas sous-estimer les répercussions de la désinformation. Il affirme : « Nous ne combattons pas seulement une épidémie ; nous luttons aussi contre une infodémie. Les informations fausses se propagent plus vite et plus facilement que ce virus, et elles sont tout aussi dangereuses²²⁴ ». Bien que d’autres épidémies du passé aient donné lieu à des infodémies – comme nous l’avons vu avec Ébola ou encore lors de la propagation du virus Zika – le cas de la pandémie de Covid-19 est sans précédent et a été décrite comme la « première véritable infodémie liée aux médias sociaux²²⁵ ». Nous comprenons ainsi à quel point les dispositifs permettant une déformation de la réalité nuisent à la santé publique : les croyances fondées sur ces informations agissant sur la représentation de l’épidémie, l’on sera moins disposé, sinon opposé, à suivre les indications sanitaires. Sans coopération, sans confiance de la société envers les institutions publiques et sanitaires, contenir l’épidémie devient un défi encore plus difficile. C’est pourquoi à une majeure mésinformation correspond un risque de propagation du virus majeur. Souvent, les mécanismes psychologiques sous-jacents à l’adhésion aux théories conspirationnistes sont liés à la recherche d’un sentiment de contrôle dans une situation où tout semble échapper à la compréhension. À ce propos, des chercheurs en psychologie sociale et juridique ont écrit :

Lorsque les gens ne sont pas en mesure d’exercer un contrôle dans le monde réel, ils compensent ce manque en percevant des modèles - même s’il s’agit d’une illusion [...]. La crise actuelle du coronavirus est un terrain presque idéal pour la pensée conspirationniste [...], car il n’y a pas d’explication mécaniste facilement compréhensible de la maladie, il s’agit d’un événement de grande ampleur, qui affecte la vie des gens à l’échelle mondiale et les laisse dans une grande incertitude. Ces croyances conspirationnistes pourraient même avoir un effet palliatif en redonnant aux gens au moins un sentiment de contrôle²²⁶.

²²² Consulté le 29 décembre 2022. URL : <https://www.who.int/fr/news-room/spotlight/let-s-flatten-the-infodemic-curve>.

²²³ Consulté le 29 décembre 2022. URL : <https://www.who.int/fr/campaigns/connecting-the-world-to-combat-coronavirus/how-to-report-misinformation-online>.

²²⁴ Consulté le 29 décembre 2022. URL : <https://www.who.int/fr/director-general/speeches/detail/munich-security-conference>.

²²⁵ Karen Hao, Tanya Basu, « The coronavirus is the first true social-media “infodemic” », MIT Technology Review, February 12, 2020. Consulté le 29 décembre 2022. URL : <https://www.technologyreview.com/2020/02/12/844851/the-coronavirus-is-the-first-true-social-media-infodemic/>.

²²⁶ Roland Imhoff, Pia Lamberty, « A bioweapon or a Hoax ? The link between distinct conspiracy beliefs about the Coronavirus disease (COVID-19) outbreak and pandemic behavior », *Social Psychological and Personality Science*, vol. 11, no. 8, 2020, p. 1110-1118, p. 1111. Notre traduction : « When people are not able to gain control in the real world, they compensate for this lack by perceiving patterns – even if they are an illusion [...]. The current coronavirus crisis is an almost ideal breeding ground for conspiracy thinking [...], as there is no easily comprehensible mechanistic explanation of the disease, it is an event of massive scale, it

Or, comme dans toute épidémie, il y a eu dès le début de la pandémie une prolifération d'informations sur l'origine du virus, ses caractéristiques et sur les modalités de prévention et de protection mises en place. Les théories complotistes prennent forme sur ces mêmes éléments : on met en discussion l'origine naturelle du virus, on nie l'efficacité des politiques de prévention ou bien on les regarde avec soupçon, on redoute les médicaments utilisés, notamment lors des campagnes vaccinales. Avant même que prennent forme les théories sur l'origine du virus, de nombreuses informations niant l'existence même du virus ou bien en sous-estimant son risque épidémique étaient déjà en circulation. Quant à son origine, d'après certaines allégations, le virus SARS-CoV-2 a été créé artificiellement dans des laboratoires. À quelle fin ? Cela dépend d'où provient la déclaration. Il est intéressant de voir comment ces théories s'adaptent selon le contexte. Aux États-Unis on blâme la Chine : au printemps 2020, alors que la situation sanitaire se détériore et que le virus circule de plus en plus rapidement, Donald Trump trouve le parfait bouc émissaire pour détourner l'attention de la mauvaise gestion de la crise sanitaire de son administration. En mai 2020, le *New York Times* publie une première page qui fera le tour du monde montrant la liste des morts de Covid²²⁷. Donald Trump déclare la suspension du financement des États-Unis à l'Organisation mondiale de la santé : il les accuse d'une dissimulation de la propagation du virus et d'une mauvaise gestion de l'épidémie. Les théories qui circulent à ce moment parlent du « virus chinois²²⁸ » comme d'une arme biologique créée dans un laboratoire de Wuhan²²⁹. En suivant la même démarche, en Chine on blâme les États-Unis : le coronavirus aurait été créé dans un laboratoire américain et répandu délibérément afin de nuire à l'économie chinoise. Les théories du complot trouvent ainsi leur profond enracinement dans les conflits historico-politiques. Si pour l'épidémie d'Ébola la tension était entre Sud et Nord du monde, la crise sanitaire du coronavirus vient incarner les frictions

affects people's life globally and leaves them with lots of uncertainty. Such conspiracy beliefs might potentially even be palliative in giving people back at least a sense of control ».

²²⁷ Consulté le 30 décembre 2022. URL : <https://static01.nyt.com/images/2020/05/24/nytfrontpage/scan.pdf>.

²²⁸ Encore une fois, dans cette expression nous reconnaissons le mécanisme de stigmatisation. Le virus devient indissociable du pays et du peuple d'où l'épidémie s'est déclenchée. Au début de l'épidémie nombreux ont été les cas de sinophobie, avec des manifestations d'hostilité envers les communautés chinoises à l'étranger. À ce propos voir entre autres : Isabelle Attané, Ya-Han Chuang, Aurélie Santos *et alii.*, « Immigrés et descendants d'immigrés chinois face à l'épidémie de Covid-19 en France : des appartenances malmenées », *Critique internationale*, no. 91, 2021/2, p. 137-159 ; Simeng Wang, Francesco Madrisotti, « Au-delà de la stigmatisation et de la solidarité : regards croisés sur la population d'origine chinoise en France au temps de la pandémie de Covid-19 », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 37, 2021/1-2, p. 303-313.

²²⁹ Il faut souligner que à Wuhan il y a un institut de virologie qui comprend aussi un laboratoire P4, c'est-à-dire « pathogène de classe 4 » (appelé également BSL 4, de l'anglais *biosafety level 4*). Ces laboratoires constituent le plus haut niveau de biosécurité car ils abritent des agents caractérisés par leurs haute dangersités pour lesquels il n'existe pas des vaccins.

économico-politiques entre Orient et Occident, plus précisément entre les États-Unis et la Chine²³⁰. Pour confirmer cette dynamique, il suffira de noter la guerre commerciale entre la Chine et les États-Unis, courant pendant toute l'administration Trump et accentuée à la fin 2019 « lorsqu'une importante augmentation des droits de douane a été mise en place²³¹ ».

Une autre croyance circulant sur les réseaux sociaux affirme la corrélation entre l'origine du virus et la technologie 5G : à suivre cette théorie, les ondes électromagnétiques transmises par la 5G auraient causé l'épidémie. La preuve : des cartes superposant la distribution des cas de coronavirus à l'installation de tours 5G. Des actes de violences ont été perpétrés au nom de cette théorie : à la fois contre des personnes – des ingénieurs – et des matériels de télécommunication. Ainsi l'origine humaine du virus – dans le sens d'un virus créé en laboratoire – permet la fabrication de plusieurs récits conspirationnistes : le virus s'est propagé à la suite d'une erreur pendant les expérimentations ; le virus est une arme biologique utilisé afin de réduire la population ; le virus fait partie d'un plan secret ourdi par les « puissants du monde ». Ces théories parlent souvent de « plandémie », pour indiquer la planification de la pandémie.

Or, ces deux premières attitudes – la négation de l'épidémie *versus* sa planification – bien que relevant de signes opposés, sont le fruit d'un même besoin – maîtriser une situation de crise – et produisent des effets similaires – elles permettent au virus de circuler plus rapidement. Dans l'article cité ci-dessous les auteurs mènent une étude comparée des attitudes conspirationnistes face à la crise du coronavirus. Nous pouvons lire : « Alors que les croyances conspirationnistes décrivant la pandémie comme une fausse nouvelle étaient plus fortement associées à une réduction des comportements liés à l'endiguement, les croyances conspirationnistes concernant des forces sinistres ayant délibérément créé le virus étaient liées à une augmentation des comportements de protection autocentré²³² ».

Ceux qui sont persuadés de la non existence du virus ne suivront pas les indications telles que la distanciation sociale, le port du masque, le lavage des mains, la quarantaine, etc. Ceux qui croient à un plan secret chercheront des solutions et des remèdes alternatifs pour échapper aux objectifs des conspirateurs. Dans les deux cas, la problématique est la même :

²³⁰ Voir Syna Ouattara, Nikolas Àrhem, « Fighting Ebola in the shadow of conspiracy theories and sorcery suspicions », *art. cit.*, p. 32.

²³¹ Didier Houssin, « Caractéristiques et développements inattendus de la pandémie de Covid-19 », *ADSP*, no.116, 2021/4, p. 13-15, p. 14.

²³² Roland Imhoff, Pia Lamberty, « A bioweapon or a Hoax? The link between distinct conspiracy beliefs about the Coronavirus disease (COVID-19) outbreak and pandemic behavior », *art. cit.*, p. 1110. Notre traduction : « Whereas conspiracy beliefs describing the pandemic as a hoax were more strongly associated with reduced containment-related behavior, conspiracy beliefs about sinister forces purposefully creating the virus related to an increase in self-centered prepping behavior ».

le non-respect des indications sanitaires et donc la progression de l'épidémie. L'adhérence à ces théories est souvent associée à un certain degré de paranoïa : cela contribue à la naissance ultérieure d'idées fausses, comme celles liées aux politiques publiques mises en place pour contenir l'épidémie et soigner les malades. D'après ces idées, le remède se transforme en poison : renversement logique si l'on croit aux plans secrets conçus pour nuire aux plus démunis. Ainsi par exemple les dispositifs de prévention, comme les masques ou les tests antigéniques, infecteraient les gens, le vaccin serait un moyen pour injecter une micro puce afin de contrôler la population, etc.²³³.

Ce parcours nous fait comprendre à quel point il est fondamental de contenir la propagation des fausses croyances pour une gestion efficace des crises sanitaires. Encore plus, il faudrait prévenir l'infodémie à travers des campagnes de communication qui prennent en considération la culture et le contexte socio-politique des populations atteintes par la maladie en question. Pour faire cela, les institutions politiques et la communauté scientifique doivent rétablir un rapport de confiance avec le public.

En conclusion, comme écrit Hugo Bottemanne dans son article cité auparavant, « les croyances complotistes fournissent aux individus un moyen d'interpréter les phénomènes du monde selon un récit cohérent, réduisant la complexité du réel. Ces croyances viennent répondre à un besoin cognitif, réduisant l'incertitude en clôturant le champ des possibles²³⁴ ». Les théories du complot parviennent à donner *un sens* au mal épidémique. Un sens d'autant plus efficace car elles permettent de donner un corps concret et tangible à l'agent du mal. Ce qui était invisible devient visible, ce qui était caché et secret est enfin révélé.

Toutes les interprétations que l'on vient de reporter appartiennent, à suivre la classification de Laplantine, au modèle exogène, c'est-à-dire à une vision de la maladie comme un « accident dû à l'action d'un élément étranger [...] au malade qui, du dehors, vient s'abattre sur ce dernier²³⁵ ». Cet agent prend la forme, selon les cas, d'un sorcier, d'un génie ou d'un esprit malveillant (interprétation animiste) ; d'un virus ou plus en général d'un élément biochimique (interprétation biomédicale) ; d'un groupe de personnes agissant en secret (interprétation conspirationniste). Les hommes ne veulent pas être, pour des raisons

²³³ Pour approfondir voir : Richard A. Stein, Oana Omata, Sarah P. Shetty, Adi Kats, Mircea I. Popitui, Robert Brotherton, « Conspiracy theories in the era of COVID-19: A tale of two pandemics », *The International Journal of Clinical Practice*, vol. 75, no. 2, 2020.

²³⁴ Hugo Bottemanne, « Théories du complot et COVID-19 : comment naissent les croyances complotistes ? », *art. cit.*, p. 580.

²³⁵ François Laplantine, *Anthropologie de la Maladie, op. cit.*, p. 76.

évidentes, à l'origine de la maladie qui les touche. Toutefois, le sentiment de culpabilité n'est pas entièrement dissipé.

Une autre caractéristique fondamentale des épidémies contemporaines est leur globalisation. Cette dernière peut être considérée de plusieurs points de vue : physique (dans le sens de géographique), communicatif (diffusion des informations dans les médias) et émotif (perception d'un « destin » commun). À ce propos, il nous semble qu'aujourd'hui nous faisons face à une hybridation liée en particulier au concept d'intentionnalité²³⁶. La catastrophe épidémique se situerait à mi-chemin entre un holocauste nucléaire et, par exemple, un tremblement de terre. Pour le premier l'on peut parler de catastrophe humaine, pouvant supposer que derrière la détonation d'une bombe nucléaire il y a une décision consciente. L'intentionnalité est claire et incombe à la personne qui appuierait sur le bouton. Pour sa part, un tremblement de terre est une catastrophe naturelle, puisqu'il n'est pas possible de trouver un agent spécifique derrière l'événement. L'épidémie, comme les changements climatiques, peuvent être décrits comme des conséquences non-intentionnelles des actions humaines. En ce sens, les épidémies sont « le produit de notre interaction avec la nature », un résultat hybride résultant d'une « hybridation de la nature et de la culture, d'une interaction entre l'évolution du vivant (mutations et sélection naturelle) et les actions humaines²³⁷ ». Le sentiment de culpabilité écologique serait le résultat d'une prise de conscience accrue de notre rôle dans les déséquilibres de la planète et d'une inaction de plus en plus moralement insoutenable. Ce sentiment de culpabilité écologique²³⁸ est à son tour lié à une représentation collective de l'homme-exploiteur, une vision négative et démonisée de l'être humain qui serait incapable de changer. Cette vision rejoint d'ailleurs une certaine production prolifique de fictions dystopiques que nous approfondirons plus tard.

²³⁶ Pour approfondir voir : Déborah Danowski, Eduardo Viveiros De Castro, *Esiste un mondo a venire ? Saggio sulle paura della fine* [2014], traduction de Alessandro Lucera e Alessandro Palmieri, Milano, notttempo, 2017, p. 21-34.

²³⁷ Jean Lombard, Bernard Vandewalle, *Philosophie de l'Épidémie*, *op. cit.*, p. 234.

²³⁸ Le 19 janvier 2023, dans le cadre de la chaire de professeur junior (CPJ) « Littérature et écologie » à l'Université de Strasbourg, Louis-Patrick Bergot a tenu une conférence intitulée « Peut-on concevoir une éco-poétique pour la littérature antérieure au XIX^e siècle ? ». Bergot a parlé d'un changement dans la représentation de la nature : d'une nature théocentrique à une nature anthropocentrique. Ce changement serait lié à un double renversement. D'un côté l'on passe d'une vision de la nature menaçante à une nature menacée ; de l'autre côté l'on passe d'une culpabilité théologique à une culpabilité écologique. Voir : <https://lethica.unistra.fr/actualites/actualite/conference-inaugurale-de-la-chaire-junior-litterature-et-ecologie>.

2.2. Technologie et biopouvoir : de la gestion et des enjeux éthiques des épidémies contemporaines

Exclusion, isolement, confinement... le contrôle d'une épidémie passe aussi par le contrôle des personnes susceptibles de transmettre la contagion. À ce propos Michel Foucault parle des épidémies comme des laboratoires politiques qui permettent l'expérimentation de nouvelles formes de gestion et de contrôle de la population : « rêve politique » des gouvernants, les épidémies permettraient l'application d'un pouvoir disciplinaire²³⁹. Le philosophe français analyse notamment deux maladies contagieuses : la lèpre et la peste. La première exemplifie le modèle d'exclusion : les lépreux, comme tous les « indésirables qui sont les fous, les malades, les criminels, les déviants ou les pauvres », sont ségrégués et relégués aux marges où ils restent exclus de toute vie sociale et économique²⁴⁰. La peste pour sa part devient l'occasion pour développer et mettre en œuvre des pratiques telles que la surveillance méticuleuse et la quarantaine. Les deux maladies seraient ainsi, par leurs caractéristiques et leurs gestions, la représentation de deux modèles disciplinaires différents :

Le lépreux est pris dans une pratique du rejet, de l'exil-clôture ; on le laisse s'y perdre comme dans une masse qu'il importe peu de différencier ; les pestiférés sont pris dans un quadrillage tactique méticuleux où les différenciations individuelles sont les effets contraignants d'un pouvoir qui se multiplie, s'articule et se subdivise. Le grand renfermement d'une part ; le bon dressement de l'autre. La lèpre et son partage ; la peste et ses découpages. L'une est marquée ; l'autre, analysée et répartie. L'exil du lépreux et l'arrêt de la peste ne portent pas avec eux le même rève politique. L'un, c'est celui d'une communauté pure, l'autre celui d'une société disciplinée²⁴¹.

À l'image de ces deux biopolitiques différentes, deux espaces : la léproserie d'un côté et le quadrillage spatial des villes de l'autre. Pour faire face au désordre biologique provoqué par l'épidémie, une biopolitique des corps est établie. Quels « exercices disciplinaires » et quelle gestion des corps voit-on aujourd'hui en temps de crise sanitaire ? Au début de l'épidémie de coronavirus en 2019, nombreuses ont été les comparaisons faites avec des épidémies du passé : de la peste à la grippe espagnole. Ce coronavirus a donné lieu à une épidémie tant antique que totalement inédite. La peur, le désarroi, l'impréparation, les morts nous ont transportés dans un imaginaire ancien. Toutefois, le contexte dans lequel elle est née étant profondément différent, l'on a assisté à de nouveaux *scenarii*. L'on songe en particulier à l'usage des technologies qui a fait de la Covid-19 « la première pandémie des

²³⁹ Michel Foucault, *Surveiller et Punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1977.

²⁴⁰ Jean Lombard, Bernard Vandewalle, *Philosophie de l'Épidémie*, op. cit., p. 105-107.

²⁴¹ Michel Foucault, *Surveiller et Punir*, op. cit., p. 197-201.

sociétés de contrôle²⁴² ». Il faut tout d'abord considérer que le temps épidémique est extraordinaire à plusieurs niveaux : non seulement du point de vue social ou psychologique, comme nous avons essayé de le démontrer jusque-là, mais aussi du point de vue politique. Lors d'une crise épidémique grave nous nous retrouvons à habiter dans un « état d'urgence [qui] confère à l'État et aux pouvoirs publics des moyens d'action, de règlement, de contrôle et de surveillance plus étendus que dans le droit ordinaire, précisément parce que la situation n'est plus ordinaire, mais extra-ordinaire²⁴³ ». Nombreux seraient aussi les enjeux juridiques à analyser : il suffit de penser au foisonnement des normes décrétées pour réglementer les protocoles sanitaires à suivre dans les espaces publics et privés²⁴⁴.

Nous voulons ici dresser une analyse des principales politiques publiques mises en place pendant la pandémie de Covid-19 à la lumière de la notion de biopouvoir, en prêtant attention aux usages des technologies. Cela nous permettra d'aborder de nombreuses questions éthiques : le rapport entre la tutelle des libertés de l'individu et la sécurité sanitaire en temps de crise ; les tensions entre les politiques locales et globales ; les dangers et les opportunités offertes par les technologies ; enfin, les enjeux du concept de risque.

2.2.1. *Politiques publiques des épidémies contemporaines : la pandémie de Covid-19*

La Chine et la politique de zéro Covid

Dans une étude publiée au printemps 2020 sur la gestion chinoise de l'épidémie de Covid-19, les auteurs concluent ainsi :

Le cas de la Chine montre qu'un leadership centralisé et une forte mobilisation bureaucratique, compatibles avec le style politique du pays, sont très efficaces pour contenir la pandémie (Mei2020). L'expérience de l'Asie de l'Est - comme le montrent la Corée du Sud (Moon2020), Hong Kong (Hartley et Jarvis2020), Singapour (Woo2020) et la Chine continentale - souligne l'importance capitale d'une population vigilante et obéissante, réceptive aux politiques coercitives, malgré les différences entre les systèmes politiques et le niveau de confiance dans la politique. Cette conformité remarquable peut en partie résulter

²⁴² Alexandre Klein, « Une épidémie de contrôle », HistoireEngagée.ca, 8 avril 2020. Consulté le 20 janvier 2022. URL : <https://histoireengagee.ca/une-epidemie-du-controle/>. La notion de sociétés de contrôle a été théorisée par le philosophe français Gilles Deleuze, notamment dans son article *Post-scriptum sur les sociétés de contrôle*.

²⁴³ Yves Charles Zarka, « Éditorial. Quelle biopolitique ? », *Cités*, no. 84, 2020/4, p. 3-7, p. 5.

²⁴⁴ Bien que d'extrême intérêt, nous n'avons pas les compétences pour mener une réflexion juridique des décisions prises en temps de crise sanitaire. Pour approfondir voir, entre autres, « Covid-19 la peur des virus, décider face à l'urgence », *Droit, Santé et Société*, no. 1, 2020/1.

de la mémoire sociale de l'épidémie de SRAS, mais elle est plus fondamentalement ancrée dans leurs relations respectives entre l'État et la société²⁴⁵.

En temps de crise les États autoritaires seraient plus efficaces, l'imposition des mesures de coercitions et la mobilisation des ressources étant imposées d'en haut sans possibilité de discussion. Toutefois, le temps semble avoir démenti ce précepte, au moins sous certains aspects. Le journaliste Frédéric Lemaître parle de la gestion chinoise de la pandémie comme d'une « longue descente aux enfers », une tragédie jouée comme il le faut en trois actes : « la victoire en 2020, le doute en 2021 et l'échec en 2022²⁴⁶ ». Revenons aux événements qui se sont déroulés dès les premiers signes de la désormais bien connue pandémie de Covid-19.

Comme tout récit épidémique, celui de la crise de coronavirus commence par le déni. Entre l'identification des premiers cas à Wuhan début décembre 2019 et l'annonce de la fermeture de la ville le 23 janvier 2020, deux mois se sont écoulés durant lesquels les alertes lancées par le corps médical n'ont pas été écoutées. Bien au contraire, ces médecins sont « rapidement rappelés à l'ordre par la police municipale, accusés de diffuser des rumeurs et de perturber l'ordre social²⁴⁷ ». À ce propos, la figure du médecin-martyr Li Wenliang est emblématique : parmi les premiers à mettre en garde contre la forte contagiosité du virus, arrêté par les autorités et ensuite décédé à cause de ce même virus. À la sous-estimation de la situation vient s'ajouter une casualité fatale : comme au temps de la SRAS, ce nouveau syndrome respiratoire inconnue avance en pleines festivités du Nouvel An lunaire, qui implique un déplacement massif des familles à travers le pays. Malgré les appels de l'OMS à une transparence majeure sur la situation sanitaire, au cours des premières semaines de janvier 2020, aucune communication sur les nouveaux cas n'est faite et cela « en dépit de la congestion évidente des hôpitaux²⁴⁸ ». Ce n'est qu'après l'annonce de la contagiosité interhumaine du virus faite par le pneumologue Zhong Nanshan – dont la réputation est liée

²⁴⁵ Alex Jingwei He, Yuda Shi et Hongdou Liu, « Crisis governance, Chinese style: Distinctive features of China's response to the Covid-19 pandemic », *Policy Design and Practice*, vol. 3, no. 3, 2020/7, p. 242- 258, p. 254. Notre traduction : « The Chinese case illustrates that centralized leadership and strong bureaucratic mobilization, compatible with the country's own policy style, demonstrate high effectiveness in pandemic containment (Mei2020). East Asian experience—as shown in South Korea (Moon2020), Hong Kong (Hartley and Jarvis2020), Singapore (Woo2020), and Mainland China, all highlight the central importance of vigilant and obedient citizenry that is receptive to buy-in coercive policies, notwithstanding the differences in their political systems and level of political trust. This remarkable compliance may partly result from the social memory of the SARS outbreak, but is more fundamentally embedded within their respective state-society relations ».

²⁴⁶ Frédéric Lemaître, « En Chine, l'échec des années zéro Covid », *Le Monde*, samedi 31 décembre 2022 dimanche 1 janvier 2023, p. 10-11, p. 10.

²⁴⁷ Justine Rochot, « La Chine de Xi face à la Covid-19 : bottes de cuir et vieilles dentelles », *Esprit*, 2020/12, p. 87-98, p. 88.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 88.

à la gestion de l'épidémie de SRAS – que le gouvernement commence sa « guerre contre le virus ». Il n'y a pas besoin de souligner à quel point l'opacité et le retard des autorités chinoises sur la gestion de la crise sanitaire ont aggravé le risque épidémiologique non seulement en Chine mais aussi dans le reste du monde.

Du déni et de la censure l'on passe à une gestion martiale de l'épidémie : tests de dépistage en masse, confinements stricts dans plusieurs régions, construction d'hôpitaux pour accueillir les malades, production et distribution de masques à grande échelle. À côté de ces stratégies, des mesures numériques sont mises en place : les citoyens sont par exemple obligés d'installer l'application *HealthCode*, sorte de passeport électronique qui permet une surveillance majeure de la population à travers le contrôle des mouvements ainsi que de l'état de santé grâce à l'accès à plusieurs données. Ou encore, au nom de « la sacro-sainte stabilité sociale, le contrôle d'Internet [est] nettement renforcé : les algorithmes chassent les “mots sensibles” et viennent en aide aux traditionnels *wumao dang*, les espions du Net²⁴⁹ ». Dans un État où l'on fait déjà un large usage des nouvelles technologies telles que les Intelligences Artificielles qui permettent la reconnaissance faciale, la crise sanitaire permet une majeure « ingérence de l'État dans la vie privée²⁵⁰ ».

Or, il est indéniable que cet arsenal de lutte contre le virus a permis à la République de Chine de faire baisser rapidement la courbe épidémiologique dans un premier temps. Déjà le 30 mars 2020, alors que l'épidémie sévit en Occident, la Chine « déclare la fin des contaminations domestiques de masse²⁵¹ », et rétablit les connexions internes tout en laissant ses frontières fermées aux étrangers. Le premier acte de la gestion chinoise de l'épidémie se clôt ainsi avec la célébration du triomphe de la Chine contre le virus : en juin 2020, le Bureau de l'Information du Conseil des Affaires d'État publie un livre blanc intitulé *Combattre le COVID-19 : la Chine en action*²⁵², sorte de manuel où l'efficacité du « modèle chinois » est présentée. Depuis, la politique de *zéro Covid* est poursuivie : cette politique veut limiter au maximum la circulation du virus et prévoit des mesures contraignantes et intrusives. Étant donné l'étendue géographique du pays et sa densité démographique, parvenir à garder « à zéro » le numéro de cas signifie des tests de masse, le traçage des chaînes de contact à travers, entre autres, les données numériques (GPS), des mesures de confinements stricts (barricades

²⁴⁹ Jean-Philippe Béja, « Xi Jinping ou le retour du totalitarisme », *Esprit*, 2020/12, p. 41-54, p. 52.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 53.

²⁵¹ *Ibid.*, p. 89.

²⁵² The State Council Information Office of the People's Republic of China, « Fighting Covid-19. Chine in Action », June 2020. Consulté le 22 janvier 2022. URL : <http://fj.china-embassy.gov.cn/eng/topic/ZT1/202006/P020210531006072760763.pdf>.

et verrouillage des malades à leur domicile), etc. Dans certaines régions, il suffit peu de cas détectés pour verrouiller des villes entières : éclatant est l'exemple de la ville de Yuzhou où, en janvier 2022, à la suite de l'identification de trois cas asymptomatiques les autorités ont confiné toute la population – 1,1 millions de citoyens²⁵³. Pendant presque trois années, le rythme de la vie du peuple chinois se trouve dictée par des tests quotidiens : selon les règlements en vigueur, toutes les 24, 48 ou 72 heures il faut se faire tester pour obtenir un code vert, sans lequel aucun mouvement ou sociabilité n'est possible. Les QR codes sur les smartphones décident de la possibilité de sortir ou non. Dans l'article déjà cité, Justine Rochot explique le fonctionnement du *grid management system*, une réorganisation massive de l'espace urbain qui évoque le quadrillage de la peste :

ce dernier [le *grid management system*] divise l'espace urbain en une multiplicité de cellules locales, gérées par un tissu d'acteurs comprenant des cadres et employés de district ou de quartier rémunérés par l'État, des résidents bénévoles, mais aussi des représentants d'associations de propriétaires, tous chargés de se coordonner pour assurer la sécurité, la médiation des conflits et la distribution de services sociaux – en faisant ainsi un outil efficace et parfois effrayant de contrôle social. [...]. Les fonctions de ces groupes de travail, souvent fort mal équipés au début de l'épidémie, étaient alors diverses : gestion des postes de contrôle à l'entrée des résidences avec vérification des identités et des températures ; interrogation des habitants sur leurs déplacements récents et surveillance du respect des quarantaines ; opérations de désinfection ; communication des directives auprès des habitants via des groupes WeChat ; mise en place de services de livraison (repas, médicaments), notamment pour les personnes âgées ; ou encore, à Wuhan, coordination des six mille taxis répartis par la municipalité au sein de différents quartiers pour assurer les livraisons ou accompagner les cas suspects à l'hôpital²⁵⁴.

Emblème d'une stricte surveillance et d'un confinement drastique sans issue, ce système bien qu'efficace quant à la rupture de la chaîne de transmission, devient insoutenable – à la fois psychologiquement, socialement et économiquement – s'il est appliqué à long terme. D'autres pays comme la Nouvelle-Zélande, Singapour et l'Australie, ont dans un premier temps adopté la stratégie zéro Covid. Mais tous ont, au fur et à mesure, abandonné cette politique jugée trop coûteuse et aux bénéfices circonscrits, d'autant plus lorsque le vaccin est devenu disponible. Quelles sont alors les limites de la stratégie zéro Covid ? Au cours de l'année 2022, une fatigue généralisée commence à s'installer : elle est exacerbée quand, dans l'attente et l'espérance d'un assouplissement des restrictions, lors du XX^e congrès du PCC Xi Jinping évacue la question de la gestion de l'épidémie en quelques mots : il défend la stratégie zéro Covid au nom de la sécurité et de la santé du peuple chinois. La question a désormais pris de fortes connotations politiques. Comme on peut le lire dans

²⁵³ Talha Burki, « Dynamic zero COVID policy in the fight against COVID », *The Lancet, Respiratory Medicine*, vol. 10, no. 6, 2022/6, p. e58-e59, p. e58.

²⁵⁴ Justine Rochot, « La Chine de Xi face à la Covid-19 : bottes de cuir et vieilles dentelles », *art. cit.*, p. 94.

un article publié dans la revue *The Lancet*, « the debate between zero COVID and co-existence with the virus becomes a competition between two political systems²⁵⁵ » : une compétition dont Xi Jinping ne veut pas sortir perdant. Ici encore, nous constatons à quel point la crise épidémique du coronavirus devient l'occasion d'affirmer l'efficacité des différentes gouvernances : l'opposition entre Chine et États-Unis ou, plus en général, entre des gouvernances autoritaires et démocratiques. La gestion de la crise sanitaire deviendrait une épreuve pour l'ensemble du système idéologique.

À la fin de l'année 2022 plusieurs événements participent à nourrir une vague de contestation²⁵⁶. Malgré la censure – et le danger qu'ils encourent – les citoyens partagent de nombreuses vidéos en particulier sur *WeChat* dénonçant l'inhumanité de la politique zéro Covid. Une jeune fille de 16 ans est abandonnée à la mort dans un centre de quarantaine : la famille fait circuler l'horrible vidéo en demandant justice. Le 24 novembre 2022 des personnes verrouillées dans leur domicile meurent à la suite d'un incendie ne pouvant pas fuir à l'extérieur de l'immeuble. Une femme sur le point d'accoucher perd son enfant à cause du refus des autorités de la faire entrer à l'hôpital. À cela s'ajoute une difficulté générale à se fournir en biens nécessaires tels que la nourriture ou les médicaments. Le mécontentement et la colère contre la gestion de l'épidémie se propagent dans tout le pays et, malgré les sanctions, le peuple Chinois commence à se soulever. Symbole des protestations, des feuilles de papier blanc que les citoyens brandissent pour dénoncer le manque de liberté de parole. C'est ainsi qu'en quelque mois seulement, de façon imprévue, le PCC a décidé de mettre fin à sa politique zéro Covid. À côté de la rébellion des citoyens, un autre facteur qui a précipité la situation est la nature du variant Omicron du virus. Ce dernier, particulièrement contagieux, se diffuse rapidement et la situation devient incontrôlable. Les dirigeants se trouvent face à des décisions difficiles. Continuer à appliquer la politique zéro Covid et confiner des milliers de citoyens ou laisser circuler le virus ? Le 7 décembre 2022, le « zéro Covid » est officiellement abandonné. En raison de la faible immunité collective et couverture vaccinale²⁵⁷, les hôpitaux se retrouvent rapidement débordés. À ce jour, l'OMS se préoccupe du manque de transparence sur la situation et d'une manière générale et,

²⁵⁵ Talha Burki, « Dynamic zero COVID policy in the fight against COVID », *art. cit.*, p. e58.

²⁵⁶ Pour parcourir les étapes principales voir : <https://lab.repubblica.it/2022/cina-proteste-restrizioni-covid-video/?ref=RHLF-BG-I0-P8-S1-T1>.

²⁵⁷ En Chine la campagne vaccinale n'a pas privilégié les personnes âgées. De plus, la Chine utilise que des vaccins de sa propre production : le Sinovac et le Sinopharm. Ces deux ont une réponse immunitaire plus faible et donnent une couverture vaccinale inférieure aux vaccins fabriqués avec les nouvelles technologies – les vaccins à ARNm. Pour approfondir voir notamment : François Balloux, « Fin du zéro Covid en Chine : conséquences pour une population peu immunisée », *La Tribune*, 22 décembre 2022, p. 94-96.

compte-tenu de la chronologie des événements, il y a une impression de déjà-vu. Il est encore tôt pour analyser les conséquences de cette décision : néanmoins il nous semble que l'application pendant trois ans d'une politique aux mesures draconiennes a révélé beaucoup de limites : non seulement elle dévoile une politique inhumaine mais aussi peu efficace au niveau épidémiologique sur le long terme. D'autant plus que la transition d'un système à l'autre a été abrupte. Des modélisations suggèrent que le nombre de décès « pourrait frôler le million²⁵⁸ ». Si dans un premier temps, lorsque l'Europe peinait à garder l'épidémie sous contrôle, l'opinion publique occidentale vis-à-vis de la politique sanitaire de Xi Jinping tendait à l'admiration, aujourd'hui prévaut l'idée d'une politique fortement autoritaire et despotique.

L'Europe entre confinement et cohabitation avec le virus

D'une manière générale, après une phase initiale chaotique, l'Union européenne a réussi à se concerter sur les stratégies de prévention et d'endiguement de l'épidémie. Deux principales politiques ont été mises en place : le confinement général et la vaccination de masse. Le premier a été d'une certaine façon imposé faute du manque initial de méthodes pharmaceutiques pour contenir l'épidémie et soigner les malades. La seconde, une fois les vaccins fabriqués et testés, a permis l'assouplissement des méthodes non pharmaceutiques : fermetures des frontières, distanciation physique, confinement, port du masque, etc. Ainsi dès le début du mois de mars 2020 « une réponse coordonnée au Covid-19 est [...] décidée et la santé est alors affirmée comme la priorité absolue²⁵⁹ ». La protection de la vie des citoyens devient prioritaire sur tout le reste. Quelques exceptions : des pays comme le Royaume-Uni et les Pays-Bas ont dans un premier temps privilégié la recherche d'une immunité collective. Plus qu'à la préservation du plus grand nombre de vies, ils se sont d'abord attachés à la préservation de l'économie – à cela nul hasard, ces pays étant les « berceaux historiques du capitalisme et du libéralisme²⁶⁰ ». Nous avons déjà souligné l'importance de l'immunité collective lorsqu'on a analysé les difficultés rencontrées par la Chine, une fois abandonnée la politique zéro Covid. Néanmoins, parier sur l'immunité collective lorsqu'on ne connaît ni la maladie ni les thérapies veut dire appliquer un

²⁵⁸ François Balloux, « Fin du zéro Covid en Chine : conséquences pour une population peu immunisée », *art.cit.*, p. 96.

²⁵⁹ Béatrice Giblin, « Éditorial. Approche géopolitique de la pandémie de Covid-19 », *Hérodote*, no. 183, 2021/4, p. 3-18, p. 6.

²⁶⁰ Christian Godin, « La biopolitique à l'épreuve du confinement », *Cité*, PUF, no. 84, 2020/4, p. 11-23, p. 18.

darwinisme social brutal voué à condamner les plus vulnérables. Face au nombre de morts galopants, le mécontentement de l'opinion publique et le débordement des hôpitaux pris au dépourvu et mal équipés, ces pays ont abandonné l'idée de laisser circuler le virus et eux aussi ont appliqué des mesures plus ou moins contraignantes.

La Suède représente quant à elle un cas à part. Déjà, à la différence des autres pays européens où c'est le gouvernement qui prend les décisions finales²⁶¹, en Suède la crise est gérée par l'Agence suédoise de la santé publique ; la figure de l'épidémiologiste Anders Tegnell a joué un rôle central. Dès les premières phases de la pandémie, ce dernier décide de ne pas poursuivre une politique de confinement. Le principe central est de ne pas appliquer la contrainte mais plutôt de solliciter la responsabilité civile. Ainsi, plus que de s'appuyer sur une « stratégie de la peur », en Suède on fait appel à la sensibilisation. Non pas un confinement obligatoire, mais on invite la population à suivre certaines mesures de prévention et de précaution : privilégier le télétravail, éviter les transports publics dans les heures de majeure affluence, s'auto-isoler en cas de symptômes, protéger les personnes plus fragiles, etc. De façon opposée à la politique chinoise, la Suède opte dès le début pour des mesures fonctionnelles sur le long terme également au niveau socio-économique. Cela a été possible grâce à différents facteurs : la géographie et la faible densité de la population du pays, une meilleure condition du système sanitaire, la majeure confiance de la population envers les autorités. Cependant en décembre 2020, face à la deuxième vague du coronavirus, Tengnell se voit obligé de revoir certains aspects de sa gestion : les écoles sont fermées, ainsi que d'autres espaces publics tels que les salles de sport et les cinémas. Les rassemblements au-dessus de huit personnes sont interdits et, en général, ce qui était jusqu'alors des indications devient des obligations. Aujourd'hui encore, les positions sur le « cas suédois » sont divisées : d'une part, on voudrait le citer comme exemple pour avoir préservé au mieux les piliers démocratiques des libertés et des droits individuels. D'autre part, on voudrait déclarer son échec en déplorant le nombre élevé de morts (surtout par rapport aux autres pays du Nord).

Se situant à mi-chemin entre les politiques publiques qu'on vient de présenter, les autres pays européens ont dans un premier temps appliqué une politique déclinée en termes de contraintes pour ensuite, une fois la campagne de vaccination lancée, mettre en place une politique de cohabitation avec le virus. Bien que la phase du confinement ait suscité des protestations dans la société, en général la population des différents pays en Europe a accepté

²⁶¹ Bien que pendant la pandémie dans presque la totalité des pays on a vu l'institution des comités scientifiques en soutien des gouvernements, il est à ces derniers que revient la décision finale.

les restrictions extraordinaires imposées justement au nom de l'exceptionnalité de la situation : pour elle, il est clair dès le début qu'il s'agit de mesures provisoires. Les trois mesures les plus contraignantes ont à la fois touché le corps social de la collectivité et le corps physique de l'individu : le confinement général de la population ; l'interdiction de s'éloigner du domicile sur un certain nombre de kilomètres – qui diffère selon le pays ; l'obligation du port du masque. Ces mesures impliquent aussi une évaluation des activités, certaines jugées nécessaires contre d'autres jugées non-essentiels. Pendant le confinement les citoyens sortant de leur domicile doivent être en possession d'une attestation où la raison du déplacement est indiquée. La contrainte comporte aussi le contrôle : de nombreuses forces armées sont mobilisées afin de faire respecter les mesures. En ce qui concerne le recours aux outils numériques, ces derniers sont utilisés surtout dans la phase de déconfinement. On songe par exemple à l'installation des caméras thermiques qui permettent le contrôle de la température corporelle²⁶² ; « l'analyse de données de géolocalisation anonymisées sur les déplacements des personnes²⁶³ » aux finalités de traçage ; le développement des applications mobiles diverses destinées à l'information, la sensibilisation ainsi qu'au traçage des contacts ; l'introduction du passe sanitaire (ou passeports d'immunité). Tous ces outils viennent soutenir les outils traditionnels dans la gestion de crises sanitaires et, étant donné le risque d'atteinte à la vie privée des citoyens, sont encadrés dans nombreuses normes juridiques pour la protection des droits et libertés individuelles (comme la Charte des Droits fondamentaux de l'Union européenne ainsi que la Convention européenne de Protection des Droits de l'Homme et des Libertés fondamentales). Différents organes internationaux et nationaux se sont donc mobilisés afin de garantir les bonnes pratiques : en France par exemple pendant toute la crise sanitaire la CNIL – Commission nationale de l'informatique et des libertés – a donné son avis sur les différents dispositifs mis en place. Ainsi surtout à partir de l'été 2020, tous les États membres ont proposé le téléchargement d'une application afin de procéder à la fin du confinement avec précaution :

Diverses applications ont vu le jour au sein de l'Union européenne (l'allemande Corona Warn-app, l'espagnole Radar Covid, la française France Stop Covid, l'italienne Immuni et l'anglaise NHSX) avec des architectures différentes, des modalités de stockage différentes (sur un serveur central national, ou en local sur le téléphone mobile), des technologies

²⁶² Voir : <https://www.cnil.fr/fr/cameras-dites-intelligentes-et-cameras-thermiques-les-points-de-vigilance-de-la-cnil-et-les-regles>

²⁶³ Alejandra Delfin Rossaroi, Emmanuelle Rial-Sebbag, « L'émergence des outils numériques dans le contexte d'état d'urgence sanitaire. Enjeux et conditions d'application face au droit au respect de la vie privée », *Droits, Santé et Société*, no. 1, 2020/1, p. 98-104, p. 100.

différentes et diverses données utilisées (Bluetooth, données de bornage GSM ou GPS du téléphone²⁶⁴.

Le principe sous-jacent à la limitation des libertés individuelles est la protection de la santé publique : pour le dire en d'autres termes, à partir du moment où un état d'urgence est déclaré – en ce cas sanitaire – l'intérêt public prévaut sur certains aspects de la vie privée. Cela revient à dire que l'État n'a plus besoin du consentement des personnes pour prendre des mesures urgentes. Néanmoins, de nombreuses institutions « ont signalé que la limitation des droits et libertés [doivent] respecter les standards de (1) Nécessité, pour atteindre un objectif spécifique de santé publique ; (2) Proportionnalité, vis-à-vis de la menace de santé publique ; (3) Efficacité pour répondre à la menace ; et (4) Limitation dans le temps²⁶⁵ ». En Europe certaines mesures sont imposées, d'autres sont conseillées et d'autres encore prennent des formes hybrides. Par exemple, le port du masque, le confinement ou la prise de température sont des mesures obligatoires que les gouvernements ont mis en place au nom de la tutelle de la santé collective ; le téléchargement des applications par contre est conseillé :

Dans « StopCovid », le volontariat se matérialise dans toutes les composantes du dispositif : le téléchargement, l'activation de la communication par Bluetooth, l'envoi des alertes aux cas contacts identifiés (si l'utilisateur est diagnostiqué ou testé positif, celui-ci est libre de notifier ou non ce résultat dans l'application et de transmettre au serveur l'historique de proximité), la mise en contact avec un médecin traitant et/ou la réalisation du dépistage suite à la réception d'une alerte ainsi que sa désactivation et sa désinstallation qui peuvent être faites à tout moment par l'utilisateur²⁶⁶.

En ce qui concerne le passeport sanitaire, sa mise en place est liée à la question plus large de la campagne de vaccination. Comme on l'a souligné, la vaccination constitue la deuxième politique publique appliquée pour l'éradication du virus. C'est pourquoi un énorme effort de coopération a été fait pour parvenir à doter les pays d'un vaccin le plus rapidement possible : ce dernier devient ainsi pour les gouvernements la clé pour sortir de la crise sanitaire. D'abord proposé à titre volontaire, les autorités ont ensuite changé leur approche face aux réticences d'une partie de la population et au risque de ne pas atteindre une couverture suffisante à la fameuse immunité collective. La vaccination devient obligatoire pour certaines catégories, notamment pour les professionnels de la santé. Ces

²⁶⁴ Nathalie Devillier, « L'utilisation des données mobiles dans la lutte contre la Covid-19 : une occasion rêvée pour la coopération sanitaire européenne », *Droits, Santé et Société*, no. 1, 2020/1, p. 68-74, p. 69.

²⁶⁵ Alejandra Delfin Rossaroi, Emmanuelle Rial-Sebbag, « L'émergence des outils numériques dans le contexte d'état d'urgence sanitaire. Enjeux et conditions d'application face au droit au respect de la vie privée », *art. cit.*, p. 102.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 101.

personnes, « à défaut de se soumettre à cette obligation [...] peuvent être privées de l'autorisation d'exercer leurs fonctions et de percevoir les revenus y afférant²⁶⁷ ». Les divers pays font face à la méfiance générale envers les vaccins – en France en particulier, où l'hésitation vaccinale « a fait tache d'huile²⁶⁸ », en reprenant les mots du professeur d'histoire de la santé Patrick Zylberman. Ce scepticisme est d'autant plus présent que les vaccins ont été fabriqués rapidement – trop rapidement selon certains : on redoute l'innocuité des vaccins. Un autre obstacle auquel les autorités sont confrontées est la perception du risque : de nombreuses personnes ne perçoivent pas la Covid comme un risque pour leur santé et préfèrent donc ne pas se faire vacciner. Paradoxalement, certains ont plus peur du vaccin que de la maladie. L'objectif des autorités est alors celui de convaincre les réticents à se faire vacciner : pour ce faire, on voit émerger une sorte d'obligation indirecte. La vaccination en soi n'est pas rendue obligatoire à toute la population, mais le gouvernement essaye de faire pression sur les citoyens en leur empêchant l'accès à certains lieux à défaut de présenter un passe sanitaire : annoncé au printemps 2021, ce dernier peut être obtenu à travers l'attestation de vaccination, d'un test virologique négatif ou d'un certificat de rétablissement de la maladie. Si ce passe a été efficace du point de vue statistique (plus de personnes ont décidé de se faire vacciner), il n'a pas fait augmenter la confiance du public envers les gouvernants. D'autant plus lorsque de nombreuses promesses n'ont pas été tenues. À ce propos, on reporte à titre d'exemple l'analyse proposée dans un article publié dans la revue *Nature* :

En France, l'opposition aux vaccins contre le COVID-19 est fondée sur une méfiance à l'égard du système politique classique et du gouvernement actuel en particulier. Certains choix du gouvernement n'ont pas contribué à renforcer cette confiance. La confiance se construit en expliquant clairement les incertitudes et les contraintes qui pèsent sur les décisions prises, de sorte que le public puisse les comprendre, même lorsqu'elles changent, et croire qu'elles sont fondées sur les meilleures données scientifiques disponibles. La projection de la certitude et du contrôle conduit à des changements évitables dans les messages et à la rupture de promesses inutiles. Par exemple, après le troisième confinement, le gouvernement français a exigé un test COVID-19 négatif ou une preuve de vaccination

²⁶⁷ Clément Schouler, Laurent Mucchielli, « Covid, État d'urgence et libertés publiques », *Futuribles*, no. 449, 2022/04, p. 73-85, p. 82.

²⁶⁸ Pour approfondir la question du vaccino-scepticisme voir : Patrick Zylberman, *La Guerre des Vaccins*, Paris, Odile Jacob, 2020. L'auteur y éclaire le phénomène de l'hésitation vaccinale en proposant une étude ponctuelle des politiques de vaccination mises en œuvre en France à partir des années 1970, lors de différentes crises sanitaires (variole, rougeole, SRAS, H1N1). Il démontre notamment que la « crise » du vaccino-scepticisme est étroitement liée, d'une part, à une « crise » de la gouvernance politique, qui a déserté le débat depuis 1995-1998, faisant des citoyens des proies faciles pour les « antivax » pourtant minoritaires, et d'autre part, à une crise de la citoyenneté, qui conduit les individus à mettre en avant leurs droits individuels pour justifier des choix parfois égoïstes.

pour un grand nombre d'activités, en promettant que le laissez-passer sanitaire n'inclurait jamais les restaurants ou les cinémas. Cette promesse n'a pas été tenue deux mois plus tard²⁶⁹.

Il faut néanmoins souligner que la confiance est quelque chose qui se construit sur le long terme et non du jour au lendemain. Encore une fois, l'histoire de l'obligation vaccinale nous fait comprendre à quel point la coercition peut sembler efficace en surface mais elle ne permet pas de stabiliser ou d'améliorer une situation en profondeur. Certes, l'urgence a ses besoins et, dans l'urgence, le « moi » de l'individu a une voix plus faible par rapport au bien collectif.

En conclusion deux remarques : il est intéressant de souligner une forte ambivalence au sein des populations. Là où des mesures strictes sont imposées, une partie de la population crie à la « dictature sanitaire » et revendique sa liberté ; à l'inverse, là où les gouvernements prennent des décisions plus souples, une partie de la population critique dénonce la sous-estimation de la situation et un manque de responsabilité de l'État envers le bien-être des citoyens – on songe en particulier au Royaume-Uni ou, hors de l'Europe, au Brésil. Cela revient à incarner une opposition entre d'un côté une demande de protection et de l'autre une demande de libertés. Enfin, quelles que soient les décisions prises par l'État, qu'elles soient coercitives ou non, toute politique publique pour être efficace a besoin de la participation du public ; en d'autres termes, toute politique publique dépend de l'adhésion du peuple.

Enfin, il nous semble que parmi les aspects les plus extraordinaires de cette pandémie, la priorisation de la sauvegarde des vies est remarquable. Avec quelques exceptions, nous avons vu comment le choix tragique du confinement a été dicté par la volonté de protéger « quoi qu'il en coûte²⁷⁰ » la santé des populations. Nous sommes d'accord avec le philosophe Yves Charles Zarka lorsqu'il affirme le risque d'appliquer le concept de biopouvoir foucauldien à notre actualité :

[L]a notion de biopolitique ne peut être utilisée aujourd'hui sans précautions. Parler aujourd'hui de biopolitique sanitaire et sécuritaire, c'est employer le terme dans un contexte et en un sens non seulement différents mais inverses de ceux de Foucault. La prise en charge

²⁶⁹ Jeremy K. Ward, Fatima Gauna, Amandine Gagneux-Brunon *et alii.*, « The French health pass holds lessons for mandatory COVID-19 vaccination », *Nature Medicine*, vol. 28, 2022/02, p. 226-235, p. 234. Notre traduction : « In France, opposition to vaccines against COVID-19 is grounded in a distrust of the mainstream political system and the current government in particular. Some of the government's choices have not helped to build this trust. Trust is built by clearly explaining the uncertainties and constraints bearing on the decisions being made, so that the public can understand them, even when they change, and trust that they are based on the best available science. Projecting certainty and control leads to avoidable changes in messages and the breaking of unnecessary promises. For example, after the third lockdown, the French government required a negative COVID-19 test or proof of vaccination for large group of activities, with promise that the health pass would never include restaurants or cinemas. This promise was broken just two months later ».

²⁷⁰ Discours du Président français Emmanuel Macron du 12 mars 2021. Consulté le 25 janvier 2022. URL : <https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2020/03/12/adresse-aux-francais>.

de la question de la vie des populations se fait aujourd'hui contre les principes du libéralisme (confinement), contre toute logique capitaliste (risque d'effondrement économique), contre le principe du moindre État (retour en force non seulement de l'État, mais aussi de la souveraineté)²⁷¹.

Il serait donc erroné de qualifier de despotique des décisions prises par les gouvernements démocratiques pendant un État d'urgence avec « vote du Parlement et pour un temps déterminé²⁷² ».

2.2.2. Enjeux éthiques des épidémies contemporaines

Cette analyse descriptive des différentes politiques publiques mises en place pour faire face à la pandémie de Covid-19 fait émerger de nombreux enjeux éthiques. Ces derniers nous parlent non seulement de la réalité épidémique mais parviennent à nous dévoiler des aspects des crises contemporaines : cela en raison de la dimension *totale* de l'événement épidémique qui se fait « miroir grossissant²⁷³ » du monde.

En premier lieu, toute crise implique une friction entre la liberté de l'individu et la sécurité sanitaire. Cette tension est plus ou moins forte selon les sociétés : là où une conception individualiste prévaut la tension sera plus importante que dans les pays où il y a une plus forte dimension collective. La gestion de la pandémie de Covid-19, étant donné la faible mortalité chez les jeunes et la plus forte morbidité chez les plus vulnérables, a exercé une pression sur la responsabilité individuelle de respecter les mesures afin de protéger l'ensemble de la société. En ce sens, le masque est emblématique car son usage protège plus l'autrui que le moi.

En deuxième lieu, cette pandémie nous a montré à quel point la transparence ou l'opacité des politiques publiques ont un impact à la fois local et global. Bien que la gestion ait eu lieu au sein de chaque État-nation, les implications sont toujours mondiales. Ici encore nous remarquons à quel point la mondialisation des épidémies requiert une concertation toujours plus large sur les politiques publiques au niveau global. Le coronavirus a d'ailleurs relevé les interdépendances du monde contemporain. On songe par exemple à la dépendance des pays européens à l'industrie asiatique, notamment pour les produits sanitaires – du masque au paracétamol. Pour le dire en d'autres termes, si les risques sont globaux, les solutions doivent elles-aussi être globales. Cela vaut aussi en ce qui concerne la technologie : il faut veiller à ce que l'usage des technologies en santé publique soit réglementé et appliqué

²⁷¹ Yves Charles Zarka, « Éditorial. Quelle biopolitique ? », *art. cit.*, p. 7.

²⁷² *Ibid.*, p. 5.

²⁷³ Jean Lombard, Bernard Vandewalle, *Philosophie de l'Épidémie*, *op. cit.*, p. 163.

de manière éthique. Comme chaque invention, toute technologie présente en soi de nombreuses possibilités ainsi que de nombreux risques, liés essentiellement à son bon usage ou à ses dérives. Dès lors, il est de grande importance de garder les discours sur les nouvelles technologies à l'intérieur des débats publics²⁷⁴.

L'analyse des étiologies et des politiques publiques nous a aussi permis de comprendre l'importance de conjuguer la politique du risque à l'éthique du soin. Cela est central pour un bon rapport entre gouvernants, experts scientifique et société : sans la déclinaison contemporaine du savoir pratique, du savoir théorique et du savoir éprouvé, une bonne gestion sanitaire se révèle impossible. Cela revient encore une fois à souligner le besoin d'une approche transversale et interdisciplinaire lorsqu'on fait face à une épidémie.

En définitive, il nous semble utile de convoquer le concept de société du risque développé par Ulrich Beck²⁷⁵. Le sociologue allemand théorise la formation d'une nouvelle société caractérisée par une présence croissante de risques artificiels. Ces derniers se distinguent des risques naturels puisque produits par l'être humain lui-même. Parmi les spécificités des risques artificiels de Beck l'on compte : leur caractère systémique – ils ont un impact global ; leur invisibilité – ils sont difficiles à saisir et provoquent par conséquent un sentiment d'impuissance chez l'individu ; ils sont individualisés – la responsabilité incombe aux individus et non pas aux institutions publiques. Le raisonnement de Beck devient alors pertinent quant au sujet de notre thèse : le renversement entre une vision de l'homme victime de la nature et une nature victime de l'homme est étroitement liée à la société du risque décrite par Beck. Nous pourrions donc parler d'une différence entre des catastrophes *naturelles* et des catastrophes *artificielles*. Comme les risques artificiels, les épidémies aussi sont systémiques, invisibles et individualisées (cela en particulier lorsque les gouvernances font un fort appel à la responsabilité civile). Le déplacement de la responsabilité sur l'individu alimente le sentiment de culpabilité écologique que nous avons décrit auparavant. Dans son étude, Beck parle également de l'émergence de communautés de risque : peut-on appliquer ce concept aux phénomènes épidémiques ? Compte tenu de la géographie des maladies contagieuses – qu'on a vues être de plus en plus sans frontières – nous pourrions faire l'hypothèse de l'existence d'une communauté globale du risque épidémie. Dès lors, une réflexion sur une solidarité, une gestion et une sensibilité communes peut naître.

²⁷⁴ Yannick Rumpala, *Cyberpunk's not dead. Laboratoire d'un futur entre technocapitalisme et post-humanité*, Le Béal, 2021.

²⁷⁵ Ulrich Beck, *La société du risque*, op. cit.

DEUXIÈME PARTIE - LES FICTIONS D'ÉPIDÉMIE

CHAPITRE 3 - L'épidémie en scène

Nous entrons maintenant dans la deuxième partie de notre thèse et, de la littérature scientifique, nous passons à la littérature fictionnelle. Comment les thèmes étudiés jusqu'à présent sont-ils traités dans l'univers romanesque ? À partir de notre corpus d'œuvres nous essayerons de repérer les éléments principaux dont nous avons parlé dans les deux premiers chapitres. Nous nous intéresserons alors aux différentes représentations des épidémies et de leurs enjeux, en essayant de tracer une poétique des récits épidémiques. Pour la cohérence, nous développerons cette deuxième partie en l'inscrivant dans les grandes lignes de notre première partie. Ainsi, dans ce troisième chapitre, nous nous intéresserons d'abord à la représentation des épidémies. Ensuite, dans le quatrième chapitre, nous dresserons une analyse des enjeux sociaux et politiques figurant dans les fictions. Cette organisation permet de mettre en miroir la littérature scientifique et la littérature fictionnelle.

Ce troisième chapitre se compose en trois temps, dont les deux premiers seront dédiés intégralement à une lecture « de près » (*close reading*) de notre corpus. D'abord, nous nous intéresserons aux romans francophones qu'on qualifie de *réalistes*. Ensuite, nous nous consacrerons à l'analyse de romans de science-fiction pour enfin dresser une première conclusion à partir des éléments repérés.

La présentation des différentes maladies figurant dans chaque roman nous permettra d'esquisser une sorte de *classification* des épidémies mises en scène. Quels sont les virus représentés ? Comment s'insèrent-ils dans l'équilibre de l'intrigue et quelle place y occupent-ils ? Quelles informations sont données par rapport à la maladie et avec quelles caractéristiques est-elle (re)présentée ? Nous nous intéresserons non seulement aux données purement descriptives, mais aussi aux aspects esthétiques et formels à travers lesquels elles sont véhiculées. Pour cela, nous procéderons dans ce troisième chapitre de façon linéaire, passant d'un roman à l'autre. Cela nous permettra de donner quelques informations liminaires à propos des auteurs et des autrices tout en introduisant de façon générale les différentes œuvres. Le quatrième chapitre, quant à lui, procédera de façon transversale, en proposant une analyse thématique des représentations des enjeux sociaux et politiques.

Nous verrons comment, à la suite de cette première analyse, surgiront des « catégories » différentes de virus représentés : ces derniers peuvent être réels ou fantaisistes (tout en restant vraisemblables) ; ils peuvent être naturels ou artificiels. Bien évidemment, chaque représentation influence l'univers créé par le roman, permettant ainsi d'aborder des

discours différents. Ces derniers peuvent être rapportés à deux macro-thématiques : d'un côté la crise écologique et de l'autre les défis (bio)technologiques.

Malgré les différences que nous repérerons, nous relevons dès maintenant la présence d'un certain nombre d'éléments propres aux fictions d'épidémies, tels que la description des symptômes, les modalités de transmission ou encore les politiques de prévention et les traitements.

3.1. L'épidémie dans les romans francophones : des épidémies réalistes

3.1.1. *Véronique Tadjo et Ébola : un conte écologique*

Commençons par le corpus francophone : *En Compagnie des Hommes*²⁷⁶ de Véronique Tadjo ; *Des Chauves-souris, des Singes et des Hommes*²⁷⁷ et *La Cécité des Rivières*²⁷⁸ de Paule Constant.

Née à Paris en 1955 d'un père ivoirien et d'une mère française, Véronique Tadjo grandit à Abidjan où elle mène ses études. Sa vie et sa carrière d'autrice sont itinérantes : elle habite dans plusieurs villes entre l'Amérique du Nord, l'Europe et l'Afrique. En 2005 elle reçoit le Grand Prix littéraire d'Afrique noire pour *Reine Pokou. Concerto pour un sacrifice* (2004). Si sa première publication, *Latérite* (1984), est un recueil de poèmes, Tadjo écrit ensuite des romans, des récits et des textes illustrés dans lesquels elle se sert des mythes, des traditions et des événements historiques, en créant une production hétérogène du point de vue générique et thématique. Poète, romancière, peintre et universitaire, Tadjo est une autrice dont l'œuvre se caractérise par une grande hétérogénéité. Dans *Le royaume aveugle* (1991) elle aborde les questions du pouvoir et des dictatures ; dans *L'ombre d'Imana* (2000) elle nous parle du génocide des Tutsis du Rwanda ou encore, dans *Loin de mon père* (2010) l'autrice s'interroge sur le métissage, le brassage des cultures, le rapport entre modernité et tradition. La majorité de ces caractéristiques se retrouvent dans le roman qui nous intéresse.

En Compagnie des Hommes s'inspire de l'épidémie d'Ébola advenue entre 2013 et 2016 en Afrique de l'Ouest. Lorsque l'épidémie est déclarée, Tadjo se trouve chez elle en Côte d'Ivoire, pays frontalier avec les deux pays les plus touchés, la Guinée et le Liberia. L'autrice même affirme avoir tout de suite senti l'urgence de parler de cet événement catastrophique. Dans un entretien elle explique avoir visité un Centre de traitement Ébola

²⁷⁶ Véronique Tadjo, *En Compagnie des Hommes*, Paris, Édition Don Quichotte, 2017.

²⁷⁷ Paule Constant, *Des Chauves-souris, des Singes et des Hommes* [2016], in : ID., *Mes Afriques : romans*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2019, p. 797-891.

²⁷⁸ Paule Constant, *La Cécité des Rivières*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2022.

construit à Abidjan pendant l'épidémie. Elle décrit la présence d'un arbre immense qui jette son ombre sur l'établissement : qu'est-ce qu'aurait vu et entendu cet arbre si Ébola était aussi arrivée en Côte d'Ivoire ?²⁷⁹ C'est à partir de cette image que le roman prend forme : un récit polyphonique, dans lequel l'auteur donne la parole aux différents acteurs de l'histoire de l'épidémie : humains et non-humains.

Le paratexte du roman nous plonge tout de suite dans le sujet de l'épidémie. En exergue de l'œuvre se trouvent deux citations, l'une de Jean-Pierre Dupuy²⁸⁰, l'autre de Jean-Pierre Siméon²⁸¹, qui portent sur la catastrophe et sur la mort. Ensuite, de façon plus explicite, la dédicace signale : « Aux victimes de la Guinée, du Liberia et de la Sierra Leone. À tous ceux qu'Ébola a touchés de près ou de loin, c'est-à-dire à nous, les hommes²⁸² ». Enfin, en clôture du roman, est présentée une petite chronologie retraçant les moments principaux de l'épidémie et son bilan : « 28 646 personnes infectées et 11 323 morts²⁸³ ».

Avant de nous concentrer sur la représentation du virus, regardons la structure du roman. Ce dernier se compose de cinq parties : *Le commencement* ; *L'arbre à paroles* ; *Lutter de toutes ses forces. Encore lutter* ; *Au fin fond de la forêt* ; *L'épidémie est enrayée*. Déjà ces titres montrent comment le récit procède de manière linéaire, en suivant l'ordre chronologique des événements, du début de l'épidémie jusqu'à son enrayement. *Le commencement*, divisé en deux chapitres, nous est raconté par un narrateur omniscient qui nous relate le début de l'épidémie. Toutes les autres parties sont ensuite caractérisées par la présence de plusieurs narrateurs homodiegétiques. Dans *L'arbre à paroles* ce sont les arbres et, plus en particulier, le grand arbre Baobab qui prend la parole. À la fin de son discours il affirme : « Je veux raconter leurs histoires [celles des hommes face à l'épidémie], donner une voix à tous ceux qui se sont élevés au-dessus de la frayeur. Êtres ordinaires aux actes extraordinaires. Quel que soit le lieu, je veux honorer leur bravoure²⁸⁴ ». Il effectue ainsi la transition vers la troisième partie, *Lutter de toutes ses forces. Encore lutter*, constituée de dix récits racontés à la première personne qui correspondent à autant de vécus en temps

²⁷⁹ Consulté le 02 août 2023. URL : https://www.youtube.com/watch?v=u1bTM57D710&t=1s&ab_channel=LePoint.

²⁸⁰ « C'est parce que la catastrophe constitue un destin détestable dont nous devons dire que nous n'en voulons pas qu'il faut garder les yeux fixés sur elle, sans jamais la perdre de vue », Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*, in : *En Compagnie des Hommes*, p. 7.

²⁸¹ « Puisqu'il nous faut marcher / avec un couteau dans les reins / et que notre souffle déjà / est inscrit au registre des morts / notre seul talent sera l'imagination / et son crible qui retient / dans le fatras des volontés et des doutes / une forme heureuse », Jean-Pierre Siméon, *Lettre à la femme aimée au sujet de la mort*, *ibid.*, p. 7.

²⁸² *En Compagnie des Hommes*, p. 9.

²⁸³ *Ibid.*, p. 169.

²⁸⁴ *Ibid.*, p. 37.

d'épidémie. On y trouve un docteur, une infirmière, un volontaire engagé dans les équipes d'enterrement, une mère mourante, une survivante, un préfet, un volontaire étranger qui tombe malade, une femme qui adopte un enfant orphelin, un homme qui perd sa femme et le chercheur congolais qui découvre le virus. Cette partie offre un aperçu d'hommes et de femmes différemment touchés par l'épidémie dont ils portent leur témoignage. Après avoir entendu les êtres humains, c'est le tour des êtres non-humains : le virus Ébola et la Chauve-Souris, pour enfin retrouver Baobab qui annonce la fin de l'épidémie.

À travers tous ces portraits, Tadjou propose une phénoménologie de l'épidémie, mettant en scène les conséquences d'un tel événement tout en s'interrogeant sur ses causes. En adoptant des points de vue différents, l'auteur parvient à rendre compte des enjeux d'une épidémie, non seulement des aspects sanitaires, mais aussi des aspects politiques, sociaux et écologiques. Publié en 2017, le roman peut être considéré comme un récit *après-coup*, dans lequel l'auteur essaie de traduire la douleur causée par cette catastrophe sanitaire. Comme elle l'avait déjà fait pour le génocide des Tutsis dans *L'Ombre d'Imana : voyage jusqu'au bout du Rwanda*, Tadjou fait de la littérature un espace de témoignage, un lieu de mémoire, d'interrogation et de réflexion sur différentes tragédies. L'auteur essaie de donner un sens à l'expérience de l'épidémie, tant sur le plan individuel que collectif. On peut alors dire qu'*En Compagnie des Hommes* façonne des « mémoires de l'événement » puisqu'il s'agit d'une littérature qui « construit et conserve les mémoires des événements historiques²⁸⁵ » : les mémoires de l'événement Ébola.

À la différence des autres œuvres que l'on analysera, *En Compagnie des Hommes* est le seul roman à faire explicitement référence à une épidémie historique qui devient le sujet principal de l'intrigue. Or, comment cette dernière est-elle représentée ? Le premier chapitre nous plonge dans le moment de panique et d'incompréhension qui caractérise le début d'une épidémie : le virus est déjà là, les gens tombent malades et meurent mais ils ne savent pas encore à quoi ils font face. On cite ici l'extrait en entier :

Pars, va-t'en. Va chez ta tante dans la capitale. Le village est maudit. Ne reviens plus jamais. Elle a fourré quelques habits dans un sac et pris l'argent qu'il lui tendait. Elle savait qu'il lui donnait tout ce qui lui restait. Quand le bus s'arrêtera à la gare centrale, il y aura du monde partout. Ne t'inquiète pas, ta tante sera là pour t'accueillir. Ne lui dis rien. Surtout, ne lui dis pas que nous mourons ici. Elle aurait peur. Ne lui dit pas que ta mère et tes deux petits frères sont gravement malades. Elle ne comprendrait pas. Parle peu. Observe. Fais tout ce qu'elle te demandera. C'est ta chance. Il l'a étreinte brièvement et il est reparti sans se retourner²⁸⁶.

²⁸⁵ Corinne Grenouillet, Anthony Mangeon (dir.), *Mémoires de l'événement. Constructions littéraires des faits historiques (XIX^e – XXI^e siècle)*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2020, p. 21.

²⁸⁶ *En Compagnie des Hommes*, p. 13.

Ici la maladie n'est pas encore nommée mais l'on comprend qu'il y a un mal en train de se répandre et qui *maudit* le village²⁸⁷. Ces premières lignes sont également emblématiques par rapport au style du roman : le début est *in medias res*, et la syntaxe procède par asyndète. Toutes les phrases sont juxtaposées l'une à l'autre dans une structure où la parataxe prévaut, en créant un rythme haché et pressant, qui évoque bien l'atmosphère de doute et de panique aux prémices d'une épidémie. Dans son ensemble, le style parvient à dépeindre le sentiment de chaos, de manque de souffle à la suite d'un événement extraordinaire dont on ne comprend pas encore l'origine. Et c'est justement sur ce dernier élément que le deuxième chapitre s'ouvre. Après nous avoir plongé dans le vif de la situation, le narrateur construit le scénario à l'origine de l'épidémie, la chaîne de contagion à travers laquelle le virus de la forêt arrive au village et bientôt en ville. On y trouve décrite une scène de chasse : deux enfants, qu'on imagine être les *deux petits frères* du premier extrait, partent à la chasse et découvrent « une colonie de chauves-souris endormies²⁸⁸ » ; ils visent, ils réussissent leur coup et rentrent victorieux au village avec leur gibier. On lit :

Il n'y avait pas grand-chose à manger. Des os durs et une chair au goût sauvage. Mais c'était leur butin. Moins d'un mois plus tard, ils étaient à l'agonie. Le sang coulait par tous les orifices. Quand l'infirmier fut alerté, il se rendit rapidement sur les lieux et s'arrêta net. Il regarda les enfants qui se tordaient sur le lit, le sang et les glaires tachant le sol en terre battue. La puanteur dans l'air. Il dit au père : surtout, ne les touche pas, n'essuie pas leurs larmes. Ne les prends pas dans tes bras. Éloigne-toi, vous êtes en danger, j'appelle l'équipe²⁸⁹.

Nous avons déjà expliqué dans le premier chapitre que la chauve-souris est l'hôte naturel et porteur sain du virus Ébola et que la transmission à l'être humain se fait souvent *via* des primates non humains, en particulier à travers la manipulation ou la consommation de viande de brousse. Dans ce chapitre, la dynamique du *spillover* est donc décrite : les enfants chassent les chauves-souris, en consomment la viande et tombent malades. Dans l'extrait rapporté ci-dessus, nous trouvons d'autres éléments intéressants, comme la description des symptômes de la maladie (*le sang coulait par tous les orifices*), les modalités de transmission et les précautions à prendre pour prévenir la contagion – éviter tout contact physique avec les malades, le virus se transmettant suite au contact direct avec le sang, les liquides biologiques et les objets contaminés. Les deux chapitres vont ainsi se compléter l'un l'autre. Si l'on veut rétablir l'ordre chronologique des événements, il faut renverser leur position : en chassant et en consommant la viande de la chauve-souris les enfants portent le

²⁸⁷ Nous reviendrons plus en avant sur cette connotation de la maladie comme malédiction.

²⁸⁸ *En Compagnie des Hommes*, p. 15.

²⁸⁹ *Ibid.*, p. 16.

virus de la forêt au village ; la population commence à tomber malade et la sœur en quittant le village pour rejoindre sa tante porte le virus en ville. L'itinéraire qui permet au virus de déclencher l'épidémie est ainsi reconstruit.

Il est intéressant de remarquer que dans cette partie initiale du récit, qu'on a dit correspondre au début de l'épidémie, l'autrice recourt au narrateur omniscient. En premier lieu, avec une focalisation interne qui porte le lecteur à éprouver la sidération et le désarroi provoqués par l'irruption de la maladie dans le village ; en deuxième lieu, avec une focalisation externe pour donner une réponse fiable lorsqu'il met en scène la dynamique du franchissement de la barrière d'espèce. Dans la représentation du moment le plus incompréhensible et effrayant d'une épidémie, lorsqu'on ne sait *absolument rien*, la narration est confiée à quelqu'un qui sait *absolument tout* de l'histoire, un narrateur fiable. Désormais, nous ne rencontrerons que des narrations à la première personne, nous offrant ainsi différents points de vue sur l'épidémie.

Le premier personnage à nommer la maladie est Baobab qui annonce : « Une épidémie d'Ébola se déclara soudainement et traversa la région de part en part, devenant la plus importante jamais documentée dans l'histoire du virus²⁹⁰ ». À travers la nomination du virus, se fait ainsi « la première opération d'objectification du mal²⁹¹ ». La référence à l'épidémie est explicite : le virus est identifié comme tel et l'épidémie est désignée par son nom. Il n'est donc pas étonnant que tout au long de la narration l'on trouve de nombreux éléments faisant référence aux caractéristiques du virus, tels les symptômes et les modalités des transmissions. On reporte quelques extraits à titre d'exemples :

Affaiblissement total. Vint le sang craché, le sang dans les vomissements, le sang évacué, le sang brisant toutes les digues de la chair²⁹².

Il faut entre cinq et vingt et un jours pour que la fièvre se déclare, aiguë et obsédante. Coups de poignard dans les tempes, douleur intense dans tous les muscles, céphalées foudroyantes, vomissements et diarrhées, éruptions cutanées, maux de gorge brûlants. Vers la fin, une hémorragie emporte le dernier signe de vie. Il suffit aux humains de se toucher pour se contaminer²⁹³.

Il m'explique qu'Ébola est plus résistant que beaucoup d'autres virus. Il peut rester actif pendant plus de deux semaines dans un environnement contaminé²⁹⁴.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 35.

²⁹¹ Aurélie Palud, *La Contagion des Imaginaires*, op. cit., p. 33.

²⁹² *Ibid.*, p. 34.

²⁹³ *Ibid.*, p. 35-36.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 73.

J'ai lu dans le journal qu'Ébola était particulièrement virulent chez les enfants. Plus ils sont jeunes, plus leur système immunitaire est faible et plus ils sont vulnérables. Par ailleurs, chose étrange, la période d'incubation est deux fois plus courte que chez les adultes²⁹⁵.

Toujours inscrit dans les *topoi* du récit épidémique, nous trouvons la description des mesures prophylactiques et des traitements. À ce propos, les récits du médecin et du fossoyeur sont particulièrement intéressants. Le premier décrit sa routine au sein du Centre de traitement Ébola (CTE), rythmée par le rituel du vestiaire, au début et à la fin de ses journées :

On m'aide à m'habiller. J'endosse ma combinaison en plastique. Elle est épaisse, imperméable, fermée aux poignets et aux chevilles. Mon corps doit être entièrement enveloppé, on m'ajoute le tablier en plastique transparent. C'est une couche de protection supplémentaire. J'enfile deux paires de gants, je glisse mes pieds dans les bottes en caoutchouc, elles sont lourdes mais confortables, faciles à mettre et à enlever. Devant le miroir, je vérifie que mon masque facial est bien en place et que mes lunettes de vision ne bougent pas. J'entre dans la zone à haut risque²⁹⁶.

Lorsque ma tâche est terminée, je repasse dans le vestiaire. On m'aide, cette fois-ci, à retirer ma combinaison. Processus long et minutieux. Je reste un moment les pieds trempés dans le bac rempli de chlore afin que les semelles de mes bottes ne transportent aucun fluide ou débris contaminés. Maintenant, on m'asperge de produit désinfectant. Je mets les bras en croix pour que la solution passe partout. Je dois éviter tout contact physique. Je vais prendre une douche chlorée. Tout ce que j'ai porté va aussi être lavé à l'eau chlorée et séché au soleil. Ce qui ne peut être désinfecté sera brûlé²⁹⁷.

Face au manque de médicaments efficaces contre le virus, le médecin explique la difficulté à soigner les malades : il faut se limiter à « réhydrater le malade », lui donner « beaucoup de liquides », « alimenter par voie orale » ou encore, « il faut donner des comprimés pour contrôler la fièvre et surveiller les problèmes gastro-intestinaux. Traiter la douleur, faire diminuer l'anxiété²⁹⁸ ». Le fossoyeur pour sa part nous décrit les protocoles sanitaires pour pouvoir procéder aux enterrements en sécurité et développe l'importance du chlore dans les opérations de désinfection²⁹⁹. Ainsi, chez Tadjou, la réalité épidémique occupe une place centrale dans l'équilibre de la narration et c'est à partir d'elle que tout le récit prend forme.

D'un point de vue formel et esthétique, nous soulignons la présence de narrateurs humains et non-humains. Selon le type de narrateur, une représentation du virus prévaut, permettant ainsi de développer des thématiques différentes par rapport aux enjeux d'une épidémie.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 113.

²⁹⁶ *Ibid.*, p. 44.

²⁹⁷ *Ibid.*, p. 51-52.

²⁹⁸ *Ibid.*, p. 46.

²⁹⁹ Voir en particulier p. 73-74.

Dans les portraits dressés par les êtres humains, nous relevons deux caractéristiques principales : le virus est un *ennemi* et il est *invisible*. Cela se traduit par l'utilisation abondante d'un lexique martial qu'on retrouve souvent dans les fictions épidémiques³⁰⁰ : les efforts pour endiguer l'épidémie deviennent une *guerre contre* le virus. Selon le médecin, le virus « ne respecte personne, ne fait d'exception pour personne. Il ne peut être raisonné. Un tel ennemi a des pulsions hégémoniques. La race humaine ne lui suffirait pas³⁰¹ ». Ou encore, il affirme ne pas vouloir « laisser le virus remporter la victoire³⁰² », avant de se lancer dans une longue métaphore de la guerre dans laquelle les cadavres deviennent « des bombes ravageuses³⁰³ » à cause de leur haute contagiosité. L'infirmière aussi fait souvent usage d'un vocabulaire martial lorsqu'elle décrit les efforts du personnel soignant : ce dernier se trouve « sur la première ligne du front » et *lutte* « comme des soldats sur le champ de bataille³⁰⁴ ». Le fossoyeur nous raconte de son point de vue comment faire face à l'invisibilité du virus : « Le chlore est mon meilleur ami. Il sait où Ébola se cache. Il le voit facilement, alors que pour nous, les hommes, il est invisible. Nos yeux ne sont pas assez puissants pour le débusquer³⁰⁵ ». Si le chlore « voit » le virus invisible, le chercheur congolais nous donne la seule image que l'œil humain peut en avoir, celle au microscope : le virus se révèle « long, filandreux, en boucle, et d'une terrifiante élégance³⁰⁶ ». L'image du virus au microscope est quelque chose qui se retrouve dans d'autres livres de fiction, mais aussi d'autres types de littérature non fictionnelle. Toujours en parlant d'Ébola, nous songeons en particulier à *The Hot Zone* de Richard Preston où l'on trouve plusieurs descriptions du virus au microscope, certaines plus métaphoriques : « Observer l'Ébola au microscope électronique, c'est comme regarder un château de glace merveilleusement ouvragé, si froid et totalement pur³⁰⁷ ». Et d'autres, plus techniques :

Ils observèrent ces vers et tentèrent de les classer en fonction de leur forme. Il y avait des serpents, des queues de cochon, des branches, des fourches en Y, et ils remarquèrent également des tortillons, comme de petits g, des courbes comme des U, et des 6 – et aussi la forme classique de l'Ebola qu'ils appelèrent “houlette de berger”. D'autres spécialistes ont

³⁰⁰ Le lexique martial est d'ailleurs présente aussi dans les discours médiatiques et politiques : il suffit de penser aux nombreux articles de journal ou discours publics faits pendant la crise sanitaire de la Covid-19.

³⁰¹ *En Compagnie des Hommes*, p. 51.

³⁰² *Ibid.*, p. 46.

³⁰³ *Ibid.*, p. 51.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 65.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 73.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 131.

³⁰⁷ Richard Preston, *Ébola : les origines* [*The Hot Zone*, 1994], traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Letellier, Paris, Presses de la Cité, 2014, p. 46.

aussi baptisé cette forme “boulon à œil”, du nom de certains boulons que l’on trouve dans les quincailleries et dont l’aspect évoque celui du virus³⁰⁸.

Revenons aux caractéristiques du roman de Tadjou. En général, dans les mots des différents narrateurs humains transparait un monde, une quotidienneté épidémique où « le virus est souverain³⁰⁹ ». C’est lui qui fixe les règles : toutes les actions se déploient par rapport au virus, chaque objet renvoie à une réalité altérée par le virus et *contre* laquelle malades et soignants *luttent*. C’est dans ces parties que l’on trouve en effet un *répertoire* très complet sur toutes les conséquences d’une épidémie au sein d’une société : du deuil personnel, aux traumatismes collectifs ; de la responsabilité politique aux problèmes économiques ; du rôle de la religion, de la tradition et des institutions. Tous ces éléments feront ultérieurement l’objet d’une analyse dédiée.

Quant aux narrateurs non-humains, nous relevons une différence entre Baobab et les deux autres narrateurs, Ébola et Chauve-Souris. Ces derniers mènent des discours qui résonnent comme des plaidoyers dans lesquels, tour à tour, le virus puis la chauve-souris se défendent contre l’accusation d’être les « responsables » à l’origine de la catastrophe virale. Ébola commence à se présenter en donnant des informations très générales : il est un virus « millénaire » appartenant à « la grande famille des *Filoviridae* » avec ses « cinq frères³¹⁰ » : Ébola Zaïre, Ébola Soudan, Ébola Côte d’Ivoire, Ébola Bundibugyo et Ébola Reston³¹¹. À travers les mots d’Ébola la représentation du virus devient une présentation :

J’ignore tout de leurs croyances [celles des hommes]. Je ne suis régi par aucune loi. Je ne suis là que pour exister. Je suis moi, un point c’est tout. Un organisme qui a besoin de se reproduire. Pas de compromis. Pas de négociation. Je suis vivant et je ferai tout pour le rester. J’ai juste besoin de me nourrir et de me défendre. Un amas de chair me convient. Un réceptacle quelconque, que ce soit un animal ou une créature humaine. Je ne suis ni bon ni mauvais. Un tel jugement n’a aucun sens. Je suis comme une plante qui pousse, comme une araignée qui dévore³¹².

Avec un vocabulaire simple, le virus donne une définition scientifique de lui-même : un organisme biologique nécessitant un hôte pour vivre. Ou encore, de façon plus originale, il se définit comme « une équation impossible à résoudre³¹³ » qui met à mal la science des êtres humains. Porteur sain d’Ébola, Chauve-Souris décrit le virus comme un être qu’elle

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 45.

³⁰⁹ Expression utilisée par Joseph Tonda pendant la conférence « Dystopies écoanimistes » tenue en clôture du colloque international *Utopies africaines/afrodystopie. Représentations et discours littéraires, médiatiques et culturels*. Bordeaux, 28 juin – 01 juillet 2023.

³¹⁰ *En Compagnie des Hommes*, p. 141.

³¹¹ *Ibid.*, p. 141-142.

³¹² *Ibid.*, p. 143.

³¹³ *Ibid.*, p. 144.

avait accueilli et qui s'est échappé de son ventre³¹⁴. Elle affirme : « Est-ce ma faute si Ébola a quitté mon ventre pour aller semer la terreur chez les hommes et les bêtes ? [...]. Je croyais que nous avions une entente, qu'il était satisfait³¹⁵ ».

Venons-en à Baobab. L'arbre, comme nous l'avons déjà énoncé, prend la parole deux fois, au début et à la fin de l'épidémie. C'est lui qui donne le nom à l'épidémie et en décrit les symptômes. Mais, plus important, c'est lui le premier à lier l'émergence de l'épidémie à la déforestation. Son premier discours consiste en effet en une longue invective contre les êtres humains qui ont perturbé l'équilibre de la nature. Cette opposition, cette perte de l'homme qui n'habite plus *dans* l'environnement ni *avec* les autres êtres vivants, prend forme aussi à travers la construction du discours qui procède de façon répétitive en juxtaposant le « nous » des arbres au « ils » des hommes :

Nous [les arbres] étions ici pour durer. Nous étions ici pour étendre notre ombre au-dessus des contrées les plus reculées. Nous étions ici pour murmurer dans notre feuillage les secrets des quatre coins du monde. Mais les êtres humains ont détruit nos espoirs. Partout où ils se trouvent, ils s'attaquent à la forêt. Nos troncs s'écrasent dans un bruit de tonnerre. Nos racines dénudées pleurent la fin de nos rêves. *On ne décime pas la forêt sans faire couler du sang*. Les hommes d'aujourd'hui se croient tout permis. Ils se pensent les maîtres, les architectes de la nature. Ils s'estiment seuls habitants légitimes de la planète alors que des millions d'autres espèces la peuplent depuis des millénaires³¹⁶. [Nous soulignons].

La phrase que nous avons soulignée peut être considérée comme un *caveat* : il y est déjà établi le lien entre la déforestation et le déclenchement de l'épidémie. D'un côté le sang est celui métaphorique des arbres « assassinés » par les hommes ; de l'autre, il fait toute de suite penser au sang humain qui coulera à cause de l'épidémie d'Ébola, les saignements comptant parmi les symptômes caractéristiques du virus. Les conséquences de la déforestation annoncées d'abord de façon énigmatique sont ensuite expliquées :

Mais, lorsqu'ils nous assassinent, les hommes doivent savoir qu'ils brisent les chaînes de l'existence. Les animaux ne trouvent plus à manger. Les chauves-souris ne trouvent plus à manger. Ne trouvent plus les fruits sauvages qu'elles aiment tant. Elles s'approchent alors des villages, là où il y a des manguiers, des goyaviers, des papayers et des avocatiers à la saveur douce et sucrée³¹⁷.

Nous reconnaissons dans ces lignes le même mécanisme que l'on a décrit dans le premier chapitre par rapport à l'épidémie de virus Nipah advenue en Malaisie en 1998 : la déforestation force les animaux sauvages à se rapprocher des êtres humains, augmentant par

³¹⁴ *Ibid.*, p. 153.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 155.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 22-23.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 26.

la suite les rencontres inter-espèces et, par conséquent, les possibilités de *spillover*. L'arbre Baobab continue son histoire et raconte comment, conséquemment à la déforestation massive, « au fil du temps, les hommes tombèrent malades³¹⁸ ». Le message de Baobab est très clair : l'exploitation des ressources de la planète et en particulier la déforestation provoquent un déséquilibre qui affecte non seulement les arbres et les animaux habitants de la forêt, mais aussi les êtres humains. En résonance avec les études présentées dans le premier chapitre, le lien entre déforestation et émergence des nouvelles maladies infectieuses se trouve ici représenté.

En général, les narrateurs non-humains mènent des discours qui, bien qu'avec des tons différents, vont tous dans la même direction. Ils relient l'origine de l'épidémie à la déforestation et, par cela, avisent les êtres humains sur les conséquences de leurs actions. Ainsi Chauve-Souris explique qu'Ébola « dormait en [lui] avant que les hommes ne viennent gâcher la splendeur de la forêt³¹⁹ » ; Ébola affirme que « ce sont les hommes qui ont changé de direction » et qui en « profanant » la nature lui ont permis de se rapprocher³²⁰. « Je n'aime pas voyager³²¹ », affirme le virus, déclaration que lui sert encore une fois à responsabiliser les humains par rapport à la diffusion et la propagation des maladies :

Je n'aime pas voyager. Je préfère rester au fin fond de la jungle intouchée, là où je suis le plus heureux. Sauf quand on vient déranger mon hôte. Car lorsque je sors brusquement de mon sommeil, je vais d'un animal à l'autre. Je choisis souvent les grands singes, gorilles ou chimpanzés, mais aussi les antilopes dont les hommes sont friands. [...]. La suite est connue. Un homme profane la nature, tire et tue une bête. Il dépèce la carcasse. [...]. Il dépose l'animal sur ses épaules et le ramène au village. Il ne sait pas que je suis déjà entré dans son corps. Que je serai à présent dans sa famille. Dans son clan³²².

Ici c'est le virus lui-même qui explique la chaîne de transmission par laquelle il est arrivé à contaminer d'abord les animaux et ensuite les êtres humains.

Nous constatons d'ailleurs deux caractéristiques propres au roman de Tadjou. L'autrice opère non seulement une personnification du virus qui prend la parole et se (*re*)présente avec ses propres mots ; mais, dans les discours des autres narrateurs, elle se sert aussi d'une agentivité pour représenter le virus. Cela est visible par exemple lorsqu'il est question du « virus qui voyage » - le mouvement étant une autre caractéristique à travers laquelle le virus est représenté dans ce roman. Par exemple, dans le portrait du préfet on lit :

³¹⁸ *Ibid.*, p. 33.

³¹⁹ *Ibid.*, p. 153.

³²⁰ *Ibid.*, p. 142-143.

³²¹ *Ibid.*, p. 142.

³²² *Ibid.*, p. 142.

Les experts en maladies infectieuses connaissaient bien l'existence du virus Ebola. Mais ils pensaient qu'il allait se comporter comme d'habitude. Attaquer un endroit très localisé puis se retirer après quelques dizaines de morts. Depuis l'identification du virus, en 1976, la vingtaine d'épidémies déclarées n'ont-elles pas toujours été de faible intensité ? Mais, au fur et à mesure que le temps passait, ils réalisèrent leur erreur. Le virus avait changé de tactique. Il avait quitté la forêt pour se rendre en ville, où la densité et la mobilité de la population étaient plus grandes. À partir de ce moment-là, sur place, les ONG donnent l'alerte : il faut agir vite ! [...]. Trop tard, l'épidémie est hors de contrôle. Le virus se déplace dans trois pays différents et menace d'avancer plus loin encore. C'est alors que les premiers cas de contamination surviennent en Occident. [...]. L'éventualité d'une épidémie planétaire sème la psychose³²³.

Le narrateur met ici l'accent sur les itinéraires du virus qui *attaque, change de tactique, quitte la forêt, se déplace et menace*. Ce faisant, il explique le risque accru, dans un monde globalisé, de voir les épidémies devenir des pandémies. Nous retrouvons la même agentivité dans le discours de Baobab lorsqu'il affirme : « Menace d'extinction si le virus sautait, prenait le bus, le train, l'avion. S'il traversait les frontières, voyageait en bateau³²⁴ ». Encore une fois, le virus *voyage* et *prend* le bus, le train, l'avion. Par rapport à cette caractéristique de voyageur, Ébola semble se contredire. D'un côté, comme on a déjà vu, il affirme ne pas aimer voyager. Cela est indispensable au virus pour se déclarer innocent et pour souligner que ce sont d'autres êtres vivants, humains et non-humains, qui le transportent avec eux. D'autre part, il affirme *aller* d'un animal à l'autre et *choisir* certains animaux comme hôtes. Non seulement nous relevons une agentivité mais l'utilisation du verbe *choisir* fait aussi transparaître une certaine intentionnalité. Ces contradictions nous semblent d'un côté le résultat de la personnification du virus ; de l'autre, de la volonté de livrer une morale écologique à travers les voix non-humaines. La voix de l'auteur se cache – et se dévoile – derrière ces dernières.

Dans un article qui réfléchit aux enjeux des narrateurs non-humains, les auteurs affirment le paradoxe selon lequel : « les lecteurs sont invités à réfléchir aux aspects de la vie humaine lorsqu'ils lisent les récits de vie fictifs de narrateurs non humains, qu'il s'agisse d'animaux, d'objets ou d'entités indéfinissables³²⁵ ». De plus, ces narrations donnent vie à une double dialectique :

Les narrateurs non humains semblent souvent faire écho à cette dialectique de la défamiliarisation et de l'empathie. Ils mettent implicitement et explicitement en avant des stratégies de distanciation et d'identification. Ce qui est souvent en jeu dans la narration non humaine, c'est la capacité à reconnaître la similitude et l'altérité en même temps [...]. Ainsi,

³²³ *Ibid.*, p. 103-104.

³²⁴ *Ibid.*, p. 36.

³²⁵ Lars Bernaerts, Marco Caracciolo, Luc Herman, Bart Vervaeck, « The Storied Lives of Non-Human Narrators », *Narrative*, vol. 22, no. 1, January 2014, p. 68-93, p. 68. Notre traduction : « readers are invited to reflect upon aspects of human life when reading the fictional life stories of nonhuman narrators, whether they are animals, objects, or indefinable entities ».

les histoires racontées par des animaux non humains peuvent déstabiliser les idéologies anthropocentriques. En donnant une voix aux animaux non humains et en facilitant l'empathie, ces récits peuvent les placer sur un continuum avec les humains, plutôt que de les construire comme des opposés³²⁶.

Dans tous les chapitres qui voient des narrateurs non-humains prendre la parole, nous pouvons facilement repérer ces deux mécanismes opposés de la défamiliarisation et de l'empathie. Ce faisant, leurs discours « révèlent les relations problématiques que les êtres humains entretiennent avec leur environnement physique et les autres créatures vivantes³²⁷ ». C'est derrière la voix de ces êtres vivants non-humains que le lecteur peut reconnaître la morale écologique de l'auteure, qui veut sensibiliser le lecteur sur les conséquences d'un rapport déséquilibré entre êtres humains, faune et flore. Pour le dire en d'autres termes, la présence des narrateurs non-humains remet en cause une conception purement anthropocentrique de la réalité, parvenant à interroger le lecteur sur les responsabilités humaines face aux catastrophes virales. Ainsi, la présence de Baobab, d'Ébola et de Chauve-Souris, non seulement renvoie à l'esthétique du conte³²⁸ qu'on retrouve souvent chez Tadjou, mais devient également une présence politique et morale, reliant ainsi le *critique* au *poétique*. Il n'est donc pas anodin que, parmi tous les portraits, ce n'est que chez les narrateurs non-humains que l'épidémie est liée à la déforestation. L'empathie que le lecteur éprouve en lisant les discours de Baobab, Ébola et Chauve-souris le porte à éprouver un sentiment de culpabilité. À partir de cela, une nouvelle sensibilité peut naître chez le lecteur.

En conclusion, dans *En Compagnie des Hommes* l'épidémie occupe une place centrale et façonne l'intégralité de l'intrigue. Il s'agit d'une épidémie réelle dont l'auteure raconte les conséquences empruntant le point de vue des êtres humains et des êtres non-humains. Nombreux sont les éléments scientifiques reportés : la description du virus, son histoire épidémiologique, la présentation des symptômes, des modalités de transmission et des mesures prophylactiques. Chez les narrateurs humains prévaut la description du virus

³²⁶ *Ibid.*, p. 73-74. Note traduction : « Non-human narrators often seem to echo this dialectic of defamiliarization and empathy. They implicitly and explicitly foreground strategies of distancing and identification. What is often at stake in non-human narration is the ability to acknowledge similarity and otherness at the same time, [...]. In that way, stories narrated by non-human animals can destabilize anthropocentric ideologies. By giving a voice to non-human animals and facilitating empathy, these narratives can place them on a continuum with humans, rather than constructing them as opposites ».

³²⁷ *Ibid.*, p. 70. Notre traduction : « reveals the problematic ways in which humans relate to their physical environment and to other living creatures ».

³²⁸ À ce propos, je me permets de renvoyer à mon article : Francesca Cassinadri, « Raconter une épidémie : Ébola dans les romans de Véronique Tadjou et de Paule Constant », *Études littéraires africaines*, no. 50, 2020, p. 165-177 ; [En ligne] : URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1076041ar> ; DOI : <https://doi.org/10.7202/1076041ar>.

comme un ennemi invisible contre lequel il faut lutter³²⁹. Aux narrateurs non-humains est confiée la morale écologique du récit : ce n'est pas par hasard si ce sont ces personnages qui reviennent sur l'étiologie de l'épidémie en la reliant aux actions humaines, en particulier à la déforestation. Ce faisant, Tadjou parvient à souligner deux aspects que nous avons analysés dans le premier chapitre : le rôle de la déforestation et de la globalisation dans l'émergence des nouvelles épidémies infectieuses et de leur propagation.

3.1.2. *La permanence des épidémies chez Paule Constant*

Si chez Tadjou l'épidémie entre dans son œuvre de façon fortuite, un « imprévu » à la suite d'un événement réel et extraordinaire sur lequel elle sent le besoin de s'attarder, chez Paule Constant le sujet de l'épidémie relève de la quotidienneté. Née en 1944, l'autrice française côtoie dès son enfance le monde de la médecine et des maladies endémiques africaines. D'abord, à travers son père, médecin-lieutenant du corps de santé colonial militaire : elle rencontre la médecine militaire et coloniale, celle des dispensaires et des léproseries, habités par des médecins de brousse, des maladies « antiques » dont l'on essaie de trouver un soin avec peu de moyens. Ensuite à travers son mari, Auguste Bourgeade, professeur de médecine spécialisé dans les maladies infectieuses et tropicales. Son mari s'exprime à ce sujet :

En vivant une grande partie de son enfance et de son adolescence sous différentes latitudes et longitudes auprès de son père [...], puis adulte en Afrique de l'Ouest et en France à mes côtés, Paule Constant a été témoin privilégié de toutes sortes de maladies infectieuses et tropicales : la lèpre, le tétanos, la rage, les hépatites, les gravissimes rougeoles, les tréponématoses, le choléra, le paludisme, l'amibiase, les dysenteries, la maladie du sommeil, les méningites, la tuberculose, la poliomyélite, l'onchocercose (cécité des rivières), la virose Ebola, le sida, etc.³³⁰.

Cet univers nourrit l'œuvre de Paule Constant, en particulier ses romans africains, où la réalité médicale – fût-elle coloniale ou postcoloniale – est représentée dans toute sa complexité et, comme l'a bien mis en lumière Corinne Grenouillet, peut devenir une clé de lecture des rapports franco-africains³³¹.

La fictionnalisation des maladies réelles nous fait comprendre à quel point l'œuvre de Paule Constant naît en premier lieu d'un besoin de compréhension, de recherche d'une

³²⁹ En ce sens, le titre même de la partie dédiée aux témoignages des hommes devient emblématique – *Lutter de toutes ses forces. Encore lutter*.

³³⁰ Auguste Bourgeade, « Les maladies réelles », in : *Mes Afriques, op. cit.*, p. 963.

³³¹ À ce propos voir : Corinne Grenouillet, « Médecins et maladies dans les romans africains de Paule Constant », *Études littéraires africaines*, no. 49, 2020, p. 171-187 ; [En ligne] : URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1073868ar> ; DOI : <https://doi.org/10.7202/1073868ar>.

solution à son vécu qui se retrouve exorcisé dans la fiction : l'écriture comme « cérémonie de désenvoûtement³³² », pour utiliser ses propres mots. Fiction et biographie s'entremêlent et se complètent l'une l'autre, de sorte que la réalité devient une ressource de l'imagination et, en retour, l'imagination devient un outil pour résoudre la réalité, sa réalité.

Les romans de Constant se composent en fonction d'un tout, un univers romanesque peuplé de personnages et de lieux qui reparaissent, qui circulent d'un roman à l'autre. En ce sens, l'autrice est héritière de la tradition balzacienne. Une autre technique qu'elle affirme avoir héritée de Balzac est l'attention aux détails : « La littérature – écrit-elle – s'incarne dans le sens du détail », « le réalisme, c'est le concret dans l'imagination³³³ ».

La plupart de ses romans s'inscrivent dans la période coloniale et postcoloniale et se complètent l'un l'autre : par exemple, *Ouregano* (1980) et *C'est fort la France !* (2013) se déroulent dans le même village africain – village d'ailleurs nommé fictivement Ouregano dans le roman éponyme, et ensuite avec son toponyme, Batouri. Comme l'explique bien Constant : « *C'est fort la France !* est proposé comme la vraie histoire d'*Ouregano*³³⁴ », l'histoire d'un accident de vaccination qui est seulement reconstruit et expliqué dans le livre publié en 2013³³⁵. Il est ainsi possible de retrouver des fils rouges qui parcourent les romans, à travers les lieux, les personnages ou les thématiques abordées : dans *Propriété privée* (1981), *Un monde à l'usage des demoiselles* (1987) et *Le Grand Ghâpal* (1991) centrale est la thématique de l'éducation des filles, très chère à la romancière ; *La fille du Gouvernator* (1994), *Sucre et secret* (2003) et *La Bête à chagrin* (2007) nous introduisent au monde de la prison, où se trouve le bagne de Cayenne, les condamnés à mort, les mécanismes d'(in)justices ; ou encore, dans ses deux dernières publications, *Des Chauves-souris, des Singes et des Hommes* (2016) et *La Cécité des Rivières* (2022) le thème des maladies contagieuses surgit plus distinctement³³⁶.

L'Afrique de son enfance et de sa vie d'adulte est un lieu central et une source d'inspiration première, que nous rencontrons dans différents moments historiques. Si, comme l'autrice le dit elle-même, ses romans africains permettent de déployer une chronologie temporelle allant de la fin de la Première Guerre mondiale (*Ouregano*) à

³³² Paule Constant, « Réalité et vérité romanesque », in : *Mes Afriques, op. cit.*, p. 28.

³³³ Paule Constant, « Prise de conscience de l'œuvre par l'écrivain en train d'écrire », postface à *Mes Afriques, op. cit.*, p. 898.

³³⁴ Paule Constant, *Mes Afriques, op. cit.*, p. 901.

³³⁵ L'accident est celui de la lomidine déjà évoqué dans le premier chapitre à travers l'essai de Guillaume Lachenal. Cette histoire est d'ailleurs reprise dans *Des Chauves-souris, des Singes et des Hommes*.

³³⁶ Pour approfondir l'organisation de l'œuvre de l'autrice voir : « Prise de conscience de l'œuvre par l'écrivain en train d'écrire », *op. cit.*, p. 898-905.

l'épidémie d'Ébola de 2013 (*Des Chauves-souris*)³³⁷, avec son dernier roman (*La Cécité des Rivières*) deux autres éléments s'ajoutent dans le portrait du continent africain : l'emprise chinoise et l'islamisme.

Les romans que nous avons décidés d'analyser dans notre corpus permettent de comprendre comment les maladies infectieuses sont représentées chez Constant. Dans l'article déjà cité plus haut, Corinne Grenouillet définit le thème des maladies comme *centripète*³³⁸. En effet, non seulement il représente un *leitmotiv* de l'œuvre entière, mais dans certain romans la maladie est déterminante : elle en qualifie l'intrigue, les lieux, les personnages et les thématiques abordées.

Cela est particulièrement marquant dans *Des Chauves-souris*. Publié en 2016, ce roman comme *En Compagnie des Hommes* trouve ses racines dans l'épidémie d'Ébola de 2013-2016. À la différence de ce dernier, qui se concentre sur les conséquences de l'épidémie, Constant décide de « situer l'action de [son] roman avant les images, aux sources d'un mal qui n'a pas de nom, dans des territoires qu'aucune caméra n'a filmés³³⁹ ». Les images en question sont celles montrées aux journaux télévisés en 2014 pendant l'épidémie : les combinaisons en plastique jaune, les malades, les cadavres etc. En d'autres termes, Constant décide de mettre en scène les causes de l'épidémie. Elle construit ainsi un récit-fable composé de quatre histoires, quatre fils narratifs qui se croisent. Tous les quatre convergent vers la déclaration par l'OMS d'une épidémie d'Ébola, annonce qui signe les dernières lignes du roman : « Une dépêche de l'OMS signala l'hospitalisation à Paris d'un jeune homme avec forte suspicion de fièvre hémorragique. Les jours suivants, le nom d'Ébola se répandit en lettres rouges dans la presse du monde entier³⁴⁰ ». Ce n'est qu'à la fin du roman que le mot « Ébola » est utilisé pour désigner l'épidémie. Dans tout le reste du roman ce mot fait référence à la rivière Ébola³⁴¹, le long du cours de laquelle se développe l'histoire et, une seule fois, à l'épidémie de fièvre hémorragique qui avait décimé la population des singes³⁴². À côté de l'emploi du mot Ébola, le titre du roman permet aussi de

³³⁷ Paule Constant, « Réalité et vérité romanesque », in : *Mes Afriques, op. cit.*, p. 33.

³³⁸ Corinne Grenouillet, « Médecins et maladies dans les romans africains de Paule Constant », *art. cit.*, p. 176.

³³⁹ *Mes Afriques*, p. 792.

³⁴⁰ *Des Chauves-souris.*, p. 891.

³⁴¹ Avant de désigner le virus, Ébola est le nom d'une rivière qui circule au Congo et qui en langue indigène signifie « eau blanche », le blanc étant une couleur bienfaisante et purifiante dont les propriétés sont ici associées à la rivière. Le virus a été nommé ainsi parce que c'est dans cette zone géographique que le premier cas de cette fièvre hémorragique a été identifié.

³⁴² « Ils assisteraient religieusement à sa dernière interview pendant laquelle, en anglais, elle dirait son inquiétude pour les Silverbacks. Elle en avait la preuve, ils étaient à nouveau chassés par les braconniers alors qu'ils avaient à peine reconstitué leur population décimée par une épidémie de fièvre hémorragique. — Ébola ?

comprendre comment l'autrice approche le sujet de l'épidémie : *Des Chauves-souris, des Singes et des Hommes* décline la chaîne de contagion de la maladie qui se trouve dramatisée dans le récit. Elle « dit » la maladie sans la nommer. À ce propos, l'autrice raconte la généalogie du titre :

Le livre s'est appelé *Ébola* jusqu'au bout, je n'avais pas à faire allusion à l'épidémie tout au long du texte, me posant même la question d'y faire référence à titre de rivière. Pierre Scipion, mon ami du CLU de Pau, me conseilla de ne pas l'évoquer du tout. Quelle aurait été la lecture de ce livre sous le titre avec lequel il avait été écrit ? D'emblée plus orientée, plus médicale, moins poétique ? Je ne sais³⁴³.

Contrairement à *En Compagnie des Hommes*, où l'épidémie est nommée et identifiée en tant que telle dès le début, dans *Des Chauves-souris* elle se dévoile petit à petit, donnant lieu à un roman aux couleurs d'une fable et au rythme d'un thriller médical. En outre, d'un point de vue narratif, l'histoire de *Des Chauves-souris* est racontée par un narrateur omniscient qui recourt la plupart du temps à une focalisation interne variable. Cela n'empêche pourtant pas ce narrateur de jouer avec l'intrigue, notamment en donnant des informations supplémentaires à travers des analepses et des prolepses.

Pour bien comprendre quelle représentation de la maladie sort du roman, il est nécessaire d'en résumer l'intrigue. Le récit s'ouvre sur une petite fille en larmes, habitante d'un village le long du cours de la rivière Ébola. Olympe, sept ans, exclue par les jeunes garçons du village de leur activité de chasse, attrape sous un manguier un bébé chauve-souris et le ramène avec elle au village. Entretemps, les garçons sortent victorieux de la forêt avec le cadavre d'un singe aux dimensions gigantesques. Le village fête la réussite de la chasse en mangeant la viande de brousse, un long festin qui en réalité entraîne une malédiction. En effet, parmi les garçons, Léonide avoue avoir trouvé le singe déjà mort. La malédiction tombe sur les villageois qui commencent les uns après les autres à mourir d'une fièvre mystérieuse. Parallèlement, sur l'autre côté de la rivière, Agrippine arrive au dispensaire d'une Mission de Sœurs. La femme belge, engagée depuis longtemps avec les ONG, se trouve en Afrique pour une campagne de vaccination le long de la rivière Ébola. Ici, elle est accueillie par des sœurs belges qui semblent sortir d'un temps figé dans le passé, celui des colonies, avec un équipement médical délabré, beaucoup de malades et peu de ressources, et qui font appel à la foi plus qu'à la science. Au dispensaire, Agrippine fait la rencontre de Virgile et Thomas : le premier, petit-fils d'un médecin militaire au temps de la colonisation,

demanda le journaliste. — Ébola, confirma-t-elle en clignant un peu les yeux comme si elle confiait la marque de son thé préféré ». *Des Chauves-souris*, p. 875.

³⁴³ *Mes Afriques*, p. 794.

est un jeune chercheur qui s'est rendu en Afrique pour étudier le rapport entre les plantations d'hévéas et les maladies endémiques ; le deuxième est traducteur de tous les idiomes qui, à force de servir de médiateur entre malades et soignantes, s'est fait une connaissance particulière dans le champ médical. C'est ainsi que le long de la rivière Ébola tout est mis en place : d'un côté, un village, une petite fille et sa chauve-souris, un grand singe et une mystérieuse maladie. De l'autre côté, un ensemble occidental (le groupe de sœurs, Agrippine et Virgile), des personnes avec des expériences différentes des maladies avec chacune une théorie et une méthode différente pour les éradiquer. Les ingrédients nécessaires à un thriller médical commencent à se mélanger et prendre forme. Pour ce faire, entre en scène Docteur Désir, Président-directeur général d'un commerce, la Ressource de l'Africain, et marchand ambulant qui remonte et descend le fleuve avec des sacs pleins. Arrivé au village pour vendre ses marchandises, Docteur Désir trouve un spectacle extraordinaire : un immense drapeau noir à l'entrée du village et une étrange quiétude. Le marchand arrive en effet à la fin du banquet – quand encore les villageois ignorent le mal pernicieux qui arrivera : des restes de cette nourriture renommée pour ses propriétés magiques, une entière communauté renversée sur le dos en pleine digestion et le drapeau noir qui s'avère être une immense peau de gorille. C'est sur cette dernière que les yeux du PDG se figent et qu'il prendra comme paiement pour son stock de caoutchouc.

Le premier croisement entre les deux espaces du village et du dispensaire se produit dans le dix-huitième chapitre, quand les pirogues chargées d'équipements médicaux quittent le dispensaire pour commencer la campagne de vaccination et Agrippine aperçoit la petite Olympe mourante sur le sable de la plage. Ici, personnages et lieux se croisent et s'échangent : Olympe est amenée au dispensaire tandis que Thomas reste au village où il rencontre Docteur Désir. Les deux parcourent ensemble tous les villages le long de la rivière avec la grosse peau infectée jusqu'à arriver en ville. Le deuxième croisement a lieu sur la Montagne des singes, entre les hommes du village à la recherche d'un antidote et un groupe de primatologues. Ces mouvements vont ainsi constituer les voies par lesquelles le virus se propage, en suivant le cours de la rivière Ébola jusqu'à la grande ville où d'un côté le lecteur assiste aux funérailles spectaculaires de Docteur Désir dans un cercueil en forme d'avion et de l'autre au départ de Virgile qui prend son avion pour rentrer à Paris, risquant de propager l'épidémie au-delà des frontières africaines. Ce résumé nous fait comprendre comment le

mécanisme de propagation de la maladie est mis en scène par l'autrice. La contagion et les itinéraires du virus tissent ensemble les fils de l'histoire³⁴⁴.

Or, à côté de la brillante dramatisation des mécanismes du franchissement de la barrière d'espèce et de la contagion interhumaine, d'autres maladies sont explicitées tout au long du roman. Cela advient en particulier autour du lieu du dispensaire. Ce dernier devient un espace-temps où les maladies du passé, du présent et du futur se réunissent à travers les souvenirs et les conversations entre les sœurs, Agrippine et Virgile. Ceux-ci semblent incarner des approches différentes envers les maladies. La première, de formation médicale, a une approche plus pragmatique, symbolisée ici par la vaccination. Elle arrive en Afrique pour un « programme de vaccination de l'OMS pour éradiquer les maladies des fleuves³⁴⁵ » et affirme rêver d' « un programme de vaccinations à l'échelle d'un continent³⁴⁶ ». Quant à Virgile, son sujet d'étude résume bien son approche aux maladies : il étudie « le rapport entre les plantations d'hévéas et le réveil de maladies endémiques, par bouleversement de l'écosystème³⁴⁷ », qui témoigne d'une approche théorique et, surtout, écologique. Corinne Grenouillet souligne d'ailleurs que, à travers les discussions entre ces deux personnages, l'autrice « opère une mise en dialogue de la thèse de Lachenal³⁴⁸ » déjà évoquée dans le premier chapitre.

À travers la figure du grand-père de Virgile, Constant fait entrer dans son roman les maladies « du passé ». Il en résulte une comparaison entre les maladies et la pratique médicale au temps colonial et au présent. Virgile se souvient par exemple de l'épidémie de gangrènes gazeuses à laquelle son grand-père avait dû faire face dans les années cinquante. Il en souligne la précarité des moyens et les conditions inchangés :

La pirogue assure toutes les communications. En plus elles sont totalement sous-équipées. Nos petites Sœurs ne possèdent qu'une dizaine d'aiguilles pour plusieurs centaines de malades et pas des petites gripes saisonnières... quelques aiguilles, quelques seringues qui

³⁴⁴ Le premier franchissement d'espèce advient entre la chauve-souris et Olympe : le virus passe par la salive de la chauve-souris à Olympe, qui le transmet à son tour à son petit frère Émile. Le gorille mort à cause du virus, infecte tout le reste de la communauté qui en mange la viande. Le virus sort ensuite du petit village à travers Docteur Désir qui remonte la rivière et arrive en ville avec la peau de gorille infectée ; à travers Olympe, trouvée par Agrippine qui, au dispensaire, cherche à la soigner avec l'aide des sœurs ; à travers la gourde d'Alice qui, en croisant le groupe des hommes du village sur la Montagne des singes, donne à boire au jeune Achille déjà très malade. L'itinéraire rejoint ensuite Virgile, qui après être resté au chevet d'Agrippine, rentre à Paris et risque de donner une dimension globale au virus.

³⁴⁵ *Des Chauves-souris*, p. 814.

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 834.

³⁴⁷ *Ibid.*, p. 827.

³⁴⁸ Corinne Grenouillet, « Médecins et maladies dans les romans africains de Paule Constant », *art. cit.*, p. 185.

ne passent à la bouilloire que le soir... [...]. À la fin des années cinquante, dans les mêmes conditions, mon grand-père a dû faire face à une épidémie de gangrènes gazeuses³⁴⁹.

En comparant l'épisode de gangrènes gazeuses au présent, un dialogue entre Virgile et Agrippine nous semble particulièrement intéressant. Nous le reportons dans sa totalité :

“Il a fallu deux jours pour que mon grand-père accède au village contaminé, plus deux jours pour que la cause de la maladie soit identifiée. Une semaine pour que les autorités à coups de télégrammes chiffrés prennent conscience de la gravité de l'épidémie et décident d'agir... à partir de Paris dans le seul but de calmer les esprits, d'éviter une révolte qui pouvait entraîner celle de tout un pays”. “Je ne sais pas”, coupa Agrippine, “si on ferait mieux aujourd'hui, ici dans la boucle du fleuve sans autre moyen de liaison que les pirogues. Si une épidémie se déclençait dans un village à une cinquantaine de kilomètres, il faudrait le savoir, y aller, porter un diagnostic, trouver les médicaments adéquats. Conduire les malades chez les Sœurs ? Les transporter en ville, deux par pirogue maximum ? Imaginez une épidémie qui dévasterait les villages en les traversant les uns après les autres tout le long du fleuve, une chaîne de contamination qui la conduirait jusqu'à la Mégalo, qui entrerait dans la ville par les bidonvilles, ferait cent, mille malades... arriverait à l'aéroport international et embarquerait pour toutes les destinations du monde le même jour !”³⁵⁰.

Encore une fois, la comparaison entre le passé et le présent semble décréter une difficulté constante, une vulnérabilité et une fragilité inchangées de l'être humain face aux maladies infectieuses. Le discours d'Agrippine, posé ici comme hypothèse d'une maladie du futur, résonne comme une prévision : à son insu, la médecine décrit un processus qui a déjà commencé et qui aboutira bientôt.

Si Agrippine parle des épidémies de façon quelque peu fataliste³⁵¹, Virgile insiste sur le rôle de l'être humain. En premier lieu, à la suite de la globalisation lorsqu'il affirme : « Au fond, une épidémie n'était qu'une équation à deux inconnues : le nombre de millions d'habitants des villes, le nombre d'avions qui décollent ou atterrissent par seconde dans le monde³⁵² ». En deuxième lieu, à la suite de l'exploitation de l'hévéa, proposant ainsi une lecture écologique de l'émergence des maladies infectieuses :

Sur des milliers d'hectares, l'hévéa prospérait, immenses exploitations, propriétés opulentes, entreprises clefs en main, tout le monde en croquait, du petit fonctionnaire aux grands médecins, du politicard de base au commerçant en gros. Le monde moderne misait sur l'hévéa. [...]. Toutes les conditions étaient réunies, déforestation massive, désinsectisation écrasante, épandage-fleuve d'engrais et de pesticides. Il n'y avait plus qu'à trouver le vecteur que le grand chambardement éveillerait, le minuscule porteur d'un virus inconnu qui

³⁴⁹ *Des Chauves-souris*, p. 828.

³⁵⁰ *Ibid.*, p. 834-835.

³⁵¹ « Il y en a toujours [des épidémies]. Les anciennes qui ne demandent qu'à revenir, les nouvelles qui sont impatientes de naître et de prospérer. Comme les autres, elles veulent faire un maximum de morts dans la panique et la malédiction avant qu'on ne les identifie en isolant un virus, puis qu'on trouve un traitement et bien sûr un vaccin que tout le monde réclamera, y compris vous » (p. 835).

³⁵² *Des Chauves-souris*, p. 835.

infecterait toute la région, le microscopique rouage volant ou rampant qui frapperait les trois coups d'un drame mondial³⁵³.

Le cimetière derrière le dispensaire offre l'occasion de relater une autre épidémie du passé, celle de la fièvre jaune advenue en 1976, avant la découverte du vaccin. Virgile remarque en effet la présence de plusieurs pierres tombales affichant des dates de décès proches sur un seul mois : signe probable d'une épidémie. Il s'en suit un dialogue riche en données et informations sur la fièvre jaune. Agrippine explique que le réservoir de virus sont « les grands singes de la forêt » et que « les épidémies chez les singes précèdent généralement les épidémies humaines³⁵⁴ ». Elle ajoute que la fièvre jaune est une fièvre hémorragique « avec insuffisance rénale et atteinte hépatique » et que les Sœurs mortes « ont été contaminées par des moustiques³⁵⁵ », vecteur de la maladie. La Sœur renseigne Agrippine et Virgile sur d'autres épidémies qui ont sévi au fil du temps : le choléra, le paludisme, le sida...

Or, étant donné que l'épidémie d'Ébola dans *Des Chauves-souris* n'est nommée qu'à la fin du roman, ses symptômes aussi sont évoqués de façon plus symbolique que chez Tadjou. Cela se fait surtout à travers la référence aux vomissements, aux hémorragies et à un état de fatigue plus général. À titre d'exemple, on peut citer le dialogue final entre Virgile et sa mère, Violaine, une fois le chercheur rentré à Paris : « Il lisait dans les yeux de Violaine une contrariété qui brusquement se changea en inquiétude. “Tu saignes du nez !” Il effleura son visage, il avait du sang sur les doigts³⁵⁶ ».

Le saignement du nez devient ici le signe de la fièvre hémorragique qui s'est déjà emparée du corps du chercheur et qui précède l'annonce et la nomination finale de la maladie.

Concernant la représentation des maladies, nous reportons un dernier extrait où l'on peut retrouver d'un côté l'agentivité du virus et de l'autre la description du « virus qui voyage », deux éléments qu'on a déjà repérés chez Tadjou. « Il n'y a rien que les maladies aiment tant que d'être transportées d'hôpital en hôpital mais quand elles n'en ont pas l'occasion, de village en village. Elles ne sont pas contre les balades en forêt et les croisières en pirogue. Les maladies souffrent de solitude, un malade n'est pas assez. Elles adorent les rêves-parties³⁵⁷ ».

³⁵³ *Ibid.*, p. 836.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 844.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 844.

³⁵⁶ *Ibid.*, p. 890.

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 857.

Nous remarquons ainsi trois différentes façons à travers lesquelles l'autrice parvient à représenter le rôle des pérégrinations humaines et généralement de la globalisation. Dans l'extrait que l'on vient de reporter, il y a une agentivité du virus qui *souffre de la solitude et adore les rêves-parties*. De façon plus pragmatique et mathématique, quand les épidémies sont décrites comme une *équation à deux inconnues*, tel dans l'extrait cité ci-dessus. Et enfin, à travers la dramatisation du processus tout au long du roman. À ce propos, aussi d'intérêt est l'accélération de la contagion une fois qu'une personne malade rejoint la ville :

Ils [Docteur Désir et Thomas] avaient pris tant de taxis, ils s'étaient arrêtés devant tant d'endroits, la mosquée, l'hôpital, la clinique ; ils avaient croisé tant de gens, qui depuis s'étaient dispersés à travers la ville énorme, et avaient, chacun à son tour, pris des taxis, des bus pour revenir chez eux, se rendre au marché, pire à la gare routière destination l'Afrique, au port destination le Monde, à l'aéroport destination le Ciel³⁵⁸.

Sans l'expliciter, ce climax dramatise la toujours plus probable mondialisation des épidémies. En général, ces trois techniques – l'agentivité, la description et la dramatisation – sont appliquées tout au long du roman pour représenter les maladies contagieuses, avec un recours plus important aux deux dernières qu'à la première.

Si dans *Des Chauves-souris*, Constant décide de ne pas faire allusion à la maladie qui se trouve pourtant au centre de l'intrigue, elle réalise l'inverse dans *La Cécité des Rivières*, roman dont le titre porte le nom d'une maladie pourtant moins centrale dans l'intrigue. La cécité des rivières, ou onchocercose est :

une maladie parasitaire due au filaire *Onchocerca volvulus*, qui se transmet lors de contacts répétés avec des simulies infectées (*Simulium spp.*). Ces simulies se reproduisent dans des rivières et des cours d'eau à courant rapide, surtout dans les villages isolés situés près des terres fertiles, où la population dépend de l'agriculture. Dans l'organisme humain, les vers adultes produisent des larves (microfilaires) qui migrent vers la peau, les yeux et d'autres organes. Lorsqu'une simulie femelle pique une personne infectée pour un repas de sang, elle ingère aussi des microfilaires qui vont se développer dans son organisme et qu'elle va transmettre à son tour à un autre être humain en le piquant³⁵⁹.

Cette maladie provoque une déficience visuelle pouvant aller jusqu'à la cécité. Son nom devient ainsi très symbolique, puisqu'il relie l'origine du mal à ses conséquences – une maladie qui provient de l'eau et qui peut provoquer la cécité : des rivières qui rendent aveugles, *la cécité des rivières*. En ce sens, le nom nous parle aussi de la géographie de la maladie.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 882.

³⁵⁹ Consulté le 12 août 2023. URL : <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/onchocerciasis>.

Publié en 2022, *La Cécité des Rivières* raconte un voyage au pays d'enfance : Éric Roman, « docteur des rivières³⁶⁰ » accepte de participer à une tournée présidentielle en Afrique. Le but du voyage : montrer « un homme [...], qui revisite des lieux qu'il n'a pas vus depuis plus de cinquante ans, qui explique à l'occasion du prix Nobel comment tout est né là [en Afrique], sa vocation pour la médecine et les maladies infectieuses³⁶¹ ». Le docteur est accompagné par l'équipe du *Grand Magazine* : Irène, jeune journaliste qu'on découvre pleine d'*a priori* sur l'Afrique et sur le docteur à propos duquel elle doit écrire, et Ben Ritter, un photographe de renom. Pour compléter le groupe s'ajoutent deux gendarmes, le Majeur et le Second, l'organisateur de la mission Karim et le chauffeur Goodluck. L'itinéraire pose la géographie du roman, les lieux sont toujours situés entre le Cameroun et la Centrafrique. Comme dans *Des Chauves-souris*, le cours du fleuve trace la ligne de l'histoire : c'est en suivant ledit fleuve par la route que les voyageurs passeront par Nanga-Eboko, Ouregano pour rejoindre enfin leur destination, le village de Petit-Baboua, « entre deux rivières, à la frontière de deux pays, [...], un hôpital très familial et une grande léproserie³⁶² ». C'est ici que Éric Roman vécut entre ses 12 et ses 15 ans à la fin des années 60 à côté de son père, le médecin-capitaine Paul Roman. Le voyage dure deux jours et deux nuits, avec des longs *flashbacks* qui transportent le lecteur au temps colonial pendant l'enfance d'Éric. Le roman se révèle alors être un récit intime où Éric Roman se retrouve face à ses souvenirs les plus douloureux : une mère absente et surtout un père violent. Encore une fois, l'Afrique représentée se superpose à l'Afrique de l'enfance de Paule Constant. Le sens du roman semble ainsi se cacher dans la citation de Le Clézio en exergue :

C'est à l'Afrique que je veux revenir sans cesse, à ma mémoire d'enfant. À la source de mes sentiments et de mes déterminations. Le monde change, c'est vrai, et celui qui est debout là-bas au milieu de la plaine d'herbes hautes, dans le souffle chaud qui apporte les odeurs de la savane, le bruit aigu de la forêt, sentant sur ses lèvres l'humidité du ciel et des nuages, celui-là est si loin de moi qu'aucune histoire, aucun voyage ne me permettra de le rejoindre³⁶³.

Le voyage dont Le Clézio parle est le même qui anime l'écriture de Constant et que doit accomplir Éric Roman : un voyage *physique* qui devient *métaphysique*. C'est à travers le personnage d'Éric Roman que le sujet des maladies prend forme. D'un côté, son adolescence permet l'évocation des maladies endémiques au temps de la colonisation. De

³⁶⁰ *La Cécité des Rivières*, p. 14.

³⁶¹ *Ibid.*, p. 20-21.

³⁶² *Ibid.*, p. 53.

³⁶³ *Ibid.*, p. 11.

l'autre, sa carrière ouvre aux discours sur les traitements et les maladies contemporaines. Les maladies du passé et du présent se trouvent liées dans cette affirmation d'Éric :

Goodluck a eu une double vie entre deux rivières, dit Éric au reste de la voiture, et ainsi par miracle, sautant de l'une à l'autre, il a pu échapper à la malédiction des deux, la lèpre de ses parents et l'onchocercose de la famille. Chaque fois il est tombé au bon moment, la rifampicine pour la lèpre et l'ivermectine pour la cécité des rivières. Il a vu le jour au moment où les médicaments avaient réglé leur compte aux vieilles épidémies et où les nouvelles ne faisaient que de timides incursions, juste des bancs d'essai. Cinquante ans plus tôt il avait le destin de son père, il vivait près de ses parents lépreux à l'isolement dans un lazaret ou celui de son oncle, les yeux blancs, la main sur l'épaule d'un enfant³⁶⁴.

Cet extrait nous permet de montrer à quel point la mémoire est centrale dans la représentation des maladies dans ce roman : elle se décline à la fois en tant qu'héritage et, à l'inverse, en tant qu'oubli. En ce sens, emblématique est la maison où Éric habitait avec son père, transformée en « Petit musée de la colonie et de la lèpre³⁶⁵ ». Dans ce musée on trouve des peintures représentant les lépreux :

Éric s'approcha des panneaux d'un bois épais, d'une robustesse et d'une dureté qui défiaient le temps, l'humidité et les insectes, et qui, exsudant l'huile de la peinture, avaient l'aspect un peu gras des vieilles icônes. L'artiste avait exagéré les mutilations de la lèpre. Ce n'étaient que visages rongés, corps tordus, moignons qui suppliaient que l'on mît fin au supplice de la réclusion et de la souffrance. Il avait reproduit l'arrivée du lépreux encadré par deux gendarmes, le mariage du lépreux en grande sarabande masquée, la naissance du lépreux comme une nativité au centre de laquelle brillait l'enfant nouveau. Et puis des événements plus banals, l'école des lépreux où Éric retrouva ses religieuses sans y reconnaître Edwige, la distribution de la Lomidine – c'était écrit dessous – et un panneau assez surprenant qui montrait un animal de grande taille dévoré au sol par la population rassemblée qui fouillait dans ses viscères, à grand renfort de rouge et de noir³⁶⁶.

Comme dans une « bande dessinée », ces panneaux racontent la quotidienneté de la léproserie qu'avait été ce *lieu de mémoire*³⁶⁷. Comme l'explique Corinne Grenouillet, chez Paule Constant différentes maladies se retrouvent réunies dans des listes qui renvoient aux fichiers du médecin : ces listes déroulent le temps des épidémies, réunissant l'une à côté de l'autre les épidémies qui se sont succédées. D'ailleurs, l'épidémie d'Ébola participe dans ce roman à la création de l'univers romanesque de Constant, puisqu'elle sert à créer le lien avec le roman précédent. Lors d'une conversation entre Éric et Ben, le photographe fait référence à la primatologue Rose Lawrence : « Elle est morte d'Ébola, [...] elle a été contaminée avec

³⁶⁴ *Ibid.*, p. 83.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 164.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 167.

³⁶⁷ *Ibid.*, p. 167 : « C'est au moment du démantèlement de la léproserie et de l'hôpital qu'il nous a semblé judicieux d'en conserver la mémoire pour les générations futures, annonça solennellement le conservateur. L'Unesco nous en a donné les moyens. À part la maison du docteur Schweitzer à Lambaréné, il n'y a guère en Afrique de ces sortes de lieux de mémoire ».

tout un groupe de primatologues au nord du Congo dans l'équipée de la montagne des Nuages³⁶⁸ ». Le destin des primatologues de *Des Chauves-souris* dont le lecteur redoutait le sort se trouve ici explicité : ils sont bien tous morts du virus Ébola.

Particulièrement intéressant est le chapitre cinq, dans lequel le narrateur donne une leçon sous forme d'une fable étiologique des rapports entre l'eau, les virus et les bactéries, et les autres êtres vivants. La narration se prépare déjà à la fin du chapitre précédent : en écoutant Éric « évoquer les épidémies successives sorties de l'eau comme des étapes incontournables de la vie des fleuves et des rivières³⁶⁹ », Irène demande : « Pourquoi cet élément indispensable à la vie apportait-il la mort ?³⁷⁰ ». Les protagonistes de ce récit sont les « Nommés » et les « Innomés » : les premiers identifiant les animaux, les deuxièmes les virus, les bactéries, les maladies en puissance dont justement on ne connaît pas encore les noms, susceptibles de donner lieu à des épidémies. On lit :

Le fleuve était le bouillonnement primitif où naît le vivant qui met toutes ses forces à se reproduire autant par les formes les plus élaborées que par les comportements les plus élémentaires. [...]. [L'eau] était dans les animaux de toutes espèces, herbivores, oiseaux, carnassiers, poissons et batraciens, tous les Nommés qui viennent boire ou nager et qui ingurgitent l'Innomé, le logent dans l'estomac, le foie, les intestins, dans l'œil, le bec, sous les plumes, dans la peau et le couvent dans le nid chaud et humide du vivant. Un monde souterrain que l'Innomé perce, racle, fouille, tête, avale, suce. Un monde qu'il colonise, où il pond ses œufs, se tronçonne, s'allonge, grossit jusqu'à ce qu'il force le Nommé affaibli, exsangue, aveugle, pelé, à l'expulser à l'endroit précis où il mettra au monde ses larves par millions. Il se servira de son cadavre, s'il le faut, dans les sucres de la putréfaction ou en l'assoiffant pour le conduire avec toutes ses multiplications virulentes au point de départ, l'eau originelle qu'il réensemencera³⁷¹.

Revêtant l'allure d'une fable, cet extrait nous parle d'animaux porteurs des maladies et de leur rôle de vecteurs épidémiques. Pour décrire le *modus operandi* des Innomés, l'auteur utilise ici la métaphore de la colonisation (*Un monde qu'il colonise*). Le récit continu :

Au bout de la chaîne, l'homme, aux entrailles délicates et à la peau fine, était un porteur particulièrement apprécié de l'Innomé des Innomés, sa conquête suprême, son cheval de Troie le plus efficace, à croire qu'il en était le Dieu créateur ! Ce mammifère esclave avait une plus grande étendue d'action qu'aucun des animaux qui visitaient le bord du fleuve, plus de contacts et plus d'activités avec le vivant sur une longévité appréciable. En rapport avec la terre, les animaux, les plantes, il était une assurance d'immortalité pour les Innomés³⁷².

Pour enfin conclure :

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 70.

³⁶⁹ *Ibid.*, p. 30.

³⁷⁰ *Ibid.*, p. 30.

³⁷¹ *Ibid.*, p. 31.

³⁷² *Ibid.*, p. 32.

Après la découverte de l'insecticide qui avait détruit un grand nombre d'Innomés avec leurs larves et leurs filaires, c'est le caractère des hommes qui les avait remis au monde. L'oubli qui ramena, une génération plus tard, les habitants sur les lieux que la maladie leur avait ordonné de fuir, dans les villages que leurs ancêtres avaient abandonnés aux esprits déchaînés. L'appréhension des vaccinations qui s'opposaient à leurs croyances, les rituels plus forts que la peur qui les obligeaient à rendre leurs cadavres infestés aux eaux du fleuve. Et l'Innomé se réveilla, reprit des forces, se consolida, et, stratégie suprême, devint résistant. Bras de fer, plus d'intermédiaire. De l'homme, rien que de l'homme. Des épidémies, quoi ! avec la pandémie pour couronnement. Le bord du fleuve n'était plus suffisant, l'Innomé s'était envolé avec les chauves-souris et bientôt leur préféra l'avion, les arrivées partout dans le monde au petit matin dans des aéroports gigantesques où toutes les nations se croisent. L'Innomé qui avait réduit la terre à une boule qu'il avait, comme un bousier, digérée et pétrie, regardait maintenant du côté des étoiles. L'univers était à sa portée³⁷³.

Malgré la longueur de ces extraits, il nous semble important de les citer dans leur intégralité. Nous pouvons remarquer ici un effet similaire aux narrations des personnages non-humains que l'on a analysées chez Tadjou. À travers une focalisation interne qui fait prédominer le point de vue des Innomés, le narrateur parvient à déstabiliser un discours purement anthropocentrique. Ce n'est pas un hasard si nous retrouvons encore l'agentivité des virus. De plus, les lettres majuscules données aux *Innomés* et aux *Nommés*, accordent au discours un ton universel. Ici ce sont les Innomées qui voyagent, d'abord avec les chauves-souris et ensuite avec les avions. L'image du cheval de Troie est aussi intéressante : d'un côté, elle conçoit l'idée du rôle de l'être humain qui en voyageant porte avec lui les virus. De l'autre côté, si l'on pense à l'histoire du cheval de Troie, cela permet d'adopter le point de vue de l'Innomé : c'est lui qui se sert stratégiquement de l'être humain pour coloniser d'autres endroits. Encore une fois, comme chez Tadjou, le lecteur se trouve dans la situation paradoxale de faire un même moment l'expérience d'une défamiliarisation et d'une emphase envers des êtres non-humains.

Le « mouvement » des virus se retrouve décliné de façon beaucoup plus politique lors d'un dialogue entre Éric et le conservateur du musée. Ce dernier déchiffre la responsabilité des Occidentaux dans la propagation des épidémies en Afrique : « ce sont les Blancs qui ont apporté ici les grandes épidémies qui nous ont décimés, du sida à Ébola en passant par la malaria³⁷⁴ », et il conclut : « Je ne dis pas ça pour vous, Docteur [...], votre découverte géniale nous sauve de la malédiction des rivières. Nous vous en remercions. Mais qui a empoisonné nos rivières ? Qui est responsable de ce désastre écologique ?³⁷⁵ ». Dans cette affirmation, l'onchocercose (*la malédiction des rivières*) est décrite comme un

³⁷³ *Ibid.*, p. 32-33.

³⁷⁴ *Ibid.*, p. 168.

³⁷⁵ *Ibid.*, p. 168.

empoisonnement des rivières et, par cela, comme un *désastre écologique*. À travers ces passages, la colonisation et l'exploitation des ressources sont mises en relation avec l'émergence des maladies. Vulnérabilités et violences, comme nous les avons définies dans le premier chapitre, sont interconnectées. L'extrait suivant, semble rebondir sur la même relation : « Sur le continent qui se distribuait originellement entre désert, savane et forêt [Éric] plaquait la carte des grandes endémies où les maladies tropicales paraissaient en surimpression sur les richesses passées. Le choléra, le sida, la trypanosomiase avaient recouvert le cacao, le caoutchouc, l'or et les diamants³⁷⁶ ».

L'image de la carte montrant la superposition des lieux exploités aux lieux dans lesquels les épidémies sévissent ne peut que nous faire penser aux cartes géographiques présentées dans le premier chapitre : la perte de biodiversité provoquée par l'exploitation et la conséquente émergence de maladies infectieuses se trouvent ici représentées. Cela nous permet de comprendre à quel point le sujet des maladies et celui de la colonisation sont inextricablement liés l'un à l'autre chez Constant. Non seulement la colonisation se lie à l'émergence des maladies infectieuses par exploitation de l'environnement³⁷⁷, mais aussi d'un point de vue poétique et stylistique la maladie est souvent représentée comme quelque chose qui colonise le corps et l'espace³⁷⁸.

L'analyse de ces deux romans nous a permis de comprendre quelle place occupe le sujet des maladies chez Constant et de quelle façon les épidémies sont représentées : entre réalité et fiction, passé et présent, les maladies dans l'œuvre de Paule Constant sont autant *réelles* qu'*imaginaires*. Si chez Tadjou la narration de l'épidémie d'Ébola relève de l'extraordinaire, chez Constant il n'y a rien de plus ordinaire. À travers des romans qui font des aller-retours entre l'époque de la colonisation et l'époque contemporaine, Constant raconte la permanence des épidémies. L'oubli signe la condamnation des êtres humains, lorsque des épidémies qu'on croyait révolues refont surface ou que des nouvelles apparaissent ; le rythme du temps est ainsi marqué par la succession d'épidémies au fil des siècles. Comme on le lit dans *La Cécité des Rivières* :

En contrebas, sur le plateau traversé par les rivières, le village coutumier, lui, avait disparu ou plutôt il s'était transformé au fil du temps, des pluies, des feux de brousse et des épidémies.

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 137-138.

³⁷⁷ Colonisation ou néocolonisation, comme nous le pouvons relever de cet extrait : « Les Chinois s'étaient installés près des mines qu'ils exploitaient, les fameuses mines qui nourrissent les portables, ils avaient donc protégé les routes. Ce faisant, ils avaient stabilisé les territoires abandonnés et fixé la population autour d'une économie de survie » (*La Cécité des Rivières*, p. 65-66).

³⁷⁸ À ce propos, Éric affirme : « La lèpre rejoignait sous ce toit la métaphore plus large de la colonie, l'une nourrissant l'autre ». *Ibid.* p. 169.

La vie était toujours là mais fluctuante. Les cases s'éloignaient ou se rapprochaient des rivières au rythme de la crainte et de l'oubli, des épidémies et des vaccinations, de la résignation et des malédictions anciennes ou de la foi dans des médicaments nouveaux³⁷⁹.

De plus, les maladies qui intéressent Constant « révèlent la porosité entre animal et humain³⁸⁰ ». Cette porosité se révèle moteur de l'intrigue dans *Des Chauves-souris*, mais est aussi montrée dans *La Cécité des Rivières* à travers la description de la vie des microbes et des animaux vecteurs. Une fois de plus, dans les récits analysés, le thème des épidémies permet de mettre en scène l'interdépendance des espèces et, par conséquent, de susciter une réflexion écologique.

3.2. Les épidémies possibles dans les romans de science-fiction

Il est temps de passer à notre corpus anglophone³⁸¹, qui se compose de cinq romans ayant en commun leur genre : la science-fiction. Tous ces romans se projettent dans un futur proche, entre thriller, cyberpunk et récits post-apocalyptiques, ils permettent de mettre en scène d'autres maladies contagieuses. Nous verrons alors comment la prospective influence la représentation des épidémies.

3.2.1. *Les Diables blancs : épidémies naturelles, épidémies artificielles*

Commençons par *Les Diables blancs*³⁸² de l'écrivain britannique Paul McAuley. De formation botaniste et zoologiste, comme on peut lire sur son blog³⁸³, McAuley a travaillé en tant que chercheur dans diverses universités jusqu'en 1996 pour ensuite se consacrer à l'écriture à plein temps. Héritier de la nouvelle vague science-fictionnelle britannique, les romans de Paul McAuley vont majoritairement vers la *hard science-fiction*. Nous retrouvons le traitement de thèmes tels que les usages des biotechnologies, les expérimentations de génie génétique et les voyages dans l'espace, avec des scénarios situés tant dans le futur lointain (*far future*) que dans le futur proche (*near future*). Lauréat de plusieurs prix littéraires, il a remporté en 1996 l'Arthur C. Clarke Award pour *Fairytales*. Tout en affirmant à quel point sa formation scientifique nourrit ses écrits, McAuley assure avoir toujours été

³⁷⁹ *Ibid.*, p. 112.

³⁸⁰ Corinne Grenouillet, « Médecins et maladies dans les romans africains de Paule Constant », *art. cit.*, p. 177.

³⁸¹ Deon Meyer écrit ses romans en afrikaans mais en édite la traduction anglaise. Pour cette raison et n'ayant pas accès au roman écrit en afrikaans pour des raisons linguistiques, nous nous permettons de l'inclure dans le corpus anglophone.

³⁸² Paul McAuley, *Les Diables blancs* [2004], traduit de l'anglais par Bernard Sigaud, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. Ailleurs et demain, 2005.

³⁸³ Consulté le 15 août 2023. URL : <http://www.unlikelyworlds.myzen.co.uk/about.htm>.

fasciné par les différents usages des technologies et de leurs conséquences sur la vie quotidienne³⁸⁴.

Publié en 2004, *Les Diables blancs* « présente l'intérêt de lorgner vers la *hard science-fiction* avec des accents post-apocalyptiques³⁸⁵ ». Le roman prend les teintes d'un thriller en Afrique centrale où le lecteur suit les vicissitudes de Nicholas Hyde, un « écologiste itinérant³⁸⁶ » britannique, avec une formation médicale de base, qui se retrouve à travailler au Congo vert pour une organisation caritative américaine appelée *Witness* qui s'occupe d'enquêter sur des massacres de la guerre civile au Congo. L'action se déroule dans un futur proche assez pessimiste : à la suite de plusieurs événements catastrophiques, la société multinationale Obligate, « la plus grosse et la plus présomptueuse de la nouvelle vague de transnationales à vocation écologique³⁸⁷ », a pu acheter le Congo vert et en détient le contrôle. La République Démocratique du Congo connaît un destin similaire : cinq transnationales ont « acheté le gouvernement et l'armée » et mènent dans le pays des expérimentations génétiques « sans restriction³⁸⁸ ». La présence de ces entreprises internationales jette sur les pays l'ombre d'un néocolonialisme qui se cache derrière des motivations humanitaires³⁸⁹ et des objectifs écologiques. En effet, Obligate mène une « nouvelle économie de prédation appelée “capitalisme gaïen” » consistant à « promouvoir des mobiles écologiques, humanitaires et démocratiques pour s'assurer le contrôle hégémonique des matières premières et des ressources énergétiques, minières et forestières fondamentales, sans oublier les “matériaux génétiques”³⁹⁰ ». Le thriller commence à l'issue d'une attaque de créatures monstrueuses. Lors d'une enquête sur « une scène de massacre toute fraîche³⁹¹ » Nicholas Hyde et le reste de l'équipe sont attaqués par des primates à la peau pâle, armés, extrêmement forts et féroces, dotés de dents pointues et de griffes. Presque

³⁸⁴ *Ibid.*

³⁸⁵ Abd-El Khadr Hamza, *Afrique(s) et Science-fiction : Histoire(s) et représentations*, thèse dirigée par Xavier Garnier, soutenue à Paris le 22/11/2022, p. 54.

³⁸⁶ *Les Diables blancs*, p. 59. Désormais nous motterons le texte en langue originelle en note. *White Devils*, p. 60 : « gypsy ecologist ».

³⁸⁷ *Ibid.*, p. 11. *White Devils*, p. 3 : « the biggest and brashest of the new wave of environmentally conscious transnationals ».

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 336. *White Devils*, p. 391 : « The Five pay off the government and the army [...] and in return they can do their research without restrictions ».

³⁸⁹ Ainsi un personnage affirme : « [...] les Européens sont revenus et invoquent les motivations humanitaires les plus élevées alors qu'en fait, ils recolonisent le pays. Obligate a chassé les intérêts français en appuyant le prétendu soulèvement démocratique contre Samuel Nyibizo, et maintenant les Français approvisionnent Nyibizo et ses guérilleros loyalistes via le Gabon, parce qu'ils espèrent récupérer le gisement de pétrole de Mboukou. Et ça recommence, et les atrocités continuent », (*ibid.* p. 132).

³⁹⁰ Anthony Mangeon, *L'Afrique au futur : le renversement des mondes*, Paris, Hermann, coll. Fictions pensantes, 2022, p. 237.

³⁹¹ *Les Diables blancs*, p. 19. *White Devils*, p. 12 : « A hot scene, just called in ».

toute l'équipe meurt. Une fois rentré à Brazzaville, Nicholas s'aperçoit très rapidement des tensions entre l'ONG pour laquelle il travaille, Witness, le gouvernement et Obligate. Si Nicholas explique tout de suite à son directeur ce qui s'est passé (« Nous sommes tombés dans une embuscade [...]. Des créatures sont sorties des arbres et nous ont attaqués. Des créatures génétiquement manipulées, des sortes de singes à tête de gargouille. Des diables blancs³⁹² »), on assiste dès le début à différentes tentatives d'ensevelir la vérité. Ainsi, l'autre survivant à l'attaque dit à Nicholas : « Je n'ai rien vu [...]. Et ce serait mieux pour vous si vous n'aviez rien vu, vous non plus³⁹³ ». La presse parle des « troupes rebelles fidèles à l'ancien dictateur³⁹⁴ ». Le capitaine Jean Badiledi essaye de convaincre Nicholas d'être tombé « dans une embuscade des rebelles loyalistes³⁹⁵ ». Pressé par Nicholas qui insiste sur la présence des diables blancs, le capitaine lui donne une toute autre explication :

Parfois, les groupes les plus extrêmes de Loyalistes se peignent le corps [...]. Ils se mettent nus, se peignent le corps et prennent des drogues qui les rendent fous et suppriment la peur. Je l'ai moi-même vu souvent, pendant la guerre de libération. Ils se mutilent aussi avec des implants, avec des dents d'animaux, des griffes d'animaux, pour se rendre plus terrifiants. Il est facile, dans le feu de l'action, de les prendre pour des animaux ou même des monstres, et ça a dû être très traumatisant pour vous³⁹⁶.

Ou alors, il s'agirait de *kidogos*, des enfants soldats kidnappés par les Loyalistes. Face aux tentatives de dissimuler la vérité, Nicholas décide de vouloir découvrir l'origine de ces primates génétiquement modifiés. Cette quête constitue ainsi l'intrigue principal du roman.

Comment s'insère la réalité épidémique dans l'équilibre de ce roman ? Dans *Les Diables blancs*, McAuley fait référence à plusieurs maladies. Ces dernières sont présentes dans toutes les lignes temporelles du récit : le passé, le présent et le futur. Certaines s'inspirent de maladies réelles et d'autres sont fantaisistes. Tout d'abord, à travers des analepses, le lecteur apprend qu'une grande épidémie appelée « Grippe noire » s'est propagée dans le monde entier au début du XXI^e siècle. Particulièrement virulente en Afrique, où elle a provoqué la mort de deux tiers de la population, cette épidémie fictive

³⁹² *Ibid.*, p. 46. *White Devils*, p. 44 : « We were ambushed, [...]. Things came at us out of the trees. Gengineered things like gargoyle apes. White devils ».

³⁹³ *Ibid.*, p. 46. *White Devils*, p. 44 : « I did not see anything. And it would be better for you if you did not see anything, either ».

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 58. *White Devils*, p. 59 : « rebel troops loyal to the former dictator ».

³⁹⁵ *Ibid.*, p. 60. *White Devils*, p. 62 : « you were ambushed by Loyalist rebels ».

³⁹⁶ *Ibid.*, p. 62. *White Devils*, p. 63 : « Sometimes the more extreme groups of Loyalist will paint themselves [...]. They strip naked and paint themselves and take drugs that make them crazy, without fear. I myself have seen this many times, in the war of liberation. They also mutilate themselves with implants, with animal teeth and animal claws, to make themselves seem more fearsome. It is easy, in the heat of combat, to mistake them for animals or even monsters, and it must have been very confusing for you ».

n'est pas sans évoquer l'épidémie d'Ébola. Elle est une « influenza hémorragique³⁹⁷ » et, malgré les premiers discours la décrivant telle une arme biologique, elle s'avère être un « fléau entièrement naturel³⁹⁸ ». De plus, par ses modalités de diffusion spécifique, la Grippe noire rappelle les zoonoses :

Il est bien connu que de nombreux animaux des forêts hébergent des maladies qui peuvent se transmettre aux humains. Il est bien connu que l'influenza hémorragique – la Grippe noire – est partie d'une vallée fluviale dans cette forêt même, à seulement cinq cents kilomètres à l'ouest, de l'autre côté de la frontière, au Gabon. Une société japonaise d'exploitation forestière a commencé à abattre les arbres et les ouvriers sont tombés malades. Ils ont été hospitalisés, et les infirmières, les médecins et les autres patients sont tombés malades eux aussi, et, très vite, des gens sont morts par millions, en Afrique, partout dans le monde...³⁹⁹.

Cette description reprend à la fois le mécanisme du *spillover* et la question de la déforestation. Ainsi, suivant cette explication, les êtres humains seraient entrés en contact avec des animaux sauvages porteurs du virus de la Grippe noire à cause de la déforestation. À la contagion inter-espèce se serait ensuite produite une autre, interhumaine, déclenchant l'épidémie. Un personnage raconte les conséquences de l'épidémie : il explique que « dans toute l'Afrique, un demi-milliard de personnes sont mortes⁴⁰⁰ » et il se rappelle la panique et la peur de la contagion :

Les gens ont fui les villes parce que c'était là que la Grippe noire se propageait le plus vite, mais la plupart d'entre eux se sont retrouvés dans des camps de réfugiés et la Grippe noire s'est propagée dans les camps aussi. Et comme la récolte de toute une saison a été perdue dans la plupart des pays, beaucoup d'autres gens sont morts de faim, et puis il y a eu la typhoïde, la peste, la rougeole, et ensuite les émeutes et les guerres... Tout ça parce que des gens ont essayé d'exploiter la forêt. La seule bonne chose dans tout ce malheur, dit William Ndinga [...] c'est que la Grippe noire a mis fin à l'épidémie de sida, parce qu'elle a tué presque tous les sujets dont le système immunitaire était compromis par le virus VIH⁴⁰¹.

³⁹⁷ *Ibid.*, p. 34. *White Devils*, p. 29 : « haemorrhagic influenza ».

³⁹⁸ *Ibid.*, p. 17. *White Devils*, p. 10 : « an entirely natural plague ».

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 34. *White Devils*, p. 29-30 : « It's well known that many forest animals harbour diseases that can spread to people. It's well known that hemorrhagic influenza, the Black Flu, came from a river valet in this very forest, just five hundred kilometers to the west, over the border in Gabon. A Japanese logging company started to cut down the trees there, and the workers got sick. They were taken to the hospital, and the nurses and doctors and other patients got sick too, and very soon millions of people were dying, in Africa, everywhere in the world... ».

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p. 34. *White Devils*, p. 30 : « in all of Africa, half a billion people died ».

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 35. *White Devils*, p. 30 : « People fled the cities because that was where the Black Flu was spreading fastest, but most of them ended up in refugee camps, and the Black Flu spread through the camps, too. And because a whole farming season was lost in most countries, many more died of famine, and of typhoid and plague and measles, and then there were the riots and the wars... All because people tried to exploit the forest. Because they went where they were not supposed to go. The only good in all this misery, William Ndinga says [...], was that Black Flu ended the Aids epidemic, because it killed almost everyone whose immune system was compromised by the HIV virus ».

Plusieurs éléments nous intéressent dans cet extrait. D'abord, l'évocation de la contagion et de la propagation du virus. Cette dernière aboutit à une description d'un effet domino par lequel d'autres catastrophes s'enchaînent à la suite de l'épidémie : y sont évoquées des maladies réelles telles que la typhoïde, la peste et la rougeole. Ensuite, ce climax des événements catastrophiques se trouve relié à une origine commune : avec son affirmation, *Tout ça parce que des gens ont essayé d'exploiter la forêt*, le personnage semble vouloir souligner la bêtise de l'être humain. De plus, en disant *des gens*, un déséquilibre s'établit entre le peu de personnes de l'entreprise d'exploitation forestière qui mènent leur affaire en Afrique et le nombre de personnes mortes. On peut y lire ici une polémique d'ordre social, d'autant plus que les premiers à mourir sont les ouvriers et certainement pas les partenaires de la société japonaise. En d'autres termes, le lien entre violence environnementale et vulnérabilité sociale est fait. En général, l'extrait permet de mettre en lumière à quel point tout est interconnecté, l'action d'exploitation finissant par entraîner des répercussions sur les êtres humains, d'abord localement et ensuite à l'échelle globale. L'affirmation ironique par rapport à la fin de l'épidémie de sida semble ainsi rebondir sur le caractère paradoxal de l'événement. Si l'on songe aussi aux liens entre la déforestation et le VIH, cela paraît encore plus ironique : une épidémie dont l'origine est liée à la déforestation⁴⁰² est enrayée *grâce* à une autre épidémie causée encore une fois par la déforestation.

Or, bien que l'épidémie de Grippe noire soit reléguée à un temps révolu, elle est à l'origine d'une série d'événements catastrophiques ayant abouti à une instabilité politique dont les entreprises transnationales ont profité pour acheter le pays. En ce sens, l'épidémie se révèle déterminante par rapport au scénario pessimiste de l'« Afrique au futur⁴⁰³ » que l'auteur construit. Même si elle appartient au passé, cette épidémie s'insère dans l'intrigue comme un moment de césure, marquant profondément les personnages dans leur vie intime et, plus amplement, les pays touchés. Un personnage affirme par exemple que la Grippe noire lui a fait comprendre à quel point sa vie « tenait à peu de chose, et par conséquent, à quel point elle était précieuse⁴⁰⁴ ». Ou encore, après avoir perdu toute sa famille dans l'épidémie, un autre personnage affirme que « rien ne lui fera jamais plus de mal que ça⁴⁰⁵ ».

⁴⁰² Voir le paragraphe « La pénétration de la forêt : Ébola et SIDA » dans le premier chapitre de cette thèse.

⁴⁰³ Anthony Mangeon, *L'Afrique au futur*, op. cit.

⁴⁰⁴ *Les Diables blancs*, p. 39. *White Devils*, p. 35 : « how lightly she held on to life, and therefore how precious it was ».

⁴⁰⁵ *Ibid.*, p. 196. *White Devils*, p. 226 : « nothing else will ever hurt him as much as that ».

La césure est bien marquée aussi dans ce discours où l'avant et l'après épidémie sont juxtaposés :

Nous avons eu des tas de problèmes, c'est vrai, mais avant la Grippe noire, nous avions la paix, un gouvernement démocratique et une amélioration lente, mais régulière du niveau de vie. [...]. Après la Grippe noire, c'est pareil dans beaucoup de pays pauvres. Ils cèdent le pouvoir à des transnats en échange d'investissements, et les transnats sont ravis, parce que posséder un pays leur donne des tas d'avantages⁴⁰⁶.

En général, le fait que plusieurs personnages se rappellent leur vie passée dans une chronologie qui situe les événements *avant* ou *après* la Grippe noire donne l'ampleur de la fracture que cette épidémie a causé dans la perception des gens⁴⁰⁷. L'épidémie laisse aussi des traces sur la géographie urbaine, comme on peut lire dans ces passages :

Cody roule lentement dans la rue principale, passe devant les restes calcinés des bâtiments de la mission, devant le cratère où se dressait jadis une station-service, devant la rangée d'immeubles en béton d'un et de deux étages, noircis par la fumée de vieux incendies et criblés d'impacts de balles, qui est à peu près tout ce qui reste de ce village, lequel, avant la Grippe noire, était une halte de routiers sur la route transcontinentale, avec plus de cent gagneuses, douze bars, trois hôtels et deux dispensaires pour les MST⁴⁰⁸.

Jadis le quartier le plus pauvre de Brazzaville, c'est à présent un immense ossuaire, le lieu où ont été brûlés sur des bûchers géants les corps de trois cent mille personnes victimes de la Grippe noire et de la guerre civile. De chaque côté de la rue, des monticules de terre rouge s'échelonnent tels des régiments de dunes, chacun couronné d'une plaque numérotée fixée à un poteau en acier, seuls monuments à tous ces morts qui n'ont rien laissé derrière eux, pas même leur nom⁴⁰⁹.

Dieudonné dit à Elspeth que cet endroit était jadis La Cité, une vaste zone de taudis constituée lorsque les colonialistes belges avaient empêché les Africains d'habiter le centre de leur propre capitale, et qui est maintenant, après la Grippe noire, la fosse commune de deux millions de morts. – Je suppose que vous avez quelque chose de similaire à Nairobi, dit-il. – Quelque chose de similaire, dit Elspeth en songeant aux stèles blanches qui s'alignent en rangées innombrables sur trois kilomètres carrés du Parc national de Nairobi⁴¹⁰.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 193. *White Devils*, p. 221- 222: « We had many problems, it's true, but before the Black Flu we had peace, a democratic government, and a slow but steady improvement in living standards. [...]. After the Black Flu, it is the same in many poor countries. They cede power to transnats in exchange for investment, and the transnats are happy to do it because they get many benefits from owning a country ».

⁴⁰⁷ Hors fiction, il s'est passé la même chose avec la pandémie de coronavirus. Combien de fois ça nous arrive de dire « avant la Covid » ou « après la Covid » ?

⁴⁰⁸ *Les Diabes blancs*, p. 324. *White Devils*, p. 377 : « Cody drives slowly down the main road, past the burnt-out remains of the mission compound, past the crater where a gas station once stood, past the row of one – and two – storey concrete buildings that, blackened by the soot of old fires and pockmarked by bullets, is just about all there's left of this place, which before the Black Flu was a truck stop on the transcontinental highway, with over a hundred working girls, twelve bars, three hotels, and two VD clinics ».

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p. 117. *White Devils*, p. 13 : « Once the poorest quarter of Brazzaville, it's now a huge bone-yard, the place where the bodies of three hundred thousand people killed by Black Flu and civil war were burned on mass pyres. On either side of the road, low mounds of red earth stretch away like regiments of sand dunes, each crowned by a numbered plaque on a steel post, the only monuments to all the dead who have left nothing behind, not even their names ».

⁴¹⁰ *Ibid.*, p. 335. *White Devils*, p. 389-390 : « Dieudonné tells Elspeth that this was once *La Cité*, a vast slum district established when Belgian colonialists kept Africans from the centre of their own capital city, and is

Ces extraits évoquent en particulier les fosses communes, lieux qu'on trouve souvent représentés dans les fictions d'épidémie. À ce propos, à travers une analepse, le récit offre des détails sur la gestion des morts en temps d'épidémie. Il s'agit de l'histoire d'Erefaan : sa radicalisation auprès des premiers groupes d'action écologique, les Verts radicaux, et son enfermement à la suite d'un « raid contre un laboratoire commercial de génétique⁴¹¹ » :

Erefaan tomba de haut : la perpète dans les camps de travail. On l'employa à abattre une des forêts pour la préservation de laquelle ses camarades militaient. [...]. Il n'avait purgé qu'une année de sa peine lorsque la Grippe noire déferla sur le monde et que la folie commença. On envoya Erefaan travailler dans une centrale d'incinération de déchets convertie par les ingénieurs militaires en un gigantesque four crématoire alimenté au gaz. Il chargeait les corps enveloppés de housses à cadavre vertes sur le tapis roulant, retirait les cendres chargées de fragments d'os et de dents. Les membres des équipes recevaient des masques filtrants et des combinaisons, et tout le monde se nettoyait au désinfectant à la fin de chaque période de travail, mais les housses à cadavre n'étaient pas étanches et la maladie se répandit rapidement. Tous les occupants d'une des baraques-dortoirs moururent en une nuit, et ils passèrent tous à l'incinérateur le lendemain. [...]. Cela dura six mois, et puis, un beau jour, Erefaan et deux douzaines d'autres prisonniers furent chargés sur un camion et expédiés dans une *township* où une sorte d'éléphantiasis accéléré avait tué presque tout le monde⁴¹².

Outre la référence au four crématoire, il est intéressant de souligner comment le sous-équipement permet à la contagion de se répandre. Si l'on se souvient de la haute contagiosité des corps morts d'Ébola, dont la Grippe noire semble s'inspirer, cela est d'autant plus vrai. Encore une fois, cet extrait nous fait comprendre à quel point la vulnérabilité sociale est un facteur à prendre en compte dans l'analyse du « fait épidémique ». Erefaan et les autres prisonniers se retrouvent à mener une tâche à haut risque de contagion sans protocole de sécurité approprié. L'analepse sur le passé d'Erefaan continue et le lecteur découvre le processus de construction des fosses communes : « ils creusèrent de profondes tranchées, y entassèrent au bulldozer des corps hideusement boursouflés et les brûlèrent avec du kérosène⁴¹³ ». Dans l'extrait cité ci-dessous, soulignons aussi la référence à une autre

now, after the Black Flu, the mass grave of two million people. – I suppose you have something similar in Nairobi, he says. – Something similar, Elspeth says, thinking of the white memorial stones that stretch, row on row on row, across three square kilometres of Nairobi National Park ».

⁴¹¹ *Ibid.*, p. 170. *White Devils*, p. 195 : « a raid on a commercial genetics laboratory ».

⁴¹² *Ibid.*, p. 170-171. *White Devils*, p.195-196 : « Erefaan fell hard : life in the labour camps. He was put to work cutting down one of the forests his comrades were camping to preserve. [...]. Then, a year into his sentence, the Black Flu swept the world and the madness began. Erefaan was sent to work at a trash incinerator converted by army engineers into a huge gas-fired crematorium. He loaded bodies in green body bags onto the conveyor belt, raked out ashes full of bone fragments and teeth. The labour gangs were issued with respirator masks and coveralls, and everyone scrubbed down with disinfectant at the end of every shift, but the body bags leaked and sickness spread quickly. Every man in one of the dormitory huts died in a single night, and they all went into the incinerator the next day. [...]. Six months of this, and then one day Erefaan and two dozen other prisoners were loaded onto a truck and driven to a township where some kind of accelerated elephantiasis had killed almost everyone ».

⁴¹³ *Ibid.*, p. 171. *White Devils*, p. 196 : « They dug deep trenches and bulldozed hideously bloated bodies into them and burned the bodies with kerosene ».

maladie : l'éléphantiasis⁴¹⁴. Comme c'est souvent le cas dans les fictions épidémiques, de multiples maladies y sont évoquées sans pour autant faire l'objet d'une analyse approfondie. Nous l'avons déjà vu chez Constant, chez qui l'on trouve des listes des nombreuses maladies endémiques qui participent à rendre l'idée d'une permanence des épidémies au fil du temps. Dans *Les Diables blancs*, le mécanisme semble être similaire : l'intrigue du roman étant *contaminée* par des épidémies tant historiques que fantaisistes, l'auteur semble créer un monde où les maladies sont à l'ordre du jour. La présence des nombreux médicaments et plus généralement les efforts sanitaires pour soigner les hommes semblent rebondir sur cette saturation de maladies dans le monde :

C'était un trafic de très grande envergure. Il y avait des revendeurs dans les rues de toutes les villes, avec sur les bras des gerbes de pilules sous emballage plastique. Les acheteurs les repéraient à la couleur : les bleues et les rouges pour différentes sortes de fièvres, les blanches pour ce qu'ils appelaient les maladies du cœur et de l'esprit, les rouge et jaune pour la maladie plastique, les jaunes pour les maladies vénériennes...⁴¹⁵.

Or, se situant dans un temps narratif passé, la Grippe noire donne une connotation post-apocalyptique au récit : quelles autres épidémies trouvons-nous représentées dans *Les Diables blancs* ? Une en particulier nous aide à comprendre à quel point l'épidémie se décline au passé dans cette fiction, mais aussi au présent et au futur. Il s'agit d'une maladie issue des expérimentations génétiques appelée maladie plastique :

Avant la Grippe noire, des manipulateurs génétiques du monde entier sont venus en Afrique, parce que des gouvernements faibles se laissaient facilement acheter pour permettre aux laboratoires de fonctionner sans aucune réglementation. Ils ont créé toutes sortes de problèmes avec lesquels nous devons désormais vivre. La maladie plastique, par exemple, sévit dans la forêt⁴¹⁶.

Cette maladie est causée par une bactérie « transmise par les piqûres des mouches noires, qui a acquis un plasmide transgénique, un petit brin circulaire d'ADN porteur de gènes originellement conçus pour produire des hydrocarbures complexes à longues chaînes

⁴¹⁴ Consulté le 18 août 2023. URL : <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/lymphatic-filariasis>.

⁴¹⁵ *Les Diables blancs*, p. 397. *White Devils*, p. 462 : « It was a very big business. There were street sellers in every city, sheaves of shrink-wrapped pills over their arms. People bought them by colour. Red or blue for different kinds of fevers, white for what they called diseases of the heart and mind, red and yellow for the plastic disease, yellow for venereal disease... ».

⁴¹⁶ *Ibid.*, p. 35. *White Devils*, p.31 : « Before the Black Flu, gene hackers came to Africa from all over the world, because weak governments were easily bribed to allow laboratories to work without any regulation. They created all kinds of problems we must now live with. The plastic disease, for instance, is very bad in the forest ».

dans les cellules végétales⁴¹⁷ ». Ces bactéries « se multiplient avidement dans le tissu humain mou⁴¹⁸ » et le résultat final est grotesque : « dans les derniers stades de la maladie, les victimes sont changées en grotesques statues vivantes, paralysées par des filaments durs et noueux et des boules de polymère sous leur peau et leurs muscles⁴¹⁹ ». Des descriptions cauchemardesques sont données de cette maladie fictive : par exemple, les corps des victimes sont décrits, dont « la chair putréfiée avait complètement disparu, laissant des ossements sertis dans des tronçons lisses et des lambeaux de polymère noirci⁴²⁰ ». Nous trouvons également la description des personnes atteintes en train de se soigner :

Moi-même je l'ai attrapée. Un nodule a commencé à se former sur ma poitrine. Une petite boule dure, comme un aphte. J'ai procédé à l'ablation du tissu infecté et j'ai brûlé la plaie à l'alcool. Ensuite, je me suis traité au Floxapen. L'original, fabriqué en France, pas la saloperie vendue au marché noir. J'ai eu de la chance : la plupart des souches de la maladie plastique sont à présent résistantes aux antibiotiques⁴²¹.

Bien que totalement fictive, les éléments réalistes utilisés dans l'invention de cette maladie sont multiples. Déjà, la modalité de contagion par vecteur, en l'espèce des mouches noires (*blackflies* en langue originelle)⁴²². Ensuite, la référence aux mutations de la maladie qui devient résistante aux antibiotiques. En effet, comme on peut le lire sur le site de l'OMS, la résistance antibiotique « constitue aujourd'hui l'une des plus graves menaces pesant sur la santé mondiale, la sécurité alimentaire et le développement⁴²³ ». Phénomène déjà connu entre la fin du XX^e et le début du XXI^e siècle, le premier rapport mondial sur la résistance aux antibiotiques n'est publié par l'OMS qu'en 2014⁴²⁴. Nous pouvons dire que dans sa

⁴¹⁷ *Ibid.*, p. 35-36. *White Devils*, p. 31 : « transmitted by blackfly bites, that has acquired a gengineered plasmid, a little circler of DNA carrying genes originally designed to make complex long-chain hydrocarbons in plant cells ».

⁴¹⁸ *Ibid.*, p. 36. *White Devils*, p. 31 : « multiply avidly in human soft tissue ».

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 35. *White Devils*, p. 31 : « in the last stages of the disease the victims are turned into grotesque living statues, paralysed by hard, knotty strings and lumps of polymer under their skin and muscles ».

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 35. *White Devils*, p. 31 : « All the flesh had rotted away, leaving bones cased in smooth chunks and tattered sheets of blackened polymer ».

⁴²¹ *Ibid.*, p. 36. *White Devils*, p. 31-32 : « I myself caught it. A nodule began to grow on my chest. A hard little lump, like a canker. I cut out the infected tissue and burned the wound with flaming alcohol. Then I gave myself a course of Floxapen. The real stuff, made in France, not the shit sold on the black market. I was lucky – most strains of the plastic disease are resistant to antibiotics now ».

⁴²² Les mouches noires sont d'ailleurs les vecteurs de la maladie décrite dans *La Cécité des Rivières*. Comme on peut lire dans le roman : « La simulie, cette petite mouche noire à la piqûre si douloureuse, avait la vie dure » (*La Cécité des Rivières*, p. 112). Ou encore, comme cité sur le site de l'OMS : « Onchocerciasis, commonly known as “river blindness”, is caused by the parasitic worm *Onchocerca volvulus*. It is transmitted to humans through exposure to repeated bites of infected blackflies of the genus *Simulium* ». Consulté le 19 août 2023. URL : <https://www.who.int/news-room/fact-sheets/detail/onchocerciasis>.

⁴²³ Consulté le 19 août 2023. URL : <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/antibiotic-resistance>.

⁴²⁴ Consulté le 19 août 2023. URL : <https://web.archive.org/web/20140502044726/http://www.who.int/mediacentre/news/releases/2014/amr-report/en/>. Ici on peut lire : « A new report by WHO—its first to look at antimicrobial resistance, including antibiotic resistance, globally— reveals that this serious threat is no longer a prediction for the future, it is

fiction, publiée en 2004, Paul McAuley parvient à dramatiser une préoccupation soupçonnée dont l'ampleur, les causes et les conséquences n'étaient pas encore bien comprises à l'époque.

Cette maladie née d'une politique trop conciliante envers les expérimentations génétiques nourrit, avec la Grippe noire, les récits du passé des divers personnages tout en continuant à les menacer dans le présent. Ainsi, se retrouvant dans la forêt pendant son voyage à la recherche de l'origine des diables blancs, Nicholas Hyde se préoccupe d'une possible contamination par les mouches noires :

Des moustiques le cernent de leurs vrombissements aigus ; malgré le petit piège à insectes qui a bourdonné et crépité toute la nuit, il a de grosses piqûres sur les paupières et autour des lobes des oreilles, et, plus inquiétant – parce que sa capsule magique est presque totalement efficace contre la malaria, mais beaucoup moins contre la maladie plastique –, il a des démangeaisons partout à cause des piqûres de mouches noires⁴²⁵.

Nous reviendrons plus tard sur la *capsule magique*, dispositif implanté dans le corps et qui renforcerait le système immunitaire. Soulignons seulement que l'existence d'une telle technologie dans ce futur fictionnel participe au façonnement d'un monde saturé de maladies.

Le visage d'un personnage, Lovegrave dit aussi le « sorcier de la génétique⁴²⁶ », est marqué par la maladie plastique qui est en train de le tuer. Ainsi, les effets de la maladie sur son corps sont reportés à la première et à la troisième personne à travers la voix du narrateur externe, comme on peut le lire dans les extraits suivants :

À la lueur verte du biolume, il ressemble à un personnage à tête de citrouille en putréfaction, à un moine usé par la glotonnerie et des vices innommables. [...]. Des protubérances blanches et lisses percent la peau rouge écaillée de son front et de son cuir chevelu ; son sourire déformé est à moitié enseveli sous les tuméfactions goitreuses des bajoues et du menton⁴²⁷.

Je suis à moitié sourd, à moitié aveugle, et tout ce que je mange a le goût du caoutchouc brûlé. Mon appareil digestif est en état de rébellion permanente, et puis il y a les asticots. La femme qui s'occupe de moi est incapable d'éloigner toutes les mouches, alors, tous les jours,

happening right now in every region of the world and has the potential to affect anyone, of any age, in any country. Antibiotic resistance—when bacteria change so antibiotics no longer work in people who need them to treat infections—is now a major threat to public health ».

⁴²⁵ *Les Diables blancs*, p. 225-226. *White Devils*, p. 260 : « Mosquitoes whine about his head ; despite the little zapper that sizzled and hummed near the ashes of the camp fire last night, he has lumpy bites on his eyelids and around the rims of his ears, and more worryingly – because his magic bullet is almost completely effective against malaria but much less so against the plastic disease – he has an all-over itch from blackflies bites ».

⁴²⁶ *Ibid.*, p. 320. *White Devils*, p. 372 : « the gene wizard ».

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 530. *White Devils*, p. 617 : « In the green light of the biolume, he looks like a rotting jack-o'-lantern, like a monk ruined by gluttony and unspeakable vice. [...]. Smooth white protuberances break through the scaly red skin of his scalp and brow; his smile is lopsided, half-buried by the goitrous swellings of jowls and chin ».

ma jolie petite infirmière se sert d'épines de cactus pour extraire les asticots des plis de ce qui était jadis ma chair⁴²⁸.

Des marques similaires sont découvertes sur les corps de jeunes enfants prisonniers, aussi « maigres et dépenaillés que des épouvantails » et avec « les plaques, les nodules et les articulations enflées caractéristiques des premiers stades de la maladie plastique⁴²⁹ ». Cette dernière finit par jeter une ombre sur le futur. Au début du roman, pendant une conversation entre Nicholas Hyde et un docteur de l'hôpital de Brazzaville, il est déjà question d'une nouvelle souche de la maladie plastique. Le médecin explique :

Depuis un mois, nous voyons apparaître une nouvelle souche caractérisée par une vitesse de conversion très rapide, avec de plus en plus de cas signalés dans le Nord. Les gens descendent le fleuve pour nous amener leurs bébés et leurs enfants infectés, mais lorsqu'ils arrivent ici nous ne pouvons plus faire grand-chose pour eux : la conversion de la masse corporelle a dépassé le point de non-retour. Nous les plaçons sous perfusion, nous essayons de les maintenir au frais car les sujets sérieusement infectés perdent le contrôle de leur température centrale, et ils meurent sous nos yeux⁴³⁰.

Malgré les efforts de plusieurs organisations, les épidémies et le nombre de pathologies à traiter débordent les hôpitaux, déjà surchargés de patients. La nouvelle souche de maladie plastique est décrite rapidement et ce n'est qu'à la fin du roman que son origine se dévoile : elle est le résultat d'une autre expérimentation génétique, « un des petits projets de Tony Todd⁴³¹ », un savant fou qui a commencé à élever des mouches noires porteuses d'une nouvelle souche de la maladie plastique. Cette dernière est alors « en train de se répandre en suivant le cours du fleuve⁴³² », arrivant jusqu'à la grande ville. Ce parcours des maladies qui gagnent les grandes villes en suivant les fleuves ne nous est pas nouveau. Encore une fois, la rivière se lie symboliquement et géographiquement à l'image de la contagion.

Enfin, même s'il ne s'agit pas d'une maladie qui touche les êtres humains, il nous semble néanmoins important d'analyser un dernier virus représenté dans le roman. Nous

⁴²⁸ *Ibid.*, p. 531. *White Devils*, p. 618 : « I am half-blind, half-deaf, and everything tastes of burnt rubber. My digestive system is in a constant state of rebellion, and then there are the moggots. The woman who looks after me is unable to keep away all the flies, so every day my pretty little nurse uses cactus thorns to pick maggots from the folds in what was once my flesh ».

⁴²⁹ *Ibid.*, p. 541. *White Devils*, p. 629 : « skinny and ragged as scarecrows » ; « the characteristic plaques and nodules and swollen joints of the early stages of the plastic disease ».

⁴³⁰ *Ibid.*, p. 71-72. *White Devils*, p. 75 : « In the last month, we are seeing a new strain with very rapid conversion rate, more and more cases of it in the north. People travel downriver to bring us their infected babies and children, but by the time they get here there's not much we can do – too much of the body mass has been converted. We put them on fluids, and we try to keep them cool because badly infected individuals lose control of their core temperature, and we watch them die ».

⁴³¹ *Ibid.*, p. 549. *White Devils*, p. 640 : « one of Tony Todd's little projects ».

⁴³² *Ibid.*, p. 560. *White Devils*, p. 653 : « spreading along the river ».

faisons référence au « virus qui a fait fondre la forêt⁴³³ » donnant lieu à une vaste zone géographique appelée dans le roman « la Zone morte⁴³⁴ ». À la suite du déclenchement de l'épidémie de Grippe noire, les Américains ont tout de suite pensé qu'il s'agissait d'une « arme biologique libérée par des fanatiques⁴³⁵ » et ont déclaré la guerre au bioterrorisme. En bombardant différents laboratoires « au Congo, à Cuba, en Colombie » et beaucoup d'autres appartenant « à des compagnies américaines, qui avaient déménagé parce qu'elles n'avaient plus le droit de travailler aux USA⁴³⁶ », ils finissent par faire sauter un de leurs laboratoires au Congo. C'est de là que, suite à l'attaque des missiles, se libère un virus génétiquement modifié. Les conséquences sont désastreuses :

Le lendemain, les arbres ont commencé à mourir. Les feuilles jaunissaient et tombaient ; une fois au sol, elles se décomposaient en formant des flaques et des mares gluantes, s'écoulaient en rigoles lentes et visqueuses : la cellulose qui composait l'essentiel de leur masse était convertie par une enzyme d'origine virale en une forme nouvelle, la cellulose-9, qui fondait à la température ambiante⁴³⁷.

Cet événement engendre la Zone morte, un « désert post-apocalyptique qui évoque une tranche de l'Enfer qui serait remontée à la surface du monde⁴³⁸ ». Dans le roman, il est expliqué que ce virus ne peut infecter que « les essences tropicales d'arbres à bois dur⁴³⁹ » et que par conséquent il n'est pas dangereux pour les êtres humains. Bien que le gouvernement affirme que « la Zone morte ne progresse plus », l'un des personnages déclare que « quiconque survole les forêts sait qu'il y a toujours de nouveaux endroits où elle réapparaît⁴⁴⁰ » et conclut en disant : « Je crois qu'un jour le virus reviendra et que le monde entier sera comme ici⁴⁴¹ ». Avec cette affirmation apocalyptique, le futur fictionnel créé par

⁴³³ *Ibid.*, p. 428. *White Devils*, p. 499 : « the virus which melted the forest ».

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 422 : « La Zone morte est une tache blanche plus ou moins ovale bordée de baies richement découpées et de boucles, de languettes et d'archipels fractalement complexes. Une sorte de protozoaire géant, plus vaste que le Texas, le Nouveau-Mexique, l'Arizona et le Nevada réunis, qui occupe la plus grande partie de la moitié nord de la République démocratique du Congo et chevauche les frontières de la République centrafricaine, du Soudan et de l'Ouganda ».

⁴³⁵ *Ibid.*, 17. *White Devils*, p. 10 : « a bioweapon released by fanatics ».

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 428. *White Devils*, p. 499 : « in the Congo, in Cuba, Colombia » ; « many of them owned by American companies, which moved because they could not any longer work in America ».

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 427. *White Devils*, p. 498 : « The next day, the trees began to die, their leaves turning yellow and falling, the fallen leaves breaking down into sticky puddles and pools and slow, viscid streams, the cellulose that made up much of their bulk converted by a virus-borne enzyme into a new form; cellulose-9, with a room-temperature melting point ».

⁴³⁸ *Ibid.*, p. 444. *White Devils*, p. 518 : « a post-apocalyptic wasteland that, with the sun setting through blood-red layers of cloud beyond it, looks like a slice of Hell risen to the surface of the world ».

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 445. *White Devils*, p. 519 : « tropical hardwood trees ».

⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 445. *White Devils*, p. 519 : « the Dead Zone does not grow any more » ; « anyone who flies over the forest knows there are always new places appearing ».

⁴⁴¹ *Ibid.*, p. 445. *White Devils*, p. 519 : « I reckon that one day it will come back, and the whole world will be like this ».

Paul McAuley semble soumis à une double menace : non seulement la nouvelle souche de la maladie plastique, toujours plus virulente et résistante aux antibiotiques, mais aussi cette progression hypothétique de la Zone morte. Comme l'a bien remarqué Anthony Mangeon dans *L'Afrique au futur*, à travers la description de ces deux « fléaux » - la maladie plastique et le virus de la forêt – Paul McAuley s'inscrit dans une tradition science-fictionnelle bien précise. D'un côté, avec la Zone morte « il rejoue de manière saisissante la métamorphose du poumon vert jadis imaginée par Ballard dans *La Forêt de cristal*⁴⁴² ». De l'autre côté, la maladie plastique aussi est une « variation sur la cristallisation ballardienne⁴⁴³ ».

En conclusion, chez Paul McAuley la représentation des épidémies emprunte des éléments réalistes et d'autres fantaisistes ou, plus précisément, emprunte au genre de la science-fiction. D'un côté, la Grippe noire est décrite comme une maladie naturelle et s'inspire des zoonoses et, plus spécifiquement, d'Ébola. De l'autre côté, la maladie plastique est une maladie artificielle créée en laboratoire et répandue à la suite d'un accident. Qu'elles soient naturelles ou artificielles, ces maladies participent, avec beaucoup d'autres seulement évoquées, à brosser le portrait d'un monde saturé par les maladies. Ces dernières révèlent alors, comme chez Constant, une présence permanente dans la vie des êtres humains. Plus particulièrement, Paul McAuley parvient à ouvrir le champ géographique : bien que l'intrigue se déroule principalement dans l'Afrique centrale, de nombreux éléments nous font comprendre que le reste du monde vit un destin commun : l'épidémie est désormais une pandémie. Une autre particularité de la fiction de McAuley est l'origine d'une des épidémies : la maladie plastique étant originaire d'une manipulation génétique, elle établit désormais des causes indéniablement humaines derrière le déclenchement d'une épidémie. Cette représentation d'un virus artificiel et d'une épidémie dont la responsabilité n'est qu'humaine est liée au genre du roman : la science-fiction permet ainsi d'imaginer les conséquences d'une expérimentation incontrôlée des (bio)technologies. Plus généralement, l'épidémie devient un ingrédient, parmi beaucoup d'autres, avec lequel l'auteur brosse un tableau de l'Afrique du futur assez pessimiste.

3.2.2. Du biopouvoir au scénario post-apocalyptique : l'épidémie chez Lauren Beukes

Si dans le roman de Paul McAuley l'utilisation d'un virus comme arme biologique est seulement évoquée, chez Lauren Beukes cette représentation est développée plus

⁴⁴² Anthony Mangeon, *L'Afrique au futur*, op. cit., p. 239.

⁴⁴³ *Ibid.*, p. 239. Pour approfondir, voir p. 238-240.

largement. Journaliste, scénariste pour la télévision et romancière sud-africaine, Lauren Beukes est la première autrice africaine à avoir remporté le prix littéraire Arthur C. Clarke avec son roman *Zoo City* (2010). Comme l'a bien mis en lumière dans sa thèse Abd-El Khadr Hamza, Lauren Beukes « contribue fortement à l'essor de la science-fiction africaine⁴⁴⁴ ». Elle expérimente avec les différents courants du genre : du cyperpunk (*Moxyland*, 2008) au roman post-apocalyptique (*Afterland*, 2022) en passant par le thriller (*The shining girls*, 2013). Ce dernier a d'ailleurs été adapté en série télévisée et a connu un grand succès. Ses romans se projettent souvent dans un futur proche, où la romancière explore en particulier les thèmes du genre et du pouvoir, toujours en lien avec l'actualité politique.

Le premier roman que nous allons analyser est *Moxyland* : publié en 2008 ce roman se projette dans un futur proche, aux alentours de 2018, c'est-à-dire dix ans après sa publication. L'intrigue se déroule dans une ville du Cap imaginaire dont le lecteur avisé peut néanmoins en reconnaître la géographie urbaine : en ce sens *Moxyland* illustre bien l'« ancrage très local et historique⁴⁴⁵ » des œuvres de Lauren Beukes, en particulier de celles qui se déroulent dans les villes sud-africaines. Dans la postface de l'édition française Lauren Beukes affirme que le livre est « le fruit de douze ans de journalisme, dont certains articles écrits pour le magazine *Colors*, pour lesquels [elle a] passé des semaines dans les townships du Cap, [...] ; [elle a] eu l'occasion d'interviewer des voleurs de câble électrique, des miliciens paramilitaires et des gens mourant de l'épidémie conjointe de tuberculose et de sida⁴⁴⁶ ». Elle ajoute que, « bien entendu, *Moxyland* est également issu de l'héritage de l'apartheid⁴⁴⁷ ».

Dans ce Capetown du futur, « l'État sud-africain est devenu une vaste entreprise où les ressources économiques et financières, les services [...] et les droits fondamentaux [...] dépendent des liens entretenus avec de puissantes firmes⁴⁴⁸ ». Cet État se sert notamment des technologies pour surveiller et contrôler les populations. En particulier, à *Moxyland* les citoyens sont « équipés » d'une carte bioID implantée dans les portables ce qui permet une surveillance en continu. C'est cette carte qui donne accès à toutes sortes de services : des transports publics aux lieux de loisirs en passant par les hôpitaux, etc. Rien n'est possible sans ce prolongement numérique, au point qu'à *Moxyland* la population est hantée par la

⁴⁴⁴ Abd-El Khadr Hamza, *Afrique(s) et Science-fiction : Histoire(s) et représentations*, op. cit., p. 204.

⁴⁴⁵ *Ibid.*, p. 283.

⁴⁴⁶ Lauren Beukes, *Moxyland* [2008], traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Laurent Philibert-Caillat, Paris, Presses de la Cité, 2014, p. 337.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p. 338.

⁴⁴⁸ Anthony Mangeon, *L'Afrique au futur*, op. cit., p. 258.

peur d'être « déconnectée » par la police et donc de ne plus faire partie de la société. Cette technologie permet aussi d'activer à distance des chocs électriques contre les personnes considérées comme indésirables. À ce propos, l'autrice explique le lien entre cette invention fictionnelle et le monde réel :

la synchronisation la plus effrayante entre le monde réel et *Moxyland* tient dans quelque chose qu'un ami ingénieur électricien m'a raconté : un de ses copains, flic de son état, lui demandait nonchalamment, autour d'une bière, s'il était possible d'envoyer un choc électrique par SMS dans le téléphone portable d'un suspect en fuite, parce que, comprenez-vous, le poursuivre avec un pesant gilet pare-balles sur le dos est fatigant. Par chance, mon ami lui répondit que même théoriquement, dans le simple cadre d'une conversation informelle, l'idée était peu pratique, en particulier sans l'accord des compagnies de téléphonie et du gouvernement. Peu pratique. Mais pas impossible⁴⁴⁹.

Nous comprenons à quel point l'écriture de Beukes est imprégnée de la crainte des dérives autoritaires que notre monde peut prendre « du moment que nous sommes prêts à renoncer à nos droits par facilité, ou pour en tirer quelque illusion de sécurité⁴⁵⁰ ». La ville imaginée par Beukes est fille de la ségrégation et de l'apartheid, mais dans une nouvelle forme : désormais c'est la classe qui fait les distinctions sociales. Cette atmosphère de surveillance et de ségrégation est signalée dès les premières pages du roman. Un personnage, Kendra, décrit le moment d'accès à une gare : « [L]'opérateur [...] me fait distraitement signe de passer en scannant rapidement mon téléphone, ce qui lui permet de vérifier ma bioID et le laissez-passer temporaire⁴⁵¹ ». Une fois entrée dans le train, elle décrit le paysage : « Nous passons entre les rangées d'arbres filtrants qui bordent la route Vukani et absorbent la lumière solaire et les bourrasques pour alimenter les bâtiments en énergie. On ne voit pas souvent des forêts filtrantes, pas moi en tout cas. Leur entretien est trop coûteux pour qu'on en trouve hors des enclaves corporate⁴⁵² ». Non seulement la technologie est utilisée pour contrôler la population, mais cet extrait décrit aussi le développement d'une technologie capable de produire de l'énergie verte qui reste néanmoins élitiste puisque disponible uniquement dans les *enclaves* les plus puissantes associées aux corporations.

Comme Paul McAuley, Lauren Beukes s'imagine les répercussions d'une plus vaste prise de pouvoir de la part des grandes entreprises transnationales, mais de façon légèrement différente :

⁴⁴⁹ *Moxyland*, p. 340.

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 340-341.

⁴⁵¹ *Ibid.*, p. 11. *Moxyland*, p. 9 : « [The] operator [...] just waves me through the checkpoint with a cursory scan of my phone, verifying my bioID, the temporary access pass ».

⁴⁵² *Ibid.*, p. 11-12. *Moxyland*, p. 9 : « we pass between the rows of filter trees lining Vukani's driveway, sucking up sunlight and the buffeting wind to power the building. You don't see filter forests much, or at least I don't. They're too expensive to maintain outside the corporate havens ».

Dans le livre de Lauren Beukes, contrairement à ce qui se passe dans *Les Diables blancs*, il n'y a pas de substitution de l'État par une firme multinationale mais une fusion entre un gouvernement et un ensemble de grandes entreprises qui sont confondus, s'entraident et se laissent un champ d'action libre. Le nom de cette forme de pouvoir politique illustre parfaitement sa nature : *gouvernement inc.* Inc. signifie *incorporated* et est inspiré du droit américain. Il est utilisé pour qualifier une entreprise légalement formée qui constitue une personne morale ou une société anonyme. Autrement dit, le gouvernement de Moxyland pourrait être assimilé à un conglomérat de firmes multinationales ou de grandes entreprises comme Eskom, la plus grande compagnie de production d'énergie d'Afrique du Sud⁴⁵³.

Dans ce futur dystopique et hautement technologique, le lecteur suit les péripéties de quatre jeunes sud-africains dont les destins s'entrecroisent. Leurs voix, qui s'alternent à la première personne tout au long du roman, donnent lieu à un récit polyphonique. Le premier personnage, dont on a déjà fait la rencontre, est Kendra Adams : « fille qui a lâché l'école d'art⁴⁵⁴ », Kendra est une jeune blanche passionnée de photographie argentique. Elle se réinvente « en illustre ambassadrice d'une marque⁴⁵⁵ » : une boisson addictive appelée *Ghost* dont le logo aux couleurs phosphorescentes apparaît comme un tatouage sur son bras. En contrepartie, elle signe un contrat avec le laboratoire de recherche en biomédecine Inatec Biologica qui lui injecte une nanotechnologie qui devrait renforcer son système immunitaire⁴⁵⁶. Ensuite nous avons Toby, blanc lui aussi, enthousiaste des réalités virtuelles, des jeux vidéo et de toutes les technologies. Comme il l'affirme lui-même : « J'avais une sacrée ambition, jadis, maîtrise de littérature, aspirations à l'écriture, avant le streamcast, avant la sucrée, avant les filles⁴⁵⁷ ». En effet, Toby est « équipé » d'un manteau au tissu spécial, le « BabyStrange », qui lui permet de filmer et diffuser en permanence ses journées sur son blog. Son ami et troisième voix du roman, Tendeka, est un jeune militant noir, activiste et bénévole dans une ONG. Les deux, Toby et Tendeka, organisent plusieurs actes de sabotage pour lutter contre le gouvernement et la corporation Communique, l'une des multinationales présentes dans le pays. C'est pour cette même entreprise que travaille en tant qu'informaticienne la dernière protagoniste du roman, Lerato Maswai. « Bébé du sida⁴⁵⁸ », après la mort de ses parents elle est prise en charge avec sa sœur Zama par des institutions

⁴⁵³ Colloque international *Utopies africaines/afrodystopie. Représentations et discours littéraires, médiatiques et culturels*. Bordeaux, 28 juin – 01 juillet 2023. Conférence de Abd-El Khadr Hamza, « Le rôle des firmes multinationales dans les dystopies africaines de Lauren Beukes (*Moxyland*), Paul McAuley (*Les Diables blancs*) et Nick Wood (*Water Must Fall*) ».

⁴⁵⁴ *Moxyland*, p. 9. *Moxyland*, p. 7 : « Art school dropout ».

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p. 9. *Moxyland*, p. 7 : « shiny brand ambassador ».

⁴⁵⁶ Technologie qui nous fait d'ailleurs penser à la capsule magique évoquée dans *Les Diables blancs* de Paul McAuley. Nous y reviendrons plus tard.

⁴⁵⁷ *Moxyland*, p. 164. *Moxyland*, p. 150 : « I was big-time ambition once, Masters in literature, novel ambitions, before the cast, before the sugar, before the girls ».

⁴⁵⁸ *Ibid.*, p. 155. *Moxyland*, p. 141 : « Aidsbabies ».

financées par Eskom⁴⁵⁹, qu'on a vu être la plus grande compagnie d'énergie de l'Afrique du Sud. Elle grandit ainsi dans le monde des corporations, tout en aidant de temps en temps Tendeka et Toby « de l'intérieur » dans leurs actes de résistance. À la fin du récit, les personnages découvriront avoir été manipulés depuis le début. Il en résulte un roman qui met en garde sur les mauvais usages des technologies lorsqu'elles sont utilisées par des gouvernements autoritaires. Le livre décrit ainsi un système de coercition et de contrôle d'une population soumise à une oppression discrète mais omniprésente⁴⁶⁰.

C'est dans cette même optique d'oppression et de contrôle que l'épidémie se trouve déclinée dans *Moxyland*. Le climax du récit est atteint pendant une opération d'oppression policière contre des supposés terroristes. Tendeka, Toby et Kendra se trouvent tous les trois sur les lieux d'une manifestation. Tout commence par un message envoyé sur les téléphones : « >> *ALERTE SÉCURITÉ. #SD-L7* Le balayage des caméras a identifié quatre (4) terroristes notoires dans les environs immédiats⁴⁶¹ ». Ensuite, une série de communications de la police à travers des haut-parleurs rythment le déroulement d'une oppression brutale. D'abord, la voix annonce l'illégalité du rassemblement en cours et invite les personnes à se « disperser sur-le-champ » en prévenant qu'il s'agit du « dernier avertissement⁴⁶² ». Toby remarque alors que « les asperseurs intégrés au plafond, frappés du logo Inatec, prennent vie⁴⁶³ » : tout le monde se trouve aspergés par un vapeur, par des « flocons de neige » qui déposent « une fine pellicule⁴⁶⁴ » sur les corps. Arrive enfin l'annonce glaçante :

Une voix féminine grésille dans l'intercom : la porte-parole virtuelle du SAPS, qui réussit à sonner à la fois chaleureuse, impersonnelle et pleine de regrets en même temps [...]. « Message important des Services de police sud-africains. *Nous avons le regret* de vous informer qu'en raison d'une tentative d'insurrection menée par des terroristes usant d'une technologie interdite, le SAPS n'a eu d'autre choix que d'appliquer le statut 41b, Mesures extrêmes, du Décret de sûreté nationale, dit la voix, aussi douce qu'un sirop de maïs riche en fructose. Conformément à ce statut, appliqué *pour votre sécurité*, vous venez d'être exposés au virus

⁴⁵⁹ Toujours dans la postface de *Moxyland*, Beukes explique : « Le fournisseur d'énergie national sud-africain, Eskom, a annoncé son intention d'ouvrir ses propres universités privées (lesquelles ne sont pas, pour l'instant, liées aux orphelinats des bébés du sida) », p. 339. Encore une fois, Beukes trace des lignes de connexion entre monde réel et monde fictionnel.

⁴⁶⁰ Abd-El Khadr Hamza, *Afrique(s) et Science-fiction : Histoire(s) et représentations*, op. cit., p. 305.

⁴⁶¹ *Moxyland*, p. 227. *Moxyland* p. 205 : « >> *SECURITY ALERT. #SD-17* Scan cams identified four (4) known terrorists in immediate vicinity ».

⁴⁶² *Ibid.*, p. 235. *Moxyland*, p. 213 : « You are advised to disband immediately » ; « This is your last warning ».

⁴⁶³ *Ibid.*, p. 240. *Moxyland*, p. 218 : « the sprinklers embedded in the ceiling open up ».

⁴⁶⁴ *Ibid.*, p. 240. *Moxyland*, p. 218 : « snowflakes » ; « a fine mist ».

M7N1, une variante encodée en laboratoire de la souche Marburg. Veuillez ne pas paniquer⁴⁶⁵. [Nous soulignons].

Toute la communication est paradoxale, du ton de la voix au contenu du message. En particulier, l'affirmation d'avoir libéré un virus mortel pour la sécurité des personnes est d'une ironie grotesque. Bien entendu, l'annonce provoque l'effet inverse (*Veillez ne pas paniquer*) et la peur s'empare de la foule. En contraste flagrant avec la situation réelle, la voix poursuit froidement sa communication : « Je répète : veuillez ne pas paniquer. La variante M7N1 du virus de Marburg *n'est fatale que si vous ne vous présentez PAS* à un centre d'immunologie pour y recevoir un traitement dans les quarante-huit heures à venir. [...]. La vaccination est efficace à 100 % en moins de trois heures avec *un minimum d'effets secondaires durables*. La vaccination est un *service gratuit qui vous est offert* par les Services de police sud-africains⁴⁶⁶ » [nous soulignons]. Comme un disque rayé, ce message est diffusé trois fois, répétition que rend la scène encore plus contradictoire : la gravité de la situation se trouve comme banalisée par l'annonce. Cela d'autant plus qu'il est accompagné par le contraste entre les corps présents aspergés et la voix lointaine, métallique et froide qui annonce ce qui vient de se passer : s'établit ainsi un éloignement physique et émotif entre oppresseurs et opprimés. L'abondance d'éléments de négation participe à créer cette atmosphère paradoxale : en particulier, l'usage de la négation restrictive (*n'a eu d'autre choix que, n'est fatale que*) semble dévoiler la rhétorique derrière laquelle la police se cache. Une négation qui affirme. Ou alors, le processus est inverse : une affirmation qui cache une négation. Ainsi par exemple les deux affirmations sur les effets secondaires du virus et la gratuité de la vaccination : les deux informations sont véhiculées à l'intérieur des phrases positives dont le sens, à bien voir, est négatif. En d'autres termes, le langage dit toujours l'inverse de l'information qu'il véhicule pour détourner l'attention du public et tenter de cacher la vérité : une langue qui renverse la situation. Malgré la violence évidente, la rhétorique policière se poursuit : l'action n'est pas menée *contre* vous mais *pour* votre sécurité, il n'y a pas lieu de s'inquiéter, un vaccin gratuit vous attend.

⁴⁶⁵ *Ibid.*, p. 241. *Moxylant*, p. 218-219 : « A feminine voice crackles over the intercom – the SAPS's virtual spokesperson, who manages to sound warm and impersonal and regretful all at the same time [...]. "Important message. Brought to you by the South African Police Services. We regret to inform you that due to an attempted insurrection by terrorists using banned technology, the SAPS have had no alternative but to make use of statue 41b, Extreme Measures, of the National Security Act", says the voice, sweet as high-fructose corn syrup. "In accordance with this statue, activated for your protection, you have all been exposed to the M7N1 virus, a lab-coded variation of the Marburg strain. Do not panic ».

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p. 241-242. *Moxylant* p. 219 : « "Repeat. Do not be alarmed. The M7N1 Marbourg variation is only fatal if you do NOT report to an immunity centre for treatment within 48 hours. [...]. Vaccination is 100% effective within three hours with minimal lasting side-effects. Vaccination treatment is a free service offered by the South African Police Service ».

Avec la même distance physique et émotive la voix continue son explication en passant en revue les symptômes du virus libéré :

Sachez qu'en cas de refus de vous présenter dans un centre d'immunologie vous subirez les symptômes suivants : d'ici trois heures, votre gorge deviendra douloureuse. Vos muqueuses s'irriteront. D'ici six heures, vous souffrirez de crises de toux et d'éternuements. D'ici douze heures, votre vue se brouillera. Vous présenterez des symptômes semblables à ceux de la grippe. D'ici dix-huit heures, vous subirez douleurs musculaires et crises de toux prolongées. D'ici vingt-quatre heures, vous vous sentirez faibles et noterez des traces de sang dans votre mucus et vos urines. Ceci indique que le virus s'installe et entreprend de déstructurer vos cellules. Au bout de quarante-huit heures, vos organes commenceront à se liquéfier et à s'effondrer. Vous tousserez du sang de manière incontrôlable et risquez de ne plus être capables de respirer. D'ici cinquante à soixante heures, vos acides gastriques remonteront jusqu'à votre cœur et vos poumons. Le virus dispose d'une capacité limitée et n'est pas contagieux. Une fois de plus, *ce service est gratuit* et vous est *proposé dans l'intérêt de la santé et de la sécurité de tous*⁴⁶⁷. [Nous soulignons].

Le détachement à travers lequel la voix annonce ce climax mortel des symptômes crée une sorte d'aliénation. La conséquence de ne pas se soumettre au pouvoir de la police est claire : la mort. L'intégralité de cette scène met en évidence l'importance du langage : nombreux sont les mots qui détournent de la réalité de la situation pour en donner une version fautive. Dès le début, le rapport parle de la présence de quatre *terroristes*, expédient pour déclencher l'opération. Avant de diffuser le virus, la police pose le cadre juridique : « Nous répétons : veuillez-vous disperser sur-le-champ. Vous contrevenez à la section 14(ii) du Code des services de transport, ainsi qu'à la section 11.2(vi) du Décret de protection du commerce⁴⁶⁸ ». Ensuite, elle prévient :

Attention. Si vous ne vous dispersez pas immédiatement, nous partirons du principe que vous êtes *pleinement conscients* des répercussions potentielles de *vos délits* et que vous renoncez à tout recours à une action légale ou à une compensation financière pour toute blessure ou dommage causés durant la riposte des services d'ordre, conformément au *Décret de responsabilité tacite*⁴⁶⁹. [Nous soulignons].

⁴⁶⁷ *Ibid.*, p. 242-243. *Moxyland*, p. 219-220 : « “Be advised, that if you choose NOT to report for vaccination, you can expect the following symptoms. Within 3 hours, your throat will become sore and inflamed. Your mucous membranes will become irritated. Within 6 hours, you will experience coughing and sneezing. Within 12 hours, your eyesight will become blurry. You will present with flu-like symptoms. Within 18 hours, your muscles will ache and you will experience prolonged coughing fits. Within 24 hours, you will feel weak, and you may notice traces of blood in your mucus and your urine. This is an indication that the virus is taking hold and beginning to break down your soft cell structures. After 48 hours, your organs will start to liquefy and collapse. You will be coughing blood uncontrollably, and you may be unable to breathe. Within 50 to 60 hours, your stomach acids will reach your heart and lungs. The virus has limited capacity and is not contagious. Again, this service is free, provided in the interests of public health and safety” ».

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 235. *Moxyland* p. 213 : « Repeat : You are advised to disband immediately. You are in violation of section 14 (ii) of the Transport Authority Code, as well as section 11.2(vi) of the Commerce Protection Act” ».

⁴⁶⁹ *Ibid.*, p. 235. *Moxyland* p. 213 : « “Warning : If you choose not to disband immediately, it will be assumed under the Tacit Liability Act that you are fully aware of the potential repercussions of your unlawful actions

Un tel discours ne fait que qualifier de délinquants les personnes présentes et leur donne toute la responsabilité des événements qui vont suivre : les victimes deviennent des criminels. Dans tous les extraits cités, les phrases et les mots que nous avons soulignés participent à la construction d'une narration qui veut faire passer la violence comme sécuritaire et qui veut déresponsabiliser les vrais responsables. La tonalité détachée de l'annonce, à la fois physique et émotive, provoque une aliénation chez le lecteur qui est mis face à la brutalité de cette répression.

Les destins des trois protagonistes présents à la manifestation sont différents. Tendeka décide de devenir un martyr. Il veut faire de sa mort un acte de révolte, la transmettre en direct pour démasquer l'oppression présente dans le pays : « J'ai trente-deux ans. Je suis en train de mourir. C'est la seule manière de montrer... J'ai été infecté par le virus M7N1 dans le cadre d'une action de censure du gouvernement et des corporations. Répression. C'est une violation très grave des droits de l'homme. Ils tuent leurs citoyens de sang-froid⁴⁷⁰ ». Tendeka décrit aussi ses symptômes dans un très bref chapitre où, sous la forme d'un *stream of consciousness*, la description des effets du virus sur son corps s'alternent à ses préoccupations politiques :

Merde. Merde. Merde. Pas si grave, pas si grave. J'ai eu une intoxic alimentaire, une fois. C'était pire. Comme quelqu'un qui m'entortillait les tripes autour d'une fourchette. Comme des spaghettis. Peux pas ouvrir les yeux. Trop de lumière. Fait mal. Me réfugie dans ma tête. Respiration qui gargouille. Trouve pas mon inhalateur. Où est mon putain d'inhalateur ? Mais ça transmet déjà. Si j'arrivais à ouvrir mes putains d'yeux. Si. Je pourrais voir ces foutus panneaux, des centaines. Tous en train de retransmettre. Retransmettre notre mort. [...]. Tout me serre. [...]. Tous mes muscles. Ecrasés. Ecrasent des trucs à l'intérieur. Je le sens. Mes muscles secoués de spasmes. Trop serré, merde. Trop. Jésus. Toby, j'ai changé d'avis. Toby. PUTAIN ! J'ai changé d'avis. Je veux... Le poignet de Toby brille vert. Essaie de l'attraper. Lui montrer. Lui dire, parce que j'ai compris. Qu'est-ce que je... Le cast. Le cast. Le bordel de cast. Personne pourra l'ignorer ou l'étouffer. [...]. Les spasmes, par vagues, maintenant. Serre. Desserre. Quelque chose s'arrache à l'intérieur. Bouche pleine de cuivre fondu. Sens le goût de la lumière. Oblige mes yeux à s'ouvrir. La ville frémit. Rouge et bleue et verte, comme à Noël. [...]. Ça valait le coup. Ça va. Ashraf va être tellement fier - ⁴⁷¹.

and that you waive your right to seek any kind of legal recourse or financial compensation for any injuries or damages incurred in the course of law enforcement response” ».

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 317. *Moxyland*, p. 289 : « “I’m thirty-two. I’m dying. It’s the only way to show... I’ve been infected with the M7N1 virus as an act of government-corporate censorship. Repression. This is human right violation taken to its worst. They are wilfully killing their citizens” ».

⁴⁷¹ *Ibid.*, p. 319-320. *Moxyland*, p. 291 : « Fuck. Fuck. Fuck. Not so bad, not so bad. Had food poisoning once. Worse. Like someone twisted my guts round a fork. Like spaghetti. Can’t open my eyes. Too bright. Light hurts. Climbing into my head. Breath is liquid. Can’t find my pump. Where’s my fucking pump ? But it’s casting already. If I could open my fucking eyes. If. I could see the fucking adboards, hundreds of them. All fucking casting already. Casting us dying. Capturing our death. Captive audience. Me and Toby, of all people. Everything clenches. Jesus fucking motherfucking Christ ! Every muscle. Squeezing. Doing damage inside. I can feel it. My muscles spasming. Too fucking tight. Too. Christ. Toby, I’ve changed my mind. Toby. FUCK ! I’ve changed my mind. I want... Toby’s wrist is glowing green. Try to grab it. Show him. Tell him, cos I’ve figured it. What was I - ? The cast. The fucking cast. No one will be able to ignore or suppress it. Going out.

Beukes parvient à représenter le fil des pensées d'une personne en train de mourir à travers un large usage d'une syntaxe cassée qui procède par asyndète et où la parataxe est dominante. Tendeka décrit ses sensations physiques et les douleurs provoquées par le virus. Le climax atteint son apex dans une sorte d'hallucination visuelle, pour ensuite se dissoudre en laissant la dernière phrase ouverte qui indique la mort du personnage. Il est intéressant de souligner que Beukes décide de reporter la même scène à travers le point de vue de Toby. Cette double description permet ainsi de voir la mort de Tendeka représentée de l'intérieur et de l'extérieur. Les symptômes du virus Marburg, fièvre hémorragique similaire à Ébola, sont décrits avec deux focalisations différentes. Ainsi raconte Toby :

A quel moment je finis par percuter ce qui se passe ? Pas quand il m'agrippe le poignet, si fort que je me sens ecchymoser. Ni quand il se met à trembler violemment, ni quand ses yeux se révulsent, ses mâchoires se crispent et qu'il commence à faire d'horribles bruits à travers ses dents, des hurlements humides, visqueux. Nenni, les enfants, ce qui fait saisir à votre serviteur que ce merdier est tout à fait sérieux, c'est quand il se met à saigner par tous ses points de sortie. Au début, je me gondole parce que je ne peux pas m'en empêcher. Parce que c'est si outrageusement abominable, genre série Z totale, et tellement mal fait ; ça se met à couler en rigoles noires et épaisses, puis ça pisse, ça gicle, et je tente de retirer ma main, mais il ne me lâche pas. C'est comme si quelqu'un avait déclenché un liquéfacteur dans son corps. Et je n'arrive pas à lui faire lâcher prise⁴⁷².

Les sensations éprouvées par Tendeka sont ici décrites par Toby qui rapporte ce qu'il voit. Comme avec Ébola, les saignements restent le symptôme le plus marquant pour décrire une fièvre hémorragique.

Toby, pour sa part, ne croit pas aux annonces de la police. Il est persuadé qu'il s'agit d'une mise en scène pour forcer les gens à se rendre dans les centres de vaccination, les identifier et les arrêter : « C'est du bluff, je le vois bien. Je vais pas m'incliner et aller à l'un de leurs centres de vaccination. Un vaccin contre le virus qui est censé me bouffer la rate, OK, mais il ne me protégera pas des sympathiques agents qui attendent de m'arrêter pour mes activités illégales⁴⁷³ ». Il ne prend la mesure de la gravité de la situation que lorsque

Not this. Not anymore. FUCK ! I have to chill, I have to relax. I have to fucking relax. Fuck fucking duck. I have to relax. The spasms in waves now. Clench. Un. Clench. Something rips free inside me. Mouth full of molten copper. I can taste the light. Force my eyes open. The city is shimmering. Red and blue and green, like Christmas. Like skyward* said. Worth it. It's okay. Ash's gonna be so proud - ».

⁴⁷² *Ibid.*, p. 330. *Moxylant*, p. 301 : « When do I finally tweak what's happening? Not when he snatches my wrist, so tight I can feel it bruise. Not when he starts shaking violently or when his eyes roll back and his jaw clamps and he starts making hideous sounds through his teeth, wet, viscous shrieks. No, kids, the indicator for yours truly that this is some serious fucking shit is when he starts bleeding from every exit point. At first I laugh, cos I can't help it. Because it's so overboard gruesome, total B-grade horror, and so badly done, it starts oozing out in thick dark runnels, and then it's pouring out, gushing, and I try to pull my hand away, and he won't fucking let go. And I cannot get him to let go ».

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 299. *Moxylant*, p. 271 : « It's a bluff and I'm calling it. I'm not going to roll over and hand myself in at one of their immunity centres. Immunity from the virus supposedly about to chow down on my spleen, but not from the nice officers waiting to arrest me for illegal activities ».

Tendeka meurt sous ses yeux. Son destin est lié à celui de Kendra. Les deux ont un rapport sexuel et se séparent ensuite : Toby rejoint Tendeka lorsque Kendra décide de se rendre chez Inatec Biologica. Même si elle est asymptomatique, Kendra décide d'y aller pour s'assurer de son état de santé et vérifier le bon fonctionnement de la nanotechnologie qui renforce son système immunitaire. La rencontre prend néanmoins une tournure inattendue et, au lieu de la soigner, le docteur de la société euthanasie Kendra. Au cours de leur conversation, une similarité apparaît entre le traitement infligé à la jeune femme et celui des chiens sur lesquels l'entreprise mène des expérimentations :

“Serrez et refermez le poing plusieurs fois, je vous prie”. “Qu'est-ce qui arrive aux chiens, après ?” “On les envoie se mettre au vert, poupée.” “On ne peut pas les adopter ? Ou les utiliser comme chiens d'aveugles ou je ne sais quoi ?” [...] “Impossible”, coupe le docteur. “C'est notre propriété intellectuelle. On la protège au mieux. Les chiens sont abattus.” Elle voit la tête que je fais. “Ne vous inquiétez pas, ils ne souffrent pas. Juste une piqûre, et c'est terminé.” Elle positionne l'aiguille dans le creux de mon bras. “Serrez le poing.” En temps normal, je détournerais les yeux, même si je n'ai pas vraiment peur des piqûres, mais cette fois je regarde la fine pointe de métal percer ma peau. Elle tire le piston de quelques millimètres et le sang vient tourbillonner dans la seringue, comme de l'encre dans de l'eau. Je lève la tête. Elle me regarde fixement. “Vous voyez ?” dit-elle. “Juste une petite piqûre.” Tout en soutenant mon regard, elle enfonce complètement le piston. Le monde bascule sur la droite, puis tout se resserre sur moi en une bouffée de claustrophobie. Soudain, j'ai peur⁴⁷⁴.

Avec un traitement similaire à celui réservé aux chiens, Kendra-cobaye est « abattue ». Le rythme du dialogue, ponctué par les gestes du docteur qui prépare la seringue et injecte le liquide fatal, est accéléré par les questions de Kendra qui commence à avoir des doutes et à prendre peur. Elle réalise enfin qu'elle va bientôt mourir en raison de l'injection reçue.

Toby se rend compte au contraire que, depuis son rapport sexuel avec Kendra, son état de santé s'améliore petit à petit. Beukes décide ici de mettre en place une « contagion » toute différente : comme s'il s'agissait d'une maladie vénérienne, la nano-technologie de Kendra « infecte » Toby qui se retrouve à avoir son système immunitaire renforcé⁴⁷⁵.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 327-328. *Moxylant*, p. 299-300 : « “Pump your fist for me, please”. “What happens to the dogs afterwards?” “They put them out to pasture”. “So you can't adopt? Or use them as guide dogs or something?”. [...] “Impossible”, says the doctor. “It's our intellectual property. It's very closely guarded. They put dogs down”. She sees my face. “But don't worry, they don't feel anything. Just a prick. Then it's over”. She positions the needle against the crook of my elbow. “Make a fist for me”. Normally I look away, even though I don't mind needles so much, but this time I'm watching as the slim metal head bites into my skin. She pulls back the plunger a fraction, so that blood swirls into the chamber, like ink in water. I look up and see that she is watching me intently. “See”, she says, “just a little prick”. Still holding my gaze, she pushes the plunger all the way in. The world tilts to the right, and then everything swarms up to meet me in a surge of claustrophobia. Suddenly I'm scared ».

⁴⁷⁵ C'est ce que suggère l'autrice en décrivant un Toby de plus en plus sain malgré l'exposition au virus, avec le poignet qui « brille d'une lueur verte, une phosphorescence sous-cutanée pâle comme une méduse » (*Moxylant*, p. 297) et qui se déclare, dans les dernières pages, aussi assoiffé que Kendra. On se souvient en

À côté de cette représentation des virus utilisés comme arme biologique pour surveiller et contrôler les citoyens, d'autres références au sujet de l'épidémie apparaissent tout au long du roman. Dès le premier chapitre, Kendra évoque une « grosse épidémie » advenue dans un passé récent, « quand tout le monde croyait que c'était la fin⁴⁷⁶ ». La crainte des épidémies s'explique ainsi par la mise en place d'un protocole sanitaire strict et une vigilance constante. En rentrant au Cap après un déplacement professionnel, Lerato se retrouve par exemple à être regardé avec suspicion : « je tousse encore comme si j'allais cracher un poumon, et cette grosse fille de l'autre côté de l'allée me lance de vilains regards, et je sais exactement ce que pense cette conne paranoïaque⁴⁷⁷ ». La peur de la contagion est si grande que, rien qu'un coup de toux semble inquiéter la femme qui l'observe. Si chez l'individu la contagion fait peur, l'État réagit encore une fois avec un contrôle renforcé. C'est ainsi que Lerato se retrouve à penser : « Pas étonnant que les douaniers me prennent à part à l'aéroport international O. R. Tambo, prêts à me fiche en quarantaine avec les autres réfugiés médicaux dans un de ces hangars reconvertis en camps⁴⁷⁸ ». Effectivement, une fois arrivée au contrôle voilà ce qui se passe :

Lorsque l'uniforme au comptoir me demande mon statut d'immunité, je lui réponds : « Il me semble que ma société effectue des filtrages légaux approuvés par le Département de la Santé. » J'abats sur le comptoir ma carte d'IDexec de Communique, laquelle a l'effet escompté. En gros, le gars s'écrase fissa et on me pilote sans tarder dans la file prioritaire. Tout du long, le douanier se répand en excuses. « Nous sommes sincèrement désolés, mademoiselle Mazwai. On ne savait pas... C'est qu'il y a des risques : on a eu une épidémie en Tanzanie, ils ont dû fermer Dar es-Salaam... »⁴⁷⁹.

En l'espace de quelques pages l'autrice parvient, à l'aide de quelques détails, à créer une réalité où, même sans être trop approfondie, l'épidémie semble non seulement avoir marqué le passé mais aussi menacer le présent : des épidémies émergent constamment, les zones de quarantaine semblent permanentes, les aéroports sont fermés pour éviter la

effet que, après l'injection, Kendra avait développé une forte dépendance à une boisson et elle avait un tatouage phosphorescent à l'image de la marque dont elle était devenue ambassadrice.

⁴⁷⁶ *Moxyland*, p. 10. *Moxyland*, p. 8 : « the last big outbreak » ; « when everyone thought this was really it ».

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p. 59. *Moxyland*, p. 51-52 : « I'm still coughing like I'm about to hack up a lung, and this fat chick across the aisle keeps giving me these dirty looks, and I know exactly what the paranoid wench is thinking ».

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 59. *Moxyland*, p. 52 : « It's no surprise then when Customs pulls me aside at OR Tambo International, ready to slam me into quarantine with the rest of the medical refugees in the camps converted from hangars ».

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p. 59-60. *Moxyland*, p. 52 : « When the uniform at the counter asks me for my immune status, I snap, "I think you'll find my company does regular, Health-Dept approved screenings", and slap down my Communique exec ID, which has the intended effect. Which is that they back the fuck off and fast-track me into the priority queue, the Customs guy apologizing all the way. "We're so sorry, Ms Mazwai, if we'd known, it's just the risk, and there's been an outbreak in Tanzania, they've closed down Dar es Salaam..." ».

propagation à l'échelle globale. L'épidémie participe ainsi à façonner cette ville du Cap du futur où un état d'urgence perpétuel valide la surveillance des citoyens.

Dans le roman, nous trouvons aussi de nombreuses références à l'épidémie de sida, en particulier à travers le personnage de Lerato dont la famille a été profondément marquée par le sida. Le lecteur apprend que Lerato a perdu ses parents et l'une de ses sœurs à cause du sida. En évoquant son enfance et les visites à l'hôpital pour voir ses parents, Lerato pense : « Je n'avais que sept ans à l'époque. La benjamine de la famille après Zama, Siphokazi et Tebogo, qui a succombé avant même nos parents⁴⁸⁰ ». Entre les trois sœurs c'est Zama qui a plus de souvenirs, elle aime « jouer à l'historienne familiale » et elle se dit « un puits de science pour tout ce qui touche⁴⁸¹ » à leurs parents. Quant à Lerato, « Thomozaki et Sam Mazwai » ne sont que « des noms sur [son] certificat de naissance⁴⁸² ». Elle se rappelle seulement la clinique où ils étaient hospitalisés : « Je me souviens de rangées de lits serrés les uns contre les autres, d'odeurs métalliques âcres et d'un homme dont les membres aussi fins et osseux que les pattes d'une sauterelle me terrifiaient⁴⁸³ ». Dans ses souvenirs d'enfant, l'image de l'homme malade du sida devient celle d'une monstrueuse sauterelle. Zama ajoute quelques détails : « À ce qu'elle [Zama] dit, on marchait des kilomètres entre les voies de chemin de fer, en cueillant les herbes folles – des cosmos, je crois – pour les offrir à notre mère. Les infirmières nous les confisquaient probablement à notre arrivée, de crainte qu'on ne contamine nos parents. On n'avait même pas le droit de les toucher⁴⁸⁴ ».

Malgré ces petites références qui renvoient à la représentation du sida⁴⁸⁵, il nous semble que chez Beukes cette maladie devient encore une fois l'occasion de souligner l'omniprésence des corporations. Nous apprenons en effet que, suite à la mort de leurs parents, les trois sœurs Mazwai sont transférées dans « l'orphelinat Eskom⁴⁸⁶ » où Lerato affirme que les responsables « y cultivent [...] de la main-d'œuvre privée⁴⁸⁷ ». Ainsi Lerato

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p. 155. *Moxyland*, p. 141 : « I was only seven at the time. The baby of the family after Zama and Siphokazi, and Tebogo, who succumbed even before our parents ».

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 155. *Moxyland*, p. 140 : « play the family historian » ; « a font of all these great stories about our parents ».

⁴⁸² *Ibid.*, p. 156. *Moxyland*, p. 141 : « names on my birth certificate ».

⁴⁸³ *Ibid.*, p. 155-156. *Moxyland*, p. 141 : « I remember rows of beds crammed together and sour metal smells and a man, limbs as spindly and sharp as a locust, who terrified me ».

⁴⁸⁴ *Ibid.*, p. 155. *Moxyland*, p. 141 : « She says we used to walk miles along the railway tracks, picking some raggy weed, cosmos I think, to give to our mother. Predictably, the nurses confiscated it all when we got there for fear that we might contaminate our parents. We weren't even allowed to touch them ».

⁴⁸⁵ Pour approfondir le sujet de la représentation du sida voir notamment : Joseph Lévy, Alexis Nouss (préface de François Laplantine), *Sida-fiction. Essai d'anthropologie romanesque*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1994 ; Stéphane Spoiden, *La littérature et le sida. Archéologie des représentations d'une maladie*, Presses Universitaires du Miral, Toulouse, 2001.

⁴⁸⁶ *Moxyland*, p. 155. *Moxyland*, p. 140 : « the Eskom orphanage ».

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 155. *Moxyland*, p. 140 : « they are cultivating proprietary workforces ».

raconte son parcours à l'intérieur des entreprises : « Au bout d'un an, j'avais été choisie pour rejoindre Pfizer SA Primary au Cap [...]. A quatorze ans, je n'avais plus qu'à faire mon choix parmi les bourses offertes par les instituts du secondaire de Telkom, Cisco, Wesizwe et New Mutua⁴⁸⁸ ». Lerato apprend ainsi à « jouer le jeu du système⁴⁸⁹ » et elle finit par être recrutée par la plus grande des entreprises présentes sur le territoire, Communiqué. Comme l'a bien souligné Abd-El Khadr Hamza, la trajectoire de la vie de Lerato montre comment « le système politique ne laisse aucune échappatoire aux citoyens dont il prend en charge la destinée de certains dès l'enfance comme le personnage de Lerato. Toutes les actions doivent servir les intérêts de l'élite qui dirige le Moxylant⁴⁹⁰ ». Ainsi ce sont les plus fragiles, comme les « bébés du sida » qui, dans le monde imaginé par Beukes, se retrouvent à être des pions dans les mains des plus forts : leurs « existences sont littéralement privatisées [...] et mises au service des grands groupes économiques comme le fournisseur d'énergie Eskom⁴⁹¹ ».

Dans *Moxylant* la réalité épidémique participe à la création d'un univers où l'État et les entreprises privées exercent une surveillance et une oppression sournoises. Cela advient à travers la mise en scène de différentes « types » d'épidémies, dont chacune apporte une nuance au système répressif présenté. D'abord, à travers l'évocation de plusieurs épidémies passées et courantes, auxquelles les institutions ont fait face en déployant une politique de surveillance, si ce n'est répressive, avec des camps-quarantaines et des protocoles de sécurité sanitaire stricts. Ensuite, à travers la vie de Lerato, élevée à l'intérieur de la vie des corporations : si d'un côté le lecteur pourrait penser que l'État prend en charge les orphelins, on découvre très rapidement que ces institutions privées ne font que contrôler ultérieurement l'existence de ces personnes. Enfin, à travers la représentation la plus brutale, lorsque la police se sert d'un virus comme arme biologique afin d'arrêter et réprimer les « terroristes ». Une pratique, celle d'un « marquage chimique », qui n'est pas sans rappeler l'usage d'une teinture violette (*purple rain*) « sur les rassemblements anti-apartheid, afin d'identifier et d'arrêter ensuite plus facilement les auteurs de trouble⁴⁹² ». Tout, à *Moxylant*, participe à la création d'une réalité dystopique et hyper-technologisée dominée par la surveillance et la répression : y compris l'épidémie.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 156. *Moxylant*, p. 142 : « Within a year, I'd been handpicked to go over to Pfizer SA Primary in Cape Town [...]. At fourteen, I had my pick of bursaries at secondary institutions run by Telkom, Cisco, Wesizewe and New Mutua ».

⁴⁸⁹ *Ibid.*, p. 156. *Moxylant*, p. 142 : « how to play the system ».

⁴⁹⁰ Abd-El Khadr Hamza, *Afrique(s) et Science-fiction : Histoire(s) et représentations*, op. cit., p. 305.

⁴⁹¹ *Ibid.*, p. 436.

⁴⁹² Anthony Mangeon, *L'Afrique au futur*, op. cit., p. 259.

Nous retrouvons aussi dans *Afterland* certaines de ces caractéristiques. Publié en 2020, à la croisée entre un thriller, un roman post-apocalyptique et un récit de voyage, *Afterland* raconte l'histoire d'une mère, Nicole dites Cole, et de son fils Miles. Encore une fois, Beukes situe son récit dans un futur proche, comme l'indique la date sur la première page : « 21 juin 2023⁴⁹³ ». Nous sommes aux États-Unis et presque la totalité de la population mondiale masculine a succombé à un virus, le Virus Culgoa Humain (VCH). Miles est l'un des rares survivants à cette *fin du monde* au masculin. En raison de son immunité, le jeune adolescent se retrouve être l'objet d'intérêt d'un État désespéré en quête d'un remède contre ce nouveau fléau. Mais l'État n'est pas le seul à vouloir tirer parti de l'enfant. La sœur de Cole, Billie, veut vendre au marché noir le sperme de Miles qui résiste au virus. À cause de l'absence de remède, le monde vit en effet sous un régime de *reprohibition* : interdiction de concevoir des enfants. Nombreuses sont alors les femmes à la recherche de « l'or blanc » dans les marchés noirs. Enfin, un groupe de religieuses de l'Église de Tous les Chagrins voit en Miles l'incarnation de leurs prières, la promesse d'un avenir meilleur. Pour protéger son enfant, Cole décide de quitter les États-Unis et de retourner chez elle en Afrique du Sud. Les deux commencent alors un long voyage à travers les États-Unis pendant lequel, pour ne pas attirer l'attention, Cole déguise son fils en fille : Miles prend alors le nom de Mila.

Comme souligné par Mélanie Joseph-Vilain, *Afterland* est le premier roman où Beukes met en scène des personnages sud-africains aux États-Unis :

Après ses deux premiers romans, qui se déroulent respectivement au Cap et à Johannesburg, [Lauren Beukes] a publié trois romans dont l'action se déroule en Amérique. *Afterland* est cependant le premier à mettre en scène des personnages sud-africains et à hybrider explicitement les références culturelles, en évoquant les identités transatlantiques⁴⁹⁴.

Le roman est raconté par un narrateur externe qui adopte une focalisation interne variable : les points de vue alternés de Cole, Miles et Billie permettent d'approfondir des thématiques différentes. En particulier, le personnage de Cole consent d'aborder la question

⁴⁹³ Lauren Beukes, *Afterland* [2020], traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Laurent Philibert-Caillat, Paris, Albin Michel, 2022, p. 7. *Afterland*, p. 3 : « June 21, 2023 ».

⁴⁹⁴ Mélanie Joseph-Vilain, « Transatlantic Post-Apocalyptic Fiction: Frank Owen's *South* (2016) and *North* (2018) and Lauren Beukes's *Afterland* (2020) », *Commonwealth Essays and Studies*, no. 43.2, 2021, Online since 23 July 2021. DOI : <https://doi.org/10.4000/ces.7475>. Consulté le 15 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/ces/7475>. Notre traduction : « after her first two novels, set respectively in Cape Town and Johannesburg, she has published three novels set in America. *Afterland* is the first one, though, which stages South African characters and explicitly hybridizes cultural references, pointing to transatlantic identities ».

de la parentalité, tandis que celui de Miles porte l'autrice à s'interroger sur une quête identitaire particulièrement difficile. Plus généralement, les relations entre Cole et Miles et entre Cole et Billie semblent être au cœur du roman.

Dans une interview reportée à la fin de l'édition anglaise⁴⁹⁵, Lauren Beukes explique avoir eu dès le début une idée précise de ce qu'elle voulait faire à travers ce roman : « explorer le concept d'un monde sans hommes » et, par cela, « remettre en question l'idée qu'un monde de femmes serait naturellement plus gentil et plus nourricier⁴⁹⁶ ». L'épidémie semble avoir permis à l'autrice de construire un monde habité et géré par les femmes. Concernant à la conception du virus, Beukes explique :

J'avais plusieurs amies scientifiques épidémiologistes (toutes des femmes) qui m'ont aidée à concevoir un virus vaguement plausible, inspiré d'oncovirus existants comme le papillomavirus, et lié au chromosome X ou transmis par les gènes de la mère. Il était important pour moi que ce virus ait un sens et qu'il puisse justifier l'idée du roman d'une reprohibition mondiale (ce que nous appelons aujourd'hui l'aplatissement de la courbe)⁴⁹⁷.

Quelles sont les caractéristiques de ce virus ? La majeure partie des informations nous sont données dans un interlude situé entre la première et la deuxième partie du roman. Cet interlude se compose de trois chapitres dont le premier prend la forme d'un blog où des usagers posent des questions. Le blog s'appelle « DirtyHarry.tv » et il y présente des « reportages inédits, satires et memes à volonté⁴⁹⁸ ». La date de la publication apparaît tout de suite, « Posté le 30 avril 2021 à 23 h 18⁴⁹⁹ » : il se situe dans un temps antérieur au temps du récit – qu'on a vu s'ouvrir en l'année 2023. Comme un document d'archive, ce chapitre reporte le lecteur à quelques mois après le déclenchement de l'épidémie. Les usagers sont invités à poser leurs questions au Docteur FuzzWolf à l'occasion de cette édition spéciale dédiée entièrement au Virus Culgoa Humain : « Dans l'édition spéciale de cette semaine, notre expert médical en pantoufles/responsable du courrier du cœur, le docteur FuzzWolf, récapitule tout ce qu'il y a à savoir sur le Virus Culgoa Humain et l'Androcalypse à

⁴⁹⁵ Lauren Beukes, « Author Q&A with Lauren Beukes », in : *Afterland*, Penguin Books, 2020, p. 449-455.

⁴⁹⁶ *Ibid.*, p. 449. Notre traduction : « I always had a strong sense of what I wanted the novel to do - explore the concept of a world without men » ; « I always wanted to interrogate the idea that a world of women would naturally be kinder and more nurturing ».

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 450. Notre traduction : « I had several epidemiologist scientist friends (all women) who helped me design a vaguely plausible virus inspired by existing oncovirus like HPV, and X-linked or passed down through the mother's genes. It was important to me that it made sense, and that it could justify the novel's conceit of a global reprohibition (what we now call flattening the curve) ».

⁴⁹⁸ *Afterland*, p. 251. *Afterland*, p. 217 : « Original reportin, satire and all the memes you can eat! ».

⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 251. *Afterland*, p. 217 : « Posted: 30 April 2021 23:18 ».

venir !⁵⁰⁰ ». Ils s'ensuivent treize questions auxquelles le « docteur » répond. La première permet de décrire le virus : « C'est quoi, ce virus Culgoa dont on nous rebat les oreilles ?⁵⁰¹ ». Nous reportons la réponse dans son intégralité :

Vous voulez reprendre depuis le début ? Sérieux ? Bon, partons du principe que vous n'avez pas allumé un écran depuis six mois et que vous avez réussi à éviter tous les bulletins d'information publique d'urgence. Le VCH, ou Virus Culgoa Humain, ou Culgoa tout court, est une grippe hautement contagieuse qui se transforme en cancer de la prostate agressif chez la plupart des hommes, des garçons et de n'importe qui possède l'organe en question, ainsi que chez certaines femmes – merci les glandes de Skene ! Ce cancer s'étend rapidement à votre squelette, fait pourrir vos os, et vous mourrez d'une mort horrible et douloureuse en quelques semaines. Les dames, elles, à l'exception de quelques malchanceuses, ont tendance à se moucher et à tousser, font parfois une petite poussée de fièvre, mais sont dispensées du cancer qui vous bouffe de l'intérieur en partant de votre zone érogène la plus intime. N'allez cependant pas dire que la gent féminine fait preuve d'égoïsme, parce que les femmes sont porteuses du virus et peuvent vous le transmettre, telle une patate chaude particulièrement dégueulasse. Vous serez heureux d'apprendre que, contrairement à vos racistes de grands-parents homophobes scotchés à Fox News, le VCH ne fait aucune discrimination de race, de classe, de religion, de sexualité ou d'identité de genre. Hyper positif, non ? D'aucuns pourraient arguer qu'il était grand temps de se débarrasser des hommes, mais hélas, la liste va inclure des gens non binaires et des femmes trans, encore que pas tout à fait à la même vitesse, peut-être bien à cause du THS et des risques réduits de cancer de la prostate (encore que l'utiliser comme traitement ne s'est pas avéré efficace pour nous autres), mais n'oublions pas que les nuances de la biologie humaine sont un sacré bordel à démêler, et que les virus sont de mystérieux petits bâtards, alors merde, qui sait ?⁵⁰².

Avec un ton satirique et familier qui convient au support médiatique dont le blogueur se sert, nous trouvons dans cet extrait toutes les caractéristiques principales du virus. Le VCH est une grippe contagieuse qui peut donner lieu chez les hommes à un cancer de la prostate. À en suivre la description, une fois transformé en cancer, le virus agit très rapidement et s'attaque aux os provoquant ainsi une mort très rapide. Le blogueur met en garde contre la contagiosité des femmes, porteuses saines du virus : elles n'en meurent pas

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 251. *Afterland*, p. 217 : « In this week's special edition, DirtyHarry's resident armchair expert and agony uncle Dr FuzzWolf has the lowdown on everything you need to know about the Human Culgoa Virus and the imminent Man-pocalypse! ».

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 251. *Afterland*, p. 217 : « What is this Culgoa thing I keep hearing about? ».

⁵⁰² *Ibid.*, p. 251-252. *Afterland*, p. 217-218 : « The basics? Really? Okay, let's assume you haven't turned on a screen in the last six months and managed to avoid all the public emergency information. HCV or Human Culgoa Virus or just Culgoa is a highly contagious flu that turns into an aggressive prostate cancer that affects most men, boys and anyone else with a prostate, and some cis women – thanks, Skene's gland! The cancer digs into your skeleton, rots your bones, and causes you to die a horrible agonizing death in a matter of weeks. For all but an unlucky few of the ladies, there's some snorting and coughing, maybe a fever, but no black cankers eating you from inside your deep pleasure zone. But don't say the female of the species never gave you anything! They can still be carriers and infect you, like the worst ever game of pass-the-parcel. Unlike your racist, homophobic, Fox-News lovin' grand-parents, CV does not discriminate based on race, class, religion, sexuality or gender identity. Cold comfort, huh? Some people might argue it's about time the met got wiped out, but it sucks that the toll includes non-binary folk and trans women, although not at exactly the same rate, maaaaybe because of HRT and reduced prostate cancer risks (although it hasn't worked as a treatment for the rest of us), but also the nuances of human biology are hella complicated and viruses are mysterious evil fuckers, and who the hell knows? ».

mais peuvent le transmettre. Nous soulignons encore une fois l'agentivité du virus qui *ne fait aucune discrimination* : le penchant humaine aux préjugés est ici utilisé pour souligner, par contraste, l'égalité des êtres humains face à l'épidémie. Le virus serait ainsi « égalitaire » : l'opposition entre le « comportement » de l'homme et celui du virus permet non seulement d'évoquer le mécanisme de contagion qui transcende toute opinion ; mais elle permet aussi de critiquer de façon ironique les nombreuses discriminations existantes dans la société humaine.

La question suivante porte sur la gravité de l'épidémie actuelle, « C'est vraiment la pire pandémie qu'on ait jamais vécue ?⁵⁰³ », demande quelqu'un. Il suit une liste des épidémies. En premier, Ébola, qui « n'a tué que 11 000 personnes » ; ensuite le sida avec « environ 39 millions de victimes dans le monde entier » ; la grippe espagnole, entre « 20 et 50 millions de personnes » ; la peste noire avec « 50 millions d'Européens⁵⁰⁴ » ; plus en arrière encore, la peste de Justinien de 541 qui a fait cent millions de morts. Toutes ces épidémies permettent au docteur d'annoncer de façon spectaculaire les chiffres bien plus impressionnants de l'épidémie en cours :

Maintenant, vous êtes prêts au choc et à l'horreur ? [...]. D'après les estimations des experts, ces hommes et ces femmes de qualité qui œuvrent pour la science et la recherche, le Culgoa a contaminé cinq MILLIARDS de personnes, à ce stade. Soit la majeure partie de notre population de 7,4 milliards d'êtres humains. Et selon eux, c'est un chiffre optimiste. Nous ne disposons pas des données de pays tels que la Russie et la Corée du Nord, et quelques autres qui tiennent leur taux d'infection pour un secret d'État, des fois que les Bourses paniqueraient et s'effondreraient encore plus qu'elles ne l'ont déjà fait⁵⁰⁵.

Toutes ces épidémies historiques connues des lecteurs servent à annoncer à quel point cette nouvelle andro-épidémie est encore plus meurtrière. Les questions continuent à être posées et les réponses se succèdent sur le même ton sarcastique. Le lecteur découvre ainsi le fonctionnement des oncovirus :

Les virus sont de petites saloperies sournoises, voilà comment, et les oncovirus en particulier – ceux qui justement peuvent provoquer des cancers. Vous vous souvenez peut-être, d'après vos cours de biologie au lycée, que les virus sont de minuscules organismes composés d'ADN ou d'ARN dans un sac de protéines. Ils se reproduisent en piratant les cellules de leur hôte, en y insérant leurs propres petits bouts de code génétique et en les éclatant. Mais voilà

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 252. *Afterland*, p. 218 : « Is it really the worst pandemic we've ever seen? ».

⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 252-253. *Afterland*, p. 218 : « only killed 11,000 people » ; « about 39 million people globally » ; « somewhere between 20-50 million people » ; « 50 million Europeans ».

⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 253. *Afterland*, p. 218-219 : « Now, ready to be shocked and horrified ? [...]. According to the experts, those fine men and women of science and research, Culgoa has infected an estimated five BILLION people so far. That's most of us out of a population of 7.4 billion human beings. They say that's a conservative estimate. We don't have figures on countries like North Korea or Russia and a few other places that consider their infection rate a state secret, in case the world market panics and tanks even more than it has already ».

le hic : tout en s'affairant à faire implorer vos cellules, le virus peut les pousser vers le cancer. Voici une liste des virus connus qui peuvent se muer en cancers : l'Epstein-Barr, le papillomavirus, les hépatites B et C, l'herpès 8, le virus T-lymphotrope humain 1, le polyomavirus Merkel – et maintenant, le Culgoa. On ne sait pas encore ce qui le provoque, l'événement catalyseur qui déclenche le cancer super agressif dont il est question, mais la vie est pleine de mystères et la nature est étrange et surprenante⁵⁰⁶.

Les questions posées permettent d'aborder différents sujets liés à l'apparition de ce nouveau virus : son fonctionnement, le taux de mortalité, les traitements possibles et la recherche d'un vaccin. Nous apprenons par exemple que « les experts estiment que [le virus] circule dans le monde entier, sous la forme d'une simple grippe, depuis au moins cinq à huit ans, voire plus⁵⁰⁷ » : un peu comme le sida qui « s'est déclaré chez un humain, pour la première fois, dans les années 1950 et qu'il a fallu des décennies avant qu'il se déchaîne⁵⁰⁸ ». Des informations scientifiques sont ici rassemblées afin de donner des connotations vraisemblables à ce virus fictionnel ; pour en décrire le fonctionnement il est comparé à des virus réels dont le lecteur connaît l'existence et l'histoire. À la fin du post ressemblant questions et réponses apparaît une mise à jour publiée « au 18 janvier 2023⁵⁰⁹ » qui affirme l'obsolescence de l'article. Deux ans se sont écoulés depuis le début de la pandémie et les conséquences ont été bien pires que prévues. On lit : « Les estimations actuelles [...] sont de 3,2 milliards d'hommes, d'enfants et de personnes-dotées-d'une-prostate morts⁵¹⁰ ». Il y est souligné encore une fois l'absence totale de traitement ou de remède, manque qui mène l'auteur de l'article à inviter ses « lecteur.ice.s de suivre l'accord de Buenos Aires de 2021 : respectez la reprobhibition globale, méfiez-vous du sperme vendu au marché noir, et n'essayez pas d'avoir des bébés tant qu'on ne sera pas sûres qu'il n'y a plus de danger !⁵¹¹ ».

La chronologie des événements peut être ainsi rétabli : aux alentours de novembre 2020 la nouvelle épidémie de VCH s'annonce ; au 18 janvier 2023 les hommes encore en

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 254. *Afterland*, p. 219 : « Viruses are sneaky little fuckers is how, and oncoviruses in particular – those are the ones that can cause cancers. You may remember from high-school biology that viruses are tiny organisms made of DNA or RNA wrapped in a skin of protein. They reproduce by hijacking the host's cells, inserting their own little pieces of genetic code and busting that shit wide open. But here's the catch – when they're busy imploding your cells, it can push those cells towards cancer. Here's a list of viruses we know *can* turn into cancer: Epstein-Barr, HPV, Hepatitis B and C, Herpes 8, Human T-lymphotropic virus-I, Merkel cell polyomavirus – and now Culgoa. We don't know what triggered it, AKA the catalyst event, to turn into the super-aggressive cancer we're seeing, but life is full of mysteries and nature is strange and wondrous ».

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 255. *Afterland*, p. 220-221 : « Experts reckon it's been going around the world as a virulent influenza for at least five to eight years, maybe longer ».

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 255. *Afterland*, p. 221 : « first showed up in humans back in the 1950s, and that took several decades to go all out ».

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 258. *Afterland*, p. 223 : « as of 18 January 2023 ».

⁵¹⁰ *Ibid.*, p. 258. *Afterland*, p. 223 : « Current estimates [...] are 3.2 billion men, boys and people-with-prostated dead ».

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 258. *Afterland*, p. 223 : « In the meantime, can we implore those of you with wombs to please, please, stick to the 2021 Buenos Aires Accord: obey the global reprobhibition, beware of black-market semen, and don't go trying for babies until we know it's safe out there! ».

vie sont « entre 35 et 50 millions » dans le monde entier et aucun vaccin n'a été trouvé. Cela nous mène au temps du récit, 21 juin 2023, lorsque Cole et Miles décident de s'échapper des États-Unis où l'état d'urgence en vigueur restreint considérablement la liberté des citoyens.

Étant donné ses caractéristiques, nous comprenons que d'un côté le VCH sert à Beukes pour situer ses personnages dans un monde sans hommes ; d'autre côté, l'absence de remède et la recherche constante d'un vaccin se révèlent fondamentales pour déclencher l'intrigue. C'est bien le statut d'« enfant spécial » de Miles et le désir de la mère de le protéger des intérêts d'autrui qui conduit les protagonistes à s'enfuir. Dans ce monde post-apocalyptique Miles incarne en effet un atout précieux pour la science.

Si dans l'interlude les informations concernant l'épidémie de VCH sont données de façon ordonnée, comme une page Wikipédia dans laquelle l'on va pour se renseigner, d'autres informations sont éparpillées tout au long du roman. Déjà le premier chapitre, dans lequel le narrateur emprunte la focalisation de Cole, introduit le lecteur dans une réalité post-apocalyptique. Différentes bribes d'informations y sont données. Miles est défini comme « le gène vagabond sur lequel le virus n'a pas eu de prise⁵¹² » et tout de suite le lecteur comprend à quel point cet enfant est spécial : « Un sur un million. Non, ce n'est pas tout à fait vrai. Un sur le million qui reste en Amérique. Il y en a plus dans le reste du monde, mais à peine. Taux de survie inférieur à un pour cent⁵¹³ ». Avec un taux de mortalité de plus de 99%, les autorités ont mise en place un « Acte de Protection des Mâles » afin de « sécuriser le futur⁵¹⁴ ». Ou encore, s'interrogeant sur l'âge de son fils, Cole se surprend à avoir perdu la conception du temps : « Il n'a que onze ans. Non, douze, se corrige-t-elle. Presque treize. Le mois prochain. La fin du monde remonte à si longtemps que ça ? Le temps se dilate et se brouille⁵¹⁵ ». Le lecteur a déjà à disposition plusieurs éléments : trois ans plus tôt, un virus extrêmement mortel a bouleversé le monde entier provoquant le décès de nombreux d'hommes. Parmi ces hommes il y a aussi le mari de Cole qui l'accompagne comme une voix de fantôme signalée graphiquement en italique. C'est lui qui dans le premier chapitre utilise le mot *épidémie* pour la première fois :

[Cole] consulte la montre de Devon, trop grosse pour son poignet, et pas facile à lire à cause des constellations qui décorent son cadran. Cadeau d'anniversaire de mariage astronomique. Au dos est gravé : «Jusqu'à la fin de l'univers avec toi». Sauf que c'était un gros bobard. *Tu*

⁵¹² *Ibid.*, p. 11. *Afterland*, p. 5 : « the errant genes the virus couldn't latch onto ».

⁵¹³ *Ibid.*, p. 11. *Afterland*, p. 5 : « One in a million. No, that's not right. One of the million left in America. The rest of the world has more than that, but barely. Less than a one per cent survival rate ».

⁵¹⁴ *Ibid.*, p. 11. *Afterland*, p. 5 : « Male Protection Act » ; « Future security ».

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 12. *Afterland*, p. 6 : « He's only eleven, no, twelve, she corrects herself. Almost thirteen. Next month. Can it have been that long since the end of the world? Time dilates and blurs ».

*sais, moi aussi j'aurais préféré ne pas succomber à l'épidémie et ne pas mourir dans d'atroces souffrances. Juste pour dire*⁵¹⁶.

Toujours dans le premier chapitre, un court dialogue entre Cole et Miles nous plonge encore une fois dans un monde où les microbes et les virus ne sont pas de l'ordre de l'extraordinaire mais, au contraire, font partie du quotidien : « – Lave-toi les mains, pour les microbes. – Je suis immunisé, tu as oublié ? – Dis ça aux autres virus qui traînent dans le coin. Lave-toi les mains, tigroutet⁵¹⁷ ». Des gestes simples comme celui de se laver les mains deviennent vitaux si l'on vit dans un monde où microbes et virus sont omniprésents. Ces petits détails permettent à la romancière de poser, dès le début, le cadre dans lequel se développe son intrigue.

En général, tout au long de la narration des *flashbacks* permettent au narrateur de revenir sur des moments cruciaux dans l'évolution de l'épidémie : la découverte du virus, la gestion de l'épidémie de la part des gouvernements, les politiques publiques et la tournure prise suite à la pandémie. Il en résulte un univers qui frôle la dystopie puisque l'autorité se cache derrière l'idée de sécurité et de protection. Un peu comme dans *Moxyland*, le sujet de l'épidémie permet à l'auteur de mettre en garde sur les dérives autoritaires des États. Nous approfondirons les aspects liés à la gestion de l'épidémie plus avant ; pour l'instant, poursuivons notre analyse sur la représentation du virus.

Comme c'était le cas pour la Grippe noire chez Paul McAuley, le VCH semble marquer une césure historique mais, à sa différence, la perception des personnages résulte beaucoup plus floue, comme nous pouvons le voir en lisant cet extrait : « L'obsession mondiale : vous étiez où, quand ça a commencé ? Vous étiez où, quand vous avez été exposé pour la première fois ? Mais comment tracer une ligne dans le sable entre Avant et Après ? Le problème avec le sable, se dit Cole, c'est qu'il remue tout le temps. Et il peut devenir boue⁵¹⁸ ». Si les conséquences de l'épidémie sur l'équilibre mondiale semblent tracer une ligne plus nette, dans son intimité Cole fatigue à se donner une chronologie, comme le démontre d'ailleurs sa difficulté à déterminer l'âge de son enfant dans l'extrait déjà cité. Cela, il nous semble, est lié aux caractéristiques mêmes du virus : une grippe qui se

⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 13. *Afterland*, p. 6 : « She checks Devon's watch, too big on her wrist and hard to read the numbers between the constellations engraved on the face. An astronomical anniversary gift. Engraved on the back: "all the time in the universe with you", except that turned out to be a big fat lie. *I mean, I would have preferred not to die horribly of man plague. Just saying* ».

⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 14. *Afterland*, p. 8 : « "Wash your hands; you don't want to get sick". "I'm immune, remember?". "Tell that to all the other viruses out there. Wash your hands, tiger" ».

⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 37. *Afterland*, p. 28 : « The global obsession. Where were you when it happened? Where were you when you were first *exposed*? But how do you draw a line in the sand between Before and After? The problem with sand, Cole thinks, is that it shifts. It gets muddy ».

transforme dans le temps en cancer. Le processus qui sépare le moment de la contagion au moment du déclenchement de l'épidémie et, ensuite, à celui de la mort, s'étale sur un temps très long ainsi qu'il devient difficile de dire quand est-ce que l'on a attrapé le Culgoa. Songeant à son mari défunt, Cole s'interroge sur le moment insaisissable de la contagion :

Est-ce qu'ils l'avaient attrapé à ce moment ? Sur ce lecteur, qu'elle n'avait vu personne nettoyer entre deux voyageurs ? Ou sur le bouton de l'ascenseur de l'hôtel du parc, qui coûtait plus cher mais leur permettrait d'être en tête de file ? En entrant son code de carte de crédit, au restaurant ? Sur la rambarde de l'Incredicoaster ? Le virus était-il passé d'une main aux gants de Dingo, puis de Chewie, puis aux enfants ? Tout ce qu'elle sait, c'est que quelques jours après, ils avaient attrapé la grippe, tous les huit. Ils ne savaient pas, alors, que c'était le VCH. Personne ne le savait. Ni quelle souche trimballait ce dernier, telle une pochette surprise dissimulant un oncovirus⁵¹⁹.

Le Culgoa étant à la base une simple grippe qui circulait depuis longtemps, il devient impossible d'établir quand la contagion est advenue. Comme déclare le docteur du blog : « Pensez à toutes les fois où vous avez chopé une grippe lors des dernières décennies : c'était peut-être le Culgoa. Vous et tous les gens que vous connaissez avez sûrement été déjà infectés six fois⁵²⁰ ».

Le premier à tomber malade dans la famille des protagonistes est le cousin américain de Miles, Jay : se rappelant de cette époque, Cole affirme : « Quelles étaient les probabilités qu'un ado de dix-sept ans se retrouve avec un cancer de la prostate ?⁵²¹ ». Cette phrase dite après coup, peut vouloir souligner l'improbabilité d'un tel diagnostic qui aurait dû alerter : un mal plus dangereux était sur le point d'arriver. Cole semble ici relire le cancer de Jay comme un signe de l'épidémie à venir. Ayant voyagé de l'Afrique du Sud aux États-Unis pour rejoindre la famille de Devon dans ce moment difficile, Cole et Miles rendent visite à Jay à l'hôpital. L'épidémie n'a pas encore débuté et une description physique du cousin malade est donnée : « C'était comme si toute vie avait été aspirée de lui. Sa peau était tendue sur ses os ; ses yeux, profondément enfoncés dans leur orbite, lui donnaient un regard éteint⁵²² ».

⁵¹⁹ *Ibid.*, p. 41. *Afterland*, p. 31 : « Did they pick it up right there? On the fingerprint reader, which she's never ever seen wiped down? Or was it the elevator call button at the park hotel they'd paid extra for so they could be first through the gates? Jabbing a pin code into the credit-card machine at the restaurant? The handrail on the Incredicoaster? Or passed hand-to-glove from Goofy to Chewie to the kids? All she knows is that within a few days, all eight of them came down with the 'flu. They didn't know then it was HCV. No one did. Or what the strain carried inside it, like a crackerjack oncovirus surprise ».

⁵²⁰ *Ibid.*, p. 256. *Afterland*, p. 221 : « Think about every time you got the 'flu in the last decade. It might have been Culgoa. You and everyone you know has probably already been infected, six times over ».

⁵²¹ *Ibid.*, p. 41. *Afterland*, p. 32 : « What were the chances of a seventeen-year-old developing prostate cancer? ».

⁵²² *Ibid.*, p. 43. *Afterland*, p. 33 : « Like the life had been sucked out of him. His skin was tight around his bones, eyes sunken and dulled ».

La dynamique de la contagion est évoquée une deuxième fois et permet de comprendre à quel point pour Cole les événements qui ont conduit à la mort de Devon sont difficiles à dater. Après la mort de Jay et malgré son désir de rentrer chez elle en Afrique du Sud, Cole accorde à Devon le droit de rester encore quelque mois aux États-Unis :

Miles avait besoin de stabilité. Il avait besoin d'être chez lui. Il avait besoin d'avoir toute l'attention de son père. De plus, elle avait peur que ce soit contagieux. Elle ne savait pas qu'il était déjà trop tard. Ils se mirent d'accord sur un compromis. Devon accepta un contrat de trois mois pour un job à Oakland, afin de rester proche de Tayla et de sa famille. Mais alors, Eric tomba malade, puis Devon, puis plus personne ne prit l'avion. Vous n'imaginez pas à quel point le monde peut changer en six mois. Vous n'imaginez pas⁵²³.

Comme un effet domino qui fait suite à la mort de Jay, c'est son père Eric qui décède, puis Devon. Dans cet extrait, le vécu intime et personnel de Cole se lie à une dimension plus collective lorsqu'elle évoque le sort similaire du monde entier.

En général, nous remarquons que dans les deux romans analysés de Lauren Beukes l'épidémie sert à structurer et à donner forme à une futur plutôt dystopique. Quelles soient des épidémies naturelles ou artificielles, toutes participent à mettre en garde le lecteur sur le risque de renoncer aux libertés en faveur d'une sécurité (ici sanitaire). En ce sens, chez Beukes le sujet de l'épidémie se lie aux défis technologiques plutôt qu'aux questionnements écologiques. Néanmoins, le cadre futuriste de ces romans porte l'écrivaine à faire références aux conséquences de la crise climatique ou aux différentes inventions pour y faire face avec de nombreux éléments⁵²⁴.

⁵²³ *Ibid.*, p. 46-47. *Afterland*, p. 36 : « Miles needed stability. He needed to be at home. He needed his dad's full attention. And she was afraid it was contagious. She didn't know it was already too late. They agreed to a compromise. A three-month contract job in Oakland, so Devon could be closer to Tayla and the family. But then Eric got sick, and so did Devon, and then no one was flying anywhere. You can't imagine how much the world can change in six months. You just can't ».

⁵²⁴ Quelques citations à titre d'exemple. De *Moxyland* : « C'est assez modeste, écolo, tout en matériaux recyclables, avec des panneaux solaires sur le toit et une éolienne dans le jardin » (p. 53) ; « Nous passons entre les rangées d'arbres filtrants qui bordent la route Vukani et absorbent la lumière solaire et les bourrasques pour alimenter les bâtiments en énergie. On ne voit pas souvent des forêts filtrantes, pas moi en tout cas. Leur entretien est trop coûteux pour qu'on en trouve hors des enclaves corporate » (p. 11-12). De *Afterland* : « Dites-vous qu'une fois qu'un milliard d'entre nous seront morts, le réchauffement climatique va drôlement ralentir ! » (p. 256-257) ; « Les hôtels ont pour la plupart été reconvertis en logements de luxe, explique Gen. "Ça ne durera pas, vu les ouragans provoqués par le changement climatique et la montée des mers, mais entre-temps, ces riches play-girls mènent la grande vie du péché sur les plages". » (p. 438) ; « Il y a eu une grosse tempête, ici, récemment. Encore ce chaos climatique » (p. 484) ; « L'ouragan Simon de 2020 : c'était moche, le Mississippi a inondé tout le delta, on n'a pas eu d'électricité pendant deux semaines, la moitié de la ville était plongée dans le noir, mais ce n'était qu'une répétition générale pour le Péniscide » (p. 365) ; « Dans la zone de lecture des enfants, quelqu'un donne un cours sur la gestion écologique des déchets à des adultes avides » (p. 170).

3.2.3. L'écoterrorisme dans *L'Année du Lion* : l'épidémie comme arme biologique

Comme c'est le cas dans *Afterland*, dans le roman de l'écrivain sud-africain Deon Meyer l'épidémie sert à poser l'intrigue dans un temps post-apocalyptique. Publié en 2016 *L'Année du Lion* raconte l'histoire de la fondation de la ville Amanzi à la suite d'une pandémie catastrophique. Auteur célèbre de romans policiers pour lesquels il a reçu différents prix⁵²⁵, Meyer mélange dans ce récit le roman d'enquête policière et le roman post-apocalyptique.

Nous sommes en Afrique du Sud, dans un futur assez proche – aux alentours de 2030 – et on y suit les aventures de Willem et Nico Storm, père et fils, survivants d'une pandémie. Cette dernière, appelée dans le roman « La Fièvre », est causée par un coronavirus qui s'est répandu dans tout le monde, provoquant la mort de 95% de la population mondiale. Dans ce contexte, Willem a un projet utopique : fonder une nouvelle communauté pour pouvoir recommencer à zéro après cette apocalypse virale. Ce projet naît du double désir de donner un futur à son fils et de démontrer que l'être humain peut être meilleur, qu'il est capable de reconstruire une société fondée sur l'entraide. L'histoire de la fondation d'Amanzi se développe dans un cadre spécifique : les Mémoires de Nico Storm, narrateur du roman. L'incipit contient en effet une déclaration narrative très claire :

Je veux te raconter comment on a assassiné mon père. Je veux te raconter qui l'a tué et pourquoi. Car c'est l'histoire de ma vie. Et l'histoire de ta vie et de ton monde, tu verras. J'ai attendu longtemps avant de le faire parce que je crois qu'il faut de la sagesse, de la perspicacité. Et du recul. [...]. J'ai 47 ans aujourd'hui. L'âge qu'avait mon père quand il est mort pendant l'année du Lion. C'est peut-être suffisant, comme recul, mais il est possible que je n'aie jamais la sagesse ou la perspicacité requises. Pourtant j'ai peur d'oublier certains événements et des personnes importantes. C'est pourquoi je ne veux plus attendre. Les voilà donc. Mes Mémoires, mon histoire de meurtre. Et mes révélations, pour que le monde sache enfin⁵²⁶.

Le lecteur s'apprête à lire le récit de Nico sur les événements qui ont conduit à la mort de son père, d'où l'atmosphère polar qui rythme le roman. Le lecteur se trouve ainsi

⁵²⁵ Grand prix de littérature policière 2003 et prix Mystère de la critique 2004 pour *Les Soldats de l'aube* ; Prix Barry 2011 du meilleur thriller pour *le Pic du Diable* ; ATKV Prize for Best Suspense Fiction 2008 pour *Lemmer, l'Invisible*.

⁵²⁶ Deon Meyer, *L'Année du Lion* [2016], traduit de l'afrikaans et de l'anglais par Catherine du Toit et Marie-Caroline Aubert, Paris, Éditions Points, 2018, p. 9. *Fever*, p. 1 : « I want to tell you about my father's murder. I want to tell you who killed him, and why. This is the story of my life. And the story of your life and your world too, as you will see. I have waited for a long time to write about this: I believe one needs wisdom and insight for such a task. [...]. I am forty-seven years old today. The age my father was when he died, in the Year of the Lion. Perhaps that offers enough distance from the events of the time, though I don't know if I will ever develop the necessary wisdom and insight, but I worry that I will begin to forget many of the crucial events, experiences, people. I can't postpone this any longer. So, here it is. My memoir, my murder story. And my exposé, so everyone will know the truth ».

dans la position d'un enquêteur qui essaie de résoudre le cas du meurtre de Willem Storm. S'agissant de Mémoires, le narrateur joue avec l'intrigue à travers de nombreuses analepsies et prolepses qui participent à maintenir le suspense jusqu'au dénouement final. Quelques chapitres après l'extrait cité, le narrateur affirme aussi : « je raconte ici l'histoire de ce qui s'est passé après la Fièvre tel que je m'en souviens⁵²⁷ », posant ainsi l'épidémie dans un temps révolu. En effet, dans *L'Année du Lion*, la réalité épidémique est reléguée dans le passé ; un peu comme chez Tadjo, l'épidémie est de l'ordre d'un événement extraordinaire mais, à sa différence, elle n'est déclinée qu'au passé et pose le cadre – post-apocalyptique – dans lequel se déroule l'intrigue. Elle nourrit les souvenirs des survivants et c'est à travers leurs mémoires qu'elle entre dans les discours des personnages. En ce sens, un peu comme c'était le cas chez McAuley et de façon encore plus nette, l'épidémie trace une ligne, une césure dans le temps et dans la perception des personnages qui distinguent un « avant la Fièvre » et un « après la Fièvre ». Comme nous l'avons dit ailleurs⁵²⁸, le scénario épidémique dans *L'Année du Lion* semble faire « table rase du présent pour ouvrir un horizon⁵²⁹ » : c'est sur les décombres du monde ancien que l'utopie de la société d'Amanzi peut être élaborée, un lieu post-apocalyptique qui devient un espace d'« expérimentation politique dans le laboratoire fictif d'un monde où tout est à réinventer⁵³⁰ ».

Afin de comprendre comment l'épidémie est représentée dans ce roman, il faut expliquer la façon dont Nico structure ses Mémoires. Lorsqu'il décide de raconter l'histoire d'Amanzi et du meurtre de son père, Nico a 47 ans. Les événements qu'il relate se déroulent sur une période de cinq ans, rythmée par un nouveau calendrier⁵³¹. Pendant la première année, Nico a 13 ans : il raconte ainsi ses souvenirs d'enfance, de son 13^e à son 17^e anniversaire. Outre la distance temporelle, le fait qu'il s'agisse de souvenirs traumatisants rend la restitution des événements difficile. Nico a non seulement survécu à une *fin du monde*, mais il a aussi perdu son père. Tous ces éléments pourraient mettre en discussion la fiabilité du narrateur. Ce dernier affirme néanmoins vouloir se rapprocher le plus possible

⁵²⁷ *Ibid.*, p. 36.

⁵²⁸ À ce propos, je me permets de renvoyer à mon article : Francesca Cassinadri, « Écologie et technologie dans les fictions d'épidémie : l'Afrique du futur entre dystopie et utopie chez Paul McAuley, Lauren Beukes, Deon Meyer et Namwali Serpell », *Études littéraires africaines*, n°54, 2022, p. 17-30 ; [En ligne] : URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1098483ar> ; DOI : <https://doi.org/10.7202/1098483ar>.

⁵²⁹ Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde : la puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, 2019, p. 147.

⁵³⁰ *Ibid.*, p. 157.

⁵³¹ Ce calendrier porte des noms d'animaux. Structurellement, chaque année correspond à une partie du roman. Nous trouvons dans l'ordre : l'année du chien, l'année du corbeau, l'année du chacal, l'année du cochon et l'année du lion. L'établissement d'un nouveau calendrier participe à la création d'un temps nouveau (cf. Anthony Mangeon, *L'Afrique au futur, op. cit.*, en particulier p. 135, p. 151).

de la vérité de faits⁵³². Ainsi, à côté de ses souvenirs subjectifs il réunit d'autres « sources » : les souvenirs et les témoignages d'autres survivants et le projet d'Histoire d'Amanzi⁵³³. Tous ces différents témoignages, comme des documents d'archives, s'insèrent dans le récit créant un foisonnement de voix que l'auteur signale graphiquement en italiques, opposant la voix du narrateur Nico à celle des autres. Ainsi, rien qu'en feuilletant le roman, le lecteur a l'impression de parcourir un récit fragmenté, un récit composé des plusieurs histoires qui se retrouvent rassemblées dans les Mémoires de Nico.

Cela est important parce que la représentation de l'épidémie est affectée par cette structure fragmentée. De la même façon que les événements relatés, la Fièvre aussi entre dans le récit de façon kaléidoscopique, prenant forme à travers les souvenirs des différents survivants. Il en résulte ainsi une narration de l'épidémie fragmentée, qui surgit de courts témoignages que nous analyserons plus bas.

Il faut aussi souligner que dans *L'Année du Lion* l'épidémie acquiert un statut spécial, presque ontologique. L'expérience de la Fièvre et la condition de survivants, avec tout ce qu'elles impliquent, constituent le socle commun des futurs citoyens d'Amanzi. Ainsi par exemple, le narrateur se souvient : « Nous [Nico et son père Willem] étions dans un groupe qui était resté discuter jusqu'à tard au Forum et quand nous sommes rentrés à la maison à pied, je lui ai demandé pourquoi tout le monde parlait toujours autant de la Fièvre – c'était fini depuis plus de cinq ans⁵³⁴ ». Les souvenirs du temps épidémique sont dotés d'une grande importance, dans la mesure où c'est à partir du deuil collectif et personnel que naît le désir de « recommencer de zéro ». La volonté de bâtir un autre futur trouve ses racines dans la passée catastrophe virale.

Or, au fil de la narration l'épidémie présente deux visages radicalement différents. Le premier est celui qui domine pendant la majeure partie de l'intrigue : la Fièvre a été une catastrophe naturelle, une épidémie foudroyante et rapide qui s'est propagée en peu de temps

⁵³² Le narrateur affirme : « Je raconte ici l'histoire de ce qui s'est passé après la Fièvre tel que je m'en souviens. Ma vérité. Subjective peut-être, un peu déformée. Mais je dois des faits et de la sincérité à tous ceux qui font partie de l'histoire, surtout ceux qui ne sont plus là pour dire leur *vérité* à eux. *La vérité est mon plus grand objectif*. Ça, je le jure » [nous soulignons]. (*L'Année du Lion*, p. 34).

⁵³³ Le projet d'Histoire d'Amanzi, conçu par Willem, consiste à enregistrer les histoires et les témoignages des membres de la nouvelle communauté. Comme nous pouvons le lire à p. 146 : « En vidant le pick-up, ils voulaient les bazarder, mais Willem a dit non, il les prenait, ces enregistreurs. Et puis il les a apportés à une réunion du Comité et il a dit qu'il voulait commencer à rassembler les histoires des gens. Il a appelé ça le Projet d'histoire d'Amanzi. Et il avait toujours un dictaphone avec lui. Et dès qu'il pouvait, il causait avec des gens et il leur demandait de raconter... ».

⁵³⁴ *L'Année du Lion*, p. 33. *Fever*, p. 23 : « We were part of a greater group of people who talked till late one Sunday evening in the Forum and when he and I and Okkie walked home, I asked him, why does everyone still talk like that about the Fever, it's past after all, fine years already ».

dans le monde entier semant la mort. Le chapitre quatre donne au lecteur les premières informations sur ce fléau. Nous apprenons que « la Fièvre est venue d’Afrique » et que « deux virus ont fusionné : un virus humain et un virus de chauve-souris⁵³⁵ ». Il est intéressant de noter que le narrateur rapporte le scénario développé par un médecin à l’époque des faits pour expliquer le déclenchement de la pandémie. Ce dernier constitue le chapitre quatre, *L’homme sous le manguier*, un titre qui n’est pas anodin et qui, avec le ton d’une fable, plonge le lecteur dans un imaginaire spécifique : celui d’un « lieu-frontière » où virus, animaux et humains se rencontrent⁵³⁶. Voici le scénario imaginé :

Quelque part en Afrique tropicale, un homme dort sous un manguier. Ses défenses immunitaires sont affaiblies car il est séropositif et n’est pas soigné. Il a déjà un coronavirus dans le sang. Ce n’est pas étonnant, le virus à couronne est assez répandu. [...]. Dans le manguier se trouve une chauve-souris avec un autre type de coronavirus dans le sang. La chauve-souris est malade. Elle a la diarrhée et crotte sur le visage du dormeur, sur ses yeux ou son nez ou sa bouche. Maintenant, l’homme a les deux coronavirus dans le sang et ils se multiplient dans ses voies respiratoires. Et leur matériel génétique se mélange. Un nouveau coronavirus est né – un virus qui se transmet facilement et qui cause une maladie très grave⁵³⁷.

Nous y retrouvons des éléments déjà repérés dans d’autres discours, comme l’évocation d’un manguier qui devient le lieu du *spillover* et le rôle joué par la chauve-souris dans la transmission du virus. Ici le scénario est précisé par l’ajout d’un homme atteint du sida dont les défenses immunitaires, fragiles, facilitent le développement de la nouvelle pathologie. Le scénario procède en imaginant des situations qui auraient accéléré la contagion interhumaine : l’homme du manguier « vit dans une communauté pauvre où les gens habitent dans une grande promiscuité et beaucoup d’entre eux sont séropositifs⁵³⁸ ». Cela permet à l’infection de se répandre et « le virus continue sa mutation » jusqu’à atteindre

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 25. *Fever*, p. 16 : « the Fever came out of Africa » ; « two viruses that combined, one from people and one from bats ».

⁵³⁶ Dans le premier chapitre, nous avons analysé la géographie des épidémies en soulignant comment la déforestation pousse les animaux sauvages à se rapprocher des humains (le cas du virus Nipah). Dans la littérature fictionnelle l’arbre ou, plus généralement, les zones de frontières entre village et forêt, semblent devenir le symbole d’un espace-seuil où différentes espèces viennent en contact. L’arbre se charge ainsi d’une symbolique et devient le lieu où advient le franchissement d’espèce.

⁵³⁷ *L’Année du Lion*, p. 25. *Fever*, p. 16 : « a man somewhere in tropical Africa lay down under a mango tree. The man’s resistance was low, because he was HIV-positive and not being treated for it. There was already one corona virus in the man’s blood. There was nothing strange about that. Corona viruses were quite common. [...]. In the mango tree there was a bat, with a different kind of corona virus in the blood. The bat was sick. Diarrhoea caused it to defecate on the face of the man under the tree, his eyes, or his nose, or his mouth. The second corona virus was now in the man’s blood, the two viruses multiplying together in the same cells of the man’s windpipe. And their genetic material combined. A new corona virus was born – one that could infect other people easily when inhaled, and with the ability to make them extremely sick ».

⁵³⁸ *Ibid.*, p. 25. *Fever*, p. 16 : « The man under the mango tree lived in a poor community, where people were crammed together, and where the incidence of HIV was high ».

la mutation « parfaite⁵³⁹ » : un virus qui « se propage par voie aérienne » permettant aux personnes infectées de « contaminer un grand nombre de victimes avant de mourir⁵⁴⁰ ». Ensuite, le scénario essaye de s’imaginer comment le virus a pu se répandre globalement : non seulement « un des parents de l’homme du manguier travaille dans un aéroport de la grande ville » mais « il tousse près d’une passagère juste avant qu’elle ne prenne un vol pour l’Angleterre » où « se tient une importante rencontre sportive internationale⁵⁴¹ ». Le scénario trace ainsi l’itinéraire du virus en soulignant le rôle joué par la vulnérabilité sociale et par la globalisation qui permet à l’épidémie de tourner en pandémie. Nous ne pouvons que constater à quel point les grandes lignes de ce scénario nous sont aujourd’hui, après la pandémie de Covid-19, étrangement familières⁵⁴².

Hormis ce scénario, d’autres informations nous sont données au chapitre seize titré *La Fièvre*. On y lit que la Fièvre « a été une épidémie tsunami. Trop rapide, trop mortelle⁵⁴³ » et que rien n’a pu empêcher cette catastrophe : ni les protocoles de sécurité, ni les vaccins. Le narrateur explique que « plus ou moins cinq pour cent de la population de la Terre avaient la chance de posséder des gènes capables de résister au virus⁵⁴⁴ », mais que beaucoup de gens moururent à cause des conséquences de la Fièvre :

La catastrophe a décimé le personnel de la plupart des sites industriels, ce qui a produit d’autres désastres : explosions, incendies, pollution chimique, radiation nucléaire, hépatites et choléra. Sans compter le facteur humain, car selon les paroles de Domingo : “Là où le coronavirus s’est arrêté, Darwin a pris le relais”. La cupidité et la peur, la criminalité et l’incompréhension, l’ignorance et la stupidité. Le chaos. Certains rescapés de moins de cinq ans étaient trop jeunes pour survivre tout seuls. D’autres étaient paralysés par le stress et le traumatisme de la catastrophe et de la vague de criminalité qui a suivi la Fièvre. Des milliers se sont suicidés. Surtout dans les grandes villes⁵⁴⁵.

⁵³⁹ *Ibid.*, p. 25. *Fever*, p. 16 : « The new virus spread through the community, and kept on mutating. One mutation was just perfect ».

⁵⁴⁰ *Ibid.*, p. 25-26. *Fever*, p. 16 : « It spread easily though the air, taking long enough to kill for each person to have infected many others ».

⁵⁴¹ *Ibid.*, p. 26. *Fever*, p.16-17 : « One of the family members of the man under the mango tree worked at an airport in the nearby city » ; « He coughed on a passenger, just before the woman took the flight to Engalnd » ; « there was a big international sporting event ».

⁵⁴² Lors de la pandémie de Covid-19, la vulnérabilité accrue des personnes ne pouvant bénéficier d’un espace d’isolement approprié a été soulignée à plusieurs reprises (voir le paragraphe *Vulnérabilités et violences* dans le premier chapitre de cette thèse). De plus, la référence dans le scénario au rôle d’une rencontre sportive ne nous est pas non plus étrangère. A cet égard, une étude récemment publiée dans *Nature* a mis en évidence le lien entre le championnat de football Euro 2020 et la propagation du Covid-19. Voir : Dehning, J., Mohr, S.B., Contreras, S. *et al.*, « Impact of the Euro 2020 championship on the spread of COVID-19 », *Nature, Communication*, vol. 14, no. 122, 2023. DOI : <https://doi.org/10.1038/s41467-022-35512-x>.

⁵⁴³ *L’Année du Lion*, p. 67. *Fever*, p. 52 : « The Fever was a virus tsunami. Too rapid, too deadly ».

⁵⁴⁴ *Ibid.*, p. 67. *Fever*, p. 52 : « Five per cent of the world population, more or less, had the genetic good fortune of natural resistance to the virus ».

⁵⁴⁵ *Ibid.*, p. 67. *Fever*, p. 52 : « The catastrophe caused systems to collapse and released other disasters: industrial explosions, fires, chemical pollution, radioactive contamination, hepatitis and cholera. And the human element. In Domingo’s words: “Where the corona virus stopped, Darwin stepped in”. Greed and fear,

De manière sèche et concise, cet extrait donne la portée du « fait épidémique » tel que nous l’entendons dans ce travail : fait social total, l’épidémie ne se résume pas à la sphère sanitaire mais touche toutes les sphères de la vie, économique, sociale, politique, psychologique...

Comme nous l’avons déjà dit, la Fièvre est évoquée aussi à travers les témoignages des autres personnages. En ce sens, plus qu’à une description de la Fièvre en tant que telle – ses symptômes⁵⁴⁶ ou ses caractéristiques – ces fragments permettent au narrateur de raconter les personnages, leurs passé, leurs aventures, leurs deuils et leurs caractères. Les personnages se racontent dans une chronologie qui présente souvent trois types de temporalité : avant la Fièvre, pendant la Fièvre ou bien après la Fièvre – dans ce laps du temps qui précède leur arrivée à Amanzi⁵⁴⁷. Nous remarquons d’ailleurs que les personnages font référence à la Fièvre de façon très vague : elle est décrite comme un « truc monstrueux », « la grosse cata⁵⁴⁸ » qui marque un temps si affreux qu’on a l’impression que l’on manque de mots pour en parler⁵⁴⁹. En d’autres termes, à travers les souvenirs des survivants l’épidémie est évoquée en tant que catastrophe naturelle ayant profondément marqué le monde. Cela vaut non seulement pour les sensibilités et la psyché humaines, mais aussi pour la géographie. Ainsi la Fièvre, bien que terminée, se révèle à travers de nombreuses descriptions d’un paysage urbain et naturel complètement changé (ou bien *vidé*) par la pandémie⁵⁵⁰.

Or, l’autre visage de cette pandémie catastrophique ne se révèle qu’à la fin du roman, lorsque Nico retrouve sa mère Amelia qu’il croyait morte de la Fièvre. Pendant une longue

crime and misunderstandings, ignorance and stupidity. Chaos. Some of the survivors were just too tiny to make a go of it alone, five years old and younger. Others were overwhelmed by the stress and trauma of unfathomable loss and post-Fever crimes. Thousands took their own lives. In the big cities especially ».

⁵⁴⁶ Nous soulignons en effet que dans *L’Année du Lion* il manque toute description des symptômes de la Fièvre.

⁵⁴⁷ Quelques exemples : « Bon, alors, quand la Fièvre s’est déclarée, j’étais gérant de ferme pour les exploitations Nel près de Heidelberg » (p. 69) ; « Trois mois après la Fièvre, nous étions vingt-neuf survivants à Mamelodi » (p. 103) ; « Mais j’étais près de Swellendam quand la Fièvre s’est déclarée. J’avais une sorte d’occupation paramilitaire » (p. 103) ; « Avant la Fièvre, j’y passais le samedi matin à baver devant le Cannondale, un rapport amour-haine, une si belle chose, mais payer quinze mille rands pour un vélo dans ce pays, c’est grossier » (p. 107) ; « Je préparais un mémoire de maîtrise en physique des hautes énergies à l’université du Cap quand la Fièvre s’est déclarée » (p. 135).

⁵⁴⁸ *L’Année du Lion*, p. 135. *Fever*, p. 111 : « an ugly thing » ; « the big mess ».

⁵⁴⁹ Un personnage affirme en effet : « Comment raconter la Fièvre ? Impossible à décrire » (p. 70).

⁵⁵⁰ Quelques exemples : « Il m’a appris que les sons portent bien plus loin qu’on ne pense. Surtout maintenant, depuis la Fièvre, car il n’y a plus aucun bruit. » (p. 30) ; « Dehors, en sortant par la porte de derrière vers le lapa1, nous trouvons un crâne humain et des côtes éparpillées dans l’arrière-cour. Quelqu’un a succombé à la Fièvre ici. Les animaux ont décharné la carcasse et ont dispersé les ossements » (p. 80) ; « Avant la Fièvre, il y avait beaucoup de Canary » (p. 135) ; « Toutes les maisons vides dans lesquelles nous entrons ont leur odeur spécifique. Il y en a qui sentent bon, d’autres mauvais. Celle-ci sent un peu le caoutchouc. Je ne sais pas pourquoi » (p. 22) ; « Les rayons du supermarché sont presque vides. Biceps et Crinière ont dû prendre la plupart des conserves. La porte de la pharmacie est fermée, le magasin de spiritueux est dévalisé, il ne reste que l’odeur fétide de vieille bière renversée, et des milliers d’éclats de verre de bouteilles cassées » (p. 54).

conversation, Amelia raconte à Nico la vraie histoire de la pandémie. Mathématicienne renommée et militante de « toutes les causes écologiques imaginables⁵⁵¹ », Amelia raconte avoir été recrutée par un groupe secret appelé Gaia One. Cette organisation réunit « des scientifiques, des hommes d'affaires, des politiciens, des technologues, des médecins et même quelques militaires⁵⁵² » qui partagent une vision très pessimiste à l'égard de l'espèce humaine considérée comme le pire des fléaux sur Terre et qui, pour préserver la vie sur la planète, sont prêts à prendre des mesures très radicales. Ces mesures se concrétisent dans le développement du Projet Balance, pour la réussite duquel les membres de Gaia One demandent de l'aide à Amelia. Elle participe ainsi à la réalisation et à la diffusion d'un virus « capable de neutraliser quatre-vingt-dix pour cent de ce fléau⁵⁵³ », c'est-à-dire les êtres humains. Nico découvre ainsi que « la Fièvre n'était pas un accident ni un phénomène naturel dû au hasard⁵⁵⁴ » mais que, bien au contraire, elle était le résultat d'un projet consistant à sacrifier les êtres humains au nom d'un credo écologique. De catastrophe naturelle, l'épidémie devient ainsi l'incarnation d'un acte éco-terroriste, une arme biologique libérée consciemment par un groupe éco-terroriste qui voyait dans l'anéantissement de la quasi-totalité des êtres humains la seule chance de survie de la Terre. Comme le dit le nom du projet, *Balance*, l'objectif des membres de Gaia One était celui de rétablir un équilibre perdu. En effet, pendant la longue conversation entre Nico et Amelia, cette dernière tente de justifier ses choix. Ainsi le narrateur rapporte le discours mené par sa mère :

Elle me décrit l'état de la Terre avant la Fièvre. La pollution des océans, les huit millions de tonnes de plastique jetés chaque année dans la mer par les humains, un plastique qui pèse déjà plus lourd que tous les poissons. La déforestation, la pollution de l'air, le bioxyde de carbone qui surchauffe la planète. Les espèces qui ont disparu, petites et grandes. Et les centaines d'espèces au bord de l'extinction – les rhinocéros, les éléphants, les vautours, les orangs-outans et les gorilles, les lycaons et les baleines, les pandas, les tortues et les tigres, sans parler d'espèces moins spectaculaires comme les chenilles, les grenouilles, les coraux et les poissons. D'un ton plus passionné, elle me demande quel droit nous avons, nous, l'espèce fléau, la peste, de faire subir cela aux autres espèces ? De quel droit l'être humain, comme n'importe quel animal, se permet-il de tels massacres ? Et avec une conviction évangélique, elle ajoute : L'espèce humaine ne peut pas changer, l'homme ne peut tout simplement pas changer. L'évolution nous a programmés pour continuer à consommer jusqu'à ce que tout ait disparu⁵⁵⁵.

⁵⁵¹ *L'Année du Lion*, p. 603. *Fever*, p. 512 : « every possible ecological cause ».

⁵⁵² *Ibid.*, p. 608. *Fever*, p. 516 : « scientists, business people, politicians, technologists, medics, even a few soldiers ».

⁵⁵³ *Ibid.*, p. 605. *Fever*, p. 514 : « could contain ninety per cent of that plague ».

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 606. *Fever*, p. 515 : « the Fever was not an accident nor a chance natural phenomenon ».

⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 607. *Fever*, p. 515-516 : « She told me of the state of the earth before the Fever. Of the pollution in the oceans, eight million tons of plastic that humanity dumped in the ocean every year, plastic in the sea that already weighted more than all the fish in it. Of deforestation, air pollution, carbon dioxide that was making our planet overheat. Of species that had already died out, large and small. And the hundreds of species on the brink of extinction – rhinos and elephants and vultures, orangutans and gorillas, wild dogs and whales, pandas,

Loin du scénario de l'homme sous le manguier élaboré par le médecin, Amélia dévoile que le « virus fut produit en laboratoire » et qu'il était un « mélange de différents coronavirus⁵⁵⁶ ». Avec le virus, les scientifiques avaient fabriqué le vaccin « destiné uniquement aux élus : les membres de Gaia One et leurs proches⁵⁵⁷ ». Ensuite, le virus « fut emporté aux quatre coins du monde de manière à être diffusé selon un plan précis qui imitait la propagation naturelle⁵⁵⁸ ».

La représentation de l'épidémie dans *L'Année du Lion* est ainsi double. La pandémie de Fièvre présentée tout au long de la narration comme une catastrophe naturelle se révèle dans le dénouement final causée par un virus artificiel. Ce dernier est utilisé comme arme biologique sous justification d'un plus grand tableau d'ensemble : la préservation de la vie sur Terre. Les responsables de la catastrophe sont alors bien identifiables.

3.2.4. Les « bug stories⁵⁵⁹ » de Namwali Serpell : *Mustiks*, insectes et histoires

Nous arrivons enfin au dernier roman de notre corpus, *Mustiks*. Premier roman de l'écrivaine zambienne Namwali Serpell et publié en 2019, il a remporté différents prix littéraires dont en particulier l'Arthur C. Clarke pour la science-fiction et l'Anisfield-Wolf, décerné pour honorer les œuvres apportant une contribution à la compréhension du racisme et de la diversité culturelle. Née à Lusaka en 1980, Serpell déménage avec sa famille à Baltimore à l'âge de huit ans. Sa passion pour les lettres se développe très tôt : jeune fille, elle s'inscrit à un programme de science-fiction après l'école et découvre une prédisposition pour l'écriture. Malgré cela, à l'université elle commence à étudier la biologie et la microbiologie, et ce n'est qu'au deuxième semestre qu'elle se tourne vers l'anglais. Aujourd'hui, à côté de son activité d'écrivaine d'œuvres de fiction et de non fiction, elle est professeure titulaire d'anglais à l'Université de Harvard et a également enseigné à l'Université de Berkeley en Californie de 2008 à 2020⁵⁶⁰.

tortoises and tigers, not to mention the less photogenic species, the caterpillars and frogs and coral creatures and fish. She asked me, with rousing passion, what right did we have, the plague species, the pestilence, to do this to all the others? What right did people have, as just another animal, to commit such mass murder? And with evangelical conviction she said, "Mankind can't change, Nico, mankind can simply not change. Evolution programmed us to keep consuming, until everything is used up" ».

⁵⁵⁶ *Ibid.*, p. 609. *Fever*, p. 517 : « the virus was developed in a laboratory » ; « select blend of corona viruses ».

⁵⁵⁷ *Ibid.*, p. 609. *Fever*, p. 517 : « The vaccine came from the same laboratory, meant only for the chosen ones, the members of Gaia One and their nearest and dearest ».

⁵⁵⁸ *Ibid.*, p. 609. *Fever*, p. 517 : « was taken to every corner of the world, so that it could be released according to a specific plan, to mimic natural spread ».

⁵⁵⁹ Namwali Serpell, *Mustiks* [2019], traduit de l'anglais (États-Unis) par Sabine Porte, Paris, Édition du Seuil, 2022, p. 17. *The Old Drift*, p. 5.

⁵⁶⁰ Consulté le 05 septembre 2023. URL : <https://www.namwaliserpell.com/about>.

Mustiks est un premier roman ambitieux et surprenant qui semble échapper à toute catégorisation puisque façonné et influencé par différents styles, traditions et genres littéraires. Le critique littéraire indien-britannique Homi Bhabha qualifie le roman de Serpell de littérature cosmopolite vernaculaire (*vernacular cosmopolitan literature*) : un genre qui « s’engage dans des mondes à la fois physiques et surréalistes, allégoriques et historiques, dans le but de créer un sens de l’interconnexion des expériences historiques, tout en explorant les valeurs sociales et culturelles qui doivent être construites à nouveau⁵⁶¹ ». En effet, l’intrigue de *Mustiks* se développe en suivant les vicissitudes de trois familles sur trois générations, couvrant un laps de temps qui va de la fin du XIX^e siècle jusqu’au XXI^e siècle. Cela advient dans un décor spécifique : le fleuve Zambèze – plus particulièrement au niveau où l’on suit la construction du grand barrage de Kariba – et le développement de la ville de Lusaka – plus particulièrement du quartier populaire de Kalingalinga. À bien y regarder, *Mustiks* pourrait être décrit comme un roman qui raconte l’histoire d’un espace géographique, d’un milieu, à travers ses changements dans le temps. Comme l’explique Deborah Nyangulu, Serpell parvient à faire ressortir de ce lieu « des décors multiples et des personnages multigénérationnels⁵⁶² ». En ce sens, Lusaka « devient un site productif pour connecter et réfracter les multiples intrigues personnelles des différents personnages et les histoires et circonstances dans lesquelles ils s’inscrivent⁵⁶³ » : nous parcourons alors l’histoire d’une nation, la Zambie. À ce propos, l’auteur même a appelé son roman « le grand roman zambien⁵⁶⁴ » et, au tout début de l’histoire, le narrateur affirme que celle qu’il s’appête à raconter, « c’est l’histoire d’une nation⁵⁶⁵ ». Si dans le roman le lecteur peut repérer de nombreux éléments historiques, Serpell semble néanmoins vouloir habiter l’espace flottant entre réalité et imagination, entre faits historiques et fiction. Au fil de sept cents pages, l’auteur se plaît à mêler des personnages et des événements appartenant à l’Histoire, des anecdotes, des légendes, des éléments métalittéraires et de pure fantaisie.

Le récit se structure en suivant la généalogie affichée au tout début du roman : les trois familles sur trois générations correspondent ainsi aux trois grandes parties du roman,

⁵⁶¹ Deborah Nyangulu, « State of the Planet: Homi Bhabha and Namwali Serpell in Conversation », *Research in African Literatures*, Volume 53, no. 3, Fall 2022, p. 161-167, p. 164. [En ligne] : DOI : <https://doi-org.acces-distant.bnu.fr/10.2979/ral.2022.a900039>. Notre traduction : « it is a genre that engages with worlds both physical and surreal, allegorical and historical, with an eye to creating a sense of the interconnected of historical experiences, whole exploring social and cultural values that have to be constructed anew ».

⁵⁶² *Ibid.*, p. 162. Notre traduction : « multiple settings and multigenerational characters ».

⁵⁶³ *Ibid.*, p. 162. Notre traduction : « becomes a productive site for connecting and refracting the multiple personal storylines of the different characters and the histories and circumstances that they are embedded in ».

⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 162. Notre traduction : « the great Zambian novel ».

⁵⁶⁵ *Mustiks*, p. 11. *The Old Drift*, p. 1 : « This is the story of a nation ».

chacune contenant trois sous-parties qui procèdent en ordre chronologique. Nous trouvons d'abord les trois grands-mères (Sibilla, Agnès et Matha), suivies par les trois mères (Sylvia, Isabella et Thandiwe) et les trois enfants (Joseph, Jacob et Naila). Un chœur marque le passage d'une sous-partie à l'autre et est posé aussi en guise de prologue et d'épilogue du roman. Avant de nous concentrer sur la représentation de l'épidémie, donnons quelques informations générales de plus. Du point de vue de l'intrigue, la partie dédiée aux grands-mères (qui va de 1939 à 1969) porte le lecteur au temps colonial. Nous suivons l'entreprise de la construction du barrage de Kariba ou encore, à travers le personnage de Matha Mwamba, se déploie l'histoire de la fondation du programme spatial zambien par Edward Mukuka Nkoloso. Les mères, qui parcourent un laps de temps allant de 1975 à 2006, accompagnent le lecteur à travers les grands changements politiques suite à l'indépendance pour voir enfin, dans la partie dédiée aux enfants, l'émergence du néocolonialisme. La narration est caractérisée par la présence d'un narrateur externe auquel s'oppose le chœur avec un « nous » collectif qui commente l'évolution de l'histoire et les actions des personnages. Comme l'a bien dit Svetlana Stefanova, du point de vue stylistique il est possible de remarquer un changement de genre dans chaque section : du symbolique (réalisme magique) des grands-mères, au réel (réalisme social) des mères jusqu'au possible (afrofuturisme) des enfants⁵⁶⁶. À travers cette fresque cosmopolite⁵⁶⁷, Serpell touche plusieurs thématiques, qu'il s'agisse de conscience historique, « de logiques de pouvoir néocoloniales, de géopolitique ou de hiérarchies de classe, de genre et de race⁵⁶⁸ ».

Or, notre sujet s'insère à l'intérieur de cette composition de plusieurs façons. D'un côté au niveau formel et narratif, nous soulignons la présence du chœur qui, petit à petit, se révèle être un chœur de moustiques. Nous avons déjà relevé à plusieurs endroits comment cet insecte, en particulier dans les régions humides, est vecteur de plusieurs maladies. La présence de ce chœur, qui fait office d'interlude entre les différentes parties du roman, permet ainsi d'aborder la question des maladies contagieuses sous différents aspects. De l'autre côté, au niveau de l'intrigue, la représentation d'une maladie œuvre à l'entrecroisement des destins des différents personnages du roman.

⁵⁶⁶ Svetlana Stefanova, « The Insect Metaphor: Intrusion, Parasitism, and Transformation in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *Research in African Literatures*, Volume 53, no. 3, Fall 2022, p. 65-81, p. 71. [En ligne] : DOI : <https://doi-org.acces-distant.bnu.fr/10.2979/ral.2022.a900039>.

⁵⁶⁷ Les trois familles installées en Zambie ont des origines différentes. Sibilla, appartenant à la lignée des Gavuzzo, est italienne. Sa fille Isabella s'épouse avec Balaji, s'unissant ainsi à la lignée indienne. Agnès, descendant du britannique Percy M. Clark, s'épouse avec Ronald qui est Bemba.

⁵⁶⁸ Deborah Nyangulu, « State of the Planet: Homi Bhabha and Namwali Serpell in Conversation », *art. cit.*, p. 162. Notre traduction : « neocolonial power logics, geopolitics, or classed, gendered, and racialized hierarchies ».

Commençons notre analyse de ce dernier élément. Malgré cette maladie ne soit désignée que comme « le Virus⁵⁶⁹ » tout au long de la narration, il apparaît rapidement clair au lecteur qu'il s'agit du VIH et que Serpell fait référence à l'épidémie de sida. Cette dernière a représenté « l'un des traumatismes les plus profonds et l'une des principales sources de perturbations économiques et sociales en Zambie⁵⁷⁰ ». En ce sens, le fait que dans le roman il soit nommé tout simplement comme « le Virus » avec un grand « v », nous dit l'impact que cette maladie a eu : les personnages n'ont pas besoin de spécifier de quel virus il s'agit, le VIH devient le virus par excellence. C'est à travers les personnages de Sylvia, Thandiwe et son mari Lee Banda que l'intrigue du Virus se déploie. Docteur et chercheur, Lee Banda s'attache à la découverte d'un vaccin contre le sida. C'est afin de décrire le travail de Lee que le narrateur introduit le sujet du VIH. Cela se passe sur trois pages dans lesquelles on peut distinguer deux moments différents.

Dans un premier temps, le lecteur est transporté dans le monde des virus à travers une parabole qui commence par les micro-organismes et se termine par le VIH : « Lee choisit d'étudier le Virus car c'est un des parasites obligatoires les plus sournois⁵⁷¹ », explique le narrateur. Dans ce premier temps, le narrateur opère une agentivité du Virus qui « s'introduit subrepticement et prend le pouvoir », opère un « choix de son hôte » et « cible le système immunitaire, infiltrant tous les globules blancs⁵⁷² ». De la même manière, le narrateur décrit le fonctionnement du Virus (« Il se sert [...] de ces cellules immunitaires pour se reproduire, en s'appropriant leurs mécanismes de réplication génétique⁵⁷³ ») et ses modalités de transmission (« principal mode de transmission du Virus : le sexe. Il tire parti des deux moteurs de la vie – le désir de se reproduire et la volonté de persévérer⁵⁷⁴ »). À ce propos, nous retrouvons les mots de François Laplantine qui, dans la préface de *Sida-fiction*, s'attarde sur ce grand paradoxe de cette maladie : « du plus grand plaisir naît la plus atroce des souffrances ; c'est l'une des plus fortes expressions de la vie – l'acte d'amour humain –

⁵⁶⁹ Aussi dans la version originelle en anglais : the Virus.

⁵⁷⁰ Svetlana Stefanova, « The Insect Metaphor: Intrusion, Parasitism, and Transformation in Namwali Serpell's *The Old Drift* », art. cit., p. 74.

⁵⁷¹ *Mustiks*, p. 446. *The Old Drift*, p. 360 : « Lee chose to study The Virus because it is one of the most devious of obligates ».

⁵⁷² *Ibid.*, p. 446. *The Old Drift*, p. 360 : « virus sneaks in and takes over » ; « its choice of host » ; « targets the immune system, infiltrating the white blood cells ».

⁵⁷³ *Ibid.*, p. 447. *The Old Drift*, p. 360 : « It then uses those immune cells to reproduce itself, coopting their mechanisms for genetic replication ».

⁵⁷⁴ *Ibid.*, p. 447. *The Old Drift*, p. 360-361 : « The Virus's main mode of transmission: sex. It takes advantage of the two engines of life – the desire to reproduce and the will to persevere ».

qui engendre la mort⁵⁷⁵ », écrit-il. En général, le narrateur de *Mustiks* prête au virus des caractéristiques d'un agent non seulement vivant mais presque *pensant*. De micro-organisme parasite, une fois arrivé à la fin de l'extrait, le Virus est devenu « un grand imposteur, un espion déguisé, un torpilleur⁵⁷⁶ ».

Le deuxième temps de cette description prend un ton différent. Le narrateur rapporte le discours tenu par Lee lors d'une conférence à l'occasion d'un colloque organisé par l'Alliance française de Lusaka sur « les réponses à apporter aux besoins des gens infectés par le Virus et des orphelins qu'ils laissaient derrière eux⁵⁷⁷ ». Comme en contrepoint de la première représentation du Virus, cette conférence donne l'occasion de revenir sur l'histoire du Virus et permet de montrer l'ampleur de l'épidémie de sida et ses conséquences dans le pays. Nous apprenons alors que « en 2000, quinze pour cent de la population zambienne était infectée par le Virus – essentiellement des femmes, essentiellement des adultes » et que les « campagnes de prévention avaient été utiles⁵⁷⁸ ». Lee continue sa présentation en évoquant aussi les traitements : « Il y avait eu de considérables avancées dans le traitement : l'accès aux médicaments antirétroviraux et leur abréviation de véhicule, ARV, au début des années quatre-vingt-dix ; l'autorisation des premiers génériques quelques années auparavant⁵⁷⁹ ». Nous retrouvons l'image du virus au microscope qui semble encore une fois mouvoir la fascination du scientifique : « Le schéma était rudimentaire et curieusement floral – un cercle hérissé de piquants, les glycoprotéines dont se sert le Virus pour se fixer sur une cellule immunitaire. Lee la contempla avec admiration⁵⁸⁰ ». Ce sentiment d'admiration fait en quelque sorte écho aux descriptions d'Ébola chez Tadjou et Preston : dans leurs cas, le virus apparaît au microscope avec une « terrifiante élégance⁵⁸¹ » ou encore comme un organisme « merveilleusement ouvragé⁵⁸² » froid mais « totalement pur⁵⁸³ ». Ces mots semblent capturer le sentiment que provoque chez l'être humain l'observation d'un

⁵⁷⁵ Joseph Lévy, Alexis Nouss (préface de François Laplantine), *Sida-fiction. Essai d'anthropologie romanesque*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1994, p. 11.

⁵⁷⁶ *Mustiks*, p. 447. *The Old Drift*, p. 361 : « the great pretender, a spy in disguise, an inner subverter ».

⁵⁷⁷ *Ibid.*, p. 447. *The Old Drift*, p. 361 : « addressing the needs of those infected by the Virus, as well as the orphans they left behind ».

⁵⁷⁸ *Ibid.*, p. 447. *The Old Drift*, p. 361 : « By the year 2000, fifteen per cent of the Zambian population was infected with The Virus – mostly women, mostly adults » ; « Prevention campaigns had helped ».

⁵⁷⁹ *Ibid.*, p. 447. *The Old Drift*, p.361 : « There had been substantive advances in treatment since then: access to antiretroviral drugs, with the vehicular-sounding abbreviation ARVs, in the early 1990s; the approval of the first generics a few years ago ».

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p. 448. *The Old Drift*, p. 361-362: « The diagram was basic and oddly floral – a circle surrounded by spokes, the glycoproteins The Virus uses to attach itself to an immune cell. Lee looked at it admiringly ».

⁵⁸¹ *En Compagnie des Hommes*, p. 131.

⁵⁸² Richard Preston, *Ébola : les origines*, *op. cit.*, p. 46.

⁵⁸³ *Ibid.*, p. 46.

organisme aussi petit et pourtant dangereux : la frayeur et la fascination pour quelque chose de parfait et d'insaisissable.

Lee continue sa conférence et, pour expliquer le fonctionnement des vaccins, il recourt à une similitude intéressante, celle d'une invasion d'une milice de zombies :

C'est comme l'invasion d'une milice de zombies – en nombre limité, à moitié morts, mais suffisamment étranges pour que le corps les remarque, les détruise et en profite pour tout apprendre de leur fonctionnement. Quand la véritable armée débarque, les cellules immunitaires sont parées à l'attaque. Mais le Virus déjoue cette stratégie en ciblant le système immunitaire lui-même, infiltrant à la fois les écoles et les bases militaires du corps⁵⁸⁴.

En effet, l'objectif de Lee est celui de montrer à son auditoire l'ampleur de l'épidémie et obtenir les financements pour mener ses expérimentations et développer un nouveau vaccin. Il explique ainsi l'existence d'« études prometteuses sur un groupe de travailleuses du sexe de Nairobi⁵⁸⁵ », des femmes très exposées au Virus et séropositives mais qui ont développé une « immunité naturelle au Virus⁵⁸⁶ ». À la suite de cette conférence Lee rencontre son futur associé, le docteur Patrick Musadabwe qui affirme connaître « la bonne population⁵⁸⁷ » pour mener ses recherches. De cette façon, le destin de Lee se croise avec celui de Sylvia, fille de Matha qui, après avoir passé des années à se prostituer, décide d'ouvrir avec son amie Loveness un salon de coiffure que Lee découvre être « une façade qui dissimul[e] un bordel⁵⁸⁸ ». C'est dans ce salon dans le quartier de Kalingalinga que les deux personnages se rencontrent et commencent leur liaison amoureuse⁵⁸⁹. Comme l'a bien analysé Svetlana Stefanova dans l'article déjà cité, la relation entre les deux est complexe et ambiguë : malgré la différence de statut entre les deux, « Serpell évite de décrire Sylvia comme une victime de la prostitution » et préfère « humanise[r] le personnage en se concentrant [...] sur son amour pour le docteur⁵⁹⁰ ». Quant à Lee, son amour envers Sylvia se mélange avec son désir de voir son projet de recherche réussir. Le corps de Sylvia se retrouve ainsi à être l'objet d'un double désir : sexuel et scientifique. Cela est très clair dès le début, lorsqu'après leur rencontre le narrateur explique :

⁵⁸⁴ *Mustiks.*, p. 448. *The Old Drift*, p. 362 : « this is like an invasion by a zombie militia – small-scale and half-dead, but unusual enough for the body to notice it, destroy it, and learn all about it in the process. When the real army comes, the immune cells are primed to attack. But The Virus thwarts this approach by targeting the immune system itself, by in effect infiltrating both the school and the military bases of the body ».

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p. 448. *The Old Drift*, p. 362 : « promising studies about a group of sex workers in Nairobi ».

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p. 449. *The Old Drift*, p. 362 : « natural immunity to The Virus ».

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p. 449. *The Old Drift*, p. 363 : « very-good population ».

⁵⁸⁸ *Ibid.*, p. 313. *The Old Drift*, p. 251 : « her salon was clearly a front for a brothel ».

⁵⁸⁹ Pendant cet rencontre, Sylvia reconnaît en Lee un client avec lequel elle avait eu un rapport dix ans auparavant malgré Lee fatigue à la reconnaître (voir p. 307-309).

⁵⁹⁰ Svetlana Stefanova, « The Insect Metaphor: Intrusion, Parasitism, and Transformation in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *art. cit.*, p. 74.

Lee Banda n'était pas homme à se laisser influencer par des visions. Il avait besoin de sujets pour son laboratoire et Sylvia lui en fournirait – son salon de coiffure était clairement une façade qui dissimulait un bordel. C'étaient précisément les sujets susceptibles d'avoir la mutation génétique qu'il recherchait. Tout en lui faisant la cour, il effectua des prélèvements sur elle et les filles et les fit tester. Et il finit par trouver son Graal – non pas une mais deux mutations⁵⁹¹.

Sylvia devient alors « la Patiente de Lusaka », un cas unique qui permet à Lee de « révolutionn[er] la quête du Vaccin contre le Virus⁵⁹² ». Cependant Lee ne finit pas à temps le développement de son vaccin⁵⁹³ et meurt du mal pour lequel il voulait trouver le soin. Non seulement il contracte le Virus, mais il contamine sa femme Thandiwe et l'un de ses fils, le petit frère de Joseph, Farai. Des courtes descriptions du corps malade de Lee nous sont données : il a l'air plus vieux que son âge, il est maigre et avec « la peau mate [...] parcheminée⁵⁹⁴ ». Il est comparé « à un vieil arbre à la saison des pluies⁵⁹⁵ », avec des « yeux vitreux et papillotants⁵⁹⁶ ». Bien que ces descriptions semblent esquisser les lignes d'un corps affaibli, représentation typique des corps malades du sida, aux yeux de Joseph son père n'a pas trop changé : « Joseph scrutait son père en essayant de voir si La Mort planait au-dessus de lui, sous la forme d'une couleur ou d'une odeur – jaune, soufrée comme l'œuf. Mais il était pareil à lui-même – Dr Banda, beau, grand, simplement amaigri, le teint plus foncé, comme du miel sur un toast⁵⁹⁷ ».

À travers la mise en scène de cette maladie, Serpell parvient à tracer les grandes lignes d'une histoire épidémiologique qui a profondément marqué des générations de Zambiens (« Nous sommes une nation d'orphelins⁵⁹⁸ », fait-elle dire à Lee lors de la conférence citée ci-dessus). Si d'un côté le sida représente l'une des maladies les plus importantes en termes de morbidité en Afrique, Serpell ne se limite pas à en faire un portrait réaliste. Au contraire : à travers l'invention d'un nouveau vaccin l'autrice s'aventure dans

⁵⁹¹ *Mustiks*, p. 313. *The Old Drift*, p. 251 : « Lee Banda was not a man to be swayed by visions. He needed subjects for his lab and Sylvia would give him access – her salon was clearly a front for a brothel. These were precisely the women who might have the genetic mutation he sought. As he courted her, he took samples from her and her girls, and sent them off to be tested. And in the end, he found his holy frail – not just one mutation but two ».

⁵⁹² *Ibid.*, p. 452. *The Old Drift*, p. 365 : « a Lusaka Patient » ; « they had revolutionized the hunt for The Virus vaccine ».

⁵⁹³ Ce projet sera ensuite repris par son fils Joseph. Nous y reviendrons dans le prochain chapitre.

⁵⁹⁴ *Mustiks*, p. 469. *The Old Drift*, p. 379 : « his beige skin looked leathery ».

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 469. *The Old Drift*, p. 379 : « he looked like an old tree in rainy season ».

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 469. *The Old Drift*, p. 380 : « his eyes glassy and blinky ».

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p. 471. *The Old Drift*, p. 381 : « Joseph stared at his father, trying to see if Death hung over him like a smell or a colour – egg-yolk sulphureous and yellow. But he was the same – tall, handsome Dr Banda, just thinner and darker, the colour of honey on toast ».

⁵⁹⁸ *Ibid.*, p. 448. *The Old Drift*, p. 361 : « We are a nation of orphans ».

l'espace du possible, se livrant à des scénarios futuristes que nous approfondirons dans le chapitre suivant⁵⁹⁹.

Or, comme mentionné, la réalité épidémique entre dans le récit aussi à travers la présence du chœur de moustiques. Ce dernier se laisse entendre dès le début du roman à travers son bourdonnement : c'est avec une onomatopée (« *Zt. Zzt. ZZZzzzZZZ* ⁶⁰⁰ ») que l'épopée commence. La seule présence de cet interlocuteur non-humain donne plusieurs éléments de réflexion quant à la réalité épidémique : à travers ces chœurs c'est une lecture *moustiquée* de l'histoire (à la fois en tant qu'intrigue et Histoire) qui se déploie. Le point de vue offert par les moustiques permet à l'autrice de questionner l'espace frontière entre monde humain et non humain, sollicitant ainsi la pensée anthropocentrique. Ceci est d'autant plus fort que le chant des moustiques s'oppose explicitement à la voix des êtres humains. Leurs discours sont souvent structurés par l'opposition des pronoms « nous » des moustiques au « vous » des humains.

Le chœur de moustiques revient notamment sur certaines dynamiques épidémiques que nous avons déjà approfondies : le rôle de la globalisation dans la propagation des épidémies ou l'impact et les conséquences des actions humaines sur l'environnement. D'autant plus, étant le point de vue des moustiques, le chœur donne à plusieurs endroits des éléments permettant de tracer des descriptions bio-écologiques de cet insecte : leur habitat, leur façon de se reproduire ou de se nourrir.

Ainsi le chœur procède par exemple à la description de son biotope : « *Nos chemins se croisent partout où il y a de l'eau stagnante*⁶⁰¹ », pour ensuite apostropher les êtres humains et affirmer à quel point « *la civilisation*⁶⁰² » lui convient : « *Une flaque, un creux d'arbre ou un lac font l'affaire ; tout comme un pneu, un caniveau, un tuyau. Voyez-vous, dès que vous collectez de l'eau – que vous la laissiez croupir dans un pot, que vous posiez une gouttière sur votre toit ou que vous construisiez de grands barrages pour la contenir – vous nous offrez un berceau amniotique*⁶⁰³ ». La référence à l'eau et, plus en particulier, aux constructions humaines, permet au chœur de moustiques de parler de deux grandes entreprises d'ingénierie hydraulique : le canal de Panama et le barrage de Kariba. La

⁵⁹⁹ C'est en effet le fils de Lee, Joseph, que poursuivra les recherches du père et parviendra à créer le vaccin comme nous verrons dans le prochain chapitre de ce travail.

⁶⁰⁰ *Mustiks*, p. 11. *The Old Drift*, p. 1 : « *Zt. Zzt. ZZZzzzZZZ* ».

⁶⁰¹ *Ibid.*, p. 105. *The Old Drift*, p. 78 : « *We meet you wherever there's standing water* ».

⁶⁰² *Ibid.*, p. 105. *The Old Drift*, p. 78 : « *civilization suits us fine* ».

⁶⁰³ *Ibid.*, p. 105. *The Old Drift*, p. 78 : « *A puddle, a tree hole or a lake works well; so does a tyre, a gutter, a pipe. You see, whenever you collect water – stand it in jars or gutter your roof or build a great dam to contain it – you're cupping an amniotic crib for us* ».

référence au canal de Panama n'est pas anodine : en effet, la présence dans la forêt d'Amérique centrale du moustique retarda les travaux du canal de Panama. La construction de ce dernier commence en janvier 1881 et, déjà en juin un homme meurt après avoir contracté la fièvre jaune. L'épidémie se propage très rapidement et le bilan final est grave : seulement pendant la période de construction française (1881 – 1889) 85% des ouvriers engagés dans les travaux sont atteints de la fièvre, soit un total de 22.000 morts⁶⁰⁴. Ainsi les moustiques racontent : « *Par deux fois, nous avons ainsi condamné le canal de Panama – la Chagres a débordé de son lit et vous a submergés de toutes sortes de fièvres. Alors naturellement, nous connaissons les secrets du plus grand lac artificiel du monde. L'histoire d'un lieu est l'histoire de ses eaux, et le barrage de Kariba ne fait pas exception*⁶⁰⁵ ». Comme Panama, la construction « *insensé et condamnable*⁶⁰⁶ » du barrage de Kariba est destinée à causer des morts. Malgré l'opposition et les avertissements des Tonga, les *bazungu*⁶⁰⁷ poursuivent leur projet :

“Nous construisons un barrage, dirent-ils aux Tonga. Un kariba, un piège pour le fleuve. – On ne peut pas piéger un fleuve, répondirent les Tonga, et encore moins le grand Zambèze, qui est gouverné par un roi avec une tête de poisson et une queue de serpent. Nyami Nyami détruira votre ouvrage”. Ignorant les présages, les bazungu mirent en œuvre leur projet insensé et condamnable. Ils sauvèrent les animaux – l’ “Opération Noé” – puis en l’espace d’un mois, ils déplacèrent soixante mille Tonga, si ce n’est plus, dans des camions bondés. Les gens furent chassés de chez eux pour être exilés dans une région dépourvue de marais, de forêts, de rivières, où la terre était pleine de plomb, le bois plein de fumée, le sol dur comme de la pierre. La malédiction de Nyami Nyami ne faisait que commencer. Le barrage était à moitié construit que les grosses pluies s’abattirent, le niveau du Zambèze monta et le fleuve chargea. Il renversa le barrage et engloutit des ouvriers. “Nyami Nyami a faim”, dirent les Tonga. [...]. Ces incapables de bazungu n’écouterent pas l’avertissement et continuèrent à ériger le barrage. Quand la crue revint, elle souleva quatre hommes et les plaqua au barrage comme des insectes. Le béton était frais ; les hommes étaient morts ; finalement, ils construisirent le barrage autour. Étrange tombe !⁶⁰⁸.

⁶⁰⁴ Pour approfondir voir : Gianfrancesco Turano, « Febbre gialla sul canale di Panama: quando l'epidemia batte l'economia », *L'Espresso*, Mai 2020. Consulté le 06 septembre 2023. URL : <https://lespresso.it/c/attualita/2020/5/19/febbre-gialla-sul-canale-di-panama-quando-lepidemia-batte-leconomia/11624>.

⁶⁰⁵ *Mustiks*, p. 105. *The Old Drift*, p. 78 : « *We doomed the Panama Canal twice this way – the Chagres river flooded its banks and swamped you with all sorts of fevers. So of course we know the secrets of the biggest man-made lake in the world. The tale of a place is the tale of its water, and Kariba Dam is no exception* ».

⁶⁰⁶ *Ibid.*, p. 105. *The Old Drift*, p. 78 : « *foolish and damnable* ».

⁶⁰⁷ Les Tonga sont une population bantoue vivant principalement en Zambie. *Bazungu* ou *muzungu* est un mot bantou qui signifie « errant » ; ce terme est utilisé dans certaines régions africaines pour décrire les étrangers, en particulier les Arabes et les Européens. L'étymologie du mot est expliquée dans le prologue du roman, dans le premier chœur : « *Oh, père muzungu ! Le mot qui signifie homme blanc ne renvoie pas à une couleur de peau, mais à un penchant. Le muzungu est celui qui va zunguluka – errer sans but – jusqu'à ce qu'il zungusha, tourne en rond. Et c'est ainsi que notre étourdi de muzungu qui ne tenait pas en place redébarqua ici, en traînant à sa suite ses porteurs noirs* » (p. 12).

⁶⁰⁸ *Mustiks*, p. 105. *The Old Drift*, p. 78 : « *We're making a dam,' they told the Tonga. 'A kariba, a trap for the river. 'You can't trap a river,' the Tonga replied, 'much less the mighty Zambezi, which is ruled by a god with the head of a fish and the tail of a snake. Nyami Nyami will undo your work. 'Omens unheeded, the bazungu*

Dans cet extrait les liens entre les violences écologiques et les vulnérabilités sociales émergent : pour poursuivre leur projet de construction du barrage, les colons chassent les habitants de leur terre, humains et animaux. Le chœur de moustiques semble ici faire écho à la voix de protestation de la population Tonga qui s'oppose au projet. En les caractérisant d'*incapables* bazungu, les moustiques condamnent la bêtise et la cécité des colonisateurs.

D'un chœur à l'autre les moustiques racontent l'histoire du lieu, qui semble se caractériser dès le début par la présence de cet insecte vecteur des maladies dont le rapport avec les humains est lié à la démangeaison : « *Nous vous piquons depuis des siècles immémoriaux*⁶⁰⁹ », affirment-ils. En entrant encore plus dans le détail, les moustiques décrivent le moment de la piqûre, dans lequel ils se transforment en chirurgien, leur trompe devenant une aiguille :

*Le sang, le sang, le sang précieux ! Rien de tel pour rassasier le ventre. [...] Nous avons cent yeux pour vous voir, nous détectons votre odeur, nous sentons votre chaleur quand nous nous approchons de vous. Vous nous entendez peut-être chanter quand nous volons dans le noir et venons nous poser sur une main ou une cheville, mais nos pattes sont si minuscules que nous atterrissons sans nous faire remarquer. Nul autre chirurgien de la nature ne fait preuve d'une telle douceur. Nous utilisons les aiguilles les plus fines, les plus délicates – notre labium se replie, notre trompe palpe, nos stylets glissent et coupent*⁶¹⁰.

Et si les moustiques sont des chirurgiens, leurs piqûres sont des « *opérations d'hématologie*⁶¹¹ ». L'insecte prélève le sang et laisse un cadeau : « *Et dans notre bonté, que vous laissons-nous pour vous dédommager ? Une trace de salive, une sorte de colle pour empêcher votre sang de coaguler. C'est une substance inoffensive mais étrangère et dans son désarroi, votre corps stupide s'attaque à lui-même. Notre cadeau gratuit se transforme*

proceeded with their foolish and damnable plan. They rescued the animals – 'Operation Noah' – then drove the Tonga off in tightly packed lorries. The people were banished from their homes to a land with no marshes, no river – the soil full of lead, the wood full of smoke, the ground as hard as a rock. Nyami Nyami's curse had barely begun. The dam half-built, the fat rains came, and the Zambezi rose up and charged. It knocked the dam aside and swallowed some workers. The Tonga said, 'Nyami Nyami is hungry'. [...] The feckless bazungu continued building the dam. When the flood came again, it lifted four men, plastered them to the dam like insects. The concrete was wet; the workers were dead; in the end, they built the dam around them. Strange tomb! ».

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p. 35. *The Old Drift*, p. 19 : « *We've been needling you for centuries untold* ».

⁶¹⁰ *Ibid.*, p. 394. *The Old Drift*, p. 318 : « *Blood, blood, glorious blood! Nothing quite like it for satiating the gut. [...] We have a hundred eyes, we smell your scent plume, we sense your heat as we near you. You might hear us sing as we wing through the dark, alighting on knuckles and ankles, but our feet are so tiny, we land without notice, the gentlest of natural surgeons. We use the thinnest, most delicate needles – our labia curl, our fascicle pokes, our stylets slide, then slice* ».

⁶¹¹ *Ibid.*, p. 394. *The Old Drift*, p. 318 : « *deft haematology* ».

de facto en fléau : il déclenche une tempête d'histamine⁶¹² ». À travers leurs chants, les moustiques assument leur rôle de vecteurs de maladies et affirment être des experts virologues : « nous nous y connaissons bien mieux que vous en virologie. La malaria, la dengue, la fièvre jaune, la fièvre noire, la fièvre du Nil occidental et le dernier, Zika. La maladie, nous connaissons, dans notre sang et notre salive. Des parasites, des virus, des nématodes, tout ce que vous voulez⁶¹³ ». Ou, de façon encore plus explicite, ils affirment : « Nous portons le mal, mais sans réellement le vouloir [...]. [...], nous sommes le troisième homme, intermédiaires négociant entre la chair et la maladie⁶¹⁴ ». Si d'un côté les moustiques affirment leur rôle dans la chaîne de contagion, ils soulignent la responsabilité des êtres humains dans la propagation des maladies contagieuses. Encore une fois, nous retrouvons la référence au rôle de la globalisation, des pérégrinations des êtres humains qui, en voyageant, contribuent à la diffusion des pathogènes :

S'il arrive que nous vous donnions une furieuse envie de vous démanger, cette envie de fuir qui vous démange n'appartient qu'à vous. Avec l'expansion des explorations et la vogue de la liberté, vous avez transporté avec vous des agents pathogènes. Vous nous avez également emmenés, tels de minuscules passagers clandestins, dans les avions, les pneus, la terre. Nous avons été chargés à bord de bateaux, expédiés par-delà les mers avec une cargaison de mauvais sang⁶¹⁵.

Il en résulte un récit qui porte le lecteur à réfléchir sur l'impact des épidémies sur l'Histoire de l'être humain⁶¹⁶. Comme les moustiques ont provoqué à travers leurs piqûres fiévreuses des ralentissements dans la construction du canal de Panama, ils affirment aussi leur rôle dans le soulèvement connu sous le nom de *Lumpa Uprising* dirigé par la prophétesse Alice Lenshina⁶¹⁷. En suivant le récit des moustiques, ce n'est qu'à la suite de leur morsure

⁶¹² *Ibid.*, p. 394. *The Old Drift*, p. 318 : « And what do we leave you in kind recompense? A salivary trace, a gum to stop your blood clotting. It's harmless but foreign, and your body is foolish, so it attacks itself in dismay. Our gratuitous gift becomes curse in effect: it sparks a histamine frenzy ».

⁶¹³ *Ibid.*, p. 464. *The Old Drift*, p. 375 : « we know far more virology than you do. Malaria, dengue, fevers yellow and black, West Nile, and the newcomer, Zika. Illness we know, in our blood and our spit. Parasites, viruses, wormy nematodes: you name it, we surely deliver ».

⁶¹⁴ *Ibid.*, p. 532. *The Old Drift*, p. 431 : « We carry ill but we don't really mean to [...]. [...]we are the third man, we broker between flesh and disease ».

⁶¹⁵ *Ibid.*, p. 465. *The Old Drift*, p. 375 : «Though a fidgety itch we occasionally give, this itch to run is your own. As exploration expanded and freedom went faddish, you took the pathogens with you. You carried us, too, as tiny stowaways in aeroplanes, in tyres, in soil. We got loaded on boats, shipped across seas, with a baggage of bad blood beneath us ».

⁶¹⁶ Cette relecture de l'Histoire à partir du facteur épidémiologique a déjà été discuté dans le premier chapitre, notamment à partir des travaux de William Hardy McNeill.

⁶¹⁷ Les événements liés à la fondation par Alice Lenshina de l'église Lumpa sont racontés dans un premier temps dans la partie dédiée à Agnes : « Une certaine Alice Lenshina avait fondé une secte religieuse. Ses adeptes qui se comptaient par milliers avaient construit leurs propres villages, refusaient de payer des impôts et ne prêtaient allégeance ni au gouvernement colonial ni au parti de Kaunda. Dès qu'il avait remporté les élections, Kaunda avait envoyé des troupes pour écraser la rébellion de l'Église Lumpa. En juillet dernier, la confrontation s'était terminée dans un bain de sang – d'après les rapports, au moins un millier de disciples de

et à la contraction de la malaria cérébrale que Lenshina s'auto-déclare prophétesse et anime le soulèvement réprimé dans le sang. Ainsi le chœur de moustiques affirme en apostrophant la prophétesse : « *Au préalable, nous avons sucé le tien [de sang], à peine certes, mais suffisamment pour entraîner une malaria cérébrale. Oh Alice Lenshina ! [...]. Tant de morts dès la naissance de cette nation et tout cela à cause d'une simple piqûre en passant !*⁶¹⁸ ». À travers l'affirmation des épidémies comme facteur déterminant des événements historiques, les moustiques – en tant que vecteur des maladies – deviennent partie intégrante de l'histoire humaine :

*Regardez les guerres, les infections qui sévissent sur les champs de bataille : les armées britanniques dans le sud de l'Amérique, les Japonais dans le Pacifique. Même la chute de l'Empire romain était due en partie à nos maladies. Dans tous les cas, la grâce vient du fait qu'un camp est tout simplement plus habitué à nous. Que l'on parle d'invasion ou d'exploration du monde, le résultat est le même : cela perturbe cet équilibre*⁶¹⁹.

L'insecte devient ainsi non seulement simple témoin des événements qu'il raconte, mais agent déterminant, même si c'est « malgré lui ». Toutes ces considérations mènent le chœur à s'interroger sur un possible équilibre, une cohabitation plus pacifique :

*L'Humanité et la Moustiquité peuvent-elles vivre ensemble en paix, pouvons-nous établir une fragile trêve ? Si nous nous côtoyons suffisamment, la symbiose finit par s'installer. Au fil des lunes, vous vous immuniserez et nos gripes vous traverseront en ne provoquant qu'une petite fièvre ou peut-être un éternuement. Cette tolérance peut même vous sauver en vous protégeant des intrus qui vous menacent. Comme l'a dit un jour Simon Mwansa Kapwepwe, c'est la plus humble créature, le minuscule udzudzu qui a chassé les impérialistes !*⁶²⁰.

Avec ces paroles les moustiques non seulement évoquent le processus biologique de l'immunité acquise, mais établissent un parallélisme entre microbes et impérialisme derrière la notion d'*intrus*. De façon encore plus large le chœur semble faire réfléchir le lecteur à

Lenshina avaient été abattus » (p. 161). Ensuite dans le quatrième chœur (p. 179-180) où, à suivre le récit des moustiques, ce n'est qu'à la suite de leur morsure et à la contraction de la malaria cérébrale que Lenshina, après des semaines de coma, se auto-déclare prophétesse de la nouvelle secte Lumpa. Pour approfondir ce sujet voir entre autres : Hugo Hinfelaar, « Women's Revolt: The Lumpa Church of Lenshina Mulenga in the 1950s », *Journal of Religion in Africa*, vol. 21, no. 2, 1991, p. 99–129.

⁶¹⁸ Mustiks, p. 180. *The Old Drift*, p. 139 : « *We drained yours first, only a little, but enough to cause cerebral malaria. Oh Alice Lenshina! [...]. So many dead at the birth of this nation and all from a single, stray bite* ».

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 599. *The Old Drift*, p. 486 : « *Reckon the wars, how a battleground festers: the British armies in the American South, the Japanese in the Pacific. Even the fall of the Roman Empire was due in part to our diseases. In every case, the nature of grace is that one side is simply more used to us. Call it invasion or world exploration: either way, it upsets this balance* ».

⁶²⁰ *Ibid.*, p. 599. *The Old Drift*, p. 486 : « *Can mosquitoes and humans live peacefully together, can we forge an uneasy truce? Hover around each other enough and symbiosis sets in. Over moons, you'll grow immune, and our flus will move through you – a mild fever and maybe a snooze. This balance can even come to your rescue, defend you against rank intruders. As Simon Mwansa Kapwepwe once said, the lowliest creature, the tiny udzudzu, is what kept the imperialists at bay!* ».

l'impact que peut avoir même « *la plus humble créature*⁶²¹ », lorsqu'il invite les humains à admirer « *la puissance des faibles*⁶²² » et conclut : « *Rien de tel qu'un ennemi juré pour faire jaillir la vérité*⁶²³ ». Certes, les moustiques piquent les humains « *depuis des siècles immémoriaux*⁶²⁴ » introduisant toute sorte de fièvre dans leur sang ; mais ils sont après tout plus innocents que les humains : « *Humains et moustiques, nous sommes parfaitement assortis. Nous sommes l'une et l'autre des espèces aussi inutiles qu'omniprésentes. Mais tandis que vous régniez sur la terre et la détruisez par plaisir, les héros méconnus que nous sommes traînillons*⁶²⁵ ». Derrière ces mots nous pouvons lire la même morale écologique livrée par les arbres chez Tadjou. Encore une fois, le narrateur non-humain permet à l'écrivaine d'engager le lecteur dans le processus d'élaboration du sens. Un sens qui veut mettre en discussion la toute-puissance humaine dans un monde où même l'espèce la plus petite, la plus faible ou invisible, soit-elle moustique ou microbe, est déterminante.

Cela nous amène à faire des considérations quant au statut narratif de ce chœur moustiqué. Ce dernier semble devenir le véritable garant des faits racontés, au point de vouloir « remplace[r] la voix de l'auteur pour revendiquer l'autorité sur le récit⁶²⁶ ». Ce n'est pas un hasard si le moustique se présente aussi au niveau du paratexte à travers une mise en page qui, au lieu de l'astérisque classique, sépare les différents paragraphes avec un dessin d'anophèle⁶²⁷. En ce sens, au niveau visuel le moustique semble véritablement contaminer le livre apparaissant sur presque toutes les pages – petit rappel au lecteur humain de l'importance de l'insecte dans la narration de l'histoire qu'il est en train de lire.

Le lecteur se trouve ainsi confronté à un narrateur-moustique, « une instance réticulaire, à la fois singulière et plurielle, omnisciente, à la fois hétérodiégétique, puisque non humaine, et radicalement homodiégétique, puisqu'elle est constitutive du milieu même où évoluent les protagonistes⁶²⁸ ». Et c'est justement en tant qu'insecte constitutif du milieu raconté que, les auteurs de l'article cité, définissent les moustiques comme des animaux-

⁶²¹ *Ibid.*, p. 599. *The Old Drift*, p. 486 : « *the lowliest creature* ».

⁶²² *Ibid.*, p. 671. *The Old Drift*, p. 545 : « *the might of the mite!* ».

⁶²³ *Ibid.*, p. 671. *The Old Drift*, p. 545 : « *There's naught like a nemesis for truth* ».

⁶²⁴ *Ibid.*, p. 35. *The Old Drift*, p. 19 : « *for centuries untold* ».

⁶²⁵ *Ibid.*, p. 671. *The Old Drift*, p. 545 : « *We're perfectly matched, Mankind and Moz. We're both useless, ubiquitous species. But while you rule the earth and destroy it for kicks, we loaf about, unsung heroes* ».

⁶²⁶ Svetlana Stefanova, « The Insect Metaphor: Intrusion, Parasitism, and Transformation in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *art. cit.*, p. 72. Notre traduction : « *displaces the authorial voice to claim authority over the narrative* ».

⁶²⁷ Ninon Chavoz, Alice Desquilbet, Xavier Garnier, « Une piqûre contre l'exotisme. La présence des moustiques dans la littérature africaine », in : Sara Buekens, Julien Defraeye (dir.), *Animal et animalité. Stratégies de représentation dans les littératures d'expression française*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 101-124, p. 107.

⁶²⁸ *Ibid.*, p. 108.

milieux « pointant les injustices sanitaires et les asymétries écologiques, voire les déséquilibres sociaux qui existent sur notre planète⁶²⁹ ». Ainsi, « le moustique piqueur oblige à plonger vivement dans la réalité d'un milieu, au risque de s'exposer à quelques angoisses, en nous faisant voyager de questions narratologiques et poétiques à des préoccupations éminemment politiques et écologiques⁶³⁰ ».

Les « *bug stories* », histoires d'insectes qui s'échangent les personnages tout au long de la narration, ne sont pas seulement des histoires sur les insectes : des fièvres et d'autres nuisances que toutes ces petites bestioles provoquent chez l'humain. C'est le roman lui-même qui se révèle, après tout, l'histoire d'un chœur des moustiques : non pas seulement des histoires d'insectes, mais des histoires racontées par des insectes, un éco-narrateur par définition.

3.3. Des premières réflexions

3.3.1. *Classification des épidémies*

Cette première analyse nous permet de procéder à une classification des épidémies représentées. Si nous considérons les seules épidémies « centrales » – et non pas les nombreuses maladies seulement évoquées – nous trouvons dans l'ordre : l'épidémie d'Ébola, l'onchocercose, la Grippe noire, la maladie plastique, le virus Marburg, l'oncovirus VCH, les coronavirus et le VIH. Nous pouvons ainsi regrouper ces maladies à partir de quatre critères : s'agit-il d'une épidémie réelle ou fantaisiste ? Naturelle ou artificielle ? Dans les romans que nous avons qualifiés de réalistes, prévaut une représentation des épidémies réelles et naturelles, tandis que dans les romans appartenant au genre de la science-fiction, les représentations varient : nous nous sommes confrontés à des épidémies fantaisistes inspirées de maladies réelles (la Grippe Noire de McAuley, la Fièvre de Meyer) ; des épidémies fantaisistes auxquelles l'on prête des caractéristiques vraisemblables (le VCH de Beukes, la maladie plastique de McAuley). Certaines de ces épidémies sont causées par des virus bien réels mais pour lesquels les écrivaines ont imaginé des enjeux futuristes (le virus Marburg utilisé comme arme biologique chez Beukes ou encore l'invention d'un vaccin contre le sida chez Serpell). Selon les caractéristiques du virus représenté, le sujet de l'épidémie génère des discours et des réflexions variables : là où le lecteur se confronte à une épidémie naturelle, les discours penchent vers des questionnements d'ordre écologique.

⁶²⁹ *Ibid.*, p. 101.

⁶³⁰ *Ibid.*, p. 102.

Les épidémies artificielles, quant à elles, ouvrent à des réflexions d'ordre technologique : cela est bien visible dans la représentation des virus comme arme biologique, qu'ils soient la conséquence d'un biopouvoir (*Moxyland*), d'une expérimentation incontrôlée (*Les Diables blancs*) ou d'un acte d'écoterrorisme (*L'Année du Lion*). Pour le dire en d'autres termes, en tant que phénomène naturel, l'épidémie rend possible l'évocation de rapports entre être humain, faune et flore, et par cela surgit une mise en discussion d'un système de pensée purement anthropocentrique. D'autre part, lorsque l'épidémie est insérée à l'intérieur d'un contexte futuriste, surgissent des enjeux technologiques liés à la prévention et à la gestion des phénomènes épidémiques. Ces derniers aspects, étant liés à la représentation des politiques publiques de santé seront plus largement discutés dans le prochain chapitre.

Les critères que nous avons choisis permettent également de s'interroger sur un autre aspect : la responsabilité. Lorsque nous nous confrontons à des épidémies artificielles la responsabilité est plus visible : le cas plus éclatant étant celui de *L'Année du Lion*, dans lequel un groupe écoterroriste décide consciemment de propager une épidémie. Ou encore, dans une moindre mesure, dans *Les Diables blancs* où le savant fou Tony Todd développe une nouvelle souche de la maladie plastique.

Dans les fictions étudiées nous remarquons d'ailleurs une présence abondante de fièvres hémorragiques. Cela peut s'expliquer par l'impact majeur que la découverte d'Ébola a eu sur l'imaginaire épidémique. L'on songe non seulement aux œuvres littéraires mais aussi à une vaste liste de film inspiré de cette fièvre hémorragique effrayante : *Outbreak* (1995) de Wolfgang Petersen, *Ebola Syndrome* (1996) de Herman Yau, *E-bola* (2015) de Cristian Marazziti, *93 Days* (2016) de Steve Gukas, *El Bar* (2017) de Alex de la Iglesia, pour n'en citer que certains. Toujours à l'écran, nous signalons aussi l'adaptation en série télévisée du livre de non-fiction de Richard Preston déjà cité, *The Hot Zone*⁶³¹. Si nous regardons les dates d'apparition, l'on remarque une première vague de représentations à la suite de la première découverte d'Ébola chez l'être humain (1976), et une deuxième vague consécutive à l'épidémie d'Ébola en Afrique de l'Ouest (2013-2016). À ce propos, nous pouvons remarquer un phénomène similaire lié à l'épidémie de SRAS de 2002 -2004 : le film à grand succès du réalisateur américain Steven Soderbergh, *Contagion* (2011), ne parle-t-il pas d'une pandémie causée par un virus respiratoire ? Même chose pour le film *The Flue* (2013) du réalisateur sud-coréen Kim Seong-su.

⁶³¹ Le livre de Richard Preston a été publié en 1994 et l'adaptation télévisée date de 2019.

Une autre caractéristique des épidémies représentées est leur mondialisation, aspect qui se lie à une conscience de l'impact de la globalisation sur les phénomènes épidémiques. À quelques exceptions près, la plupart des romans analysés, tout en se déroulant dans un contexte géographique précis, ne manquent pas de faire référence à un destin épidémique similaire dans le reste du monde. Ainsi, les romans post-apocalyptiques *Afterland* et *L'Année du Lion*, bien que se déroulant le premier aux États-Unis et le deuxième en Afrique du Sud, montrent dans les passages analysés qu'un sort commun a frappé le reste du monde. De la même manière, la Grippe noire mise en scène par Paul McAuley, bien que particulièrement virulente en Afrique, a touché d'autres pays dans le monde. Lorsque l'épidémie ne s'est pas encore propagée à l'échelle mondiale au sein de l'intrigue, les écrivains et les écrivaines semblent s'ouvrir au monde extérieur de différentes manières : c'est le cas par exemple de *Des Chauves-souris* qui se clôt sur la possible propagation d'Ébola en Europe. Ou encore dans *Moxyland* où, bien que l'intrigue se déroule au Cap, nous avons souligné comment dès le début l'écrivaine dépeint une réalité où l'épidémie semble à l'ordre du jour.

À ce propos, l'autre caractéristique que nous relevons dans les fictions d'épidémie est leur pluralité : ainsi, il vaudrait mieux parler de « fictions d'épidémies ». Nous avons en effet remarqué que là où le récit présente dans son intrigue une épidémie plus au moins centrale, d'autres multiples maladies de différents types reviennent, même si elles ne sont qu'évoquées. À partir de cela, nous nous confrontons à des romans *contaminés* par les maladies, contribuant à la représentation d'un monde saturé de pathologies. Cela s'avère particulièrement vrai chez Constant, Serpell, McAuley et, dans une moindre mesure, Beukes.

Souvent, cette pluralité des maladies passe par différentes temporalités. Pendant cette première analyse, nous avons été confrontés à des maladies du passé, du présent et du futur, et nous avons souligné là où plusieurs temporalités coexistent dans le même roman. De cette manière, le lecteur non seulement se trouve à faire l'expérience – notamment à travers les romans de science-fiction – des épidémies *possibles*, mais il est toujours engagé dans une démarche historique. Ce faisant, le moment de la lecture parvient à définir un point, un moment précis où l'expérience des épidémies passées, la peur des épidémies présentes et le risque des épidémies à venir se réunissent.

3.3.2. À propos des échos : de la littérature scientifique à la littérature fictionnelle

Pendant l'analyse des romans, de nombreux éléments ont attiré notre attention. Il s'agit en particulier de phrases, descriptions, dialogues, certains plus fortuits et d'autres plus

développés, qui sont arrivés à notre oreille comme un écho de phrases lues dans les études analysées dans le premier chapitre de cette thèse. Plus précisément, trois grands thèmes surgissent au sein de fictions épidémiques : le rapport humain – non-humain (animaux non-humains ou, plus largement, nature et environnement), la globalisation, et l’interdépendance entre violences environnementales et vulnérabilités sociales.

En effet, à travers l’évocation des zoonoses et d’autres maladies contagieuses émergentes, les interdépendances du monde vivant sont mises en avant. Cela s’avère particulièrement développé lorsqu’on regarde le phénomène de la déforestation (notamment chez Tadjou, McAuley, Constant) ou que des animaux vecteurs de maladies sont pris en considération (notamment chez Serpell, Constant, Meyer). Si les récits d’épidémies offrent souvent de longues descriptions des corps malades, nous remarquons que dans notre corpus c’est plutôt l’ensemble de la planète et de ses habitants qui sont affectés par la maladie. Certes, des descriptions des corps humains souffrants sont présentes mais toujours à l’intérieur d’un plus grand cadre de mal-être. Plus que des corps malades, il nous semble que ces romans vont tracer le portrait d’une planète malade. Cela est plus visible dans certaines fictions que dans d’autres. Chez Tadjou le Baobab crie la souffrance des arbres et des habitants de la forêt (« Nos troncs s’écrasent dans un bruit de tonnerre. Nos racines dénudées pleurent la fin de nos rêves⁶³² », affirme-t-il pour dénoncer la cécité des humains face à la déforestation). Chez Constant, c’est toujours le rapport aux animaux qui prime : dans *Des Chauves-souris*, on trouve une vision consumériste de l’animal qui est, dans la majorité des cas, représenté comme viande ou comme marchandise. Dans la scène du festin, les animaux accompagnent les humains dans leur sort et, à la suite de la consommation de la viande du singe retrouvé mort, ils commencent eux aussi à souffrir des symptômes d’Ébola⁶³³. Dans *La Cécité des Rivières* et dans *Mustiks* nous avons vu à quel point la maladie se lie au milieu. En ce sens, dans certains romans les histoires de violences écologiques se tissent avec celle d’une vulnérabilité sociale majeure. C’est le cas de la population Tonga représentée dans *Mustiks*, du scénario élaboré dans *L’Année du Lion*, de la carte géographique analysée dans *La Cécité des Rivières* et de la thèse sur les plantations d’hévéa de Virgile dans *Des Chauves-souris*, ou encore, dans la parabole de vie d’Erefaan dans *Les Diables blancs*. Il s’agit

⁶³² *En Compagnie des Hommes*, p. 22.

⁶³³ *De Chauves-souris*, p. 819 : « Ils bâfrèrent, bâfrèrent encore. Ils avaient oublié le goût de la viande, et le grand ragoût noir, rance et puant, était succulent. [...]. Alors, ils vomissaient. Leur bouche amère ne faisait plus la différence entre ce qu’ils ingéraient et ce qu’ils rejetaient. La chienne jaune avait compris où se trouvait sa pitance et le cerceau de ses côtes ne contenait plus un ventre aussi distendu que si elle allait mettre bas. Elle aussi finit par vomir ».

d’histoires qui mettent en scène une planète vulnérable et, avec elle, ses habitants. Un cas particulier est celui de *Moxyland*, où l’on est confronté à une violence politique qui passe à travers une suppression brutale des personnes les plus vulnérables.

Par rapport à de nombreux romans sur la maladie, nous constatons une faible présence dans notre corpus de narrations à partir du point de vue du médecin. Lorsqu’il est présente, ce dernier ne représente pas un personnage auquel l’on prête des caractéristiques solides et n’est donc pas fiable – le docteur Lee Banda contracte, propage et meurt de la maladie pour laquelle il voulait trouver un remède efficace et Éric Roman est davantage présenté comme un fils maltraité.

Cela nous porte encore une fois à souligner à quel point dans ces fictions d’épidémies la certitude et les vérités n’ont pas de place. Ces fictions deviennent plutôt un espace d’expression des incertitudes de notre époque – qu’elles soient d’ordre écologique, politique, sociale ou médicale. Elles vont ainsi à la rencontre du concept du « maillage » (« *the Mesh* » en anglais) élaboré par le philosophe Timothy Morton : « Comme l’affirme Timothy Morton, la “crise écologique nous fait prendre conscience de l’interdépendance de tout” (2010 : 30) ; elle révèle en particulier l’entrelacement inextricable de la société humaine et des phénomènes non humains que Morton saisit au moyen de la métaphore du “maillage”⁶³⁴ ». Ce sont toutes les mailles de ce maillage qui ont une place dans ces fictions : du plus petit micro-organisme, des virus, des insectes, des animaux, des arbres, jusqu’aux êtres humains.

3.3.3. Enjeux narratifs et poétiques

La majeure partie des fictions étudiées sont caractérisées par la présence d’un narrateur externe avec focalisation interne variable (Constant, McAuley, Serpell, Beukes) ou par la présence d’un récit polyphonique à la première personne (Tadjo et Beukes). Quant au roman de Meyer nous avons vu comment la narration à la première personne se sert d’autres sources pour compléter son récit, donnant forme à un récit fragmenté et polyphonique. Dans tous les cas, nous assistons à un discours narratif qui permet au lecteur de faire l’expérience de plusieurs points de vue.

⁶³⁴ Marco Caracciolo, *Contemporary Fiction and Climate Uncertainty. Narrating Unstable Futures*, London, Bloomsbury, coll. Environmental Cultures Series, 2022, p. 4. Notre traduction : « As Timothy Morton argues, the “ecological crisis makes us aware of how interdependent everything is” (2010: 30); it reveals, in particular, the inextricable entanglement of human society and nonhuman phenomena that Morton captures by way of the metaphor of the “mesh” ».

Cela devient particulièrement intéressant lorsque le point de vue d'êtres non-humains est mis en avant. Nous l'avons vu avec les romans de Tadjó, Serpell et, dans une mesure différente, chez Constant. À ce propos, en parlant de « éconarratologie », Eva Mangieri écrit :

La pensée éconarratologique s'intéresse principalement à la manière dont nous racontons des histoires sur l'environnement, car ces histoires reflètent nos attitudes et nos expériences à l'égard de notre environnement. En outre, la narration est dotée d'un potentiel de transformation : non seulement elle exprime et négocie des engagements émotionnels et cognitifs en représentant le(s) monde(s), mais elle peut aussi, ce faisant, affecter la manière dont les lecteurs perçoivent le monde. Plusieurs des contributions ne se contentent donc pas de lire les récits existants à travers une perspective éconarratologique, mais visent plutôt à favoriser l'émergence de nouveaux récits afin d'encourager la durabilité et la responsabilité⁶³⁵.

La présence dans certains ouvrages de récits analysés du point de vue non-humain nous semble aller à la rencontre du *potentiel de transformation* dont Mangieri nous parle. La présence d'un narrateur non-humain (Tadjó, Serpell) ou d'une focalisation qui engage un personnage non-humain (Constant) peut ainsi « transmettre une compréhension de l'environnement⁶³⁶ » (*environmental understanding*) :

Selon Bernaerts *et alii.*, les histoires mettant en scène des narrateurs non humains ne sont ni tout à fait “naturelles”, ni tout à fait “contre-nature” ; elles existent dans un espace intermédiaire, représentant des scénarios et des personnages impossibles tout en attirant l'attention sur les expériences des humains. Le caractère glissant de ces catégories - expérience humaine et expérience non humaine, “naturel” et “contre-nature” - offre aux chercheurs un ensemble productif de termes et d'outils pour étudier la relation entre l'humain et le non humain et sa représentation dans la narration⁶³⁷.

⁶³⁵ Eva Mangieri, « Engaging Narrative(s), Engaging Environment(s). Erin James, Eric Morel, and the Many Faces of Econarratology [Review of: Erin James / Eric Morel (eds.): *Environment and Narrative. New Directions in Econarratology*. Columbus, OH 2020] », in : *DIEGESIS*, Interdisciplinary E-Journal for Narrative Research / Interdisziplinäres E-Journal für Erzählforschung 11.1 (2022), p. 87-93, p. 88. URL: <https://www.diegesis.uni-wuppertal.de/index.php/diegesis/article/download/431/616>. Notre traduction : « Econarratological thought is primarily concerned with how we tell stories about the environment, as these stories offer a reflection of our attitudes and experiences toward our surroundings. Furthermore, narrative is granted a transformative potential: not only does it express and negotiate emotional and cognitive engagements by representing world(s); by doing so, it can also affect how readers perceive the world. Several of the contributions thus do not content themselves with reading existing narratives through an econarratological lens, but aim instead at helping the emergence of new stories to foster sustainability and responsibility ».

⁶³⁶ Eric James, Eric Morel (dir.), *Environment and narrative : new directions in econarratology*, The Ohio State University Press Columbus, 2020, p. 6. Notre traduction : « can convey environmental understanding ».

⁶³⁷ *Ibid.*, p. 6. Notre traduction : « According to Bernaerts *et al.*, stories featuring nonhuman narrators are neither wholly “natural” nor “unnatural”; they exist in a liminal space in between, representing impossible scenarios and characters and yet calling attention to the experiences of humans. The slipperiness of these categories—human experience and nonhuman experience, “natural” and “unnatural”—provide scholars a productive set of terms and tools with which to investigate the relationship between the human and the nonhuman and its representation in narrative.

Or, certes la présence et l'inclusion d'un point de vue non-humain est particulièrement efficace, mais cela n'empêche pas les autres fictions de mettre en jeu une « transformation » dans la sensibilité des lecteurs. Dans les romans de science-fiction, cela advient surtout à travers la projection dans des futurs dystopiques où le lecteur se confronte aux conséquences d'une inaction face aux crises environnementales. La science-fiction permettrait ainsi la création d'une « conscience tragique », pour « agir aujourd'hui, [...] faire de la politique au meilleur sens du terme : lutter pour faire advenir un monde qui mérite d'être vécu⁶³⁸ ».

Ces aspects seront approfondis dans la dernière partie de cette thèse, lorsque nous nous intéresserons au rôle de la fiction. Pour l'instant, retenons le suivant : les libertés de l'imaginaire dans la création d'autres univers permettent à la littérature non seulement d'émouvoir son lecteur mais également de provoquer, à travers ce *mouvement d'esprit*, de potentiels changements. Cela advient à travers les éléments constitutifs de la fabulation : l'organisation du temps et de l'espace, la création des personnages auxquels nous nous identifions, la description des situations, des mondes et des univers ou encore, l'adoption d'un narrateur ou d'une focalisation spécifique. Dans le roman c'est l'ambivalence et la complexité du réel qui trouve son expression, donnant lieu à une « forme romanesque de la connaissance⁶³⁹ ».

⁶³⁸ Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde*, *op. cit.*, p. 14-15.

⁶³⁹ Joseph Lévy, Alexis Nouss (préface de François Laplantine), *Sida-fiction*, *op. cit.*, p. 9.

CHAPITRE 4 - Représentation des enjeux sociaux et politiques

Ce chapitre se conçoit en miroir du deuxième chapitre de ce travail : quels enjeux sociaux et politiques manifestent les fictions de l'épidémie ? Comment ces éléments sont-ils représentés ? Nous progresserons dans l'analyse de façon transversale, abordant des thématiques présentes dans les romans de notre corpus. À l'instar du deuxième chapitre, nous nous intéresserons dans un premier temps à la représentation de la société : ses réactions face à l'énigme épidémique, la peur, les interprétations et les gestes de solidarité et d'entraide. Dans un deuxième temps, nous nous consacrerons à la représentation de la gestion des épidémies. Nous dresserons ainsi une analyse des stratégies de prévention et de gestion des épidémies mises en place dans les fictions. Enfin, nous essayerons d'analyser les éléments relevés à partir des notions d'utopie et dystopie.

4.1. Sociétés face aux épidémies

4.1.1. De la peur, de la stigmatisation et de la culpabilité

Expression de l'horreur, l'épidémie « cristallise toutes les peurs au point d'incarner le Mal absolu⁶⁴⁰ ». Les réactions provoquées par la peur sont multiples et variées : de la stigmatisation à la marginalisation, d'un croissant sentiment d'impuissance au sentiment de culpabilité éprouvé par les survivants en passant par la volonté d'agir et d'être solidaires. Dans l'univers romanesque que nous avons commencé à étudier, les personnages nous font vivre ces multiples facettes de l'épidémie.

Tadjo nous offre une bonne représentation des sentiments de peur et d'incompréhension éprouvés aux prémices de l'épidémie. Dans le deuxième chapitre, le narrateur omniscient décrit l'atmosphère que l'on respire dans le village à la suite de la mort des deux garçons : « Tout se déroulait dans le silence. Un silence épais et menaçant, augurant des lendemains encore plus douloureux. Avec la mort des deux garçons, le village était tétanisé par une mauvaise prémonition⁶⁴¹ ». Le silence est *épais* et *menaçant* et sert de prélude à l'imminente catastrophe : c'est le moment dans lequel naît un « sentiment que quelque chose se passe qui ne dit pas son nom mais que l'on perçoit faiblement⁶⁴² ». Le mal s'est déjà installé mais n'a pas encore été identifié, provoquant la sidération dans le village.

⁶⁴⁰ Aurélie Palud, *La Contagion des Imaginaires*, op. cit., p. 27.

⁶⁴¹ *En Compagnie des Hommes*, p. 17.

⁶⁴² Aurélie Palud, *La Contagion des Imaginaires*, op. cit., p. 11.

La peur est si grande qu'elle ne quitte pas les personnes pendant le sommeil non plus, comme le raconte le docteur : « La nuit, j'ai des cauchemars. Je suis encore parmi les malades. [...] Je n'arrive plus à respirer, ma tête bourdonne, je ne porte pas ma combinaison, je suis nu, je suis atteint du virus⁶⁴³ ». Les personnes saines craignent la contagion et celles qui sont malades ont des réactions extrêmes : « On a retrouvé un couteau sous son oreiller. Il dit qu'il préfère se tuer plutôt que de succomber à Ébola⁶⁴⁴ ». Le même désir de mort saisit une femme qui demande à son mari de la tuer : « C'est Ébola, tue-moi vite, je suis condamnée. Je ne veux pas m'en aller dans d'horribles souffrances⁶⁴⁵ ». D'autres réactions récurrentes, comme le déni de l'épidémie ou la marginalisation et la stigmatisation de certaines catégories professionnelles, sont très bien représentées par l'infirmière dans ce passage :

Quand les gens de l'extérieur apprenaient qu'on travaillait dans un service anti-Ébola, ils ne voulaient plus s'approcher. On n'avait plus d'amis. Lorsqu'on rentrait à la maison, on se retrouvait seul avec la famille. Ma fille a eu des problèmes à l'école. Personne ne jouait avec elle à la récréation. Ses camarades avaient tous entendu les rumeurs qui circulaient dans le quartier : le personnel médical est responsable des nombreux décès, le président de la République leur aurait donné de grosses sommes d'argent pour réduire la population du pays et se débarrasser des pauvres. Ébola n'existait pas⁶⁴⁶.

À travers la voix de l'infirmière, Tadjou met en scène le mécanisme qui porte la société à se méfier du personnel soignant. Ce dernier se retrouve marginalisé et devient objet de rumeurs visant juste à nier l'existence de l'épidémie. Nous approfondirons davantage cet aspect lorsque nous aborderons plus en détail la représentation des théories conspirationnistes.

Le portrait de la jeune fille qui tombe malade est intéressant sous plusieurs aspects. Elle raconte la peur depuis son point de vue de malade, la panique générale et, une fois guérie, la stigmatisation qu'elle subit. Dans son récit, le chaos de la ville semble faire écho à sa confusion, ainsi qu'à celle de tous les habitants. Elle décrit le moment qui suit la déclaration de l'état d'urgence : « La panique s'est emparée des habitants. Les sirènes des ambulances lançaient des hurlements dans tous les quartiers⁶⁴⁷ », phrase dans laquelle les *hurlements* des ambulances semblent répondre mimétiquement à la panique de la foule. Ensuite, elle s'attarde sur sa maladie : « Pendant un mois et un jour, mon corps a balancé entre la vie et la mort. [...] Tout autour, la confusion était ahurissante, le personnel médical,

⁶⁴³ *En Compagnie des Hommes*, p. 42.

⁶⁴⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁶⁴⁵ *Ibid.*, p. 121.

⁶⁴⁶ *Ibid.*, p. 56-57.

⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 88.

proche du désespoir. [...]. Par peur de nous approcher, on nous lançait des morceaux de nourriture de loin⁶⁴⁸ ». La peur envahit les médecins qui, manquant d'équipement pour se protéger, finissent par maltraiter les malades. Un fois guérie du virus, la jeune fille est stigmatisée : « Lorsque j'ai voulu rentrer chez ma tante, elle a refusé de me reprendre. Deux de mes cousins sont tombés malades. Elle m'a accusée d'en être responsable⁶⁴⁹ ». Elle raconte ainsi les séquelles de la maladie, les traces invisibles mais lourdes qu'Ébola lui a laissées : « Nous qui avons survécu à la maladie, nous souffrons en silence. Nous portons des cicatrices invisibles, mais douloureuses. Nous voulons mener une vie normale, mais la marque du virus nous sépare des autres⁶⁵⁰ ». Un traitement similaire est réservé aux enfants orphelins. On lit :

Quand l'équipe d'enterrement est arrivée pour ramasser les corps, alertée par les voisins, [l'enfant] s'est caché dans la cuisine. Par la porte entrebâillée, il a vu les hommes transporter les cadavres après les avoir aspergés abondamment de chlore. Une odeur tenace a soudain imprégné l'air pour se figer à jamais dans son cerveau. Au petit matin, quand il est sorti de sa cachette, personne n'a voulu de lui. Les gens ont refusé qu'il s'approche d'eux et lui ont demandé de quitter le quartier. Pars d'ici, a crié un voisin, nous ne voulons pas être contaminés ! Ébola étant entré dans sa famille, ils pensaient tous qu'il devait porter le virus à l'intérieur de son corps. La peur l'a emporté sur la compassion⁶⁵¹.

Ayant peur d'être contaminée, la société qui entoure l'enfant ne l'accueille pas, au contraire, elle l'abandonne : au trauma de la disparition violente des parents, s'ajoute celui de la stigmatisation.

La peur peut entraîner des actions de violences, surtout lorsque les politiques publiques mises en place par l'État sont extrêmes ou mal introduites. Le volontaire étranger raconte la colère de la société :

Des bandes de jeunes armés de pierres et de bâtons essaient d'arracher le fil de fer barbelé installé dans la nuit et qui bloque le passage. Ils veulent s'enfuir. Les soldats mettent leur arme en joue, tirent sur la foule qui recule. Un adolescent, le visage défiguré par la douleur, tient sa jambe blessée. On voit la chair à vif et l'os brisé par une balle. Aidez-moi ! Personne ne vient à son secours dans la confusion et la rage qui ont englouti les lieux. Quelques semaines plus tôt, un centre d'isolement installé dans le quartier avait été pillé et les patients libérés. Le groupe électrogène, la nourriture, les matelas et les draps souillés de sang avaient été emportés dans l'ignorance de la contamination. Gaz lacrymogènes. Dispersion des maraudeurs. Le gouvernement imposa un couvre-feu immédiat. Le président mit en garde la population en révolte. Il proféra des menaces, l'heure était grave, il s'agissait de sécurité nationale⁶⁵².

⁶⁴⁸ *Ibid.*, p. 89.

⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 91.

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 96.

⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 114.

⁶⁵² *Ibid.*, p. 110.

La situation décrite est le résultat d'une incompréhension et d'une mauvaise gestion de la crise sanitaire qui porte la société à se révolter contre l'État.

Tous ces exemples représentent l'ébranlement des frontières entre l'humain et l'inhumain provoqué par la peur de la contagion⁶⁵³. Les réactions les plus négatives sont ici mises en avant, montrant un éventail de sentiments suscités par l'épidémie. Pour le dire avec les mots d'Aurélié Palud : « L'impuissance des hommes face au fléau suscite panique, excès et transgression. Mettre en scène l'épidémie, c'est donc rappeler que la folie point sous la raison, la violence sous l'urbanité, la sauvagerie sous la civilisation. Favorisant l'abandon des valeurs, l'épidémie révèle *in fine* la fragilité de l'édifice social autant que les limites de la foi dans le progrès⁶⁵⁴ ».

L'un des actes les plus emblématiques de cette folie est la recherche de boucs émissaires. Nous en trouvons un bon exemple dans *Des Chauve-souris*, où la petite Olympe devient la cible du « besoin de sacrifier une victime jugée responsable de la désintégration de la communauté⁶⁵⁵ ». Constant décrit le processus qui mène au choix d'Olympe : « La mort d'Émile [...] ne pouvaient s'expliquer que par quelque chose de mystérieux qui n'était pas un microbe mais une malédiction. On chercha, on trouva. Olympe », coupable d'être « la première des filles qui avait interrompu le cycle des garçons et dont le mauvais œil s'attaquait par vengeance à ses propres frères nés garçons dans un monde de filles⁶⁵⁶ ». Elle devient ainsi « la porteuse de sort », coupable aussi d'avoir ramené « l'animal funeste⁶⁵⁷ » dans le village, la chauve-souris. Le lecteur se confronte au châtiment d'Olympe :

Il fallait punir. Si la mère d'Olympe avait eu encore des forces [...] elle aurait tué Olympe de ses propres mains. Elle la désigna aux autres femmes. Elle dit : « Débarrassez-moi de ce diable. Faites-le pour moi ». Si la mère l'ordonnait... Les femmes cédèrent. Olympe les avait toujours dérangées et puis il est excitant de frapper les enfants des autres. Elles décuplèrent les coups qu'elles retenaient pour les leurs. Elles se délestaient de toute la violence maternelle accumulée. Elles participèrent au châtiment d'Olympe comme on goûte d'un plat interdit mais rare et succulent. On en détache d'abord quelques miettes sur les bords et puis, comme c'est bon, on se sert largement en y revenant. Elles la bousculèrent, la secouèrent. Elles lui donnaient de petites tapes sèches du plat de la main sur la tête, des coups de pied dans les jambes, sur les fesses, dans le dos. Olympe se protégeait, les bras sur le visage. Les coups redoublèrent. Les femmes voulaient l'éveiller à ce malheur qu'elle avait provoqué, « qu'elle se rende compte de ce qu'elle avait fait, qu'elle regarde ses frères dans les yeux ». En soulevant les linceuls, les femmes lui découvraient les visages des petits morts, même celui d'Émile que sa mère gardait contre elle en chassant les mouches⁶⁵⁸.

⁶⁵³ Aurélié Palud, *La Contagion des Imaginaires*, op. cit., p. 40.

⁶⁵⁴ *Ibid.*, p. 38.

⁶⁵⁵ *Ibid.*, p. 42.

⁶⁵⁶ *Des Chauves-souris*, p. 842.

⁶⁵⁷ *Ibid.*, p. 842.

⁶⁵⁸ *Ibid.*, p. 843.

Dans cette scène violente, Constant installe une similitude entre la nourriture et Olympe. Comme s'il s'agissait d'un plat succulent, les femmes se jettent sur le petit corps de l'enfant dont les parties deviennent comme des morceaux de nourriture. Et comme un plat dont on découvre la saveur, plus on en mange, plus on en veut, ainsi l'empressement des gestes et des coups des femmes s'accroît au fur et à mesure. Retenons pour l'instant ce parallélisme entre la viande et Olympe : nous le développerons davantage plus tard. Dans l'extrait cité, nous relevons aussi une violence psychologique, puisque les femmes montrent à Olympe les visages de ses frères morts. Comme nous l'avons expliqué dans le deuxième chapitre, « face au mystère de l'épidémie, les hommes tentent de désigner un coupable, de prêter un visage humain à un mal invisible mais bien réel⁶⁵⁹ » pensant ainsi le maîtriser et reprendre le contrôle : dans *Des Chauve-souris*, le mal prend le visage d'Olympe.

À côté de ces réactions négatives, on trouve un répertoire de gestes de solidarité et d'humanité. Chez Tadjou, Baobab affirme vouloir raconter les histoires « des êtres ordinaires aux actes extraordinaires », des personnes qui « se sont élevés au-dessus de la frayeur⁶⁶⁰ » : en sont des exemples tous les gens qu'il a vu « accourir à l'aide [...] venir du monde entier, pour se porter volontaires et combattre la maladie⁶⁶¹ ». On songe en particulier, pour n'en citer qu'un exemple parmi beaucoup, au portrait de la femme qui accueille l'enfant orphelin. On trouve le même sentiment d'humanité chez Constant, lorsqu'elle raconte l'élan de compassion qu'éprouve Agrippine quand elle aperçoit Olympe mourante : « Elle la souleva dans ses bras, la prit, l'emporta. Dans la pirogue, elle l'installa contre sa poitrine, entre ses jambes, posa sa joue sur sa tête, tint ses mains dans ses mains. "Elle est à moi", et déjà elle savait qu'elle ne la rendrait pas⁶⁶² ».

Enfin, nous voudrions souligner la représentation d'un autre sentiment récurrent, celui de la culpabilité éprouvée par les survivants. Dans *L'Année du Lion*, les personnages ayant survécu à la Fièvre reviennent souvent sur cet état d'âme. On lit par exemple : « Il y a un temps pendant lequel on se sent coupable d'avoir survécu et on se demande pourquoi, vu qu'on a mené une vie de con⁶⁶³ ». Ou encore, un autre personnage affirme : « Je sens encore cette culpabilité, tous les jours. Mais je continue mes prières et je n'arrête pas de me dire que le Seigneur ne m'a pas épargné pour rien. Peut-être était-ce pour aider à guider ces gens vers

⁶⁵⁹ Aurélie Palud, *La Contagion des Imaginaires*, op. cit., p. 43.

⁶⁶⁰ *En Compagnie des Hommes*, p. 37.

⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 36.

⁶⁶² *Des Chauves-souris*, p. 863.

⁶⁶³ *L'Année du Lion*, p. 71. *Fever*, p. 56 : « There's a time when you feel guilty for surviving, and you don't know why you were so lucky, because you were such a bad person. But then you get used to it ».

Amanzi⁶⁶⁴ ». Sofia Bergaman, la femme du narrateur, réfléchit davantage sur ce sentiment : « Ma survie était très difficile à accepter. [...]. Nero Dlamini a parlé de la culpabilité du survivant. Pour être honnête, c'est ce qui m'a fait le plus mal. Je me sentais horriblement coupable d'avoir survécu. Je ne le méritais pas. J'avais treize ans. Je n'étais encore rien⁶⁶⁵ ».

Dans *Afterland*, ce sentiment est enraciné dans Miles :

Il ne veut pas rentrer à la maison. Tous ses amis sont presque certainement morts. [...]. Ses meilleurs potes, Noah, Sifiso, Isfahan, Henry et Gabriel et tous les autres garçons de sa classe. Papy Frank est mort. Maman n'a même pas pu lui dire au revoir, sinon par Skype, parce qu'ils étaient coincés ici alors que papy était retourné dans sa maison à Clarens, près de la rivière. Son prof d'arts plastiques, M. Matthews, oncle Eric, Jay, Ayanda, le brigadier scolaire rigolo de l'école, son caissier préféré du Checkers, celui qui ressemble à Dwayne "The Rock" Johnson. Morts-morts-morts. Tous morts. The Rock aussi. Il ne comprend pas pourquoi il vit encore⁶⁶⁶.

L'adolescent n'arrive pas à comprendre pourquoi il a survécu à une maladie dont tous ses amis sont morts et il s'épuise à faire son deuil. Dans les romans post-apocalyptiques, ce sentiment est exprimé plus fréquemment, précisément en raison du statut de survivant des personnages. Cela n'empêche pourtant pas d'en trouver des nuances dans les autres romans. Un exemple parmi d'autres se trouve chez Tadjou lorsque la jeune fille tombée malade s'interroge sur sa guérison : « Comment ai-je survécu ? » dit-elle, « Pourquoi ai-je été choisie, alors que je ne suis pas meilleure que les autres ? J'ai entendu des malades hurler à l'idée de la fin effroyable qui les attendait. Ils ne comprenaient pas. Ils s'étaient toujours bien comportés dans la vie, ne devaient-ils pas être sauvés ?⁶⁶⁷ ».

Dans leur ensemble, ces exemples tracent le portrait de personnes traumatisées par les événements, en train de vivre un deuil et qui fatiguent à retrouver un équilibre. Afin d'y réussir, interviennent souvent le désir d'oubli et le besoin de regagner une normalité après l'expérience extraordinaire de l'épidémie. « Il me faut seulement continuer mon travail en

⁶⁶⁴ *Ibid.*, p. 102. *Fever*, p. 85 : « I still feel this guilt, every day. But I keep praying, and I keep telling myself, the Lord spared me for a reason. Perhaps it was to help lead these people to Amanzi ».

⁶⁶⁵ *Ibid.*, p. 235-236. *Fever*, p. 198 : « My own survival was the worst for me, the hardest to accept. [...]. Nero Dlamini said it was typical survivor's guilt. It was the thing I suffered from most, to be honest. I felt so awfully guilty that I was the one who survived. I deserved it least. I was thirteen. I was still nothing ».

⁶⁶⁶ *Afterland*, p. 90. *Afterland*, p. 72-73 : « He doesn't want to go home. All his friends are almost certainly dead. Not the girls, obviously, although who knows? His best friends, Noah and Sifiso and Isfahan and Henry and Gabriel and all the other boys in his class. Grandpa Frank is dead. Mom didn't even get to say goodbye to Grandpa, except over Skype, because they were stuck here, and Grandpa Frank was back in his house in Clarens by the river. His art teacher MR Matthews, Uncle Eric, Jay, Ayanda, the funny crossing guard at the school, his favourite cashier at Checkers, the one who looks like Dwayne 'The Rock' Johnson. Dead-dead-dead. All dead. The Rock, too. He doesn't know why he's still alive ».

⁶⁶⁷ *En Compagnie des Hommes*, p. 90.

espérant que l'horreur prendra bientôt fin, que je pourrai revenir un jour à la maison, pour oublier et revivre⁶⁶⁸ », affirme par exemple le médecin chez Tadjou.

4.1.2. *Des étiologies et de la mort*

Dans les romans de notre corpus nous trouvons un échantillon des différentes interprétations analysées dans le deuxième chapitre. Face au mal contagieux, les personnages cherchent à se donner un sens à travers des modèles et des systèmes de pensées divers. Selon les cas, le processus de signification est saisi de différentes manières. Là où l'épidémie est représentée dans toutes ses phases, donc principalement chez Tadjou, le lecteur accompagne les personnages dans leur quête d'un sens « en train de se faire » : des premiers morts, lorsque la maladie n'a pas encore été nommée, jusqu'à sa fin. Dans *Des Chauves-souris*, Paule Constant parvient à plonger le lecteur dans le moment insaisissable des prémices d'une épidémie. À travers ses personnages, l'auteur permet de voir à quel point les interprétations, qu'elles soient du côté « africain » ou du côté « occidental », mélangent des éléments rationnels à des éléments irrationnels. Quant aux romans post-apocalyptiques, nous trouvons le « souvenir » des différentes phases de l'épidémie : dans ces romans le sens épidémique est rapporté par les survivants, se chargeant souvent du sentiment de culpabilité déjà relevé.

Des nuances se présentent selon le point de vue : dans certains romans les auteurs laissent parler leurs personnages pour décrire leur sentiment d'incompréhension et leur besoin de donner un sens à l'épidémie. Dans d'autres cas, nous sommes confrontés à des discours plus synthétiques où c'est le narrateur lui-même qui décrit les différentes étiologies mises en jeu.

Religions et croyances : malédiction, punition, espoir

Chez Tadjou, dès la première page l'arrivée de l'épidémie se lie à l'idée d'une malédiction : « Le village est maudit⁶⁶⁹ », dit le père à sa fille. S'il y a une malédiction, cette dernière est précédée par une « prémonition⁶⁷⁰ » : la mort de deux enfants s'impose dans la conscience des villageois tel un avertissement d'origine tant inexplicable qu'inévitable. L'épidémie encore innommée est décrite comme un « mauvais sort⁶⁷¹ » qui laisse une

⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 47.

⁶⁶⁹ *En Compagnie des Hommes*, p. 13.

⁶⁷⁰ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁷¹ *Ibid.*, p. 17.

« puanteur dans l'air⁶⁷² ». Cette idée de souillure et de contamination de l'air est particulièrement pertinente si l'on pense à la théorie des miasmes selon laquelle les maladies se transmettaient par une corruption de l'air. La guérison passe ainsi par le nettoyage de cette souillure : « Il faut nettoyer le village, faire des rites de purification⁶⁷³ », affirme le guérisseur du village. Cette première représentation renvoie à une étiologie mystico-religieuse et montre à quel point les réponses à une épidémie sont, dans leurs modalités, liées à sa perception : si l'air est contaminé, le village doit être nettoyé.

Dans *Des Chauves-souris*, Constant décrit un processus similaire : l'odorat joue un rôle important dans la description de l'épidémie comme une malédiction. Avant même les décès humains, la mort semble s'annoncer par une mauvaise odeur qui, du cadavre du singe, se répand dans le village entier :

L'odeur du cadavre précédait le convoi. Avant même que les habitants de la cour ne l'aient aperçu, la puanteur était là. Elle grossissait au fur et à mesure de la progression des garçons. Maintenant elle envahissait les maisons au point de faire croire que tout avait crevé, de la vache aux poules en passant par la chienne jaune et toute sa portée. La peste était partout mais elle venait d'un foyer brûlant au centre de la cour dans la civière ouverte que les femmes examinaient en se bouchant le nez⁶⁷⁴.

L'image de la puanteur qui progresse et envahit l'espace fait penser à la contagion et à la transmission du virus, la « peste » annoncée. Cette idée de contamination devient toujours plus prégnante au point de provoquer une métamorphose : « On ne sentait plus l'odeur parce qu'on était devenu l'odeur. Les bébés nauséabonds étaient du lait nauséabond sorti de dessous l'aisselle de femmes nauséabondes⁶⁷⁵ ». La contagion est d'abord sensorielle et passe à travers la description d'une viande qui pourrit et contamine tout ce qui l'entoure. C'est toujours à travers la viande que le climax continu : comme l'odeur, le goût semble entraîner le mal. Dans la scène du festin, le lecteur se confronte à une description grotesque des villageois en train de manger :

Ils bâfrèrent, bâfrèrent encore. Ils avaient oublié le goût de la viande, et le grand ragoût noir, rance et puant, était succulent. [...]. La bassine, comme dans les contes, était inépuisable, et après la bassine il y en avait une autre et après l'autre une autre et ainsi de suite sans autre limite que celle de leurs corps qui n'en pouvaient plus. Alors, ils vomissaient. Leur bouche amère ne faisait plus la différence entre ce qu'ils ingéraient et ce qu'ils rejetaient. La chienne jaune avait compris où se trouvait sa pitance et le cerceau de ses côtes ne contenait plus un ventre aussi distendu que si elle allait mettre bas. Elle aussi finit par vomir. Des bêtes qu'on

⁶⁷² *Ibid.*, p. 16.

⁶⁷³ *Ibid.*, p. 17.

⁶⁷⁴ *Des Chauves-souris*, p. 815.

⁶⁷⁵ *Ibid.*, p. 817.

n'avait jamais vues se mirent à suivre la chienne pour finir les restes, dans une chaîne infinie où les uns se ruaient sur ce que lâchaient les autres⁶⁷⁶.

Comme l'air, la viande aussi pue, a un goût amer et se confond avec les déchets : les hommes et les animaux mangent et vomissent. La représentation de la viande du grand singe est dès son début ambivalente : d'un côté signe de bonne chance et de malheur, magie mais aussi malédiction. Nous pourrions la décrire à travers la notion de *phármakon*, dans son sens à la fois de substance curative et poison : la viande est « de la nourriture et surtout de la magie » et, « si on avait la chance d'en manger, devait vous guérir toute votre vie de la faim et vous assurer de ne jamais manquer de rien⁶⁷⁷ ». Les villageois rassasiés après le festin sentent « la magie s'emparer de leur corps, la magie de la réplétion à vie, la bonne magie⁶⁷⁸ ». Cependant, c'est à travers cette même viande magique que la maladie s'empare des corps des humains et provoque les vomissements. La maladie est tout d'abord interprétée comme une malédiction :

Léonide avait la conscience chargée et il avait mal au cœur. Ce singe, raconta-t-il entre deux sanglots, n'avait pas été chassé, ils l'avaient trouvé mort par terre. Malédiction ! C'était trop grave. La mère appela le Chef. On ne mange pas la viande que l'on trouve, on ne mange pas la bête dont on n'a pas vu le corps frémir. On ne mange pas ce qui ne se défend pas ou ne cherche pas à fuir. Et puis manger du singe, ce n'est pas la même chose que manger un autre animal, il y a des cérémonies à pratiquer pour le déshumaniser⁶⁷⁹.

Le mal trouve son origine dans la transgression d'un interdit qui déclenche la malédiction : « De mémoire » pense le Chef, « il n'avait rien entendu de semblable, un singe mangé sans les rituels. Il savait que dans l'ordre des interdits on ne pouvait trouver pire⁶⁸⁰ ». Nous retrouvons ici la représentation d'une étiologie mystico-religieuse par laquelle l'épidémie prend sens en raison de la rupture d'un tabou : la consommation d'une viande qui n'a pas été chassée et mangée selon les rituels requis. Cela fait tomber la malédiction sur tout le village (« Tout le monde était compromis⁶⁸¹ », affirme le Chef). Au Chef ne reste que « aller consulter Reine Mab [...], la vieille sorcière⁶⁸² » : à une malédiction l'on ne peut répondre qu'avec de la magie. Comme chez Tadjó, ici l'on retrouve l'idée d'une souillure qui doit être nettoyée : « Pour eux pas de poule noire ni de peau de serpent, pas de fiole de

⁶⁷⁶ *Ibid.*, p. 819.

⁶⁷⁷ *Ibid.*, p. 820.

⁶⁷⁸ *Ibid.*, p. 820. Cette idée de la viande de singe comme une viande magique est présente aussi dans *La Cécité des Rivières* : « Un jour viande, un jour Dieu, le statut du chimpanzé n'était pas clair. "Viande parce que Dieu", murmura Ben, "et qu'il faut en manger au moins une fois pour garantir l'au-delà" » (p. 173).

⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 837.

⁶⁸⁰ *Ibid.*, p. 838.

⁶⁸¹ *Ibid.*, p. 838.

⁶⁸² *Ibid.*, p. 838.

venin mais du White Spirit pour se laver la bouche, les mains, tout ce qui avait touché la viande. En plus il fallait retrouver les os du singe, les enfermer dans sa peau et rapporter les restes dans la Montagne des nuages⁶⁸³ ». L'antidote indiqué par Reine Mab doit servir à purifier, à laver toute chose contaminée par la viande.

Or, à côté de cette idée d'une malédiction, dans le même passage nous retrouvons l'idée d'une punition. En effet, à la suite de la consultation, les villageois décident de ne suivre les conseils de Reine Mab qu'à moitié : « En arrivant au manguier, ils étaient décidés à prendre la peine au minimum, à sacrifier au moins la Montagne des nuages. Comme un signe de colère que leur envoyait Reine Mab, Léonide sur la civière rendait la vie par tous les pores de sa peau, dans une sueur rouge⁶⁸⁴ ». La mort de Léonide est interprétée comme le signe de la colère de la sorcière, une punition pour n'avoir pas respecté ses instructions. L'étiologie mystico-religieuse et le mécanisme de recherche d'un bouc-émissaire sont ensuite décrits :

Dans le village d'Olympe, à des années-lumière de l'univers de Virgile, la géographie corroborait l'histoire. Ce que l'on ne savait pas hier en Europe et que l'on ne connaissait pas aujourd'hui sous les tropiques aboutissait fatalement à la conclusion d'une faute et à la désignation d'un coupable. La mort d'Émile, bébé au sein, puis tout de suite après celle d'Hector qui allait vaillamment sur ses quatre ans sans compter celle de Léonide, le petit chasseur de huit ans dont les hommes avaient rapporté le cadavre tout ensanglanté, ne pouvaient s'expliquer que par quelque chose de mystérieux qui n'était pas un microbe mais une malédiction. On chercha, on trouva. Olympe⁶⁸⁵.

Nous constatons ainsi la présence dans le village d'un foisonnement d'interprétations : la malédiction trouve son origine à la fois dans la transgression d'un interdit, dans une punition de Reine Mab et enfin, dans la « vengeance » de la petite Olympe fautive d'avoir rapporté dans le village la chauve-souris. La petite bête volante permet de rapporter le mal à une causalité exogène. Ainsi le narrateur commente-t-il : « Olympe était la mauvaise fille. Pas celle de la cruche cassée mais l'introductrice de l'animal funeste. La maladie vient toujours d'ailleurs, ici elle venait du ciel et de ces bêtes sataniques qui volent la tête en bas⁶⁸⁶ ». Olympe devient par conséquent le bouc-émissaire parfait. Nous relevons d'ailleurs que, une fois Olympe désignée comme responsable du mal, sa tante procède avec une explication qui calque la dynamique de la contagion par le toucher :

⁶⁸³ *Ibid.*, p. 839.

⁶⁸⁴ *Ibid.*, p. 840.

⁶⁸⁵ *Ibid.*, p. 842.

⁶⁸⁶ *Ibid.*, p. 842.

“Olympe nous a rapporté cette peste !” “Ce n’est pas vrai”, protesta Olympe. “Alors pourquoi elle était par terre ? Tu en trouves beaucoup par terre de chauves-souris quand elles ne sont ni blessées ni malades ?”. La tante affirmait que sa mère l’avait rejetée parce qu’elle était malade et qu’elle savait ce qu’elle faisait, elle, toute bête qu’elle était. Tandis qu’Olympe, qui ne savait rien à rien, avait ramassé la bestiole, l’avait trébuchée partout, montrée à tout le monde. Elle l’avait frottée contre le visage des bébés. “Elle la leur a mise dans la bouche...” “Non !” supplia Olympe. “Ne dis pas le contraire”, cria la tante. “Je t’ai vue ! Tu as fait téter les bébés, tu leur as fait téter une chauve-souris !”⁶⁸⁷.

Sans le savoir, la tante donne un sens aux décès par le principe de contagion : les jeunes garçons seraient morts à la suite d’un contact avec la chauve-souris supposée malade. Paradoxalement, celle qui décline une explication scientifique – une chaîne de contagion par le toucher avec un animal – devient l’exécutrice du châtement d’Olympe. C’est la voix du narrateur qui donne un point de repère au lecteur, commentant ce foisonnement d’interprétations :

La tante n’avait pas tort, tout cauchemar comporte sa part de vérité, tout fantasme repose sur une réalité, tout conte dit un secret qui nous concerne, toute argumentation folle déploie sa logique imparable, toute condamnation n’est pas forcément injuste, toute répression est fondée. Personne ne se trompe tout à fait mais personne n’a raison. En retenant le doux prénom d’Émile, l’histoire médicale mettra en cause la chauve-souris mais elle dira aussi, comme Olympe, que cette chauve-souris n’était pas malade. C’est parce que ceux qui flirtent avec la vraisemblance croient avoir raison que les choses s’enveniment. On en appelle aux Dieux, au sacré ou à la science⁶⁸⁸.

Cet extrait résume bien le mécanisme déclenché par l’énigme épidémique : toute énigme appelle la recherche d’une solution, même si elle n’est pas correcte, pourvu qu’elle réponde à une quelque logique. Le narrateur dévoile ainsi la vérité sur la petite chauve-souris : saine, elle n’était pas à l’origine de la maladie. La logique appliquée par la tante semble ainsi plus proche au paralogisme fallacieux *post hoc, ergo propter hoc*.

Or, Constant fait suivre la scène du climax dans le village – de l’aveu de Léonide à sa mort – d’un *flashback* sur le grand-père de Virgile, le Médecin-Général, et son rapport à la maladie. Nous reportons l’extrait dans son intégralité :

Dans la préhistoire de la médecine qui correspondait à l’enfance de Violaine et s’étendait encore sur celle de Virgile, dans une famille de médecins militaires, faute de connaître les agents pathogènes de l’affection de ses proches, on en cherchait comme dans les guerres les causes proches et lointaines, on désignait un ennemi et l’ennemi était presque toujours le malade. Virgile n’était pas fiévreux par la faute d’une bactérie résistante mais parce qu’il ne s’était pas assez couvert, qu’il avait caressé un chien, mangé trop ou pas assez, de lait, de légumes, de viande, de fromage. Le Médecin-Général faisait même un lien entre roquefort et acné. Par analogie et en dramatisant à l’extrême, quelques boutons sur le visage de l’adolescent renvoyaient aux cratères bleus du roquefort. Devant le plateau de fromages, scruté par son grand-père qui surveillait son choix en émettant un bourdonnement plus ou moins puissant selon que sa main s’écartait ou se rapprochait du roquefort, Virgile se sentait

⁶⁸⁷ *Ibid.*, p. 842-843.

⁶⁸⁸ *Ibid.*, p. 843.

à la fois coupable et humilié comme un prisonnier entravé devant le procureur qui l'observe avant de lancer son réquisitoire. Il gardait le silence face à l'autorité scientifique à la fois explosive et moralisatrice du Médecin-Général. [...]. Toute maladie, édictait le Médecin-Général en s'appuyant sur sa désastreuse expérience des gangrènes gazeuses, naît d'une transgression. "On doit aller tout droit", faisait-il en désignant l'horizon du tranchant de la main. "Pas comme ça", et la main ondulait de droite à gauche. "Si vous vous écarterez, ne vous étonnez pas de tomber malade ! Et alors, ne venez pas me chercher !"⁶⁸⁹.

Les parallélismes entre le roquefort et l'acné, d'une part, et d'autre part celui entre la consommation de la viande d'un animal trouvé mort et les premiers décès dans le village sont certes comiques mais néanmoins représentatifs d'un même processus : celui de l'explication d'un mal à partir du concept de transgression. D'un côté, les garçons du village cèdent à la tentation d'être désignés comme de grands chasseurs par la communauté et ramènent le gros singe retrouvé mort dans le village ; de l'autre, le jeune Virgile cède à la gourmandise et, en mangeant du fromage, se retrouve le visage plein de boutons. Les deux phénomènes partagent le besoin de donner une explication se basant sur la relation de cause à effet et tous deux – le Chef du village d'un côté et le Médecin-Général de l'autre – font appel à la notion de transgression. Or, la première transgression relève du champ du sacré, lorsque la deuxième du champ de la morale. Ce processus engendre deux autres sentiments : la responsabilisation du malade et son sentiment consécutif de culpabilité.

D'autres représentations émergent lorsque le mal rejoint les personnages occidentaux du récit. Avant de trouver le corps mourant d'Olympe, le narrateur anticipe la mort d'Agrippine et donne au lecteur une première vision sur l'interprétation superstitieuse de la doctoresse belge. Il affirme : « À son dernier moment, quand elle se verrait mourir, Agrippine se demanderait si son destin et celui des autres auraient été différents en embarquant dans une pirogue plutôt qu'une autre ?⁶⁹⁰ ». Ensuite, une fois sur le chevet d'Olympe, Agrippine est décrite en train de s'éloigner d'une logique rationnelle pour en embrasser une plus irrationnelle : « Mais maintenant qu'elle renonçait à la raison, elle se demandait si la malédiction de la femme n'était pas aussi adressée à tous les occupants de la pirogue. Depuis que cela s'était produit, tout allait de travers⁶⁹¹ ». Elle *renonce* à la raison et interprète les événements comme une malédiction. Enfin, lorsqu'Agrippine prend conscience d'être sur le point de mourir, elle explique à Virgile la cause de son décès : « Elle mourait d'une maternité tardive, elle mourait d'avoir conçu son enfant trop tard quand elle était vieille, elle mourait en couches d'une sorte de fièvre puerpérale qui emporte les femmes

⁶⁸⁹ *Ibid.*, p. 841.

⁶⁹⁰ *Ibid.*, p. 856.

⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 866.

qui ont espéré toute leur vie⁶⁹² ». Agrippine sent qu'elle meurt de chagrin à cause du décès d'Olympe, cette petite fille qui devint pour elle son propre enfant. La narration continue et, à travers la focalisation sur Agrippine nous pouvons entendre la voix de l'autrice⁶⁹³, lorsqu'elle parle de *maladies réelles* et des *maux imaginaires* :

Elle voulait lui dire [à Virgile] qu'on ne mourait pas seulement de maladies réelles mais aussi de maux imaginaires. On mourait rarement d'un choc frontal avec un camion mais de ses désirs niés, de ses envies tronquées, d'un corps que l'on n'écoutait plus. La plupart du temps on mourait de déception, et exceptionnellement à cause d'une malédiction, ce qu'il ne fallait pas écarter non plus. Si j'ouvrais un cabinet, je consulterais en souffrances refoulées, celles que nous logeons dans le secret de nos corps pour nous rappeler une angoisse négligée, une colère oubliée. Il n'y a pas que les saints pour porter des stigmates, nos chagrins creusent dans nos chairs de profondes blessures et nos plaintes retenues s'échappent en cris sauvages. Tout se paie, personne n'échappe à sa souffrance, ne serait-ce que celle d'un instant...⁶⁹⁴.

Nous retrouvons encore une fois une représentation des maladies et de leurs causes à cheval entre le réel et le symbolique ou entre le réel et l'imaginaire.

Nous pouvons constater que dans *Des Chauves-souris*, Constant parvient à représenter la coprésence de plusieurs interprétations au sein d'un même groupe ou d'une même personne. C'est d'autant plus intéressant que, bien que les espaces du village et celui du dispensaire semblent diviser le récit en un espace « africain » et un autre « occidental », les interprétations ne proposent pas une division entre une Afrique irrationnelle et un Occident rationnel. Au contraire : dans le village et dans le dispensaire nous faisons face à un foisonnement d'interprétations qui, bien qu'apparemment contradictoires, coexistent.

De façon beaucoup plus synthétique, dans *La Cécité des Rivières* Paule Constant mentionne le penchant humain à se remettre à des explications mystico-religieuses :

Son caractère [de l'être humain] faisait le reste, un certain entêtement à ne pas reconnaître ce qui arrivait, une intelligence bornée, un langage qui l'égarait. Et une propension à voir des dieux partout qui l'entraînait, après les avoir niés, à mettre tout malaise, maladie ou défaillance sur le compte des esprits, désigner des coupables célestes et intervenir par la sorcellerie⁶⁹⁵.

Non seulement la romancière évoque la *propension à voir des dieux partout*, mais elle dénombre d'autres comportements et caractéristiques des sociétés en temps épidémique : le déni initial, les limites de la connaissance scientifique et les difficultés dans la communication, tous éléments qu'on a décrit dans le deuxième chapitre.

⁶⁹² *Ibid.*, p. 888.

⁶⁹³ Nous soulignons d'ailleurs la dédicace du Quarto Gallimard *Mes Afriques*, que la romancière dédie : « Aux médecins des maladies réelles et des maux imaginaires » (p. 11).

⁶⁹⁴ *Ibid.*, p. 888.

⁶⁹⁵ *La Cécité des Rivières*, p. 32.

Dans *Les Diables blancs* et dans *Afterland*, l'étiologie religieuse est incarnée par des personnages spécifiques : pour le premier, il s'agit de Cody Corbin, personnage décrit comme un vert radical, éco-terroriste et fanatique de la Bible. Le tatouage qu'il a sur son dos en dit long : l'image de l'Archange Michel terrassant le Serpent. Cody se voit en effet comme un guerrier travaillant pour Dieu. Selon lui, la Grippe noire représente le Jugement dernier, une punition envoyée par Dieu sur la Terre. Dans *Afterland*, une interprétation similaire se trouve au sein de la communauté religieuse appelée « Église de Tous les Chagrins », que les deux protagonistes rejoignent dans la deuxième partie du roman. L'étiologie religieuse du groupe de sœurs est synthétisée dans le prospectus que Miles trouve par terre. L'Androcalypse est ainsi expliquée :

Ça ne faisait pas partie du dessein de Dieu. Mais nous L'avons tellement déçu qu'Il a été obligé de nous donner une leçon en nous prenant nos hommes. [...]. L'Église de Tous les Chagrins a une mission sacrée. Nous voulons montrer à Dieu que nous avons compris ce qu'Il essaie de nous enseigner. Si nous pouvons prouver à Dieu que nous sommes sincèrement, profondément, intimement désolées pour nos péchés et notre orgueil de femmes, Il guérira nos âmes et guérira le monde. Rejoignez-nous. Tournez le dos au péché. Modestie. Élévation. Supplication. Êtes-vous prête à faire le premier pas ?⁶⁹⁶.

Beukes fait aussi référence à « cinquante-trois hommes et garçons résistants au VCH tués⁶⁹⁷ » dans un attentat terroriste advenu en Malaisie, que les analystes spéculent être l'œuvre de Pembetulan : ce dernier serait « un groupe malaisien affilié aux triades dont le nom signifie “Les Correctrices”, une secte musulmane extrémiste qui, à l'instar des néo-révélacionistes chrétiens, pense que les spasmes d'agonie du monde doivent être hâtés et que leur dieu d'apocalypse a besoin d'un coup de main humain pour finir ce qu'il a commencé⁶⁹⁸ ».

Si la pandémie de Culgoa devient ici une leçon envoyée par Dieu, chez Tadjo un prêtre affirme : « Ébola est l'incarnation du Mal. Il est venu vous punir à cause de vos péchés. Ceux qui se sont éloignés de la parole de Dieu périront, les autres n'ont rien à craindre⁶⁹⁹ ».

⁶⁹⁶ *Afterland*, p. 243. *Afterland*, p. 209-210 : « This was not part of God's plan. But we have so disappointed Him that He was forced to teach us a lesson by taking our men away from us. [...]. The Church of All Sorrows is on a sacred mission. We want to show God that we have understood what He is trying to teach us. If we can show God that we are truly, deeply, profoundly sorry for the sins and vanities of women, He will heal our souls and heal the world. Join us. Turn your back on sin. Modesty. Nurturing. Supplication. Are you ready to take the first step? ».

⁶⁹⁷ *Ibid.*, p. 153. *Afterland*, p. 129 : « fiftythree HCV-resistant men and boys killed ».

⁶⁹⁸ *Ibid.*, p. 153. *Afterland*, p. 129 : « a Malay group affiliated to the triads, meaning “The Corrective”, an extremist Muslim group, like the Christian New Revelationists, who believed that the death pangs of the world needed human help to finish off what he had started ».

⁶⁹⁹ *En Compagnie des Hommes*, p. 76.

Dans cette affirmation nous retrouvons la dangereuse idée d'une protection divine capable de défendre les fidèles du virus, exposant au contraire les croyants au risque infectieux.

Le pasteur Nkosi Sebego joue un rôle similaire dans l'*Année du Lion*. C'est lui qui déclare de façon très concise : « Dieu a envoyé la Fièvre parce que le monde entier faisait fausse route⁷⁰⁰ ». Ou encore, il explique à quel point il ne regrette pas le monde d'avant la Fièvre :

Je ne regrette pas ce monde-là. C'était un monde sans Dieu. Et c'est pourquoi je travaille dur pour que nous n'ayons pas à vivre à nouveau dans un monde sans Dieu. Avant la Fièvre, notre président, son gouvernement, la presse, les commerces étaient tous impies. Mais pas uniquement dans notre pays. Dans tous les pays, partout dans le monde. Tout le monde ne désirait qu'une chose : l'argent. Être riche. Même s'il fallait le prendre ou le voler, même s'il fallait démolir d'autres personnes pour en avoir. Nous étions pris dans cet engrenage infernal. Nous étions prisonniers d'un système corrompu. C'est pourquoi Dieu a envoyé la Fièvre. Pour briser nos chaînes⁷⁰¹.

Le pasteur Nkosi interprète la Fièvre comme une apocalypse au sens étymologique : un moment de révélation de Dieu pour délivrer les êtres humains des fausses croyances. Avec des nuances différentes, tous ces exemples reviennent à interpréter les épidémies comme une punition divine, signe d'une faute individuelle ou collective à expier.

Nous remarquons d'ailleurs que lorsque l'épidémie est interprétée comme une malédiction, il s'agit souvent d'une étiologie qui arrive avant que le mal ne soit identifié et nommé. Au contraire, la désignation de l'épidémie en tant que punition divine parvient dans la majeure partie des cas dans un moment successif à la nomination du virus. Chez McAuley, Beukes et Meyer notamment, où les personnages se situent dans un moment post-pandémique, l'épidémie se charge d'une signification bien plus moraliste : ce n'est pas anodin que les personnages porteurs de cette interprétation aient une vision pessimiste du monde d'avant la catastrophe virale. Le fléau devient ainsi l'incarnation d'un péché à expier et permet aux écrivains et écrivaines, par la voix des personnages, de broser un portrait des distorsions de notre monde. Cela est visible chez Meyer, où une partie du projet d'histoire d'Amanzi recueille les réponses des survivants à la question « Qu'est-ce que tu regrettes le

⁷⁰⁰ *L'Année du Lion*, p. 102. *Fever*, p. 86 : « God sent the Fever, because the whole world had lost its way».

⁷⁰¹ *Ibid.*, p. 324-325. *Fever*, p. 273 : « I don't miss that world. Because it was a godless world. And that's why I am working so hard to make sure that we don't live in a godless world again. Before the Fever, our president, our government, our media and our businesses were all godless. But not only in our country. In every country, all over the world. Everybody just wanted one thing : money. To get rich. Even if you had to take it or steal it, even if you had to pull other people down to get it. We were in this vicious cycle, we were prisoners of the system. That's why God sent the Fever. To break the shackles ».

moins ?⁷⁰² » du monde d'avant la Fièvre. Nous reportons certaines de ces réponses à titre d'exemple :

Il n'y avait rien à aimer avant la Fièvre. Rien. C'était un monde fou et méchant. Tout le monde haïssait tout le monde. Blancs et Noirs, propriétaires et démunis, libéraux et conservateurs, chrétiens et musulmans, Nord et Sud, je pense qu'on cherchait activement des prétextes pour haïr ; tu es plus grand que moi, donc je te hais pour ça aussi⁷⁰³.

Je suppose qu'on peut élargir et parler de l'inégalité en général. Ça ne me manque pas, cette inégalité profonde⁷⁰⁴.

Ce que j'essaie de dire, c'est que nous, les humains, avons créé une terre qui n'était plus naturelle. Nous avons causé une perte d'équilibre. [...]. Voilà ce que je ne regrette pas du vieux monde. On a l'impression que l'équilibre a été rétabli⁷⁰⁵.

Le monde d'avant la Fièvre était vraiment compliqué. [...]. Et puis on se souciait de tout ce qui se passait dans le pays, la politique, la misère, l'économie. Et de ce qui se passait dans le monde entier. Le terrorisme et la récession, et l'océan plein d'ordures qui se vidait de ses poissons et le réchauffement climatique... [...]. Donc, voilà ma réponse : il me semble que personne ne regrette ces vieilles complications, ces craintes pour le monde et la planète, ces menaces trop grandes pour qu'on puisse les régler⁷⁰⁶.

À travers ces réponses l'auteur décrit les aspects les plus négatifs de notre monde : l'individualisme, les inégalités sociales, le consumérisme, le capitalisme...

Dans *l'Année du Lion* nous trouvons une autre explication de l'épidémie, vécue toujours comme une punition mais cette fois envoyée par la Terre elle-même. Un personnage s'interroge sur la possibilité que la Fièvre soit arrivée « parce que les hommes avaient blessé la Terre⁷⁰⁷ » et conclut en affirmant : « Les gens ont fait beaucoup de tort à la Terre. Je me demande, n'est-ce pas la Terre qui aurait envoyé la Fièvre ?⁷⁰⁸ ». Dans cette interrogation on peut y lire l'expression d'un sentiment de culpabilité écologique, tel qu'expliqué auparavant.

⁷⁰² *Ibid.*, p. 323. *Fever*, p. 272 : « What do you miss the least? ».

⁷⁰³ *Ibid.*, p. 323. *Fever*, p. 272 : « There was nothing to like before the Fever. Nothing. It was mad, bad world. Everyone hating everyone else. White and black, haves and havenots, liberals and conservatives, Christian and Muslim, north and south, I scheme people were just looking for reasons to hate each other: you're taller than me, so I hate you for it ».

⁷⁰⁴ *Ibid.*, p. 323. *Fever*, p. 272 : « And then you can extrapolate to inequality in general. I don't miss that deep inequality, and the guilt ».

⁷⁰⁵ *Ibid.*, p. 324. *Fever*, p. 274 : « What I'm trying to say, is that we as people created a world that was very unnatural. We created a big imbalance. [...]. That's what I don't miss about the old world. It just feels that now things are back in balance ».

⁷⁰⁶ *Ibid.*, p. 326-327. *Fever*, p. 275-276 : « The world before the Fever was truly complicated. [...]. You could not believe the stress levels ordinary people had to cope with. Just for getting through the day, for navigating all the social and professional and relationship reefs. And then they worried about all the stuff that was happening in the country: politics, and poverty and the economy. And then they worried about all the things happening in the world: terrorism, and recession, and running out of fish to catch, and more plastic than fish in the sea and global warming... [...]. So, here's my answer: it seems to me that all of us don't miss those old complexities. And those fears about the world and the planet, those threats that we felt were too big for us to fix ».

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 255. *Fever*, p. 218 : « because people were hurting the earth so badly ».

⁷⁰⁸ *Ibid.*, p. 255. *Fever*, p. 218 : « The old people hurt the earth, a lot. I wonder, is it not maybe the earth that sent the sickness? ».

Or, pour revenir à la représentation des religions et des croyances, nous soulignons leur présence en tant que source d'espoir capable d'accompagner et d'aider les gens dans un moment de difficulté. À travers le portrait de l'infirmière, Tadjou décrit par exemple l'habitude du personnel soignant de prier ensemble le matin : « Le matin, avant de rencontrer les malades, nous prions. Nous nous mettons ensemble et prions. Nous chantons des hymnes religieux, les yeux fermés, les mains tendues vers le ciel. Nous implorons la pitié de Dieu. Seigneur, donne-nous la sagesse de savoir ce qu'il faut faire. Donne-nous la volonté de pouvoir l'accomplir. Le courage de résister⁷⁰⁹ ».

La foi peut rassurer les malades : « Les patients ont mal, ils ont besoin d'attention, besoin d'être rassurés. Pour ceux qui croient en Dieu, nous leur disons de garder la foi⁷¹⁰ ». La religion reconforte par exemple la mère qui a perdu son enfant et tourne ses prières vers Marie : les deux femmes partagent la douleur de voir leur propre fils mourir et c'est ainsi à Marie en tant que mère que le personnage s'adresse : « C'est vers toi maintenant que je me tourne, Marie », affirme-t-elle, « Toi seule as connu la séparation, l'absence, l'impossibilité de changer le monde. Toi seule peux comprendre ma souffrance. [...]. Prends-moi dans tes bras et berce ma douleur⁷¹¹ ».

Dans la *Cécité des Rivières*, nous trouvons représenté un autre comportement souligné auparavant : le culte des guérisseurs. Le docteur Éric Roman fait l'objet d'une véritable sanctification dans le pays où l'intrigue se situe. Surnommé « le docteur des rivières⁷¹² », le narrateur explique à quel point « il faisait l'objet d'une attention ardente, d'une vénération quasi religieuse⁷¹³ », puisqu'il est considéré comme un « sauveur⁷¹⁴ ». Constant concrétise cette vénération à travers la description d'un détail aux teintes comiques :

Les femmes portaient des boubous jaune clair sur lesquels sa tête était imprimée sous un arc-en-ciel porté par deux angelots roses et charnus. Éric Roman avait fait la une de tant de journaux, de tant d'émissions télévisées qu'il n'en était pas surpris. Il était plus célèbre dans le monde que Brigitte Bardot et Che Guevara réunis. En France, ses yeux bleus et son nez rouge remplaçaient sur les tee-shirts blancs l'emblème national. Ici l'impression du boubou jaune avait quelque chose de frais, d'enfantin et de léger comme ces tableaux naïfs que l'on trouve dans les églises, il s'aimait bien en ex-voto⁷¹⁵.

⁷⁰⁹ *En Compagnie des Hommes*, p. 57.

⁷¹⁰ *Ibid.*, p. 57-58.

⁷¹¹ *Ibid.*, p. 83.

⁷¹² *La Cécité des Rivières*, p. 14.

⁷¹³ *Ibid.*, p. 16.

⁷¹⁴ *Ibid.*, p. 16.

⁷¹⁵ *Ibid.*, p. 16.

Comme l'image pieuse d'un Saint, la tête d'Éric Roman se retrouve imprimée sur les tissus des boubous. Une dévotion populaire transforme le docteur en saint protecteur⁷¹⁶.

En général, toutes ces représentations permettent aux auteurs et aux autrices de mettre en scène des personnages faisant face au mal épidémique à travers une pensée magique ou religieuse. L'épidémie s'explique selon les cas comme une punition divine, comme une malédiction à la suite de la rupture d'un interdit ou comme l'expression d'un péché à expier. Religions et croyances offrent aussi l'espoir d'un remède et d'une protection dans un moment d'extrême incertitude : cela est visible dans la mise en scène de moments de prières ou encore, dans la sanctification de personnages vivants.

Les théories du complot

Les récits conspirationnistes ne manquent pas dans notre corpus. Chez Tadjou le portrait du préfet explore la difficulté de la communication avec les gens et s'attarde sur le mécanisme qui conduit à la fabrication de récits alternatifs, à l'énoncé de vérités toutes faites qui permettent de s'expliquer facilement un phénomène compliqué. Il raconte :

Les équipes de sensibilisation doivent faire preuve de patience. Elles doivent savoir trouver les mots justes. Car, lorsque les gens ont peur, ils agissent de manière irrationnelle. Des informations et des rumeurs contradictoires circulent sur Ebola. L'incertitude est grande dans les esprits, l'étendue et la virulence d'Ebola difficilement imaginable ou difficilement acceptable. Alors, se mentir à soi-même est parfois plus facile. Ne pas croire même quand la preuve est là, dans son propre village. Dans son quartier. Malgré les avertissements, beaucoup préfèrent cacher leurs malades. Ou mourir avec eux si la menace s'avère réelle⁷¹⁷.

L'extrait décrit la chaîne qui porte à la diffusion de théories conspirationnistes. La peur, le déni de l'épidémie et l'invention de récits pour donner un sens à la catastrophe en cours. Dans un extrait déjà cité, l'infirmière s'attarde sur les réactions de la société envers le personnel soignant, en mettant en lumière leur exclusion à la suite de la circulation de rumeurs : « le personnel médical est responsable des nombreux décès, le président de la République leur aurait donné de grosses sommes d'argent pour réduire la population du pays et se débarrasser des pauvres. Ebola n'existait pas⁷¹⁸ ». Cette méfiance envers le personnel médical mène au refus de prendre les traitements, car si le complot est vrai, le remède devient poison : « Parfois, même à l'intérieur de l'hôpital, les patients doutent de nous. Ils pensent

⁷¹⁶ Cette représentation ne peut que nous faire penser au cas de Didier Raoult, analysé dans le deuxième chapitre.

⁷¹⁷ *En Compagnie des Hommes*, p. 99-100.

⁷¹⁸ *Ibid.*, p. 56-57.

que nous les empoisonnons avec les aiguilles que nous plantons dans leurs bras et les solutions que nous leur faisons boire. Sinon pourquoi ne guérissent-ils pas ? Pourquoi tant de morts parmi eux ?⁷¹⁹ ». À travers ses personnages, Tadjo fait entrer dans le roman les récits conspirationnistes qui ont surgi pendant l'épidémie d'Ébola.

Dans *Les Diables blancs*, le narrateur présente les souvenirs d'un personnage qui se rappelle de « l'hystérie médiatique autour du bioterrorisme⁷²⁰ », sentiment qui nous fait penser au phénomène de l'infodémie et au rôle des médias dans la création et diffusion de théories conspirationnistes. Ou encore, il se rappelle « les cycles autoalimentés de rumeurs, de contre-rumeurs et de propagande macabre qui ont perduré longtemps après qu'il fut définitivement prouvé qu'en définitive, la Grippe noire n'était pas une arme biologique libérée par des fanatiques, mais un fléau entièrement naturel⁷²¹ ». Il s'agit ici d'une narration fautive de la Grippe noire comme une épidémie artificielle : selon les rumeurs elle serait une arme biologique libérée par une petite groupe de personnes *fanatiques*. Cette narration permet de placer une responsabilité exogène très précise qui rassure et donne un sentiment apparent de contrôle.

Une situation renversée est décrite chez Meyer : ici, arrivé à la fin du roman, le complot se révèle vrai. La Fièvre est précisément le résultat de la volonté d'un petit groupe de personnes ayant conspiré « à l'élimination quasi totale de l'espèce humaine⁷²² ». Comme nous l'avons déjà vu, c'est la mère de Nico, Amelia, qui lui raconte toute la vérité sur la Fièvre, dévoilant au lecteur la nature des nombreux événements restés inexplicables au fil de l'histoire. À travers les récits des différents personnages qui racontent leur propre vécu pendant la Fièvre, des faits et des éléments « mystérieux » reviennent tout au long de l'histoire, qui demeurent sans explication jusqu'au dénouement final. Ainsi Nico rapporte les explications de sa mère :

Il n'y avait que deux drones à la base du Cap. [...]. Ils devaient guetter d'éventuelles menaces, comme la formation de communautés à la lisière des frontières montagneuses, les populations de la côte Ouest, de Lambert's Bay, de la réserve de Boesmanskloof, et la communauté plus petite de Villiersdorp, où ils durent envoyer la troupe et des hélicoptères pour effrayer les habitants et les chasser de là. Car le gros mensonge du réacteur nucléaire de Koeberg – et la menace inventée d'un danger de contamination radioactive – a marché pendant plus de trois ans. Il n'y a jamais eu de dysfonctionnement du réacteur. Il était sous le contrôle de Gaia One et produisait l'électricité nécessaire à la base du Cap. Pendant le chaos, ils ont transporté des

⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 58.

⁷²⁰ *Les Diables blancs*, p. 17. *White Devils*, p. 9 : « The media hysteria about bioterrorism ».

⁷²¹ *Ibid.*, p. 17. *White Devils*, p. 10 : « the self-perpetuating rounds of rumour, counter-rumour and black propaganda that ran on long after it was definitively proved that the Black Flu was not after all a bioweapon released by fanatics, but an entirely natural plague ».

⁷²² *L'Année du Lion*, p. 611. *Fever*, p. 519 : « to conspire to practically wipe out the human race ».

chargements de vieux pneus à Melkbosstrand et les ont brûlés pour produire des nuages d'une épaisse fumée noire qui dégageait une horrible odeur. Tout le monde a pu les voir et les sentir. Les survivants qui ne faisaient pas partie du complot Gaia One ont eu le bon sens de fuir le danger. [...]. Puis ils ont verrouillé les frontières [...]. Ils ont empilé des épaves de voitures et des cadavres sur les principales routes d'accès [...] pour faire croire que les radiations et le virus avaient tout détruit⁷²³.

Contrairement aux autres romans, dans *L'Année du Lion* le complot existe vraiment. Cette solution est utile à des fins narratives, puisqu'elle constitue un rebondissement final souvent présent dans les polars qui permet de garder la tension jusqu'à la fin.

Le sujet des théories conspirationnistes se retrouve dans *Afterland*, où par exemple Cole décrit un personnage comme « une complotiste givrée de l'Indiana, qui a amalgamé toutes les théories de QAnon en un vilain merdier terrifié avec lequel elle essaie de contaminer les autres⁷²⁴ ». Ou encore, dans l'interlude où, parmi les questions rassemblées dans le blog, nous trouvons la suivante : « J'ai entendu dire que le virus avait été conçu par la Corée du Nord/dans un labo de génétique clandestin/par des conspiratrices féministes/des extraterrestres/qu'il est provoqué par la clope électronique, etc.⁷²⁵ ». À cette affirmation le Docteur FuzzWolf répond d'un ton moqueur qu'il ne s'agit que de théories complotistes. Dans sa réponse, le Docteur oppose une longue liste d'élucubrations délirantes à l'explication plus simple de l'épidémie en tant que catastrophe naturelle :

Ouais, des tas de théories complotistes circulent, en ce moment. Bien sûr, il est possible que le virus ait été conçu dans un labo souterrain nord-coréen par des bio-hackers féminazies à partir d'un antique virus extraterrestre trouvé sur un météore exhumé par la fonte de la calotte glaciaire en Arctique, et qu'elles aient décidé de le répandre sur le monde libre en infectant les huiles de vape, ce qui serait très ironique puisqu'en voulant éviter le cancer du poumon, on choperait celui de la prostate... Mais non. Désolé. Tous les signes indiquent que ce n'est jamais qu'une nouvelle façon qu'a trouvée la nature pour nous tuer. Dites-vous qu'une fois qu'un milliard d'entre nous seront morts, le réchauffement climatique va drôlement ralentir !⁷²⁶.

⁷²³ *Ibid.*, p. 612-613. *Fever*, p. 520 : « There were only two drones at Cape Town Base. [...]. They were to keep an eye on threats, like the rise of communities on the edge of the mountain borders, the people of the West Coast, Lamberts Bay, the Bushmans Kloof and the much smaller one at Villiersdorp, where they had to send their troops and helicopters to frighten and drive them away. Because the big lie about Koeberg's nuclear reactor – and the fictitious threat of radioactive contamination – worked for more than three years. The reactor never malfunctioned. It was maintained by Gaia One and managed as the primary source of electricity for Cape Town Base. Back then, during the chaos after the Fever, they transported load after load of used tyres to Melkbosstrand and burned them to create the clouds of thick, black, stinking smoke. People saw and smelled it. The natural survivors who weren't part of Gaia One's conspiracy sensibly fled from the danger. [...]. And then they sealed the borders [...]. They took car wrecks and dead bodies to the important access routes [...] so that it would seem as if the radiation and the virus had destroyed everything ».

⁷²⁴ *Afterland*, p. 176. *Afterland*, p. 149 : « the conspiracy nut from Indiana, who has assimilated every QAnon theory into an ugly mess of fear that she tries to infect other people with ».

⁷²⁵ *Ibid.*, p. 256. *Afterland*, p. 221 : « I heard it was made by North Korea/in a home CRISPR lab/it's a feminist plot/aliens/we got it from e-cigs etc. ».

⁷²⁶ *Ibid.*, p. 256-257. *Afterland*, p. 221-222 : « Yeah, there are a lot of conspiracy theories going around right now. Of course, it's possible that this was engineered in the basement lab of a bunch of North Korean bio-

L'hyperbole du Docteur sert à montrer l'absurdité des raisonnements avancés par les partisans des théories conspirationnistes. Nous soulignons l'ironie de la dernière phrase, dans laquelle la disparition de la quasi-totalité des êtres humains est considérée comme une solution possible au changement climatique. D'une certaine manière, la vision malthusienne sciemment poursuivie par les membres de Gaia One dans *L'Année du Lion* est ici ironiquement présentée comme un possible et inattendu « côté positif » de l'Androcalypse.

De la mort et des enterrements

Un élément qu'on retrouve souvent dans notre corpus est le rapport avec le deuil et la mort. Les deux se retrouvent représentés d'un côté à travers l'évocation des fosses communes : l'omniprésence de la mort engendre « paradoxalement une certaine banalisation de la mort » notamment par une « négligence des rituels funéraires⁷²⁷ ». D'un autre côté, nous trouvons de nombreux exemples où l'humanité s'impose au sein de la mort : un besoin de réconciliation avec la mort, qui prend forme à travers la représentation des enterrements accompagnés de toutes sortes de rituels. Les funérailles et les rites qui les accompagnent sont intéressants en raison d'un double enjeu sanitaire et éthique, tel que nous l'avons expliqué dans le deuxième chapitre. Dans les romans nous trouvons ainsi différentes pratiques mises en œuvre.

À la fin d'*En Compagnie des Hommes*, le virus Ébola décrit la peur que les humains éprouvent envers lui en termes existentiels : « Peut-être que les hommes ont peur de moi parce que je leur rappelle combien la vie est fragile et éphémère⁷²⁸ », affirme-t-il. En temps d'épidémie, l'omniprésence de la mort confronte en effet les humains à leur fragilité ontologique : le sentiment d'extrême vulnérabilité face aux virus les tétanise dans un moment de suspension.

La mort devient une question centrale dans les fictions d'épidémie. Cela est visible dans certains cas dès le début. Comme nous l'avons déjà mis en lumière, les éléments de paratexte dans *En Compagnie des Hommes* évoquent le rapport à la mort. Dans *Des Chauves-souris*, Constant pose en exergue de son récit le passage de *l'Enfer* de Dante où le

hacker feminazi terrorists working with an ancient alien virus they found in a meteor newly uncovered by melting ice pack in the Artic circle and they decided to spread it to the free world by dosing e-cig vaping oils, which made it super-ironic that we were spreading a prostate cancer virus by trying to avoid lung cancer... But no. Sorry. All signs point to it being just another horrible way nature is trying to kill us. Think of it this way: with one billion of us gone, at least global warming is going to slow down! ».

⁷²⁷ Aurélie Palud, *La Contagion des Imaginaires*, op. cit., p. 31.

⁷²⁸ *En Compagnie des Hommes*, p. 150.

poète se retrouve au bord de l'Achéron, *la trista riviera*. Cette rivière tisse ainsi un lien entre le fleuve et la mort : comme l'Achéron, le fleuve Ébola devient au fil de l'histoire un symbole de mort. C'est en suivant son cours que, du village, le virus rejoint la grande ville ; c'est dans ses eaux que sont livrées les trois pirogues funéraires chargées des corps de trois enfants morts ; enfin, c'est d'après son nom que l'épidémie prend le nom d'Ébola. Chez Constant, la rivière se charge ainsi d'une forte signification symbolique, comme le confirme le titre de son dernier roman, *La Cécité des Rivières*, qui lie le nom d'une maladie aux rivières d'où elle vient. C'est toujours à une rivière épique que Serpell fait référence dans le texte qu'elle pose en exergue à son roman, cette fois-ci non pas l'Achéron mais le fleuve Léthé⁷²⁹. Serpell cite un passage du Livre VI de *L'Énéide*, dédié à la *katábasis*, la descente du héros dans les Enfers.

Mais commençons par la représentation de la mort et des morts. À travers le portrait du docteur, Tadjó exprime l'omniprésence de la mort : « Je suis un intrus sur le territoire de la mort » affirme le docteur. « C'est son empire. Elle en est l'impératrice au pouvoir absolu⁷³⁰ ». Il souligne ensuite une déshumanisation des défunts lorsqu'il affirme : « Mais comment accepter l'idée que son corps sera mis dans une housse en plastique, aspergé de désinfectant et enterré par des hommes masqués dans une fosse commune ?⁷³¹ » ; et encore, « Il y a des vies qui comptent pour rien comme les fruits abîmés à la fin des marchés. Abandonnés dans des cageots ou jetés à terre, des fruits dont personne n'a voulu et qui pourtant quelques heures auparavant ornaient les étalages⁷³² ». Une jeune fille hospitalisée se souvient de la quantité des défunts : « Il y avait tellement de morts que les corps étaient empilés dans une pièce sombre, certains jetés la tête la première, d'autres jambes écartées dans une nudité révoltante⁷³³ ». Toutes ces descriptions renvoient aux images très fréquentes dans la littérature épidémique des corps abandonnés⁷³⁴.

⁷²⁹ Si l'Achéron est le fleuve des morts, le Léthé est le fleuve de l'oubli. C'est en buvant l'eau du Léthé que les âmes cherchent l'oubli dans l'attente d'une réincarnation.

⁷³⁰ *En Compagnie des Hommes*, p. 49.

⁷³¹ *Ibid.*, p. 51.

⁷³² *Ibid.*, p. 49.

⁷³³ *Ibid.*, p. 89-90.

⁷³⁴ Pour ne prendre que deux exemples emblématiques parmi de nombreux textes on pourrait citer Thucydide : « Ils mouraient pêle-mêle et les cadavres s'entassaient les uns sur les autres ; on les voyait, moribonds, se rouler au milieu des rues et autour de toutes les fontaines pour s'y désaltérer » (*Histoire de la Guerre du Péloponnèse*, Livre II, LII). Alessandro Manzoni : « Telle avait été la violence de la contagion dans ce quartier, et telle aussi l'infection des cadavres laissés sur place, que le peu de personnes qui vivaient encore avaient été obligées de vider les lieux : [...]. On ne voyait partout que des linges déchirés et souillés, de la paille infectée, des draps jetés par les fenêtres, quelquefois des cadavres, soit que ce fussent ceux de personnes mortes dans la rue et laissés là en attendant qu'un chariot passât pour les ramasser, soit qu'ils fussent tombés des chariots mêmes, ou qu'on les eût jetés aussi par les fenêtres, comme toute autre chose dont on avait voulu débarrasser sa demeure, tant la persistance du désastre et ses effets de plus en plus cruels avaient porté les âmes vers les

Chez Constant, la représentation de la mort passe à travers un riche lexique d'images et, encore une fois, la mort des humains est toujours annoncée d'abord par celle des animaux. C'est à travers les yeux de Thomas que l'on trouve la première description d'un homme face à la mort. Nous reproduisons l'extrait dans son intégralité :

Alors commença le plus terrible voyage qu'aucun être humain n'eût fait dans la réalité, car ces voyages n'existaient que dans les songes. Le soleil à la verticale écrasait les arbrisseaux comme autant de buissons calcinés jusqu'à un pieu où un zébu offrait à la lumière brûlante ses yeux crevés. Il avait fait tant de tours avec sa corde que sa tête était collée au sol. Son corps noir de fourmis tressautait, soulevé par de profonds frissons, des tranchées sèches, comme si l'animal n'avait plus que le recours de contracter ses muscles et de faire trembler sa peau pour se débarrasser... et les yeux de Thomas virent avant qu'il ne comprît puis reconnût le nœud de serpents enroulés autour des mamelles qui sortaient des entrailles. Il y a des moments où l'on se dit que la mort est nécessaire, bénéfique et précieuse, car seule la mort peut sauver de l'enfer. Thomas pensait cela en même temps qu'il courait pour échapper à la vision de cette agonie insupportable. Il espérait que là-bas, vers les maisons, il trouverait des gens. Il les préviendrait et ils reviendraient à plusieurs pour achever la bête torturée, et ce faisant effacer l'image horrible qui envahissait sa tête et lui donnait envie de crier. C'est terrorisé qu'il pénétra dans la cour où il cherchait refuge : [...]. Et là, sur le sol, alignés, les cadavres noircis de six bébés. Six bébés. [...]. Et, au milieu des cadavres de suie, six chiens jaunes, des chiots encore, qui s'affairaient entre les morts⁷³⁵.

La rencontre avec le zébu mourant annonce la vision cauchemardesque des cadavres des six bébés, à leur tour accompagnés de six chiens morts. Dès le début, le passage semble vouloir marquer l'entrée dans un terrain surnaturel qui vire vers l'onirique.

Dans *Les Diables blancs*, comme nous l'avons en partie déjà souligné dans le chapitre précédent, nous trouvons de nombreuses descriptions de fosses communes. Ici par exemple, un personnage décrit la réaction des habitants des États-Unis lorsqu'ils voyaient à la télé les conséquences de la Grippe noire en Afrique :

Chez nous, aux States, il y a eu essentiellement deux types de réactions à ce qui s'est passé en Afrique et dans le reste du tiers-monde. La première : on voyait aux infos des bulldozers en train de pousser des centaines de cadavres dans une fosse, on se disait, ça n'a rien à voir avec moi, c'est rien que des Africains, et on zappait. La seconde : on se disait, ce sont des êtres humains, la fille, le fils de quelqu'un... On ressentait ce que les Allemands appellent *Weltschmerz*. [...]. La douleur du monde. Ça vous touchait, ou ça ne vous touchait pas. Je crois que ça m'a touché⁷³⁶.

instincts sauvages et vers l'oubli de toute pieuse sollicitude, de tout ce que l'homme respecte en état de société ! » (*Les Fiancés*, chapitre XXXIV).

⁷³⁵ *Des Chauves-souris*, p. 864-865.

⁷³⁶ *Les Diables blancs*, p. 17. *White Devils*, p. 10 : « Back in the States, there were basically two kinds of reaction to what happened in Africa and the rest of the Third World. The first, you saw on the news a shot of bulldozers pushing hundreds of bodies into a pit, and you thought, it's nothing to do with me, they're just Africans, and you switched channels. The second, you thought, those are human beings, someone's daughter, someone's son... You felt what the Germans call *Weltschmerz*. [...] "Word sorrow. It touched you or it didn't touch you. I guess it touched me" ».

D'un côté un détachement raciste, de l'autre un sentiment d'empathie qui mène les téléspectateurs à partager *la douleur du monde*. Dans l'extrait, la description des cadavres poussés dans la fosse avec les bulldozers tels des déchets dans une décharge surprend : la banalisation de la mort vient avec une forte déshumanisation des corps des défunts. Le mouvement d'empathie décrit par le personnage va précisément re-humaniser ces corps qui deviennent des filles et des fils d'autres personnes. Le parallélisme entre les déchets et les cadavres est ensuite explicité par un autre personnage, Elspeth :

Dieudonné dit à Elspeth que cet endroit était jadis La Cité, [...], et qui est maintenant, après la Grippe noire, la fosse commune de deux millions de morts. "Je suppose que vous avez quelque chose de similaire à Nairobi", dit-il. "Quelque chose de similaire", dit Elspeth [...]. Mais cet endroit lugubre, où les morts anonymes sont mélangés aux débris de leurs maisons, évoque plus une décharge à ordures qu'une nécropole⁷³⁷.

L'image d'un bulldozer poussant des cadavres dans une fosse est présente aussi chez Meyer à travers le témoignage du père Nkosi Sebege :

Il y a une scène que je n'oublierai jamais. C'était au pire moment de la Fièvre. [...]. Je me suis levé un matin et j'ai entendu le bruit d'un moteur. [...]. C'était un bulldozer. Il poussait des cadavres humains dans un charnier. C'est affreux de voir une chose pareille. Des êtres humains. Des gens qui avaient ri, aimé, vécu. Et ils n'étaient plus que des poupées de chiffon. Poussées dans un trou dans la terre. Comme des ordures⁷³⁸.

Encore une fois, les cadavres déshumanisés sont *comme des ordures*, des déchets jetés à défaut de temps sans aucun rituel pour marquer le passage entre la vie et la mort. Un peu comme dans *Les Diables blancs*, le regard de Sebege permet de revoir dans ces cadavres des personnes ayant *ri, aimé, vécu*.

Comme l'a bien dit Daniela Brogi dans son article dédié à une relecture de *Les Fiancés* au moment de la pandémie de coronavirus, la disparition sans rituel constitue un motif crucial et engendre un trauma ; elle souligne cependant la présence du « motif complémentaire du soin, de la prise en charge, comme acte de civilité, réel et symbolique : comme acte de cohésion et de refondation d'une relation⁷³⁹ ». Nous remarquons la même

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 335. *White Devils*, p. 389-390 : « Dieudonné tells Elspeth that this was once La Cité, [...], and is now, after the Black Flu, the mass grave of two million people. "I suppose you have something similar in Nairobi", he says. "Something similar", Elspeth says, [...]. But this dreary place, where the uncommemorated dead are mixed with the rubble of their houses, is more like a garbage tip than a necropolis ».

⁷³⁸ *L'Année du Lion*, p. 103-104. *Fever*, p. 87 : « There is one sight I will never forget. It was when the Fever was at its worst. [...] I woke up in the morning, and I heard this engine. [...] The engine was a bulldozer. It was pushing people into this mass grave. It is a terrible thing to see. People. People who laughed, who loved, who lived. And there they were, just rag dolls. Pushed into a hole in the ground. Like rubbish ».

⁷³⁹ Daniela Brogi, « Rileggere *I promessi sposi* ai tempi della pandemia », in Pasquale Guerra (dir.), *Pandemia e peste fra la narrazione del confinamento e del rilancio*, op. cit., p. 63-73, p. 68. Notre traduction : « Mi riferisco al motivo cruciale della scomparsa senza rito e dunque traumatica, lacerante. Subito ad esso, però, il

complémentarité dans les œuvres de notre corpus : là où il y a une rupture due à l'absence de rituels, surgit le désir de se réconcilier avec la mort et de retrouver le sens de l'attention et du soin malgré les difficultés. Souvent les passages dédiés aux enterrements permettent de mettre en scène les dynamiques dont il a été question dans le deuxième chapitre : nous songeons aux conflits et/ou aux coopérations entre une logique sanitaire et une éthique du soin.

C'est à travers le récit du volontaire employé dans les équipes d'enterrements que Tadjou fait entrer ce discours. Le volontaire raconte d'abord l'histoire d'une guérisseuse :

Pendant notre formation, on nous a raconté l'histoire de cette guérisseuse tellement renommée que les gens de toute la région venaient la consulter. Elle connaissait les meilleures herbes médicinales de la forêt et savait confectionner des remèdes très efficaces. On disait que ses mains avaient un pouvoir de guérison extraordinaire lorsqu'elle les appliquait sur le corps d'un malade. Mais cette femme à la grande connaissance ne se doutait pas du danger qui l'attendait. Ou alors elle le savait, mais voulut absolument trouver un remède à cette maladie. Elle contracta Ebola par l'un de ses patients et en mourut. Des centaines de personnes arrivèrent de partout pour assister à ses funérailles. La procession suivit sa dépouille jusqu'à la tombe afin de lui rendre un dernier hommage. Aujourd'hui, les experts estiment que cet enterrement est à l'origine de plus de trois cents morts⁷⁴⁰.

Cette histoire présente plusieurs éléments intéressants. Déjà, elle met l'accent sur le risque auquel tout soignant est exposé lorsque la nature du virus n'est pas encore claire. Ici, une guérisseuse ne sachant pas qu'Ébola se transmet par le toucher, tombe malade à cause de ses consultations. Ensuite, la large participation aux funérailles ne fait que propager le virus. Ce fait constitue l'exemple typique d'une situation dans laquelle la logique religieuse empêche le bon contrôle et la bonne gestion d'une crise sanitaire. Néanmoins, le volontaire souligne l'importance de trouver un compromis :

Nous avons bien appris la leçon. Cela n'empêche pourtant pas les gens de chercher à enterrer leurs morts dignement. Alors, comme nous ne voulons pas qu'ils les cachent ou qu'ils refusent de nous les remettre, nous acceptons de faire des concessions. Si les parents tiennent à ce que le corps soit dans un cercueil, nous ne nous y opposons pas. S'ils donnent des vêtements spéciaux pour habiller le défunt, nous respectons leur désir. Et, si les proches veulent se rendre au cimetière, nous leur demandons juste de se tenir à quatre mètres de distance. Certains veulent creuser eux-mêmes la tombe. Il n'y a aucune raison de dire non. Nous leur indiquons comment procéder. Ce que nous voulons, c'est leur coopération⁷⁴¹.

motivo complementare della cura, della presa in cura, come atto di civiltà, sia reale sia simbolico: come atto di coesione e rifondazione di una relazione ».

⁷⁴⁰ *En Compagnie des Hommes*, p. 76-77.

⁷⁴¹ *Ibid.*, p. 77.

Dans cet extrait, l'expérience du volontaire devient l'incarnation du constat déjà fait : lorsqu'on fait face à une épidémie, il faut essayer dans la mesure du possible de conjuguer la logique biosécuritaire à une éthique du soin.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, chez Constant le fleuve a une forte signification symbolique. Il n'est pas indifférent que les rites d'adieu aux trois enfants morts adviennent dans l'eau d'Ébola : au moment où les trois pirogues funéraires chargées des trois corps sans vie sont livrées au courant, le fleuve devient le seuil entre la vie et la mort.

Le corps de Léonide, couché dans sa pirogue funéraire, passa le premier, suivi du corps d'Hector, puis du corps d'Émile, de plus en plus petits. [...]. Pourquoi les gens qui portent les morts se mettent-ils à courir ? Pourquoi les gens qui suivent les porteurs courent-ils eux aussi ? Ils croient échapper au chagrin et ils le précipitent. Ils arrivaient en courant sur la rivière, empêchés d'aller plus loin, car la rivière est une frontière avec la mort. Là, il faut décider. Soit rester sur la rive, soit aller dans l'eau et se laisser emporter avec la mort. La mère entra dans l'eau, elle voulait partir avec ses trois fils, elle en avait le droit. [...]. Tout le village la retint et la ramena sur la rive⁷⁴².

Le chagrin de la mère est partagé par tout le village qui participe aux funérailles. À ce moment la rivière Ébola devient l'Achéron, une rivière transportant des morts. Toujours dans *Des Chauves-souris*, nous assistons à d'autres funérailles d'une toute autre ampleur qui, sans le dire, ont les mêmes répercussions que les funérailles de la guérisseuse chez Tadjou. Rappelons que dans ce roman, Constant met en scène les prémices de l'épidémie d'Ébola : elle laisse au lecteur le soin d'imaginer les conséquences des actions et des événements dans lesquels ses personnages sont impliqués. Or, les circonstances dans lesquelles les funérailles de Docteur Désir ont lieu portent encore une fois à réfléchir sur le rapport entre religion et biosécurité. Le narrateur raconte en effet à quel point ce personnage tient aux rituels pour sa mort : « Docteur Désir travaillait depuis toujours à ses obsèques qu'il voulait remarquables, traditionnelles et somptueuses. Au-dessous de mille participants, il les aurait considérées comme décevantes⁷⁴³ ». Le narrateur ironise sur cette bizarre obsession qui porte Docteur Désir à passer sa vie en organisant sa mort : « On peut s'interroger sur les mobiles d'une fête à laquelle il n'assisterait pas, au moins où il ne tiendrait pas un rôle actif mais où de quelque façon qu'on l'envisageât il serait le centre obligé et fascinant de toutes les pensées⁷⁴⁴ ». Ainsi, Docteur Désir « avait commandé un cercueil en forme d'avion jaune » ayant pris soin de trouver le « meilleur artisan en la matière⁷⁴⁵ ». La scène de ses funérailles pour lesquelles se réunissent non pas « mille

⁷⁴² *Des Chauves-souris*, p. 853.

⁷⁴³ *Ibid.*, p. 879.

⁷⁴⁴ *Ibid.*, p. 879.

⁷⁴⁵ *Ibid.*, p. 879.

invités comme le souhaitait Docteur Désir, mais trente mille » personnes, fait écho à la scène déjà analysée des funérailles de la guérisseuse chez Tadjo. Le désir et le besoin de se réunir à la suite de la mort prématurée de Docteur Désir – dont les citoyens ne connaissent pas encore la cause du décès – devient un moment de diffusion du virus, telles les situations décrites dans le deuxième chapitre où des grands rassemblements humains comportent la propagation des maladies contagieuses.

Or, le besoin d'un rituel face à la mort n'est pas l'apanage des religions. Dans *Afterland*, Lauren Beukes met en scène un rituel laïc mis en place par Cole et Miles à la suite de la mort de Devon. D'abord nous trouvons encore une fois la référence à un nombre de décès si important que le système social et funéraire a du mal à le gérer ; y sont mentionnés les incinérateurs et l'absence d'humanité dans la gestion du deuil : « ils avaient vu les images des nouveaux incinérateurs, et des conteneurs réfrigérants dans lesquels les housses s'empilaient jusqu'au plafond. La première fois, c'était choquant. Mais qu'est-ce qu'on pouvait faire d'un milliard de cadavres, et de tous ceux à venir ?⁷⁴⁶ ». C'est dans ce contexte que naît chez les personnages le besoin de marquer leur perte :

Afin de contrebalancer cette froideur bureaucratique, elle a inventé des rituels d'adieu. Ils ont lavé le visage et les mains de Devon et étalé sa doudoune sur son corps, une idée de Miles "au cas où il aurait froid". Ils ont façonné des répliques en origami des objets dont il pourrait avoir besoin dans l'au-delà et les ont glissées autour de lui (son idée à elle), et ils ont fait une veillée aux bâtons lumineux durant laquelle ils se sont remémoré des anecdotes sur sa vie, leurs préférées, les plus amusantes, les plus bêtes, jusqu'à ce que Miles devienne très immobile et très silencieux et que Cole se rende compte que toutes ces occupations ne feraient pas disparaître cette vérité essentielle : un homme à terre⁷⁴⁷.

Les rituels décrits vont ainsi *contrebalancer la froideur bureaucratique* : cette dernière, besoin biosécuritaire, contre le besoin humain de Cole et Miles de faire leur deuil et dire adieu à Devon.

Le récit d'un des personnages de *L'Année du Lion* souligne à quel point le moment de l'enterrement est nécessaire à vivre le deuil et à l'acceptation de la perte des proches. Sofia Bergman raconte ainsi son rapport à la mort :

⁷⁴⁶ *Afterland*, p. 64. *Afterland*, p. 51 : « They've seen the footage of the new incinerators, the refrigerated containers with the body bags stacked high. It was shoking the first time. But what else are you going to do with a billion corpses and counting? The number still sounds implausible ».

⁷⁴⁷ *Ibid.*, p. 64. *Afterland*, p. 51-52 : «She added layers of rituals to counteract the impersonal bureaucracy so they could say goodbye. They washed Devon's face and hands and laid his puffy coat over him, Miles's idea: 'in case he gets cold'. They crafted origami replicas of things he might need for the afterlife and tucked them in around his body (her idea), and held a glowstick vigil telling their favourite, silliest, bestest stories about his life until Miles went very still and very quite and she realized all this was busywork that wasn't going to take away from the essential truth. Man down ».

Oom Meklein, Tannie Vytjie et moi avons soigné mes parents, mes frères et les autres ouvriers quand ils sont tombés malades et jusqu'à leur mort. Aujourd'hui, je suis heureuse d'avoir pu faire ça. Il y a tant de personnes ici à Amanzi qui étaient loin des gens qui leur étaient chers quand la Fièvre les a emportés. C'était terriblement douloureux de perdre ma famille, mais je suis restée avec eux jusqu'à la fin. Et j'ai pu les enterrer⁷⁴⁸.

Les différents rituels présentés montrent à quel point « la cérémonie funèbre est un des moments clefs du rituel funéraire des morts collectives » puisqu'elle « conduit à la séparation, moment où le deuil peut commencer⁷⁴⁹ ».

Certaines de ces représentations soulignent un autre facteur déterminant de la réaction de la société : la communication avec le public. Cette dernière « constitue un véritable problème en raison de la volonté gouvernementale de limiter les mouvements de panique⁷⁵⁰ ». Dans *En Compagnie des Hommes*, cet enjeu est au cœur du récit du préfet. Ce dernier, « responsable des équipes de sensibilisation⁷⁵¹ », raconte à quel point l'information est essentielle si l'on veut faire face à une épidémie. Il met au centre du discours épidémique non pas le microbe – et donc l'approche scientifique – mais l'homme : « Pour vaincre le virus, il faut plus que la science. Beaucoup plus. Réduire l'incompréhension. Les tensions. La peur. Les hommes ne sont pas de simples vecteurs de contamination. Tant de froideur est contre-indiquée. Tant de rationalité scientifique ne fait qu'enrayer les efforts⁷⁵² ». Il souligne l'importance des mots, du dialogue et de la sensibilité dont il faut faire preuve si l'on veut expliquer ce qui peut et ce qui ne peut pas être fait : « Les équipes de sensibilisation [...] doivent savoir trouver les mots justes. Car, lorsque les gens ont peur, ils agissent de manière irrationnelle. [...]. Les équipes de sensibilisation doivent trouver le ton juste⁷⁵³ ». Avec ses équipes de sensibilisation, le préfet parcourt sa région et joue le rôle de médiateur entre les communautés et les institutions, afin que les indications sanitaires données soient comprises et respectées, sans retombées violentes.

À travers ce sujet, on comprend à quel point dans la gestion des épidémies, les politiques publiques mises en place et la façon dont elles sont communiquées au public, jouent un rôle central dans la compréhension du phénomène épidémique au sein d'une société. Dans ce premier paragraphe nous nous sommes concentrés sur la représentation des

⁷⁴⁸ *L'Année du Lion*, p. 235. *Fever*, p. 198 : « Meklein, Vytjie and I took care of Pa and Ma, my two brothers and the other workers on the farm when they fell sick, and died. Today I'm glad I could do that. There were so many of the people at Amanzi who were far from their loved ones when the Fever took them. It was so painful to lose my family, but I could say goodbye to each of them. And I could bury them ».

⁷⁴⁹ Gaëlle Clavandier, *La mort collective*, *op. cit.*, p. 110.

⁷⁵⁰ Aurélie Palud, *La Contagion des Imaginaires*, *op. cit.*, p. 34.

⁷⁵¹ *En Compagnie des Hommes*, p. 97.

⁷⁵² *Ibid.*, p. 97-98.

⁷⁵³ *Ibid.*, p. 99-100.

sociétés, il est temps maintenant de passer à l'analyse de la représentation des politiques publiques.

4.2. Gestion des épidémies

Dans les fictions de notre corpus plusieurs aspects sur la gestion des épidémies sont mis en avant. Selon les romans, différentes politiques publiques sont représentées. Là où le virus à l'origine de l'épidémie n'a pas encore été identifié ou lorsqu'il n'y a pas encore de remède efficace pour y faire face, le lecteur sera confronté à des descriptions des stratégies mises en place pour ralentir la contagion. Dans les romans de science-fiction, les écrivains et les écrivaines imaginent des méthodologies ou des outils (bio)technologiques voués à prévenir les maladies. De ces fictions surgit ainsi un monde du futur hypothétique sur lequel le lecteur est invité à réfléchir. Quel équilibre faut-il trouver entre sécurité et liberté ? Comment faire coopérer les différents savoirs pour mieux faire face aux épidémies ?

4.2.1. Mesures prophylactiques, quarantaines d'aujourd'hui et de demain.

Lorsqu'une nouvelle épidémie surgit et que l'on manque d'un remède, la mise en place d'une quarantaine reste l'une des stratégies les plus efficaces pour essayer de contenir la propagation du virus. À côté de cela, d'autres indications sont souvent données selon les caractéristiques du virus : des mesures prophylactiques censées ralentir la contagion.

Chez Tadjou, s'agissant du virus Ébola, nous retrouvons de nombreux éléments déjà analysés. À travers ses personnages, Tadjou fait transparaître l'impréparation⁷⁵⁴ des structures

⁷⁵⁴ Toujours en résonance avec la dimension extraordinaire de l'épidémie chez Tadjou et avec la dimension ordinaire chez Constant, nous remarquons que si Tadjou souligne l'impréparation au début de l'épidémie, Constant brosse un portrait général de la précarité des conditions dans lesquelles la médecine était et continue à être pratiquée. Cela fait surface en particulier dans les scènes qui se déroulent dans le lieu du dispensaire. Pour ne citer que des exemples : « Depuis quatre-vingts ans, elles soignent les maladies du fleuve, celles d'enfants, de femmes et d'hommes, qui vivaient encore moins vieux qu'elles. Elles le faisaient sans moyens, avec du bon sens et une résignation partagée. Elles accueillaient chaque jour des centaines de malades ou de blessés, faisaient la petite chirurgie, césariennes comprises, réduisaient les fractures, donnaient de la quinine et de l'aspirine. Elles avaient eu accès aux antibiotiques quinze ans après l'Europe et encore sans la quantité ni la spécificité nécessaires à leur pratique. Les grands malades étaient envoyés à l'hôpital de brousse tenu avant la décolonisation par des médecins militaires et après, dans les hôpitaux de la capitale » (*Des Chauves-souris*, p. 824-825) ; « La pirogue assure toutes les communications. En plus elles sont totalement sous-équipées. Nos petites Sœurs ne possèdent qu'une dizaine d'aiguilles pour plusieurs centaines de malades et pas des petites gripes saisonnières... quelques aiguilles, quelques seringues qui ne passent à la bouilloire que le soir... » (*Des Chauves-souris*, p. 828) ; « Quand Éric et son père atterrirent à Ouregano, seul terrain d'aviation de la région, par l'unique coucou de la semaine, ils constatèrent qu'il fallait presque deux heures de piste pour gagner Petit-Baboua, ce qui mettait, en cas d'urgence, l'hôpital hors de portée des secours sanitaires que leur promettait le chef des affectations, hors aussi des commodités de la capitale régionale et de ses commerces bien approvisionnés pour une pratique quotidienne » (*La Cité des Rivières*, p. 54).

au début de l'épidémie : « Dans nos hôpitaux, nous avons toujours travaillé avec les moyens du bord. Toujours à manquer de l'essentiel, à manquer du minimum. Budgets mal gérés. Budgets insuffisants. [...]. Cette fois-ci, nos insuffisances ont pris une dimension gigantesque⁷⁵⁵ ». Un lieu central dans *En compagnie des Hommes* est le CTE (Centre de traitement anti Ébola). Ici le lecteur assiste au triage des personnes. Il y a les suspects et les malades ; les plus graves et les moins graves. Dans ce lieu, les combinaisons en plastique, les gants épais, les bottes en caoutchouc, les masques faciaux et les désinfectants au chlore règnent. À travers le récit de l'homme dont la femme tombe malade, on trouve décrite « la tente de triage » où le personnel médical prend la « température avec le thermomètre à infrarouge⁷⁵⁶ » et pose des questions pour le diagnostic : « avez-vous des vomissements et/ou des saignements, la nausée, un mal de gorge, le hoquet ou d'autres symptômes anormaux ? Avez-vous été récemment en contact avec quelqu'un souffrant d'Ebola ?⁷⁵⁷ ». Le couple se retrouve ainsi séparé : l'homme est dirigé dans la zone des « cas suspects » et sa femme dans la zone des « cas confirmés, accompagnée de deux aides-soignants en combinaison⁷⁵⁸ ». L'homme décrit le centre comme un « lieu coupé du monde où l'espoir a du mal à éclore⁷⁵⁹ », en le désignant lieu de mort. Tadjou évoque différentes mesures mises en place : y sont évoquées les consignes d'hygiène (« Lavage des mains à l'eau de Javel⁷⁶⁰ »), l'interdiction de consommer la viande de brousse (« Toute consommation de viande de brousse est dorénavant interdite. Les infractions à cette règle seront punies d'emprisonnement ferme⁷⁶¹ »), ainsi que l'obligation de se rendre dans les hôpitaux « à la moindre apparition de symptômes⁷⁶² ».

L'espace-quarantaine est aussi décrit chez Beukes. Dans *Moxyland* de manière moins approfondie, à travers des simples évocations : par exemple, lorsque Tendeka dénonce la mise en place de « mesures sévères, [...], quand la police lançait l'assaut pour placer en quarantaine et déporter des quartiers entiers⁷⁶³ ». Ou encore, lorsque Lerato craint d'être envoyé « en quarantaine avec les autres réfugiés médicaux dans un de ces hangars

⁷⁵⁵ *En Compagnie des Hommes*, p. 59.

⁷⁵⁶ *Ibid.*, p. 122.

⁷⁵⁷ *Ibid.*, p. 122.

⁷⁵⁸ *Ibid.*, p. 122.

⁷⁵⁹ *Ibid.*, p. 124.

⁷⁶⁰ *Ibid.*, p. 88.

⁷⁶¹ *Ibid.*, p. 88.

⁷⁶² *Ibid.*, p. 88.

⁷⁶³ *Moxyland*, p. 49. *Moxyland*, p. 43 : « crackdowns, [...], when the police came storming in to quarantine and deport whole neighbourhoods ».

reconvertis en camps⁷⁶⁴ ». Cette réalité est plus développée dans *Afterland*. Ici, les mâles ayant survécu à l'Androcalypse sont quasi-emprisonnés avec leurs familles dans des *bunkers*, dont on découvre l'architecture⁷⁶⁵ et les règles. La base militaire de Lewis-McChord est décrite dans un chapitre dont le titre en dit long : *Souriceaux de laboratoire*⁷⁶⁶. En raison du manque d'un remède, les hommes et les garçons survivants sont soumis à de nombreux tests, dans une quête désespérée d'un vaccin. La militarisation de l'endroit, qui regorge de soldates, est frappante, donnant l'impression d'un espace de surveillance extrême. Si l'État a mis en place un programme « Rassembler & Réunifier⁷⁶⁷ » visant à réunir les familles, ces dernières ne peuvent pas visiter librement leurs proches dont la routine est rythmée par les tests médicaux⁷⁶⁸. Les visites ont lieu dans la « suite des visiteurs », et sont strictement surveillées « sous l'œil vigilant d'une [...] soldate⁷⁶⁹ ». Quand Miles reçoit la visite de sa mère, il remarque que ses cheveux « sont encore mouillés à cause de la douche de décontamination », mais il se félicite « qu'elle soit désormais dispensée de la tenue de pestonaute », utilisée « quand ils venaient d'arriver et qu'on ne voulait pas prendre le risque d'une “infection croisée”⁷⁷⁰ ». Cette tenue de *pestonaute* apparaît aussi dans le chapitre dédié à la mort de Devon, dans lequel le lecteur découvre le protocole biosécuritaire de prise en charge des défunts. La scène est ainsi décrite : « [Cole] a posé l'autocollant du Signalement de Décès sur la fenêtre de la façade il y a vingt-quatre heures. Un gros placard noir et jaune, décoré de chevrons réfléchissants. *La peste a frappé ici. Venez*

⁷⁶⁴ *Ibid.*, p. 59. *Moxyland*, p. 52 : « slam me into quarantine with the rest of the medical refugees in the camps converted from hangars ».

⁷⁶⁵ *Afterland*, p. 147 : « Le complexe avait été bâti en cas de guerre nucléaire, de changement climatique, de soulèvement des prolos ou, merde, des chauffeurs Uber, des sexbots ou quoi que ce soit d'autre ; qui sait ce qui peuplait les cauchemars des riches crétins de la Silicon Valley ? Il abritait un hôpital dernier cri, des appartements de luxe pour vingt familles et des logements légèrement moins somptueux pour cinquante membres du personnel, ainsi qu'une serre hydroponique souterraine, une piste de course, des salles de classe, un centre récréatif doté d'une salle de gym, une cave à vin, une foutue piscine alimentée par forage, et le plus absurde, ce que Cole préférerait : un bar tiki à thème jungle. Rien de tout ça n'avait sauvé ses propriétaires du VCH ».

⁷⁶⁶ *Ibid.*, p. 111. *Afterland*, p. 91 : « Lab Rat Boys ».

⁷⁶⁷ *Ibid.*, p. 32. *Afterland*, p. 23 : « Reunite and Reunify ».

⁷⁶⁸ Ainsi par exemple Cole décrit la quarantaine dans la base militaire : « [La soldate] jette des coups d'œil vers Jonas et Miles, les derniers garçons ambulants – ou plutôt assis, parce que les petits sont déjà partis pour le cours d'éducation physique. Leur visite familiale a été avancée, aujourd'hui, en raison de l'opération qui les attend plus tard. C'est aussi pour ça qu'on les a gratifiés d'un menu spécial à base de gaufres, d'ersatz de bacon et de fruits frais apportés spécialement sur place, parce qu'il serait tragique de survivre au VCH pour mourir d'un truc idiot comme le scorbut ou une intoxication alimentaire. Tout le monde fait son possible pour que ça ressemble à des vacances, mais la quarantaine, ça craint », (*Ibid.*, p. 111-112).

⁷⁶⁹ *Ibid.*, p. 113-114. *Afterland*, p. 93 : « visitors' suite » ; « under the watchful eye of a soldier ».

⁷⁷⁰ *Ibid.*, p. 114. *Afterland*, p. 94 : « is still damp from the decontamination shower » ; « she doesn't have to wear the plague-o-naut suit any more » ; « when they first got there and they didn't want to risk “cross-infection” ».

*chercher le corps*⁷⁷¹ ». Beukes tisse un lien entre passé et futur, évoquant la pratique du XVII^e siècle, consistant à marquer de peinture rouge les portes des maisons des victimes de la peste. La description continue et Cole et Miles préparent « le corps selon les instructions illustrées du pack d'assistance de la FEMA⁷⁷² ».

D'autres instructions bureaucratiques sont données : « [Cole] a découpé l'étiquette d'identification blanche, noté son nom, son numéro de sécurité sociale, l'heure, la date et le lieu du décès, et la religion du défunt, si approprié, pour quelque cérémonie abrégée qui suivrait. Le feuillet ne parlait pas de ce qui arriverait après, mais ils avaient vu les images des nouveaux incinérateurs, et des conteneurs réfrigérants dans lesquels les housses s'empilaient jusqu'au plafond⁷⁷³ ». Jusqu'au moment où l'équipe FEMA arrive : « Deux femmes descendent maladroitement du véhicule dans leur combinaison Hazmat. Des pestonautes, pense-t-elle. Elle ne voit pas leur visage à cause de l'éclat des phares, seulement la visière vierge de leur masque⁷⁷⁴ ». Le dialogue entre les personnages est froid, à l'instar d'une nécessité biosécuritaire qui prévaut sur la compassion⁷⁷⁵.

Une autre mesure importante mise en place dans *Afterland* est « l'Accord de Reprohibition » : dans l'attente de trouver un vaccin contre le VCH, « tous les pays du monde se sont accordés sur la Reprohibition, qui implique que personne n'a le droit de faire

⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 62. *Afterland*, p. 50 : « She put the Death Notification decal in the front window twenty-four hours ago. A big black-and-yellow sticker with reflective chevrons. *Plague here. Come collect the body* ».

⁷⁷² *Ibid.*, p. 63. *Afterland*, p. 51 : « the body according to the illustrated instructions in the FEMA Mercy Pack ». FEMA : Fédéral emergency management agency, agence fédérale des États-Unis chargée d'organiser l'arrivée des secours en situation d'urgence.

⁷⁷³ *Ibid.*, p. 63-64. *Afterland*, p. 51 : « She clipped on the white ID tag, wrote down his name, social security number, time and date and place of death, and his religious denomination, if applicable, for whatever cursory ceremony was to follow. The leaflet doesn't cover what comes after, but they've seen the footage of the new incinerators, the refrigerated containers with body bags stacked high ».

⁷⁷⁴ *Ibid.*, p. 66. *Afterland*, p. 53 : « Two women clamber out, awkward in their bulky hazmat suits. *Plague-onauts*, she thinks. She can't see their faces against the glare of the head-lights, only the blank glass of their helmets ».

⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 66-67 : « La plus grande des deux lance sur un ton hargneux : « Restez où vous êtes ! “Ça va”, dit la deuxième, “elle n'est pas armée”. “Je ne suis pas armée !” confirme Cole en levant les mains. “On n'est jamais trop prudentes, m'dame”, s'excuse la Grande en s'avançant, bloquant de sa masse le faisceau des phares. Ça demande de la force, de trimpler des cadavres. “Où est le corps ? Vous êtes de la famille ?” “C'est mon mari. Il est dedans”. Un retour de chagrin manque de la jeter au sol ; [...]. “Contrôle, un adulte”, dit la plus petite dans sa radio. “Souffrait-il d'autres conditions dont on devrait être mises au courant ?” “Comme quoi ?” Cole manque de s'esclaffer. “Choléra. Sida. Oreillons. Décomposition ou saignements excessifs. Pèse plus de cent cinquante kilos, n'importe quoi qui risque de le rendre plus difficile à déplacer”. “Non”. “Il est mort depuis combien de temps ?” “Presque deux jours. Vous avez pris votre temps”. [...]. “Standard”, dit Trapue en ignorant Cole, “moins de quarante-huit”. “Il ne vous reste pas un peu de compassion élémentaire, dans votre camionnette ?” “On est tombées à court il y a trois semaines”, riposte Trapue. “Toutes nos condoléances, m'dame”, dit Paillettes Bleues. “Nous aussi, on en bave. Comprenez bien qu'on est en première ligne”. “Désolée. Bien sûr. Je vous demande pardon, c'est dur”. “Je compatis, m'dame. Voilà les papiers. On va l'emmener au centre de triage pour les tests obligatoires. Vous pourrez récupérer le corps dans trois jours, ou on peut se charger de la crémation et vous signaler quand vous pourrez venir prendre les cendres” ».

des bébés tant que les médecins n'ont pas résolu le problème⁷⁷⁶ ». Pour éviter une épidémie d'enfants, la politique interdit d'en avoir tout court. Dans une telle situation, la tentative de Cole de s'échapper avec son fils déguisé en fille devient un acte criminel. Miles étant une « ressource nationale pour la “sécurité future”⁷⁷⁷ », Cole subit une rhétorique qui vise à la culpabiliser et la criminaliser pour avoir mis en danger la vie de son fils et, avec lui, la survie de l'humanité toute entière.

4.2.2. De la prévention

Dans notre corpus, la vaccination est représentée avec toutes ses problématiques et ses enjeux. Tadjou confronte le lecteur avec deux questions centrales : la distribution égalitaire et l'impératif éthique de l'administration de vaccins dont l'essai est terminé. Elle le fait à travers le cas d'un médecin chef tombé malade dans l'exercice de ses fonctions et l'effort général pour le sauver. Ainsi procède le récit : « Ses collègues se sont immédiatement mobilisés. Ils ont demandé à l'antenne locale d'une grande organisation de santé de le faire évacuer d'urgence en Europe⁷⁷⁸ ». Ensuite, « Une pétition a circulé, lançant un appel à la communauté internationale afin qu'on l'envoie en traitement aux États-Unis ou en Grande-Bretagne. Sans succès⁷⁷⁹ ». Arrive la dernière tentative, le vaccin expérimental :

Des chercheurs canadiens travaillant dans un laboratoire local possédaient un petit stock d'un traitement expérimental. Ce “sérum secret” s'était montré efficace sur des singes infectés par Ebola. Il n'avait jamais été utilisé chez l'homme, mais il représentait enfin la chance de le sauver. Malheureusement, il avait été transféré dans un autre centre de traitement. Contre toute attente, les responsables de ce centre répondirent qu'en leur âme et conscience ils jugeaient injuste de lui administrer le sérum alors qu'il y avait tant d'autres malades qui en avaient autant besoin que lui. Par ailleurs, ils ne souscrivaient pas à l'utilisation de traitements expérimentaux dont on ne connaissait pas encore les effets, peut-être négatifs à long terme⁷⁸⁰.

Toutes les contradictions sont mises en évidence : l'injustice de donner un vaccin à quelqu'un en raison de son statut social et la souscription d'un vaccin encore en expérimentation. Le chercheur congolais souligne d'autre part les aspects financiers et dénonce le rôle des compagnies pharmaceutiques :

⁷⁷⁶ *Ibid.*, p. 119. *Afterland*, p. 97 : « all the countries in the world have agreed to the reprohibition, where no one is allowed to have bebies until the doctors can work it all out ».

⁷⁷⁷ *Ibid.*, p. 149. *Afterland*, p. 125 : « national resource for “future security” ».

⁷⁷⁸ *En Compagnie des Hommes*, p. 94.

⁷⁷⁹ *Ibid.*, p. 94.

⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 94-95.

Un premier vaccin contre Ebola est déjà à l'essai. D'autres sont en phase d'élaboration. [...]. Cependant, les compagnies pharmaceutiques veulent s'assurer qu'il y a bien un marché, c'est-à-dire de l'argent à gagner dans la recherche et la mise au point de toutes ces méthodes scientifiques. Des épidémies différentes surviennent constamment dans une partie du globe ou dans une autre. Quelles sont les recherches les plus porteuses ? Certains travaux sur des vaccins ne parviennent jamais à un stade crucial de l'expérimentation, pour des raisons financières⁷⁸¹.

Le sujet des traitements des maladies endémiques africaines est très présent chez Constant. Cela s'articule sur deux lignes temporelles différentes : à l'époque coloniale, à travers la figure du médecin militaire, et à l'époque contemporaine, à travers le médecin humanitaire. Dans les deux cas, l'autrice semble mettre « en évidence les difficultés parfois insurmontables de l'exercice de la médecine coloniale et contemporaine en Afrique⁷⁸² ». Dans *Des Chauves-souris*, Agrippine travaille pour Médecins sans frontières et se rend en Afrique afin de « réaliser une campagne de vaccination au nord Congo⁷⁸³ ». Au dispensaire, elle se confronte à la précarité dans laquelle les Sœurs exercent leur travail :

Depuis quatre-vingts ans, elles soignaient les maladies du fleuve, celles d'enfants, de femmes et d'hommes, qui vivaient encore moins vieux qu'elles. Elles le faisaient sans moyens, avec du bon sens et une résignation partagée. Elles accueillaient chaque jour des centaines de malades ou de blessés, faisaient la petite chirurgie, césariennes comprises, réduisaient les fractures, donnaient de la quinine et de l'aspirine. Elles avaient eu accès aux antibiotiques quinze ans après l'Europe et encore sans la quantité ni la spécificité nécessaires à leur pratique⁷⁸⁴.

Constant met en scène la réticence des villageois envers les campagnes de vaccination : « Fallait-il se rendre à la convocation des Sœurs dans le dispensaire de la Mission ? », se demandent-ils, « Certaines pensaient qu'on devait vacciner les enfants. [...] Les unes disaient que les vaccinations, elles n'y croyaient pas, les autres qu'elles n'avaient rien à faire avec les médecines des étrangers, qui risquaient de leur donner la maladie⁷⁸⁵ ». Parfois transparait la méfiance des mères envers la médecine occidentale : « elles refusent qu'un étranger les pique avec une aiguille de fer pour leur inoculer une sorcellerie dont elles ne connaissent rien et dont elles n'ont pas l'antidote⁷⁸⁶ ». Selon Virgile les vaccinations de masse sont un « nouvelle méthode de coercition⁷⁸⁷ » : c'est à travers les discussions entre lui et Agrippine que Constant opère une mise en dialogue avec la thèse de Guillaume Lachenal

⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 132.

⁷⁸² Corinne Grenouillet, « Médecins et maladies dans les romans africains de Paule Constant », *art. cit.*, p. 175.

⁷⁸³ *Des Chauves-souris*, p. 810.

⁷⁸⁴ *Ibid.*, p. 824.

⁷⁸⁵ *Ibid.*, p. 805.

⁷⁸⁶ *Ibid.*, p. 806.

⁷⁸⁷ *Ibid.*, p. 834.

déjà mentionnée précédemment⁷⁸⁸. Dans le récit entre ainsi l'épisode lié au scandale historique de la campagne de pentamidine advenu à l'époque coloniale⁷⁸⁹. Virgile est critique des politiques publiques de santé menées sur le continent : il déplore le passé colonial, qui avait « décrété que tout ce qui était en rose sur la mappemonde devait recevoir une dose d'un produit dont l'efficacité était inversement proportionnelle aux dommages⁷⁹⁰ ». Ainsi il rejette « la responsabilité sur des instances supérieures, hier la colonie, aujourd'hui l'Organisation mondiale de la santé qui d'après lui avait repris peu ou prou le modèle colonial⁷⁹¹ ». Contrairement à lui, Agrippine a une vision beaucoup plus pragmatique :

Elle n'osait avouer qu'elle rêvait pour son compte d'un programme de vaccinations à l'échelle d'un continent si seulement il ne dépendait de la charité d'États qui sous prétexte de non-ingérence avaient laissé l'Afrique à ses indépendances successives. Elle n'était pas sociologue, juste médecin, spécialisée en maladies infectieuses et tropicales. Elle s'étonnait qu'un chercheur en santé publique ne fût pas aussi médecin. Il avait beau raisonner à partir de grandes théories, il lui manquait une approche pragmatique des choses. Il aurait alors compris que nombre de maladies graves disparues en Occident, de pathologies endémiques, de nouvelles affections qui tuaient beaucoup avant d'être circonscrites, maîtrisées puis guéries, auraient pu être éradiquées comme la variole par des vaccinations rigoureuses⁷⁹².

Or, comme nous l'avons déjà dit, « les maladies qui intéressent P. Constant révèlent la porosité entre animal et humain⁷⁹³ ». Cela permet de mettre en avant d'autres techniques de prévention qui renvoient au concept de santé planétaire dont il a été question dans le premier chapitre de cette thèse. En parlant de la fièvre jaune, Agrippine affirme par exemple que « les épidémies chez les singes précèdent généralement les épidémies humaines⁷⁹⁴ ». Ce constat est expliqué davantage chez Tadjou, où l'on peut lire :

De leur côté, les zoologistes annoncent qu'ils ont découvert un phénomène qui décuple la catastrophe que représente Ebola. Avant qu'une épidémie ne se déclare dans une région forestière, le virus laisse des traces macabres dans la nature. Il s'attaque aux antilopes, aux biches et aux rongeurs, et en particulier aux grands singes comme les chimpanzés sur lesquels il s'abat avec une rage foudroyante. Des centaines de carcasses d'animaux se retrouvent entre les arbres et sur le tapis d'humus, là où ils se sont écroulés, terrassés par la maladie. Lorsque

⁷⁸⁸ Guillaume Lachenal, *Le médicament qui devait sauver l'Afrique*, op. cit.

⁷⁸⁹ Comme l'explique bien Corinne Grenouillet dans l'article déjà mentionné, l'histoire des gangrènes gazeuses et de la campagne de lomidisation est reconstruite dans plusieurs romans, notamment dans *C'est fort la France !*, *Ouregano* et *Des Chauves-souris*. Constant même revient sur le processus d'écriture dans le Quarto *Mes Afriques* : « Je prêtais bien volontiers à Agrippine les sentiments qui m'habitaient pendant que j'écrivais le livre, et les réflexions où tous mes voyages m'avaient conduite et j'attrapais au passage Guillaume Lachenal pour donner corps à Virgile et l'attacher par grand-père interposé à Batouri, le symbole du colonialisme, provoquant son engagement militant. Je fis se rencontrer Virgile et Agrippine, et leurs échanges ressemblèrent en partie à ceux que Guillaume et moi, avions eus à propos de *C'est fort la France !* » (*Mes Afriques*, p. 793).

⁷⁹⁰ *Des Chauves-souris*, p. 833.

⁷⁹¹ *Ibid.*, p. 834.

⁷⁹² *Ibid.*, p. 834.

⁷⁹³ Corinne Grenouillet, « Médecins et maladies dans les romans africains de Paule Constant », art. cit., p. 177.

⁷⁹⁴ *Des Chauves-souris*, p. 844.

des villageois remarquent un nombre inhabituel de cadavres d'animaux sauvages, ils ont appris à avertir immédiatement les autorités locales, car cela signifie qu'une épidémie d'Ébola se prépare chez les hommes⁷⁹⁵.

Dans les deux cas, les autrices parviennent à mettre en avant l'idée d'une interdépendance entre santé humaine et santé animale, soulignant l'importance d'une coopération entre différentes disciplines dans la lutte contre les maladies contagieuses.

À l'intérieur de cette vision holistique, un rôle important est joué par le savoir traditionnel : « Pour les savants de la médecine traditionnelle, ce n'est pas seulement de plantes et de végétaux qu'il s'agit. C'est toute une conception du monde qui s'exprime, une manière de vivre avec la faune et la flore⁷⁹⁶ », affirme le chercheur congolais dans *En Compagnie des Hommes*. Il ajoute à quel point il est important de collaborer avec les guérisseurs, partager et échanger les informations et les savoirs parce que « la raison scientifique ne peut répondre à tous les besoins humains » en concluant que « dans le combat contre Ébola, les hommes restent les plus importants. Ils sont les agents de leur propre guérison, de leur propre protection⁷⁹⁷ ».

Dans ces romans, la mise en scène des politiques publiques de santé permet de développer un discours complexe sur la question de la vaccination et de faire surgir une réflexion autour du concept de santé planétaire. Or, dans les romans de science-fiction des éléments futuristes enrichissent l'imaginaire de la prévention des maladies contagieuses, faisant surgir des enjeux technologiques de la gestion des épidémies.

4.2.3. Technologie et épidémie

Comment sont gérées les épidémies du futur dans notre corpus science-fictionnel ? Vaccinations, drones et technologies avancées sont utilisées afin de prévenir les maladies.

Dans *Les Diables blancs* et dans *Moxyland* deux inventions améliorent la riposte du système immunitaire. Paul McAuley imagine l'existence d'une capsule magique, *magic bullet*, une technologie implantée dans le corps qui « renforç[e] le système immunitaire de [ses] hôtes en produisant des protéines d'anticorps artificiels contre des agents infectieux spécifiques⁷⁹⁸ ». Cette technologie, étant très coûteuse, est accessible seulement aux plus riches. Surgit alors la question des différences sociales et des vulnérabilités différentes : les

⁷⁹⁵ *En Compagnie des Hommes*, p. 133-134.

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 135.

⁷⁹⁷ *Ibid.*, p. 134.

⁷⁹⁸ *Les Diables blancs*, p. 232. *White Devils*, p. 267 : « They boost their hosts' immune systems by producing artificial antibody proteins against specific infective agents ».

personnes les plus pauvres disposent de moins de ressources pour le traitement et la prévention des maladies. Nicolas Hyde explique le fonctionnement de cette technologie : ce sont de « fabriques d'antigènes infiniment programmables » et il souligne qu'elle doit « être programmée sur mesure afin que les anticorps qu'elle produit ne soit pas attaqués par le système immunitaire de l'hôte⁷⁹⁹ ». C'est pourquoi il est dangereux de s'approprier violemment une capsule magique appartenant à une autre personne : « ces anticorps déclencheraient une réponse immunitaire inflammatoire massive et l'hôte mourrait dans les deux heures⁸⁰⁰ ». La capsule magique protège contre de nombreuses maladies, mais pas toutes. « Presque totalement efficace contre la malaria », elle l'est pourtant « beaucoup moins contre la maladie plastique⁸⁰¹ ».

Une invention similaire est décrite dans *Moxyland* où, comme nous l'avons déjà mentionné, le laboratoire Inatec Biologica est en train d'expérimenter une nanotechnologie censée renforcer le système immunitaire. Kendra « accepte de devenir une publicité vivante, puisque la marque de soda qui la commandite apparaît en lettres fluorescentes sur son poignet ; en échange de cet affichage permanent, elle reçoit un salaire qui lui permet de financer sa pratique artistique de photographe⁸⁰² ». Pour cela, Kendra décide de se soumettre au traitement encore en phase expérimentale, devenant l'une des cobayes de la grande firme qui gouverne le pays. À la suite du traitement, pendant lequel « trois millions de microbes robotiques artificiels s'engouffrent en chantant dans [s]es veines⁸⁰³ », elle observe son corps :

Ce matin, j'ai passé une heure à examiner ma peau, à étudier mon poignet, mon visage. Les effets cosmétiques sont les plus évidents, mais c'est ce qu'on ne voit pas qui compte vraiment ; la nano qui attaque les toxines, absorbe les radicaux libres, libère des antioxydants à la pelle. Détox marathon et réglage optimal combinés. De plus, elle est programmée pour traquer et détruire tout développement anormal, si bien que je n'aurai jamais à subir ce que papa a vécu, ce cancer qui lui rongeaient l'estomac et le dévorait de l'intérieur. Je ne promets rien, m'a dit Andile lorsqu'il m'a fait signer la décharge : « Le candidat est conscient que toute allégation du personnel d'Inatec concernant les avantages médicaux ou sanitaires est basée sur des conclusions préliminaires issues de tests sur des animaux. Le candidat est

⁷⁹⁹ *Ibid.*, p. 232. *White Devils*, p. 267 : « Magic bullets are infinitely programmable antigen factories » ; « every magic bullet has to be specifically tailored so that the antibodies it produces won't be attacked by the host's own immune system ».

⁸⁰⁰ *Ibid.*, p. 232. *White Devils*, p. 267 : « those antibodies would produce a massive inflammatory immune response, and the host would die in a couple of hours ».

⁸⁰¹ *Ibid.*, p. 232. *White Devils*, p. 261 : « almost completely effective against malaria » ; « much less so against the plastic disease ».

⁸⁰² Mélanie Joseph-Vilain, « Corps et corporalité dans *Moxyland* de Lauren Beukes », in : Marie-Eve Tremblay-Clérout et Jean-François Chassay (dir.), *Les frontières de l'humain et le posthumain*, Université du Québec à Montréal, 2014, p.73-89, p. 76.

⁸⁰³ *Moxyland*, p. 16. *Moxyland*, p. 13 : « three million designer robotic microbes go singing through my veins ».

conscient que la nanotechnologie Inatec en est encore à sa phase de prototype en développement et, conséquemment, accepte la responsabilité pleine et entière de tous les risques inhérents à etc., etc.”⁸⁰⁴.

Dans *Moxyland* cette nanotechnologie renforce le portrait d’une Ville du Cap sous le joug des entreprises poursuivant des expériences à l’éthique douteuse : la technologie contribue à façonner un monde sous surveillance. L’existence de telles technologies dans ces romans renvoie l’image d’un monde saturé de maladies dans lequel pour survivre il faut avoir une protection majeure. Il s’agit donc d’un outil mis en place comme défense préventive. Restent toutefois douteuses d’un côté l’élitisme d’un tel outil, et de l’autre l’éthique derrière l’usage de ladite technologie.

Douteuse est aussi la vaccination de masse mise en scène par Namwali Serpell. L’auteur imagine le développement d’un vaccin contre le VIH à travers une expérimentation d’ingénierie génétique : grâce à la « patiente de Lusaka », Joseph porte à terme la recherche de son père Lee et parvient à intervenir sur l’ADN et empêcher ainsi au Virus « d’infecter [les] cellules immunitaires⁸⁰⁵ ». Or, si l’existence dans ce futur hypothétique d’un vaccin contre l’une des maladies les plus mortelles en Afrique est souhaitable, son usage reste critique. En premier lieu, sans laisser le temps à Joseph de terminer les essais cliniques, un laboratoire chinois lui vole les résultats et procède à une distribution gratuite d’une version bêta du vaccin : « “Tu as vu les nouvelles cliniques du SAC ? Elles distribuent gratuitement des vaccins bêta contre le virus”. [...] “Une version bêta”, ironisa Naila. “Ça devrait s’appeler une version noire. Ils l’expérimentent sur nous”. [...] “Les essais sur les humains sont la seule façon de faire avancer la science”, dit Joseph. “Oui et les Noirs ont toujours été de bons cobayes”⁸⁰⁶ ».

Comme c’était le cas pour Kendra dans *Moxyland*, la population devient cobaye d’une technologie encore en phase d’expérimentation. En deuxième lieu, Serpell imagine

⁸⁰⁴ *Ibid.*, p. 76-77. *Moxyland*, p. 67-68 : « I spent an hour looking at my skin this morning, studying my wrist, my face. The cosmetic effects are the most obvious, but it’s the stuff you can’t see that counts; the nano attacking toxins, sopping up free radicals, releasing anti-oxidants by the bucketload. It’s a marathon detox and a fine-tune all in one. And the nano’s programmed to search and destroy any abnormal developments, so I’ll never have to go through what Dad did, the cancer chewing tis way through his stomach, consuming him from the inside out. No promises, said Andile, before he made me sign the contradicting waiver: “The applicant understands that any claims made by Inatec staff regarding medical or health benefits are based on preliminary findings from testing in animals. The applicant understands that the Inatec nanotechnology is still in the prototype phase of development and, based on this information and understanding, accepts full responsibility for all the risks inherent, etc. etc.” ».

⁸⁰⁵ *Mustiks*, p. 512. *The Old Drift*, p. 415 : « infecting our immune cells ».

⁸⁰⁶ *Ibid.*, p. 625. *The Old Drift*, p. 507 : « “You’ve seen the SAC clinics ? They’re giving out free beta vaccines for The Virus.” [...] “Beta version,” Naila scoffed. “They should just say black version. They’re testing it on us”. “Human trials are the only way science can move forward,” said Joseph. “Ya, and black people have always made great guinea pigs”. Naila crossed her arms ».

une vaccination de masse par la voie d'une autre technologie pillée : le mini-drone baptisé Moskeetoze en hommage à sa forme de moustique⁸⁰⁷. Ainsi, comme déjà dit précédemment, « à la fin du roman, les deux inventions pillées se trouvent réunies dans une même opération gouvernementale⁸⁰⁸ ».

Loin d'être seulement l'expression du désir de prévenir et de soigner les maladies, la biotechnologie peut être à l'origine de nouvelles maladies. Nous l'avons vu dans le roman de McAuley où, à côté de la Grippe noire, on assiste à la fabrication artificielle d'une nouvelle souche de la maladie plastique. De façon encore plus spectaculaire, cela advient aussi chez Meyer, où la biotechnologie est utilisée afin de simuler une épidémie naturelle. Le virus et son antidote sont fabriqués dans le même laboratoire sauf que le vaccin n'est distribué qu'après des membres de Gaia One. Brutal est enfin le scénario imaginé dans *Moxyland* : ici, comme déjà analysé, le virus devient une arme utilisée par les forces de l'ordre pour réduire au silence et contrôler les citoyens du Cap.

En observant ces déclinaisons, on pourrait penser que des réalités cauchemardesques surgissent facilement de l'imaginaire épidémique. Cependant, loin d'être de simples dystopies, les récits d'épidémie se situent à la frontière entre utopie et dystopie. Elles donnent lieu à une tension positive, se situant au seuil de l'utopie. C'est pourquoi nous croyons nécessaire de préciser notre analyse à la lumière des notions de dystopie et d'utopie.

4.3. Entre utopie et dystopie

Dans notre corpus science-fictionnel, de nombreux éléments contribuent à la construction d'un monde qui semble se rapprocher plus d'une dystopie que d'une utopie. Des problématiques à la fois écologiques et technologiques découlent en effet de l'imaginaire épidémique, dressant des questions d'ordre éthique et politique. Ce qui pose problème est surtout l'usage des technologies, souvent utilisées pour contrôler si ce n'est pas directement pour nuire à la société. L'épidémie « offre » en ce sens une bonne excuse pour mettre en place des politiques répressives : se cachant derrière la sécurité sanitaire, des pratiques à nos yeux dystopiques sont mises en place par les gouvernements.

⁸⁰⁷ À côté des recherches pour le développement du vaccin de Joseph, Jacob essaie de construire un mini-drone. Ce dernier lui sera volé par le gouvernement qui l'utilisera pour inoculer le vaccin contre le VIH. De façon très ironique Serpell tisse ensemble le destin des inventions des deux enfants de sa généalogie. Les deux verront leurs technologies utilisées contre la population.

⁸⁰⁸ Francesca Cassinadri, « Écologie et technologie dans les fictions d'épidémie : l'Afrique du futur entre dystopie et utopie chez Paul McAuley, Lauren Beukes, Deon Meyer et Namwali Serpell », *art. cit.*, p. 29.

D'autre part, au fil de notre analyse nous avons mis en exergue de nombreux éléments positifs : des gestes de solidarité, des personnages en révolte et des sensibilités exemplaires. Ainsi, souvent, dans la dystopie peuvent être trouvés les ferments de l'utopie. Comme le dit Yannick Rumpala, nous essaierons alors d'aller au-delà du « clivage entre utopie et dystopie, ou entre l'optimisme technofuturiste et le pessimisme apocalyptique⁸⁰⁹ » pour interroger la zone grise qui se trouve entre les deux.

4.3.1. *Des fictions dystopiques ?*

Les sociétés dépeintes dans les deux romans de Beukes offrent des exemples d'une gestion militaire des urgences sanitaires au prix des libertés. Comme déjà souligné, dans ces futurs l'on trouve des sociétés hiérarchisées souvent sous le joug d'entreprises transnationales qui se servent des différentes technologies pour se maintenir au pouvoir.

Dans *Moxyland*, à travers l'ID SIM, Beukes « transpose l'apartheid en une version plus technologique où le téléphone portable est devenu bien plus qu'un simple intermédiaire⁸¹⁰ ». Ce dernier, règle non seulement « tout ce qui touche à l'existence quotidienne, y compris l'alimentation et le logement » mais aussi, « par décharges électriques, il peut même servir d'instrument de punition à la disposition des services de police⁸¹¹ ».

Serpell conçoit dans son roman un autre dispositif, les « perles » (les *beads* en langue originelle). Dans la dernière partie de son roman, l'autrice imagine en effet l'implantation d'une technologie sous-cutanée par une société appelée *Digit-All*. Cette technologie transforme « la peau humaine [en] une interface électrique⁸¹² ». Un personnage explique davantage le fonctionnement de cette technologie : « Ils implantent une lampe torche et un haut-parleur dans le doigt et un micro dans le poignet – mais on peut aussi utiliser un bracelet. Il y a un circuit dans le nerf médian. [...]. Le reste, c'est de l'encre conductrice⁸¹³ ». John Muthyala développe dans son article : « Fonctionnant comme des appareils mobiles, proches des *smartphones*, ils peuvent être implantés dans les doigts. Les perles sont utilisées par le

⁸⁰⁹ Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018, p. 25.

⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 152-153.

⁸¹¹ *Ibid.*, p. 153.

⁸¹² *Mustiks*, p. 523. *The Old Drift*, p. 424 : « Human skin is an electric interface ».

⁸¹³ *Ibid.*, p. 523-524. *The Old Drift*, p. 424 : « They embed a torch and a speaker in the finger, and a mic at the wrist – but you can also use a wristband. There's a circuit in the median nerve. [...]. The rest is conductive ink ».

gouvernement pour envoyer des informations sur le vote, les cartes de crédit, les paiements, ainsi que pour communiquer avec les fonctionnaires⁸¹⁴ ». Le gouvernement se sert des perles pour collecter des données sur les utilisateurs sans l'accord de ces derniers. « Le système de perles est si invasif, observe Naila, que les gens ne peuvent pas les “désactiver” parce que “c’est le système parfait pour nous surveiller, pour nous forcer à nous conformer”, ce qui amène Jacob à noter que les mineurs dans le Copperbelt, pour résister à l’intrusion, n’ont pas eu d’autre choix que de se couper le bout des doigts où les perles sont implantées⁸¹⁵ ». Cela mène l’auteur de l’article à conclure :

Une telle fusion du corps humain et de la technologie numérique modifie radicalement la relation entre l’État et le peuple : la résistance démocratique n’est possible que par la défiguration corporelle, et pas seulement par les protestations, les *sit-in*, la désobéissance civile, etc. Un tel réalignement substantiel du pouvoir social est possible parce que, comme le note Thomas Streinz, la rhétorique de l’innovation technologique créative occulte la nécessité de poser des questions sur l’éthique et la politique des technologies de l’information. La collecte de données sans discernement devient la norme par rapport à laquelle les droits et les responsabilités sont accordés et les lois et les politiques sont rédigées et mises en œuvre⁸¹⁶.

Dans leurs romans, Lauren Beukes, Namwali Serpell, Paul McAuley et Deon Meyer semblent mettre en garde le lecteur vis-à-vis des conséquences d’un progrès technologique laissé au service de gouvernements ou d’entreprises autoritaires. La représentation des sociétés non-égalitaires constamment sous surveillance où la liberté d’expression vient à manquer, montre à quel point « le progrès technique ne suffit pas en soi et ne mène pas de façon nécessaire à l’émancipation⁸¹⁷ ». Ainsi certes dans ces fictions des technologies avancées sont imaginées afin d’améliorer l’état de santé des individus. Mais cela ne suffit pas s’il s’agit d’une expérimentation (le booster dans *Moxyland*, le vaccin contre le VIH

⁸¹⁴ John Muthyala, « Drone, Baby, Drone: Techno-neocolonialism and Postcolonial Mediations in Namwali Serpell’s *The Old Drift* », *Research in African Literatures*, Volume 53, no. 3, Fall 2022, p. 132-160, p. 147. [En ligne] : DOI : <https://doi.org/10.2979/ral.2022.a900038>. Notre traduction : « functioning like mobile devices, akin to smart phones, they can be implanted in fingers. The beads are used by the government to send information about voting, credit cards, payments, including communicating with government officials ».

⁸¹⁵ *Ibid.*, p. 149. Notre traduction : « The beading system is so invasive, observes Naila, that people cannot “deactivate them” because “it’s the perfect system to monitor us, to force compliance,” leading Jacob to note that the miners in the Copperbelt, to resist intrusion, had no choice but to lob off their fingertips where the beads are implanted ».

⁸¹⁶ *Ibid.*, p. 149. Notre traduction : « Such a fusion of the human body with digital technology radically alters the relationship between the state and the people: democratic resistance is possible only through bodily disfigurement, not only protests, sit-ins, civil disobedience, and so on. Such a substantive realignment of social power is possible because, as Thomas Streinz notes, the rhetoric of creative technological innovation obscures the need to ask questions about the ethics and politics of information technologies. Indiscriminate data collection becomes the norm against which rights and responsibilities are accorded and law and policy are written and implemented ».

⁸¹⁷ Alice Carabédian, *Utopie radicale. Par-delà l’imaginaire des cabanes et des ruines*, Paris, Seuil, 2022, p. 8.

dans *Mustiks*) ; d'un outil qui reste trop cher et qui n'est donc pas démocratique (la capsule magique dans *Les Diables blancs*) ; ou imposé pour un « bien supérieur » supposé (les politiques mise en place dans *Afterland*, l'opération « anti-terrorisme » dans *Moxyland*, la vaccination de masse dans *Mustiks*, le projet Balance dans *L'Année du Lion*).

L'hybridation entre corps et technologie et, plus généralement, l'image des sociétés « où la technique est devenue un phénomène total, le cadre obligé des activités et interactions quotidiennes⁸¹⁸ », inscrit nos romans dans le genre du cyberpunk. Comme l'affirme Rumpala, « sur ces aspects techniques, le cyberpunk se présente comme un laboratoire pour une sociologie expérimentale des usages de nouveaux dispositifs, appareils, machines, etc. À travers les situations dans lesquelles sont placés les personnages [...], le courant explore la variété des appropriations des technologies. Il donne à voir ce que pourraient être leurs utilisations⁸¹⁹ ». Et c'est exactement ce que font nos romans : ils montrent les bons et les mauvais usages de nouveaux dispositifs technologiques. De cette façon, les romans « peuvent aider à construire une grille de compréhension de phénomènes et de dynamiques intuitivement ou empiriquement perceptibles⁸²⁰ » dans le présent. Les fictions que nous venons d'analyser ont donc une valeur heuristique : elles nous montrent les possibles évolutions des phénomènes, des tensions et des pulsions actuelles, ouvrant « un espace où peut se réaliser une forme de déconstruction⁸²¹ ».

4.3.2. *Récit épidémique comme critique de l'anthropocène*

Dans le chapitre précédent, nous avons commencé à tracer une analyse des enjeux écologiques soulevés par les fictions épidémiques. Ces dernières, à travers la mise en scène des maladies contagieuses, parviennent à poser un regard critique envers une façon prédatrice d'habiter le monde et une excessive anthropisation.

Cela est particulièrement explicite chez Tadjou où, à la fin du roman, les trois voix des êtres non-humains vont constituer une dialectique entre un scénario pessimiste et un autre plus optimiste. Le premier à parler, Ébola, conclut son discours en imaginant différentes « fins » du monde, afin de rappeler aux êtres humains que souvent ils sont eux-mêmes à l'origine de leur malheur. Il apostrophe le défenseur des humains, Baobab : « Crois-moi, Baobab, si les hommes acceptaient de reconnaître leur côté intrinsèquement sombre, ils

⁸¹⁸ Yannick Rumpala, *Cyberpunk's not dead*, op. cit., p. 33.

⁸¹⁹ *Ibid.*, p. 33.

⁸²⁰ *Ibid.*, p. 22.

⁸²¹ *Ibid.*, p. 221.

apprendraient à mieux contrôler leurs pulsions destructrices au lieu de se laisser contrôler par elles⁸²² », invitant à une majeure lucidité de discernement : « Ils devraient s'analyser froidement et chercher des façons efficaces d'arrêter le carnage. Ils devraient oublier leurs idées saugrenues de fraternité et de solidarité qu'ils bafouent sans vergogne, et être plus réalistes⁸²³ ». Le virus ironise, s'afflige de voir les hommes « s'acharn[er] à leur propre perte⁸²⁴ » et constate « leur capacité d'autodestruction⁸²⁵ » dicté par leur « nature néfaste⁸²⁶ ». Loin de représenter la seule menace envers les êtres humains, Ébola dresse une liste de catastrophe possibles : « Un cataclysme pourrait détruire la terre plus vite que moi. La terre pourrait entrer en collision avec une autre planète, être avalée par un trou noir ou bombardée par des astéroïdes. Il y a bien sûr la menace d'une guerre atomique entre pays "civilisés", d'une telle magnitude qu'elle serait capable de balayer la vie⁸²⁷ ». Plus mitigée est l'intervention de Chauve-souris qui invite les êtres humains à un meilleur soin de la Planète. Selon elle, les humains devraient apprendre à « partager entre eux, entre nous, entre les créatures à naître⁸²⁸ » ; ils devraient aussi « prendre conscience de leur appartenance au monde, de leur lien avec toutes les autres créatures, petites ou grandes⁸²⁹ ». Chauve-souris appelle les êtres humains à renoncer au désir d'une supériorité technoscientifique et à l'idée de pouvoir tout dominer et contrôler avec la technique⁸³⁰. Au contraire, elle les invite à accepter leur finitude et à faire bon usage de leur intelligence :

Au lieu de vouloir s'élever au-dessus de leur condition terrestre. Au lieu de vouloir occulter la présence de la mort, à coups d'inventions de plus en plus sophistiquées. Au lieu de se cacher les souffrances de la vie, ils devraient apprendre à s'y préparer et à accepter la pure joie d'être au monde. Prendre, une fois pour toutes, conscience du péril qu'ils font peser sur leur propre espèce et sur toute la biosphère et utiliser leur remarquable intelligence pour éviter la fin du monde. Coloniser l'espace avec leurs grandes fusées ne sera pas une planche de salut pour les hommes. Car, s'ils n'ont pas appris à vivre ici, comment pourront-ils vivre dans l'Ailleurs lointain ?⁸³¹.

Avec ses mots, Chauve-souris invite l'être humain à réinventer sa relation au monde. Hors fiction, ce discours fait écho à la pensée du sociologue et philosophe Hartmut Rosa,

⁸²² *En Compagnie des Hommes*, p. 149.

⁸²³ *Ibid.*, p. 149.

⁸²⁴ *Ibid.*, p. 149.

⁸²⁵ *Ibid.*, p. 149.

⁸²⁶ *Ibid.*, p. 150.

⁸²⁷ *Ibid.*, p. 150-151.

⁸²⁸ *Ibid.*, p. 158.

⁸²⁹ *Ibid.*, p. 159.

⁸³⁰ Chauve-souris affirme en effet : « Hélas, les hommes rêvent encore d'une pureté qui n'existe pas, d'une unité qui n'a jamais eu lieu. C'est pourquoi certains d'entre eux recherchent inlassablement une puissance supérieure à travers la science » (p. 157).

⁸³¹ *Ibid.*, p. 159.

selon lequel l'homme moderne est guidé par le désir de rendre le monde *disponible*, c'est-à-dire de le dominer et maîtriser à travers la technique. Contre cette mise à disposition, le philosophe allemand propose une théorie de l'*indisponibilité*⁸³². Souhaitant voir l'homme embrasser sa finitude et renoncer à tout contrôler, Chauve-souris semble l'inviter à accepter l'intrinsèque *indisponibilité* du monde. Quant à lui, Baobab rebondit : « les hommes doivent signer un pacte de bonne entente avec la nature. Nous devons vivre ensemble et préserver le bien-être de la planète⁸³³ ». L'arbre exprime enfin le désir de voir « le destin des hommes rejoindre le nôtre⁸³⁴ » : une réunion entre l'être humain et la nature, afin que cette dernière puisse retourner vivre *en compagnie des hommes*.

Constant, elle, nous offre une représentation complexe du rapport humains-animaux. Ce dernier n'est pas sans lien avec son vécu personnel, comme elle le raconte : « Je me rappelais, à Cayenne, la petite chauve-souris au bout d'un fil de coton rose que je martyrisais sans le savoir, tous les singes que j'avais pris dans mes bras, jusqu'à ce bébé gorille dont la mère, viande de brousse, avait été mangée et qui devant nous, les hommes, croisa les bras, ferma les yeux pour nous dire qu'il voulait mourir⁸³⁵ ».

Ou encore, « c'est par leur mort que les animaux font leur entrée dans ma vie, cela tient en grand partie au fait que capturés pour servir de viande de chasse ou de brousse, ils n'étaient cédés que pour un meilleur prix comme bête d'agrément⁸³⁶ ». En effet, au premier regard, la représentation des animaux est consumériste : singes et chauves-souris sont tout d'abord de la viande de brousse, qu'on voit sous forme de ragoût prêt à devenir nourriture pour les humains. Néanmoins un autre aspect surgit, celui de l'affection et du sentiment maternel envers les bêtes. Un exemple en est le rapport entre Olympe et la chauve-souris, dont la rencontre est ainsi décrite :

Qu'est-ce que le bonheur quand il accompagne le triomphe, la joie quand elle fond de tendresse, l'exaltation quand elle s'épanouit dans la plénitude de la reconnaissance comme le fleuve qui déborde noie les forêts et les champs pour les nourrir de son limon ? Quand on a ça entre les doigts, dans la main, on court chez soi, on crie de joie, on montre, on refuse de donner, on garde, on protège, on est envié, on se sent unique. [...]. Plus elle regardait la chauve-souris, plus elle l'aimait avec son nez en l'air, ses yeux noirs et luisants comme des grains de poivre. [...]. Des ongles aux oreilles, cette chauve-souris était parfaite⁸³⁷.

⁸³² Pour approfondir la pensée de Hartmut Rosa voir notamment : *Résonance : une sociologie de la relation au monde* (2018) et *Rendre le monde indisponible* (2020), publiés aux Éditions La Découverte.

⁸³³ *En Compagnie des Hommes*, p. 163.

⁸³⁴ *Ibid.*, p. 167.

⁸³⁵ *Mes Afriques*, *op. cit.*, p. 795.

⁸³⁶ *Ibid.*, p. 46.

⁸³⁷ *Des Chauves-souris*, p. 800-801.

Loin d'être réduit à une simple nourriture, l'animal « provoque de l'amour⁸³⁸ » chez Olympe qui développe un sentiment maternel, comme suggéré dans cette scène où l'enfant nourrit la bête : « Olympe porta la chauve-souris à sa bouche, ouvrit ses lèvres, sentit le museau qui cherchait un tétou. Avec la langue, elle força le museau pour y glisser un peu de salive. La chauve-souris tétait. Olympe sent la salive lui envahir la bouche et au bout de la langue l'aspiration ferme et rythmée de la succion qui la comble de bonheur⁸³⁹ ».

Un sentiment d'affection comparable est évoqué dans *La Cécité des Rivières*, lorsque Éric se souvient d'un chimpanzé de son enfance⁸⁴⁰. Un autre point de vue sur le rapport entre humains et animaux nous est offert par le regard scientifique et quelque peu exotisant des primatologues, pour qui les Silverblacks sont des objets d'étude et surtout une espèce animale protégée⁸⁴¹. Enfin, souvent, les vicissitudes et le destin auxquels font face à la fois les êtres humains et les animaux sont partagés : un peu comme chez Tadjo, Constant semble vouloir suggérer un sort commun aux espèces, humains et autres. Les deux autrices font ainsi transparaître en filigrane de leurs récits le désir utopique d'une réconciliation, d'un rapport moins construit sur l'oppression à l'égard de la nature et des animaux.

Un désir similaire semble surgir dans les romans de science-fiction où, comme mentionné, la fin du monde devient l'occasion de mettre en discussion notre façon d'habiter la Planète. Chez Meyer, la question centrale est celle de la crise climatique et de l'impact de l'humain sur le (dés)équilibre des écosystèmes. À côté des éléments déjà mis en avant, nous relevons l'image d'une renaissance après la Fièvre :

Chaque année il y avait plus de poissons et de crustacés qu'avant, on voyait bien que la mer recommençait à vivre, lentement, et les oiseaux aussi, et on pouvait voir que la Fièvre avait été bonne pour le monde. Il y avait des fous du Cap et des cormorans sur l'île aux Oiseaux, à Lambert's Bay, chaque année on constatait qu'ils étaient plus nombreux et en meilleure

⁸³⁸ *Ibid.*, p. 801.

⁸³⁹ *Ibid.*, p. 807.

⁸⁴⁰ *La Cécité des Rivières*, p. 171-172 : « [Éric] avait ramené le tout petit singe du village. Et très vite il s'était trouvé devant un problème insoluble : comment nourrir un chimpanzé de quinze jours arraché à sa mère puis enlevé à la femme qui l'avait allaité. Du lait, il y en avait à la cuisine mais en boîte et concentré sucré. Dans quelles proportions le délayer ? La température de l'eau ? Comment improviser un biberon ? Une bouteille, il pouvait trouver ça, mais une tétine ? Il trempa un coin de torchon dans le lait sirupeux pour faire une mèche qu'il mit entre les lèvres du nourrisson qui refusa de téter. Il tournait la tête chaque fois qu'Éric lui présentait la bouteille ou voulait insérer le bout de tissu humide et sucré dans la bouche qui cherchait le sein. Il fouillait fébrilement le torse, le cou, le menton d'Éric. À bout de ressource, Éric utilisa une petite cuillère pour introduire le liquide dans une bouche que le chimpanzé tenait serrée et qu'il devait ouvrir en pressant sur les deux côtés de la mâchoire. Reprenant espoir quand le lait passait et que le petit déglutissait pour ne pas étouffer, désespérant quand le lait filait par la commissure des lèvres et glissait le long des poils sur la poitrine. Le lait concentré collant les poils du torse du tout-petit resta à jamais la marque de l'impuissance quand on va au-delà du raisonnable pour sauver une vie coûte que coûte. Il offrit sa bouche, le singe détacha une lèvre qu'il téta désespérément ».

⁸⁴¹ Voir le chapitre XX de *Des Chauves-souris* (p. 870-872).

condition parce qu'il y avait plus de poissons pour les nourrir, et moins de gens pour attraper les poissons⁸⁴².

L'épidémie est ici présentée comme moteur de renaissance pour la nature, rappelant la philosophie de Gaia One qui voit l'être humain comme une « espèce-fléau ». Cette idée d'un renouveau de la nature est présente aussi dans *Afterland*, ici sous forme d'une rêverie dans la tête de Miles. Après avoir dit adieu à son père décédé, l'autrice nous plonge dans le fil de pensée du jeune garçon :

Les immeubles de bureaux, sombres et vides, lui plaisent plus. Il se demande ce qu'ils deviendront, quand tout sera terminé. Quelque chose de cool, il l'espère, comme des parcs de skate, ou des salles de paintball. Ou alors, on pourrait ouvrir toutes les portes et les fenêtres et laisser la nature reprendre le dessus. Des bébés coyotes nicheraient dans le bureau du directeur, des rats laveurs sauteraient sur les chaises à roulettes et glisseraient sur la moquette⁸⁴³.

Miles se retrouve ainsi à affirmer que « [l]es rats laveurs pourraient totalement devenir la nouvelle espèce dominante⁸⁴⁴ ». Dans l'interlude du roman, un autre personnage réfléchit à ce propos :

Je craignais une embuscade, mais l'événement le plus palpitant de ces seize heures de voyage se résumera à un arrêt de vingt minutes, imposé par la présence d'un troupeau de vaches, et à toutes les petites villes abandonnées, déjà avalées par la forêt, que nous avons traversées. "C'est beau, de voir la nature reprendre ses droits", dis-je, et Jaysing pousse un grognement indifférent. "Vous pensez que les hommes reviendront ? Que tout redeviendra normal ?" "Peut-être", répond-il⁸⁴⁵.

Cette rhétorique d'une nature profitant de l'absence des humains pour reconquérir l'espace avait d'ailleurs été au centre de nombreux articles pendant le confinement mis en

⁸⁴² *L'Année du Lion*, p. 463-464. *Fever* p. 395 : « every year the fish and the crayfish numbers grew, you could watch the sea coming alive again, slowly, and the birds; that's where you could see that the Fever was actually good for the world. There are these blue gannets and cormorants on Bird Island at Lamberts Bay. And every year you could see there were more of them and their condition was better 'cause there was more fish for them to eat, 'cause there were fewer people to catch the fish ».

⁸⁴³ *Afterland*, p. 88. *Afterland*, p. 71 : « There are still cars on the roads, moving ones, with people – women – in them, driving around, going places. Not a lot, but some. This feels wrong to him. Like how can they carry on with their lives as if nothing has happened ? How dare they ? He feels better about the empty office blocks standing dark and vacant. He wonders what they'll become, when this is all over. Something cool, he hopes, like skate parks or indoor paintball courses. Or they could open all the windows and doors and let nature take over. Coyote cubs nesting in the manager's office, raccoons jumping on the roller chairs and skidding across the floor ».

⁸⁴⁴ *Ibid.*, p. 88. *Afterland*, p. 71 : « Raccoons could totally be the new dominant species ».

⁸⁴⁵ *Ibid.*, p. 268. *Afterland*, p. 232 : « I've been nervous about hijackers, but the most interesting thing that's happened over the sixteen hours we've been driving is a herd of cows causing a twenty-minute stop, and the abandoned small towns we pass through that are already being swallowed up by the forest. "It's nice to see nature coming back," I say, and Jaysing grunts, uninterested. "Do you think men will ever come back? That it will ever be normal again?" "Maybe," he says ».

place lors de l'émergence du Covid-19⁸⁴⁶. Bien que la critique sous-entendue dans ce type de discours soit toujours la même – un rappel à l'être humain sur les conséquences de ses actions destructrices – ils ne font que poursuivre une idée de contraposition entre *êtres humains* et *nature* : une catastrophe pour les hommes représenterait ici une chance pour la nature⁸⁴⁷. En ce sens, la représentation de l'être humain comme une espèce néfaste en guise de critique à un système de pensée ne peut pas, toute seule, suffire à provoquer un changement. La critique est certes nécessaire mais, pour broser une utopie, il faut plus que ça. Si d'un côté les scénarios pessimistes servent à faire naître chez le lecteur une réflexion critique, nos romans offrent aussi des exemples de virtuosité. Ainsi, dans notre corpus nous trouvons non seulement l'application d'une logique par défaut, mais la représentation de tentatives concrètes de subversion.

4.3.3. Des alternatives utopiques

Alice Carabédian écrit : « L'utopie n'est pas le progrès. Elle est pratique autant que vision. *Critique* autant que *création*. Elle est négativo-positive. Elle n'est pas positiviste⁸⁴⁸ » [nous soulignons]. Cette définition nous semble très pertinente afin de mieux encadrer nos romans. Jusque-là, nous avons relevé de nombreux éléments de *critique* surgissant de notre corpus. D'un côté, des futurs menacés par le double spectre écologique et technologique ; de l'autre, la représentation des conséquences d'un rapport déséquilibré entre les humains, la faune et la flore.

Or, que dire par rapport à la *création* ? Nous pensons que dans notre corpus, le rêve utopique est incarné par certains personnages s'élevant au-dessus de la réalité dans laquelle ils se trouvent. Encore une fois, les mots de Carabédian nous viennent en aide :

[L]’utopie n’a jamais été close sur elle-même et ne s’est jamais crue parfaite et finie. [...]. [L]’utopie a toujours été la représentation d’un combat acharné contre la dystopie entendue comme ce mauvais lieu, fictif ou réel, toujours à venir, et que les sociétés dystopiques ont précisément pour but d’empêcher l’utopie, d’empêcher l’espoir qu’il en soit autrement. Mais

⁸⁴⁶ À titre d'exemple : <https://www.geo.fr/environnement/les-humains-sont-confines-la-nature-reprend-ses-droits-200334> ; <https://www.ouest-france.fr/sante/virus/coronavirus/les-humains-sont-confines-la-nature-reprend-ses-droits-6794461> ; https://www.francetvinfo.fr/sante/maladie/coronavirus/video-confinement-la-nature-reprend-elle-vraiment-ses-droits_3909315.html ; <https://www.leparisien.fr/environnement/confinement-chant-des-oiseaux-moins-de-bruit-la-nature-reprend-ses-droits-30-03-2020-8290407.php>.

⁸⁴⁷ À ce propos dans *Dans les imaginaires du futur* (2020) Ariel Kyrou fait une distinction entre des fictions décrivant « un monde sans nous » et d'autres fictions mettant en scène un « nous sans le monde ». Dans cette polarisation, celle qui représente une dystopie humaine correspond à une utopie animale. Voir notamment le chapitre III de l'essai.

⁸⁴⁸ Alice Carabédian, *Utopie radicale*, op. cit., p. 9.

l'utopie étant féroce, elle réapparaît quand on tente de la faire disparaître : quand on s'arme et lutte en dystopie contre un ordre aliénant, voilà l'utopie qui se manifeste. Quand Winston Smith écrit dans son carnet "À bas Big Brother", en secret et à l'abri du télécran qui le surveille en continu, le personnage d'Orwell écrit déjà de l'utopie et, en écrivant ces quelques mots performatifs, il prend conscience de l'horreur dans laquelle il vit et contre laquelle il va se révolter. Même si, finalement, l'utopie ne se réalise pas, même si à la fin Big Brother gagne et écrase toute velléité de liberté chez Winston. Celui-ci aura au moins eu l'occasion de se subjectiver. L'utopie est la lutte contre la dystopie⁸⁴⁹.

À la manière de Winston Smith, nos personnages se révoltent contre la dystopie. Cela veut dire que non seulement ils la reconnaissent, mais qu'ils décident de lutter contre elle. Cet élan utopique est présent chez Tendeka, le jeune militant, activiste et bénévole de *Moxyland*. Dans une ville dominée par l'égoïsme, l'exploitation, la suppression de toute liberté, Tendeka représente un contre-exemple positif. Il organise des actes de sabotages contre le gouvernement et il est fondateur d'une association, « Streets Back », qui s'occupe d'aider les enfants dans la rue. Comme il l'explique, son projet « va à l'encontre de tout ce qu'on essaye de faire, c'est-à-dire donner une voix aux gamins et pas aux corporates. Ils ont déjà une voix. [...]. Ces gosses ont que dalle. Ils sont privés du moindre droit. Notre projet est un truc créatif. Ils laissent une marque sur la ville⁸⁵⁰ ». Ensuite il décrit la réussite du projet, des gros *graffitis* réalisés par les gamins : « On réalise les trois façades sur le côté de l'ancienne bibliothèque, tout là-haut, surplombés par les panneaux de pub et les vidéomercials. Tout ça pour la Bonne Cause : les gosses des rues canalisent leur frustration dans quelque chose d'utile, quelque chose de beau. Quelque chose qui va donner bonne conscience au grand public⁸⁵¹ ». La révolution de Tendeka et son désir d'ouvrir les yeux au reste de la société sont si forts qu'il se sacrifie pour ses idéaux, comme nous l'avons déjà analysé précédemment.

Un même esprit révolutionnaire est présent chez Cole dans *Afterland* qui, pour sauver son fils, entreprend un voyage périlleux. Bloquée aux États-Unis, un pays décrit comme militarisé et sous haute surveillance, Cole souhaite rentrer chez elle en Afrique du Sud pour y mener une vie plus libre et où son fils pourra grandir sans peur. Dans ce roman nous trouvons une autre réalité qui semble vouloir s'opposer à celle existante. Il s'agit de la communauté de Kasproin, « une bande d'anarchistes, de socialistes, d'*off-griders* et autres

⁸⁴⁹ *Ibid.*, p. 9.

⁸⁵⁰ *Moxyland*, p. 104-105. *Moxyland*, p. 94-95 : « It's against everything we're trying to do, which is to give the kids a voice, not the corporates. They have a voice. [...]. These kids have got nothing. They're totally disenfranchised. Our project's a creative outlet. They're making a mark on the city ».

⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 178. *Moxyland*, p. 164 : « We're doing up all three of the panels on the side of the ex-library, up there with the logos and adboards and videomercials beaming down. All in the name of a Good Cause, the street kids channeling their frustration into something useful, something beautiful. Something the public can feel good about ».

radicaux libres⁸⁵² » que Cole et Miles rencontrent pendant leur voyage. L'une des membres leur explique la philosophie de cette communauté :

Certains voient ce qui s'est passé comme une occasion de se réinventer. C'est pour ça que j'adore ce que fait Kasproing : réquisitionner les maisons abandonnées, y installer des gens, transformer les jardins en potagers, créer des enclaves sociales autosuffisantes. Les gens en ont marre d'attendre que la machine rattrape son retard et le gouvernement s'accroche à la propriété comme si feu le capitalisme était encore à la mode. [...]. Reconstruire la société, c'est un vrai effort de groupe !⁸⁵³.

La catastrophe est donc envisagée comme l'occasion d'un renouveau. De plus, comme l'a bien écrit Mélanie Joseph-Vilain dans l'article cité auparavant, il est important de souligner la projection dans un futur à venir en Afrique du Sud : c'est à Johannesburg, la ville identifiée dès le début comme *la maison* des protagonistes, que Cole veut retourner. À travers la mise en scène de personnages sud-africains et, plus particulièrement, à travers la figure de Miles, « enfant d'origine métisse, fil d'un père américain noir et d'une mère sud-africaine blanche », dans *Afterland* Beukes interroge « les identités transatlantiques⁸⁵⁴ ». Ce n'est pas un hasard si ce récit apocalyptique « écri[t] par [une] écrivain[e] sud-africain[e] et se déroulant aux États-Unis se termi[e] par des références à l'océan Atlantique, espace symbolique dans le contexte de la colonisation et de la littérature postcoloniale⁸⁵⁵ ». C'est en effet sur l'image de Cole et Miles sur le bateau qui les conduira en Afrique du Sud que le roman s'achève : une fin qui annonce un nouveau commencement.

Ce concept est aussi présente dans *L'Année du Lion* et, plus spécifiquement, dans la fondation de la ville d'Amanzi. C'est le projet d'un « nouveau commencement pour de braves gens⁸⁵⁶ » qu'on lit sur la brochure⁸⁵⁷ écrite par Willem. Ce dernier cherche à

⁸⁵² *Afterland*, p. 83. *Afterland*, p. 67 : « It's a bunch of anarchists, socialists, off-the-gridders, and other free radicals ».

⁸⁵³ *Ibid.*, p. 84-85. *Afterland*, p. 68-69 : « Some people see what's happened as a chance to reinvent themselves. That's why I love Kasproing is doing: taking over abandoned houses, moving people in, turning the gardens into farm allotments, creating self-sufficient social nodes. They're tired of waiting for the machine to catch up, and the state government is clinging on to property rights like late capitalism is still in fashion. [...]. Rebuilding society takes group effort! ».

⁸⁵⁴ Mélanie Joseph-Vilain, « Transatlantic Post-Apocalyptic Fiction: Frank Owen's *South* (2016) and *North* (2018) and Lauren Beukes's *Afterland* (2020) », *art. cit.* Notre traduction : « a child of mixed heritage, the son of a black American father and a white South African mother » ; « transatlantic identities ».

⁸⁵⁵ *Ibid.*, notre traduction : « it is no coincidence if these two apocalyptic narratives written by South African writers and set in the United States end with references to the Atlantic Ocean, a symbolical space in the context of colonization and postcolonial literature ».

⁸⁵⁶ *L'Année du Lion*, p. 65. *Fever*, p. 50 : « A new beginning for good people ».

⁸⁵⁷ La brochure cite : « Un nouveau commencement pour de braves gens. Nous fondons un sanctuaire, une communauté bâtie sur la Justice, la Sagesse, la Modération et le Courage (cit. *La République* de Platon) dans un endroit très sûr avec largement assez d'eau et, bientôt, de quoi manger et de l'électricité. Si vous voulez faire partie de cette nouvelle société ouverte, ordonnée, démocratique et libre, venez à Vanderkloof » (*L'Année du Lion*, p. 65-66).

reconstruire une société civile fondée sur la pensée et la tradition de la civilisation occidentale remontant à la Grèce antique. Dans l'économie du roman, Willem et Amelia incarnent deux visions opposées de l'humanité : la première, optimiste, dont la philosophie « reposait sur l'idée que l'humanité avait toujours fini par résoudre chaque problème⁸⁵⁸ » ; la deuxième, pessimiste, dont la philosophie est couronnée par la réalisation du Projet Balance. Or, si l'on regarde au seul projet politique de renouveau incarné par la fondation d'Amanzi, force est de se demander : Amanzi réussit-elle dans son but utopique ? Au premier regard, malgré l'effort et la bonne volonté qui ont présidé à la naissance de la ville, le lecteur constate tout de même son échec. De nombreuses fragmentations naissent à l'intérieur de la ville, et cela très rapidement. Certes, comme l'a bien dit Colette Guldumann dans son article, « la réputation d'Amanzi attire des personnes et des groupes de l'ancienne Afrique du Sud et d'au-delà de ses frontières aujourd'hui disparues. La technologie se reconstruit au fur et à mesure que des personnes aux compétences diverses arrivent et contribuent au développement d'Amanzi⁸⁵⁹ ». Mais la communauté ne semble pas arriver à unifier toutes ces différentes personnes. La fondation par le pasteur Nkosi Sebege d'une nouvelle ville, New Jerusalem, en est l'exemple le plus concret. Le Pasteur quitte Amanzi avec de nombreuses personnes pour se rendre dans cette nouvelle ville et communauté « exclusivement dirigées par Dieu⁸⁶⁰ ». Dans son analyse, Guldumann affirme que « bien que la division soit représentée en termes religieux et que la race ne soit pas mentionnée, il est évident pour le lecteur sud-africain, [...], que Nkosi Sebege est Tswana, une ethnie africaine, tandis que Willem est blanc [...] : la communauté d'Amanzi, [...], est divisée, une fois de plus, sur la base de la race⁸⁶¹ ».

Finalement, c'est au terme du roman que s'ouvre la perspective d'un nouveau commencement. En effet, entre la logique malthusienne d'Amelia et les références idéologiques occidentales de Willem, une troisième voie semble s'ouvrir à partir du narrateur

⁸⁵⁸ *Ibid.*, p. 610. *Fever*, p. 517 : « was based on the idea that mankind had solved every problem time and again ».

⁸⁵⁹ Colette Guldumann, « “A New Beginning for Good People” : National Identity and the New South Africa in Deon Meyer’s Crime Fiction », in *Crime Fiction and National Identities in the Global Age: Critical Essays*, ed. Julie H. KIM, McFarland, 2020, p. 115-137, p. 130. Notre traduction : « Amanzi’s reputation attracts people and groups from the former South Africa and from beyond its now defunct borders. Technology is reconstructed as people with various expertise arrive and contribute towards the development of Amanzi ».

⁸⁶⁰ *L'Année du Lion*, p. 435. *Fever*, p. 369 : « exclusively ruled by God ».

⁸⁶¹ Colette Guldumann, « “A New Beginning for Good People” : National Identity and the New South Africa in Deon Meyer’s Crime Fiction », *art. cit.*, p. 32. Notre traduction : « While the split is represented in religious terms and race is not mentioned, it is apparent to the South African reader, [...], that Nkosi Sebege is Tswana, an ethnic African, while Willem is white [...] : community of Amanzi, [...], is split, once again, on the basis of race ».

Nico et de sa femme Sofia. Comme nous l'avons déjà expliqué, le narrateur commence à raconter depuis le futur, lorsqu'il a 47 ans : ainsi il apostrophe le lecteur au tout début du roman : « Je veux te raconter comment on a assassiné mon père. Je veux te raconter qui l'a tué et pourquoi. Car c'est l'histoire de ma vie. Et l'histoire de ta vie et de ton monde, tu verras⁸⁶² ». Dans cette phrase se cache l'existence d'un monde après les faits racontés, après la Fièvre et surtout, après les vicissitudes de la fondation d'Amanzi et ses fragmentations. Dans tout cela, il peut se cacher un élan utopique. Une fois les figures fortes et monolithiques abandonnées, à travers le personnage de Nico surgit l'hypothèse d'un avenir différent pour Amanzi. À la fin du roman, le jeune garçon décide en effet de rentrer à Amanzi, rejetant ainsi la philosophie de sa mère. La référence à l'institution d'un nouveau calendrier, commencé comme un jeu entre Nico et Sofia et ensuite codifié, nous semble être symbolique d'un renouveau qui se défait de toute tradition antérieure et, surtout, occidentale. Dans cela, *L'Année du Lion* peut être lu, avec Jean-Paul Engélibert, comme un roman se situant après la fin d'un monde pour en penser un nouveau. En ce sens, le roman de Meyer n'est pas nihiliste. Au contraire, faisant table rase du présent il ouvre un horizon possible⁸⁶³.

Chez Serpell, cet « horizon » ouvert à l'utopie est raconté notamment à travers les vicissitudes du trio des enfants de la généalogie. Ce dernier, « est à l'origine de deux événements majeurs vers la fin du roman⁸⁶⁴ ». Le premier événement tourne autour d'un acte de contestation très simple, qui naît d'une erreur. En conduisant, Naila s'aperçoit d'une erreur de typographie : « Au lieu de STOP sur la route, ils ont écrit SOTP⁸⁶⁵ », remarque-t-elle. Cela lui évoque un fait historique :

“C'est comme *Una milla de cruces* au Chili”, dit-elle. [...]. Elle expliqua à Joseph qu'en 1979, au Chili, le Colectivo Acciones de Arte avait contesté le pouvoir de Pinochet en transformant en croix les lignes discontinues de la chaussée. “Ils collaient des bandes horizontales en travers, en changeant les moins en plus. Sur une installation, ils avaient écrit *no* à côté de chaque plus, ce qui signifiait *no más*. Plus de”⁸⁶⁶.

⁸⁶² *L'Année du Lion*, p. 9. *Fever*, p. 1 : « I want to tell you about my father's murder. I want to tell you who killed him, and why. This is the story of my life. And the story of your life and your world too, as you will see ».

⁸⁶³ Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde*, *op. cit.*, p. 147.

⁸⁶⁴ Robert Cancel, « Between Mosquitos and Moskeetoze: Technical, Political, and Familial Bricolage in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *Research in African Literatures*, Volume 53, no. 3, Fall 2022, p. 118-131, p. 126. [En ligne] : DOI : <https://doi.org/10.2979/ral.2022.a900037>. Notre traduction : « The trio are responsible for spurring two major events near the end of the novel ».

⁸⁶⁵ *Mustiks*, p. 648. *The Old Drift*, p. 526 : « They were supposed to paint STOP in the road. It says S-O-T-P ».

⁸⁶⁶ *Ibid.*, p. 648. *The Old Drift*, p. 526 : « It's like the Mile of Crosses in Chile, she said. [...]. She explained to Joseph how, in 1979, the Colectivo Acciones de Arte in Chile had staged a protest against Pinochet by turning the dashed lines in the roads into crosses. – They taped horizontal lines across them, turning those minuses into plusses. In one installation, they wrote *no* next to each one so it read *no mas*. No more ».

Bien que la désignation des lettres ne soit pas tranchée – les personnages évoquent à la fois *Sum of the parts*, la somme des parties et *State of the Planet*, l'état de la planète⁸⁶⁷ – le symbole se charge de son pouvoir révolutionnaire et parvient à mobiliser la population. Naila, Joseph et Jacob arrivent à « susciter une remise en question critique des politiques et de l'ineptie perpétuelle du gouvernement⁸⁶⁸ ». Naila explique aux garçons son idée :

C'est comme la base de ton vaccin. Insérer des erreurs dans notre code génétique pour empêcher le Virus de pénétrer dans nos cellules. Nous devons insérer des erreurs dans le système. Non par l'activisme mais grâce aux inactifs : les trainards, les merdeux, les chômeurs – les oisifs qui bloquent la circulation de l'argent, des marchandises et de l'information. Une émeute au ralenti. Et on commence par les panneaux de signalisation⁸⁶⁹.

Le narrateur souligne à quel point les trois personnages dédient leur temps à leur projet subversif :

Rétrospectivement, une révolution semble toujours être une éruption : un gigantesque bouleversement qui renverse tout, retourne les tables, fracasse le ciel, fracture la terre. On ne parle jamais des mois et des années qu'elle peut prendre, de l'ennui qui s'installe, de cette façon qu'elle a de broyer lentement le temps entre ses mâchoires grinçantes puis de l'avalier brusquement. Ils y engloutirent leurs vingt ans, les plus belles années de leur vie, dit-on – et finirent par y perdre l'un d'eux⁸⁷⁰.

Les trois adolescents parviennent à utiliser la technologie employée par le gouvernement pour diffuser leurs propos et organiser un grand rassemblement⁸⁷¹. Reprenant

⁸⁶⁷ *Ibid.*, p. 650.

⁸⁶⁸ Robert Cancel, « Between Mosquitos and Moskeetoze: Technical, Political, and Familial Bricolage in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *art. cit.*, p. 126. Notre traduction : « to spur critical questioning of the government's policies and perpetual ineptitude ».

⁸⁶⁹ *Mustiks*, p. 650. *The Old Drift*, p. 528 : « It's like the basis of your vaccine. Insert mistakes into our genetic code so The Virus can't get inside our cells. We have to insert the errors into the system. Not with activism but with the inactive: the loiterers, the shitters, the unemployed – the idlers who jam the circulation of money and goods and information. A slow-moving riot. And we start with the signs on the road ».

⁸⁷⁰ *Ibid.*, p. 656. *The Old Drift*, p. 533 : « A revolution always seems, in retrospect, like an eruption: a massive upheaval that overturns everything, flips the tables, shatters the sky, fractures the earth. No one talks about how long a revolution takes or how boring it can be, how it can slowly chew time with grinding teeth before gulping it down all at once. It consumed their lives for years – the supposed time of their lives, their early twenties – and in the end, it swallowed one whole ».

⁸⁷¹ L'événement est ainsi annoncé : « Un jour d'octobre 2023 sous les guirlandes des jacarandas en fleurs qui ornaient la ville, une lumière vive jaillit soudain dans Lusaka. Dans les restaurants, les salles d'attente et les bars, sur les étals des marchés, chez Spar, à la banque, dans les minibus et même quelques salles de classe, tous ces lieux peuplés de gens s'illuminèrent soudain d'un éclat bleuté comme si la foudre avait frappé en plein jour par la fenêtre. Mais cette lumière venait de l'intérieur et non du dehors. Elle émanait de tous les porteurs de Perle, sur la paume desquels s'affichaient un lieu et une heure, ainsi que les lettres mystérieuses : SOTP. Les gens avaient désormais l'habitude de recevoir des notifications du gouvernement sur leur Perle – au sujet des impôts, des factures d'électricité, des élections et récemment, les rendez-vous obligatoires de vaccination contre le Virus. Mais ces messages-là étaient envoyés individuellement, à chaque citoyen un par un, et non d'un coup, comme celui du SOTP. Passé l'étonnement suscité par cette simultanéité, certains allèrent regarder sur Internet et tombèrent sur un site rudimentaire (www.theSOTP.com) avec un formulaire de réponse. L'événement, quel qu'il soit – un meeting ? Une distribution promotionnelle ? Un concert ? – devait avoir lieu une semaine plus tard, le jour de la fête de l'Indépendance, à Kalingalinga », (*Mustiks*, p. 656).

les paroles de Cancel, malheureusement, l'effort du trio sera exploité par le gouvernement. Ce dernier, « surveillant les intentions du trio et constatant qu'il s'agit d'un grand rassemblement propice à leurs propres besoins, [...] orchestrent la convergence de milliers de drones moustiques de Jacob pour attaquer la foule, [...] en leur injectant, contre leur gré, le vaccin que Joseph a contribué à mettre au point⁸⁷² ». Malgré l'échec, le groupe continue ses actes de révolte et décide de tenter « une deuxième protestation [...] : bloquer temporairement l'infrastructure publique, le barrage de Kariba, pour forcer le gouvernement à négocier⁸⁷³ ». Ignorant « les arguments internes concernant l'impact négatif sur la population, les jeunes militants optent pour une difficulté publique stratégique à court terme afin d'obtenir une démocratie à long terme⁸⁷⁴ ». Cependant, à nouveau, les choses ne se passent pas comme prévu. Au lieu d'un blocage temporaire, le barrage s'effondre, comme le lecteur le découvre dans le chœur final :

Ces jeunes et fougues rebelles voulaient faire sauter le barrage et renverser ainsi le gouvernement. Mais leurs plans étaient vieux, leurs calculs trop justes et ils n'avaient laissé aucune part au hasard. Et leur erreur – leur suprême erreur – était d'avoir tout bonnement oublié le temps. Tabitha les avait tous prévenus de la menace que représentait le Changement et cette saison-là était particulièrement désastreuse. Les précipitations étaient dix fois plus importantes que la normale et ce satané mur était déjà fragilisé. Quand les drones bloquèrent l'écoulement, le Zambèze ouvrit une brèche, entraînant l'effondrement du barrage de Kariba⁸⁷⁵.

Ainsi, arrivé à la fin de cette longue épopée, le fleuve réaffirme sa puissance comme au tout début du roman et, submergeant toute la région, donne vie à une petite île qui correspond au quartier de Kalingalina. Malgré le désastre et la référence aux impacts du changement climatique, l'autrice semble vouloir fermer son roman sur une note d'espoir : « *Le plateau poussiéreux de Lusaka a survécu et est devenu une cité-État, avec Kalingalinga pour capitale. Une petite communauté égalitaire, humble. Les gens produisent toute la*

⁸⁷² Robert Cancel, « Between Mosquitos and Moskeetoze: Technical, Political, and Familial Bricolage in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *art. cit.*, p. 127. Notre traduction : « Surveilling the intentions of the trio and finding this a convenient large gathering to serve their own needs, government officials orchestrate the convergence of thousands of Jacob's mosquito drones to attack the crowd, not sucking their blood but injecting them, against their will, with the vaccine that Joseph helped develop ».

⁸⁷³ John Muthyala, « Drone, Baby, Drone: Techno-neocolonialism and Postcolonial Mediations in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *art. cit.*, p. 152. Notre traduction : « a second public protest [...]: jamming public infrastructure, the Kariba Dam, temporarily, to force the government to negotiate ».

⁸⁷⁴ *Ibid.*, p. 152. Notre traduction : « Notwithstanding internal arguments about the negative impact on the populace, the young leaders settle for a strategic short-term public difficulty to obtain long-term democracy ».

⁸⁷⁵ Mustiks, p. 692. *The Old Drift*, p. 563 : « *Those fiery young bolshies tried to blow up the dam and take down the government that way. But their blueprints were old, their calculations too tight, and they'd made no concessions to chance. Indeed, their mistake – their Error of Errors – was simply forgetting the weather. Tabitha had warned them all about The Change, and that season was ultra-disastrous. The rainfall that came was ten times the norm and the damned wall was already failing. When the drones blocked the flue, the Zambezi pushed through, and Kariba Dam tumbled down after* ».

nourriture qu'ils consomment. Il y a quelques cliniques et une ou deux écoles. Les Perles servent au troc et aux élections⁸⁷⁶ ». Bien que les deux actions révolutionnaires n'aboutissent pas, il est important que, dans les deux cas, les personnages utilisent « les outils mêmes de l'oppression et de la violence étatiques - Internet, technologies de surveillance, perles, *smartphones*, drones - pour enregistrer le mécontentement, exprimer la dissidence et exiger le changement⁸⁷⁷ ». Comme c'était le cas pour les actions de sabotages opérées par les personnages de *Moxyland*, les enfants de *Mustiks* semblent, de ce point de vue, exprimer le côté « punk » du cyberpunk. On retrouve chez eux l'art du détournement et du bricolage de la technique dont nous parle Rumpala : « Une part des technologies s'avère aussi développée et utilisée de manière sauvage, et non sous une forme "propre" et convenable. Elles peuvent être dérobées, réappropriées, transformées, adaptées, etc. [...]. Autrement dit, la technologie peut être un agent de changement⁸⁷⁸ ». Ainsi, loin de nous montrer la simple invention de nouvelles technologies, ces romans soulignent « les rapports sociaux qui se nouent autour⁸⁷⁹ ». Le jugement porté sur ces techniques n'est donc pas binaire, mais plutôt nuancé : ni complètement positives ni complètement négatives, les représentations des technologies qui surgissent sont « le plus souvent ambivalentes, en fonction des usages et pratiques à travers lesquels elles se déploient⁸⁸⁰ ». Plus que le type de technologie, c'est la façon dont elle est utilisée que la fiction questionne.

Les réalités souvent pessimistes affichées dans ces fictions créent l'occasion de faire naître une réflexion chez le lecteur. Cela passe à travers une critique des systèmes représentés et *via* la création de personnages remplis d'un désir de changement, qui luttent pour un monde plus libre, plus égalitaire et plus démocratique. En semant des graines d'espoir, ces fictions se placent au seuil de l'utopie. La division nette entre des romans proposant des utopies et d'autres qui virent en dystopies nous semble alors peu apte à décrire les fictions de notre corpus. L'analyse montre en effet une ambiguïté générique propre aux fictions d'épidémie qui semblent reposer sur un espace plus nuancé. Dans cette optique, Yannick Rumpala propose de sortir de ce schéma binaire entre utopie et dystopie, en proposant la

⁸⁷⁶ *Ibid.*, p. 692. *The Old Drift*, p. 563 : « Lusaka survived, that dusty plateau, as its own city-state. Kalingalinga became its capital. A small community, egalitarian, humble. People grow all of the food that they eat. There are a few clinics, and one or two schools. Beads are used for barter and voting ».

⁸⁷⁷ John Muthyala, « Drone, Baby, Drone: Techno-neocolonialism and Postcolonial Mediations in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *art. cit.*, p. 153. Notre traduction : « takes the very tools of state oppression and violence—internet, surveillance technologies, Digit-all Beads, smart phones, drones—to register discontent, to express dissent, and to demand change ».

⁸⁷⁸ Yannick Rumpala, *Cyberpunk's not dead*, *op. cit.*, p. 53.

⁸⁷⁹ *Ibid.*, p. 65.

⁸⁸⁰ *Ibid.*, p. 65.

notion de *prototopie*. Cette dernière permettrait d'envisager certaines fictions comme des lieux où l'on peut explorer des dimensions d'ouverture aux possibles. Des nouvelles voies utopiques peuvent ainsi être esquissées au sein d'une fiction présentant une situation de départ dystopique. Rumpala essaie de nuancer davantage cette fonction proto-topique, empruntant à Deleuze l'image des « lignes de fuite » :

Dans ces œuvres ou ces productions, l'ambition, en effet, n'est pas forcément de construire un modèle ou un contre-modèle. Si une créativité s'exerce, c'est pour refaire le monde. Ou plutôt refaire un monde. Montrer ou témoigner que d'autres possibilités, d'autres schémas sont accessibles à la pensée. Des lignes de fuite peuvent ainsi s'esquisser parce que les représentations de science-fiction élargissent la gamme des possibles par une incursion temporaire dans des contrées ou des situations imaginaires, et surtout donnent une substance (potentiellement signifiante) à ces possibles⁸⁸¹.

Les lignes de fuite proposées dans les fictions correspondent donc à « des recherches de directions nouvelles ou différentes⁸⁸² » pour nos sociétés afin de sortir des impasses qui nous regardent : crises écologique, sanitaire, économique...

Ainsi, comme le montre l'analyse de Irène Langlet, que ce soit à travers la notion de l'apocalypse comme « seuil de l'utopie » proposé par Engélibert ou à travers la notion de prototopie de Rumpala, les fictions de la fin du monde et de la catastrophe sont beaucoup plus que le symptôme du « pessimisme ambiant ou [de] la morosité d'une époque⁸⁸³ » : les deux chercheurs partagent cette vision de la littérature comme d'un espace exploratoire d'ouverture pour « insister sur ces dimensions d'ouverture et en faire un point de départ pour une saisie plus heuristique du futur fonctionnalisé⁸⁸⁴ ». Ou, pour le dire en d'autres termes, la dystopie ainsi interprétée :

est une forme qui prend sens non pas tellement du dedans, mais par l'extérieur, comme point de comparaison. Elle décale l'attention par rapport à des situations présentes implicitement connues et elle montre comment des conditions sont susceptibles d'évoluer jusqu'à rendre les existences humaines difficilement enviables. C'est ce qui fait sa valeur heuristique : par cet assemblage de représentations, elle ouvre un espace où peut se réaliser une forme de déconstruction⁸⁸⁵.

⁸⁸¹ Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde*, op. cit., p. 185-186.

⁸⁸² *Ibid.*, p. 26.

⁸⁸³ Irène Langlet, « Science-fiction et fin du monde : l'apocalypse et les usages partiels du genre (compte-rendu multiple) », *ReS Futurae* [En ligne], 14/2019, mis en ligne le 21 décembre 2019, consulté le 10 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/resf/4134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/resf.4134>.

⁸⁸⁴ Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde*, op. cit., p. 85.

⁸⁸⁵ Yannick Rumpala, *Cyberpunk's not dead*, op. cit., p. 221.

TROISIÈME PARTIE - PENSER PAR LA FICTION

CHAPITRE 5 - Usages de la fiction

Avant de commencer, un petit préambule. Pendant les années de notre thèse, nous avons eu l'occasion de fréquenter le diplôme universitaire proposé par l'Institut Interdisciplinaire Lethica. La formation du diplôme nous offrait deux parcours voulant mettre à l'épreuve deux usages possibles de la fiction : le parcours *laboratoire des cas de conscience* qui, comme nous pouvons le lire sur le site, « offre une initiation aux techniques de mise en situation et de *scenario planning*, pour aider à une prise de décision éthique à partir de leur connaissance de textes littéraires et d'œuvres d'art, sur un sujet d'actualité⁸⁸⁶ » ; et le parcours *bibliothérapie*, qui propose « un bilan des pratiques bibliothérapeutiques existantes [...] et permet[tant] de s'initier, à partir d'études de cas, à la pratique de la bibliothérapie⁸⁸⁷ ». Ce chapitre s'inspire de ces parcours, et cherche à reprendre certaines réflexions faites dans le cadre de la formation en les appliquant à notre sujet de thèse.

Ces deux usages nous permettront d'interroger sous un angle plus pratique les rapports entre médecine et littérature, domaines dans lesquels notre sujet, les fictions d'épidémie, s'insère tout naturellement. D'un côté, à travers la technique du *scenario planning*, nous examinerons le rôle de la fiction comme outil de pensée propre à être sollicité par les puissances publiques afin de se préparer aux événements extraordinaires – notamment les épidémies. En ce sens, la fiction participe à l'élaboration de politiques publiques. De l'autre côté, à travers la bibliothérapie, nous étudierons les multiples déclinaisons de la fiction comme remède proposé à des fins thérapeutiques particulières.

Dans un premier temps, nous essayerons de questionner les porosités entre la fiction romanesque et la « fiction stratégique⁸⁸⁸ ». Pour ce versant de notre travail, nous nous appuyerons notamment sur les travaux de Patrick Zylberman⁸⁸⁹, selon qui le nouveau contexte scientifique international repose sur une « logique du pire⁸⁹⁰ » qui conduit les artistes autant que les hommes politiques à envisager la catastrophe sanitaire comme probable et mortifère à une échelle globale. Cette tendance, selon lui, serait intimement liée à la pratique du *scenario planning*, consistant à explorer des situations possibles et à donner

⁸⁸⁶ Consulté le 03 février 2024. URL : <https://lethica.unistra.fr/formation/du-lethica>.

⁸⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸⁸ Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes*, *op. cit.*, p. 89.

⁸⁸⁹ Nous ferons référence en particulier à son essai déjà cité, *Tempêtes microbiennes*.

⁸⁹⁰ Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes*, *op. cit.*, p. 21.

par conséquent la part belle à la fiction jusque dans les politiques publiques de santé. Après avoir analysé plusieurs situations où la fiction est sollicitée par les institutions afin de se *préparer* aux crises du futur, nous essaierons de montrer en quoi les fictions romanesques s'en distinguent. Pour ce faire, nous nous servirons notamment d'une réflexion menée par Yannick Rumpala : parlant des fictions du futur comme des « supports heuristiques » capables de mener des « expériences de pensée⁸⁹¹ », Rumpala prône une « heuristique de la souciance » à côté de l'heuristique de la peur promue par Hans Jonas⁸⁹². Nous y reviendrons plus en détails durant l'analyse, mais pour l'instant retenons la chose suivante : là où la fiction appliquée aux politiques publiques s'arrête à une fonction d'alerte pour dévoiler les faiblesses des systèmes établis et leur permettre de mieux s'« équiper », la littérature va plus loin, embrassant justement l'heuristique de la souciance proposée par Rumpala. En d'autres termes, là où la fiction stratégique se contente de trouver les moyens pour *survivre* dans un monde en crise, la fiction romanesque nous montre aussi d'autres manières de vivre le monde : d'autres visions et d'autres sensibilités possibles.

Dans un deuxième temps, nous questionnerons les « vertus thérapeutiques⁸⁹³ » de la littérature. En prolongeant davantage l'esprit de *souciance*, le sujet de l'épidémie se prête à questionner le rôle de la littérature dans une dimension de *soin*. La bibliothérapie est une pratique qui suscite encore de la suspicion parmi les spécialistes de la littérature, mais est néanmoins de plus en plus étudiée et pratiquée⁸⁹⁴. La lecture peut-elle être comptée parmi les remèdes au mal épidémique ? Le livre peut-il être considéré comme un objet aidant à traverser un événement extraordinaire telle une pandémie ? Après avoir donné des repères généraux sur cette discipline aux multiples méthodes, nous essaierons de répondre à ces questions à travers deux chemins. Le premier, métalittéraire, nous portera à analyser la représentation de pratiques thérapeutiques du texte à l'intérieur de notre corpus romanesque. Le deuxième, extra-littéraire, questionnera des pratiques bibliothérapeutiques notamment en temps d'épidémie, s'appuyant sur l'idée du texte comme remède capable de nous soigner ou

⁸⁹¹ Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde*, op. cit., p. 23.

⁸⁹² *Ibid.*, p. 177.

⁸⁹³ Victoire Feuillebois, Anthony Mangeon (dir.), *Fictions pansantes. Bibliothérapies d'hier, d'aujourd'hui et d'ailleurs*, Paris, Éditions Hermann, coll. Fictions pensantes, 2023, p. 19.

⁸⁹⁴ Voir par exemple : Marc-Alain Ouaknin, *Bibliothérapie : lire, c'est guérir*, Paris, Éditions du Seuil, coll. La Couleur des Idées, 1994 ; Isabelle Blondiaux, *La littérature peut-elle soigner ? La lecture et ses variations thérapeutiques*, Paris, Champion, coll. Unichamp-Essentiel, 2018 ; Alexandre Gefen, *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti, 2017 ; Victoire Feuillebois, Anthony Mangeon (dir.), *Fictions pansantes. Bibliothérapies d'hier, d'aujourd'hui et d'ailleurs*, Paris, Éditions Hermann, coll. Fictions pensantes, 2023.

de nous accompagner dans les moments de difficulté. Les romans de notre corpus pourraient-ils figurer dans une prescription proposant des « *remèdes littéraires*⁸⁹⁵ » ?

Ce parcours nous portera ainsi à considérer deux usages de la fiction épidémique répondant, de façon différente, à un besoin de soin : l'un, on le verra, essaie à travers la fiction (les scénarios) de prévenir la catastrophe sanitaire et de doter les institutions de politiques publiques plus efficaces ; l'autre se charge pour sa part de l'individu et utilise le texte comme support thérapeutique. S'intéressant à des *pratiques fictionnaires*, ce chapitre nous conduira à nous questionner sur l'appropriation et l'instrumentalisation de la littérature, soulevant des enjeux éthiques non négligeables.

5.1. Épidémie et *scenario planning*

5.1.1. Brève histoire

Comme l'écrit Patrick Zylberman, « au débouché de la Guerre froide, la doctrine nouvelle des maladies émergentes se combine avec un concept élargi de la sécurité sanitaire délivré du carcan des conceptions militaro-centriques de la sécurité⁸⁹⁶ ». Cela redéfinit l'idée de santé publique : le *risque* microbien, qu'il soit une maladie infectieuse ou relève du bioterrorisme, devient une affaire de sécurité nationale et collective⁸⁹⁷. Dans un monde où l'on fait face à des changements majeurs, le concept de « risque » se répand : les menaces peuvent être de nature politique, environnementale, économique et, bien sûr, sanitaire. À cela s'ajoute la conscience que lesdits problèmes sont « *inter-nationaux* dans leur nature même⁸⁹⁸ » et qu'ils requièrent donc des solutions globales.

C'est dans ce contexte que la politique de la *preparedness* s'impose : il ne s'agit plus de *prévenir* des événements probables à partir d'une connaissance historique, mais de se *préparer* à un « événement de faible probabilité aux conséquences catastrophiques⁸⁹⁹ ». Pour ce faire, la *preparedness* s'appuie principalement sur la méthode des scénarios (*scenario planning*). Cette dernière, « a vu le jour à la fin de la Seconde Guerre mondiale, dans le sillage des opérations de bombardement de l'US Air Force, puis de la recherche opérationnelle reprise et systématisée à partir de 1948 par la RAND Corporation, un institut

⁸⁹⁵ Ella Berthoud, Susan Elderkin, *Remèdes littéraires. Se soigner par les livres* [*The novel cure*, 2013], traduit de l'anglais par Philippe Babo et Pascal Dupont, Paris, Édition Jean-Claude Lattès, 2015.

⁸⁹⁶ Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes*, *op. cit.*, p. 70.

⁸⁹⁷ *Ibid.*, p. 71.

⁸⁹⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁸⁹⁹ Frédéric Keck, « Scénarios de catastrophes sanitaires », *La vie des idées*, 27 septembre 2013. Consulté le 08 février 2024. URL : <https://laviedesidees.fr/Scenarios-de-catastrophes-sanitaires>.

de recherche stratégique californien à but non lucratif⁹⁰⁰ ». Le premier choc pétrolier en 1973 joue ensuite un rôle important dans l'affirmation de cette technique. Pourquoi ?

En septembre 1972, [Pierre] Wack présente devant le conseil de direction de [Royal Dutch Shell Group] un ensemble de scénarios. L'hypothèse développée ? Le renchérissement brutal du prix du baril de brut. Absolument inouï ! Or exactement un an plus tard, comme on sait, éclate la guerre de Kippour, suivie d'un embargo sur les livraisons de brut décrété par l'OPEP. Seuls ou à peu près les dirigeants de la Shell s'y sont préparés. Faut-il le préciser ? La méthode des scénarios fait alors tache d'huile dans le monde des grandes entreprises. En 1976, 41 % des mille plus grosses entreprises en Europe l'utilisent ; plus de la moitié des entreprises américaines de taille équivalente s'y déclarent attachées cinq ans plus tard⁹⁰¹.

Pierre Wack remporte ainsi le titre de « père fondateur du *scenario planning*⁹⁰² ». Selon le dirigeant français, le but des scénarios n'était pas de prédire l'avenir, mais de « distinguer ce qui est prévisible de ce qui, foncièrement, ne l'est pas, de “penser l'impensable”⁹⁰³ ».

Zylberman évoque deux évènements clés dans le monde transatlantique pendant la présidence de Bill Clinton qui ont ouvert les portes à la politique de la *preparedness*. Le premier relève de l'Histoire : l'attentat au gaz sarin dans le métro de Tokyo en 1995. Cet attentat « avait réduit en poudre une des certitudes les mieux enracinées à Washington : que les terroristes recherchaient des armes de destruction massive aux fins de chantage, non pour s'en servir⁹⁰⁴ ». L'autre événement puise dans le monde de la fiction : « Janvier 1998. À la Maison-Blanche, Bill Clinton vient de clore une réunion interministérielle sur l'Irak. D'un signe de la main, il demande à son secrétaire adjoint à la Défense, John J. Hamre, de le rejoindre dans le bureau Ovale : “Ce bouquin, *The Cobra Event*, c'est vrai ?”⁹⁰⁵ ». Avec ces mots, Zylberman montre à quel point le roman de Richard Preston, *The Cobra Event* (1998), a influencé durablement l'établissement de la politique sécuritaire américaine en cas d'attaque bioterroriste. Dans son roman, Preston imagine en effet la fabrication d'un virus nommé « *brainpox* » – combinaison artificielle de la variole et de l'encéphalopathie – utilisé comme arme biologique lors d'une attaque terroriste à New York. Bill Clinton commence à prendre au sérieux le terrorisme et, plus en particulier, la menace bioterroriste et demande au Congrès d'allouer des fonds à « la lutte contre la bioterreur⁹⁰⁶ ». Peu après, Clinton réunit de nombreux experts – prix Nobel de médecine, microbiologistes, virologues, spécialistes

⁹⁰⁰ Serge Morand (dir.), *Émergence de Maladies infectieuses*, op. cit., p. 73.

⁹⁰¹ Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes*, op. cit., p. 155.

⁹⁰² *Ibid.*, p. 154.

⁹⁰³ *Ibid.*, p. 156.

⁹⁰⁴ *Ibid.*, p. 81.

⁹⁰⁵ *Ibid.*, p. 80.

⁹⁰⁶ *Ibid.*, p. 81.

d'armes biologiques – ainsi que des membres du conseil national de sécurité et du service de santé, pour discuter à ce propos, se déclarant « ravi de l'assemblée, car, dit-il, “je peux maintenant citer des experts à l'appui de mon souci et personne ne viendra plus me dire que je lis trop de romans la nuit”⁹⁰⁷ ».

Tous ces facteurs contribuent à un changement méthodologique au sein du système de sécurité en faveur de la *preparedness*. Se *préparer* consiste plus précisément, comme dans un *war game*, à s'imaginer et s'immerger dans une situation. Comme mentionné précédemment, la technique principale de la *preparedness* est le *scenario planning*, qui permet de « mimer des situations exceptionnelles pour mieux les maîtriser⁹⁰⁸ ». Voilà comment le chercheur français synthétise le principe des scénarios :

Derrière cette adoption des scénarios se fait jour une double hypothèse : que les jeux de rôle sont susceptibles de faciliter la maîtrise rationnelle d'événements dont les causes et les circonstances sont, par définition, inconnues ; que la *preparedness* est désormais le point-clé des plans de réponse gouvernementaux. Le rôle de la fiction, crucial, nous l'avons vu, dans l'essor de la politique de *preparedness*, n'a pas disparu après le 11-Septembre. Tout au contraire, il est devenu de plus en plus central. Par fiction il faut entendre ici plus que la narration. Fondamentalement, la fiction est ici une méthode d'apprentissage. En interprétant un scénario, les responsables des pouvoirs publics s'immergent dans un univers imaginaire et, grâce à cette immersion, peuvent adapter leurs attitudes, se familiariser avec des connaissances et des repères qu'il leur faudra maîtriser s'ils espèrent du moins pouvoir garder le contrôle d'une situation aussi tendue et aussi difficile que le sera une crise épidémique⁹⁰⁹.

Normalement, lors de la création d'un scénario, il faut imaginer trois possibilités : un scénario du meilleur, un autre du pire et des scénarios mixtes. Or, ce qu'il se passe, c'est une tendance de plus en plus prépondérante à élaborer des scénarios catastrophiques et une conséquente propagation de ce que Zylberman appelle « la logique du pire ». Ce mécanisme introduirait un biais dans le raisonnement issu du scénario, faisant des événements peu probables et désastreux une « réalité » à laquelle il faut se préparer.

Pour mieux comprendre la démarche et le fonctionnement des scénarios, nous rapportons quelques exemples illustrés par Zylberman, ainsi que d'autres plus récents.

5.1.2. Exercices de preparedness

On distingue principalement deux types d'exercices : les exercices d'état-major (*tabletop exercises*) et les exercices en vraie grandeur (*full-scale exercises*). Dans les premiers, les participants se retrouvent autour d'une table (d'où le nom), simulant une

⁹⁰⁷ *Ibid.*, p. 82.

⁹⁰⁸ *Ibid.*, p. 30.

⁹⁰⁹ *Ibid.*, p. 146.

assemblée pour faire face à une situation d'urgence. Le but est de susciter une discussion constructive dans laquelle les acteurs se confrontent au processus décisionnel exigé par les situations de crises. Les deuxièmes simulent le plus fidèlement possible un événement réel et requièrent donc une mobilisation majeure. Pour citer d'emblée un événement récent, rappelons l'exercice organisé par la préfecture du Bas-Rhin en octobre 2023 sur le campus de l'Université de Strasbourg⁹¹⁰. Comme indiqué sur le site de la préfecture, il s'agissait d'une simulation réalisée « au plus proche des conditions réelles » qui a porté au « déploiement des unités d'intervention des forces de l'ordre et de secours⁹¹¹ ». Il est intéressant que la préfecture tienne à souligner « le caractère fictif de cet événement⁹¹² », pour s'assurer de la collaboration et du calme de la population. Comme souligné aussi dans la presse, « pour éviter de semer la panique dans le secteur, l'université a été fermée en partie l'après-midi et les autorités ont pris soin d'interrompre la circulation automobile dans le secteur⁹¹³ ». Le scénario fictif, était le suivant :

Un individu équipé d'une arme à feu légère se rend seul en tramway au Studium. Il effectue un périple meurtrier débutant dans la cafétéria, puis au premier étage. Ce périple meurtrier générera un grand nombre de victimes, nécessitant la mise en œuvre par la préfète des mesures du dispositif ORSEC Nombreuses Victimes (NOVI). L'alerte sera déclenchée par l'Université qui appliquera son plan de gestion de crise. À l'issue de l'exercice, un retour d'expérience permettra de cibler les points d'amélioration et d'enrichir les mises à jour ultérieures des plans, notamment dans la perspective des JOP Paris 2024⁹¹⁴.

À travers cette mise en situation, la préfecture teste « plusieurs aspects logistiques et pratiques, notamment l'échange d'informations, la coordination inter-associative, le protocole d'engagement des moyens, ou encore la gestion des victimes⁹¹⁵ », afin de détecter les points forts et les points de faiblesses dans la gestion d'une crise. Comme nous pouvons le lire dans le quotidien de l'Université de Strasbourg, pas moins de 500 personnes ont été mobilisées, une « simulation impressionnante de réalisme », donnant lieu à une « expérience à la frontière entre fiction et réalité⁹¹⁶ ». À la fois fausse et vraie, la *preparedness*, avec ses

⁹¹⁰ Consulté le 08 février 2024. URL : <https://www.bas-rhin.gouv.fr/contenu/telechargement/52542/382793/file/DP%20NOVI%20UNISTRA%20VF.pdf>.

⁹¹¹ Consulté le 08 février 2024. URL : <https://www.bas-rhin.gouv.fr/Actualites/Securite/Protection-civile/Organisation-d-un-exercice-NOVI-Nombreuses-Victimes-a-l-Universite-de-Strasbourg-le-25-octobre>.

⁹¹² *Ibid.*

⁹¹³ Consulté le 08 février 2024. URL : https://www.bfmtv.com/alsace/strasbourg-comment-s-est-deroule-l-exercice-de-simulation-d-attentat-organise-a-l-universite_AV-202310260192.html.

⁹¹⁴ *Ibid.*

⁹¹⁵ *Ibid.*

⁹¹⁶ Elsa Collobert, « 500 personnes mobilisées pour un exercice grandeur nature », *Savoir(s), Le Quotidien de l'Université de Strasbourg*. Consulté le 08 février 2024. URL : <https://savoirs.unistra.fr/eclairage/immersion-dans-lexperience-novi-nombreuses-victimes/500-personnes-mobilisees-pour-un-exercice-grandeur-nature>.

scénarios, semble brouiller le seuil entre *réel* et *fictionnel* : certes le scénario est fictif, mais il est pris bien au sérieux par les créateurs et les participants.

L'ambiguïté de l'exercice est si grande que lors d'une autre simulation tenue sur le campus de Rennes en juin 2023, des étudiants qui n'avaient pas été informés ont pensé vivre un vrai attentat⁹¹⁷. Croyant la fiction être tout à fait réelle, les étudiants « sous le choc » et « traumatisés » ont décidé de porter plainte. Cela explique l'importance de bien informer et de prévenir de la mise en place de tels exercices, précisant leur nature fictive.

Il est sur ce même brouillage entre réalité et fiction que la presse souvent s'arrête, lorsqu'elle parle de « bilan fictif⁹¹⁸ » de blessés et de morts, tout en soulignant la qualité réaliste de l'exercice évoquant par exemple : « le bruit des tirs est entendu dans l'université, comme le cri des victimes, dont les corps sont étendus au sol⁹¹⁹ », ou encore l'« impressionnant⁹²⁰ » réalisme des exercices. On reviendra sur ces aspects pendant l'analyse des *tabletop exercises* menés aux États-Unis.

Topoff2000

Retournons de l'autre côté de l'océan Atlantique. L'un des plus importants exercices en grandeur nature jamais mis en place aux États-Unis est le *TopOff2000* (*TopOff* pour *Top Officials* – hauts responsables⁹²¹). Organisé pendant la présidence Clinton, *TopOff* simulait une double attaque bioterroriste : un attentat au gaz moutarde à Portsmouth et la « dissémination par aérosols du bacille de la peste à l'intérieur de l'Opéra de Denver⁹²² ». Pendant l'exercice, la situation devient hors de contrôle : les gestionnaires de la crise n'arrivent pas à contenir la propagation de l'épidémie ; des tensions naissent entre les différents acteurs et agents impliqués dans la gestion de l'émergence ; les hôpitaux sont rapidement débordés et les ressources se révèlent insuffisantes. Le bilan final semble des plus sombres, avec l'épidémie hors de contrôle et une estimation optimiste de 3700 cas et 950 décès et une autre plus pessimiste qui parle de 4 000 cas et de 2 000 décès⁹²³. Si d'un

⁹¹⁷ Consulté le 08 février 2024. URL : <https://www.tflinfo.fr/regions/video-reportage-tfl-finistere-on-a-vecu-un-attentat-des-etudiants-brestois-traumatisees-par-une-simulation-de-prise-d-otages-portent-plainte-2260954.html>.

⁹¹⁸ Consulté le 08 février 2024. URL : https://www.bfmtv.com/alsace/strasbourg-comment-s-est-deroule-l-exercice-de-simulation-d-attentat-organise-a-l-universite_AV-202310260192.html.

⁹¹⁹ *Ibid.*

⁹²⁰ Consulté le 08 février 2024. URL : <https://savoirs.unistra.fr/eclairage/immersion-dans-l-experience-novi-nombreuses-victimes/500-personnes-mobilisees-pour-un-exercice-grandeur-nature>.

⁹²¹ Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes*, *op. cit.*, p. 161.

⁹²² *Ibid.* p. 161.

⁹²³ *Ibid.* p. 162.

côté l'exercice suscite des nombreuses critiques, il a néanmoins des répercussions concrètes au niveau politique :

C'est la soudaine prise de conscience de l'absence des ressources humaines indispensables tant au plan local qu'au niveau national (CDC) en cas de crise sanitaire de grande ampleur pour la prise en charge des patients mais aussi pour prévenir la fuite des habitants qui ne ferait que disséminer encore plus l'infection. Il n'est pas indifférent non plus qu'au lendemain même de la conclusion de l'exercice ait été mise en route l'élaboration d'un plan national contre un attentat bioterroriste⁹²⁴.

De *Dark Winter* à *Event 201* : les *tabletop exercises* transatlantiques

Sur la page internet du *Johns Hopkins Center for Health Security*⁹²⁵, on trouve de nombreux documents d'archives sur différents exercices menés au fil des années. En parcourant le site, on peut tracer l'évolution et les changements dans la conception et dans la mise en place des scénarios. Nous trouvons dans l'ordre les exercices d'état major suivants :

- *Dark Winter*⁹²⁶, conduit en juin 2001
- *Atlantic Storm*⁹²⁷, conduit en janvier 2005
- *Clade X*⁹²⁸, conduit en mai 2018
- *Event 201*⁹²⁹, conduit en octobre 2019
- *Catastrophic Contagion*⁹³⁰, conduit en octobre 2022

Une première considération concerne la nature de la crise épidémique scénarisée : dans les deux premiers cas, il s'agit d'une attaque bioterroriste, alors que dans les autres, bien que la possibilité d'une arme biologique soit évoquée dans les discussions, la pandémie est causée par des virus émergents. Comme c'était le cas de *TopOff2000* – et aussi du roman de Preston, *The Cobra Event* – l'arme biologique utilisée par les terroristes dans *Dark Winter* est le virus de la variole (*smallpox*). Un autre élément relevé concerne les participants : *Dark*

⁹²⁴ *Ibid.* p. 164.

⁹²⁵ Consulté le 08 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises>.

⁹²⁶ Consulté le 08 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/dark-winter-a-training-tabletop-exercise>.

⁹²⁷ Consulté le 08 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/atlantic-storm-a-tabletop-exercise>.

⁹²⁸ Consulté le 08 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/clade-x-tabletop-exercise>.

⁹²⁹ Consulté le 08 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/event-201-pandemic-tabletop-exercise>.

⁹³⁰ Consulté le 08 février 2024. URL : <https://catastrophiccontagion.centerforhealthsecurity.org/>.

Winter est un scénario fait par et pour les dirigeants et les hauts fonctionnaires états-uniens. Comme l'explique Zylberman, « [d]ans *Dark Winter*, les responsables sanitaires sont joués par des vedettes du microcosme washingtonien, [...]. Originalité de l'exercice, cinq authentiques représentants de la presse écrite et audio-visuelle participent cette fois-ci au "jeu" et à la conférence de presse aux côtés du Président⁹³¹ ». Les autres scénarios, quant à eux, ouvrent les portes à des dirigeants, fonctionnaires et autres personnalités internationales, en mettant d'emblée l'accent sur la coopération et la communication entre les pays en cas d'émergence sanitaire. Tenant compte de l'impact de l'épidémie de SRAS de 2002-2004, cette ouverture internationale ne nous étonne pas. En d'autres termes, d'une vision nationale on passe de plus en plus à une vision globale quant à la gestion des crises. Si « *Dark Winter* avait mis en exergue l'impréparation des autorités américaines », à partir d'*Atlantic Storm* c'est « l'impréparation de la communauté internationale (plus exactement : atlantique)⁹³² » qui est constatée.

Les exercices procèdent toujours de la même manière. À titre d'exemple, nous nous appuyons un instant sur *Clade X*. Nous reportons le scénario tel qu'il est écrit sur le document affiché sur le site officiel :

Le scénario commence par l'apparition d'un nouveau virus parainfluenza modérément contagieux et modérément mortel, pour lequel il n'existe pas de protection médicale efficace. Le virus est appelé "parainfluenza clade X". Les premiers foyers de la maladie apparaissent à Francfort, en Allemagne, et à Caracas, au Venezuela, et se propagent de personne à personne. La maladie se transmet principalement par la toux et provoque des symptômes graves nécessitant une hospitalisation et des soins intensifs chez environ la moitié des personnes infectées. Dans l'ensemble, 20% des patients gravement malades meurent. Au fur et à mesure que le récit se poursuit, la maladie se propage à l'intérieur des pays et à l'échelle internationale à un rythme accéléré, submergeant les installations médicales. Les foyers à l'étranger commencent à infecter les soldats américains. Les premiers cas américains surviennent sur le campus d'un petit collège de Nouvelle-Angleterre après le retour d'un étudiant étranger. Alors que la pandémie devient de plus en plus grave, la Commission exécutive doit faire face à une série de questions diverses qui ont une dimension politique et éthique⁹³³.

⁹³¹ Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes*, op. cit., p. 173.

⁹³² *Ibid.* p. 181.

⁹³³ Consulté le 09 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/sites/default/files/2022-12/clade-x-executive-summary-document.pdf>, p. 1-2. Notre traduction : « The scenario begins with an outbreak of novel parainfluenza virus that is moderately contagious and moderately lethal and for which there are no effective medical countermeasures. The virus is called "parainfluenza clade X". Outbreaks of disease first appear in Frankfurt, Germany, and Caracas, Venezuela, and are spreading person-to-person. The disease is spread primarily by coughing and causes severe symptoms requiring hospitalization and intensive care in about half of the people infected. Overall, 20% of the severely ill patients die. As the narrative continues, the disease spreads within countries and internationally at an accelerating rate, overwhelming medical facilities. Outbreaks overseas start to infect US soldiers. The first US cases occur on a small college campus in New England after the return of a foreign exchange student. As the pandemic becomes increasingly severe, the EXCOMM must deal with a variety of diverse issues that have policy, political, and ethical dimension ».

Aux participants est présentée la nature de l'émergence, avec des vidéos des journaux télévisés fictifs et des documents affichant les informations connues (ex. le type de virus, les pays touchés, le numéro de cas etc.). Ils sont ensuite confrontés à des questions : « Qu'est-ce qui vous préoccupe le plus ? Quelles devraient être les priorités du gouvernement ?⁹³⁴ ». Chaque question ouvre un débat, après lequel des développements sur la situation sont rapportés, ce qui mène à d'autres questions : « Le président devrait-il prendre un décret pour suspendre les voyages aériens vers les États-Unis en provenance d'Allemagne et du Venezuela ?⁹³⁵ ». Tels les rebondissements d'un roman d'action, les développements et les mises à jour présentées permettent de piloter la simulation et de confronter les dirigeants à différents processus décisionnels.

Un autre élément qui suscite notre intérêt est la récurrence du terme *fiction* et des mots associés. Déjà, chaque page internet dédiée aux scénarios ouvre de cette manière : « Cet exercice de formation sur table est basé sur un scénario fictif. Les données utilisées par les experts pour modéliser l'impact potentiel sont fictives. Il s'agit d'une ressource d'enseignement et de formation pour les responsables de la santé publique et du gouvernement⁹³⁶ ». Sur la page dédiée à *Dark Winter* le mot est même écrit en italique : « L'exercice *Dark Winter*, [...], a mis en scène un scénario *fictif* décrivant une attaque à la variole contre des citoyens américains⁹³⁷ ». On lit encore que « l'exercice était basé sur un scénario fictif représentant un sommet de dirigeants transatlantiques contraints de réagir à une attaque bioterroriste⁹³⁸ ». *Fictional, fictitious*, certes, mais ces scénarios sont construits en suivant les conseils des experts et répondent à des préoccupations bien réelles. Ces dernières peuvent se retrouver dans l'« objectif » résumé dans les pages dédiées aux exercices. Pour *Clade X* : « Face à l'évolution rapide du paysage des menaces biologiques, les responsables gouvernementaux aux États-Unis et à l'étranger sont désireux de définir des

⁹³⁴ Consulté le 09 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/sites/default/files/2022-12/clade-x-exercise-presentation-slides.pdf>, slide no. 12.

⁹³⁵ *Ibid.*, slide no. 15.

⁹³⁶ Notre traduction : « This training tabletop exercise is based on a fictional scenario. The inputs experts used for modeling the potential impact were fictional. It is a teaching and training resource for public health and government officials ».

⁹³⁷ Consulté le 09 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/dark-winter-a-training-tabletop-exercise>. Notre traduction : « The *Dark Winter* exercise, held at Andrews AFB, Washington, DC, June 22-23, 2001, portrayed a *fictional* scenario depicting a covert smallpox attack on US citizens ».

⁹³⁸ Consulté le 09 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/sites/default/files/2022-11/asinteractivguide.pdf>. Notre traduction : « the exercise was based on a *fictitious* scenario that portrayed a summit of transatlantic leaders forced to respond to a bioterrorist attack ».

engagements politiques à long terme qui renforceront l'état de préparation et atténueront les risques⁹³⁹ ». Pour *Event 201* :

Ces dernières années, le monde a connu un nombre croissant d'épidémies, soit environ 200 par an. Ces événements se multiplient et perturbent la santé, les économies et la société. La gestion de ces événements met déjà à rude épreuve les capacités mondiales, même en l'absence d'une menace de pandémie. Les experts s'accordent à dire que ce n'est qu'une question de temps avant qu'une de ces épidémies ne devienne mondiale, une pandémie aux conséquences potentiellement catastrophiques. Une pandémie grave, qui deviendrait "l'événement 201", nécessiterait une coopération fiable entre plusieurs industries, gouvernements nationaux et institutions internationales clés⁹⁴⁰.

Pour souligner le sérieux avec lequel ces *scénarios fictifs* sont créés, il suffirait d'ailleurs d'en citer les auteurs : institutions de biosécurité, centres de sécurité sanitaire, universités prestigieuses, centres d'études stratégiques et internationales, etc.

Dans le dernier exercice (*Catastrophic Contagion*), la référence au caractère fictif du scénario est encore davantage mise en exergue. En effet, toutes les vidéos – qu'on souligne être en libre accès sur *Youtube* – portent en bas la mention « ceci est un scénario fictif » (*this is a fictional scenario*)⁹⁴¹. Quand on sait qu'entre *Event 201* et *Catastrophic Contagion* il y a eu la pandémie de Covid-19 avec une grande diffusion de *fake news* et une inquiétude conséquente sur le phénomène de l'*infodémie*, ce petit ajout résulte d'un contexte international où il paraît toujours plus difficile de trier les informations.

Reste un constat : à travers ces scénarios on se confronte à un usage concret de la fiction au sens large, avec des répercussions concrètes sur le plan politique. Comme il est bien résumé sur le site du *Johns Hopkins Center for Health Security* : « En s'inspirant d'événements *réels*, Clade X a identifié des questions politiques importantes et des défis en matière de préparation qui pourraient être résolus avec une volonté politique et une attention

⁹³⁹ Consulté le 09 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/event-201-pandemic-tabletop-exercise>. Notre traduction : « Purpose. Faced with a rapidly evolving biological threat landscape, government leaders in the United States and abroad are eager to identify long-term policy commitments that will strengthen preparedness and mitigate risk ».

⁹⁴⁰ Consulté le 09 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/event-201-pandemic-tabletop-exercise>. Notre traduction : « Purpose. In recent years, the world has seen a growing number of epidemic events, amounting to approximately 200 events annually. These events are increasing, and they are disruptive to health, economies, and society. Managing these events already strains global capacity, even absent a pandemic threat. Experts agree that it is only a matter of time before one of these epidemics becomes global—a pandemic with potentially catastrophic consequences. A severe pandemic, which becomes "Event 201" would require reliable cooperation among several industries, national governments, and key international institutions ».

⁹⁴¹ Consulté le 09 février 2024. URL : https://www.youtube.com/watch?v=hxwszEz6Fuw&ab_channel=centerforhealthsecurity.

suffisante. Ces questions ont été conçues dans le cadre d'une *narration* visant à *impliquer* et à *éduquer* les participants et le public⁹⁴² ». [Nous soulignons].

Encore une fois dans l'extrait cité ci-dessus, nous relevons ce mélange de réel et de fictionnel : puisant dans des événements et des préoccupations réelles, la *narration* servirait ainsi à *engager* le public dans une situation permettant une démarche d'*apprentissage*. Si le *scenario planning*, comme précédemment expliqué, permet de « *mimer* des situations⁹⁴³ » [nous soulignons], il est bien un mécanisme semblable à l'effet de réel théorisé par Barthes qui est mis en place : à travers des détails (les vidéos et les documents qui offrent une description précise du virus, de la contagion etc.), les scénarios tissent une narration qui veut impliquer les participants. Ces derniers, un peu comme dans le pacte de lecture entre auteur et lecteur, s'engagent à croire au scénario, à « faire semblant », pour la réussite de l'exercice. Ce n'est qu'en adhérant pleinement à l'exercice que ce dernier peut atteindre son objectif d'apprentissage.

La Red Team Défense

Dans la lignée de ce brouillage entre réalité et fiction, nous aimerions consacrer quelques pages à un projet qui montre bien à quel point aujourd'hui les politiques publiques sollicitent la fiction comme outil de pensée. Il s'agit de l'initiative Red Team Défense, un projet mis en place depuis 2019 par l'Agence de l'innovation de Défense (AID) en collaboration avec l'État-major des armées (EMA), la Direction générale de l'armement (DGA) et la Direction générale des relations internationales et de la stratégie (DGRIS). Le Ministère des Armées françaises s'est associé à l'Université de Paris Sciences et Lettres pour ce projet en collaboration avec des auteurs et autrices de romans de science-fiction. Le but, comme on peut le lire sur le site de la Red Team, est « d'imaginer les menaces pouvant directement mettre en danger la France et ses intérêts⁹⁴⁴ ». Le projet doit notamment « permettre d'anticiper les aspects technologiques, économiques, sociétaux et environnementaux de l'avenir qui pourraient engendrer des potentiels de conflictualités à

⁹⁴² Consulté le 09 février 2024. URL : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/clade-x-tabletop-exercise>. Notre traduction : « Drawing from actual events, Clade X identified important policy issues and preparedness challenges that could be solved with sufficient political will and attention. These issues were designed in a narrative to engage and educate the participants and the audience ».

⁹⁴³ Patrick Zylberman, *op. cit.*, p. 30.

⁹⁴⁴ Consulté le 10 février 2024. URL : <https://redteamdefense.org/decouvrir-la-red-team>.

horizon 2030 – 2060⁹⁴⁵ ». Romanciers, experts militaires et scientifiques sont unis pour défendre le futur de la France.

L'approche est « multiculturelle⁹⁴⁶ » et les méthodes utilisées s'inscrivent dans les études de prospective, tissant un lien direct avec la politique de la *preparedness*. Ainsi nous pouvons lire dans le communiqué de presse : « À mi-chemin entre l'imaginaire et le possible, au croisement de préoccupations géopolitiques, démographiques, technologiques et environnementales, la Red Team Défense est chargée d'imaginer les conflits de demain et d'anticiper les défis technologiques et militaires aux côtés de l'armée française⁹⁴⁷ ».

Création hybride, le projet semble se situer dans un entre-deux, dans un espace qui n'est ni totalement fictionnel ni totalement réel. Il s'agit d'une fiction sérieuse, fruit de l'imagination et utilisée par les institutions afin de prévenir les menaces du futur. Imaginer aujourd'hui pour se préparer au futur : tel semble être le mot d'ordre de la politique de la *preparedness*.

En ouvrant la page internet de la Red Team, on a l'impression d'accéder à la plateforme Netflix – et ce n'est pas simplement lié aux couleurs noire et rouge du site. Les différents scénarios sont regroupés en *saisons*, empruntant un mot au monde des séries télévisées. Chaque saison se compose de deux scénarios différents, présentés à travers un *trailer* – encore une fois, l'on utilise un mot qui renvoie au monde du cinéma.

D'emblée, deux considérations : en premier lieu, tout le matériel n'est pas disponible ou en accès libre. Au contraire, « une partie de ces travaux est strictement confidentielle⁹⁴⁸ ». En deuxième lieu, par rapport aux scénarios qu'on a vu jusque-là, les scénarios de la Red Team sont conçus par des auteurs avec l'aide des experts militaires et scientifiques, donnant lieu à des récits d'anticipation beaucoup plus développés et détaillés. Cela se concrétise dans la publication des ouvrages ressemblants les scénarios aux éditions des équateurs⁹⁴⁹ : trois volumes et un quatrième à venir titrés *Ces guerres qui nous attendent*. Lorsqu'on essaie de découvrir la saison deux sur le site de la Red Team, une publicité renvoyant au site de la maison d'édition annonce : « Deux scénarios inédits de la Red Team Défense sont réunis cette année dans un nouveau *polar d'anticipation géopolitique*⁹⁵⁰ » [nous soulignons]. Pareil pour la troisième saison : « Immergez-vous dans deux intrigues inédites de la Red Team

⁹⁴⁵ *Ibid.*

⁹⁴⁶ *Ibid.*

⁹⁴⁷ Consulté le 10 février 2024. URL : <https://redteamdefense.org/communique-red-team-saison2.pdf>.

⁹⁴⁸ Consulté le 10 février 2024. URL : <https://redteamdefense.org/communique-red-team-saison2.pdf>.

⁹⁴⁹ Consulté le 10 février 2024. URL : <https://editionsdesequateurs.fr/livre/Ces-guerres-qui-nous-attendent-284>.

⁹⁵⁰ Consulté le 10 février 2024. URL : <https://redteamdefense.org/saison-2/red-team-defense-saison-2>.

Défense, réunis dans un polar d'anticipation géopolitique original⁹⁵¹ ». Sur la page internet de la maison d'édition, on joue encore une fois sur le statut du texte, entre réalité et fiction, avec des phrases comme : « Deux scénarios terriblement probables » ou encore, « La militarisation de la société civile, c'est le sujet de ce palpitant scénario malheureusement réaliste⁹⁵² ». L'emploi de ce vocabulaire semble aller dans la direction de la logique du pire dénoncée par Zylberman : certes la fin du monde vend bien, mais jusqu'où continue-t-on à jouer avec la peur ? Comme l'écrivent Simon Bréan et Guillaume Bridet, « jouer à se faire peur c'est moins avoir peur que jouer et perdre dans l'ordre de la réalité ce que l'on gagne du côté de l'excitation⁹⁵³ ».

Les composants de la Red Team sont les auteurs et les autrices des ouvrages. Pour le volume deux par exemple : Virginie Tournay, Laurent Genefort, Romain Lucazeau, Capitaine Numericus, François Schuiten, Saran Diakité Kaba. Comme on le lit dans la presse, « les amoureux de science-fiction [ont] le plaisir ou la surprise de retrouver des noms qu'ils connaissent bien⁹⁵⁴ » : auteurs de polars et de science-fiction, romanciers et scénaristes.

Prenons à titre d'exemple la deuxième saison, dont le *trailer* annonce les éléments les plus importants⁹⁵⁵ : nouvelles menaces, guerre écosystémique, *biohackers*, *dna printers*, mouches hématophages... La saison présente deux scénarios « construits autour de deux thématiques, l'énergie et le vivant⁹⁵⁶ » : *Après la nuit carbonique* et *Nouveaux futurs*. Comme résumé dans le communiqué de presse du 23 juin 2022, « dans des mondes à la géopolitique redessinée, la Red Team Défense met en scène de nouvelles menaces et contraintes : d'un côté, l'usage de l'énergie est contingenté en opérations. De l'autre, la nature elle-même devient l'ennemie suite à l'entrée massive du vivant dans le domaine militaire⁹⁵⁷ ».

Dans le premier scénario, parmi les différentes technologies imaginées, les « Wenzis » ne pouvaient manquer d'attirer notre attention. Il s'agit de « nanorobot[s] volant[s] en forme de moustique, programmé[s] pour attaquer tout équipement ennemi en se

⁹⁵¹ Consulté le 10 février 2024. URL : <https://redteamdefense.org/>.

⁹⁵² Consulté le 10 février 2024. URL : <https://editionsdesequateurs.fr/livre/Ces-guerres-qui-nous-attendent%2C-volume-3/321>.

⁹⁵³ Simon Bréan, Guillaume Bridet, *Near Chaos : quand la littérature nous prépare au pire*, Paris, Hermann, coll. Savoir lettres, 2024, p. 263.

⁹⁵⁴ Consulté le 10 février 2024. URL : https://www.lepoint.fr/high-tech-internet/qui-sont-les-dix-auteurs-de-sf-de-la-red-team-du-ministere-des-armees-04-12-2020-2404230_47.php#11.

⁹⁵⁵ Consulté le 11 février 2024. URL : https://www.youtube.com/watch?v=oV9I-hYCB_Q&ab_channel=RedTeamDefense.

⁹⁵⁶ Consulté le 11 février 2024. URL : <https://redteamdefense.org/communique-red-team-saison2.pdf>.

⁹⁵⁷ *Ibid.*

connectant à ses prises ou câbles, par lesquels il[s] ponctionne[nt] son énergie⁹⁵⁸ ». Comment ne pas penser aux Moskeetozes que Namwali Serpell imagine dans *Mustiks* ? Si l’usage du drone-moustique varie, l’inspiration reste la même⁹⁵⁹.

Comme mis en lumière dans un article dédié au projet Red Team Défense, « si la diversité des scénarios est un élément clé, certains enjeux sont récurrents dans cette anthologie en construction. C’est le cas de la dégradation des écosystèmes⁹⁶⁰ ». Cela conduit les scénarios, comme c’était le cas dans les romans de notre corpus, à mettre l’accent sur les enjeux écologiques et technologiques de notre futur. En ce sens, nous reprenons les mots du ministre des Armées qui a décrit comme une « mission vitale » le projet Red Team et, en s’adressant aux auteurs, a dit : « “je n’ai qu’un seul message : étonnez-nous ! Bousculez-nous ! Faites-nous sortir de nos habitudes et de notre confort. Soyez les éclaireurs des chemins que nous n’avons pas vus ou que nous ne voulons pas voir. Votre mission est sérieuse, précieuse et exigeante”⁹⁶¹ ». Des mots qui semblent faire écho à ceux de Zylberman, lorsqu’il souligne la nouveauté de la méthodologie de la *preparedness* :

Telle était la fonction des scénarios : “concevoir des histoires” telles que les décideurs secouent l’hébétude où les plongent les vérités toutes faites, la pensée mécanique, qu’ils entreprennent, en un mot, un authentique “rappel à soi”. De là que sa véritable cible fût de changer l’image du monde dans la tête des dirigeants afin de les aider à anticiper, à se préparer, à réagir avec rapidité à un environnement brutalement transformé. Imaginer le futur suppose de comprendre les forces à l’œuvre dans la géopolitique et l’économie, mais aussi de fendre l’armure et de laisser derrière soi ses chères vieilles habitudes⁹⁶².

Des *histoires* pour faire sortir les dirigeants des schémas habituels, se servir de l’imagination pour se préparer aux enjeux des futurs lointains, probables et improbables.

Comment qualifier alors un tel projet ? Entre fiction romanesque et fiction stratégique, entre science-fiction et prospective, il semble difficile de démêler les fils de ce *war game* à la frontière entre fiction et réalité. S’il est vrai que « la prospective entretient de toute évidence d’étroits rapports avec [...] la fiction d’anticipation [...] elle s’en distingue

⁹⁵⁸ Consulté le 11 février 2024. URL : <https://redteamdefense.org/saison-2/apres-la-nuit-carbonique> (en bas). Visible aussi à la minute 1:49 de la vidéo de présentation du scénario :

https://www.youtube.com/watch?v=1Mqdv1J4JM4&ab_channel=RedTeamDefense.

⁹⁵⁹ Restant dans l’univers des moustiques, nous signalons les recherches en biologie moléculaire d’Eric Marois qui portent sur le forçage génétique comme outil de lutte contre les maladies vectorielles transmises par les moustiques. Consulter l’article : <https://www.inserm.fr/actualite/lutter-contre-la-prolifération-des-moustiques-et-des-maladies-virales-associées/>. Ou la vidéo : https://www.youtube.com/watch?v=yNacXyAH5l0&ab_channel=Inserm.

⁹⁶⁰ Marie Rouissié, Cédric Denis-Rémis, Jean-Baptiste Colas, « La Red Team Défense : quand la science-fiction permet aux armées françaises d’explorer le futur », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, vol. 107, no. 3, 2022, p. 75-78, p. 77.

⁹⁶¹ *Ibid.*, p. 76.

⁹⁶² Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes*, *op. cit.*, p. 156.

aussi nettement⁹⁶³ ». Comment classer un ouvrage présenté comme un polar d'anticipation géopolitique qui pourtant est né – et a été financé – à l'intérieur d'un projet de prospective de l'armée française ?

Les deux moments, créatif et stratégique, sont dans ce projet bien séparés : les auteurs créent « des histoires et des graphiques en imaginant les menaces futures entre 2030 et 2060 afin que les forces armées les étudient. Une fois l'écriture terminée, les auteurs soumettent leur travail à la Blue Team, composée d'analystes de l'armée⁹⁶⁴ ». Comme l'explique Virginie Tournay, l'une des autrices de l'équipe : « nous n'avons pas vocation, en tant que Red Team, à tirer les enseignements militaires de ces scénarios. Je ne pourrais même pas vous dire qui les exploite⁹⁶⁵ », affirmation qui nous semble tout de moins inquiétante, parce qu'elle pousse à se demander : quel usage fait l'armée de ces scénarios ? Qui les exploite et à quelles fins ? Si les matériaux disponibles au grand public se présentent comme des polars géopolitiques, que penser du matériel « classifié » ?

La fiction romanesque au service de l'armée ne manque pas de susciter des critiques – chose qui explique l'anonymat de certains membres :

Pour certains membres de la Red Team, produire de la matière artistique à destination de l'armée ne va pas forcément de soi. C'est la raison pour laquelle « certains auteurs travaillent sous pseudonyme, précise Virginie Tournay. Pour des auteurs de science-fiction réellement confirmés qui travaillent à plein temps, ça peut être aussi extrêmement compliqué de s'afficher en lien avec l'armée. Parce que la science-fiction, c'est par définition un milieu qui est anti-institutionnel et qui rejette le système⁹⁶⁶.

De nombreux écrivains ont levé leur voix contre le projet, critiquant l'instrumentalisation du genre science-fictionnel à des fins militaires. L'on songe par exemple à la lettre signée⁹⁶⁷ au lendemain du festival Utopiales de 2019, lorsque fut invité à l'événement Emmanuel Chiva, Directeur de l'agence d'innovation de défense. Cette lettre rapporte les éléments les plus critiques du projet : y est dénoncée la « tentative de détournement massive de la littérature de science-fiction⁹⁶⁸ », d'autant plus préoccupante lorsqu'elle est mise au service de la guerre. On y lit :

⁹⁶³ Anthony Mangeon, *L'Afrique au futur*, *op. cit.*, p. 183.

⁹⁶⁴ Claire Paccalin, « La Red Team, des auteurs de science-fiction au service de l'armée française », *France 24*, 7 juin 2023. Consulté le 12 février 2024. URL : <https://www.france24.com/fr/france/20230607-la-red-team-des-auteurs-de-science-fiction-au-service-de-l-arm%C3%A9e-fran%C3%A7aise>.

⁹⁶⁵ *Ibid.*

⁹⁶⁶ *Ibid.*

⁹⁶⁷ « Retour sur la nucléarisation et la militarisation des Utopiales 2019 », AA.VV. Consulté le 12 février 2024. URL : <https://lavolte.net/militarisation-utopiales-2019/>.

⁹⁶⁸ *Ibid.*

Pour reprendre les propos d'Alain Damasio [...] : est-ce là le rôle d'auteur.e.s de science-fiction que de se faire les promoteurs d'un "genre utile", au service d'un état de guerre permanent, [...] ? À utiliser la science-fiction dans un but militaire, cet imaginaire de la guerre risque fatalement d'impacter notre vision du monde. La guerre est-elle un horizon souhaitable et désirable ? D'autres champs sont à investir par les auteur.e.s de SF : qu'il s'agisse de l'accès aux soins et de la santé, de l'éducation, des migrations, du lien au vivant ou encore du travail⁹⁶⁹.

Les signataires demandent : « Si le Ministère des armées est invité à recruter sa red team d'auteur.e.s en plein festival, pourquoi ne pas convier également Amnesty International ? Si l'on invite l'ANDRA à faire campagne auprès du public des Utopiales, pourquoi ne pas solliciter dans le même temps GreenPeace ou le réseau Sortir du Nucléaire ?⁹⁷⁰ ».

Un tel projet semble s'inscrire en effet dans une logique du pire, du moment où il se sert des outils de l'imagination pour créer des scénarios de guerre, laissant souvent de côté les enjeux éthiques. Si l'on comprend que la guerre soit matière de l'armée française, il est quelque peu préoccupant que des romanciers se mettent à disposition d'un tel travail qui ne fait que nourrir une pensée de défense, si ce n'est d'attaque⁹⁷¹, contre des visions du futur catastrophiques.

D'un avis critique est aussi Ariel Kyrou qui, en parlant des créateurs de fictions stratégiques, écrit :

Quels que soient ses atours émancipateurs, leur exercice ne consiste trop souvent qu'à adapter un produit ou l'univers de leur donneur d'ordre à la vision fantasmatique qu'il aurait de l'un de ses clients du futur, parfois à s'échapper dans un ailleurs du domaine concerné, mais jamais à remettre en cause ses actionnaires, sa logique de profit ou ses dérives administratives au filtre de la mission d'origine de la structure commanditaire⁹⁷².

En définitive, il nous semble que pour éviter de tomber dans ces pièges – logique du pire ou instrumentalisation – il importe d'une part de toujours inscrire la fiction stratégique dans un cadre de questionnement éthique et, d'autre part, de ne jamais la priver de la liberté de critique sociopolitique qui lui est propre.

⁹⁶⁹ *Ibid.*

⁹⁷⁰ *Ibid.*

⁹⁷¹ Le projet Red Team Défense pour l'instant prévoit quatre saisons, dont la dernière sera publiée en 2024. Néanmoins, d'autres projets sont en chantier. Comme nous pouvons le lire sur l'article déjà cité qui reporte les mots de Jean-Baptiste Colas, commandant de l'Agence de défense de l'innovation (AID) des forces armées : « En attendant la mise en place de nouveaux projets, une réflexion portant sur un programme un peu plus ambitieux, qui ne concernerait plus uniquement le secteur de la défense, se poursuit. "Ce qui est certain, c'est que je ne pense pas que l'aventure va s'arrêter, conclut le commandant. Mais elle va reprendre sous un autre format, prenant peut-être en compte un plus large panel d'acteurs." ». Consulté le 12 février 2024. URL : <https://www.france24.com/fr/france/20230607-la-red-team-des-auteurs-de-science-fiction-au-service-de-l-arm%C3%A9e-fran%C3%A7aise>.

⁹⁷² Ariel Kyrou, *Dans les imaginaires du futur*, Chambéry, Éditions ActusSF, coll. Les Trois Souhais, 2020, p. 517-518.

5.1.3. Fictions et politiques publiques

Quel est donc le rôle de la fiction dans les politiques publiques de santé visant à préparer les nations aux émergences futures ? Les éléments à relever, il nous semble, sont principalement au nombre de deux, l'un plus théorique et l'autre plus empirique. D'un côté, l'imagination comme outil pour voyager vers des horizons lointains : dans ce cas, la fiction devient un outil pour sortir des schémas habituels et se préparer aux risques du futur. C'est propre au *manque d'imagination* que le psychanalyste Roland Gori attribue la crise frôlée par l'État pendant la pandémie de Covid-19⁹⁷³. Ce dernier affirme l'importance de l'imagination dans l'action politique :

Si nous ne voulons pas terminer notre vie sur une planète glacée et obscure, il convient d'affirmer et de porter dans nos actions une réhabilitation des métiers qui passe par une priorité accordée à la culture et à la parole. Non, parce que la culture ça divertit et la parole ça communique, surtout pas, mais parce que cela permet une pensée et sans *penser on ne peut imaginer un avenir, sans imagination point de liberté*⁹⁷⁴.

Pour élaborer les scénarios, les dirigeants se sont adressés à ceux qui ont fait de l'imagination leur métier : les auteurs et autrices de fictions et, plus particulièrement, de science-fiction. En ce sens, on pourrait penser, en suivant Jean-Paul Engélibert, qu'en imaginant des scénarios du pire les dirigeants font une « expérience de l'altérité [...] nécessaire pour revenir à [leur] vie mieux armée pour affronter le monde⁹⁷⁵ ». D'un autre côté, et de façon plus empirique, au long de l'analyse nous avons souligné différentes techniques littéraires mises en place dans l'élaboration et dans la pratique du *scenario planning*.

Comment placer alors les fictions de notre corpus littéraire à l'intérieur de ce discours ? En lisant les scénarios concoctés par les différentes institutions, nous ne pouvons que constater la présence de plusieurs éléments convergents : nous y retrouvons les enjeux écologiques et technologiques du futur, avec une plus grande attention sur les deuxièmes que sur les premiers ; on y retrouve aussi tant des épidémies naturelles que des épidémies artificielles. Ces scénarios cherchent ainsi à répondre à des inquiétudes d'ordre sanitaire et sécuritaire, ces dernières surtout lorsque les épidémies sont évoquées en tant qu'armes biologiques utilisées dans des attaques bioterroristes. Pour le dire avec Yannick Rumpala,

⁹⁷³ Roland Gori, « L'étrange défaite de nos croyances dans le progrès et l'évolution », *Cités*, vol. 84, no. 4, 2020, p. 116-128, p. 122.

⁹⁷⁴ *Ibid.*, p. 122-123.

⁹⁷⁵ Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde*, *op. cit.*, p. 148.

un élément commun à ces deux types de fictions est de considérer l'imagination comme un *support heuristique* capable de mener des « expériences de pensée⁹⁷⁶ ».

Nous pourrions ainsi considérer les fictions romanesques comme un puits d'où les prospectivistes pourraient venir se servir d'un vaste « stock cumulatif de représentations⁹⁷⁷ » pour nourrir leurs scénarios au service de la *preparedness*. La maladie plastique imaginée par McAuley, pourrait par exemple être au centre d'un exercice pour se préparer à des accidents de laboratoire de biogénétique ; la Fièvre développée par les membres du Projet Balance chez Meyer, pourrait mettre en alerte contre une radicalisation des mouvements écologistes et porter à promouvoir des politiques plus dure à leurs égard ; les moustiques-drones de *Mustiks* ou les robots-chiens de la police de *Moxyland* pourraient servir d'ingrédients à la prochaine saison de la Red Team Défense, etc. Sorte de bréviaire pour la *preparedness*, notre corpus se retrouverait pillé pour « étonner » les dirigeants et les institutions (pour reprendre le langage utilisé par le ministre de l'Armée française). Certes, si l'on considère les éléments narratifs et descriptifs, les récits de science-fiction peuvent ressembler aux scénarios qu'on a décrits. On y retrouve en effet, comme nous l'avons mis en exergue auparavant, différentes applications et usages de la technologie. En ce sens, la fonction d'alerte et de mise en garde est présente tant dans les fictions romanesques que dans les fictions stratégiques. Cette fonction répond en partie à l'heuristique de la peur promue par Hans Jonas où « l'image négative doit inciter au changement ou, à défaut, contribuer à aviver les préoccupations⁹⁷⁸ ».

Les différences sont pourtant nombreuses. La *preparedness* utilise la fiction à des fins très spécifiques : dans un monde de plus en plus sujet aux risques, les scénarios visent à mettre en lumière les *conséquences* d'un événement catastrophique afin de se doter des instruments pour pourvoir mieux le gérer. À travers les simulations, les exercices de *preparedness* veulent limiter les dommages. Cela est d'autant plus claire lorsqu'on lit les rapports rédigés à la suite des exercices⁹⁷⁹ : ces derniers affichent une série de choses à *faire* pour être mieux préparés. Pour le dire en d'autres termes, ces « fictions » ont des implications politiques concrètes et des objectifs stratégiques précis. Cela fait que l'exercice soit, dès le début, quelque part biaisé.

⁹⁷⁶ Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde*, op. cit., p. 23.

⁹⁷⁷ *Ibid.*, p. 8.

⁹⁷⁸ *Ibid.*, p. 101.

⁹⁷⁹ Voir par exemple la partie dédiée aux « *Policy recommendations* » dans ce document : <https://centerforhealthsecurity.org/sites/default/files/2022-12/clade-x-executive-summary-document.pdf>.

Les fictions romanesques, quant à elles, vont plus loin. Comme nous l'avons montré pendant l'analyse des romans, les récits montrent certes les conséquences d'une crise épidémique, mais ils interrogent aussi sur leurs causes. Cela permet de mettre en discussion notre façon d'habiter le monde tout en proposant d'autres voies et d'autres sensibilités possibles. C'est ici que s'insère l'heuristique de la souciance proposé par Rumpala et qui, à notre avis, montre bien où la fiction stratégique s'arrête et où la fiction romanesque creuse.

À côté d'une « logique de précaution » susceptible de mieux gérer les catastrophes, Rumpala se sert des réflexions de Paul Ricœur sur les pouvoirs de l'imaginaire pour proposer une « heuristique de la souciance⁹⁸⁰ ». Ainsi, en parlant des représentations post-apocalyptiques, il écrit : « D'une façon qui peut être rapprochée de celle de Paul Ricœur, les situations envisagées peuvent justement être prises aussi comme des “expériences imaginaires de la capacité”, où la fiction sert à expérimenter ce qu'il est possible de faire dans des circonstances pas forcément réalisées, mais imaginables⁹⁸¹ ». Et il continue : « Dans les réflexions de Paul Ricœur, il y a le rappel de la force du lien existant entre imagination et capacités. Ou, plus précisément, y est souligné qu'on peut utilement concevoir “l'imagination comme faculté pratique éclairant les capacités humaines”. Cette base est importante pour ce que nous avons appelé la souciance⁹⁸² ».

L'heuristique de la souciance permettrait ainsi d'aller au-delà de la fonction d'alerte et, « dans un registre plus proactif (et pas seulement réactif)⁹⁸³ » permettrait de *faire cas*, de montrer que d'autres regards, d'autres rapports au monde sont possibles : « Habiter le monde (ou, plus généralement, habiter un monde), c'est aussi devoir concéder une certaine forme de dépendance à son égard. Des individus ou des groupes commencent à habiter lorsqu'ils sont capables d'appréhender ce qui est autour d'eux et à organiser leurs pratiques en fonction de cette appréhension⁹⁸⁴ ».

Pour le dire de façon plus schématique : les fictions stratégiques, étant guidées par une logique sécuritaire, se limitent à utiliser l'imagination pour se préparer aux crises du futur. Or, les fictions romanesques offrent des expériences de pensée et de *sensibilité* qui mettent en question les causes desdites crises, interrogeant directement les responsabilités des hommes. Ainsi, le roman – et en particulier celui de science-fiction – non seulement « familiarise avec le contenu d'enjeux émergents » (chose qu'il partage avec la fiction

⁹⁸⁰ Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde*, op. cit., p. 177.

⁹⁸¹ *Ibid.*, p. 116.

⁹⁸² *Ibid.*, p. 246.

⁹⁸³ *Ibid.*, p. 177.

⁹⁸⁴ *Ibid.*, p. 177.

stratégique), mais « également avec la possibilité d'ouvrir l'éventail des visions du monde⁹⁸⁵ ».

Cette distinction fait quelque part écho aux propos de Serge Morand que nous avons cité dans le premier chapitre. L'écologue français montre les limites de l'approche biosécuritaire face aux émergences contemporaines :

La solution n'est pas de se préparer au pire d'une prochaine peste, mais de l'éviter en s'attaquant aux causes, c'est-à-dire aux dysfonctionnements des interrelations entre les humains et les animaux sauvages et domestiques. La mobilité globale des marchandises, des produits de l'agriculture, du capital, des humains comme des connaissances doit être repensée, en considérant que l'agriculture, la biodiversité, la diversité culturelle, mais aussi l'injustice et la santé sont locales. Le futur que nous voulons nous oblige à enfin penser les relations des sociétés à leur environnement naturel⁹⁸⁶.

De façon similaire, il nous semble, la fiction au service des politiques ne parvient pas à repenser les relations de pouvoir, parce qu'elle est conçue avec des objectifs préétablis ; elle reste dans une dimension verticale et propose des solutions qui mettent rarement en discussion le système. Au contraire, la fiction romanesque, puisque libre de toute contrainte, est capable de déconstruire, de mettre en discussion et, par cela, elle peut être porteuse de réflexions fécondes à des changements plus profonds.

5.2. Épidémie et bibliothérapie

5.2.1. Des différentes pratiques bibliothérapeutiques

La bibliothérapie, de la même façon que le *scenario planning*, peut être considérée comme une forme d'instrumentalisation de la fiction. Or, si la *preparedness* et le *scenario planning* nous ont permis de questionner l'usage de la fiction dans les politiques publiques, nous voudrions maintenant, à travers la bibliothérapie, interroger l'usage de la littérature dans une démarche de soin de l'individu.

Avant de commencer notre analyse, donnons quelques repères théoriques sur cette pratique. L'idée d'un pouvoir thérapeutique du livre, loin d'être contemporaine, plonge ses racines dans l'Antiquité. Ainsi, comme le remarque Isabelle Blondiaux : « Prise en son sens le plus large de "traitement par le livre", la bibliothérapie apparaît aussi ancienne que l'existence des livres et des bibliothèques⁹⁸⁷ ». Dans la mythologie égyptienne par exemple,

⁹⁸⁵ *Ibid.*, p. 237.

⁹⁸⁶ Serge Morand, *L'Homme, la Faune sauvage et la Peste*, op. cit., p. 341.

⁹⁸⁷ Isabelle Blondiaux, *La littérature peut-elle soigner ? La lecture et ses variations thérapeutiques*, Paris, Honoré Champion, coll. « Unichamp-Essentiel », 2018, p. 11.

Thôt, « le dieu égyptien à tête d'ibis, détenteur de la connaissance, apparaît à la fois comme le dieu des guérisseurs, de la médecine, et l'inventeur de l'écriture⁹⁸⁸ ». L'effet bénéfique plus ancien lié à la lecture et à la littérature est associée à la *mimesis* et, par cela, à la *catharsis* : cette dernière, comme théorisé par Aristote dans sa *Poétique*, à travers la purgation des passions entraîne « une amélioration de la vie privée et publique⁹⁸⁹ ». Depuis l'époque moderne, l'usage de livres dans la thérapie se lie principalement au développement de la discipline de la psychiatrie où la lecture devient « l'une des modalités privilégiées du "traitement moral"⁹⁹⁰ ».

Aujourd'hui, derrière le mot bibliothérapie l'on trouve un vaste répertoire de pratiques et méthodes différentes. À côté de la distinction entre des « textes didactiques à visée éducative et d'écrits de fiction favorisant le travail de l'imaginaire du patient lecteur », Isabelle Blondiaux identifie une troisième forme regroupant les livres de « développement personnel⁹⁹¹ ». Ce faisant, elle se rapproche de la « distinction opérée par Valérie Colin-Simard et Pascale Senk (2000) entre "trois grands courants bibliothérapeutiques : les livres de conseils directs ou "*self-help*", les livres de connaissance de soi, et les fictions qui provoquent des déclics intérieurs"⁹⁹² ». Une autre classification distingue principalement deux types de bibliothérapie : la bibliothérapie créative et la bibliothérapie prescriptive – cette dernière sous forme de bibliothérapie informative ou de remèdes littéraires⁹⁹³.

Partant des représentations de différentes pratiques bibliothérapeutiques présentes dans notre corpus romanesque, nous essayerons de questionner ces « variations thérapeutiques⁹⁹⁴ ».

5.2.2. La bibliothérapie représentée : exemples de pratiques bibliothérapeutiques dans les fictions d'épidémie

Les personnages qui peuplent nos romans sont confrontés à des sentiments douloureux : l'incompréhension, la peur, la perte, le deuil, la culpabilité, pour n'en citer que quelques-uns. Quel secours la littérature peut-elle leur apporter ? Quel usage du texte trouve-

⁹⁸⁸ *Ibid.*, p. 12.

⁹⁸⁹ *Ibid.*, p. 12.

⁹⁹⁰ *Ibid.*, p. 12.

⁹⁹¹ *Ibid.*, p. 32.

⁹⁹² *Ibid.*, p. 32.

⁹⁹³ Bernadette Billa, « Différentes formes de bibliothérapie en France et à l'étranger », *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 13 juin 2022. Consulté le 10 mars 2024. URL : https://bbf.enssib.fr/matieres-a-penser/differentes-formes-de-bibliothherapie-en-france-et-a-l-etranger_70618.

⁹⁹⁴ Isabelle Blondiaux, *La littérature peut-elle soigner ?*, *op. cit.*

t-on dans nos fictions ? À travers une mise en abyme, analysons certains passages qui nous en offrent des exemples.

Selon les cas, l'acte de l'écriture ou celui de la lecture désignent un moment de soulagement pour les personnages, un moyen à travers lequel exprimer sa propre douleur, s'évader en trouvant dans la lecture un moment de sérénité ou, au contraire, sentir une résonance entre ses sentiments et ceux des personnages dont on lit les vicissitudes.

Chez Tadjou, le récit de l'homme qui accompagne sa femme malade dans le CTE nous offre un premier exemple de bibliothérapie créative ou, pour reprendre la définition d'Isabelle Blondiaux, de poésie-thérapie⁹⁹⁵. Déjà, le sous-titre du chapitre affirme : « *La poésie offre un peu de consolation face à la puissance absolue de la mort*⁹⁹⁶ », mettant d'emblée l'accent sur un effet d'atténuation des sentiments douloureux à travers la littérature. Dans le chapitre, l'homme se sert de la poésie pour rester en contact avec sa femme isolée dans l'espace du Centre dédié aux malades d'Ébola. L'homme raconte :

J'écris des poèmes. En fait, ce ne sont pas mes créations, mais des poèmes que je connais par cœur et qu'elle a aimé m'écouter déclamer. Je me souviens encore de nos soirées poétiques. Dès que j'ai terminé de recopier un poème, je déchire la page de mon cahier, la plie en quatre et la remets à un infirmier afin qu'il la dépose au pied du lit de ma fiancée. C'est ma manière d'être présent auprès d'elle, de lui communiquer mon grand attachement⁹⁹⁷.

L'homme transcrit deux poèmes puisque, comme il l'affirme, « c'est la seule chose qui nous lie, la seule façon de lui exprimer mon amour, lui transmettre de la force⁹⁹⁸ », et lorsque sa femme meurt, il en écrit un de sa propre main. Ici la poésie devient non seulement le seul moyen de communication possible entre les deux personnages, mais aussi intermédiaire pour exprimer la douleur et lui donner une forme, une voix.

Dans l'extrait cité, l'homme évoque les soirées poétiques pendant lesquelles il déclamait les poèmes pour sa femme : nous pouvons y retrouver ainsi l'aspect thérapeutique de la poésie-thérapie lorsqu'elle « mobilis[e] les affects en prenant appui sur la lecture à voix haute, la profération et le rythme⁹⁹⁹ ». Il affirme ensuite sélectionner ceux qu'elle aimait le plus pour les transcrire : « Dès que j'ai terminé de recopier un poème, je déchire la page de

⁹⁹⁵ *Ibid.*, p. 53 : « Plus interventionniste, son but est de stimuler le dynamisme des personnes, de maximiser leurs capacités d'expression. Loin d'être réductible à une activité solitaire assimilable aux pratiques d'auto-traitement, la « littérature therapy » englobe un ensemble éclectique de pratiques liées à la poésie (« poetry therapy »), la lecture et l'écriture (« literature therapy » proprement dite), orales (« narrative therapy » ou invention d'histoires au cours d'entretiens avec un thérapeute) et écrites (« journal therapy » ou écriture auto-réflexive orientée vers un but) ».

⁹⁹⁶ *En Compagnie des Hommes*, p. 121.

⁹⁹⁷ *Ibid.*, p. 123.

⁹⁹⁸ *Ibid.*, p. 125.

⁹⁹⁹ Isabelle Blondiaux, *La littérature peut-elle soigner ?*, op.cit., p. 65.

mon cahier, la plie et quatre et la remets à un infirmier afin qu'il la dépose au pied du lit de ma fiancée¹⁰⁰⁰ ». Ici c'est le texte qui devient, à travers l'action de recopiage, l'objet qui permet de garder un contact. Or, si l'effet consolatoire de ce geste reste plus évident du point de vue de l'homme, depuis celui de la femme les choses se compliquent. Les poésies provenant d'un contexte spécifique et mobilisant un souvenir précis, elles pourraient autant faire de mal que de bien. Ainsi, la lecture est « capable de contenir l'émergence d'affects parfois insupportables du fait de leur violence¹⁰⁰¹ », et souligne l'importance d'un tiers médiateur. Dans ce récit d'*En Compagnie des Hommes*, nous retrouvons ainsi la bibliothérapie créative sous la forme de la récitation de poésies à haute voix (les « soirées poétiques »), du recopiage et d'écriture expressive (le dernier poème). Si l'effet bénéfique de ces pratiques est explicité chez l'homme dont le récit offre le point de vue, la mise en jeu hypothétique du point de vue de la femme permet de soulever une criticité.

La fiction offre aussi un peu de soulagement aux personnages d'*Afterland* de Lauren Beukes, où l'on trouve à la fois une pratique créative et une autre prescriptive de la bibliothérapie. Lorsque les deux protagonistes sont en quarantaine dans le bunker et que Miles est isolé avec les autres mâles survivants, la lecture devient la seule évasion possible pour le jeune adolescent. Pendant l'une des visites que Cole prête à son fils, elle lui porte en cadeau un sac plein de livres. Nous comprenons rapidement que cette « livraison » de livres est récurrente, puisque la scène décrit Cole ramenant « de nouveaux livres¹⁰⁰² » et Miles constatant « il n'y a pas de bandes dessinées, cette fois¹⁰⁰³ » [nous soulignons]. Les livres sont si importants pour le jeune garçon qu'il gronde sa mère pour qu'elle ne plaisante pas à ce sujet :

“Tu pues, maman.” Il se dégage de son étreinte. “J’imagine que je ferais mieux de reprendre ces cadeaux puants, alors ?” Elle brandit le sac en plastique qui contient de nouveaux livres, gonflés d’humidité. “Oh, non, attends”, reprend-elle en feignant la panique lorsque Miles baisse subitement la tête, épaules avachies. Il fait semblant, lui aussi... jusqu’à ce qu’il ne fasse plus semblant. “Ne sois pas triste. Je ne ferais jamais une chose pareille, tu le sais. “On ne plaisante pas avec les livres, maman”, la réprimande-t-il. Parfois, jouer un rôle n’est ni un jeu ni un rôle ; c’est simplement la fenêtre entrouverte par laquelle les sentiments s’échappent lorsque leurs ailes vous cognent et vous blessent de l’intérieur depuis trop longtemps¹⁰⁰⁴.

¹⁰⁰⁰ *En compagnie des hommes*, p. 123.

¹⁰⁰¹ *Ibid.*, p. 65.

¹⁰⁰² *Afterland*, p. 115. *Afterland*, p. 94 : « new books ».

¹⁰⁰³ *Ibid.*, p. 115. *Afterland*, p. 95 : « No comics, this time ».

¹⁰⁰⁴ *Ibid.*, p. 115. *Afterland*, p. 94 : « “You stink, Mom.” He tugs himself free. “Guess I should take these stinking presents back then?” She holds up the clear plastic bag containing new books, fat with damp. “Oh, no, wait”, she says, faux-panicking as he lets his head droop, shoulders slumping. He’s goofing around... until he isn’t. “Don’t be sad. I would never, you know that.” “You mustn’t joke about books, Mom,” he scolds.

Mère et enfant font ensuite des jeux de mots « littéraires », où par exemple Cole s'excuse avec son fils affirmant, « Je suis désolée, c'était idiot. Mais c'est toujours mieux que *L'Idiot*, pas vrai ?¹⁰⁰⁵ ». Le dialogue continue et se transforme en un jeu où les deux composent une histoire :

“Tu as vu qui les avait laissés ?” s’anime-t-il subitement. [...]. “J’imagine que c’était une bibliothécaire puisque ce sont tous des livres de bibliothèque”, dit-elle en les sortant l’un après l’autre et en essayant d’aplatir les pages boursouflées avec la paume de sa main. [...]. “Ou une cambrioleuse de bibliothèques”, “Célèbre dans tout le pays. Elle ne libère que les meilleurs ouvrages, les histoires les plus captivantes, et les emporte dans un grand sac à roulettes...” “Un caddie, corrige-t-il, couvert de pointes et de pièges, afin que personne ne puisse les voler”, “... bien sûr, oui, pardon. Elle les trimballe dans sa carriole de la mort, tout en recherchant les enfants les plus méritants, parce que quand on lit un livre, le livre continue de vivre en nous”¹⁰⁰⁶.

À travers un va-et-vient de phrases qui se complètent les unes les autres, Cole et Miles s’imaginent une histoire d’aventure sur l’origine des livres.

Ainsi dans *Afterland*, le livre est objet d’évasion pour Miles, enfermé en quarantaine depuis plus d’un an ; il est motif de jeu entre mère et fils, leur permettant dans un contexte post-apocalyptique de créer un espace de conversation plus simple et léger ; il est création et imagination, du moment où les personnages mêmes s’amuse en inventant des histoires ; il est enfin un lieu intime dans lequel Miles peut se réfugier dans ses moments de solitude : « Cette nuit, dans sa chambre d’observation individuelle, lorsqu’une sonnerie signale aux garçons que les lumières seront coupées dans dix minutes, il repose son nouveau livre, une très bonne histoire qui parle d’un garçon, de son chien et des voix qui crient parfois en nous¹⁰⁰⁷ », ces voix qui crient aussi en lui et qui résonnent dans ce nouveau livre.

Dans *En Compagnie des Hommes* comme dans *Afterland*, que ce soit sous la forme d’une bibliothérapie créative ou prescriptive, la thérapie à travers le texte est présentée surtout comme moyen de consolation ou d’évasion. En ce sens, comme mis en évidence par

Sometimes play-acting isn’t play or acting; it’s the cracked-open window the feelings escape through when their wings have been battering and bruising your insides ».

¹⁰⁰⁵ *Ibid.*, p. 115. *Afterland*, p. 94 : « “I’m sorry. Dick move. Although that’s better than a Dick-ens move, right?” ».

¹⁰⁰⁶ *Ibid.*, p. 115-116. *Afterland*, p. 94-95 : « “Did you see who brought them?” he perks up. [...]. “I’m going to guess it was a librarian, because they’re all library books,” she says, taking them out one at a time, trying to flatten the swollen pages with the heel of her hand. [...]. “Or a library thief”. “Notorious across the land. She only liberates the best books, the most compelling stories, and transports them in a wheelie bag...” “A shopping cart,” he corrects her, “lined with spiked and traps, so no one can steal them.” “... Of course, yes, sorry. She transports them in the doom cart, while she searches for only the most deserving kids because when you read, the book lives on inside you.” ».

¹⁰⁰⁷ *Ibid.*, p. 119. *Afterland*, p. 98 : « That night, in his single-occupancy observation ward, when the bell chimes to indicate to all the boys that it’s ten minutes till lights out, he sets down his new book, which is really good, about a boy and a dog and the shouty voices inside you ».

Anthony Mangeon dans sa contribution dans l'essai *Fictions Pansantes*, l'usage des textes dans ces romans peut parvenir à *soigner* mais non pas à *guérir* :

En tant qu'ils contribuent à atténuer des souffrances, ou simplement à consoler des esprits en situation de détresse, les textes peuvent assurément *soigner*, mais à ce stade force est de constater que leurs effets peuvent être aussi bien contraires : au lieu d'atténuer, ils exacerbent alors les souffrances ; au lieu de consoler les esprits, ils accentuent leurs pathologies. Pour atteindre le second ordre ou type de pouvoir littéraire thérapeutique, et prétendre alors *guérir* plutôt que simplement soigner, les textes doivent en effet favoriser un changement de cadre ou de perspective, lequel commence généralement par une découverte et, le plus souvent, une altération de soi¹⁰⁰⁸.

Vont dans une semblable démarche de guérison les pratiques bibliothérapeutiques représentées dans *La Cécité des Rivières* et dans *L'Année du Lion*.

Dans *La Cécité des Rivières*, le personnage d'Éric Roman trouve dans un premier temps de la consolation dans l'univers imaginaire des livres. Ces derniers aident l'adolescent à se familiariser avec ce « nouveau monde » (le village de Petit-Baboua) qu'il rencontre. Enfant catapulté dans un « univers qu'il découvrait » dont « il n'avait aucune idée » et « dont on ne lui avait jamais parlé¹⁰⁰⁹ », Éric déchiffre le village africain en recourant à un répertoire livresque de romans d'aventure : « Seules quelques lectures qui l'avaient plongé dans des territoires lointains pouvaient témoigner de l'étrangeté dans laquelle il se retrouvait. Le Grand Nord canadien de Croc-Blanc, l'empire indien de Mowgli, l'immensité américaine de Flicka mais surtout *L'île au trésor* qu'il confondait avec celle de Robinson Crusoé sans savoir d'ailleurs où les situer¹⁰¹⁰ ». C'est en effet à travers un processus initial d'identification au protagoniste de *L'île au trésor*, Jim Hawkins, qu'Éric semble se soigner de ses pires peurs, comme le suggère l'extrait suivant :

[Éric] avait trouvé un réconfort prodigieux à se trouver enfermé dans un livre qui racontait une histoire du passé [...]. L'angoisse qu'il aurait pu éprouver en se trouvant dans un pays inconnu, [...], s'était diluée dans celle de Jim embarqué sur l'*Hispaniola*. Peut-être s'était-il servi de sa propre anxiété et de la crainte que lui inspirait son père pour amplifier celle de Jim, à force de quoi, l'une annihilant l'autre, il se trouvait libéré de ces sentiments qui vont de l'appréhension à la terreur pour envisager le monde nouveau¹⁰¹¹.

Ainsi, « le récit peut en effet se lire comme un condensé du processus bibliothérapeutique, tel qu'il a été mis en évidence par Isabelle Blondiaux, en suivant trois

¹⁰⁰⁸ Anthony Mangeon, « "Changer la vie" ou la bibliothérapie à l'œuvre dans les romans de Dai Sijie », in : Victoire Feuillebois, Anthony Mangeon (dir.), *Fictions pansantes*, op. cit., p. 219-240, p. 226.

¹⁰⁰⁹ *La Cécité des Rivières*, p. 56.

¹⁰¹⁰ *Ibid.*, p. 56-57.

¹⁰¹¹ *La Cécité des Rivières*, p. 60.

étapes successives et complémentaires¹⁰¹² ». Dans un premier temps, chez Éric se déclenche un processus d'*identification* avec le protagoniste et narrateur de *L'île au trésor*, Jim : ce dernier, de la même manière qu'Éric, se retrouve, jeune adolescent, à vivre un voyage aventureux. Arrive ensuite la phase « de l'*implication* “dans la situation du personnage modèle (ou repoussoir)” qui “permet au lecteur [...] d'explorer les alternatives qui, dans le texte, s'offrent à lui” en opérant ainsi une *catharsis*¹⁰¹³ ». Cette dernière se manifeste sous la forme d'une libération des sentiments d'appréhension et de terreur éprouvés par Éric à l'égard de son père. La dernière étape est celle « de la “*lucidité*” (*insight*) ou de la *conscience critique de soi* qui conduit le lecteur à modifier ses propres représentations, voire ses comportements¹⁰¹⁴. Dans le cas d'Éric, cette dernière nous semble prendre forme dans la rédaction de sa version de *L'île au trésor*. C'est en effet suite à la perte de deux coffres de voyage, l'un desquels contenant « les livres qu'[Éric] avait beaucoup aimé et qui lui revenaient par bouffées dans la mémoire », que vient à l'enfant l'idée « d'écrire sur le souvenir qu'il en avait les livres disparus¹⁰¹⁵ », commençant justement par *L'île au trésor*.

Nous assistons ainsi à un double processus : d'un côté, la nouvelle réalité qu'il découvre à Petit-Baboua permet à l'enfant de donner une nouvelle vie au roman qu'il avait lu. De l'autre, le roman – et plus en particulier l'exercice de réécriture – permet à Éric de mieux appréhender sa réalité :

Sans valises, sans livres, pieds nus, sans autre vêtement qu'un short de son père ceinturé d'une ficelle, il ne fit qu'écrire. Il ordonnait son univers en s'appliquant à retrouver les scènes, les personnages et les mots du livre lu autrefois. La rigueur qu'il s'imposait plusieurs heures par jour et aussi, il le comprit plus tard, les images qu'il recomposait mettaient une distance de sécurité entre lui et ce qu'il voyait ou dont il se souvenait de ce temps assez gris qu'il avait vécu en France depuis que son père y était revenu. Toute la partie anglaise de *L'île au trésor*, il l'avait vue à travers ce qui lui apparaissait de Lyon mais à la même époque il aurait été bien en peine d'imaginer la partie tropicale dans les vignettes hachurées qui distrayaient les pages du livre. Elle prit toute sa couleur ici, la jungle de l'île se confondit avec la nature qui se déployait autour de la maison. Un jour l'écriture se mit à coller à la réalité¹⁰¹⁶.

À travers cet exercice, dont le narrateur souligne la rigueur et l'application, Éric s'approprie le texte de *L'île au trésor* et rédige un nouveau texte, « *L'île au trésor*, version Petit-Baboua¹⁰¹⁷ », fruit d'un déplacement de perspective et d'une remémoration influencée

¹⁰¹² Anthony Mangeon, « “Changer la vie” ou la bibliothérapie à l'œuvre dans les romans de Dai Sijie », *art. cit.*, p. 231.

¹⁰¹³ *Ibid.*, p. 231.

¹⁰¹⁴ *Ibid.*, p. 231.

¹⁰¹⁵ *Ibid.*, p. 57.

¹⁰¹⁶ *Ibid.*, p. 58.

¹⁰¹⁷ *Ibid.*, p. 59.

par les souvenirs. *L'île au trésor* devient ainsi un texte *pansant autant que pensant*¹⁰¹⁸ : *pansant*, parce qu'il permet à Éric de trouver une consolation à travers l'identification avec Jim et le processus qui en découle ; *pensant*, parce que l'appropriation du roman voit la naissance d'un nouveau texte à travers lequel Éric parvient à se *penser* soi-même et son univers. Il peut dès lors « envisager le monde nouveau¹⁰¹⁹ » dans lequel il se trouve avec une perspective différente.

Un dernier exemple nous est offert par *L'Année du Lion* : ici les livres tissent un fil rouge entre Nico et son père Willem et sont au cœur du projet utopique d'Amanzi. Cela advient sur plusieurs niveaux. Du point de vue plus strictement thérapeutique, le livre compte parmi les objets de survie que les personnages cherchent et amènent avec eux dans le monde post-apocalyptique de l'après-Fièvre. Ainsi par exemple, Nico et Willem voyagent avec « des boîtes de conserve, du riz, de la farine et des pâtes, du lait en poudre, du café et des centaines de bouteilles d'eau » ainsi que « des livres, sélectionnés aussi soigneusement que les aliments¹⁰²⁰ ». Il s'agit de « livres de bricolage, des manuels de survie dans la nature et *Le Guide ultime des armes à feu pour débutants*¹⁰²¹ » avec lequel Nico et son père apprennent à tirer. Et encore, « des livres de fiction, des manuels scolaires, des livres de recettes et des livres pour apprendre à abattre un bœuf ou à soigner les morsures de serpents et les piqûres d'insectes¹⁰²² ». Dans la mallette imaginaire du bibliothérapeute, nous trouvons alors non seulement des livres de survie offrant des enseignements pratiques (livres qu'Isabelle Blondiaux catégorise comme « livres de conseils directs, ou de “self-help”¹⁰²³ », c'est-à-dire des livres de bibliothérapie informative), mais aussi des romans de fiction. Livres et aliments semblent être les deux « médicaments » nécessaires pour faire face à la fin d'un monde et à la reconstruction d'un nouveau.

Ainsi, sur la route vers le site qui deviendra Amanzi, père et fils font le plein de provisions : « Dans chaque bibliothèque, scolaire et municipale, nous entrons avec des cartons vides et nous les sortons remplis de livres. La moitié de la longue remorque seize roues est déjà pleine de livres, l'autre moitié contient des boîtes de conserve, du café, des

¹⁰¹⁸ Victoire Feuillebois, Anthony Mangeon (dir.), *Fictions pansantes*, op. cit., p. 19.

¹⁰¹⁹ *La Cécité des Rivières*, p. 60.

¹⁰²⁰ *L'Année du Lion*, p. 22. *Fever*, p. 12 : « boxes of tinned food and rice and flour and pasta, powdered milk, coffee, Cremora, hundreds of bottles of water » ; « books, hand-picked like the food ».

¹⁰²¹ *Ibid.*, p. 22. *Fever*, p. 12 : « Do-it-yourself books about repairs and personal recovery and veld survival and *The Ultimate Beginner's Guide to Guns : A Green Light Shooting Book* ».

¹⁰²² *Ibid.*, p. 22. *Fever*, p. 12-13 : « Story books and school books and recipe books and how-to-slaughter-an-ox and how-to-treat-snakebite books ».

¹⁰²³ Isabelle Blondiaux, *La littérature peut-elle soigner ?*, op. cit., p. 8.

médicaments¹⁰²⁴ ». Cette représentation thérapeutique de l'objet-livre est confirmée dans d'autres passages : dans un moment de difficulté, Nico se retrouve par exemple à affirmer : « Tout ne va pas bien. Je sors mes livres dans le salon¹⁰²⁵ ». La juxtaposition des deux phrases semble suggérer un lien entre le mal-être du protagoniste et la recherche d'un quelconque soulagement dans la lecture. Cette dernière apaise les soirées du petit Okkie, orphelin sauvé par Nico : « Tous les soirs, il entre en courant dans le salon de l'Orphelinat avec un livre dans les mains et une voix qui porte dans la grande pièce : – Nico, Nico, une histoire ! Alors, je dois lire, que je le veuille ou non. Okkie et ses camarades viennent s'installer à côté de moi, devant ou sur moi, et je dois lire¹⁰²⁶ ».

Or, à côté de ces pratiques, dans *L'Année du Lion*, l'acte de l'écriture constitue un autre élément non négligeable. Comme nous l'avons mis en exergue auparavant, le roman s'annonce dès le début être *Les Mémoires* de Nico Storm, personnage et narrateur. Ces Mémoires se composent de différents types de textes : le journal de Nico¹⁰²⁷, le projet d'Histoire d'Amanzi, et le récit livré par Amélia à la fin du roman. La présence du journal évoque la pratique du « *journal therapy* » ou écriture auto-réflexive orientée vers un but¹⁰²⁸ » analysée par Isabelle Blondiaux. Cette dernière met en évidence que cette forme d'écriture expressive se présente comme « une stratégie d'auto-traitement pour faire face au stress¹⁰²⁹ » et que souvent elle est « employée en complément d'une psychothérapie¹⁰³⁰ ». Or, la présence d'un personnage jouant le rôle de psychothérapeute¹⁰³¹, bien que ce ne soit pas lui la personne à conseiller l'écriture du journal à Nico, donne une épaisseur à une

¹⁰²⁴ *Ibid.*, p. 73. *Fever*, p. 57 : « At every town library and school library we went in with empty boxes, and came out with boxes full of books. Half of the long sixteen-wheeler trailer was already full of books, the rest of the cargo was tinned food, coffee and medicine ».

¹⁰²⁵ *Ibid.*, p. 23. *Fever*, p. 14 : « Everything wasn't fine. I unpacked some of my books ».

¹⁰²⁶ *Ibid.*, p. 231. *Fever*, p. 194 : « Okkie would run into the Orphanage sitting room every night with a story book held in both hands, his piping voice ringing across the room: "Nico, Nico, read us a story." And then I would have to read, regardless of whether I was tired, or felt like it. Okkie and his band of followers would come and sit around me, on me, over me and I had to read ».

¹⁰²⁷ *Ibid.*, p. 85 : « Je me souviens des dates parce que je les ai notées », affirme-t-il, « Mon journal remonte aux premières semaines de la Fièvre, [...]. Père m'a offert ce carnet en moleskine jaune format poche et un stylo noir. Il m'a dit que tous les grands explorateurs tenaient un journal ».

¹⁰²⁸ Isabelle Blondiaux, *La littérature peut-elle soigner ?*, *op. cit.*, p. 53.

¹⁰²⁹ *Ibid.*, p. 65.

¹⁰³⁰ *Ibid.*, p. 69.

¹⁰³¹ Il s'agit de Nero Dlamini, psychologue de profession avant la Fièvre et qui continue à exercer ce métier à Amanzi. Nous reportons quelques extraits à titre d'exemple : « Je sais, grâce à aux entretiens thérapeutiques que j'ai eus avant avec Nero Dlamini, que je souffre de nouveau de stress post-traumatique » (p. 448) ; « Plus tard, quand il me fera suivre une thérapie post-traumatique à la demande de Père, Nero expliquera que mes pleurs sont dus au fait que j'ai été capable de transmettre à Béryl la responsabilité de garder Okkie en vie » (p. 204) ; « Parfois, je discute avec Nero Dlamini dans son « bureau » à l'Orphelinat quand il me reçoit en thérapie post-traumatique. Mais le plus souvent, il propose qu'on fasse une promenade » (p. 230).

démarche d'analyse psychothérapeutique entreprise par le narrateur. Tous ces éléments nous poussent à affirmer que le processus qui porte Nico (arrivé à l'âge de quarante-sept ans) à écrire ses mémoires est à la fois un parcours de soin et de compréhension. L'objet-livre devient ainsi le médium qui permet à Nico non seulement de se soigner mais aussi de guérir : dans une dimension plus petite et plus intime, les bibliothérapies pratiquées par Nico sont « *d'autrefois et d'ailleurs*¹⁰³² ». D'autrefois, parce qu'il y a une distance temporelle importante entre le moment où le narrateur décide d'écrire ses Mémoires et les faits racontés ; d'ailleurs, parce que ce décalage offre un changement de perspective. En effet, comme nous l'avions déjà relevé pendant l'analyse, ce n'est qu'une fois « abandonnées » les pensées de son éducation (*in primis*, celle humaniste de son père, ensuite celle malthusienne de sa mère, mais aussi d'autres philosophies présentées tout au long du récit¹⁰³³), que Nico parvient à revenir à Amanzi avec une perspective différente. Le récit que Nico écrit vient dès lors d'un temps et d'un espace distincts de ceux depuis lesquels il nous raconte. Ce n'est qu'en tenant compte de ces éléments, une fois arrivé à la fin du roman, que le tout début prend sens : l'histoire racontée n'est pas que l'histoire de la vie de Nico, mais aussi celle « de ta vie et de ton monde¹⁰³⁴ », celle qui vient d'un futur dont l'on ne sait rien sauf qu'il est possible.

Dans son ensemble, cette analyse montre la représentation de diverses pratiques de bibliothérapie à l'intérieur de notre corpus romanesque. Lecture privée ou publique, écriture expressive ou recopiage, livre de « *self-help* » ou livre de fiction, constituent tous des actes de soin vers l'extérieur (lorsque par exemple la lecture est faite pour quelqu'un d'autre) ou vers l'intérieur (lorsque l'on prend soin de nous-même). Nous avons souligné qu'en tant que parcours de soin, la bibliothérapie peut aussi avoir des effets contraires à son but : blesser au lieu de soigner. Pour cette raison, comme toute démarche thérapeutique, la bibliothérapie nécessite aussi un bibliothérapeute, une personne qui puisse faire le médiateur entre le texte et son destinataire. Nous avons aussi montré là où le texte permet aux personnages d'entamer une démarche non pas simplement de *soin* mais de *guérison*.

Or, ce parcours nous a montré comment, pour faire face aux conséquences traumatiques d'une épidémie, nos personnages recourent, entre autres, aux pouvoirs du texte pour trouver soulagement, évasion ou guérison. Pour mieux enquêter les aspects thérapeutiques du livre, nous voudrions sortir maintenant de ce lieu métalittéraire et mettre

¹⁰³² Anthony Mangeon, « "Changer la vie" ou la bibliothérapie à l'œuvre dans les romans de Dai Sijie », *art. cit.*, p. 239.

¹⁰³³ Nous pensons en particulier à celle d'un autre personnage qu'influence beaucoup Nico, Domingo, voir notamment p. 208-210.

¹⁰³⁴ *L'Année du Lion*, p. 9. *Fever*, p. 1 : « And the story of your life and your world too ».

notre propre corpus littéraire à l'épreuve. Nos romans pourraient-ils figurer dans une liste bibliothérapeutique ? Si c'est le cas, sous quels aspects et pour quelles « pathologies » ?

5.2.3. *Les fictions d'épidémie : possibles remèdes littéraires ?*

Dans l'introduction à *Remèdes Littéraires. Se soigner par les livres*, on lit :

Notre foi en l'efficacité de la fiction [...] est fondée sur notre propre expérience avec des patients, et corroborée par toutes sortes de préuves empiriques. Parfois, c'est l'histoire qui charme ; parfois, c'est le rythme de la prose qui agit sur la psyché, qu'il calme ou stimule. Parfois, c'est une idée ou une attitude suggérée par un personnage dans le même embarras ou dans la même impasse que vous. Dans un cas comme dans l'autre, les romans ont le pouvoir de vous transporter dans une autre existence, et de vous faire voir le monde d'un point de vue différent. [...]. Quelle que soit votre maladie, nos prescriptions sont simples : un roman (ou deux), à lire à intervalles réguliers. Certains traitements mèneront à une guérison complète. D'autres offriront simplement une consolation, en vous montrant que vous n'êtes pas seul. Tous vous soulageront au moins un temps de vos symptômes grâce à la capacité de la littérature à distraire et transporter¹⁰³⁵.

Dans l'ouvrage, se trouve un vaste répertoire de prescriptions littéraires pour toutes sortes de maladies en ordre alphabétique : contre l'addiction aux jeux, on prescrit *Hors d'atteinte ?* d'Emmanuel Carrère¹⁰³⁶ ; pour soigner l'insomnie, *La Maison du sommeil* de Jonathan Coe ou *Le Livre de l'intranquillité* de Fernando Pessoa¹⁰³⁷ ; pour guérir de la procrastination, *Les Vestiges du jour* de Kazuo Ishiguro. À chaque conseil bibliothérapeutique, une brève description des symptômes de la maladie précède le résumé du roman dont on met en exergue les caractéristiques bénéfiques.

Nous pourrions alors essayer de nous déguiser pour un moment en bibliothérapeute : quelles pathologies pourraient traiter les romans de notre corpus ? *L'Année du Lion* et *Afterland* pourraient par exemple être ajoutés à l'entrée « Adolescence » du dictionnaire des *Remèdes Littéraires*. À travers les personnages de Nico et de Miles, les romans parviennent en effet à rendre compte des turbulences que l'on vit lorsqu'on traverse ce moment de la vie : les deux éprouvent un sentiment d'opposition aux figures parentales (Miles avec sa mère et Nico avec son père) ; ils cherchent à s'affirmer, à se définir. Dans *L'Année du Lion*, les sentiments vécus par Nico-adolescent sont racontés avec le recul de Nico-adulte. Ainsi, il écrit par exemple : « Aujourd'hui, je sais ce qu'un père ressent envers ses enfants. Mais pour un adolescent de dix-sept ans (tout juste), c'était un grand pas vers la compréhension

¹⁰³⁵ Ella Berthoud, Susan Elderkin, *Remèdes littéraires*, op. cit., p. 10.

¹⁰³⁶ *Ibid.*, p. 27.

¹⁰³⁷ *Ibid.*, p. 306-309.

et la sagesse¹⁰³⁸ ». D'autres fois, les sentiments de l'adolescent sont reportés plus directement¹⁰³⁹. Dans *Afterland*, l'état d'âme de Miles transparait dans les conversations avec sa mère, ou encore lorsque le narrateur plonge le lecteur dans son fil de pensée. Il est par conséquent, par rapport à *L'Année du Lion*, moins descriptif. Les deux romans offrant de nombreux éléments questionnant le rapport entre parents et enfants, ils pourraient aussi être utiles pour une « thérapie » sur la maternité ou la paternité. Cela s'avère particulièrement vrai dans *Afterland* qui offre aussi une focalisation sur Cole : c'est souvent en s'interrogeant sur ses responsabilités en tant que mère que Cole agit, avec toutes les difficultés que cela comporte.

Pour les maladies d'amour, le roman de Namwali Serpell offre un vaste répertoire d'expériences. Au fil des trois générations qui se déroulent tout au long du roman, le lecteur traverse toutes les nuances de l'amour, des plus douloureuses aux plus joyeuses. On expérience le chagrin de Matha Mwamba qui, abandonnée enceinte par Godfrey Mwango, est prise d'un long et interminable pleur silencieux et constant qui la suivra et la caractérisera tout au long de sa vie jusqu'à ne s'arrêter que le jour de la mort de sa fille Sylvia¹⁰⁴⁰. L'on fait l'expérience de l'amour extraconjugal dans toute sa complexité à travers l'histoire d'amour entre Lee et sa femme Thandiwe et ensuite, celle entre Lee et Sylvia. Ou encore, l'amitié ambiguë de Naila, Joseph et Jacob, transporte le lecteur à vivre l'insécurité et la passion de premiers amours¹⁰⁴¹.

Des romans aptes à une première « sensibilisation écologique » pour un public plus jeune pourraient être *En Compagnie des Hommes* et *Des Chauves-souris, des Signes et des Hommes*, ce dernier en particulier dans son adaptation par l'illustrateur Barroux qui en a fait

¹⁰³⁸ *L'Année du Lion*, p. 378. *Fever*, p. 320 : « Today I know that's how a father feels about his children. Always. But for a (very new) seventeen-year-old it was a big step closer to understanding and wisdom ».

¹⁰³⁹ À titre d'exemple : « J'ai besoin d'approbation et j'ai faim de gloire, comme n'importe quel adolescent » (p. 176) ; « Le poids de la déception et la frustration ne déclenchent pas une explosion adolescente mais font couler les larmes d'un enfant de quatorze ans. Que je dois cacher » (p. 177) : « Je me prélassais dans un canapé comme n'importe quel ado de quinze ans qui veut rester invisible, qui cherche avant tout à paraître indifférent » (p. 215).

¹⁰⁴⁰ « Matha pleurait en silence, tressant elle-même ses *mukule* en se regardant dans un éclat de miroir qu'elle tenait entre ses pieds. Elle pleurait doucement en faisant cuire des *kalembula* sur le *mbaula*, ajoutant les feuilles de haricots dans l'huile crépitante, puis les tomates émincées, puis les oignons coupés en dés. Elle pleurait calmement en lavant les marmites sales avec du sable sous le robinet commun avant de les secouer pour les faire sécher » (p. 273) ; « Mais le plus stupéfiant – et c'est la raison pour laquelle Jacob n'avait pas reconnu sa grand-mère d'emblée – c'est que son visage était totalement sec. Et c'est là qu'il comprit, c'est là qu'il crut. Sylvia Mwamba était morte et Matha Mwamba avait arrêté de pleurer. Comme ça » (p. 598).

¹⁰⁴¹ En effet, à la fin du roman le chœur annonce que Naila est morte en accouchant le dernier membre de la généalogie dont l'identité du père, entre Joseph ou Jacob, reste inconnue : « *Et au cœur de la ville, nos survivants solitaires, les deux amants de Naila, désormais vieux. Nous ne vous l'avons pas dit ? Elle est morte en accouchant, mais son fils ignore qui est son père* » (p. 692-693).

une bande dessinée en 2018¹⁰⁴². Une lecture accompagnée par un adulte de ces deux histoires pourrait susciter l'intérêt chez le jeune lecteur (ou écouteur) quant aux rapports entre homme, nature (notamment chez Tadjou) et animaux (notamment chez Constant). De plus, l'influence d'une certaine esthétique du conte, comme déjà souligné pendant l'analyse, est susceptible de capturer l'attention des enfants¹⁰⁴³.

Nous comprenons le caractère arbitraire d'un tel exercice. Comme toute thérapie la bibliothérapie aussi requiert un médiateur pour éviter le plus possible les effets indésirables. On reconnaît alors les limites d'une prescription livresque donnée sans connaître le patient. De plus, parler de bibliothérapie pose tout de suite une interrogation sur le « statut assigné à la littérature et sur ce qu'il faut entendre exactement par thérapie¹⁰⁴⁴ ». Lorsqu'on se déguise alors en bibliothérapeute, nous pouvons certes compter sur nos compétences dans la chose littéraire, mais nous constatons nos limites dans le champ de la thérapie.

Or, notre thèse traitant de fictions d'épidémie et ayant, au fil de ce travail, approfondi le sujet de l'épidémie sous différents angles, il serait peut-être plus intéressant de se demander si nos romans sont susceptibles d'être interpellés pour faire face à une épidémie. En d'autres termes, peut-il être bénéfique de lire des fictions d'épidémie lorsqu'on est en train d'en vivre une ?

À ce propos nous voulons tout d'abord dédier quelque mot à un cas particulier : celui de la pandémie de Covid-19. En effet, de nombreux « conseils de lectures » sont apparus dans les médias¹⁰⁴⁵ pendant le confinement mis en place pour faire face à la pandémie : des journaux aux réseaux sociaux en passant par les sites des librairies, des listes de livres sous forme de recommandations ont été proposées afin de donner une quelque forme de soulagement.

À côté des romans censés nous faire évader de la réalité du confinement, l'on conseillait aussi la relecture de grands classiques affichant des épidémies dans leurs intrigues : *Les Fiancés* d'Alessandro Manzoni, le *Décameron* de Boccaccio ou *La Peste* d'Albert Camus, pour n'en citer que certains, étaient proposés afin de comprendre le phénomène

¹⁰⁴² Paule Constant, Barroux, *Des Chauves-souris, des Singes et des Hommes*, Paris, Gallimard Bande Dessinée, 2018.

¹⁰⁴³ Nous nous référons en particulier à la présence, chez Tadjou, de narrateurs non-humains, d'une structure répétitive et d'un langage simple ; chez Constant, d'une forte dramatisation et d'un vocabulaire riche en images. De plus, les deux transmettent une morale à la fin du roman.

¹⁰⁴⁴ Victoire Feuillebois, Anthony Mangeon (dir.), *Fictions pansantes*, *op. cit.*, p. 9.

¹⁰⁴⁵ Nous reportons ici à titre d'exemple une liste non-exhaustive : <https://www.frammentirivista.it/libri-leggere-lockdown/> ; <https://www.editionspoints.com/page/les-conseils-de-vos-libraires-pendant-le-confinement> ; <https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/coronavirus-que-lire-confinement-conseils-vos-libraires-alpes-1802136.html> ; https://www.lemonde.fr/culture/article/2020/04/12/dix-huit-livres-qui-font-du-bien-a-re-lire-pendant-le-confinement-la-selection-du-monde_6036354_3246.html.

épidémique qu'on vivait et les émotions qu'on éprouvait : la peur de la contagion, les sentiments de culpabilité ou d'impuissance, le deuil, etc. Le 3 mars 2020 (lorsqu'à la différence de la France, l'Italie est déjà touchée par l'épidémie) un article publié dans *Le Monde* annonce : « Le coronavirus dope les ventes de *La Peste* d'Albert Camus en Italie¹⁰⁴⁶ » ; un constat similaire se trouve dans un article académique dédié aux fictions épidémiques, où l'auteur affirme : « En temps de crise, les gens se tournent vers l'analogie et des formes classiques pour trouver une explication, surtout lorsqu'ils sont confrontés à un changement de situation sans précédent. Au printemps 2020, les exemplaires épuisés de *La Peste* d'Albert Camus témoignent de ce mouvement¹⁰⁴⁷ ».

Régine Detambel, autrice et bibliothérapeute française, ne se limita pas à conseiller des lectures. Dans l'article où l'on trouve reporté son entretien, elle donne des conseils bibliothérapeutiques « pour mieux vivre le confinement¹⁰⁴⁸ ». Affirmant qu'« il n'y a pas besoin de lire un livre sur une épidémie qui colle trop à la réalité » parce que cela « empêche d'être créatif¹⁰⁴⁹ », elle conseille par exemple de lire *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe : « Tout d'un coup on peut se dire que la situation d'un confinement est comme si on était jeté sur une île déserte et qu'on devait réinventer sa vie. Cela permet de penser à nos capacités d'adaptation¹⁰⁵⁰ », explique-t-elle. Selon la bibliothérapeute, relire des livres qu'on a aimé est aussi une bonne idée. À côté de la lecture, elle conseille aussi de pratiquer l'écriture : « L'idée n'est pas de tenir un journal de dépression. Mais plutôt de noter des choses quotidiennes qui aident à vivre », écrit-t-elle et continue, « le but est de se prouver qu'on est bien vivant. Ça aide aussi à se rendre compte de petits bonheurs autour de nous, de richesses quotidiennes. En fait, ça donne du sens à cette période pleine d'incertitude, ça nous remet en vie¹⁰⁵¹ ». Elle propose aussi de lire à voix haute pour soi-même ou, mieux encore, en compagnie : « Je conseillerais vraiment de lire des passages qu'on aime à des proches. Cela permet de se reconnecter, de dépasser le simple lien de courtoisie, ça va mettre une richesse

¹⁰⁴⁶ Consulté le 25 février 2024. URL : https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/03/03/le-coronavirus-dope-les-ventes-de-la-peste-d-albert-camus_6031679_3224.html#.

¹⁰⁴⁷ Birgit Däwes, « Molecular Mimicry, Realism, and the Collective Memory of Pandemics. Narrative Strategies of COVID-19 Fiction », *Diegesis*, vol. 11, No. 1, p. 1-24, p. 18. Notre traduction : « In times of crisis, people turn to analogy and familiar patterns for explanation, especially when faced with unprecedented situational change. In the spring of 2020, the sold-out copies of Albert Camus's *The Plague* testify to this move ».

¹⁰⁴⁸ Consulté le 25 février 2024. URL : <https://www.ouest-france.fr/leditiondusoir/2020-11-09/lecture-ecriture-cinq-conseils-dune-bibliotheraute-pour-mieux-vivre-le-confinement-c170d6ca-df26-4843-9a09-d1e72165ae49>.

¹⁰⁴⁹ *Ibid.*

¹⁰⁵⁰ *Ibid.*

¹⁰⁵¹ *Ibid.*

incroyable dans les interactions¹⁰⁵² ». Ce dernier propos amène la bibliothérapeute à créer en plein confinement un collectif de lecture à voix haute, *Lire & Relier*, afin de réconforter les personnes isolées : « s’invitant notamment dans les Ehpad auprès de celles et ceux qui n’avaient plus accès à la lecture, en raison de contraintes physiques ou de fragilité cognitive, ce collectif Lire & Relier a utilisé la voix de tous ces bénévoles pour pallier les solitudes forcées, par le biais du téléphone¹⁰⁵³ ».

Or, si l’on veut réfléchir aux potentiels effets bénéfiques du texte, il faut savoir quel mal le texte veut essayer de soulager. Dans une étude publiée dans les *Annales médico-psychologiques* l’on trouve répertoriées les données relatives aux pathologies souffertes pendant l’urgence sanitaire¹⁰⁵⁴. On y lit par exemple que « la récession économique et les privations de liberté ont été responsables d’une augmentation du niveau de stress psychologique en population générale¹⁰⁵⁵ ». Les auteurs affirment que l’objectif de l’étude « est de résumer les données principales dans le monde et en France sur les prévalences des symptômes de dépression, d’anxiété, de stress post-traumatique et d’autres formes de stress, en population générale mais également dans certains sous-groupes vulnérables durant cette pandémie¹⁰⁵⁶ ». Sans entrer dans le détail, il nous importe ici de souligner que l’étude relève des « taux de prévalence élevés » généraux qui « s’expliquent par la peur associée à la pandémie (incertitudes sur l’avenir familial et socioprofessionnel), les mesures d’isolement, le nombre élevé de personnes infectées et les décès¹⁰⁵⁷ ».

Nous pourrions alors affiner notre question initiale et se demander : les romans de notre corpus, pourraient-ils prétendre soigner de telles pathologies ?

Comme nous l’avons relevé pendant l’analyse, à l’intérieur de nos romans l’épidémie occupe une place variable. Cet élément peut déjà orienter notre prescription bibliothérapeutique selon deux catégories différentes de public : d’un côté les livres pour des personnes cherchant une résonance et/ou une compréhension ; de l’autre, les livres pour des personnes cherchant plutôt une évaison par rapport à la réalité.

¹⁰⁵² *Ibid.*

¹⁰⁵³ Consulté le 25 février 2024. URL : <https://www.regine-detambel.com/catalogue/lire-pour-relier-la-bibliothérapie-a-pleine-voix-bibliothérapie/>. Cette expérience a donné lieu à une publication : Régine Detambel, *Lire pour relier*, Arles, Actes Sud, coll. Essai, 2023.

¹⁰⁵⁴ Jasmina Mallet et alii., « Santé mentale et Covid : toutes et tous concernés. Une revue narrative », *Annales médico-psychologiques*, vol. 180(7), 2022, p. 707-712. DOI : [10.1016/j.amp.2022.07.019](https://doi.org/10.1016/j.amp.2022.07.019).

¹⁰⁵⁵ *Ibid.*, p. 708.

¹⁰⁵⁶ *Ibid.*, p. 708.

¹⁰⁵⁷ *Ibid.*, p. 709.

Pour répondre à un besoin d'évasion nous conseillons en premier lieu la lecture de l'œuvre de Serpell. Roman épique parcourant l'histoire d'une nation à travers les vicissitudes de trois familles sur trois générations, *Mustiks* présente plusieurs ingrédients qui assurent une évasion de la réalité – la longueur du roman permettant aussi de « partir en voyage » pendant plusieurs semaines. Garantir l'échappée dans d'autres mondes est aussi le style du roman. Au fil des histoires, Serpell s'amuse à jouer avec des esthétiques et des genres différents, donnant lieu à une écriture multiforme : l'on passe de la fable à la science-fiction, du réalisme magique au conte de fées, parvenant à surprendre le lecteur jusqu'à la dernière page.

Quant au besoin de compréhension, parmi les œuvres de notre corpus *En Compagnie des Hommes* nous semble la plus appropriée à donner un cadre général du « fait épidémique » dans sa totalité. Le style simple du roman et la prise en compte de plusieurs points de vues à travers la structure en récit-témoignage, accorde au lecteur la possibilité de traverser une épidémie dans tous ses aspects. De plus, à la différence des autres romans de notre corpus, *En Compagnie des Hommes* est le seul à se terminer sur une note de bonheur, la fin du roman coïncidant avec la fin de l'épidémie. Pour cette raison, la lecture du roman pourrait parvenir à soulager le lecteur, l'aidant à penser et à envisager la possibilité de la fin de l'urgence.

Plus généralement, dans son ensemble, notre corpus d'œuvres peut offrir aux lecteurs en train de vivre une urgence sanitaire non seulement une « compréhension intellectuelle » du fait épidémique mais aussi « l'empathie vis-à-vis de la souffrance des autres¹⁰⁵⁸ » et personnelle. Comme mis en exergue pendant l'analyse des romans, à travers le vécu des personnages, nombreux sont les sentiments avec lesquels le lecteur traversant une urgence sanitaire peut entrer en résonance. L'on peut citer à titre d'exemple l'incompréhension aux prémices de l'épidémie éprouvée par Cole dans *Afterland* ; le sentiment d'impuissance du personnel soignant lorsqu'il se retrouve dépourvu de moyen éprouvé par les personnages d'*En Compagnie des Hommes* ou par Agrippine dans *Des Chauves-souris* ; ou encore, le besoin de donner un sens à l'épidémie, la recherche d'une étiologie qui peut déboucher souvent sur l'individuation d'un bouc émissaire (notamment la petite Olympe dans *Des Chauves-souris*). Ainsi, peut-être, lire ces fictions pourrait aider à être plus compréhensif envers les préoccupations des autres ou à nous aider à céder moins facilement à la panique

¹⁰⁵⁸ Isabelle Blondiaux, *La littérature peut-elle soigner ?*, op. cit., p. 61.

ou à des mécanismes de violence dictés par la peur. Encore une fois, nous nous répétons, nous sommes conscients du caractère arbitraire d'un tel discours.

Comme c'était le cas pour la fiction appliquée aux scénarios, lorsqu'on envisage un usage pratique de la littérature cette dernière révèle toute l'ambiguïté de la notion de *pharmakon* : remède, mais aussi poison. Pour cette raison il est toujours important d'insérer ces pratiques à l'intérieur d'un cadre éthique, c'est-à-dire se doter d'une déontologie. Ainsi, si l'on veut se servir de la fiction pour améliorer les politiques publiques de santé, il faut le faire en prenant soin de ne pas céder à la « logique du pire » dont Zylberman nous parle en n'oubliant pas de questionner les causes à l'origine des « maladies futures » auxquelles on veut se préparer. D'autre part, la pratique bibliothérapeutique doit être toujours accompagnée par un médiateur pour en assurer la bonne réussite.

En conclusion, si ces usages de la fiction doivent être conduits avec une certaine vigilance, quels sont les éléments propres aux fictions étudiées menant à une meilleure compréhension de la réalité épidémique ? A-t-on *besoin* de la fiction pour amorcer ce chemin de guérison et peut-on *penser* par la fiction ?

CHAPITRE 6 - « Besoin de fiction¹⁰⁵⁹ »

Pourquoi lit-on ? Quelle expérience nous offre la littérature ? Dans quels termes peut-on parler d'un *besoin* de fiction et quelle est sa fonction dans la société contemporaine ? Nombreux sont les chercheurs et les chercheuses qui se sont posés, hier et encore aujourd'hui, de telles questions. À la fin de cette thèse, nous voudrions tenter de donner des réponses à ces interrogations à partir de notre sujet : les fictions d'épidémie.

Au fil de notre analyse, nous avons ici et là montré des enjeux éthiques et moraux que l'épidémie fait émerger. Nous mettant face à la mort, l'épidémie réveille l'éternelle et irrésoluble question du sens du mal ; nous mettant face au caractère arbitraire des frontières (soient-elles entre pays ou entre espèces humaine et non-humaines), l'épidémie révèle la foncière interdépendance qui règle les événements du monde contemporain et par cela les conséquences de nos actions ; nous montrant les limites de la science, l'épidémie oblige à s'interroger sur l'équilibre délicat entre responsabilités individuelles et étatiques en temps de crise ; elle rend manifeste aussi l'existence d'une connexion entre vulnérabilités sociales et vulnérabilités environnementales. En d'autres termes, l'épidémie révèle la complexité du monde dans lequel nous vivons, ses logiques sociales, politiques, économiques, interpersonnelles et psychiques¹⁰⁶⁰.

Dans l'introduction au volume de la revue *Esprit* dédiée aux *Politiques de la littérature*, Anne Dujin et Alexandre Gefen écrivent : « Nos attentes à l'égard de la littérature ont changé. Autant qu'une expérience esthétique, nous y cherchons aujourd'hui des ressources pour comprendre le monde contemporain, voire pour le transformer¹⁰⁶¹ ».

Les fictions épidémiques éclairent-elles les enjeux liés à l'avènement d'une épidémie ? Nous donnent-elles des *ressources* pour mieux comprendre le phénomène épidémique ? Peuvent-elles prétendre amorcer un processus de transformation ?

Dans son exercice, la littérature devient un outil de pensée susceptible de proposer des réflexions morales¹⁰⁶². Cela s'avère particulièrement vrai dans le roman, « le genre démocratique par excellence, celui dont la polyphonie fait entendre les acteurs du monde

¹⁰⁵⁹ Franck Salaün, *Besoin de Fiction : sur l'expérience littéraire de la pensée et le concept de fiction pensante*, Paris, Éditions Hermann, 2010.

¹⁰⁶⁰ Paolo Giordano, *Nel Contagio*, Giulio Einaudi Editore, 2020.

¹⁰⁶¹ Anne Dujin, Alexandre Gefen, « Politiques de la littérature. Introduction », *Esprit*, 2021/7, p. 41-44, p. 41.

¹⁰⁶² Voir notamment Frédérique Leichter-Flack, *Le Laboratoire des cas de conscience*, Paris, Alma Éditeur, 2012.

social, celui qui en relate l’histoire et qui en prédit le futur¹⁰⁶³ ». La pluralité des points de vue, la multiplicité des situations et émotions dont le roman nous fait faire l’expérience, deviennent des clés pour affiner et développer une pensée critique qui prend en compte la complexité du monde représenté qui est le nôtre.

Comme l’a bien dit Frédérique Leichter-Flack, « à la différence des scénarios hypothétiques artificiellement élaborés par les philosophes pour servir de support à leur réflexion éthique » et, nous ajoutons, à la différence des scénarios élaborés par les puissances politiques pour se préparer aux menaces du futur, « les fictions littéraires sont le reflet le plus fidèle – en contexte – de la réalité possible, celle pour laquelle on doit se fixer des règles de conduite¹⁰⁶⁴ ».

Dès lors, l’espace-livre devient un lieu où l’on peut apprendre à tenir ensemble les fils les plus contradictoires, nous menant à faire l’expérience des souffrances et des fragilités d’autrui et, peut-être, à mieux les (re)connaître.

Nous voudrions mettre à l’épreuve l’hypothèse des vertus de la fiction épidémique, en nous appuyant notamment sur la notion de « fiction pensante¹⁰⁶⁵ » proposé par Franck Salaün, ainsi que sur les notions sollicitées par Frédérique Leichter-Flack lorsqu’elle définit la littérature comme une « école de la réflexion morale¹⁰⁶⁶ » et comme un espace où l’on peut mener des « expériences morales protégées¹⁰⁶⁷ ». Nous nous inspirerons également des notions déjà mentionnées de Yannick Rumpala (la science-fiction comme « espace exploratoire¹⁰⁶⁸ »).

Ce parcours nous mènera *in fine* à considérer notre travail à la lumière d’une supposée convergence de l’imaginaire littéraire face à l’Anthropocène. Comment notre corpus s’insère-t-il dans cette dynamique ?

Le contexte de la pandémie de Covid-19 nous offre encore une fois un bon point de départ pour réfléchir au rôle de la fiction. Lorsque le monde entier était bouleversé par la rapide diffusion du virus et le confinement mis en place pour l’endiguer, après le premier moment de sidération, la peur a cédé la place à l’imagination, créant ainsi un ailleurs où l’expérience de la pandémie se métamorphosait. À travers la présentation de « Tracts de

¹⁰⁶³ Anne Dujin, Alexandre Gefen, « Politiques de la littérature. Introduction », *art. cit.*, p. 43.

¹⁰⁶⁴ Frédérique Leichter-Flack, *Le Laboratoire des cas de conscience*, *op. cit.*, p. 12-13.

¹⁰⁶⁵ Franck Salaün, *Besoin de Fiction*, *op. cit.*

¹⁰⁶⁶ Les termes sont ceux de Martha Nussbaum, que Leichter-Flack cite à p. 14 de *Le Laboratoire des cas de conscience*.

¹⁰⁶⁷ Frédérique Leichter-Flack, *Pourquoi le mal frappe les gens bien. La littérature face au scandale du mal*, Paris, Flammarion, 2023.

¹⁰⁶⁸ Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde*, *op. cit.*, p. 85.

crise¹⁰⁶⁹ » et du *Decameron Project*¹⁰⁷⁰, nous proposons une lecture des formes de réponse littéraire immédiate à la crise du coronavirus. L'analyse de ces deux projets nous permettra de considérer la prise en charge, à travers le discours littéraire, de l'urgence sanitaire et de ses implications.

Ensuite, nous retournerons à notre corpus d'œuvres. Nous considérerons l'espace romanesque comme un lieu propre à mener des expériences de pensée. Affichant une origine anthropique au mal épidémique et montrant les nombreux enjeux sanitaires qui y sont attachés, les fictions d'épidémie peuvent devenir des laboratoires pour affiner une conscience écologique et pour donner forme à un imaginaire technologique plus avisé. À travers l'analyse des passages spécifiques tirés de nos œuvres, nous parviendrons à comprendre la valeur non seulement heuristique mais aussi empathique de telles fictions.

Ces deux chemins, d'une part celui offert par l'analyse des réactions littéraires immédiate à la pandémie de Covid-19 et, d'autre part, celui de notre corpus d'œuvres d'avant le Covid-19, nous fait comprendre à quel point les récits épidémiques nous parlent de notre rapport à l'histoire et de la façon dont la littérature participe à la création de notre imaginaire. Dans un monde faisant face à des multiples crises, où la littérature accueille de plus en plus dans ses pages les angoisses de notre temps, les fictions d'épidémie semblent se situer à la fois en amont et en aval : cela, grâce à leur naturelle colocation dans une mémoire du passé (les épidémies d'autrefois) et dans une conscience des risques futures (les épidémies dans l'avenir)¹⁰⁷¹. Dès lors, peut-être, elles parviennent à faire éclater nos références d'espace et de temps et deviennent susceptibles de nous laisser, une fois le livre fermé, changés.

6.1. Tracts de crise et Decameron Project

Les deux expériences dont nous voulons parler montrent la nécessité d'un discours, d'une mise en paroles pour traduire le vécu de l'épidémie dans la tentative de l'élever en discours collectif capable de « *panser et faire penser*¹⁰⁷² ». Il s'agit de « Tracts de crise¹⁰⁷³ »,

¹⁰⁶⁹ Consulté le 23 mars 2024. URL : <https://tracts.gallimard.fr/fr/pages/tracts-de-crise>.

¹⁰⁷⁰ Consulté le 23 mars 2024. URL : <https://www.nytimes.com/interactive/2020/07/07/magazine/decameron-project-short-story-collection.html>.

¹⁰⁷¹ En ce sens, la crise de coronavirus n'a fait que donner encore plus d'épaisseur à la conscience de l'émergence des nouvelles maladies contagieuses.

¹⁰⁷² Victoire Feuillebois, Anthony Mangeon (dir.), *Fictions pansantes*, op. cit., p. 19.

¹⁰⁷³ Consulté le 28 mars 2024. URL : <https://tracts.gallimard.fr/fr/pages/tracts-de-crise>.

lancé par les Éditions Gallimard à l'intérieur de la collection « Tracts-Gallimard » ; et du *Decameron Project*¹⁰⁷⁴, lancé par le *New York Times*.

Durant la période de confinement sanitaire, de mars à mai 2020, « Tracts » a publié, sous forme numérique, 69 textes brefs et inédits d'auteurs et d'autrices sur la crise. Proposés gratuitement en téléchargement aux lecteurs lors de l'urgence, ces textes ont été ensuite repris et publiés dans un recueil, *Tracts de crise. Un virus et des hommes. 18 mars-11 mai 2020*. Comme on peut le lire sur le site de la maison d'édition, le recueil « ne prétend rien résumer » de la crise sanitaire, mais « il dit beaucoup sur notre temps¹⁰⁷⁵ ». L'avènement de l'épidémie a en effet « agi comme un “grand révélateur”, individuel et collectif, dont ces “Tracts” seront la trace durable¹⁰⁷⁶ ». Ces publications ont à la fois une fonction de traduction en prise directe du moment de crise, et de témoignage pour le futur. Pour bien comprendre l'esprit derrière ce projet, relisons les mots écrits par Antoine Gallimard en première page de tous les tracts :

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre. Voilà pourquoi la collection “Tracts” fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands “tracts de la NRF” qui parurent dans les années 1930, signé par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : “Nous vivons les mots quand ils sont justes”. Puisse-t-on tous ensemble faire revivre cette belle exigence¹⁰⁷⁷.

Il y a donc le désir et la volonté de donner la parole *aux femmes et aux hommes de lettres* pour que, à travers leur voix, l'on puisse créer une réflexion, un débat fertile accompagnant les décisions. Régis Debray ouvre la discussion en se penchant sur l'intérêt à recourir à la métaphore de la guerre pour parler de cette « hypercrise, à savoir trois crises en une, sanitaire, économique et existentielle¹⁰⁷⁸ ». Il exprime les ambiguïtés d'un tel langage en concluant : « Paradoxalement, c'est en nous révélant avec quelle facilité la croûte civilisationnelle peut disparaître, c'est en nous révélant les arrières-fonds de nos rhétoriques

¹⁰⁷⁴ Consulté le 28 mars 2024. URL : <https://www.nytimes.com/interactive/2020/07/07/magazine/decameron-project-short-story-collection.html>.

¹⁰⁷⁵ Consulté le 28 mars 2024. URL : <https://www.librairie-gallimard.com/livre/9782072913013-tracts-de-crise-un-virus-et-des-hommes-18-mars-11-mai-2020-collectif/>.

¹⁰⁷⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷⁷ Antoine Gallimard, dans Régis Debray, *Quitte ou double*, Tracts de crise Gallimard, 18 mars 2020, no. 1. Tous les tracts sont disponibles gratuitement en version digital.

¹⁰⁷⁸ *Ibid.*

et des leurres de façade, cachés par le train-train des jours, qu'un état de guerre peut nous mettre à pied d'œuvre, sans faux-fuyants ni faux-semblants¹⁰⁷⁹ ».

Déjà le deuxième tract tisse le lien entre la santé humaine et la santé de la Planète. Erri De Luca, écrivain et journaliste italien, entreprend non seulement une réflexion écologique, mais constate aussi avec émerveillement l'arrêt provoqué par la pandémie : « Pour la première fois de ma vie, j'assiste à ce renversement : l'économie, l'obsession de sa croissance, a sauté de son piédestal, elle n'est plus la mesure des rapports ni l'autorité suprême. Brusquement, la santé publique, la sécurité des citoyens, un droit égal pour tous, est l'unique et impératif mot d'ordre¹⁰⁸⁰ ». Dans ses mots l'on retrouve l'idée d'une santé planétaire (« la pneumonie meurtrière qui étouffe la respiration est un effet miroir de l'expansion humaine qui étouffe le milieu ambiant. Le malade demande de l'air et de l'aide en son nom et au nom de la planète tout entière¹⁰⁸¹ », écrit-il), et la prospective d'une renaissance de la nature là où l'on ralentit, lorsqu'il affirme : « L'effet de pause produit des signes de réanimation du milieu ambiant, des cieux aux eaux. Un temps d'arrêt relativement bref montre qu'une pression productive moins forte redonne des couleurs à la face décolorée des éléments¹⁰⁸² ». Une réflexion similaire est avancée par Érik Orsenna qui, parlant de *vie unique*, rebondit sur le concept d'interdépendance : « Si l'environnement va mal, comment les animaux peuvent-ils aller bien ? Et, à l'intérieur du monde animal, comment nous, les humains, pourrions-nous être les seuls à demeurer en bonne santé ?¹⁰⁸³ », demande-t-il sur un ton provocateur. La crise du coronavirus dévoile alors à quel point « cette idée qu'on peut morceler la réalité vivante n'est pas seulement une idée fautive, c'est une idée qui peut être meurtrière¹⁰⁸⁴ ».

Le professeur d'histoire Johann Chapoutot se penche quant à lui sur un autre aspect qu'on a mis en exergue dès le début de ce travail : lorsqu'on fait face à une crise il y a toujours des vulnérabilités différentes. Ainsi il affirme que « les classes sociales existent et conditionnent, sinon déterminent, la vie – et peut-être la mort – des individus¹⁰⁸⁵ ». Il décrit

¹⁰⁷⁹ *Ibid.*

¹⁰⁸⁰ Erri De Luca, *Le samedi de la terre*, Tracts de crise Gallimard, 19 mars 2020, no. 2.

¹⁰⁸¹ *Ibid.*

¹⁰⁸² *Ibid.*

¹⁰⁸³ Érik Orsenna, *L'Unité de la vie*, Tracts de crise Gallimard, 28 mars 2020, no. 21.

¹⁰⁸⁴ *Ibid.*

¹⁰⁸⁵ Johann Chapoutot, *Pathologies sociales*, Tracts de crise Gallimard, 24 mars 2020, no. 14.

alors la capacité des « pathologies conjoncturelles (une épidémie, par exemple) » de révéler « les pathologies structurelles d'une société¹⁰⁸⁶ ».

Le chirurgien Christian Debry nous fait entrer à l'intérieur de l'hôpital Hautepierre de Strasbourg. À travers ses mots transparaît non seulement la difficulté des choix en situation d'urgence (le *triage*), mais aussi l'espoir d'une prise de conscience sur la valeur de la vie. Il écrit : « Ainsi, dans le désarroi, la difficulté et la mort, le Covid-19 présente-t-il un double masque vénitien, d'un côté le rictus moqueur et accablant face à nos manques dans cette lutte, et de l'autre le sourire d'espérance d'une prise de conscience pouvant infléchir la marche du monde vers l'ère du raisonnable¹⁰⁸⁷ ».

Dans le tract de Marion Muller-Colard, théologienne et romancière française, c'est la mort qui trouve espace. Comme elle l'explique, pendant la crise sanitaire elle faisait « partie de la cellule éthique de soutien créée par l'Espace de Réflexion Éthique de [s]a région, pour accompagner le personnel hospitalier au cœur des vagues annoncées de l'épidémie¹⁰⁸⁸ ». C'est à ce titre qu'elle a reçu un formulaire de saisine d'une infirmière, Lucie, qui dénonçait le traitement réservé aux défunts. Lucie avait écrit : « Avant son transfert à la morgue, le brancardier a mis la valise sur le corps de la patiente décédée. [...] Le décès n'exclut pas, selon nous, le respect du corps. En tant que soignants, nous ne pouvons pas accepter un tel manque d'humanité !¹⁰⁸⁹ ». Cette lettre offre à la théologienne l'occasion de s'arrêter sur l'importance de la dignité de la mort, sujet, lui aussi, largement présent dans les fictions que nous avons étudiées.

Sans parcourir tous les tracts publiés, l'on comprend l'importance d'une telle démarche. À travers ces petits essais les auteurs donnent une première forme à la crise sanitaire et par cela, elle se fait expérience collective. Ce sont les peurs, les incompréhensions et les espoirs de la première période du confinement qui se trouvent ici rassemblés, permettant de sortir du temps instantané de l'urgence pour faire jaillir des premiers discours pouvant donner lieu à une réflexion plus large sur la société contemporaine. À travers ces mots, on retrouve en effet les multiples aspects imbriqués et dévoilés par l'urgence sanitaire : de la crise écologique à la crise économique en passant par celle des valeurs. Le temps du confinement devient alors « un temps propice à la réflexion,

¹⁰⁸⁶ *Ibid.*

¹⁰⁸⁷ Christian Debry, *Combien veut une vie ?*, Tracts de crise Gallimard, 10 avril 2020, no. 43.

¹⁰⁸⁸ Marion Muller-Colard, *Lettre à Lucie*, Tracts de crise Gallimard, 10 avril 2020, no. 42.

¹⁰⁸⁹ *Ibid.*

aux interrogations, un temps pour imaginer un nouveau monde¹⁰⁹⁰ », comme l'écrit Annie Ernaux.

Si avec « Tracts de crise » le discours prend la forme de petits essais contenant des réflexions philosophiques, le *Decameron Project* se conçoit dès le début comme un recueil de récits romanesques. Dans la préface de l'œuvre, la journaliste Caitlin Roper explique comment le projet est né :

Alors que le coronavirus commençait à se répandre dans le monde, la romancière Rivka Galchen a contacté le *New York Times Magazine* et nous a dit qu'elle aimerait écrire un article recommandant le *Décameron* de Boccace pour aider les lecteurs à comprendre le moment présent. Nous avons adoré l'idée, mais nous nous sommes demandé si nous n'allions pas plutôt créer notre propre *Décameron*, rempli de nouvelles fictions écrites pendant la quarantaine¹⁰⁹¹.

Malgré les premières difficultés¹⁰⁹², Roper raconte comment, peu à peu, de nombreux auteurs et autrices de fiction ont commencé à répondre positivement à l'appel.

Dans l'œuvre de Boccace, on le sait, un groupe de jeunes décide de quitter la ville de Florence frappée par la peste pour partir à la campagne où ils passeront deux semaines à se raconter des histoires. Comme l'explique bien Rivka Galchen, « le paradoxe des récits d'évasion de Boccace est qu'ils ramènent finalement les personnages, et les lecteurs, à ce qu'ils ont fui¹⁰⁹³ », c'est-à-dire la réalité de la peste. On retrouve d'un côté la fonction bibliothérapeutique qui a été objet du chapitre précédent : les histoires que les jeunes se racontent leur permettent de trouver un soulagement dans l'évasion, dans le divertissement du jeu narratif. D'un autre côté, le *Décameron* permet aussi de revenir changé à la réalité. Ainsi, « lire des histoires dans des moments difficiles est une façon de comprendre ces moments, et aussi une façon de persévérer à travers eux¹⁰⁹⁴ ». Pour le dire plus précisément :

¹⁰⁹⁰ Annie Ernaux, *Monsieur le Président*, Tracts de crise Gallimard, 2 avril 2020, no. 29.

¹⁰⁹¹ *The Decameron Project*, AA. VV., The New York Times Company, 2020, p. 3. Notre traduction : « As the coronavirus began its spread across the world, the novelist Rivka Galchen approached *The New York Times Magazine* and told us that she'd like to write a story recommending Boccaccio's *Decameron* to help readers understand the present moment. We loved the idea, but wondered, instead, what if we made our own *Decameron*, filled with new fiction written during quarantine? ».

¹⁰⁹² Toujours dans la préface, Caitlin Roper raconte : « We began reaching out to writers with a request for pitches—some sense of the stories they hoped to tell. A few were working on novels and didn't have time. One was taking care of small children and hadn't figured out how, and if, he could write under the circumstances. Another wrote: "I'm afraid the fiction-writing part of my brain is not finding any inspiration from the current crisis." We understood. We weren't sure if our idea had legs » (p. 3).

¹⁰⁹³ Rivka Galchen, « Life saving tales. An Introduction by Rivka Galchen », dans *The Decameron Project*, op. cit., p. 4-5, p. 5. Notre traduction : « The paradox of Boccaccio's escapist stories is that they ultimately return the characters, and readers, to what they have fled ».

¹⁰⁹⁴ *Ibid.*, p. 5. Notre traduction : « Reading stories in difficult times is a way to understand those times, and also a way to persevere through them ».

Les jeunes gens du *Décameron* n'ont pas quitté leur ville pour toujours. Après deux semaines d'absence, ils ont décidé de revenir. Ils sont revenus non pas parce que la peste était terminée – ils n'avaient aucune raison de croire qu'elle l'était. Ils reviennent parce qu'après avoir ri, pleuré et imaginé de nouvelles façons de vivre ensemble, ils sont enfin capables de voir le présent et de penser à l'avenir¹⁰⁹⁵.

Le déplacement, physique et imaginaire, engendre un changement de perspective puissant. Telle est l'ambition du *Decameron Project*, non seulement soulager et entretenir les gens contraints à la maison à cause du confinement, mais aussi leur donner des perspectives différentes à travers un « détour » par la fiction.

Sans entrer trop dans le détail, considérons un moment les fictions recueillies. L'un des premiers aspects intéressants concerne l'hétérogénéité des personnes qui ont participé au projet : femmes et hommes de lettres provenant de pays de contextes culturels différents, des États-Unis au Pakistan, du Nigeria aux pays européens. Le coronavirus ayant donné lieu à une pandémie globale, les fictions qu'il a inspirées parcourent le Globe. À la différence du modèle de Boccace, les récits du *Decameron Project* font tous plus ou moins directement référence à la pandémie en cours : ainsi la réalité épidémique entre dans les *short stories* à travers un vocabulaire spécifique (on parle de « distance de sécurité », de quarantaine, de masques fabriqués à partir de tissu ou de lavage de mains et de gel hydroalcoolique). Néanmoins, ces fictions ne se limitent pas à travers le recours à l'imagination à témoigner de « l'événement Covid-19 », elles ouvrent aussi à des horizons lointains.

Analysons à titre d'exemples deux récits qui nous semblent particulièrement représentatifs dudit processus. Il s'agit de *Impatient Griselda* de Margaret Atwood et de *Systems* de Charles Yu. Comme le montre bien Birgit Däwes dans son article cité auparavant¹⁰⁹⁶, les deux récits sont racontés à partir du point de vue de narrateurs non-humains – à la même manière de nombreux romans de notre corpus.

Impatient Griselda joue avec le modèle de Boccace. Si le cadre de ce dernier est la peste de Florence, Margaret Atwood imagine des extraterrestres envoyés sur Terre « dans le cadre d'un programme d'aide aux crises intergalactiques¹⁰⁹⁷ ». La Terre frappée par une pandémie meurtrière, le narrateur-extraterrestre affirme avoir reçu l'indication « de vous

¹⁰⁹⁵ *Ibid.*, p. 5. Notre traduction : « The young people of *The Decameron* didn't leave their city forever. After two weeks away, they decided to return. They returned not because the plague was over—they had no reason to believe it was. They returned because having laughed and cried and imagined new rules for living altogether, they were then able to finally see the present, and think of the future ».

¹⁰⁹⁶ Birgit Däwes, « Molecular Mimicry, Realism, and the Collective Memory of Pandemics. Narrative Strategies of COVID-19 Fiction », *art. cit.*

¹⁰⁹⁷ Margaret Atwood, « Impatient Griselda », dans *The Decameron Project, op. cit.*, p. 26-28, p. 26. Notre traduction : « I was sent here as part of an intergalactical-crises aid package ».

raconter une histoire¹⁰⁹⁸ » [nous soulignons]. Avec ce *vous*, Atwood inclut non seulement les groupes d'humains en quarantaine à l'intérieur de la fiction, mais aussi les lecteurs, eux-aussi en train de vivre un confinement à cause du coronavirus. S'insère ainsi l'histoire de *Impatient Griselda*, racontée par l'extraterrestre pour aider les hommes à « passer le temps¹⁰⁹⁹ ». Ici encore, Atwood réinvente le modèle du *Décameron* : Griselda est en effet le titre et le nom du personnage principal de la dernière nouvelle racontée dans le recueil, histoire de laquelle Atwood s'inspire tout en la révolutionnant¹¹⁰⁰. Pour résumer, là où la Griselda de Boccace endure des cruelles épreuves sans contester, *Impatient Griselda* se révolte contre la violence gratuite de Gualtieri. Ainsi, comme l'affirme Däwes, « diamétralement opposé à son modèle littéraire, “Impatient Griselda” s'achève sur un message féministe militant de *self-empowerment*¹¹⁰¹ ». À travers la présence d'un narrateur non-humain et la réinvention du modèle de référence, Atwood parvient à troubler, à décentrer l'imaginaire commun créant un espace où la vision anthropocentrique (et aussi celle patriarcale) est critiquée.

Dans le récit de Charles Yu, *System*, le narrateur semble être le virus même. On reporte un extrait du texte pour montrer la composition du récit : « Ils aiment être avec leur famille. Ils aiment être avec des inconnus. Ils travaillent dans de petits espaces. Ils s'entassent dans des boîtes, poussent l'air autour d'eux. Ils dorment dans des boîtes. Ils ont besoin les uns des autres. Ils se touchent les uns les autres. Ils se déplacent dans le monde entier. Partout dans le monde. Comme nous¹¹⁰² ».

La contraposition entre le *ils* des humains et le *nous* de la voix narrative joue le même rôle que celui analysé dans les œuvres de notre corpus lorsque les narrateurs non-humains

¹⁰⁹⁸ *Ibid.*, p. 27. Notre traduction : « I was told to tell you a story ».

¹⁰⁹⁹ *Ibid.*, p. 28. Notre traduction : « I have several other quarantined groups on my list, and it is my job to help them pass the time, as I have helped you pass it ».

¹¹⁰⁰ La nouvelle de Boccace raconte l'histoire d'un aristocrate sadique, Gualtieri qui, après avoir épousé une femme d'origine modeste, Griselda, décide de tester sa fidélité à travers de nombreuses actions cruelles. Griselda endure patiemment toutes les épreuves jusqu'à quand, satisfait, Gualtieri met fin à son jeu cruel. Dans sa version de *Impatient Griselda*, Atwood imagine deux sœurs jumelles : Patient Griselda et Impatient Griselda. Cette dernière sauve la sœur des cruautés de Gualtieri et à la fin, les deux tueront et mangeront l'homme. Pour approfondir voir : Birgit Däwes, « Molecular Mimicry, Realism, and the Collective Memory of Pandemics. Narrative Strategies of COVID-19 Fiction », *art. cit.*, p. 11-12.

¹¹⁰¹ *Ibid.*, p. 12. Notre traduction : « Diametrically opposed to its literary model, “Impatient Griselda” thus ends on a militant feminist message of self-empowerment ».

¹¹⁰² Charles Yu, « Systems », dans *The Decameron Project*, *op. cit.*, p. 57-61, p. 58. Notre traduction : « They like being with their families. They like being with strangers. They work in small spaces. Crowd into boxes, push the air around. Sleep in boxes. Need each other. Touch each other. They move around the world. Everywhere in the world. Like us ».

prennent la parole. La nature du narrateur reste néanmoins ambiguë à cause de la présence de petits textes affichant celles qui semblent être des recherches Google :

Ils se demandent
Les chats peuvent-ils être déprimés ?
Ils cherchent :
Don de la banque alimentaire. Banque alimentaire près de chez moi.
Qu'est-ce qu'une pandémie. Qu'est-ce qu'un congé. Comment assurer la sécurité des enfants.
Comment assurer la sécurité des personnes âgées. [...].
Qu'est-ce que
Comment faire
C'est bien
Puis-je
Des chiffres. Des chiffres en hausse. Des chiffres qui augmentent.
Combien de temps s'écoule-t-il avant l'apparition des symptômes du coronavirus ? Existe-t-il un vaccin contre le coronavirus ? Comment éviter le coronavirus ? Comment le coronavirus est-il apparu ? Le virus s'aggrave-t-il ? Qu'est-ce que la santé mentale ? Comment puis-je savoir si je suis déprimé ? Quel est le plat à emporter le plus sûr ?¹¹⁰³.

Algorithme informaticien ou virus ? Charles Yu joue sur cette ambiguïté et, pour raconter la pandémie de coronavirus, choisit de ne pas inclure le point de vue humain.

Le *Decameron Project* non seulement « permet une première évaluation solide de l'évolution de la mémoire culturelle de l'année 2020 en tant qu'«année de la peste»¹¹⁰⁴ » ; loin d'être un « simple » livre de témoignage de l'événement Covid-19, ce recueil de courtes histoires est susceptible de fournir de nouvelles perspectives capables de perturber les structures établies¹¹⁰⁵.

Nées pendant le confinement ces deux expériences montrent une première mise en paroles de la crise du coronavirus. À travers la forme de l'essai et à travers celle plus puissante encore de la fiction romanesque, les auteurs et les autrices qui ont contribué à ces textes nous font sortir du moment de paralysie où règne la peur et ils initient un discours collectif. En ce sens, les textes remplissent plusieurs fonctions : une fonction de saisie directe du ressenti envers la pandémie et une fonction de témoignage. Une fonction herméneutique et critique (pour reprendre l'expression utilisée par Yannick Rumpala) à laquelle s'ajoute

¹¹⁰³ *Ibid.*, p. 59. Notre traduction : « They ask themselves: can cats get depressed. They search for: Food bank donation. Food bank near me. What is a pandemic. What is furlough. How to keep kids safe. How to keep older people safe. [...]. What is How to Is it OK Can I Numbers. Numbers up. Numbers growing. How long before symptoms of coronavirus? Is there vaccine for coronavirus? How do I avoid coronavirus? How did coronavirus start? Is virus getting worse? What is mental health? How can I tell if I am depressed? What is safest takeout? ».

¹¹⁰⁴ Birgit Däwes, « Molecular Mimicry, Realism, and the Collective Memory of Pandemics. Narrative Strategies of COVID-19 Fiction », *art. cit.*, p. 8. Notre traduction : « The Decameron Project allows for a solid first assessment of the evolving cultural memory of 2020 as the “plague year” ».

¹¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 18-19.

aussi une fonction thérapeutique. En d'autres termes, essai et fiction aident à déchiffrer l'événement donnant ainsi des repères dans un moment de confusion ; ils insèrent le ressenti individuel à l'intérieur d'un discours collectif ; ils donnent forme à une pensée qui, tout en partant de la spécificité du coronavirus s'ouvre sur d'autres horizons. *In fine*, et cela en particulier à travers les fictions romanesques, les textes remplissent une fonction thérapeutique sans se limiter à *panser* mais aussi, comme déjà mentionné, « nous invitant à *penser ailleurs*, à partir d'un autre cadre¹¹⁰⁶ ».

6.2. Fictions épidémiques : quelles perspectives ?

Pour cette dernière analyse de notre corpus d'œuvres romanesques, nous voudrions revenir rapidement sur des éléments déjà repérés pour montrer de quelle façon les fictions d'épidémies parviennent à déconstruire nos visions tout en donnant à voir « d'autres rapports possibles et sensibles au monde¹¹⁰⁷ ».

Il nous semble en effet que les fictions qui ont été l'objet de ce travail répondent au pessimisme apocalyptique à travers le développement d'une conscience écologique et, en parallèle, montrent un soupçon envers un positivisme technofuturiste. Ainsi, la « guérison » ne serait possible qu'en conjuguant une nouvelle sensibilité *environnementale* à une éthique appliquée aux usages des technologies.

L'on songe par exemple à la représentation des différentes inventions imaginées pour faire face aux maladies : dans nos fictions – en particulier dans le corpus qu'on a qualifié de science-fictionnel – plusieurs technologies sont affichées dans l'élaboration de nouvelles politiques publiques sanitaires censées améliorer l'état de santé des hommes. Nous les avons déjà répertoriées : qu'il s'agisse des biotechnologies qui renforcent la réponse immunitaire ou de nouveaux vaccins, ces inventions montrent les limites d'une technologie développée et mise en place sans un cadre déontologique qui les accompagnent.

D'autre part, tout en donnant forme et voix à nos peurs – les plus intimes et anciennes comme celle de la mort ou du deuil et aussi les plus collectives et contemporaines comme la crise climatique – les fictions d'épidémie contribuent à donner forme à une sensibilité et une attention envers l'autre (tant humain que non-humain).

¹¹⁰⁶ Anthony Mangeon, « “Changer la vie” ou la bibliothérapie à l'œuvre dans les romans de Dai Sijie », *art. cit.*, p. 239.

¹¹⁰⁷ Consulté le 25 mars 2024. URL : <https://lethica.unistra.fr/lethictionnaire/article/yannick-rumpala-hors-des-decombres-du-monde-ecologie-science-fiction-et-ethique-du-futur>.

Nous voudrions alors prendre en considération des passages tirés de notre corpus et, en nous inspirant de la méthode utilisée par Leichter-Flack dans *Le Laboratoire des cas de conscience*, exhiber la fonction critique et aussi l'heuristique de la souciance de la littérature¹¹⁰⁸. Nous comprendrions enfin à quel point la fiction est un espace propice à la réflexion éthique et, par cela, susceptible de provoquer un changement chez les lecteurs.

6.2.1. Pour des usages avisés de la technologie

À travers la représentation des différentes stratégies mises en place pour faire face à un monde de plus en plus saturé de maladies, l'imaginaire technologique entre dans les fictions d'épidémie. Loin de donner corps à une représentation positiviste de la technologie, nos fictions semblent vouloir attirer l'attention sur les multiples et contradictoires usages qui en sont faits.

Le cas de Kendra, l'une des protagonistes de *Moxyland*, est particulièrement parlant. En premier lieu, comme relevé par Mélanie Joseph-Vilain, « la technologie est omniprésente dans le décor de *Moxyland*, elle est la marque de la conquête de l'environnement par l'homme qui, en se faisant une place, a technologisé l'espace¹¹⁰⁹ ». Ce n'est donc pas étonnant que dans cet univers hypertechnologisé, des expérimentations avant-gardistes soient menées aussi dans le domaine sanitaire. Et s'il n'y a pas de limite à l'imagination, pourquoi ne pas penser à un monde où l'être humain franchit la dernière frontière et parvient à maîtriser la mort ? Comme déjà expliqué, au tout début du roman Kendra se rend dans le laboratoire de la corporation Inatec Biologica où elle se fait injecter des nanoparticules, des « millions de microbes robotiques artificiels » qui engendre une « mutation¹¹¹⁰ ». Cette biotechnologie – jusqu'à là testée uniquement sur les animaux et dont la corporation commence à tester les réponses du corps humain – permettrait à Kendra une sorte d'immunité générale et, au même moment, la transforme en « tech propriétaire¹¹¹¹ ». Nous nous souvenons en effet que, suite à l'injection, Kendra devient la « *Ghost girl* », dont le tatouage de la marque qu'elle sponsorise est la marque visible. En suivant l'analyse faite par

¹¹⁰⁸ Yannick Rumpala, *Hors des décombres du monde*, op. cit., p. 23.

¹¹⁰⁹ Mélanie Joseph-Vilain, « Un posthumain post-apartheid ? *Moxyland* et *Zoo City* de Lauren Beukes », in : Elaine Després, Hélène Machinal (dir.), *PostHumains : Frontières, évolutions, hybridités*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 165-177, DOI: <https://doi.org/10.4000/books.pur.52518>. Consulté le 30 avril 2024. URL : <https://books.openedition.org/pur/52518?lang=it>.

¹¹¹⁰ *Moxyland*, p. 16. *Moxyland*, p. 13 : « million designer robotic microbes » ; « mutation ».

¹¹¹¹ *Ibid.*, p. 10. *Moxyland*, p. 8 : « proprietary technology ».

Mélanie Joseph-Vilain, Kendra devient « trans-humaine, dans le sens où ses capacités physiques sont améliorées¹¹¹² ». Chez elle « la part naturelle, biologique de l'homme s'efface pour être remplacée, complétée, censément améliorée par la technologie¹¹¹³ ». La biotechnologie imaginée dans *Moxyland* permet ainsi de repousser les frontières de la maladie¹¹¹⁴.

Or, bien que l'idée de trouver une solution définitive à des maladies mortelles comme le cancer soit souhaitable, la parabole de Kendra montre toute l'ambiguïté d'un tel parcours à travers plusieurs éléments. En premier lieu, la nature expérimentale dont nous avons déjà mis en exergue les problématiques. En deuxième lieu, le lien direct que cette technologie tisse avec un système d'extrême capitalisme qui arrive jusqu'à la « marchandisation du corps¹¹¹⁵ ». Acceptant de faire partie de ce programme expérimental, Kendra devient une publicité vivante de la boisson Ghost. Enfin, renonçant à la fragilité et à la vulnérabilité du corps humain, Kendra perd son humanité, fait qui amène Mélanie Joseph-Vilain à écrire ceci : « Ne plus être soumis à cette loi [celle de la mort], pouvoir défier ces frontières, c'est donc perdre son humanité, devenir à la fois trans-humaine, sur-humaine et posthumaine. Le message explicite du roman réside très clairement dans la dénonciation de cette tentation de repousser les frontières de l'humain grâce à des technologies mal maîtrisées¹¹¹⁶ ».

Cette perte d'humanité semble atteindre son apex quand à la fin du roman Kendra subit une deuxième injection, cette fois pour l'euthanasier. N'étant plus utile à la corporation, cette dernière s'en libère comme d'un simple objet. Derrière la tentative de déshumaniser Kendra, le lecteur a néanmoins accès aux pensées de cette jeune artiste, chose qui permet d'en saisir, au contraire, toute l'humanité. Nombreux sont les éléments qui donnent à voir les facettes de ce personnage. Kendra choisit par exemple de faire de l'art avec un appareil photographique argentique, élément qui montre une certaine résistance au monde hypertechnologisé qu'elle habite. Orpheline d'un père mort d'un cancer, elle craint elle aussi d'en souffrir, sentiment qui peut-être participe à sa décision de se laisser injecter la nanotechnologie (« je n'aurai jamais à subir ce que papa a vécu, ce cancer qui lui rongait l'estomac et le dévorait de l'intérieur¹¹¹⁷ », affirme-t-elle). Kendra observe son corps changer

¹¹¹² Mélanie Joseph-Vilain, « Un posthumain post-apartheid ? *Moxyland* et *Zoo City* de Lauren Beukes », *art. cit.*

¹¹¹³ *Ibid.*

¹¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹¹⁶ *Ibid.*

¹¹¹⁷ *Moxyland*, p. 76. *Moxyland*, p. 67 : « I'll never have to go through what Dad did, the cancer chewing its way through his stomach, consuming him from the inside out ».

et devenir plus fort : pendant l'attaque bioterroriste elle est la seule à ne pas développer les symptômes du virus Marburg et, malgré les coups reçus pendant l'opération de police, lorsqu'elle se regarde au miroir constate que « [s]es blessures ont totalement guéri¹¹¹⁸ ». Néanmoins, elle continue à éprouver des émotions et des sentiments, opposant ainsi à la transformation biologique une résistance *émotive* toute humaine. La peur qu'elle ressent dans ses derniers instants de vie devient ainsi la dernière preuve de son humanité.

À travers les multiples aspects contradictoires qui façonnent le personnage de Kendra, Beukes parvient non seulement à mettre en garde contre les possibles mésusages de la technologie, mais elle montre aussi les frontières entre humain et non-humain (ou plutôt *post-humain* comme le dit Mélanie Joseph-Vilain). Ainsi, « entre résistance et acceptation, de nombreuses positions intermédiaires, quelquefois ambiguës, existent, et l'on pourrait ainsi mesurer l'humanité des personnages non pas en fonction de leur marchandisation [...], mais bien en fonction de leur résistance au processus de déshumanisation¹¹¹⁹ ».

Le cas offert par Kendra permet ainsi de comprendre la littérature comme un espace offrant une « grille de compréhension de phénomènes et de dynamiques intuitivement ou empiriquement perceptibles¹¹²⁰ », tels les enjeux bioéthiques liés au développement de nouvelles technologies et leur usages possibles. Un monde qui dispose de plus de moyens pour se soigner est certainement souhaitable, tant qu'il n'est pas pollué une fois de plus par les mécanismes capitalistes. Loin de vouloir prôner un monde a-technique (preuve en sont les nombreux usages de la technologie afin de subvertir le système que nous avons relevés), les fictions d'épidémie essaient de proposer une « éthique d'emploi » de la technique.

6.2.2. *Miles : entre la responsabilité d'une mère et les intérêts d'un État*

Le dernier roman de Lauren Beukes nous offre l'occasion de réfléchir au concept de *responsabilité*. Rappelons brièvement le contexte : un virus pour lequel aucune thérapie n'existe et qui a tué presque la totalité des mâles dans le monde impose la fermeture des frontières, la mise en place des quarantaines et l'établissement d'une loi interdisant la conception des enfants. Miles, un parmi les très rares survivants, se retrouve dans un feu croisé d'intérêts. Billie, poussée par un pur instinct de survie, cherche à vendre le sperme de

¹¹¹⁸ *Ibid.*, p. 271. *Moxylant*, p. 245 : « My face is totally healed ».

¹¹¹⁹ Mélanie Joseph-Vilain, « Un posthumain post-apartheid ? *Moxylant* et *Zoo City* de Lauren Beukes », *art. cit.*

¹¹²⁰ Yannick Rumpala, *Cyberpunk's not dead*, *op. cit.*, p. 22.

son neveu au marché noir. Les représentantes de l'État ont besoin des survivants pour pouvoir conduire des tests afin de développer un vaccin. Cole, malgré le contexte, veut essayer d'offrir à son fils une adolescence la plus normale possible : pour faire cela, elle tente de s'échapper des États-Unis et de rentrer chez elle en Afrique du Sud. Enfin, le groupe de sœurs recherche l'incarnation d'un sauveur, le signe irréfutable de la rédemption.

Or, la friction la plus intéressante se joue, à notre avis, entre la mère et l'État. Les circonstances exceptionnelles permettent en effet de comprendre les intérêts du gouvernement : dans l'ADN de l'enfant pourrait se trouver la clé pour mettre fin à l'épidémie. L'élaboration du vaccin permettrait d'annuler l'Accord de Reprohibition, de rouvrir les frontières et de sortir petit à petit de la crise provoquée par l'épidémie. De ce point de vue, au nom de la sécurité sanitaire collective, l'État ne peut pas laisser partir Miles. La générale Vance explique ainsi aux enfants en quarantaine l'importance de leur survie, puisque d'eux dépend l'existence même d'un futur¹¹²¹. En tant que lecteurs, nous ne pouvons néanmoins nous empêcher d'être solidaires avec Cole, une mère désirant protéger son enfant des expérimentations scientifiques et d'une forte privation de ses libertés. L'opposition entre la responsabilité d'une mère à l'égard de son fils et celle d'un état à l'égard de la société se résume bien dans cet extrait dans lequel le lecteur suit le fil de pensée de Cole :

Et puis, il y avait toutes les conneries juridiques, la générale Vance qui annonçait une liste d'accusations : "Tentative de trafic de citoyen mâle né aux États-Unis, déplacement d'un citoyen sans autorisation fédérale, import et tentative de trafic de substance réglementée." Il lui fallut trop longtemps pour comprendre qu'il était question de Miles, de son fils, lequel n'était qu'à moitié un putain d'Américain, alors elle nota à peine les autres charges, procédure officielle permise par l'Acte d'État d'Urgence, et tout le reste. Parce qu'elle était officiellement une criminelle, que Miles était une ressource nationale pour la "sécurité future", et qu'on ne les laisserait pas rentrer chez eux, jamais¹¹²².

Est-il *juste* de faire prévaloir une liberté individuelle sur un intérêt collectif ? Cole ne risque-t-elle d'ailleurs de mettre en danger la santé de son propre fils en essayant de s'évader ? De même, est-il *juste* d'empêcher des citoyens de rentrer chez eux au nom d'une sécurité sanitaire ? Le cadre juridique dicté par la déclaration de l'état d'urgence protège

¹¹²¹ *Afterland*, p. 118 : « Mais ça, ce n'était pas aussi horripilant que lorsque la générale Vance s'était déplacée en personne pour leur expliquer pourquoi ils devaient rester en quarantaine et que le futur était entre leurs mains (Elle veut dire "entre nos jambes", a glissé Jonas en se penchant vers lui) ».

¹¹²² *Ibid.*, p. 149. *Afterland*, p. 125 : « And then there was all the legal shit, General Vance reeling off a list of charges: "Attempted trafficking of a US-born male citizen, moving a male citizen without federal authorization, importing and attempted trafficking of controlled substances..." And it took her too long to realize they were talking about Miles, about her son, only half fucking American, so she barely took in the rest, due process under the State of Emergency, and all the other stuff. Because she was officially a criminal, and Miles was a natinal resource for "future security", and they weren't going to be allowed to go home ever again ».

l'action du gouvernement, jugeant Cole coupable d'un certain nombre de violations, comme nous le lisons dans l'extrait. Néanmoins, au fil de la narration, de nombreux éléments – que nous avons analysés auparavant – alertent le lecteur sur un excès d'autorité de l'État au détriment des libertés fondamentales : on peut comprendre la nécessité d'une quarantaine, mais pourquoi refuser à Cole de communiquer librement avec sa famille ? Pourquoi aussi lui refuser d'avoir une avocate¹¹²³ ?

Dans *Afterland*, l'abus de pouvoir finit ainsi par faire prévaloir un fort soupçon à l'égard de l'État. La lecture du roman permet toutefois de se confronter aux questions qui, aujourd'hui, après la pandémie de Covid-19, nous sont désormais familières. Lors d'une urgence sanitaire, quel équilibre faut-il trouver entre les libertés individuelles et la sauvegarde des intérêts collectifs ? Lors d'une contagion, la dimension collective de nos actions (ou inactions) nous positionne face à nos propres responsabilités. Au même moment – et les dérives autoritaires représentées dans *Afterland* le montrent bien – le risque est de se laisser gouverner par l'épidémie¹¹²⁴, négligeant nos valeurs sociétales.

Loin d'oublier les sentiments de Miles, le roman nous montre aussi son ressenti. Certes, l'enfant est mineur et, en tant que tel, « subit » les choix que sa mère prend pour lui. Mais la focalisation portée sur le garçon amène le lecteur à éprouver de l'empathie pour lui. L'agacement et la frustration de Miles explosent vers la fin du roman lorsque, pensant trouver un accueil chez les religieuses, il révèle sa véritable identité¹¹²⁵ à sœur Générosité :

“Je suis...” Les mots restent coincés dans sa gorge. Putain de lopette. “Je suis un garçon. Biologiquement, je veux dire.” Générosité est abasourdie. [...]. “Comme les prophètes”, chuchote-t-elle enfin, et il déteste l'émerveillement qu'il décèle dans sa voix. “Tu es Élie revenu, avant le grand et terrible Jour du Seigneur, pour rendre le cœur des pères à leurs enfants, et le cœur des enfants à leur père.” “Je pourrais peut-être rester avec l'Église ? Peut-être qu'il y aura de la place pour moi. En tant que garçon. Avec ma mère ?” “Nos prières ont été exaucées.” Est-ce qu'elle pleure ? “La promesse de Dieu s'est réalisée. Tu es le don de la vie. Tu portes le cadeau le plus précieux de tous. Une graine qui reflleurira partout.” “Non. Pas ça. Pas vous aussi !” Il se relève d'un bond, donne un coup de pied colérique à la clôture, de toutes ses forces. “Pourquoi est-ce que tout le monde... Je veux juste être normal ! crie-t-il dans la nuit. Je ne suis pas un monstre de foire. Non. Je suis exactement le même qu'avant. Rien n'a changé. Je ne suis qu'un gamin. Un enfant.” Il sanglote¹¹²⁶.

¹¹²³ *Ibid.*, p. 150 : « Cet isolement était pire que les tentatives d'intimidation, même si Cole vivait dans la terreur constante qu'on la sépare de Miles pendant des années, des décennies, qu'on la déporte ou qu'on la jette en prison. Elle se montra coopérative. Elle occupa comme elle le pouvait les heures qui séparaient ses visites à Miles. L'armée censurait tout ce qu'elle écrivait, ses emails à ses amies et à la famille qui lui restait, Tayla et Billie, où qu'elle puisse être puisqu'elle ne répondait pas. Et même si Cole le demanda cent fois, on ne la laissa jamais voir une avocate ».

¹¹²⁴ Joseph Tonda, « Le rêve du coronavirus », *Chimères*, 2021/2, n. 99, p. 213-237.

¹¹²⁵ Rappelons-nous que, pour réussir à fuir Cole fait passer Miles pour une fille, Mila.

¹¹²⁶ *Afterland*, p. 477-478. *Afterland*, p. 422: « “I’m...” the words stick in his throat. *Pussy faggot*. “I’m a boy. Biologically, I mean.” “Generosity is stunned. [...] « Like the prophets,” she whispers. He hates the awe in her

À plusieurs reprises, Miles exprime son désaccord avec sa mère, fatigué de devoir fuir en continu à la recherche d'un endroit sûr. À chaque fois que les deux trouvent un abri chez quelqu'un, au sein d'un groupe qui peut donner la sensation d'une maison, Miles désire y rester, comme le montre l'extrait cité ci-dessus où, pour ne pas avoir à repartir, il révèle être un garçon : le besoin d'un « chez moi » est, chez le garçon, bien plus fort que la peur d'être découvert. D'où l'amertume de comprendre que, encore une fois, même au sein du groupe des religieuses il n'est pas un simple enfant mais la manifestation d'un quelconque signe divin.

Les différentes focalisations permettent ainsi au lecteur de mieux comprendre certains aspects d'une épidémie. La représentation des politiques mises en place par l'État montre à quel point, lors d'une pandémie, le *biologique* devient *politique*, d'où l'importance donnée à la gestion des corps. La représentation du voyage entrepris par Cole nous révèle l'affirmation d'une liberté individuelle, expression de la volonté de préserver la vie des personnes aimées. *In fine*, la fragilité de Miles offre aux lecteurs l'opportunité de déchiffrer l'impact psychologique qu'une catastrophe peut avoir sur une personne.

6.2.3. *Véronique Tadjo et le droit à la santé*

La responsabilisation de l'individu semble ouvrir aussi *En Compagnie des Hommes*. Nous nous souvenons : dans un village des gens commencent à mourir l'un après l'autre. Voyant sa femme et ses deux fils tomber malades, un homme essaie de sauver au moins sa fille, l'envoyant chez sa tante, dans la capitale. Comment lui en vouloir ? Personne ne peut juger l'amour qui pousse un père à préserver la vie de sa propre fille. La fiction nous aide à explorer l'enchevêtrement complexe des émotions auxquelles l'épidémie nous confronte. Comme le rappelle Frédérique Leichter-Flack, le contexte épidémique pose « le dilemme “partir ou rester” », car si d'un côté on veut notre vie (et celle de nos proches) sauve, nous sommes vite « rattrapés par l'angoisse d'avoir peut-être contaminé¹¹²⁷ » des tierces personnes sans le savoir.

voice. “You are Elijah, come again, before the great and terrible day of the Lord, to restore the hearts of the fathers to their children, and the hearts of their children to their fathers.” “Maybe I could stay with the Church? Maybe there's room for me. As a boy. With my mom?” “Our prayers answered.” Is she crying? “God's promise fulfilled. You're the gift of life. You carry the greatest gift of all. A seed that will flower everywhere.” “No. Not that. Not you too!” He jumps up, kicks the fence as hard as he can in frustration. “Why does everyone - ? I just want to be normal. I'm just a kid.” He's sobbing ».

¹¹²⁷ Frédérique Leichter-Flack, *Pourquoi le mal frappe les gens bien*, op. cit., p. 156.

Véronique Tadjó ne se contente pas pourtant de semer la graine d'une réflexion sur la responsabilité individuelle. Tout au contraire, à travers la pluralité des voix dont son récit fait preuve, Tadjó amène le lecteur à considérer les responsabilités des gouvernements et des institutions à l'égard de la société. Cela advient en particulier lorsque, dans le récit de l'infirmière, l'accent est porté sur le manque de ressources allouées à la santé publique, ce qui provoque la défaillance du système sanitaire, incapable de garantir même les services les plus fondamentaux. Ainsi, « les hauts cadres du pays [vont] se faire soigner à l'étranger¹¹²⁸ », tandis que l'accès aux soins ne peut pas être garanti pour tous les citoyens. Aux yeux de ces derniers, l'hôpital devient alors « le marché mondial des maladies¹¹²⁹ ». À travers le récit de l'infirmière, Tadjó questionne un autre type de responsabilité : celle des institutions à l'égard de la société, lorsqu'elles cherchent à garantir une égalité d'accès aux soins. Cela amène le lecteur à comprendre que si d'une part l'épidémie frappe indistinctement et peut donc toucher n'importe qui, d'autre part, ils subsistent des facteurs sociaux qui rendent certaines personnes plus vulnérables que d'autres :

Dans une épidémie, on n'est pas tous égaux face au risque de mort. En attendant de connaître les facteurs médicaux, qui expliquent pourquoi tel corps est plus réceptif au virus, ou tel autre plus vulnérable aux dommages causés par l'infection, comorbidités elles-mêmes corrélées aux conditions de vie, il y a ces inégalités sociales qui renforcent l'exposition des uns et la protection des autres face au risque de contamination¹¹³⁰.

Un système sanitaire en difficulté a des conséquences très graves, en premier lieu la pénurie des services et l'inaccessibilité des soins aux groupes de patients les plus défavorisés économiquement ou socialement. Comme déjà mentionné, à une vulnérabilité sociale correspond un plus grand risque de mort. D'où l'importance de garantir une santé plus démocratique et égalitaire. Encore une fois, après avoir vu les difficultés des hôpitaux pendant la pandémie de Covid-19, et encore aujourd'hui, nous ne pouvons que constater l'actualité d'une telle réflexion.

6.2.4. *Quelle vie ?*

Dans la deuxième partie de son essai *Le Laboratoire des cas de conscience*, Leichter-Flack s'interroge sur les dilemmes de l'engagement. Parmi les questions qu'elle aborde, une

¹¹²⁸ *En Compagnie des Hommes*, p. 63.

¹¹²⁹ *Ibid.*, p. 59.

¹¹³⁰ Frédérique Leichter-Flack, *Pourquoi le mal frappe les gens bien*, *op. cit.*, p. 153.

suscite en particulier notre intérêt : « combien vaut une vie ?¹¹³¹ ». Le titre qu'introduit cette partie, « Valeur d'une vie, valeur de la vie¹¹³² », nous fait réfléchir à un autre dilemme abordé dans nos fictions. Nous l'avons vu, les fictions d'épidémie sèment une graine de laquelle naissent des réflexions sur la façon dont l'humain habite le monde : les rapports de pouvoir au sein des sociétés et aussi ceux entre êtres humains et non-humains. Nos fictions mettent en scène des personnes qui, face à des injustices, choisissent de s'engager en personne pour agir sur une situation qui, pour eux, n'est plus acceptable.

Moxyland et *Moustiks*, deux romans qui, comme nous l'avons vu, mettent en scène des sociétés plus au moins sous surveillance, nous montrent des personnages qui se révoltent. Dans *Moxyland*, l'engagement de Tendeka va jusqu'au sacrifice. Il décide de renoncer à sa vie pour un bien plus grand : montrer à tous l'oppression exercée par le gouvernement. Dans son essai, Leichter-Flack pose à ce propos une question difficile : « jusqu'où faut-il soutenir cette logique de destruction générale pour affirmer la présence absolue d'une valeur sur toutes les autres ?¹¹³³ » ; en d'autres mots, où est la « limite à ne pas franchir pour que [l'] engagement humaniste ne bascule pas dans le fanatisme nihiliste¹¹³⁴ » ? L'autrice met en garde contre le piège qui consiste à présenter le martyr comme une exaltation paradoxale de la mort par rapport à la vie¹¹³⁵. Notre personnage semble tomber, dans un premier temps, dans ce piège : il demande à son ami Toby de transmettre en direct sa mort pour qu'elle soit visible. Quel serait l'intérêt de son martyr s'il se déroulait dans l'ombre, loin des projecteurs, invisible aux autres ? Certes, il cherche de la « publicité », mais il le fait en affirmant la valeur de la vie. C'est ce qui transparaît de ses dernières phrases, dans lesquelles Tendeka associe son sacrifice non pas seulement à sa cause, mais surtout à ses proches et à sa vie. Dans la scène racontée du point de vue de Toby, Tendeka lui demande : « Tu crois qu'Ashraf regarde ? Tu le diras à Emmie ? C'est, c'est... c'est pour le bébé que je fais ça¹¹³⁶ ». Et encore, dans le monologue final rapportant le fil de pensée de Tendeka, tels sont ses derniers mots : « Sens le goût de la lumière. Oblige mes yeux à s'ouvrir. La ville frémit. Rouge et bleue et verte, comme à Noël. [...]. Ça valait le coup. Ça va. Ashraf va être tellement

¹¹³¹ Frédérique Leichter-Flack, *Le laboratoire des cas de conscience*, op. cit., p. 90.

¹¹³² *Ibid.*, p. 89.

¹¹³³ *Ibid.*, p. 118.

¹¹³⁴ *Ibid.*, p. 121.

¹¹³⁵ *Ibid.*, p. 120.

¹¹³⁶ *Moxyland*, p. 318. *Moxyland*, p. 290 : « Do you think Ashraf is watching? Will you tell Emmie? It's, it's... I'm doing it for the baby ».

fier - ¹¹³⁷». Il nous semble alors que le courage du sacrifice de Tendeka provient du souhait de « chérir la vie que l'on sacrifie au moment même où l'on y renonce pour lui conserver son sens et sa valeur¹¹³⁸ » : évoquant ses proches et ses aimés, le personnage parvient à ne pas exalter la mort mais, au contraire, à s'attacher à la vie lorsqu'il l'abandonne. Se donnant la mort, Tendeka affirme non seulement les valeurs pour lesquelles il se sacrifie, mais rappelle aussi ce à quoi il renonce : le lecteur perçoit le courage du héros, certes, mais aussi la tristesse de l'homme. Poussant la réflexion plus loin encore, nous pouvons affirmer qu'à travers la dramatisation du sacrifice de Tendeka le lecteur éprouve deux sentiments : l'« admiration » que suscite le geste sacrificiel mais aussi la tristesse du deuil et de la séparation. C'est précisément en se souvenant de la douleur que le sacrifice comporte que l'on évite l'exaltation de la mort.

Si dans *Moxyland* le lecteur réfléchit aux enjeux du sacrifice d'une personne au nom de ses valeurs, dans *Moustiks* le discours est quelque part renversé. Lorsque les trois jeunes protagonistes, Naila, Jacob et Joseph sont en train de mettre en place leur plan de sabotage du barrage, leur amie Mai pose alors une question : « Vous avez prévenu les gens ? ¹¹³⁹ ». Cette question provoque une discussion au sein du groupe :

“Je demande à cause que c'est l'erreur que les *bazungu* ils ont fait la première fois sur le barrage-là”, dit Mai. “Ils n'ont pas prévenu le gens correctement.” “Oui”, acquiesça Naila en hochant la tête. “Ça va provoquer une coupure de courant nationale. C'est ça l'avertissement.” “Tout va bien.” Jacob sourit à Mai en lui faisant du charme. “Cette fois, on sait ce qu'on fait.” “Pas du tout.” Joseph fit glisser ses lèvres l'une sur l'autre. [...]. “Écoutez, je sais que le rassemblement n'a pas marché, mais il faut être prudent avec l'action directe”, grommela Joseph. “Elle finit toujours par nuire à ceux qu'elle est censée aider. On va couper un barrage qui fournit de l'électricité à des millions de gens. Mai a raison. Il faut les prévenir maintenant.” “On en a déjà parlé, chéri”, dit Naila. “On coupe juste le temps d'engorger le cloud. Puis on enverra un signal pour coordonner un mouvement de résistance et faire en sorte que tout le monde se branche sur le réseau de SOTP, pour qu'on puisse échapper à la surveillance du gouvernement.” “Mais tu te souviens de l'histoire de cet endroit ?” cria Joseph. “Tu te souviens du projet Noé ?” “Opération”, rectifièrent en chœur Naila et Mai. “Et c'étaient juste des animaux !” protesta Joseph. “Là, on met en danger des vies humaines.” “Ça n'avait pas l'air de te déranger quand c'était pour le vaccin contre le Virus”, dit Jacob. “Ce n'est pas la même chose”, répliqua Joseph en secouant la tête¹¹⁴⁰.

¹¹³⁷ *Ibid.*, p. 320. *Moxyland*, p. 292 : « I can taste the light. Force my eyes open. The city is shimmering. Red and blue and green, like Christmas. [...] Worth it. It's okay. Ash's gonna be so proud- ».

¹¹³⁸ Frédérique Leichter-Flack, *Le laboratoire des cas de conscience*, op. cit., p. 124.

¹¹³⁹ *Mustiks*, p. 683. *The Old Drift*, p. 555 : « You have warned the peepo? ».

¹¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 683-684. *The Old Drift*, p. 555-556 : « “Am asking because that is what the *bazungu* did wrong the fest time with this same dam”, Mai said. “They did not give the peepo proppa warning.” “Ya,” Naila nodded. “The effect will be a nationwide power cut. That's the warning.” “It is okay,” Jacob smiled at Mai, charming her. “This time, we know what we are doing.” “Actually, we don't.” Joseph's lips slid past each other. [...]. “Look, I know the rally didn't work, but we have to be careful about direct action,” Joseph grumbled. “It always just harms the people it's supposed to help. We're shutting down a dam that provides electricity for

Le dilemme moral est clair : est-il acceptable de mettre en péril la vie d'autrui pour une « bonne cause » ? Dans le dialogue, Mai et Joseph mettent en garde Naila et Jacob sur le risque auquel ils exposent les gens. Les deux semblent souligner l'impératif moral de prévenir la population. Le plan élaboré ne veut nuire à personne, bien au contraire, mais du moment où l'on a conscience de l'existence d'un risque, il faut prévenir les personnes concernées. Le dialogue nuance ultérieurement la problématique. Quelle différence, affirme Jacob, avec le risque lié à l'utilisation du vaccin expérimental ? Nous nous souvenons en effet que dans le roman, Serpell imagine la fabrication d'un vaccin expérimental contre le VIH. À cet égard, Joseph avait défendu l'inoculation du vaccin affirmant que « les essais sur les humains sont la seule façon de faire avancer la science¹¹⁴¹ ». Où se situe alors la limite entre un risque acceptable et un risque inacceptable ? Où faut-il tracer la ligne à ne pas franchir ? Le risque de manquer d'électricité est-il moins grave que celui de développer des effets secondaires inattendus à la suite d'une vaccination ? Les deux actions, le sabotage et la vaccination, sont en soi honorables. La première est une lutte politique visant à libérer les citoyens de Lusaka de la surveillance du gouvernement, la seconde est une lutte sanitaire qui vise à débarrasser la population d'une des maladies les plus meurtrières de l'histoire du pays. Enfin, la discussion introduit un élément supplémentaire lorsque l'Opération Noé est évoquée : quelle valeur donner à une vie humaine par rapport à une vie animale ? Le roman n'offre pas des réponses à ces interrogations, mais par ces voix amène le lecteur à y réfléchir.

6.2.5. *D'une conscience écologique : la « vie unique »*

Des interrogations sur la valeur de la vie humaine nous passons maintenant à la valeur de la vie en elle-même (la *vie unique*, pour reprendre l'expression utilisée par Érik Orsenna). Comme nous l'avons mis en exergue dans notre analyse, la question majeure qui émerge dans les fictions d'épidémie est celle de l'écologie. Le passage du système à l'écosystème donne vie à une pensée qui de la société humaine s'ouvre au monde entier. À ce propos, nous

millions. Mai is right. We should send out a warning now.” “We’ve gone through this, babe,” said Naila. “We’re shutting it down just long enough to jam the cloud. Then we’ll send a signal out to coordinate a resistance movement, and get everyone plugged plugged into SOTP so we can operate outside government surveillance.” “But remember the history of this place?” Joseph squawked. “Remember Project Noah?” “Operation,” Naila and Mai corrected at the same time. “And that was just animals!” Joseph protested. “We’re risking people’s lives.” “You did not seem to mind risking people’s lives when it was for the Virus vaccine,” said Jacob. “That’s not the same.” Joseph shook his head ».

¹¹⁴¹ *Ibid.*, p. 625. *The Old Drift*, p. 507 : « Human trials are the only way science can move forward ».

avons déjà amplement débattu sur les stratégies rhétoriques employées dans nos fictions (la présence des voix – soit à travers la focalisation soit à travers les narrateurs – non humains).

Nous voulons maintenant revenir sur d'autres aspects narratifs : que se passe-t-il lorsque les fictions nous poussent à aller au-delà d'une vision anthropocentrique ? Un roman en particulier renverse cette hiérarchie : *L'Année du Lion*. Comme analysé auparavant, le roman met en scène un acte de terrorisme écologique où un groupe de personnes décide de la mort de la quasi-totalité de l'espèce humaine en faveur de la planète. Ici, la valeur de la vie dans son sens plus global prime sur la vie humaine. Il s'agit d'un principe questionné par Leichter-Flack selon lequel, appliquant une dérogation morale, on accomplit un mal pour un bien¹¹⁴². Ainsi, nous nous posons la même question : « Où est la limite de l'usage de la violence au service du bien ?¹¹⁴³ ». Lorsque Nico rencontre Amelia, cette dernière lui décrit l'état tragique des océans, des forêts et de la croissante mise en danger de plusieurs espèces animales. La préoccupation d'Amelia face au désastre écologique perpétué par l'être humain est plus que licite : le lecteur partage cette inquiétude face à ce phénomène qu'il connaît, bien que les causes soient aujourd'hui connues, nous nous sentons souvent impuissants. Amelia prend une décision radicale : elle décide d'agir en faveur de la planète en sacrifiant l'être humain. Pour elle, la valeur de la vie humaine ne passe pas avant celle de la vie elle-même. La fiction permet dans ce cas une réflexion éthique dont nous commençons à voir les contours : celle qui touche aux droits de la nature. Entre l'homme et la nature, Amelia fait son choix – et en paye les conséquences avec la perte de son mari et avec l'abandon de son fils. Aux yeux des lecteurs le geste de la femme dépasse la frontière du licite. Néanmoins, bien que scandaleux, l'acte mis en scène donne l'opportunité de pousser la réflexion plus loin. Dans son essai, Frédérique Leichter-Flack rappelle le dilemme du tramway¹¹⁴⁴ : comment choisir entre deux maux ? À travers le choix d'Amélia, le lecteur en fait l'expérience la plus extrême, là où le rapport humain – non humain est renversé. En ce sens, au niveau de l'intrigue, *L'Année du Lion* est le roman offrant la vision la plus radicale qui, tout en nous scandalisant, parvient à initier une forte remise en question de notre place dans ce monde. En ce sens, cette réflexion morale rejoint le désir politique de penser la santé de façon planétaire, comme nous l'avions dit dans le premier chapitre : « Le concept de santé

¹¹⁴² Frédérique Leichter-Flack, *Le laboratoire des cas de conscience, op. cit.*, p. 73-88.

¹¹⁴³ *Ibid.*, p. 87.

¹¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 86 : « vous êtes le conducteur d'un tramway aux freins cassés, lancé à toute vitesse sur une voie principale où cinq hommes sont occupés à réparer les rails, quand vous apercevez, un peu plus loin sur le côté, une voie de traverse sur laquelle se tient... un piéton inconscient du danger. Il s'agit toujours de choisir entre deux maux, et de décider sciemment qui l'on sacrifiera en intervenant ».

planétaire nous place sur le terrain d'une nouvelle éthique. Il nous dit que chaque personne qui vit aujourd'hui et qui vivra demain est connectée avec chacun et chacune d'entre nous, y compris à l'autre bout de la planète¹¹⁴⁵ ». La réflexion éthique doit alors ouvrir la voie à l'action politique.

Or, si *L'Année du Lion* parvient à susciter un questionnement écologique à travers la destruction, notre corpus offre aussi des exemples moins nihilistes. Dans *Des chauves-souris*, l'amour pour la vie et l'affection pour le vivant passent à travers des gestes de soin. Nous l'avons déjà dit, chez Constant prime la représentation des interfaces (biologique et sociales) entre humains et animaux. De ces derniers, l'autrice ne se limite pourtant pas à offrir une représentation consumériste. L'on songe en particulier au rapport brossé entre la petite chauve-souris et Olympe d'une part et, d'autre part, celui entre Olympe et Agrippine.

Au tout début du roman, Constant raconte comment la petite Olympe ne trouve pas sa place parmi ses pairs : exclue par le groupe de jeunes garçons, elle trouve refuge sur le seuil de la forêt. Déjà ici, on constate une première friction : la petite fille ne parvenant pas à s'intégrer au *système* (le village), trouve une place dans l'*écosystème*, dans ce lieu entre le village et la forêt qui est le manguier où elle rencontre la chauve-souris. Cette dernière offre à la petite Olympe l'amour qu'elle n'a pas parmi les hommes :

La main savait que ce qu'elle tenait était adorable et les doigts caressaient ce que la main aimait déjà. Quand la main se retourna et s'entrouvrit, Olympe, aux anges, vit qu'elle venait d'attraper une chauve-souris. Pas une grande, large comme un cerf-volant avec une tête de singe hurleur ou d'hyène enragée, une toute petite, un bébé brun et rose, velours et soie, un bébé qui couinait, si petit qu'elle le caressait d'un doigt, un seul, pour la tête, le ventre et entre les ramures des ailes¹¹⁴⁶.

L'amour qu'Olympe éprouve envers ce bébé chauve-souris naît d'une empathie : comme elle, la chauve-souris lui apparaît seule et rejetée. Elle l'accueille alors dans son monde et en prend soin comme s'il s'agissait de sa propre fille. Elle s'inquiète de l'état de sa chauve-souris encore petite : « elle cherchait des fruits pour nourrir l'animal qui séchait de soif. Elle la portait dans ses cheveux juste au-dessus de l'épaule et la tenait par un fil noué à une patte¹¹⁴⁷ ». L'affection qu'Olympe éprouve pour la chauve-souris est si grande que dans la scène du châtiment de la petite fille, lorsque les femmes du village s'acharnent sur elle avec violence, le climax n'est pas atteint avec les coups que la fille subit mais bien avec la mort accidentelle de la chauve-souris :

¹¹⁴⁵ Marie-Monique Robin, *La Fabrique des Pandémies*, op. cit., p. 247.

¹¹⁴⁶ *Des Chauves-souris*, p. 800.

¹¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 837.

Elles l'empoignèrent [les femmes à Olympe], le pagne jaune se déchira. Elles l'attrapèrent, la ceinture de perles se rompit, les perles blanches roulèrent dans la cour. Olympe se pencha pour les ramasser, la chauve-souris cachée dans son cou sous la mousse des cheveux décoiffés tomba à terre, et en reculant Olympe posa le pied dessus¹¹⁴⁸.

Cette mort amplifie le caractère tragique de la scène : Olympe, victime de la peur et du besoin de la société de désigner un bouc émissaire pour conjurer la malédiction, finit par écraser accidentellement le seul être qui lui avait fait éprouver et qui lui avait donné de l'amour. Constant nous met face alors à la puissance du deuil : « Comment pleurer une chauve-souris quand un bébé vient de mourir ? Comment participer au deuil quand on a dans le creux de sa main une bête morte qui disait plus que le bébé, là-bas, entouré par les femmes qui voulaient l'enlever des bras de sa mère, que la mort est sèche et froide, que la mort est comme le charbon de bois quand le feu s'est éteint ?¹¹⁴⁹ », demande le narrateur se mettant à la place d'Olympe. Entre la mort d'Émile, son petit frère, et celle de la chauve-souris, Olympe se rend compte à quel point elle aimait l'animal. Cet amour trouve son expression dans deux gestes d'une grande humanité et d'une sensibilité touchante. Dans un premier temps, Olympe essaye de réanimer la chauve-souris avec son propre souffle : « elle essaya d'insuffler de l'air à l'animal pour le regonfler, lui faire un bouche-à-bouche de vie¹¹⁵⁰ ». Ensuite, ne pouvant pas lui redonner vie, elle lui offre un semblant de rituel d'enterrement : « Olympe se dirigea vers le manguier, elle allait rapporter la chauve-souris au peuple des chauves-souris, la déposer où elle l'avait ramassée¹¹⁵¹ ». C'est sous ce même manguier que, *in fine*, elle-même tombera malade. Après avoir donné « tout ce qu'il y avait dans ses poumons¹¹⁵² » pour réanimer la chauve-souris, Olympe commence à sentir mal et tombe par terre. Elle restera là, jusqu'à l'arrivée d'Agrippine qui essaiera, sans succès, de la soigner. Le manque d'amour humain pour Olympe se trouve quelque part réparé grâce à Agrippine qui, comme nous l'avons déjà analysé, trouve chez Olympe la fille qu'elle n'avait jamais eue et en prend soin jusqu'à la fin.

Cette analyse montre comment, à travers la relation d'Olympe et de sa chauve-souris et, ensuite, entre Agrippine et Olympe, Constant met en place une attention à l'autre qui transcende l'appartenance sociale et biologique. C'est une sensibilité et une attention envers l'autre, humain ou non-humain, qui se trouvent alors représentées.

¹¹⁴⁸ *Ibid.*, p. 843.

¹¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 852.

¹¹⁵⁰ *Ibid.*, p. 852.

¹¹⁵¹ *Ibid.*, p. 852.

¹¹⁵² *Ibid.*, p. 852.

À travers leurs intrigues, à travers les choix que les personnages prennent, ces fictions semblent alors nous inviter à réfléchir à une éthique de la vie, dans le sens plus ample du terme. Ainsi, comme le disent Anne Dujin et Alexandre Gefen dans l'article déjà cité, à propos de l'engagement de la littérature contemporaine :

Il s'enracine avant tout dans une redécouverte des pouvoirs du récit et de la narration. L'idée d'"identité narrative" chère à Paul Ricœur connaît aujourd'hui une fortune considérable, qu'elle soit revendiquée explicitement ou non. À la question de savoir qui l'on est, ou comment l'on peut agir, Ricœur a montré que seule la mise en récit pouvait apporter des réponses. Pluralité des points de vue, accès à une vie autre que la sienne, empathie et imagination morale : dans un monde complexe, le travail d'analyse fin de la littérature, sa capacité à nous outiller d'exemples et d'interprétations, et sa propension à saisir des cas équipent notre réflexion éthique autant que politique. Revenue de l'impasse formaliste depuis le tournant du XX^e siècle, la littérature est redevenue le lieu privilégié où peut être pensée une expérience humaine partageable¹¹⁵³.

On retrouve alors ici résumés plusieurs concepts évoqués pendant l'analyse. Une connaissance et une conscience romanesque, dans le sens d'accomplies *par* la fiction, sont non seulement possibles mais nécessaires et souhaitables. L'espace littéraire recouvre en ce sens une fonction heuristique et peut aussi œuvrer au développement d'une attention et d'une sensibilité plus aiguës. Ainsi, comme le dit Leichter-Flack, la littérature non seulement permet de faire des expériences morales, mais elle le fait à l'intérieur d'un espace protégé, celui fictionnel du livre¹¹⁵⁴.

¹¹⁵³ Anne Dujin, Alexandre Gefen, « Politiques de la littérature. Introduction », *art. cit.*, p. 42.

¹¹⁵⁴ Frédérique Leichter-Flack, *Pourquoi le mal frappe les gens bien*, *op. cit.*, p. 17.

CONCLUSION

Au fil de ce parcours qui nous a conduits, tels des jongleurs, à nous tenir en équilibre entre littérature et réalité, nous voulions parvenir à une meilleure compréhension de l’imaginaire épidémique. Notre contribution à la « bibliothèque de l’épidémie » nous a porté à fréquenter des géographies jusque là peu traversées et, par l’analyse de romans parus au XXI^e siècle, à confronter le récit épidémique non seulement à l’actualité la plus immédiate liée à la pandémie de Covid-19, mais aussi à rendre compte d’une constante confrontation avec le passé. De plus, nous avons voulu mettre à l’épreuve le pouvoir de la littérature en analysant deux usages de la fiction appliquée au concept de santé : le premier, sécuritaire, à travers l’analyse des politiques de la *preparedness* ; le deuxième, thérapeutique, à travers l’analyse des pratiques bibliothérapeutiques.

Les deux concepts principaux évoqués au début de cette thèse étaient, d’une part, le développement au sein de la communauté scientifique d’une nouvelle discipline (l’écologie de la santé), conséquence de la découverte des liens étroits entre la santé humaine et la santé environnementale qui donne vie au concept de santé planétaire ; d’autre part, le développement d’une politique sécuritaire reposant sur la notion de risque microbien : entre le risque de l’émergence d’une nouvelle maladie infectieuse et celui d’une attaque bioterroriste, la santé devient une question de sécurité nationale au sein des institutions politiques.

À tisser le lien entre les deux, ce sont les zoonoses ou, plus généralement, les nouvelles maladies infectieuses dont l’émergence est liée à la perte de biodiversité et aux « transformations socio-économiques qui conduisent aux changements climatiques¹¹⁵⁵ ». Nous avons montré les éléments – historiques, géographiques, sociaux, économiques – qui font de l’épidémie le dernier des symptômes de l’Anthropocène : pour reprendre l’expression utilisée par Marie-Monique Robin, l’humain fabrique des pandémies.

La première partie nous a servi à présenter les concepts et les définitions centrales de l’univers épidémique, en nous concentrant en particulier sur les maladies infectieuses émergentes et leurs implications. L’épidémie a été ainsi analysée par rapport à l’écosystème (son lien avec la crise environnementale) et aussi par rapport au système (les étiologies au sein de la société et les différentes formes de gestion politique). En écho avec ces grandes

¹¹⁵⁵ Jean Lesne, « L’émergence de maladies infectieuses d’origine zoonotique : complexité écologique et responsabilités socio-économique », *op. cit.*, p. 245.

lignes, nous avons ensuite procédé à l'analyse de notre corpus, souhaitant voir si ces nouvelles perspectives écologiques et sécuritaires à l'égard des épidémies étaient présentes dans les fictions d'épidémie contemporaines. Nous avons pu désigner trois grands thèmes en résonance avec la littérature scientifique : les épidémies représentées dévoilent les rapports humain – non-humain, l'impact de la globalisation et la corrélation entre violences environnementales et vulnérabilités sociales.

L'étude ponctuelle des romans nous a conduit à la classification des différentes épidémies représentées : réelles ou fantaisistes, naturelles ou artificielles ? Selon la combinaison de ces quatre critères, l'imaginaire épidémique contribue à façonner le monde décrit dans nos romans et, au même moment, il en définit les questionnements majeurs. Ainsi, là où le lecteur se confronte à une épidémie réelle ou naturelle, les discours penchent plus vers des questionnements d'ordre écologique ; les épidémies fantaisistes et artificielles, quant à elles, œuvrent à des réflexions sur le tournant sécuritaire en lien avec la représentation des nouvelles technologies qui conditionnent la gestion et la prévention des crises sanitaires.

Dans nos romans – à quelques exceptions près – un monde toujours plus interconnecté et globalisé est désormais affecté par des pandémies et non plus par de « simples » épidémies. Nous avons repéré aussi une dimension temporelle : parmi nos romans, nombreux sont ceux qui présentent une pluralité de maladies donnant forme à plusieurs « temps épidémiques ». Le mal épidémique est ainsi conjugué au passé (mémoire des épidémies d'autrefois), au présent (l'épidémie en cours) et au futur (la menace d'une épidémie dans l'avenir).

Ces éléments nous ont porté à constater que, dans nos fictions, l'imaginaire épidémique participe à créer non pas tant l'image d'une société malade, mais surtout d'un monde entier souffrant : ainsi être malade est l'ensemble de la planète et de ses habitants, humains et non-humains. De Fléau divin aux fléaux de l'Histoire brossés par Camus¹¹⁵⁶, à l'imaginaire épidémique vient s'ajouter alors le Fléau humain, car son origine est anthropique : la critique que livrent ces romans est de fait écologique. Ce développement a été repéré également à travers l'analyse des étiologies épidémiques et d'autres sentiments éprouvés par les sociétés représentées. Ainsi, aux étiologies mystico-religieuses et aux théories conspirationnistes vient s'ajouter l'idée d'une « revanche de la Nature » : d'une

¹¹⁵⁶ Aurélie Palud, *La Contagion des imaginaires*, op. cit., p. 249.

vision de la nature menaçante l'on passe à une nature menacée ; d'une culpabilité théologique l'on passe à une culpabilité écologique¹¹⁵⁷.

L'autre fil rouge de notre thèse étant les politiques publiques sanitaires et la gestion des crises sanitaires, nous avons pu ici montrer des résonances entre littérature scientifique et littérature romanesque. La représentation des politiques mises en place par l'État nous a permis de montrer à quel point, lors d'une pandémie, le corps humain relève tant du *biologique* que du *politique*, d'où l'importance donnée à la gestion des corps. Se dégage ainsi une friction entre liberté de l'individu et sécurité sanitaire, représentée à travers l'image d'un État qui s'adonne volontiers à des politiques de surveillance.

La dimension biologique des corps nous a rappelé ensuite l'importance de conjuguer la politique du risque avec une éthique du soin. Nous l'avons vu en particulier à travers la représentation des enterrements et des rituels funéraires : lorsque la mort est omniprésente, les fictions épidémiques montrent à quel point le corps a aussi une dimension sociale et culturelle. Dès lors, nous avons souligné l'importance accordée au sein de nos fictions à la dignité de la mort (du point de vue du décédé) et au deuil (du point de vue des survivants).

Par rapport à la représentation des politiques publiques sanitaires, notre corpus science-fictionnel nous a conduit vers des horizons plus lointains. Ici, la présence d'« inventions étranges », à l'image des *novums* décrits par Irène Langlet¹¹⁵⁸, ont donné d'autres formes et révélé d'autres enjeux de la gestion et de la prévention des épidémies. Nanotechnologies, biotechnologies, capsules magiques, perles, boosteurs pour le système immunitaire, drones vaccinateurs et systèmes de contrôle de plus en plus invasifs : tous participent à un questionnement éthique sur le développement et l'usage de nouvelles technologies. Ainsi, nous nous reconnaissons dans cette considération de Yannick Rumpala :

Pour une collectivité, est-il sage de laisser les développements technologiques trop loin des débats publics et démocratiques ? Ces mises en scène fictives amènent à penser qu'une telle négligence ferait courir le risque de voir ces enjeux orientés par des forces elles-mêmes peu démocratiques et au service d'intérêts guère soucieux de l'intérêt général¹¹⁵⁹.

¹¹⁵⁷ Louis-Patrick Bergot, « Peut-on concevoir une écopoétique pour la littérature antérieure au XIX^e siècle ? », conférence tenue le 19 janvier 2023 à l'Université de Strasbourg.

¹¹⁵⁸ Irène Langlet, *La science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris, Armand Colin, 2006, p. 164.

¹¹⁵⁹ Yannick Rumpala, *Cyberpunk's not dead, op. cit.*, p. 216.

La représentation de actes de sabotages, de détournements de la technique afin de la réinsérer au sein de la société pour son bien et sa libération, semblent aller dans cette direction.

Or, si l'épidémie accorde une homogénéité thématique aux romans de notre corpus, nous avons également essayé d'en souligner les spécificités. Tout d'abord, nous avons constaté une hétérogénéité générique, dont nous avons voulu rendre compte en divisant le corpus entre des fictions réalistes et des récits science-fictionnels. Les deux romans réalistes sont les seuls à faire directement référence à une épidémie historique réelle : celle d'Ébola en 2014. *En Compagnie des Hommes* s'inscrit à l'intérieur des pratiques poétiques de l'écrivaine ivoirienne dont nous avons souligné à la fois l'idée d'une littérature-témoignage et réparatrice qui vient après coup, et le développement d'une poétique héritière de la tradition orale. Chez Tadjou, l'épidémie d'Ébola est un événement extraordinaire lui permettant d'écrire un conte contemporain sur l'Anthropocène. Au contraire, dans *Des Chauves-souris* et dans *La Cécité des Rivières*, l'épidémie est représentée dans sa dimension atemporelle. À travers l'analyse des romans, nous avons essayé de montrer comment chez Constant la réalité médicale s'insère à l'intérieur d'une Histoire : coloniale, postcoloniale et ensuite néocoloniale. Y sont ainsi dévoilés les rapports des pouvoirs et les corrélations entre violences environnementales et vulnérabilités sociales.

Passons aux romans de science-fiction. Chez Beukes et Meyer on retrouve les traces culturelles de la ségrégation en Afrique du sud et l'héritage de l'apartheid ; chez Meyer, à travers les ambiguïtés et les difficultés derrière la fondation d'Amanzi ; chez Beukes, à travers la représentation de l'épidémie qui participe à dépeindre une société divisée et sous surveillance. Le roman de Paul McAuley s'inscrit, quant à lui, dans une tradition science-fictionnelle bien précise : celle de la nouvelle-vague britannique et, plus particulièrement, ballardienne¹¹⁶⁰. Enfin, le roman de Serpell est celui qui fait preuve de la plus grande hybridation générique et culturelle : avec Homi Bhabha, nous l'avons qualifié comme un roman de « littérature cosmopolite vernaculaire¹¹⁶¹ ».

Au fil de l'analyse, nous avons repéré aussi des éléments narratifs et rhétoriques. Le plus significatif nous semble être l'emploi de voix narratives non-humaines ou, plus généralement, d'une focalisation permettant la décentralisation par rapport au point de vue humain. Nous avons ainsi montré comment ces éléments, assemblés à d'autres qui relèvent

¹¹⁶⁰ Anthony Mangeon, *L'Afrique au futur*, op. cit., p. 238.

¹¹⁶¹ Deborah Nyangulu, « State of the Planet: Homi Bhabha and Namwali Serpell in Conversation », art. cit., p. 164.

de la description ou de la dramatisation, participent à mettre en discussion un récit anthropocentrique et œuvrent à affiner chez le lecteur une conscience écologique.

Cela permet de lier l’imaginaire épidémique à l’émergence d’un autre imaginaire : celui de la crise climatique¹¹⁶². Si, comme le dit Irène Langlet, « le label “cli-fi” proprement dit s’applique à des fictions plus récentes, où le dérèglement du climat est *anthropogénique*, c’est-à-dire causé par l’humanité, ou plus directement lié aux activités humaines¹¹⁶³ », nous constatons qu’à travers la mise en scène des épidémies d’origines zoonotiques, la fiction d’épidémie partage des éléments avec la *cli-fi*. Dès lors, quel statut générique donner à ces fictions ? Notre corpus présente une grande hybridité générique : thriller médical, roman post-apocalyptique, polar... La fiction épidémique semble, de la même manière que la fiction climatique, accueillir dans sa bibliothèque imaginaire un corpus assez hétéroclite¹¹⁶⁴. À travers la définition de *topoi* et de motifs singuliers, Aurélie Palud a précédemment érigé le récit d’épidémie en genre à part entière. L’analyse de notre corpus nous a permis alors de montrer non seulement la permanence de ces *topoi* au sein de la fiction d’épidémie des dernières années (difficulté à nommer la maladie, panique populaire, comportements transgressifs, recherche de boucs émissaires, regain de foi et de superstition¹¹⁶⁵, etc.) ; mais elle nous a permis aussi d’en saisir les nouvelles perspectives qui s’inscrivent dans les deux concepts d’où nous sommes partis, c’est-à-dire, le développement d’une double vision de la santé : planétaire et sécuritaire. La première répond à une prise de conscience des interdépendances entre les vivants, la deuxième à l’émergence d’une politique voulant se préparer aux risques du futur. Nous nous sommes donc proposés de renverser notre démarche : peut-on penser par la fiction ?

Partant de l’affirmation de Zylberman selon lequel, « la fiction [...] occupe une place grandissante dans l’appareil de sécurité sanitaire¹¹⁶⁶ », dans la dernière partie de notre thèse nous nous sommes intéressés aux usages de la fiction. Nous avons voulu enquêter d’un point de vue plus pratique sur les rapports entre médecine et littérature, domaines dans lesquelles la fiction d’épidémie s’insère tout naturellement. Ainsi d’un côté, à travers la notion de risque microbien, nous avons étudié la façon avec laquelle les politiques d’aujourd’hui se servent de la fiction afin d’élaborer des scénarios et se préparer aux menaces du futur. D’un

¹¹⁶² Irène Langlet, « *Cli-fi & Sci-fi*. Littératures de genre et crise climatique », *La vie des idées*, 07 juillet 2020. Consulté le 31 mars 2024. URL : <https://laviedesidees.fr/Cli-fi-Sci-fi>.

¹¹⁶³ *Ibid.*

¹¹⁶⁴ *Ibid.*

¹¹⁶⁵ Aurélie Palud, *La Contagion des imaginaires*, *op. cit.*, p. 253.

¹¹⁶⁶ Patrick Zylberman, *Tempêtes microbiennes*, *op. cit.*, p. 88.

autre côté, à travers les pratiques bibliothérapeutiques, nous nous sommes intéressés à la littérature comme possible démarche de soin de l'individu. Dans les deux cas, nous avons constaté la nécessité d'un cadre déontologique précis afin d'assurer un « bon usage » et d'éviter de transformer le remède en poison : par rapport à la politique de la *preparedness*, il est important de préserver la liberté propre à la fiction et de ne pas céder à une logique du pire. Quant à la bibliothérapie, la présence d'un tiers médiateur se révèle fondamentale.

Enfin, l'étude de ces deux usages de la fiction nous ont conduit à unir la technique du *scenario planning* à l'esprit de soin de la bibliothérapie : les fictions d'épidémie nous ont permis alors de mener des expériences éthiques. La littérature comprise comme « laboratoire des cas de conscience¹¹⁶⁷ » nous a donné la possibilité de nous confronter aux enjeux éthiques de notre temps. En cela réside, selon nous, notre « besoin de fiction¹¹⁶⁸ ». Les multiples voix de la littérature, la pluralité des points de vue, la multiplicité des situations et émotions dont le roman nous fait faire l'expérience, deviennent autant de clés pour affiner et développer une pensée critique qui prend en compte la complexité du monde. En cela, « le détour par la fiction est, en réalité, un formidable raccourci¹¹⁶⁹ ».

Des aspects restent à développer dont nous nommons ici ceux qui nous semblent les plus intéressants. En premier lieu, afin d'élargir notre bibliothèque épidémique, il serait intéressant d'étudier d'autres romans comme *Les Forêts profondes*, d'Adrien Absolu (Jean-Claude Lattès, 2016), qui aborde l'épidémie d'Ébola en Guinée en mêlant enquête documentaire et fiction, ou encore de voir les impacts de la pandémie de Covid-19 sur l'imaginaire épidémique. Nous avons commencé à en tracer les contours à travers la présentation du *Decameron Project*. À côté de ce dernier, l'épidémie de Covid-19 a aussi inspiré l'écriture de nombreux « journaux de confinement » où la réalité de la réclusion est décrite ; mais on peut s'attendre à d'autres influences¹¹⁷⁰. À ce propos, nous signalons la récente sortie sur France.tv d'une adaptation post-Covid de *La Peste* de Camus : il s'agit d'une mini-série télévisée qui se déroule dans une ville du sud de la France dans un futur proche : 2030. Ici, le roman de Camus se mélange avec l'expérience de la pandémie de Covid-19 donnant forme à une autre récit épidémique.

En deuxième lieu, il reste à approfondir la présence d'une réflexion qui touche aux droits de la nature au sein de la fiction. En ce sens, avec une approche interdisciplinaire telle

¹¹⁶⁷ Frédérique Leichter-Flack, *Le Laboratoire des cas de conscience*, op. cit.

¹¹⁶⁸ Franck Salaün, *Besoin de Fiction*, op. cit.

¹¹⁶⁹ Frédérique Leichter-Flack, *Le Laboratoire des cas de conscience*, op. cit., p. 221.

¹¹⁷⁰ Nous signalons à ce titre la mise en place du projet « Corona Fiction ». URL : <https://homepage.uni-graz.at/de/yvonne.voelkl/corona-fictions/>.

que celle que nous avons mis en place, il serait intéressant d'enquêter sur les rapports entre un imaginaire fictionnel et une véritable démarche juridique. L'on songe en particulier à trois *fictions*. Dans *Humus* (2023), Gaspard Kœnig raconte l'histoire de deux étudiants en agronomie, Kevin et Arthur, qui souhaitent prendre part au combat contre la crise écologique. Alors que Kevin lance une start-up de vermicompostage, Arthur se réfugie en campagne où il tente de régénérer le champ de sa famille ruiné par les pesticides. Les deux échoueront : l'entreprise de Kevin deviendra expression du *greenwashing* et du capitalisme vert ; Arthur n'arrivera pas à régénérer son champ. Entre une « accusation d'écocide¹¹⁷¹ » d'Arthur contre son voisin et la rencontre avec les militants d'*Extinction Rebellion*, c'est le désir de lutter pour la nature qui anime le jeune homme. Ainsi dans ce roman de formation c'est un imaginaire d'une lutte pour les droits de la nature qui se trace.

Un autre exemple nous est offert par l'expérience du « parlement de Loire¹¹⁷² » racontée dans *Le Fleuve qui voulait écrire. Les auditions du parlement de Loire*¹¹⁷³. Il s'agit de « l'histoire d'un soulèvement légal terrestre¹¹⁷⁴ », résultant de la rencontre durant cinq journées (19 octobre et 14 décembre 2019, 17 octobre et 4-5 décembre 2020), d'« une cinquantaine d'artistes, archéologues, économistes, juristes, paysagistes, philosophes, sociologues et urbanistes¹¹⁷⁵ ». Ainsi, « répartis en deux groupes – une commission chargée d'élaborer une nouvelle Constitution, et des “auditionnés” venus partager leurs différents savoirs à cette fin – les participants débattirent sur l'opportunité et les moyens de reconnaître une personnalité juridique et une subjectivité morale à des entités naturelles en France¹¹⁷⁶ ». La réflexion et la production artistique participent alors à la reconnaissance des droits de la nature.

Enfin, il nous semble important de mentionner un exercice mené par les étudiants de la promotion de 2023/2024 du diplôme universitaire Lethica. Comme on peut le lire sur le site :

Intitulé “Le Parlement des Générations” et inspiré par la lecture de plusieurs œuvres littéraires recensées dans le Lethictionnaire, le scénario élaboré cette année par les étudiants

¹¹⁷¹ Gaspard Kœnig, *Humus*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2023, p. 207.

¹¹⁷² Pour approfondir, voir la recension de l'ouvrage par Anthony Mangeon en suivant ce lien : <https://lethica.unistra.fr/lethictionnaire/article/camille-de-toledo-dir-le-fleuve-qui-voulait-ecrire-les-auditions-du-parlement-de-loire>.

¹¹⁷³ Camille De Toledo (dir.), *Le Fleuve qui voulait écrire. Les auditions du parlement de Loire*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2021.

¹¹⁷⁴ *Ibid.*, quatrième de couverture.

¹¹⁷⁵ Art. cit. URL : <https://lethica.unistra.fr/lethictionnaire/article/camille-de-toledo-dir-le-fleuve-qui-voulait-ecrire-les-auditions-du-parlement-de-loire>.

¹¹⁷⁶ *Ibid.*

portera sur les enjeux éthiques du changement climatique et de la transition écologique. Il mettra en situation la ville de Strasbourg et le campus de l'Unistra, dans un futur proche, en tant que théâtre de changements sociaux provoqués par une catastrophe sismique ayant coupé toute communication au-delà des frontières alsaciennes¹¹⁷⁷.

L'on voit ici alors un scénario qui, élaboré à partir des œuvres de fiction, est susceptible de provoquer une prise de décision éthique à l'égard de la crise écologique. Les trois exemples que nous venons de mentionner représentent autant de formes fictionnelles permettant de penser l'événement anthropocène et ses implications.

Finalement, nous revenons au titre de cette thèse : penser l'épidémie par la fiction signifie non seulement repérer le réel dans l'imaginaire, mais aussi – et surtout – réussir à (re)imaginer le réel grâce aux ouvertures de la fiction. Ainsi, une fois la lecture de ces fictions épidémiques achevée, nous sommes certains qu'elles ne nous ont pas laissés indifférents.

¹¹⁷⁷ Consulté le 04 avril 2024. URL : <https://lethica.unistra.fr/evenements/evenement/le-parlement-des-generations>.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie littéraire

Corpus primaire

BEUKES Lauren, *Moxyland*, Nottingham, Angry Robot, 2008.

BEUKES Lauren, *Moxyland*, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Laurent Philibert-Caillat, Paris, Presses de la Cité, 2014.

BEUKES Lauren, *Afterland*, Penguin Books, 2020.

BEUKES Lauren, *Afterland*, traduit de l'anglais (Afrique du Sud) par Laurent Philibert-Caillat, Paris, Albin Michel, 2022.

CONSTANT Paule, *Des Chauves-souris, des Singes et des Hommes* [2016], in : *Mes Afriques : romans*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2019, p. 797-891.

CONSTANT Paule, *La Cécité des Rivières*, Paris, Gallimard, coll. Blanche, 2022.

MCAULEY Paul, *White Devils*, London, Simon & Schuster, 2004.

MCAULEY Paul, *Les Diables blancs*, traduit de l'anglais par Bernard Sigaud, Paris, Éditions Robert Laffont, coll. Ailleurs et demain, 2005.

MEYER Deon, *Fever* [*Koors*, 2016], translated from Afrikaans by K.L. Seegers, London, Hodder, 2017.

MEYER Deon, *L'Année du Lion*, traduit de l'afrikaans et de l'anglais par Catherine du Toit et Marie-Caroline Aubert, Paris, Éditions Points, 2018.

SERPELL Namwali, *The Old Drift*, London, Vintage, 2019.

SERPELL Namwali, *Mustiks*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Sabine Porte, Paris, Édition du Seuil, 2022.

TADJO Véronique, *En Compagnie des Hommes*, Paris, Édition Don Quichotte, 2017.

Textes d'appui

ABSOLU Adrien, *Les Forêts profondes*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2016.

CHAPOUTOT Johann, *Pathologies sociales*, Tracts de crise Gallimard, 24 mars 2020, no. 14.

CONSTANT Paule, BARROUX, *Des Chauves-souris, des Singes et des Hommes*, Paris, Gallimard Bande Dessinée, 2018.

DEBRY Christian, *Combien veut une vie ?*, Tracts de crise Gallimard, 10 avril 2020, no. 43.

- DE LUCA Erri, *Le samedi de la terre*, Tracts de crise Gallimard, 19 mars 2020, no. 2.
- DE TOLEDO Camille (dir.), *Le Fleuve qui voulait écrire. Les auditions du parlement de Loire*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2021.
- ERNAUX Annie, *Monsieur le Président*, Tracts de crise Gallimard, 2 avril 2020, no. 29.
- GALLIMARD Antoine, dans Régis Debray, *Quitte ou double*, Tracts de crise Gallimard, 18 mars 2020, no. 1.
- GIORDANO Paolo, *Nel Contagio*, Torino, Giulio Einaudi Editore, 2020.
- KËNIG Gaspard, *Humus*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2023.
- MULLER-COLARD Marion, *Lettre à Lucie*, Tracts de crise Gallimard, 10 avril 2020, no. 42.
- ORSENNA Érik, *L'Unité de la vie*, Tracts de crise Gallimard, 28 mars 2020, no. 21.
- PRESTON Richard, *Ébola : les origines* [*The Hot Zone*, 1994], traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Letellier, Paris, Presses de la Cité, 2014.
- The Decameron Project, AA. VV.*, The New York Times Company, 2020.

Bibliographie critique

Études et critiques littéraires

Ouvrages

- BRÉAN Simon, BRIDET Guillaume, *Near Chaos : quand la littérature nous prépare au pire*, Paris, Hermann, coll. Savoir lettres, 2024.
- CARABÉDIAN Alice, *Utopie radicale. Par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines*, Paris, Seuil, 2022.
- CARACCIOLO Marco, *Contemporary Fiction and Climate Uncertainty. Narrating Unstable Futures*, London, Bloomsbury, coll. Environmental Cultures Series, 2022.
- CHAVOZ Ninon, MANGEON Anthony (dir.), *Futurs africains : utopies et dystopies, Études littéraires africaines*, no. 54, 2022.
- CONSTANTIN Jérôme, *Fictions de la pandémie apocalyptique dans la littérature contemporaine d'expression française*, thèse dirigée par Alain Schaffner, soutenue à Paris le 22/01/2024.
- DUJIN Anne, GEFEN Alexandre, « Politiques de la littérature. Introduction », *Esprit*, 2021/7, p. 41-44.

ENGÉLIBERT Jean-Paul, *Fabuler la fin du monde : la puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, 2019.

GRENOUILLET Corinne, MANGEON Anthony (dir.), *Mémoires de l'événement. Constructions littéraires des faits historiques (XIX^e – XXI^e siècle)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2020.

HAMZA Abd-El Khadr, *Afrique(s) et Science-fiction : Histoire(s) et représentations*, thèse dirigée par Xavier Garnier, soutenue à Paris le 22/11/2022.

JAMES Eric, MOREL Eric (dir.), *Environment and narrative: new directions in econarratology*, The Ohio State University Press Columbus, 2020.

KYROU Ariel, *Dans les imaginaires du futur*, Chambéry, Éditions ActuSF, coll. Les Trois Souhaits, 2020.

LANGLET Irène, *La science-fiction. Lecture et poétique d'un genre littéraire*, Paris, Armand Colin, 2006.

LEICHTER-FLACK Frédérique, *Le Laboratoire des cas de conscience*, Paris, Alma Éditeur, 2012.

LEICHTER-FLACK Frédérique, *Pourquoi le mal frappe les gens bien. La littérature face au scandale du mal*, Paris, Flammarion, 2023.

LÉVY Joseph, NOUSS Alexis (préface de François Laplantine), *Sida-fiction. Essai d'anthropologie romanesque*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1994.

MANGEON Anthony, *L'Afrique au futur : le renversement des mondes*, Paris, Hermann, coll. Fictions pensantes, 2022.

PALUD Aurélie, *La Contagion des Imaginaires : l'héritage camusien dans le récit d'épidémie contemporain*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Interférences, 2020.

RUMPALA Yannick, *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018.

RUMPALA Yannick, *Cyberpunk's not dead. Laboratoire d'un futur entre technocapitalisme et post-humanité*, Le Béal, 2021.

SALAÛN Franck, *Besoin de Fiction : sur l'expérience littéraire de la pensée et le concept de fiction pensante*, Paris, Éditions Hermann, 2010.

Articles

BERNAERTS Lars, CARACCILO Marco, HERMAN Luc, VERVAECK Bart, « The Storied Lives of Non-Human Narrators », *Narrative*, vol. 22, no. 1, January 2014, p. 68-93.

BOURGEADE Auguste, « Les maladies réelles », in : Paule Constant, *Mes Afriques, romans*, p. 963-982.

BROGI Daniela, « Rileggere *I promessi sposi* ai tempi della pandemia », in : Pasquale Guerra (dir.), *Pandemia e peste fra la narrazione del confinamento e del rilancio, op. cit.*, p. 63-73.

CANCEL Robert, « Between Mosquitos and Moskeetoze: Technical, Political, and Familial Bricolage in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *Research in African Literatures*, Volume 53, no. 3, Fall 2022, p. 118-131. [En ligne] : DOI : <https://doi.org/10.2979/ral.2022.a900037>.

CASSINADRI Francesca, « Raconter une épidémie : Ébola dans les romans de Véronique Tadjo et de Paule Constant », in : Leroux Pierre, Vuong Thomas (dir.), *Formes fixes et identités noires, Études littéraires africaines*, no. 50, 2020, p. 165-177 ; [En ligne] : URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1076041ar> ; DOI : <https://doi.org/10.7202/1076041ar>.

CASSINADRI Francesca, « Écologie et technologie dans les fictions d'épidémie : l'Afrique du futur entre dystopie et utopie chez Paul McAuley, Lauren Beukes, Deon Meyer et Namwali Serpell », in : Chavoz Ninon, Mangeon Anthony (dir.), *Futurs africains : utopies et dystopies, Études littéraires africaines*, no. 54, 2022, p. 17-30 ; [En ligne] : URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1098483ar> ; DOI : <https://doi.org/10.7202/1098483ar>.

CHAVOZ Ninon, DESQUILBET Alice, GARNIER Xavier, « Une piqûre contre l'exotisme. La présence des moustiques dans la littérature africaine », in : Sara Buekens, Julien Defraeye (dir.), *Animal et animalité. Stratégies de représentation dans les littératures d'expression française*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 101-124.

CONSTANT Paule, « “Madame, vous êtes une rescapée de votre enfance...” », in : Paule Constant, *Mes Afriques, romans*, p. 25-89.

CONSTANT Paule, « Prise de conscience de l'œuvre par l'écrivain en train d'écrire », in : Paule Constant, *Mes Afriques, romans*, p. 893-909.

DÄWES Birgit, « Molecular Mimicry, Realism, and the Collective Memory of Pandemics. Narrative Strategies of COVID-19 Fiction », *Diegesis*, vol. 11, No. 1, p. 1-24.

GRENOUILLET Corinne, « Médecins et maladies dans les romans africains de Paule Constant », *Études littéraires africaines*, no. 49, 2020, p. 171-187 ; [En ligne] : URL : <https://id.erudit.org/iderudit/1073868ar> ; DOI : <https://doi.org/10.7202/1073868ar>.

GULDIMANN Colette, « “A New Beginning for Good People”: National Identity and the New South Africa in Deon Meyer's Crime Fiction », in *Crime Fiction and National Identities in the Global Age: Critical Essays*, ed. Julie H. KIM, McFarland, 2020, p. 115-137.

HAMZA Abd-El Khadr, « Le rôle des firmes multinationales dans les dystopies africaines de Lauren Beukes (*Moxylant*), Paul McAuley (*Les Diabes blancs*) et Nick Wood (*Water Must Fall*) ». Conférence tenue en occasion du colloque international *Utopies africaines/afrodystopie. Représentations et discours littéraires, médiatiques et culturels*. Bordeaux, 28 juin – 01 juillet 2023.

JOSEPH-VILAIN Mélanie, « Corps et corporalité dans *Moxyland* de Lauren Beukes », in : Marie-Eve Tremblay-Cléroux et Jean-François Chassay (dir.), *Les frontières de l'humain et le posthumain*, Université du Québec à Montréal, 2014, p.73-89.

JOSEPH-VILAIN Mélanie, « Un posthumain post-apartheid ? *Moxyland* et *Zoo City* de Lauren Beukes », in : Elaine Després, Hélène Machinal (dir.), *PostHumains: Frontières, évolutions, hybridités*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 165-177, DOI: <https://doi.org/10.4000/books.pur.52518>.

JOSEPH-VILAIN Mélanie, « Transatlantic Post-Apocalyptic Fiction: Frank Owen's *South* (2016) and *North* (2018) and Lauren Beukes's *Afterland* (2020) », *Commonwealth Essays and Studies*, no. 43.2, 2021, Online since 23 July 2021. DOI : <https://doi.org/10.4000/ces.7475> ; URL : <http://journals.openedition.org/ces/7475>.

LANGLET Irène, « Science-fiction et fin du monde : l'apocalypse et les usages partiels du genre (compte-rendu multiple) », *ReS Futurae* [En ligne], 14/2019, mis en ligne le 21 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/resf/4134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/resf.4134>.

LANGLET Irène, « *Cli-fi & Sci-fi*. Littératures de genre et crise climatique », *La vie des idées*, 07 juillet 2020. URL : <https://laviedesidees.fr/Cli-fi-Sci-fi>.

MANGEON Anthony, recension de « *Le Fleuve qui voulait écrire. Les auditions du parlement de Loire* », Camille de Toledo (dir.). URL : <https://lethica.unistra.fr/lethictionnaire/article/camille-de-toledo-dir-le-fleuve-qui-voulait-ecrire-les-auditions-du-parlement-de-loire>.

MANGIERI Eva, « Engaging Narrative(s), Engaging Environment(s). Erin James, Eric Morel, and the Many Faces of Econarratology [Review of: Erin James / Eric Morel (eds.): *Environment and Narrative. New Directions in Econarratology*. Columbus, OH 2020] », In : *DIEGESIS*, Interdisciplinary E-Journal for Narrative Research / Interdisziplinäres E-Journal für Erzählforschung 11.1, 2022, p. 87–93. URL: <https://www.diegesis.uni-wuppertal.de/index.php/diegesis/article/download/431/616>.

MUTHYALA John, « Drone, Baby, Drone: Techno-neocolonialism and Postcolonial Mediations in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *Research in African Literatures*, Volume 53, no. 3, Fall 2022, p. 132-160. [En ligne] : DOI : <https://doi.org/10.2979/ral.2022.a900038>.

NYANGULU Deborah, « State of the Planet: Homi Bhabha and Namwali Serpell in Conversation », *Research in African Literatures*, Volume 53, no. 3, Fall 2022, p. 161-167. [En ligne] : DOI : <https://doi-org.acces-distant.bnu.fr/10.2979/ral.2022.a900039>.

STEFANOVA Svetlana, « The Insect Metaphor: Intrusion, Parasitism, and Transformation in Namwali Serpell's *The Old Drift* », *Research in African Literatures*, Volume 53, no. 3, Fall 2022, p. 65-81. [En ligne] : DOI : <https://doi-org.acces-distant.bnu.fr/10.2979/ral.2022.a900039>.

D'autres sources en ligne

BERGOT Louis-Patrick, annonce conférence du 19 janvier 2023, « Peut-on concevoir une éco-poétique pour la littérature antérieure au XIX^e siècle ? ». URL : <https://lethica.unistra.fr/actualites/actualite/conference-inaugurale-de-la-chaire-junior-litterature-et-ecologie>.

Blog Namwali Serpell. URL : <https://www.namwaliserpell.com/about>.

Blog Paul McAuley. URL : <http://www.unlikelyworlds.myzen.co.uk/about.htm>.

CHAVOZ Ninon, « “Le pire n’est jamais décevant” : à propos des fictions du *Near Chaos* dans la littérature française contemporaine », *Acta fabula*, vol. 25, no. 3, Essais critiques, Mars 2024, URL : <http://www.fabula.org/revue/document18008.php>. DOI : <https://10.58282/acta.18008>.

Interview Véronique Tadjó : https://www.youtube.com/watch?v=u1bTM57D710&t=1s&ab_channel=LePoint.

Sociologie, philosophie et anthropologie

Ouvrages

AMENDOLA Giandomenico (dir.), *L'immaginario e le epidemie*, Bari, Mario Adda Editore, 2020.

AUGÉ Marc, HERZLICH Claudine (dir.), *Le Sens du Mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, Paris, Éditions des archives contemporaines, coll. Ordres Sociaux, 1984.

BECK Ulrich, *La société du risque : sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Aubier, 2001.

BLANC Guillaume, *L'Invention du Colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'éden africain*, Paris, Flammarion, 2020.

CLAVANDIER Gaëlle, *La Mort collective. Pour une sociologie des catastrophes*, Paris, CNRS Éditions, 2004.

DANOWSKI Déborah, VIVEIROS DE CASTRO Eduardo, *Esiste un mondo a venire? Saggio sulle paure della fine* [2014], traduction de Alessandro Lucera e Alessandro Palmieri, Milano, Nottetempo, 2017.

DE GIULI Matteo, PORCELLUZZI Nicolò, *Medusa: storie dalla fine del mondo (per come lo conosciamo)*, Roma, NERO, 2021.

DESCLAUX Alice, BILLAUD Anthony, SOW Khoudia (dir.), *Anthropologie appliquée aux épidémies émergentes*, Paris, L'Harmattan, coll. Anthropologies & Médecines, 2022.

DOZON Jean-Pierre, *La vérité est ailleurs. Complots et sorcellerie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2017.

DOZON Jean-Pierre, *Cheminement anthropologique par temps d'épidémies*, avant-propos de Laurent Vidal et Alice Desclaux, Paris, L'Harmattan, coll. Anthropologies & Médecines, 2022.

FABRE Gérard, *Épidémies et Contagions. L'imaginaire du mal en occident*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et Punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1977.

GUERRA Pasquale (dir.), *Pandemia e peste fra la narrazione del confinamento e del rilancio. Studi, ricerche e testimonianze su I promessi sposi*, Perugia, Morlacchi Editore U.P., 2021.

HARAWAY Donna, *Staying with the trouble: making kin in the Chthulucene*, Durham, Duke University Press, 2016.

KLEIN Naomi, *Vaincre l'injustice climatique et social : feuilles de combat à l'usage des jeunes générations*, Arles, Actes Sud, 2021.

LAPLANTINE François, *Anthropologie de la Maladie*, Paris, Éditions Payot, 1986.

LOMBARD Jean, VANDEWALLE Bernard, *Philosophie de l'Épidémie. Le temps de l'émergence, édition 2020*, Paris, L'Harmattan, 2020.

MORIN Edgar, *Changeons de voie : les leçons du coronavirus*, Paris, Flammarion, coll. Champs actuels, 2021.

ROSA Hartmut, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, coll. Théorie critique, 2018.

ROSA Hartmut, *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte, coll. Théorie critique, 2020.

Articles

ATTANÉ Isabelle, CHUANG Ya-Han, SANTOS Aurélie *et alii.*, « Immigrés et descendants d'immigrés chinois face à l'épidémie de Covid-19 en France : des appartenances malmenées », *Critique internationale*, no. 91, 2021/2, p. 137-159.

AUGÉ Marc, « L'Anthropologie de la maladie », in : *L'Homme*, 1986, tome 26 no. 97-98. *L'anthropologie : état des lieux*, p. 81-90.

BOTTEMANNE Hugo, « Théories du complot et COVID-19 : comment naissent les croyances complotistes ? », *L'Encéphale*, vol. 48, no. 5, 2022/10, p. 571-582. URL : <https://reader.elsevier.com/reader/sd/pii/S0013700622000379?token=FBEFB5CAD2FBA0C303B7C27EF8EC35039AD8CAA76DFF316B4EFAAA2547DA898576282CC308317F3A6E9B650B81600F9E&originRegion=eu-west-1&originCreation=20230109125258>.

CROS Michèle, « Du sida à Ébola. Rites de mort à fonction apotropaïque », *L'Autre*, vol. 16, no. 3, 2015, p. 263-274.

CROS Michèle, FREROT Benjamin, « “Sauve-souris” – poison. Précis de décomposition d’un interdit sanitaire en Afrique de l’Ouest », *Corps*, vol. 19, no. 1, 2021, p. 341-351.

DESCLAUX Alice, ANOKO Julienne, « L’anthropologie engagée dans la lutte contre Ébola (2014-2016) : approches, contributions et nouvelles questions », *Santé Publique*, vol. 29, 2017/4, p. 477-485.

« Éditorial », *Mouvements*, vol. 105, no. 1, 2021, p. 7-11.

Entretien avec Anne Rasmussen, Propos recueillis par Gabirel GIRARD, Caroline IZAMBERT, « Le temps long des épidémies », *La Découverte, Mouvements*, no. 105, 2021/1, p. 55-67.

GIBLIN Béatrice, « Éditorial. Approche géopolitique de la pandémie de Covid-19 », *Hérodote*, no. 183, 2021/4, p. 3-18.

GORI Roland, « L’étrange défaite de nos croyances dans le progrès et l’évolution », *Cités*, vol. 84, no. 4, 2020, p. 116-128.

HAYS N. Jo, « Historians and Epidemics. Simple Questions, Complex Answers », in : Lester K. Little, *Plague and the End of Antiquity. The Pandemic of 541-750*, p. 33-56.

IBRAHIMA Niang Cheik, « Ébola : une épidémie postcoloniale », *Politique étrangère*, 2014/4, p. 97 – 109.

IMHOFF Roland, LAMBERTY Pia, « A bioweapon or a Hoax? The link between distinct conspiracy beliefs about the Coronavirus disease (COVID-19) outbreak and pandemic behavior », *Social Psychological and Personality Science*, vol. 11, no. 8, 2020, p. 1110-1118.

KLEIN Naomi, « Let them drown: the violence of othering in a warming world », *London Review of Book*, vol. 38, no. 11, 2 June 2016.

LEE Mikyung, LIM Heejun, XAVIER Merin Shobhana, LEE Eun-Young, « “A Divine Infection”: A Systematic Review on the Roles of Religious Communities During the Early Stage of COVID-19 », *Journal of Religion and Health*, no. 61, 2022, p. 866-919.

NLR Editors, AA. VV., « A planetary pandemic », *New Left Review*, vol. 122, 2020/3-4. URL : <https://newleftreview.org/issues/ii122/articles/a-planetary-pandemic>.

OUATTARA Syna, ÂRHEM Nikolas, « Fighting Ebola in the shadow of conspiracy theories and sorcery suspicions. Reflections on the west African EVD Outbreak in Guinea-Conakry (2013-2014) », Éditions de l’EHESS, *Cahiers d’études africaines*, no. 241, 2021/1, p. 9-39.

PERCIACCANTE Antonio, CORALLI Alessia, CHARLIER Philippe, « Which Saint to pray for fighting against a Covid infection? A Short survey », *Ethics, Medicine and Public Health*, vol. 18, 2021/9.

ROCHOT Justine, « La Chine de Xi face à la Covid-19 : bottes de cuir et vieilles dentelles », *Esprit*, 2020/12, p. 87-98.

SAUVAGET Bernadette, « Crise sanitaire : privés de messes, les curés se mettent en scène », *Libération*, Mai 2020.

SCHOULER Clément, MUCCHIELLI Laurent, « Covid, État d'urgence et libertés publiques », *Futuribles*, no. 449, 2022/04, p. 73-85.

STEIN A. Richard, OMETA Oana, SHETTY P. Sarah, KATS Adi, POPITIU I. Mircea, BROTHERTON Robert, « Conspiracy theories in the era of COVID-19: A tale of two pandemics », *The International Journal of Clinical Practice*, vol. 75, no. 2, 2020.

THYS Séverine, BOELAERT Marleen, « Sur l'origine d'Ébola : discours biomédical versus interprétations populaires à Macenta en Guinée », *Santé Publique*, vol. 29, no. 4, 2017/7-8, p. 497-507.

TONDA Joseph, « Le rêve du coronavirus », *Chimères*, 2021/2, n. 99, p. 213-237.

TRUONG Nicolas, « Edgar Morin “Cette crise devrait ouvrir nos esprits depuis longtemps confinés sur l'immédiat” », *Le Monde*, 20 avril 2020, p. 28-29.

WANG Simeng, MADRISOTTI Francesco, « Au-delà de la stigmatisation et de la solidarité : regards croisés sur la population d'origine chinoise en France au temps de la pandémie de Covid-19 », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 37, 2021/1-2, p. 303-313.

ZARKA Yves Charles, « Éditorial. Quelle biopolitique ? », *Cités*, no. 84, 2020/4, p. 3-7.

Sur l'histoire de la médecine, les maladies infectieuses émergentes et les politiques publiques sanitaires

Ouvrages

HOSSAERT-MCKEY Martine, KECK Frédéric, MORAND Serge (dir.), *L'Homme et l'Animal. L'Invention de nouveaux liens*, Paris, Le Cherche Midi, 2021.

KECK Frédéric, *Les Sentinelles des Pandémies. Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2020.

LACHENAL Guillaume, *Le Médicament qui devait sauver l'Afrique : un scandale pharmaceutique aux colonies*, Paris, La Découverte, coll. Les Empêcheurs de penser en rond, 2014.

MCNEILL William Hardy, *Plagues and Peoples*, New York, Anchor Books, 1976.

MORAND Serge, *La prochaine peste : une histoire globale des maladies infectieuses*, Paris, Fayard, 2016.

MORAND Serge, *L'Homme, la Faune sauvage et la Peste*, Paris, Fayard, 2020.

MORAND Serge, FIGUIÉ Muriel (dir.), *Émergence de Maladies infectieuses. Risques et enjeux de société*, Versailles, Éditions Quæ, 2016.

MORAND Serge, LAJAUNIE Claire, *Biodiversité et Santé : les liens entre le vivant, les écosystèmes et les sociétés*, London, ISTE Press Ltd, 2018.

ROBIN Marie-Monique, avec la collaboration de Serge Morand, *La Fabrique des Pandémies. Préserver la biodiversité, un impératif pour la santé planétaire*, Paris, La Découverte, coll. Cahiers Libres, 2021.

WERNER Alfred et Hélène, GOETSHEL Nicholas, *Les Épidémies. Un sursis permanent*, Neuilly-sur-Seine, Éd. Atlande, 1999.

ZYLBERMAN Patrick, *Tempêtes microbiennes. Essai sur la politique de sécurité sanitaire dans le monde transatlantique*, Paris, Gallimard, coll. Nrf essais, 2013.

ZYLBERMAN Patrick, *La Guerre des Vaccins*, Paris, Odile Jacob, 2020.

ZYLBERMAN Patrick, *Oublier Wuhan. Essai sur l'histoire contemporaine des crises sanitaires*, Paris, La Fabrique éditions, 2021.

Articles

AMAT-ROZA Jeanne-Marie, « VIH, SIDA, SRAS-COV-2, COVID-19 : émergences, circonstance, conséquences », *La Découverte, Hérodote*, no. 183, 2021/4, p. 59-83.

AA.VV., « Zero Covid, molte proteste. In Cina aumenta il dissenso contro le restrizioni anti virus », *La Repubblica*. URL : <https://lab.repubblica.it/2022/cina-proteste-restrizioni-covid-video/?ref=RHLF-BG-I0-P8-S1-T1>.

BALLOUX François, « Fin du zéro Covid en Chine : conséquences pour une population peu immunisée », *La Tribune*, 22 décembre 2022, p. 94-96.

BÉJA Jean-Philippe, « Xi Jinping ou le retour du totalitarisme », *Esprit*, 2020/12, p. 41-54.

BURKI Talha, « Dynamic zero COVID policy in the fight against COVID », *The Lancet, Respiratory Medicine*, vol. 10, no. 6, 2022/6, p. e58-e59.

DEHING J., MOHR S.B., CONTRERAS S., *et alii.*, « Impact of the Euro 2020 championship on the spread of COVID-19 », *Nature, Communication*, vol. 14, no. 122, 2023. DOI : <https://doi.org/10.1038/s41467-022-35512-x>.

DELFIN ROSSAROAI Alejandra, RIAL-SEBBAG Emmanuelle, « L'émergence des outils numériques dans le contexte d'état d'urgence sanitaire. Enjeux et conditions d'application face au droit au respect de la vie privée », *Droits, Santé et Société*, no. 1, 2020/1, p. 98-104.

DEVILLIER Nathalie, « L'utilisation des données mobiles dans la lutte contre la Covid-19 : une occasion rêvée pour la coopération sanitaire européenne », *Droits, Santé et Société*, no. 1, 2020/1, p. 68-74.

DUMEZ Hervé, MINVIELLE Étienne, préface d'Éric Labaye, *Le système hospitalier français dans la crise Covid-19, une contribution des sciences de gestion*, UMR CNRS, 2020, p. 24-25. Consulté en ligne : <https://i3.cnrs.fr/wp-content/uploads/2020/07/Le-syste%CC%80me-hospitalier-franc%CC%A7ais-dans-la-crise.pdf>.

FIGUIÉ Muriel, « Les relations humain-animal et l'ambition biosécuritaire », *Communications*, vol. 110, no. 1, 2022, p. 127-138.

GODIN Christian, « La biopolitique à l'épreuve du confinement », *Cité*, PUF, no. 84, 2020/4, p. 11-23.

HAO Karen, BASU Tanya, « The coronavirus is the first true social-media "infodemic" », MIT Technology Review, February 12, 2020. URL : <https://www.technologyreview.com/2020/02/12/844851/the-coronavirus-is-the-first-true-social-media-infodemic/>.

HE Alex Jingwei, SHI Yuda et LIU Hongdou, « Crisis governance, Chinese style: Distinctive features of China's response to the Covid-19 pandemic », *Policy Design and Practice*, vol. 3, no. 3, 2020/7, p. 242- 258.

HOUSSIN Didier, « Caractéristiques et développements inattendus de la pandémie de Covid-19 », *ADSP*, no.116, 2021/4, p. 13-15.

JONES Kate *et alii.*, « Global trends in emerging infectious diseases », *Nature*, vol. 451, 21 février 2008, p. 990-994.

KECK Frédéric, « Scénarios de catastrophes sanitaires », *La vie des idées*, 27 septembre 2013. URL : <https://laviedesidees.fr/Scenarios-de-catastrophes-sanitaires>.

KLEIN Alexandre, « Une épidémie de contrôle », *HistoireEngagée.ca*, 8 avril 2020. URL : <https://histoireengagee.ca/une-epidemie-du-controle/>.

LEMAÎTRE Frédéric, « En Chine, l'échec des années zéro Covid », *Le Monde*, samedi 31 décembre 2022 dimanche 1 janvier 2023, p. 10-11.

LESNE Jean, « L'émergence de maladies infectieuses d'origine zoonotique : complexité écologique et responsabilités socio-économique », *Environnement, Risques & Santé*, vol. 20, no. 3, 2021, p. 244-257.

MALLET Jasmina *et alii.*, « Santé mentale et Covid : toutes et tous concernés. Une revue narrative », *Annales médico-psychologiques*, vol. 180(7), 2022, p. 707-712. DOI : [10.1016/j.amp.2022.07.019](https://doi.org/10.1016/j.amp.2022.07.019).

MORAND Serge, SOUBELET Hélène, « Quels liens entre agriculture, biodiversité et zoonoses ? », *Environnement, Risques & Santé*, vol. 21, no. 3, 2022, p. 217-220.

Redazione ANSA, « Coronavirus: colonna mezzi militari a Bergamo con feretri », *Ansa*, 18 marzo 2020. URL : https://www.ansa.it/lombardia/notizie/2020/03/18/coronavirus-colonna-mezzi-militari-a-bergamo-con-feretri_3b4e3a18-8467-4185-ad72-2939cc607f66.html.

SCHIPPER Jan *et alii.*, « The status of the world's land and marine mammals: diversity, threat, and knowledge », *Science*, no. 322, 10 October 2008, p. 225-230.

The State Council Information Office of the People's Republic of China, « Fighting Covid-19. Chine in Action », June 2020. URL : <http://fj.china-embassy.gov.cn/eng/topic/ZT1/202006/P020210531006072760763.pdf>.

TURANO Gianfrancesco, « Febbre gialla sul canale di Panama: quando l'epidemia batte l'economia », *L'Espresso*, Maggio 2020. URL : <https://lespresso.it/c/attualita/2020/5/19/febbre-gialla-sul-canale-di-panama-quando-lepidemia-batte-leconomia/11624>.

« U.S. Deaths near 100,000, an incalculable loss », *The New York Times*, May 24, 2020. URL : <https://static01.nyt.com/images/2020/05/24/nytfrofrontpage/scan.pdf>.

VINCENT Catherine, « Cohabiter avec tous les vivants », *Le Monde*, 27 juillet 2020, p. 29.

WARD K. Jeremy, GAUNA Fatima, GAGNEUX-BRUNON Amandine *et alii.*, « The French health pass holds lessons for mandatory COVID-19 vaccination », *Nature Medicine*, vol. 28, 2022/02, p. 226-235.

Rapports, documents et discours institutionnels

CNIL, Appelle à la vigilance sur l'utilisation des caméras dites « intelligentes » et des caméras thermiques, 17 juin 2020. URL : <https://www.cnil.fr/fr/cameras-dites-intelligentes-et-cameras-thermiques-les-points-de-vigilance-de-la-cnil-et-les-regles>.

« Contributing to One World, One Health. A Strategic Framework for Reducing Risks of Infectious Diseases at the Animal-Human-Ecosystems Interface », FAO, OMS, OIE, Unicef, UN influenza coordination, The World Bank, 14 October 2008. URL : <https://www.fao.org/3/aj137e/aj137e00.pdf>.

ECKSTEIN David, KÜNZEL Vera, SCHÄFER Laura (dir.), *Global Climate Risk Index 2021*, Berlin, Germanwatch e.V., 2021. URL : https://www.germanwatch.org/sites/default/files/Global%20Climate%20Risk%20Index%202021_2.pdf.

La situation des forêts du monde. Forêts, biodiversité et activité humaine, éd. FAO, Rome, FAO, 2020, p. 80-82. URL : <https://www.fao.org/3/ca8642fr/ca8642fr.pdf>.

MACRON Emmanuel, Adresse aux Français, 12 mars 2020. URL : <https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2020/03/12/adresse-aux-francais>.

Pape François, « Moment extraordinaire de prière en temps de épidémie », Vendredi 27 mars 2020. URL : https://www.vatican.va/content/francesco/fr/homilies/2020/documents/papa-francesco_20200327_omelia-epidemia.html.

The Lancet Commission, « Safeguarding human health in the Anthropocene epoch: report of the Rockefeller Foundation-Lancet Commission on planetary health », 2015, 386: p. 1973-2028. URL : <https://www.thelancet.com/action/showPdf?pii=S0140-6736%2815%2960901-1>.

The State Council Information Office of the People's Republic of China, « Fighting Covid-19. China in Action ». June 2020. URL : <http://fj.china-embassy.gov.cn/eng/topic/ZT1/202006/P020210531006072760763.pdf>.

WHO Director-General's opening remarks at the media briefing on COVID-19 - 11 March 2020. URL : <https://www.who.int/director-general/speeches/detail/who-director-general-s-opening-remarks-at-the-media-briefing-on-covid-19---11-march-2020>.

WHO Regional Office of Africa. Weekly bulletin on outbreaks and other emergencies. Week 32 : 1 – 7 August 2022. URL : <https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/361525/OEW32-0107082022.pdf>.

D'autres sources en ligne de l'OMS

« Comment inhumer sans risque et dans la dignité les personnes décédées de maladie à virus Ébola suspectée ou confirmée » : https://apps.who.int/iris/bitstream/handle/10665/149397/WHO_EVD_GUIDANCE_Burials_14.2_fre.pdf.

Conférence de Munich sur la sécurité (Ébola) : <https://www.who.int/fr/director-general/speeches/detail/munich-security-conference>.

Constitution OMS : <https://www.who.int/fr/about/governance/constitution>.

Équité vaccinale : <https://www.who.int/fr/campaigns/vaccine-equity>.

Infodémie : <https://www.who.int/fr/news-room/spotlight/let-s-flatten-the-infodemic-curve>.

Infodémie : <https://www.who.int/fr/campaigns/connecting-the-world-to-combat-coronavirus/how-to-report-misinformation-online>.

Nipah virus : <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/nipah-virus>.

Onchocercose : <https://www.who.int/news-room/fact-sheets/detail/onchocerciasis>.

Premier rapport sur la résistance antibiotiques : <https://web.archive.org/web/20140502044726/http://www.who.int/mediacentre/news/releases/2014/amr-report/en/>.

Résistance aux antibiotiques : <https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/antibiotic-resistance>.

Trypanosomiase humaine africaine (maladie du sommeil) :

[https://www.who.int/news-room/fact-sheets/detail/trypanosomiasis-human-african-\(sleeping-sickness\)](https://www.who.int/news-room/fact-sheets/detail/trypanosomiasis-human-african-(sleeping-sickness)).

Usages pratiques de la fiction

Sur la bibliothérapie (toutes sources confondues)

BERTHOUD Ella, ELDERKIN Susan, *Remèdes littéraires. Se soigner par les livres [The novel cure, 2013]*, traduit de l'anglais par Philippe Babo et Pascal Dupont, Paris, Édition Jean-Claude Lattès, 2015.

BILLA Bernadette, « Différentes formes de bibliothérapie en France et à l'étranger », *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 13 juin 2022. URL : https://bbf.enssib.fr/matieres-a-penser/differentes-formes-de-bibliotherapie-en-france-et-a-l-etranger_70618.

BLONDIAUX Isabelle, *La littérature peut-elle soigner ? La lecture et ses variations thérapeutiques*, Paris, Champion, coll. Unichamp-Essentiel, 2018.

DETAMBEL Régine, *Lire pour relier*, Arles, Actes Sud, coll. Essai, 2023.

FEUILLEBOIS Victoire, MANGEON Anthony (dir.), *Fictions pansantes. Bibliothérapies d'hier, d'aujourd'hui et d'ailleurs*, Paris, Éditions Hermann, coll. Fictions pensante, 2023.

GEFEN Alexandre, *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, José Corti, 2017.

MANGEON Anthony, « “Changer la vie” ou la bibliothérapie à l'œuvre dans les romans de Dai Sijie », in : Victoire Feuillebois, Anthony Mangeon (dir.), *Fictions pansantes, Bibliothérapies d'hier, d'aujourd'hui et d'ailleurs*, Paris, Éditions Hermann, coll. Fictions pensante, 2023, p. 219-240.

OUAKNIN Marc-Alain, *Bibliothérapie : lire, c'est guérir*, Paris, Éditions du Seuil, coll. La Couleur des Idées, 1994.

Scenario planning et exercices de simulation (toutes sources confondues)

Johns Hopkins Bloomberg School of Public Health – Tabletop Exercises

Atlantic Storm : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/atlantic-storm-a-tabletop-exercise>.

Atlantic Storm : <https://centerforhealthsecurity.org/sites/default/files/2022-11/asinteractiveguide.pdf>.

Clade X : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/clade-x-tabletop-exercise>.

Clade X, Executive Summary : <https://centerforhealthsecurity.org/sites/default/files/2022-12/clade-x-executive-summary-document.pdf>.

Clade X, Slides presentation : <https://centerforhealthsecurity.org/sites/default/files/2022-12/clade-x-exercise-presentation-slides.pdf>.

Catastrophic Contagion : <https://catastrophiccontagion.centerforhealthsecurity.org/>.

Catastrophic Contagion. A fictional tabletop exercise. URL : https://www.youtube.com/watch?v=hxwszEz6Fuw&ab_channel=centerforhealthsecurity.

Dark Winter : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/dark-winter-a-training-tabletop-exercise>.

Event 201 : <https://centerforhealthsecurity.org/our-work/tabletop-exercises/event-201-pandemic-tabletop-exercise>.

Event 201, Public-private cooperation for pandemic preparedness and response. A call to action : <https://centerforhealthsecurity.org/sites/default/files/2022-12/200117-publicprivatepandemiccalltoaction.pdf>.

Red Team Défense

« Après la nuit carbonique » : <https://redteamdefense.org/saison-2/apres-la-nuit-carbonique>.

AA.VV., « Retour sur la nucléarisation et la militarisation des Utopiales 2019 ». URL : <https://lavolte.net/militarisation-utopiales-2019/>.

Communiqué de presse « La Red Team Défense dévoile les scénarios de sa saison 2 » : <https://redteamdefense.org/communique-red-team-saison2.pdf>.

Découvrir la Red Team. URL : <https://redteamdefense.org/decouvrir-la-red-team>.

PACCALIN Claire, « La Red Team, des auteurs de science-fiction au service de l'armée française », *France 24*, 7 juin 2023. URL : <https://www.france24.com/fr/france/20230607-la-red-team-des-auteurs-de-science-fiction-au-service-de-l-arm%C3%A9e-fran%C3%A7aise>.

ROUISSIÉ Marie, DENIS-RÉMIS Cédric, COLAS Jean-Baptiste, « La Red Team Défense : quand la science-fiction permet aux armées françaises d'explorer le futur », *Annales des Mines - Responsabilité et environnement*, vol. 107, no. 3, 2022, p. 75-78.

Trailer Saison 2 : https://www.youtube.com/watch?v=oV9I-hYCB_Q&ab_channel=RedTeamDefense.

Trailer « Après la nuit carbonique » : https://www.youtube.com/watch?v=1Mqdv1J4JM4&ab_channel=RedTeamDefense.

Exercice grandeur nature en France

COLLOBERT Elsa, « 500 personnes mobilisées pour un exercice grandeur nature », *Savoir(s), Le quotidien de l'Université de Strasbourg*, 26 novembre 2023. URL : <https://savoirs.unistra.fr/eclairage/immersion-dans-l'experience-novi-nombreuses-victimes/500-personnes-mobilisees-pour-un-exercice-grandeur-nature>.

DE LANLAY Tanguy, ROUSSEY Emilie, « Strasbourg : comment s'est déroulé l'exercice de simulation d'attentat organisé à l'Université », *BFM Alsace*, 26 novembre 2023.

LE GUELLEC Audrey, Reportage TF1 Julie Jeunemaître, Camille Souhaut, « “On a vécu un attentat” : traumatisés pas une fausse prise d'otages, des étudiants brestois portent plainte », 19 juin 2023. URL : <https://www.tf1info.fr/regions/video-reportage-tf1-finistere-on-a-vecu-un-attentat-des-etudiants-brestois-traumatises-par-une-simulation-de-prise-d-otages-portent-plainte-2260954.html>.

Préfet du Bas-Rhin, Dossier de Presse, « Exercice de gestion de crise. NOVI Unistra 2023 », Studium, 25 octobre 2023. URL : <https://www.bas-rhin.gouv.fr/contenu/telechargement/52542/382793/file/DP%20NOVI%20UNISTRA%20VF.pdf>.

Préfet du Bas-Rhin, Sécurité civile : organisation d'un exercice NOVI : <https://www.bas-rhin.gouv.fr/Actualites/Securite/Protection-civile/Organisation-d-un-exercice-NOVI-Nombreuses-Victimes-a-l-Universite-de-Strasbourg-le-25-octobre>.

Autre

« Le Parlement des Générations », Laboratoire de cas de conscience. Restitution des étudiants du diplôme universitaire Lethica (2023/2024). URL : <https://lethica.unistra.fr/evenements/evenement/le-parlement-des-generations>.

INDEX

A

Absolu, Adrien, 314
Amat-Roza, Jeanne-Marie, 62
Amendola, Giandomenico, 57, 58
Anoko, Julienne, 74
Århem, Nikolas, 72, 76, 80
Attané, Isabelle, 79
Augé, Marc, 55, 56, 60

B

Balloux, François, 88, 89
Barroux, 276, 277
Basu, Tanya, 78
Bayle, Ariane, 11
Beck, Ulrich, 16, 96
Béja, Jean-Philippe, 86
Bergot, Louis-Patrick, 82, 311
Bernaerts, Lars, 110, 185
Berthoud, Ella, 247, 275
Beukes, Lauren, 13, 15, 138, 139,
140, 141, 142, 146, 147, 149,
150, 151, 152, 156, 159, 161,
180, 182, 184, 200, 201, 213,
216, 218, 223, 225, 226, 227,
235, 268, 294, 295, 296, 312
Billa, Bernadette, 266
Billaud, Anthony, 63, 64, 65, 66,
67, 75, 77
Blanc, Guillaume, 52, 270
Blondiaux, Isabelle, 246, 265,
266, 267, 270, 272, 273, 280
Boccace, 11, 12, 289, 290, 291
Boelaert, Marleen, 67
Bottemanne, Hugo, 72, 81
Bourgeade, Auguste, 112
Bréan, Simon, 12, 13, 258
Bridet, Guillaume, 3, 12, 13, 258
Brogi, Daniela, 210
Brotherton, Robert, 81
Burki, Talha, 87, 88

C

Camus, Albert, 11, 12, 277, 278,
310, 314
Cancel, Robert, 237, 238, 239
Carabédian, Alice, 227, 233
Caracciolo, Marco, 110, 184
Cassinadri, Francesca, 111, 161,
225
Chapoutot, Johann, 287
Charlier, Philippe, 68
Chavoz, Ninon, 3, 179
Chuang, Ya-Han, 79
Clavandier, Gaëlle, 55, 214
Colas, Jean-Baptiste, 259, 261
Collobert, Elsa, 250
Constant, Paule, 15, 100, 111,
112, 113, 114, 117, 120, 121,

122, 125, 126, 133, 138, 182,
183, 184, 185, 190, 191, 193,
194, 197, 199, 203, 207, 208,
209, 212, 215, 220, 221, 230,
231, 277, 305, 306, 312
Constantin, Jérôme, 12, 13, 320
Coralli, Alessia, 68
Coste, Joël, 11
Cros, Michèle, 66, 74

D

Dalla, Lucio, 5, 6
Danowski, Déborah, 82
Däwes, Birgit, 278, 290, 291, 292
De Giuli, Matteo, 32
De Luca, Erri, 287
De Toledo, Camille, 315
Debry, Christian, 288
Delfin Rossaroi, Alejandra, 91,
92
Denis-Rémis, Cédric, 259
Desclaux, Alice, 63, 64, 65, 66,
67, 74, 75, 76, 77
Desquibet, Alice, 179
Detambel, Régine, 278, 279
Devillier, Nathalie, 92
Dozon, Jean-Pierre, 58, 65, 75,
76, 77
Dujin, Anne, 283, 284, 307
Dumez, Hervé, 49

E

Eckstein, David, 42
Elderkin, Susan, 247, 275
Engélibert, Jean-Paul, 13, 237,
241, 262
Ernaux, Annie, 289

F

Fabre, Gérard, 25, 26, 68, 71
Feuillebois, Victoire, 246, 270,
272, 277, 285
Figuié, Muriel, 22, 46, 47
Foucault, Michel, 83, 94
Frerot, Benjamin, 74

G

Gagneux-Brunon, Amandine, 94
Gallimard, Antoine, 286
Garnier, Xavier, 127, 179
Gauna, Fatima, 94
Gefen, Alexandre, 246, 283, 284,
307
Giblin, Béatrice, 89
Giono, Jean, 11, 286
Giordano, Paolo, 283
Girard, Gabriel, 61
Godin, Christian, 89

Goetschel, Nicholas, 24, 25, 26,
58
Gori, Roland, 262
Grenouillet, Corinne, 102, 112,
114, 117, 122, 126, 220, 221
Guerra, Pasquale, 71, 210
Gukas, Steve, 181
Guldimann, Colette, 236

H

Hamza, Abd-El Khadr, 127, 139,
141, 142, 150
Hao, Karen, 78
Haraway, Donna, 41
Hays, Jo N., 56, 57
He, Alex Jingwei, 85, 132, 156,
159, 164, 173, 192, 200, 232,
268, 298, 299
Herman, Luc, 110
Herzlich, Claudine, 55, 56, 60
Hossaert-Mckey, Martine, 22
Houssin, Didier, 80

I

Ibrahima, Niang Cheik, 73, 75,
76
Iglesia, Alex de la, 181
Imhoff, Roland, 78, 80
Izambert, Caroline, 61

J

James, Eric, 185
Jones, Kate, 30, 31, 32, 43
Joseph-Vilain, Mélanie, 3, 13,
151, 235, 294, 295, 296

K

Kats, Adi, 81
Keck, Frédéric, 22, 39, 40
Klein, Naomi, 29, 41, 42, 45, 48,
51, 53, 84
Kœnig, Gaspard, 315
Künzel, Vera, 42
Kyrou, Ariel, 233, 261

L

Lachenal, Guillaume, 26, 27,
113, 117, 220, 221
Lajaunie, Claire, 22
Lamberty, Pia, 78, 80
Langlet, Irène, 3, 12, 13, 241,
311, 313
Laplantine, François, 60, 61, 63,
77, 81, 149, 170, 171, 186
Lee, Eun-Young, 64
Lee, Mikyung, 64

Leichter-Flack, Frédérique, 283,
284, 294, 299, 300, 301, 302,
304, 307, 314
Lemaître, Frédéric, 85
Lesne, Jean, 31, 35, 37, 46, 309
Lévy, Joseph, 149, 171, 186
Lim, Heejun, 64
Liu, Hongdou, 85
Lombard, Jean, 14, 56, 59, 82,
83, 95

M

Macron, Emmanuel, 94
Madrisotti, Francesco, 79
Mallet, Jasmina, 279
Mangeon, Anthony, 3, 13, 102,
127, 130, 138, 139, 150, 161,
246, 260, 270, 271, 272, 274,
277, 285, 293, 312, 315
Mangieri, Eva, 185
Manzoni, Alessandro, 12, 71,
208, 277
Marazziti, Cristian, 181
McAuley, Paul, 15, 126, 128,
135, 138, 140, 141, 157, 161,
180, 182, 183, 184, 201, 222,
225, 227, 263, 312
McGough, Laura J., 11
McNeill, William H., 20, 21, 22,
24, 177
Meyer, Deon, 15, 126, 160, 161,
180, 183, 184, 201, 205, 210,
225, 227, 231, 236, 237, 263,
312
Minvielle, Étienne, 49
Morand, Serge, 20, 22, 23, 24,
28, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 39,
43, 44, 46, 248, 265
Morel, Eric, 185
Morin, Edgar, 11, 61
Morton, Timothy, 184
Mucchielli, Laurent, 93
Muller-Colard, Marion, 288
Murgia, Michela, 5
Muthyala, John, 226, 227, 239,
240

N

Nouss, Alexis, 149, 171, 186
Nyangulu, Deborah, 168, 169,
312

O

Ometa, Oana, 81
Orsenna, Érik, 287, 303
Ouaknin, Marc-Alain, 246
Ouattara, Syna, 72, 76, 80

P

Paccalin, Claire, 260
Palud, Aurélie, 3, 12, 57, 104,
187, 190, 191, 207, 214, 310,
313
pape François, 69, 70
Perciaccante, Antonio, 68
Petersen, Wolfgang, 181
Popitiu, Mircea I., 81
Porcelluzzi, Nicolò, 32
Preston, Richard, 106, 171, 181,
248, 252

R

Rasmussen, Anne, 61
Remotti, Francesco, 20
Rial-Sebbag, Emmanuelle, 91, 92
Robin, Marie-Monique, 20, 24,
28, 30, 32, 33, 34, 36, 37, 38,
44, 46, 47, 48, 50, 52, 53, 305,
309
Rochot, Justine, 85, 87
Rosa, Hartmut, 229, 230
Roth, Philip, 11
Rouissié, Marie, 259
Rumpala, Yannick, 13, 96, 226,
228, 240, 241, 246, 262, 263,
264, 284, 292, 294, 296, 311

S

Salaün, Franck, 283, 284, 314
Santos, Aurélie, 79
Sauvaget, Bernadette, 69
Schäfer, Laura, 42
Schipper, Jan, 30, 32, 44
Schouler, Clément, 93
Seong-su, Kim, 181
Serpell, Namwali, 15, 161, 167,
168, 169, 170, 172, 173, 179,
180, 182, 183, 184, 185, 208,
224, 225, 226, 227, 237, 238,
239, 240, 259, 276, 280, 303,
312
Shetty, Sarah P., 81

Shi, Yuda, 85
Soderbergh, Steven, 181
Soubelet, Hélène, 23, 35
Sow, Khoudia, 63, 64, 65, 66, 67,
75, 77
Stefanova, Svetlana, 169, 170,
172, 179
Stein, Richard A., 81
Stewart, William, 19

T

Tadjo, Véronique, 15, 100, 102,
105, 107, 109, 111, 112, 119,
124, 125, 161, 171, 179, 183,
184, 185, 187, 188, 191, 192,
193, 195, 200, 203, 204, 205,
208, 211, 212, 213, 215, 216,
219, 221, 228, 231, 267, 277,
299, 300, 312
Thys, Séverine, 67
Tonda, Joseph, 107, 298
Truong, Nicolas, 11, 61
Turano, Gianfrancesco, 175

V

Vandewalle, Bernard, 14, 56, 59,
82, 83, 95
Vervaeck, Bart, 110
Vincent, Catherine, 47
Viveiros De Castro, Eduardo, 82

W

Wang, Simeng, 79
Ward, Jeremy K., 94
Werner, Hélène, 24, 25, 26, 58

X

Xavier, Merin Shobhana, 64

Y

Yau, Herman, 181

Z

Zarka, Yves Charles, 84, 94, 95
Zylberman, Patrick, 14, 19, 27,
30, 62, 68, 69, 71, 93, 245,
247, 248, 249, 251, 253, 256,
258, 259, 281, 313

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	3
SOMMAIRE.....	9
INTRODUCTION.....	11
PREMIÈRE PARTIE - DES MALADIES, DES ANIMAUX ET DES HOMMES.....	17
CHAPITRE 1 - Littérature grise sur les maladies infectieuses émergentes.....	19
1.1. Des pathogènes, des animaux et des humains : une perspective historique	20
1.1.1. Les transitions épidémiologiques	21
1.1.2. Progrès scientifique en médecine et hygiène publique	24
1.1.3. La quatrième transition épidémiologique	27
1.2. Écologie des maladies infectieuses émergentes	29
1.2.1. Qu'est-ce qu'une zoonose ?	30
1.2.2. Les activités humaines et les maladies infectieuses émergentes	32
1.2.3. Écologie et maladies : des cas exemple	36
1.3. Géographie et sociopolitique des crises	41
1.3.1. Biogéographie et <i>hotspots</i>	43
1.3.2. <i>One Health</i> et santé planétaire.....	45
1.3.3. Vulnérabilités et violences.....	48
CHAPITRE 2 - Interprétations et gestions des épidémies	55
2.1. Besoin de réponses. L'épidémie, une énigme à résoudre.....	59
2.1.1. Représentations mystico-religieuses.....	63
2.1.2. Étiologies alternatives des épidémies contemporaines : les théories conspirationnistes.....	71
2.2. Technologie et biopouvoir : de la gestion et des enjeux éthiques des épidémies contemporaines ..	83
2.2.1. Politiques publiques des épidémies contemporaines : la pandémie de Covid-19	84
2.2.2. Enjeux éthiques des épidémies contemporaines.....	95
DEUXIÈME PARTIE - LES FICTIONS D'ÉPIDÉMIE.....	97
CHAPITRE 3 - L'épidémie en scène.....	99
3.1. L'épidémie dans les romans francophones : des épidémies réalistes	100
3.1.1. Véronique Tadjo et Ébola : un conte écologique.....	100
3.1.2. La permanence des épidémies chez Paule Constant.....	112
3.2. Les épidémies possibles dans les romans de science-fiction.....	126
3.2.1. <i>Les Diables blancs</i> : épidémies naturelles, épidémies artificielles	126
3.2.2. Du biopouvoir au scénario post-apocalyptique : l'épidémie chez Lauren Beukes.....	138
3.2.3. L'écoterrorisme dans <i>L'Année du Lion</i> : l'épidémie comme arme biologique	160
3.2.4. Les « <i>bug stories</i> » de Namwali Serpell : <i>Mustiks</i> , insectes et histoires	167
3.3. Des premières réflexions	180
3.3.1. Classification des épidémies.....	180
3.3.2. À propos des échos : de la littérature scientifique à la littérature fictionnelle.....	182
3.3.3. Enjeux narratifs et poétiques	184
CHAPITRE 4 - Représentation des enjeux sociaux et politiques.....	187
4.1. Sociétés face aux épidémies	187
4.1.1. De la peur, de la stigmatisation et de la culpabilité	187
4.1.2. Des étiologies et de la mort	193
4.2. Gestion des épidémies	215
4.2.1. Mesures prophylactiques, quarantaines d'aujourd'hui et de demain.....	215
4.2.2. De la prévention.....	219
4.2.3. Technologie et épidémie.....	222
4.3. Entre utopie et dystopie	225
4.3.1. Des fictions dystopiques ?	226
4.3.2. Récit épidémique comme critique de l'anthropocène	228
4.3.3. Des alternatives utopiques	233
TROISIÈME PARTIE - PENSER PAR LA FICTION	243

CHAPITRE 5 - Usages de la fiction	245
5.1. Épidémie et <i>scenario planning</i>	247
5.1.1. Brève histoire.....	247
5.1.2. Exercices de <i>preparedness</i>	249
5.1.3. Fictions et politiques publiques	262
5.2. Épidémie et bibliothérapie.....	265
5.2.1. Des différentes pratiques bibliothérapeutiques.....	265
5.2.2. La bibliothérapie représentée : exemples de pratiques bibliothérapeutiques dans les fictions d'épidémie	266
5.2.3. Les fictions d'épidémie : possibles remèdes littéraires ?.....	275
CHAPITRE 6 - « Besoin de fiction »	283
6.1. <i>Tracts de crise</i> et <i>Decameron Project</i>	285
6.2. Fictions épidémiques : quelles perspectives ?	293
6.2.1. Pour des usages avisés de la technologie.....	294
6.2.2. Miles : entre la responsabilité d'une mère et les intérêts d'un État	296
6.2.3. Véronique Tadjou et le droit à la santé	299
6.2.4. Quelle vie ?	300
6.2.5. D'une conscience écologique : la « vie unique »	303
CONCLUSION	309
BIBLIOGRAPHIE	319
INDEX	335
TABLE DES MATIÈRES	337

Francesca CASSINADRI
**Penser l'épidémie
par la fiction**

Résumé

L'épidémie fait irruption dans la réalité quotidienne, provoquant le bouleversement de l'ensemble du corps social et de ses structures : de la vie individuelle à la vie communautaire, de l'organisation politique à l'organisation économique. *Fait social total*, l'épidémie a un grand pouvoir révélateur. S'insérant dans d'autres études dédiées aux fictions épidémiques (*contagious studies*) cette recherche vise à approfondir la compréhension de l'imaginaire épidémique à travers deux chemins principaux : l'un spatio-temporel, proposant un corpus d'œuvres composées au XXI^e siècle et privilégiant une production littéraire africaine ; l'autre disciplinaire, puisque pour essayer de comprendre le fait épidémique dans sa complexité, notre thèse sera fondamentalement interdisciplinaire. Entre conscience écologique et risque microbien, les fictions d'épidémies peuvent-elles nous offrir des outils pour naviguer dans les crises du monde contemporain ?

Résumé en anglais

The epidemic erupts into the fabric of daily life, upending social systems and their structures across the spectrum: from individual to community dynamics, and from political to economic frameworks. As a comprehensive social phenomenon, the epidemic unveils significant truths. In alignment with existing research on epidemic narratives (*contagious studies*), this study aims to enhance our grasp of the epidemic imagination through two primary dimensions: a spatio-temporal focus, showcasing a collection of works from the twenty-first century with an emphasis on African literature; and an interdisciplinary approach, as this thesis endeavors to grasp the multifaceted nature of epidemics through contributions from different disciplines. Positioned between ecological consciousness and the microbial risk, this research queries whether epidemic fiction can offer tools to navigate the crises of the modern world.